

**Université Paris I Panthéon-Sorbonne
Ecole Doctorale d'Histoire de l'Art
Architecture**

**La grammaire participative. Théories et pratiques
architecturales et urbanistiques
1904-1968**

Thèse de doctorat d'architecture
Présentée et soutenue publiquement par Judith le Maire de Romsée

Directeur de recherche : Madame Dominique Rouillard, Professeur Ecole Nationale Supérieure d'Architecture Paris-Malaquais, Directeur d'études Paris I Panthéon-Sorbonne

La grammaire participative. Théories et pratiques architecturales et urbanistiques. 1904-1968

Judith le Maire

Architecte, assistante - coordination des projets de recherches architecturales - La Cambre architecture, Bruxelles.

sous la direction de **Dominique Rouillard**.
Soutenance de thèse mardi 17 février 2009.

Professeurs membres du Jury

Jean-Louis Genard, Philosophe, Docteur en sociologie, Directeur de l'Institut supérieur d'architecture La Cambre à Bruxelles, Chargé de cours à l'Université libre de Bruxelles et aux Facultés universitaires Saint-Louis à Bruxelles. Directeur du GRAP (Groupe de Recherche sur l'Action Publique). Rapporteur

Daniel Pinson, Architecte DPLG, Docteur ès Lettres et Sciences Humaines, Professeur d'urbanisme à l'Université Paul Cézanne Aix-Marseille 3, Responsable du CIRTA (Centre Interdisciplinaire de Recherches sur les Territoires et leur Aménagement). Rapporteur

Claude Massu, Professeur d'Histoire de l'art à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, Directeur de l'École doctorale d'histoire de l'art

Dominique Rouillard, Professeur à l'École nationale supérieure d'architecture de Paris-Malaquais, Directrice d'études Université Paris 1, Panthéon-Sorbonne, Directrice du laboratoire de recherche LIAT (laboratoire Infrastructure, Architecture, Territoire).

L'université de Paris I Panthéon-Sorbonne n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses ; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs

Remerciements

Je remercie particulièrement Madame Dominique Rouillard pour avoir orienté le sujet de mes recherches, qui portaient sur la réception de l'architecture par le grand public, vers leur véritable problématique, la participation. Ses travaux et séminaires m'ont été un apport précieux, ils documentent notamment la période des années soixante qui sont le cadre d'une intense pratique de la participation en architecture et en urbanisme. Je souhaite la remercier de la confiance qu'elle m'a témoignée.

Ma reconnaissance va également aux enseignants-chercheurs du Centre de Recherche Architecturales de la Cambre et à Jean-Louis Genard, directeur de cet Institut, qui se sont intéressés à mes travaux et ont valorisé mes recherches.

Je tiens à remercier également Lucien Kroll, Dag Boutsen et l'équipe de l'AUI qui dans leur travail concrétisent une pratique participative exemplaire et dont l'expérience a été le support concret de cette réflexion.

Mais aussi Patrice Doat qui m'a fait partager depuis mes débuts en architecture sa vision engagée et humaniste de ce que peuvent être la pratique et l'enseignement de l'architecture.

Merci encore à ma famille et aux amis qui ont patiemment supporté l'achèvement de ce travail et l'ont aidé à aboutir par leurs lectures, leurs conseils et leur affection.

SOMMAIRE :

INTRODUCTION	7
<i>L'état de la réflexion, les débats en cours, les enjeux</i>	7
<i>La principale question, définir la participation</i>	8
<i>Les sources et la méthode de travail</i>	10
<i>Les configurations</i>	12
<i>Partie I, Assainir ou reconstruire la ville avec le citoyen, 1904 - 1945</i>	17
<i>Partie II, stratégie moderniste versus participation 1932 - 1947</i>	19
<i>Partie III Vers le processus 1948 - 1968</i>	20
PARTIE I. ASSAINIR OU RECONSTRUIRE LA VILLE AVEC LE CITOYEN 1904-1945	22
CHAPITRE I. LE CITOYEN CONTRE LE « SUPER TAUDIS »	24
1.1 L'œuvre de l'architecte, la part de « l'autre »	24
1.2 Du paternalisme présocialiste à l'actionisme anarchiste	33
<i>Contextes de la grammaire participative : la pensée sociale et les crises urbaines</i>	33
<i>Posture écologique : planification territoriale et échelle locale</i>	35
<i>La figure de l'autre : l'association des disciples actifs à la recherche du bonheur commun</i>	36
<i>Un objet architectural pour la communauté : la phalange flexible et proliférante</i>	38
1.3 La didactique geddesienne au service de l'activisme citoyen	42
<i>Crise de la ville industrielle, critique de la ville idéale</i>	46
<i>Posture écologique : le milieu et l'évolutionnisme. Reconstruction de la ville sur elle-même</i>	47
<i>Instrument de la grammaire participative : la coupe dans la vallée</i>	50
<i>Une expérience participative à Edimbourg</i>	51
<i>La figure de l'autre geddesien : le citoyen et le « bonheur actif »</i>	52
<i>Savoir faire, cultiver la terre</i>	56
<i>Savoir penser pour argumenter : la réunion de concertation</i>	58
<i>Les machines à penser: un modèle de la grammaire participative de l'urbanisme</i>	59
<i>Didactique: « We learn by living »</i>	63
<i>L'enquête</i>	64
<i>« Le voyage et ses leçons pour la citoyenneté »</i>	66
<i>La vision synoptique</i>	67
1.4 L'Urbaneum, un instrument didactique pour l'exposition et la reconstruction de la « Demopolis »	68
<i>L'encyclopédie pour l'art civique de L. Van Der Swaelmen</i>	75
<i>La figure de l'autre : la coopérative d'habitat, « le bénéfice indirect augmenté »</i>	80
<i>L' « Urbaneum»: un lieu citoyen pour participer à la compréhension de la ville</i>	86
CHAPITRE 2. L'URBANISME PARTICIPATIF DANS LE CONTEXTE DU NEW DEAL AMERICAIN	96
2.1 La figure de l'autre : la communauté active du Moyen Age urbain	100
<i>Des objets pour la communauté active : town meeting</i>	101
<i>Postures évolutionniste et écologique : le « passé utilisable » et l'integral planning</i>	103
<i>Le « common man »</i>	105
2.2 Des Pamphlets pour rénover Philadelphie: « YOU »	108
<i>La configuration méthodologique de Khan et Storonov</i>	111
<i>Un objet de la grammaire participative, l'unité de quartier</i>	114
<i>La figure de l'autre : Le conseil de planification</i>	115
<i>L'école et le quartier général : des instruments pour la grammaire participative</i>	117
CHAPITRE 3. LA BATAILLE DE LA RECONSTRUCTION	123
<i>L'élan d'un « catholicisme social et d'un humanisme chrétien »</i>	125
<i>L'urbaniste chef d'orchestre de la polyphonie</i>	128
<i>L'instrument polyphonique</i>	129
3.1 La reconstruction au risque de la concertation: 1945, André Lurçat	131
<i>Les « Meeting d'urbanisme » de Maubeuge</i>	138
<i>Un objectif consensuel versus démagogique</i>	140

PARTIE II. STRATEGIE MODERNISTE VERSUS PARTICIPATION 1932-1947.....	145
CHAPITRE 1. « PARTICIPATION! » LE CORBUSIER OU LA PARTICIPATION MALGRE SOI.....	147
1.1 L'autoconstruction des « murondins » et l'architecture spontanée.....	154
CHAPITRE 2. « PARTICIPATION? » BRIDGWATER, 1947.....	159
<i>La configuration éducative dans l'architecture nordique</i>	162
2.1 Le <i>New Empiricism</i> de James Maude Richards.....	171
2.2. De la réception à la participation de « l'homme moyen » au processus créatif.....	178
<i>De l'ordinaire et de l'imagination opposés à la rationalité</i>	182
CHAPITRE 3. VERS L'OBJET ARCHITECTURAL, DIVISION DES CIAM.....	185
<i>La réception de l'objet architecture par le public : la grille de l'ASCORAL</i>	195
PARTIE III. LE CHOIX DU PROCESSUS 1948-1968.....	202
CHAPITRE 1. VERS LE CONCEPT D'HABITAT.....	204
1.1 L'architecture organique: une pratique mondiale en réponse à la crise.....	205
1.2 L'architecture, la ville, la participation: le manifeste de 1948 de G. De Carlo.....	212
1.3. Local versus régional: l'Habitat est à l'échelle du Quartier.....	218
<i>Les objets architecturaux des échelles d'associations</i>	225
« <i>The ground loving man</i> ».....	228
<i>Le lien social et l'appropriation du lieu sont à l'échelle de la proximité</i>	231
1.4. L'Habitat évolutif et flexible.....	233
<i>Le grand nombre et la ville non finie : technologie et infrastructure</i>	237
<i>Les superstructures ouvertes : l'objectif de mobilité</i>	246
CHAPITRE 2. PROCESSUS ET ECHANGES DE SAVOIRS DE LA GRAMMAIRE PARTICIPATIVE..	258
2.1 Objets et sujets didactiques : espaces verts et jeux d'enfants.....	261
2.2 Participation directe et consensus continu: planifier « avec ».....	267
<i>Ne pas planifier « pour » mais « avec »</i>	268
<i>Le processus continu</i>	269
<i>Une vitrine comme medium du consensus continu : la pratique d'Erskine</i>	271
2.3 <i>Reading</i> et permanence de la participation, vers la « participation indirecte ».....	276
2.4 L'architecture « enseignable » : vers l'autoconstruction.....	279
2.5 Les manuels : diffuser les techniques, informer des processus et former au langage architectural.....	283
2.6 Echange de savoirs, populaire versus démagogie.....	288
CHAPITRE 3. LA FORTUNE CRITIQUE DE LA PARTICIPATION DANS L'HISTOIRE ET L'ENSEIGNEMENT DE L'ARCHITECTURE.....	295
3.1 L'histoire de l'objet architectural et celle du processus.....	296
3.2 Colloques d'architectes après 1950.....	305
<i>Une forme participative de réunion</i>	312
3.3 Enseigner la participation.....	315
CONCLUSION.....	321
1968, une société en participation.....	321
Vers la formalisation des configurations.....	331
La crise urbaine de la fin du XXème siècle.....	340
<i>Objectif : le bénéfice indirect</i>	343
<i>Retour critique : le risque de l'institutionnalisation</i>	346
SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE.....	351
LISTE DES ILLUSTRATIONS.....	382

INTRODUCTION

L'état de la réflexion, les débats en cours, les enjeux

La participation accompagne la démocratie depuis ses origines¹. La participation est une terminologie et une notion du domaine du travail et de l'économie du socialisme (coopératives, syndicats, concertation).

Dans le champ de l'urbanisme et de l'architecture, suite à un « âge d'or » de la participation après 1968, c'est plus spécialement depuis quinze ans que la montée de la société civile incite à développer de nombreux dispositifs, parfois institutionnalisés comme autant de « recettes » participatives. La perte de légitimité des pouvoirs publics les incitent à s'appuyer, pour la reconstruire, sur des expertises extérieures : celles des « spécialistes de l'habiter » que sont les citoyens. Dans la politique de la ville, l'autorité publique reconnaît également une plus grande valeur à la subjectivité pour fonder ses décisions, ce qui provoque un recours à la participation. Une institutionnalisation des dispositifs participatifs, qui débute dans les années soixante et s'accroît au tournant du XX^e siècle, entraîne paradoxalement la perte de la valeur subjective et de la spontanéité.

Les travaux actuels font l'analyse et tentent des objectivations de ces dispositifs institutionnels, surtout dans le champ des sciences sociales où la participation est devenue un objet d'étude et un domaine de recherche. Dans la thèse, c'est à l'éclairage d'une histoire plus longue propre aux architectes et aux urbanistes que sont élaborées les réponses aux questions qui se posent quant à la participation. D'une part concernant l'identification des facteurs de succès récurrents dans les pratiques, d'autre part au regard des dysfonctionnements induits par l'institutionnalisation des processus participatifs par les pouvoirs publics.

¹ J. Habermas rappelle la définition de J.-J. Rousseau : la vie politique commune doit être organisée de telle sorte que les destinataires du droit en vigueur puissent se considérer en même temps comme ses auteurs. POULAIN, Jacques, « Rencontre avec Habermas », *Le monde des livres*, 10 janvier 1997. Platon utilise la notion pour qualifier la conformation stable des choses si on les regarde du point de vue des formes qu'elles manifestent : elles tirent de leur participation à des formes toute l'intelligibilité qu'elles peuvent recevoir. *Encyclopaedia Universalis, Supplément, Encyclopaedia Universalis* Editeur, Paris, 1996, p 1172

Dans le champ de la recherche architecturale, peu de travaux traitent de l'émergence de la participation, il s'agit plutôt d'études monographiques d'expériences participatives. Si certains analystes émettent des hypothèses quant à un retour cyclique de la participation - les années soixante-dix, la décennie 1990 ensuite - peu se penchent en revanche sur la période qui précède 1968. Pourtant, l'arrivée massive de la participation dans les pratiques de la décennie soixante-dix est issue d'une histoire propre au domaine architectural et urbain qui remonte au début du XXème siècle. Dans le récent colloque tenu sur les *Généalogies de la démocratie participative*², dont l'intitulé augure une tentative de combler ce manque, les interventions ne traitent pas la période antérieure à 1970, même si d'intéressantes études sur les siècles passés y figurent. Cette histoire proche est pourtant à explorer du point de vue de la participation, parce qu'il s'avère que les reconstructions de la ville au cours du XXème siècle sont autant de moments participatifs. Bien que l'essentiel de ce travail porte sur la période préalable à 1970, il permet de dégager également des éléments de réponse à l'apparition des «moments participatifs » de 1970 et de la fin du siècle qui sont retenus dans l'histoire de l'urbanisme (ils sont le sujet de nombreux débats à Bruxelles ces deux dernières années).

La principale question, définir la participation...

La participation n'est pas élevée au rang d'idéologie, il n'y a pas un système d'idées assez fort pour en faire une doctrine philosophique. En atteste la politique de la ville de la fin du XXème siècle : la planification, le bureaucratisme et les réglementations s'avèrent, dans leurs formes excessives, aliénants parce qu'ils répriment l'individu et sa spontanéité. La systématisation semble un mauvais outil qui tend à organiser la participation alors que ses enjeux même s'opposent aux formes de contrôle autoritaire. De la même façon, la tentative de théoriser la participation est à la base de probables dérives. En effet, selon la définition, la théorie est une connaissance spéculative qui requiert l'indépendance des applications. Or chaque expérience concrète constitue la grammaire participative, quels que soient ses attributs. Néanmoins la participation peut-être en partie objectivée en définissant et en classant les éléments récurrents des expériences de terrain. La participation n'est

² *Généalogies de la démocratie participative*, Paris, Ecole nationale supérieure d'architecture Paris Val de Seine, 8 et 9 février 2008

résolument pas une science exacte qui peut se fonder sur des démonstrations logiques à partir d'axiomes, pour devenir institutionnalisée.

« Grammaire » de la participation qualifie de façon adéquate les déclinaisons, les combinaisons et les facteurs de succès « des » participations, chacune unique, produites par les acteurs autour d'un projet ou d'une réalisation. La participation est une pratique particulière de l'architecte et du groupe qu'il rencontre, relevant de l'éthique et de l'engagement moral de chacun. Aucun des praticiens n'en a fait une doctrine, le fait qu'il construise la participation pendant qu'elle a lieu est un facteur de succès.

Sur le plan des pratiques, les expériences participatives ne sont pas reproductibles telles quelles et il s'agit donc d'éviter de les élaborer en méthodes. Par contre les acteurs du domaine architectural organisent la participation en « configurations »³, ce qui permet de la définir. Une grammaire participative aide à décrire et comparer ces organisations de la participation à des époques différentes. Cette grammaire étudie une « langue » dans son développement, marqué par une suite de changements et de transformations « linguistiques ». La thèse construit l'histoire de la grammaire de la participation et sa fortune critique dans le domaine architectural et urbanistique. Notamment, en traçant des filières marquées par des moments de transmission.

Pour chaque acteur, des spécificités se distinguent : l'humanisme de certains architectes se limite à une curiosité anthropologique pour l'homme de la rue tandis que pour d'autres il consiste en une volonté de partage de connaissances intellectuelles afin d'offrir une éducation au citoyen pour qu'il participe.

En s'aidant du contexte historique, social et idéologique qui accentue l'un ou l'autre trait des configurations participatives, les trois parties chronologiques de la thèse amènent au contexte de 1968. Une période au cours de laquelle la société dans son ensemble conjugue la grammaire participative et où coexistent un humanisme qui s'éloigne de la froide anthropologie, un éducationnisme sans condescendance paternaliste et des conditions qui favorisent aussi l'activisme pour la coproduction ou la cogestion dans les domaines de l'architecture et de l'urbanisme. Le terme « participation » est abondamment utilisé depuis les années 1990 par les autorités,

³ Voir la notion explicitée dans l'introduction : les configurations

dans de multiples sens et sans définition⁴. La thèse qui tente une classification permet de comprendre l'organisation participative et les critiques faites à l'institutionnalisation (démagogie, instrumentalisation...).

Les sources et la méthode de travail

Plutôt que de partir des années 1970 et de revenir à l'histoire contemporaine, à l'invitation des architectes qui pratiquent la participation, Lucien Kroll notamment⁵, la thèse a débuté avec leurs « héros »: Patrick Geddes et son monde, Giancarlo De Carlo et Lucien Kroll. La grammaire participative ne cerne aucune zone géographique *a priori*. Des filières de grammairiens se retrouvent sur plusieurs générations d'acteurs de la participation. Les sources d'archives qui les concernent sont utilisées (en France, en Belgique ou en Hollande) ainsi que celles des centres dispensant des enseignements de la filière participative (l'ISUA, la Cambre, la SCAB, le CRATerre⁶...) Plus ponctuellement, certains documents fondamentaux sont analysés (éléments du *New Deal* américain ou la recherche autour de J. M. Richards qui a pu être enrichie par des contacts avec les administrateurs de sa bibliothèque et des membres de sa famille).

Les Congrès CIAM⁷ sont étudiés⁸ au départ d'une intervention au CIAM de 1947 qui concerne la participation du « *common man* » à l'architecture. L'intérêt pour « l'homme commun » s'éveille autour de cette date parmi les architectes qui gravitent autour du Mouvement Moderne. Les participants aux CIAM ne sont pas un groupe homogène bien entendu et la querelle des « anciens et des modernes » s'y reproduit autour de la participation. La critique de l'idéologie rationaliste portée par les congrès modernistes provoque l'engagement des jeunes dans la voie du processus plutôt que de l'objet architectural. Les réunions du Team Ten qui succèdent aux CIAM sont

⁴ Les études des sciences sociales et politiques actuelles, bien qu'elles s'intéressent à d'autres domaines que la ville et l'architecture, tentent de débattre des limites de la participation et sont consensuelles pour en déclarer le flou. Voir notamment à ce sujet la bibliographie des auteurs suivants SINTOMER, Yves, BACQUE, Hélène, BLONDIAU, Loïc, LEFEVRE, Rémy.

⁵ LE MAIRE, Judith, LUND, Irène, " Le psychodrame, les langues de chats et l'amaryllis... Interview de Lucien Kroll, juin 2004", pp 133 -148 in De la participation urbaine. La place Flagey, *Les cahiers de la Cambre Architecture nouvelle série n°3*, La Cambre et La Lettre Volée, Bruxelles, 2005

⁶ Interview de Patrice Doat réalisée en juillet 2004

⁷ Concernant l'analyse des CIAM, le travail doit beaucoup à l'ouvrage bien documenté de MUMFORD, Eric, *The CIAM discourse on urbanism, 1828-1960*, Cambridge, The MIT Press, 2000

⁸ Elle est signalée incidemment dans l'histoire de l'architecture en Belgique quand P. Puttemans étudie les luttes urbaines des années 1970 in PUTTEMANS, Pierre, *Architecture moderne en Belgique*, Marc Vokaer Editeur, Bruxelles, 1974

riches d'enseignements pour la thèse puisqu'elles sont le fruit de la réflexion des architectes actifs durant les années 1970⁹.

L'évolution des idées est suivie sur un temps plus long chez certains auteurs en fonction de leur apport. Les architectes cités dans cette thèse n'ont pas tous la même importance dans l'histoire de la participation. Les projets référencés comme « participatifs » sont approchés et analysés à l'aide des « configurations » : Maubeuge, la Mémée à Bruxelles, Bologne ou Terni. Les découvertes qui illuminent le travail de recherche sont relatées, l'amitié d'Otlet et Geddes au détour d'une dédicace, l'engouement de 1932 de Le Corbusier et son expérience d'urbanisme rural participatif, le précoce développement de Gästrik Hammarby par Ralph Erskine en 1948 et sa continuité, ... Beaucoup œuvrent dans l'ombre, ils ne construisent pas des images et la visibilité ne les intéresse pas ou plutôt elle n'est nécessaire que pour défendre leur idéal participatif mais pas « leur » architecture.

Ce travail est rédigé du point de vue de l'architecte et de l'urbaniste, les configurations sont construites sur la vision qu'ils ont du public participant (l'histoire de la grammaire participative créée par les habitants peut être un autre point de départ¹⁰). La thèse montre que la participation implique l'intervention de toutes les parties, autant celle de l'utilisateur que celle du « spécialiste ». La figure du maître d'ouvrage ou de l'utilisateur est absente des premiers traités d'architecture et de l'historiographie architecturale en général. Cette tendance s'inverse depuis une quinzaine d'années, les ouvrages documentent davantage les acteurs de la commande, la réception par le public mais encore peu l'usage. C'est donc à travers la description du travail de l'architecte que les nuances de son rapport avec l'utilisateur peuvent être saisies au court du temps¹¹.

⁹ Les récentes études sur le Team Ten n'analysent pas le thème de la participation. Voir les travaux de Volker M. Welter, Dirk Van den Heuvel et Max Risselada notamment ainsi que l'ouvrage de Francis Strauven et Vincent LIGTELIJN sur Aldo Van Eyck paru en 2008

¹⁰ Les architectes ne sont pas souvent les initiateurs de procédures participatives, dans les luttes urbaines la revendication de pouvoir participer est issue également des mouvements citoyens (mouvements New-yorkais, bruxellois, ...). Que la figure de l'autre soit à l'origine de la configuration est un facteur de succès de la grammaire participative. Voir Conclusion

¹¹ Voir Partie I Chapitre 1.1. Il existe peu d'histoires de l'architecte, quelques ouvrages à ce sujet sont parus il y a peu CALLEBAT, Louis (Dir.), *Histoire de l'architecte*, Paris, Flammarion, 1998 ou RINGON, Gérard, *Histoire du métier d'architecte en France*, Paris, Collection Que Sais-Je ?, PUF, octobre 1997. Il faut attendre l'influence de la réception étudiée en littérature dans les années 1970, sur le domaine architectural pour que dans les années 1990 le champ de l'histoire de l'architecture soit élargi à celle du commanditaire ou de l'utilisateur

L'histoire écrite est celle des configurations de la grammaire participative étudiées à partir des écrits. La thèse ne propose pas d'analyse des bâtiments réalisés, l'approche esthétique et formaliste de la grammaire participative est discutée à travers les débats sur le langage architectural¹².

Les configurations

La théorie d'Henri Mintzberg¹³ fournit une méthode pour constituer la grammaire participative en configurations. Pour décrire le fonctionnement d'un système, Mintzberg privilégie l'analyse globale des échanges entre ses parties plutôt que l'analyse de chacune d'entre elles. L'analyse des organisations explore la configuration et les variables, par exemple dans l'optique d'y apporter un changement. Une organisation est confrontée à des variables : le mode de coordination dans l'organisation, l'environnement, les pouvoirs internes et externes de l'organisation... Ces différentes variables organisées donnent des configurations théoriques stables. Certaines des variables sont incompatibles. Il construit sa théorie sur la division du travail entre des opérateurs, celui qui conçoit le travail à réaliser et celui qui est sur le terrain. Par exemple, l'une d'elle est la configuration de l'autocratie : la supervision est directe (tout le pouvoir est au chef), le territoire n'y est pas grand (sinon il en perd le contrôle), l'environnement peut-être changeant mais il est plutôt prévisible. Les configurations de Mintzberg sont des modèles *a priori* qui sont ajustables à des réalités. Souvent une configuration principale se dégage dans la réalité et des configurations complémentaires s'ajoutent pour la cerner. Des tensions apparaissent entre les configurations qui indiquent des dysfonctionnements.

Afin de tirer un enseignement des différentes pratiques participatives étudiées et des écrits théoriques, la thèse rencontre ponctuellement la théorie de Mintzberg : elle les organise en configuration. De cette façon une forme d'analyse systématique est appliquée aux écrits, aux pratiques, aux enseignements rencontrés. La thèse pallie

¹² Voir le débat autour du langage architectural dans la Partie 2 Chapitre 2 et dans la Partie III Chapitre 2.6

¹³ Henri Mintzberg (1939) est apparu depuis les années 1970 et 1980 comme le théoricien de référence dans le domaine de l'analyse des organisations. Mintzberg s'est nourri du concept moderne de système qui est né dans les années quarante et l'a intégré dans son étude des organisations, initiant ainsi le courant systémique en sociologie et management.

en partie par ce moyen à l'omission qu'en font la critique et l'historiographie et définit « les participations » de chacun.

Les auteurs de la grammaire participative élaborent des configurations en prenant position sur plusieurs variables : l'auteur dans son expérience participative se positionne par rapport au milieu, au temps, à la figure de l'architecte et à la figure du public qui participe.

Dans la configuration sont désignés aussi les objets, les objectifs et les médiums qui sont utilisés par l'auteur.

Deux types de savoirs se confrontent dans les configurations (un savoir déterminant et scientifique, en général attribué à l'architecte, ou un savoir partagé donc réflexif attribué au public).

Les auteurs construisent des configurations qui varient avec leurs prises de position, leurs « postures ». Ces dernières sont aussi déterminées par le contexte dans lequel a lieu l'expérience participative (les contextes récurrents sont les périodes de crises dont l'objet critique est la ville¹⁴).

Les « variables » sont établies en fonction d'éléments qui réapparaissent systématiquement au cours de la thèse sur la grammaire participative dans l'architecture et l'urbanisme :

Le rapport au milieu :

Etablit l'intérêt que porte l'architecte d'une part à la typomorphologie ou à la spatialisation (le bâti) du milieu. D'autre part, aux hommes de ce milieu

Quand la « posture » est écologique, elle s'intéresse à la fois au milieu lui-même et aux êtres vivants qui en sont indissociables. L'architecte comprend l'impact des deux éléments l'un sur l'autre : le milieu physique façonné par l'homme et inversement l'homme influencé par son environnement physique. Dans la posture écologique, plusieurs échelles de réflexion coexistent pour permettre d'avoir une connaissance approfondie du milieu physique et humain: les échelles locales et globales (la maison, le village, la région,...). La posture écologique est un facteur de succès pour la grammaire participative.

¹⁴ Voir notamment Partie I Chapitre 1.2

Le rapport au temps :

Etablit un intérêt de l'architecte pour le passé, le présent et le futur. Ces trois temps sont mis en relation les uns avec les autres dans chaque « configurations ». La « posture » est « évolutionniste » quand elle montre l'intérêt pour la transmission des savoirs du bâtisseur dans le temps (l'architecture primitive, les artisans bâtisseurs, les traditions constructives des corporations du moyen âge,...). Il s'agit aussi d'un intérêt pour l'histoire du milieu, ses cultures et son folklore, qui se transmettent par l'expertise des habitants du passé à ceux d'aujourd'hui et donne des indications sur le futur. La posture évolutionniste indique une configuration qui s'étend sur un temps long pour le processus participatif également. De multiples retours sur les plans établis, le travail à l'aide de scénarios multiples pour le projet sont observés. Elle indique également l'intention d'assurer l'évolutivité des constructions et leur flexibilité pour suivre le rythme de la vie de l'habitant. La temporalité du processus participatif lorsqu'elle s'étend de l'évaluation à la conception puis à la gestion des projets et leur usage, est un facteur de succès dans les configurations.

L'architecte est la figure de la configuration qui prend position.

Sa « posture » est qualifiée : il est démiurge, expert, technicien, enseignant, chef d'orchestre, citoyen, idéaliste, engagé...L'éthique et son engagement caractérisent la posture de l'architecte comme facteur de succès dans une expérience participative.

La figure de « l'autre » apparaît lorsque l'architecte « l'invite » à participer. L'architecte qualifie l'attitude du public qui participe à l'architecture : il est passif, actif, expressiviste, créatif, autodidacte,...Il précise également s'il s'agit d'un individu isolé, groupé en collectivité, appartenant à une communauté,...Quand l'architecte autorise la figure de l'autre à être expressiviste, créative et active, l'expérience participative est positive.

Les deux figures sont dépendantes l'une de l'autre, l'architecte détermine le statut qu'il accorde à l'autre. La posture égalitaire des deux figures est un facteur de succès dans la grammaire participative tandis que la hiérarchie indique un disfonctionnement (une prise de pouvoir de l'un des deux). La communication des deux figures est régie par l'échange des savoirs. Quand l'une des deux figures n'existe pas ou est trop peu valorisée le dialogue n'a pas lieu et met en péril la

participation. La figure de l'autre apporte son savoir de spécialiste de l'habiter, l'architecte son savoir scientifique.

Quand la figure de l'autre est reconnue comme expressiviste, créative et active, la subjectivité intervient dans le savoir rationnel de l'architecte. La spontanéité, la mémoire collective, l'intuition servent alors la configuration.

Les configurations indiquent également des objets bâtis (le phalanstère, la cité jardin, les espaces verts, les espaces de jeu, l'école, les logements, les équipements communautaires, les lieux partagés...). Ils sont liés au contexte historique. Ils sont la concrétisation physique la plus adéquate pour la vie de la figure de l'autre.

Des médiums sont construits dans les configurations, ils sont récurrents. Il s'agit de processus ou d'organisations pour la figure de l'autre (les réunions, les consultations, les comités ou associations intermédiaires entre le citoyen et l'Etat,...) Les médiums sont aussi des moyens de communication de l'architecte et de la figure de l'autre (des livres, des pamphlets à propos des processus, des techniques, des manuels d'architecture, le langage architectural...), des musées de la ville (*outlook Tower*, *Urbanéum*, des expositions...). Les médiums servent l'engagement didactique des architectes pour enseigner, communiquer, informer le public participant.

Les noms donnés aux configurations qualifient les rapports entre les figures, souvent c'est la posture de l'architecte qui est retenue dans l'intitulé jusqu'à ce que des configurations valident une figure de l'autre participant. Certaines configurations sont très proches mais leur intitulé se rapporte à la distinction induite par la période dans laquelle elles sont construites et à l'empreinte de l'idéologie qui règne dans la société. Par exemple les configurations sont autoritaires, paternalistes, délibératives, de l'opinion,... en fonction du statut accordé à la figure de l'autre. Elles sont méthodologiques, organisationnelles ou systémiques, ...quand elles se rapportent à la mise en place des processus, à l'organisation de la figure de l'autre en comité, en association, en réunion de concertation, par exemple. Les configurations didactiques et techniques se rapportent à l'échange des savoirs entre les figures et à la caractéristique de ce savoir : il peut concerner des techniques constructives, le langage architectural, la tradition et la culture...

Trois moments dans la construction de la grammaire participative dans un espace privilégié : la ville

La thèse est divisée chronologiquement en trois parties qui correspondent à des crises urbaines et à leur résolution. La première moitié du siècle marquée en 1904 par la première intervention de Patrick Geddes qui instaure la grammaire participative pour remédier aux nuisances de la ville industrielle et ensuite aux destructions de la première guerre mondiale (Partie I). Le moment charnière qui s'articule autour de la reconstruction des villes après la seconde guerre mondiale et l'interrogation du Mouvement Moderne « Participation ? » (Partie II). La seconde partie du XXème siècle au cours de laquelle des architectes suivent la voie du processus participatif plutôt que celle de l'objet architectural. Elle aboutit à la révolution sociétale de 1968 et à la résolution « participative » de la problématique posée par la crise du logement dans les années 1970 (Partie III).

Le raisonnement élaboré à l'aide des configurations de la grammaire participative au cours du siècle permet de poser l'hypothèse que La ville est l'objet privilégié de la grammaire participative architecturale. L'architecte, sujet de l'acte architectural se positionne par rapport à la figure de « l'autre » qui est le commanditaire, l'habitant, le constructeur, l'usager de l'architecture. La posture paternaliste de l'architecte est dépassée dans la grammaire participative au profit d'une posture humaniste. Ce qui signifie que la figure de l'autre n'est pas une masse d'individus quelconques à gérer mais une personne particulière, membre de la communauté « avec » laquelle construit l'architecte.

Par conséquent, l'objet architectural de l'architecte démiurge change de statut. Il n'est plus l'oeuvre d'un seul artiste de « génie » figé par les règles sociales, techniques et savantes du beau objectif. Il devient un objet contextualisé issu de la conception sensible d'une coalition de sujets. Il n'a plus pour unique objectif la fonctionnalité ou l'esthétique, mais d'être le lieu de vie d'une communauté humaine particulière. La finalité de l'acte architectural s'inscrit donc dans l'établissement d'un processus relationnel pour élaborer un cadre de vie et de lien social plutôt que dans la perfection d'un objet.

La hiérarchie des figures va vers un équilibre des statuts des figures quand s'opère un glissement entre « façonner un objet architectural » et « concevoir un Habitat »¹⁵. C'est-à-dire lorsque l'œuvre architecturale est contextualisée : dans une dimension environnementale et dans une dimension humaine. La thèse montre comment est élaborée la redéfinition de l'architecture et quand elle s'opère.

L'architecture est donc écologique au sens où elle est issue d'un contexte et d'une communauté. L'écologie (du grec *oïkos* maison et *logos*, langage ou connaissance) est une science qui englobe l'architecture dès lors que cette dernière s'applique au processus de conception de l'environnement des hommes. L'écologie étudie les rapports des deux pôles : l'« Habitat » et l'« Habitant », qui s'influencent et dépendent l'un de l'autre. L'objet d'une telle architecture n'est plus une construction isolée mais concerne l'échelle collective et située : un groupe de bâtiments, un hameau, un village, un quartier ou la ville¹⁶. C'est pourquoi l'urbanisme et son objet la ville, notamment dans les contextes de crise évoqués plus haut, sont des échelles qui intéressent la construction de la grammaire participative.

Partie I, Assainir ou reconstruire la ville avec le citoyen, 1904 - 1945

Le XIX^{ème} siècle est celui de l'urbanisation durant lequel la ville suscite nombre de réflexions, même si elle n'est pas encore l'objet d'une science proprement dite qui se constitue, l'urbanisme. La réflexion sur la ville est menée à l'époque à partir d'autres domaines : l'histoire naturelle, la géographie ou encore la biologie (qui amènent les connaissances du sol, du site et du milieu dans lequel la ville est érigée). La grammaire participative dans l'urbanisme relève de disciplines scientifiques connexes qui produisent les éléments indispensables aux architectes pour la construire. Outre les domaines scientifiques (la sociologie, l'économie...), les idéologies politiques, le socialisme, le communisme, l'anarchisme ou encore les fondements religieux, tel que le christianisme, sont des domaines sources. Le rassemblement de plusieurs disciplines autour du cas urbain est un apport important pour la grammaire participative. En effet, la collaboration de plusieurs spécialistes s'oppose au pouvoir de la figure de l'architecte autoritaire sur le dessin de la ville.

¹⁵ Voir Partie III Chapitre I

¹⁶ La notion de quartier et de son périmètre ou de son étendue est sujette à de nombreux débats, un bâtiment abritant une communauté d'individus et ses rapports avec l'espace public, peu rejoint la notion de quartier.

Cela permet aussi la reconnaissance et la rencontre d'un « spécialiste de l'habiter » : l'utilisateur.

Aucun ouvrage actuel ne cherche d'où émerge la participation appliquée à l'architecture ou à l'urbanisme. L'architecte et ses rapports avec « l'autre » sont resitués dans ce travail au cours de l'histoire jusqu'au XX^{ème} siècle. Afin de saisir l'apparition de la participation qui occupe les débats des architectes du début du XX^{ème} siècle, la théorie urbanistique est nécessaire et notamment les écrits des présocialistes et les textes de Patrick Geddes¹⁷ le « héros » des architectes « participationnistes » contemporains. Geddes construit une configuration synergique fondamentale pour la grammaire participative¹⁸. Il développe des instruments pour la grammaire participative, enquêtes, machines à penser, vision synoptique et expositions¹⁹. Son premier texte traitant d'urbanisme *City Development* est daté de 1904. Les ouvrages qui introduisent l'idée de participation sont rédigés d'abord par des auteurs extérieurs au champ de la construction, devenus urbanistes, puis par des architectes²⁰. Cette chronologie reflète l'intégration progressive de la grammaire participative du domaine urbain dans le champ architectural vers 1910, notamment sur le continent européen (chapitre 1). La diffusion des idées de « l'Art Civique²¹ », un urbanisme fondé sur les hommes, se poursuit de l'autre côté de l'Atlantique par les expositions de villes et par le principal disciple de Geddes, Lewis Mumford. Le contexte du *New Deal* permet le développement des idées participatives pour la

¹⁷ Patrick GEDDES, 1854-1932, presbytérien écossais actif de 1875 à 1925. La mention de sa conviction presbytérienne, confortée par son appartenance anarchiste et ses échanges avec la *Fabian Society*, sont utiles pour cerner l'esprit libertaire qui caractérise son action et ses textes militants.

¹⁸ C'est la mention de Geddes comme référence participative par les architectes d'aujourd'hui qui ont orienté la recherche plus particulièrement sur ses travaux. D'autres auteurs comme M. Poëte en France, L. Van Der Swaelmen en Belgique ou W. Hegemann en Allemagne apportèrent des idées similaires au champ urbanistique à la même période, mais n'ont pas été réceptionnés et spontanément nommés par les « participationnistes » actuels. Ce travail essaye d'éclaircir également la similarité troublante des écrits de ces acteurs: il s'avère que tous ont lu ou connu Geddes bien qu'ils ne le citent pas explicitement.

¹⁹ La thèse défendue en 2008 de Pierre Chabard et les travaux de Volker M. Welter de 2002 en sont d'inestimables sources. Pour la réception des travaux de Geddes dans le domaine architectural se rapporter également à la Partie III Chapitre III.

²⁰ Ils sont rédigés par des personnalités engagées comme le sont au XIX^{ème} siècle les ingénieurs que l'on peut ranger dans les utopistes socialistes (Victor Considérant notamment - voir à ce sujet LOYER, François, PICON, Antoine, « L'architecte au XIX^{ème} siècle », pp 153-171, in CALLEBAT Louis (dir.), *Histoire de l'architecte*, Paris, Flammarion, 1998. C'est à leur suite que les architectes s'engagent peu à peu dans un débat élevé au rang d'une idéalisation de la société. Ils se posent la question « peut-on contribuer au changement social au moyen d'équipements et de logements innovants? » ce qui donne naissance aux premiers programmes de logements ouvriers.

²¹ Le terme est de L. Van Der Swaelmen. Voir Partie I Chapitre 1.4

création de logements et l'assainissement des villes (chapitre 2). Lors de la seconde reconstruction quelques architectes font l'expérience d'une participation avec des usagers et construisent des configurations humanistes ou méthodologiques (chapitre 3). Les objets de la grammaire participative à l'époque sont l'unité de quartier, l'école et le quartier général.

Les premiers ouvrages peuvent sembler éloignés de la grammaire participative mais ils en constituent des configurations et précisent un certain nombre de variables qui sont facteurs de succès. La comparaison des écrits d'un auteur (par exemple Geddes ou Lurçat dans la première partie), sur une longue période permet d'affiner les configurations ou de voir comment elles évoluent. Dans la première partie, les liens entre les grammaires des présocialistes et les configurations de Geddes sont soulignés.

Partie II, stratégie moderniste versus participation 1932 - 1947

La thèse interroge comment la grammaire participative est abordée autour de la reconstruction plus particulièrement dans le milieu moderniste. D'une part elle s'appuie sur la préoccupation de la réception de l'architecture par les usagers, en posant la question du goût du public et de l'esthétique. Les architectes s'intéressent à la réception par les usagers pour des raisons politiques voire démagogiques: convaincus de pouvoir apporter à leurs semblables l'architecture qui leur convient, ils veulent les convaincre de ses bienfaits. Mais c'est aussi en accordant de l'importance aux réactions du public, qu'au fil des congrès CIAM (1928 à 1959), certains historiens font le constat d'une perte de sens du langage de l'architecture Moderne pour l'homme banal. Ils introduisent l'idée de le faire participer à l'architecture afin de renouer ce lien. En restaurant la communication avec l'homme commun et sa compréhension des formes de l'architecture moderne, ils sont convaincus d'arriver à faire avaliser l'architecture moderne par le public. L'organisation des CIAM et leurs déclarations sont au centre des débats et des théories architecturales de la première moitié du siècle, ils sont accessibles par une propagande éditoriale qui offre des sources pour l'étude. Ils entendent rassembler l'élite intellectuelle destinée à diriger la transition vers une nouvelle société.

D'autre part, apparaissent aussi des objectifs d'architectes engagés dans une mission de service à la recherche du bien-être des habitants. La grammaire

participative s'élabore sur une base d'ordre idéologique et éthique: l'architecte ne se sent pas le droit de décider pour les usagers et les invite à participer. D'autres dénoncent la situation alarmante du logement après 1945 - comme les auteurs du début du siècle dénonçaient avant eux la gangrène de la ville industrielle - et trouvent une issue dans la participation des habitants pour la reconstruction. Ils y voient un moyen d'éviter la perte des particularités (le contraste, la variété, l'individualité) engendrée par la technique et la standardisation architecturale moderne et valorisent l'ordinaire et l'imagination. Les débats s'animent autour du langage architectural pour les « anciens » ou du processus pour la nouvelle génération. Les configurations éducatives, empiristes ou techniques, élaborées par les architectes entre ces deux moments, le premier et le dernier Congrès International d'Architecture Moderne, contribuent à la remise en question du Mouvement Moderne et de son architecture (le Congrès le plus évocateur de cette émergence de la participation sur le plan théorique est celui de 1947, tandis qu'une fois les CIAM disparus les rassemblements du Team Ten, seront l'occasion d'une mise en commun des pratiques participatives). Un des motifs de la dissolution du groupe CIAM en 1959 est notamment fondée sur le rejet de la figure de l'architecte autoritaire et visionnaire au profit d'un architecte modeste et à l'écoute des particularités des usagers. La faculté de décision accordée par les uns à l'architecte s'avère moins acceptable au cours de l'évolution ultra démocratique de la société occidentale qui grandit après les conflits mondiaux pour trouver son apogée à la fin des années 1960. Un médium important de la grammaire participative est conçu par l'ASCORAL.

Partie III Vers le processus 1948 - 1968

La voie du processus dans laquelle s'engagent les architectes au détriment de celle de l'objet architectural donne lieu à une redéfinition de l'architecture. Notamment, par la configuration organique qui est caractérisée par la conjugaison des postures écologique et évolutionniste. Bruno Zévi développe des médiums didactiques pour manier le langage de l'architecture. La configuration de De Carlo, qui est étudiée sur un temps long²², fonde la redéfinition de l'architecte et son rapport à la ville. Son rapport à la figure de l'autre la fait évoluer d'une configuration expressiviste qui est directe puis indirecte et enfin à un processus continu. La redéfinition de l'architecture

²² Voir également Partie III Chapitre II

engage les architectes dans la notion d'habitat fondée sur des éléments de proximité, d'échelle ou de flexibilité qui dans certaines configurations servent la grammaire participative (chapitre I). Pour certains auteurs, tels les Smithson, la configuration reste écologique, ils ne créent pas de participation de la figure de l'autre mais ils fondent leur architecture sur l'attention au milieu physique et humain. L'intérêt pour l'histoire et la connaissance de l'abri humain permet la redécouverte de l'architecture sans architecte, modelée par l'homme « depuis la nuit des temps ». La « naissance » de l'architecte provoque l'éloignement du bâtisseur-habitant et institue un rapport triangulaire : l'architecte, l'utilisateur, l'œuvre d'architecture. L'intensité des relations des figures et de leur savoir respectif construit des configurations didactiques. Les médiums de la grammaire participative sont récurrents dans les configurations. Les documents techniques ou processuels mènent parfois à l'autoconstruction (la figure de l'architecte est éliminée dans la configuration enseignable). Les médiums servent l'enseignement et le partage des savoirs. La figure de l'enfant enseigne à l'architecte l'usage spontané qu'il fait des objets que sont les espaces verts et les espaces de jeu (chapitre II). La fortune critique de la participation, sa réception par l'histoire de l'architecture et de l'urbanisme est explorée afin d'éclairer sa transmission. Les enseignements de la grammaire participative développés à l'intention des architectes sont également un moyen de savoir pourquoi certains s'y attachent et ce qui provoque une pratique participative intense dans les années soixante et soixante-dix, ces éléments complètent la filiation tracée dans la thèse.

PARTIE I. Assainir ou reconstruire la ville avec le citoyen 1904-1945

Résumé partie I : la figure de l'architecte et son rapport avec les autres sujets de l'art de bâtir évolue au cours des siècles. L'architecte démiurge se confronte à l'autorité du prince et fonde sa supériorité d'abord sur un savoir scientifique régit par les règles du beau objectif. La figure d'artiste lui confère une autorité fondée aussi sur l'intuition et la subjectivité du génie. Enfin, la considération du goût et de l'opinion du public modifie la hiérarchie des sujets, le beau est investi d'une dimension subjective à laquelle accède le public. La posture didactique des architectes et la démocratisation des savoir offre à la figure d'accéder à l'architecture, il est reconnu comme spécialiste de l'habiter. La multiplication des figures, architectes et commanditaires publics ainsi que la diffusion et l'échange des savoirs, vont être organisés dans les configurations de la grammaire participative autour d'objets, la ville, le logement et d'objectifs éthiques pour la qualité de vie et le bonheur. L'urbanisme naissant est un des domaines d'applications de la grammaire participative. Les crises urbaines focalisent la déclinaison de configurations qui s'intéressent au milieu et aux habitants qui y vivent ainsi qu'à l'évolution de la ville comme « récif humain ». Lieu de configurations délibératives pendant l'Antiquité, la ville est l'objet humain des communautés actives au Moyen âge tandis que lors de la crise industrielle, les injustices sociales et la taudification délitent les communautés. Des configurations de la grammaire de la participation sont élaborées par les auteurs de l'époque et seront répétés dans les écrits du siècle suivant, notamment l'importance de l'apprentissage qui permet au citoyen averti d'agir et de participer. Un apprentissage qui s'effectue par le biais de mediums : l'enquête, les voyages et les expositions ou les musées urbains. La connaissance des autres assure l'acceptation de la différence et favorise la recherche d'un bonheur commun. Le consensus démocratique sur l'environnement des citoyens est un objectif de la participation. Les idées de Geddes sont diffusées aux Etats-Unis, par Lewis Mumford et des architectes proches de ce dernier, rédigent une méthode pour un urbanisme éducatif et participatif, initié au cœur du *New Deal* américain. En France, lors de la reconstruction, ont lieu des séances d'information et de concertation avec les populations sinistrées, comme à Maubeuge en 1945. M. Poëte et G. Bardet fondent l'urbanisme humaniste dont la configuration polyphonique préside à la reconstruction.

CHAPITRE I. LE CITOYEN CONTRE LE « SUPER TAUDIS »²³

1.1 L'œuvre de l'architecte, la part de « l'autre »

L'histoire de l'architecture documente la montée en puissance de « la figure de l'autre », le public, face à l'architecte dans l'acte de bâtir et montre comment s'opère un rééquilibrage des pouvoirs à la fin du XIX^e siècle.

Une procédure qui a lieu pendant la période grecque classique²⁴ révèle la construction d'une grammaire participative par l'autorité publique. Lors de la mise en concours et la commande pour la réalisation d'un édifice, elle fait appel à la participation du peuple libre de la cité (les citoyens sont représentés par leur conseil (*boulê*) qui peut s'enrichir de personnages réputés pour leur compétence). Le conseil des citoyens définit en termes généraux le type d'édifice, son emplacement, son extension et le budget attribué. Tous les citoyens intéressés sont alors conviés à concourir. Pourtant, seuls les hommes de l'art, les architectes, disposent des moyens d'élaborer les documents graphiques (plan et élévation et dès le IV^e av. JC, éventuellement une vue cavalière de l'ensemble), les modèles plastiques en trois dimensions, exécutés en bois, en stuc ou en argile et les textes descriptifs capables de rendre sensibles à une assemblée de non spécialistes l'aspect et l'ordonnance de l'édifice projeté. Si aucun projet ne se détache du lot, un débat public s'instaure entre les concurrents. Lorsque le choix est fait, le conseil de la ville cède la place à une commission composée de citoyens recrutés au sein même de la *boulê*, elle représente pendant toute la durée de la construction le maître d'ouvrage et défend les intérêts de la communauté. Cette configuration prend place dans un contexte de démocratie délibérative. La figure de l'architecte ne détient pas l'autorité exclusive sur le projet puisque la figure de l'autre, ici les citoyens à travers leur conseil, participe à la définition du projet. Néanmoins, la hiérarchie entre les sujets est rétablie lors de la phase du concours puisque « seuls les hommes de l'art » sont dans la possibilité de s'exprimer et disposent des moyens techniques pour le faire.

²³ Il s'agit d'un terme utilisé par Patrick Geddes dans *Cities in Evolution an introduction to the town planning movement and the study of civic*, William & Norgate, Londres, 1915, p. 74: « *Slum, Semi-slum, or Super-slum* ». Charles Jencks date sa mise en circulation des années 1890 et le traduit par « taudis, demi taudis, super taudis [...] » in JENCKS, Charles, *Mouvements modernes en architecture*, Edition Mardaga, 1973, p 384

²⁴ Cette description est tirée de CALLEBAT, Louis (Dir.), *Histoire de l'architecte*, Paris, Flammarion, 1998

Le conseil des citoyens fait appel à des spécialistes pour enrichir ou étayer son avis mais cette invitation n'a pas pour objectif de recevoir d'eux l'enseignement d'un savoir architectural. Cet apprentissage peut affranchir le conseil de citoyens de l'obligation de s'adjoindre un expert lors d'une prochaine opération. C'est la posture didactique qui fait défaut dans l'expérience participative relatée, les citoyens sont capables de s'exprimer dans un débat mais ne possèdent pas la faculté créative de dessiner un projet, la posture expressiviste est donc également délaissée, le savoir reste déterminant. Le médium de la grammaire participative est ici processuel, il concerne la constitution d'un conseil, la programmation et la définition du projet d'un édifice, ainsi que la gestion de la construction. Dans cette configuration la posture temporelle est relative au présent (aucun savoir n'est acquis) mais elle a une dimension évolutive en ce qu'elle envisage la gestion de la réalisation en plus de la définition du projet. La configuration a un rapport au milieu qui établit un dialogue entre le bâti et les hommes qui vont l'investir.

Quelques siècles plus tard, l'*Architecture* de Vitruve²⁵ illustre l'impossibilité d'envisager une grammaire participative à une époque où la profession d'architecte doit encore affirmer sa suprématie dans l'acte architectural. En effet, le texte montre une hiérarchie des sujets, les architectes sont soumis à l'autorité d'un souverain, mais surtout aux strictes règles de l'art de bâtir. Ils justifient donc leur art par leur savoir qui est déterminant et se positionnent en spécialistes devant la figure de l'autre : César et les personnes averties, capables d'apprécier l'architecture (Livre I chapitre I). L'architecte dépeint par Vitruve a une connaissance immense, qu'il a accumulée avec ténacité depuis l'enfance, il est en quelque sorte un autodidacte de l'art de construire: il maîtrise suffisamment l'histoire, la médecine, la musique pour comprendre les spécialistes de ces disciplines; il a fait l'apprentissage des règles d'implantation, d'hygiène, d'harmonie, qui régissent son œuvre. Ce qui affirme la supériorité de l'architecte quant à l'architecture sur les savants d'autres disciplines, c'est sa maîtrise de deux savoirs, théorique et pratique (il ne construit pourtant pas de ses mains, ce que relève Platon dans *La Politique* : l'architecte commande aux ouvriers, ce que note aussi Alberti²⁶ qui écrit que la main de l'artisan sert d'instrument à l'architecte). Ainsi, l'architecte construit de la même façon que le

²⁵ VITRUVÉ, architecte, 1er siècle AV.J-C. VITRUVÉ, *De architectura*, 1^{er} AV.J-C, PERRAULT, Charles, traduction française, *Les dix livres d'architecture*, Paris, 1673, revue par Nisard M, Paris 1857, Editions Errance, Paris, 1999

²⁶ ALBERTI, Léon Battista, 1404- 1472, humaniste italien, qui réalise des œuvres majeures du XV^{ème} siècle et compose vers 1450 le traité d'architecture *De re aedificatoria*, publié après sa mort en 1485 et traduit par Jean Martin en français en 1553

chirurgien opère, à chacun sa spécialité. A l'écoute de Vitruve, le spécialiste de l'habiter n'est certainement pas l'habitant mais l'architecte, à qui est étrangère l'idée de faire participer à l'œuvre la figure de l'autre.

Selon Vitruve, l'architecte en tenant un discours démonstratif plutôt qu'un dialogue avec le maître d'ouvrage tente de le convaincre à l'aide de son autorité de spécialiste. La figure de l'architecte s'affirme d'autorité et aucune posture didactique n'est adoptée. Dans le chapitre I du livre premier de la traduction française, « Ce que c'est que l'architecture, et quelles connaissances sont requises dans un architecte », Vitruve mentionne la connaissance qu'il a des conventions sociales et des fonctions de représentation qui régissent la société de l'époque. L'architecte applique, suivant la condition du maître d'ouvrage, une disposition particulière à la maison et « bâtira selon qu'il est requis à leurs qualités, prenant sur toutes choses garde à ce que les distributions soient bien commodes à toutes manières de personnes»²⁷ ordonnant diversement les édifices, « selon les différentes conditions »²⁸ de ceux pour lesquels il bâtit. Il décide seul de la répartition des budgets et pour les fondations par exemple, il prescrit « les meilleurs matériaux que l'on pourra choisir, sans regarder à la dépense. »²⁹

L'architecte est seul juge: son ouvrage s'adresse à d'autres savants qui peuvent comprendre son architecture mais pas à un public non érudit. Comme son immense savoir le rend assez extraordinaire aux yeux des gens, il se doit d'être juste, loyal et sans avarice, de protéger sa réputation et d'acquérir une renommée. Cette posture éthique assied son autorité et est indispensable face aux usurpateurs. Elle le porte à défendre son architecture par le savoir plutôt que de corrompre le commanditaire³⁰ par la flatterie et le festin, afin de gagner ses faveurs. Chez Vitruve, le fondement même de l'architecture sur les ordres, l'ordre divin et les principes mathématiques, empêche aussi toute relation à un autre spécialiste : l'architecte est seul ordonnateur de règles immuables, son éthique l'amène à refuser toute influence « humaine » du client ou de l'utilisateur sur son architecture. *L'Architecture* de Vitruve défend les intérêts d'un groupe professionnel : les architectes du roi et les différencie des maçons et des ingénieurs.

²⁷ MARTIN, Jean, « Architecture ou art de bien bâtir de Marc Vitruve Pollion », Edition de 1547, in FICHET, Françoise, *La théorie architecturale à l'âge classique*, Editions Mardaga, Liège, 1979, p 70

²⁸ VITRUVÉ, *De architectura*, 1^{er} AV.J-C, PERRAULT, Charles, traduction française, *Les dix livres d'architecture*, Paris, 1673, revue par Nisard M, Paris 1857, Editions Errance, Paris, 1999, p 13

²⁹ *Idem* Livre I, Chapitre III

³⁰ *Ibidem* Livre III, Chapitre I

Le chapitre I du second livre, consacré à la manière de vivre des premiers hommes, laisse entrevoir une communauté de bâtisseurs - qui affinent leur savoir par la pratique manuelle de la construction et l'échange de techniques - au-dessus de laquelle s'élève l'architecte qui est de ceux qui se sont adonnés à l'art de bâtir [et] en ont fait une profession particulière.»³¹. Alors qu'un médium de la grammaire est la constitution d'une communauté et que la posture humaniste tend à établir l'égalité entre les sujets, Vitruve s'empresse de hisser l'architecte au dessus du commun. Ainsi, le public est autorisé à juger l'œuvre achevée, mais Vitruve s'oppose à ce qu'il intervienne lors de la conception. Subsiste tout de même une obligation d'écoute de la part de l'architecte:

« Il faut pourtant qu'il sache que pour bien réussir il ne doit pas négliger les avis que les moindres artisans, et ceux même qui ne sont point de sa profession peuvent lui donner; car ce ne sont pas les architectes tout seuls, mais généralement tout le monde qui doit juger ses ouvrages. Il y a néanmoins cette différence que ceux qui ne sont point architectes ne peuvent juger de l'ouvrage qu'après qu'il est achevé ; tandis que l'architecte connaît la beauté du bâtiment dont il a conçu l'idée avant même que d'avoir commencé à l'exécuter. »³²

La configuration vitruvienne, autoritaire ou savante, est basée sur le savoir déterminant de l'architecte et l'intérêt pour la figure de l'autre est construit sur la bienséance sociale envers le commanditaire. Le rapport au milieu concerne les conditions naturelles du site mais pas ses habitants. Le rapport au temps indique l'importance du savoir ancestral et presque divin de l'architecture. Le contexte impose des règles de beauté objectives, des contraintes techniques et esthétiques de l'art de bâtir et une hiérarchie des figures qui accentuent l'impossibilité de la construction d'une grammaire participative.

Au XVIème siècle, la persistance même de la référence vitruvienne (traduit en français) atteste de la volonté de la profession de maintenir sa spécificité alors qu'elle se sent menacée par l'évolution du système de production, l'élargissement de

³¹ *Ibidem* Livre II chapitre I

³² *Ibidem* Livre VI chapitre VIII

la clientèle et l'évolution des instances de diffusion.³³ En effet, l'imprimerie permet la diffusion des traités d'architecture à partir de cette époque et à l'aide de ces instruments de la grammaire participative, la théorie architecturale est à la portée d'un nombre plus vaste de personnes. Elle entre dans la sphère des érudits, elle est intégrée à l'humanisme. Philibert de l'Orme³⁴, fait preuve dans ses traités d'une semblable volonté de diffuser la technique par le biais d'ouvrages imprimés, ce qui révolutionne l' ancestrale transmission orale dans le cercle fermé des corporations; elle passe dans le domaine public.

L'accession de l'architecte au statut d'artiste à la Renaissance, lui permet d'influencer le maître d'ouvrage.³⁵ La figure de l'architecte s'enrichit d'une posture subjective et créatrice qui n'est pas accordée dans ce contexte à la figure de l'autre. Le « Prince » doit désormais partager son autorité avec ce spécialiste qui décidera en matière d'architecture (sur les plans technique, esthétique, etc.) L'autorité acquise par sa position sociale n'est plus suffisante face à la toute puissance de l'architecte. Il n'y a pas d'échange de savoir entre les figures, le dialogue qui a lieu est toujours influencé par l'autorité du prince commanditaire³⁶. Dans le traité d'Alberti, apparaît une intention de partage de la connaissance, sans réserve élitiste, au profit de quelques-uns. Alberti conseille aussi bien les architectes que leurs clients en leur délivrant un savoir qui provient tout à la fois d'une réflexion et d'une expérience. Il s'agit de se mettre au service de ceux qui bâtissent bien davantage que de commander. La figure albertienne de l'architecte a un caractère modeste : « Mais il est utile d'écouter tout le monde : car quelquefois, il arrive que ce que disent ceux qui

³³ FICHET, Françoise, *La théorie architecturale à l'âge classique*, Editions Mardaga, Liège, 1979, Introduction

³⁴ De l'ORME, Philibert, 1510-1570, né à Lyon, *il rédige* Les nouvelles inventions pour bien bâtir à petits frais, 1561, et dans Premier tome de l'Architecture de Philibert de l'Orme, 1567, le premier livre traite des rapports entre client et architecte : « Qu'on doit choisir un expert Architecte, et de quelles sciences il doit être accompagné, et que sa liberté doit être exempte de toute contrainte et sujétion d'esprit », Livre I, in FICHET Françoise, *La théorie architecturale à l'âge classique*, Editions Mardaga, Liège, 1979, p10

³⁵ VASARI, Giorgio, *Vies des artistes : vies des plus excellents peintres, sculpteurs et architectes* (Traduction de l'italien par Léopold Leclanché et Charles Weiss ; revue, annotée et préfacée par Véronique Gerard Powell), B. Grasset, Paris, 2007. dépeint le concept moderne d'architecte

³⁶ Dans son ouvrage Louis Callebat explique la difficulté de saisir jusqu'où va la décision du maître d'ouvrage dans la définition des partis. Au XVIIIème il montre le roi Louis XIV passionné par ses bâtiments jusqu'au détail de corniche, mais c'est surtout la figure de l'intendant qui intervient comme intermédiaire entre le prince et l'architecte. On présente au prince des modèles en plus des dessins, qui ajoutent un vecteur à la communication entre l'architecte et le commanditaire (le modèle ou maquette est recommandé dans les traités de Philibert de l'Orme)

sont ignorants en ces matières, apparaît aux plus expérimentés comme à ne pas rejeter du tout.»³⁷

Au XVIIIème siècle, la Déclaration des Droits de l'Homme et du citoyen en 1789 élève la figure de l'autre qui a toute liberté de pensée mais également d'avoir un avis (la notion d'opinion publique apparaît). Ce contexte rapproche l'architecte de la figure de l'autre dans le débat architectural. Le beau est investi d'une dimension subjective. Dans le domaine de l'esthétique cela se marque dans la figure du génie créateur d'une part et de l'autre autour du goût apparaît et de la théorie de la réception de l'œuvre³⁸. L'architecte est appelé à jouer un rôle déterminant dans la transformation de la société parce que l'architecture doit en exprimer les lois collectives (à la fin du XVIIIème siècle, comme jamais auparavant, de nombreux édifices sont conçus pour la communauté en plus de la commande privée.) Qu'il travaille à la maison d'un bûcheron ou pour une collectivité, la mission de l'architecte est la même: c'est lui qui anime l'architecture. L'architecte adopte alors deux postures de la grammaire participative.

D'une part une posture didactique à travers la définition d'un langage symbolique de l'architecture. Dès lors, les deux parties, commanditaire – architecte, se rapprochent dans la compréhension formelle du bâtiment. L'accessibilité du langage architectural au maître d'ouvrage est un instrument de la grammaire participative. La compréhension du langage et son maniement lui permet de débattre et d'argumenter avec l'architecte, il peut émettre une opinion et un dialogue est possible.³⁹. D'autre part, la responsabilité des architectes est engagée en raison de la conviction que l'architecture influence la société. Ils adoptent donc une posture morale dont l'objectif est de créer une architecture dans laquelle se reconnaissent les valeurs de la société. C'est notamment la préoccupation de Jacques - François Blondel (1704-1774) pour lequel l'architecture influence également les mœurs autant que la

³⁷ ALBERTI, Livre II chap. 3 in QUEYSANNE, Bruno, « Les conseils d'Alberti » pp 55-67, in BORRUEY, René, DE CARLO, Giancarlo, DESGRANCHAMPS, Guy, PECKLE, Benoit Philippe, QUEYSANNE, Bruno, *Architecture et modestie, actes de la rencontre tenue au couvent de la Tourette, centre Thomas More les 8 et 9 juin 1996*, Théète éditions, Lecques, 1999. Queysanne fait aussi allusion à la même intention chez Vitruve apparaît moins évidente.

³⁸ GENARD, Jean-Louis, « L'idéologie de la créativité et ses contradictions », pp 21-29 in *Enjeux de la créativité, réflexions et perspectives*, Ministère le Communauté française, Direction générale de la Culture, Bruxelles, 2003

³⁹ Dans *L'Architecture* de Claude Nicolas Ledoux, ce dernier avoue de bon gré avoir recueilli de précieux avis dans la fréquentation des ouvriers. (Voir à ce sujet KAUFFMANN Emile, *De Ledoux à Le Corbusier, origine et développement de l'architecture autonome*, Livre et communication, Editions La Villette, Paris (Vienne, 1933), 1990)

musique (Nicolas Ledoux (1736-1806) et Etienne- Louis Boullée (1728-1799) exaltent cette fonction morale de leur art). Plusieurs traités de Blondel mentionnent aussi l'importance de la réception de l'architecture par le public de la même façon que l'exprime Boullée :

« En trouvant dans l'Académie, où le porterait la curiosité, tous les objets possibles de comparaison, le public acquerrait des connaissances de l'architecture sans que pour ainsi dire celà devint pour lui un objet d'étude particulière. Cet art, mis au grand jour, intéresserait tout le monde[...] De ces expositions résulteraient sans doute la censure raisonnée des uns, la critique amère des autres, le fiel des satires anonymes, mais la lumière de la vérité naît du choc des opinions. Après tous ces débats publics viendrait le moment où l'Académie serait entendue. »⁴⁰

Mais à cette préoccupation, Blondel ajoute celle de proposer un enseignement de l'architecture à travers un cours public. Son cours « cours mensuel d'émulation » marque une rupture dans l'enseignement de l'Ecole de l'Académie. Il affirme ne pas négliger les occasions de s'entretenir avec « les Seigneurs des lieux » qu'il visite « & leurs lumières naturelles jointes à l'expérience qu'ils avoient faite de leur propre demeure, m'a fait connoître plus d'une fois les avantages ou les vices de leurs bâtiments ». Il admet dans ses cours qu'une architecture est conséquente quand toutes les parties qui la composent « rendent raison des préceptes de l'art, des vues du propriétaire, et des intentions de l'architecte »⁴¹. La figure de l'architecte laisse place au goût exprimé par la figure de l'autre. La posture didactique adoptée et la posture morale se conjuguent dans la construction d'une grammaire participative.

⁴⁰ Etienne-Louis BOULLEE, 1728-1799, *Essai sur l'art*, Hermann, Paris, 1968, écrit peu avant 1793 année de la suppression de l'Académie cité ARON, Jacques, « L'urbanisme démocratique », Académie Royale de Belgique, 1982, pp 50-58 in BURNIAT, Patrick, GENARD, Jean-Louis (Dir.), *La modernité un projet inachevé ? Rencontre du 22 avril 1999 par l'ISACF- La Cambre, en hommage à Jacques Aron, professeur admis à l'honorariat*, Edition Institut Supérieur de la Communauté Française, La Cambre, Documents d'architecture n°5, février 2000

⁴¹ L'architecture de l'hôpital constitue un précédent à la programmation participative du début du XXème siècle. En effet, les médecins sont consultés pour édifier cette « machine », à la fin du XVIIIème déjà l'intérêt, la nécessité même, d'une collaboration entre médecins, architectes et autorités publiques n'est plus à démontrer. DICKSTEIN BERNARD, Claire, "L'hôpital Saint-Jean", pp 7-26 in *Du monumental au fonctionnel : l'architecture des hôpitaux publics bruxellois (XIXe-XXe siècles) Ambitions et réalisations*, CPAS -CIVA, Bruxelles, 2005. « Ce n'est qu'en se faisant guider par les sciences physiques et hygiénistes qu'elle peut espérer de construire un hôpital qui approcherait de la perfection » WELLENS-DE DONDER, L., "Enquête sur les hôpitaux d'Europe occidentale en vue de la construction et de l'agencement du nouvel hôpital Saint-Jean à Bruxelles 1828-1830", dans *ASBHH*, 1970, n°VIII, p. 77

Au XIX^{ème} siècle, l'expansion de la profession est foudroyante : à quelques dizaines d'architectes liés aux milieux de la Cour avant la Révolution, succèdent maintenant des milliers de professionnels travaillant pour la fonction publique ou des commanditaires privés, dans les grands pays d'Europe. C'est une des conséquences de la fin des aristocraties et de leur autorité sur le mode de vie et sur l'habitat. L'Etat, chaque région, chaque ville ou les grandes entreprises recrutent des architectes.⁴² . Dans le domaine du travail prennent forme divers modes de fonctionnements participatifs et de concertations, des coopératives ou des syndicats. Ce fonctionnement se retrouve dans la commande d'architecture qui émane aussi d'habitants groupés en coopératives avec qui parfois a lieu une forme de participation. La figure de l'autre devient une communauté d'individus. Le contexte de l'époque cantonne néanmoins l'acte de bâtir dans les compétences d'individus appartenant à certaines classes sociales, même si l'architecte et la figure de l'autre se concertent :

« si d'aventure le plan se négocie c'est avec les principaux propriétaires ou entre notables, comment s'en étonner ? Il n'y a aucune raison de penser que l'urbanisme puisse être plus démocratique que l'organisation politique et sociale.»⁴³

Alors que la culture savante dénigre le vernaculaire et le savoir traditionnel des bâtisseurs, comme pour y remédier, la posture didactique de la grammaire participative s'intensifie. D'un côté par la diffusion de l'architecture dans des revues plus nombreuses, ce qui porte la discipline à la connaissance d'un plus large public et d'autre part à travers l'ouverture de cours d'architecture. Cette posture didactique de l'architecte indique un changement dans la hiérarchie des figures de l'acte de bâtir, le savoir architectural se démocratise.

Viollet le Duc (1814-1889) dans ses *Entretiens sur l'architecture*⁴⁴ fait preuve d'une ostensible ouverture au public, il reconnaît l'art de l'architecture comme création humaine dont les lois peuvent être comprises par tout le monde.

G. Bekaert qui réédite en 1977 *les Entretiens* de Viollet le Duc relève combien le titre à lui seul est explicite et que Viollet le Duc se positionne pour rendre l'architecture accessible à tous en tant qu'activité sociale essentielle. Chacun a droit à

⁴² LOYER, François, PICON, Antoine, *l'architecte au XIX^e siècle (...)* art.cit. p 168

⁴³ Camillo Sitte à propos du plan de Victor Besme pour Bruxelles au XIX^{ème} in ARON, Jacques, « L'urbanisme démocratique » (...) art.cit. p 50

⁴⁴ VIOLLET LE DUC, Eugène Emmanuel, Architecte du gouvernement, *Entretiens sur l'architecture*, Tomes 1 et 2, A. Morel et Cie Editeurs, Paris, 1863-1872

l'architecture. Tout le monde doit pouvoir en parler simplement. Elle ne peut pas être le privilège d'une classe d'hommes à part qui s'appellent 'architectes' et qui, grâce à leur institut de formation, l'Ecole des Beaux Arts, sont initiés à ses secrets. Viollet le Duc s'adresse donc au public qui a journallement à faire avec l'architecture et rétablit l'usager comme spécialiste de l'habitat. C'est un apport fondamental pour la figure de l'autre dans la grammaire de la participation architecturale. Un récit de Viollet le Duc au ton enfantin, *Histoire de l'habitation humaine depuis les temps préhistoriques jusqu'à nos jours*⁴⁵, illustre la diffusion large du savoir architectural. Il met en scène un architecte en mission presque divine et son acolyte, l'avocat du diable! C'est une ode au progrès dont l'objectif didactique est servi par le dialogue entre deux parties, dont l'une défend l'ordre naturel des choses et l'autre le progrès. C'est un voyage dans le temps et dans l'espace, explorant les bienfaits et les méfaits de l'évolution de l'architecture. Entre l'innovation et la tradition, Viollet le Duc montre la valeur d'une construction réalisée par l'habitant bâtisseur qui endosse la responsabilité du résultat final en l'absence d'architecte. La narration de Viollet le Duc suggère qu'en présence d'un architecte, la responsabilité est partagée et que ce sont deux spécialistes qui s'engagent alors ensemble dans une réalisation. L'intérêt pour le savoir du passé de la grammaire participative valorise la figure de l'autre. Elle devient expressive. Le partage de la responsabilité autour de l'objet construit suggère une égalité des figures.

Viollet le Duc développe notamment la nécessité de se connaître soi-même et d'être familier avec son histoire, son temps et la société dans laquelle on vit. Cette connaissance ne se livre pas seulement par l'étude de faits ou de formes exceptionnels mais par l'examen approfondi, raisonné des structures usuelles et fondamentales de longue durée. L'autoformation de l'individu et l'intense connaissance de son environnement concrétisent la configuration didactique de la grammaire participative de Viollet le Duc. Elle est secondée par une configuration égalitaire du contexte dans lequel se développent des coopératives ou des syndicats. La posture didactique est encore plus intense pour Patrick Geddes qui peut être considéré comme le « père » de la pratique d'une grammaire participative dans l'environnement urbain. Proches dans le temps, les deux auteurs sont pourtant

⁴⁵ VIOLLET LE DUC, Eugène Emmanuel, *Histoire de l'habitation humaine depuis les temps préhistoriques jusqu'à nos jours, textes et dessins*, Paris, Bibliothèque d'éducation et de récréation, J. Hetzel et Cie, non daté, Mardaga Editeur, Liège, 1986

formés à des disciplines différentes, l'architecture pour l'un, la biologie pour l'autre qui conditionne une approche écologique du milieu.

1.2 Du paternalisme présocialiste à l'actionisme anarchiste

Contextes de la grammaire participative : la pensée sociale et les crises urbaines

La première moitié du XIX^{ème} siècle est le cadre de l'émergence extraordinaire des pensées sociales dans pratiquement toute l'Europe, elle est motivée par une prise de conscience générale de l'écart qui se creuse entre les riches et les pauvres toujours plus démunis bien que producteurs du travail. Des penseurs s'engagent dans la défense de la classe ouvrière et militent pour une répartition plus équitable des biens et des droits. À partir des foyers de pensée anglais et français, lors de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, leurs théories vont être diffusées dans toute l'Europe, la Russie et l'Amérique du nord. La pensée sociale apparaît dans plusieurs pays européens qui présentent des situations similaires : la montée de la civilisation industrielle, la transformation de l'économie et de l'Etat. L'émergence particulière de cette pensée en France, est expliquée par Madeleine Rebérioux par la croyance en une bourgeoisie soutenant un Etat fort et par « le problème du bonheur commun déjà passionnément débattu dans la deuxième moitié du XVIII^{ème} siècle qui s'ancre autrement dans le réel ».⁴⁶ Ce jaillissement, simultané dans le temps mais géographiquement réparti, est admis dans l'histoire du socialisme, « dans les périodes de crises politiques, on assiste à un développement quasi spontané de conseils ouvriers constitués en opposition aux organes syndicaux officiels. »⁴⁷ Il s'agit de la construction de grammaires participatives dans le domaine de l'entreprise. Les idéologies sociales au cours du XX^{ème} siècle font aussi émerger la participation comme mécanisme à l'échelle de la société démocratique. En effet, les fondements participatifs des idéologies politiques socialistes deviennent le mode de fonctionnement d'une société dans laquelle l'individu a de plus en plus d'importance tout en étant toujours englobé au sein de la collectivité.

⁴⁶ REBERIOUX, M., « Socialisme et marxisme », pp 458-473 in FELLER, Jean (Dir.), *L'histoire, de 1871 à 1971, les idées, les problèmes*, Dictionnaires du savoir moderne, CCEPL, 1971

⁴⁷ « Histoire économique des pays socialistes », *Encyclopaedia Universalis, Supplément, Encyclopaedia Universalis* Editeur, 1996, pp 1379- 1387

Or la critique sociale s'applique aussi au cadre de vie, au logement défectueux ou inexistant et à l'atmosphère triste ou nocive de la ville (l'environnement du plus grand nombre). Identifiés ici sous le terme de « crises urbaines », ces moments d'intensification de la pensée sociale, vont donner lieu à la construction de grammaires participatives également dans des domaines qui sont directement liés au cadre de vie, notamment la pratique des architectes et des urbanistes.

Par exemple, la présence mondiale et pratiquement simultanée des expériences de planification urbaine participative au lendemain de la seconde guerre mondiale relève de d'une pensée commune aux différentes nations, celle que la reconstruction du cadre de vie conditionne une vie meilleure. Aux Etats-Unis, en Suède, en Angleterre, en Belgique, en France, en Italie,...l'état d'esprit de ces démocraties motive des expériences participatives lors de la reconstruction du cadre bâti de la société. Des similitudes sont visibles aussi entre deux périodes de crise, dans la conjoncture de la fin du XIXème siècle d'une part et dans la société des années 1960 et début 1970 de l'autre : une crise économique, une transformation du travail vers le chômage, une répartition inégale des richesses mondiales, l'opposition aux superpuissances pour retrouver l'importance de l'individu, la foi en la communauté et l'importance éthique du bonheur pour tous, de la paix. La gestion des répercussions sur la ville des problèmes conjoncturels donne lieu à ces deux moments à la construction de grammaires participatives.

Au début du XIXème siècle, l'égalité souhaitée par les pré socialistes est régie notamment par un intéressement de chaque individu à l'entreprise dans laquelle il travaille, à rendre possible un accès à la propriété de la terre qu'il cultive et de la maison qu'il habite ou simplement à un logement décent. Le changement tient donc dans un droit à s'exprimer sur certains domaines dans lesquels l'individu lambda ne pouvait pas faire entendre sa voix : le fonctionnement de la société, la problématique du logement, le droit du travail.

La gestion du nombre est également une préoccupation qui apparaît dans de nombreux domaines au XVIIIème siècle et investit notamment la planification au XIXème siècle. Elle a pour conséquence l'apparition d'une science, l'urbanisme. Les textes de référence de celui-ci qui envisagent cette gestion du « grand » nombre sont ceux des utopistes socialistes d'une part et des industriels imaginant une ville idéale

depuis le début du XIX^{ème} siècle de l'autre. Ainsi, Robert Owen⁴⁸ chef d'une entreprise qu'il veut modèle favorise l'éducation des ouvriers dès leur jeune âge afin d'améliorer le caractère humain pour arriver à l'harmonie⁴⁹, ou encore Ebenezer Howard propose un modèle réalisable, la cité-jardin, dont les urbanistes s'emparent.

Posture écologique : planification territoriale et échelle locale

Sous le terme socialisme sont rassemblés autant le fouriérisme que le Saint-Simonisme⁵⁰, dont la pensée productiviste amène beaucoup à l'idéologie planificatrice. Ils développent la redistribution de la propriété et des outils de production tout en gérant la planification du territoire. D'une part, les disciples de Saint-Simon condamnent la posture paternaliste et la position supérieure du propriétaire foncier qui détient les outils de production : il ne connaît ni les besoins de l'industrie ni les hommes qui y travaillent, sans leur participation, sa gestion est vaine. Il est donc nécessaire de redistribuer les outils de production et de créer une forme d'association pour la gestion globale de ces outils au sein de l'Etat. La figure de l'autre participant, l'association des ouvriers, est donc limitée par la supériorité paternaliste du patron. La configuration ne parvient pas à être égalitaire en raison du contexte autoritaire qui anéanti l'objectif décisionnel. L'activité de la figure de l'autre ne s'applique pas à la conception mais parfois à la construction de l'objet bâti conçu par l'autorité.

D'autre part, la propriété doit être redistribuée, c'est un moyen indispensable pour la planification. Sans réunir les parcelles, il est difficile d'élaborer un plan d'ensemble et donc de mener une planification commune. Il est impossible d'adopter un point de

⁴⁸ Robert OWEN, 1771-1858, est considéré comme le père de la coopération et du socialisme anglais, le titre d'un des ses premiers ouvrages interpelle puisqu'il s'adresse à des « habitants » : *Address to the Inhabitants of New Lanark*, 1816. Son idée coopérative semble directement liée au territoire.

⁴⁹ Il écrit « Plan d'un village industriel » en 1817 et réalise cet idéal en 1825 aux Etats-Unis, en fondant une communauté nommée « Harmonie ». Il expose ensuite ses théories sociales dans le *Livre du nouveau monde moral*, 1836-1844. L'ouvrage décrit le village industriel qui doit permettre à chaque ouvrier d'avoir la meilleure existence possible et être une transition entre la ville et la campagne.

⁵⁰ Claude Henri de Rouvroy, comte de, SAINT-SIMON, 1760-1825, théorie des classes sociales qui oppose « une majorité de travailleurs exploitée et une minorité d'exploiteurs » que sont les oisifs, les propriétaires - rentiers et ceux qui n'entreprennent pas. Il rédige *Le Système industriel* en 1821 et *Le Catéchisme des industriels* en 1823. L'approche socialiste est visible dans la tendance à l'organisation et à la planification dans le titre « projet d'amélioration générale du territoire de la France ». Les conceptions de Saint-Simon annoncent les thèmes fondamentaux du socialisme moderne.

vue collectif plutôt que particulier. Si la réflexion n'est pas à l'échelle de la collectivité mais est cantonnée à l'échelle individuelle de la parcelle, elle est « décontextualisée ». Chez des penseurs comme Proudhon, l'échelle de la commune accueille le groupe naturel des associations politiques. Cette posture est qualifiée dans la grammaire participative d'écologique en ce qu'elle interroge le milieu lui-même (environnemental et humain) pour sa production.

La figure de l'autre : l'association des disciples actifs à la recherche du bonheur commun

D'autres fondements de l'élaboration d'une idée participative sont présents dans le contexte du XIX^{ème} siècle. Dans la société d'après 1789, l'idée d'association est rejetée dans le but de privilégier les droits individuels, ce qui provoque la mise au ban de toute forme intermédiaire d'association entre le citoyen et l'Etat. La fin du XIX^{ème} siècle montre un retour à la notion d'association, marqué par la légalisation des syndicats en 1884 et l'établissement du Code de la Mutualité en 1898.

Une posture associationniste est adoptée déjà par Saint-Simon et ses disciples qui proposent une forme d'économie basée sur l'idée d'association en conciliant les intérêts individuels et collectifs. C'est l'organisation en association industrielle des choses, et non l'organisation des hommes qui établit clairement les travaux à faire par la société pour améliorer « physiquement et moralement l'existence de tous ses membres ».⁵¹

Pierre Joseph Proudhon⁵² sera un des derniers grands associationnistes, défendant l'anarchie plutôt que la hiérarchie (qui est la condition des sociétés primitives, selon lui). Cette proposition de société des présocialistes est proche de l'idéologie sociale des groupes qui vont participer à la conception urbaine ou architecturale : les individus participent par leur engagement moral et financier à l'organisation du travail et de la communauté. Les associations et les organisations coopératives présentent une figure de l'autre égalitariste lors de la réalisation de logements à la fin du XIX^{ème} siècle et encore au milieu du XX^{ème} siècle.

⁵¹ *Oeuvres de Claude-Henri de Saint-Simon*, Tome 2, Editions Anthropos, 1966, pp 437-438

⁵² Pierre Joseph PROUDHON, 1809-1865, *Qu'est-ce que la propriété?* 1840, *La philosophie de la misère*, 1846. Il développe des notions importantes pour l'histoire de la participation: pluralisme social, êtres collectifs, ensembles coopératifs, syndicat, socialisme, solidarisme, participation à l'entreprise, dialectique sérielle.

Les fouriéristes et Robert Owen proposent un système sociétaire basé sur une structure du peuple qui se groupe en associations pour assurer le bonheur collectif. C'est la posture morale des sujets de la grammaire participative qui s'affirme dans l'objectif d'atteindre un bien-être pour tous.

Charles Fourier⁵³ est plus attentif encore aux membres des associations. Il élabore un monde du travail créatif dans lequel « tout l'homme participe », il ouvre l'opportunité à toutes les formes d'expression. Le modèle d'harmonie de Charles Fourier se base sur les hommes, leurs relations naturelles et leur sensibilité, les envisageant capables d'un dynamisme qui peut recréer l'univers. Leur « nature intentionnelle » ou passionnelle, qui est un invariant humain d'après Fourier, est la promesse de la spontanéité (dans la grammaire participative, la conjugaison d'idées spontanées des non spécialistes avec les règles établies de la planification est un gage de réussite). Fourier récuse le monde inhumain édifié au cours des siècles et remet en question aussi les lois du travail et les valeurs morales.⁵⁴ Pour le travail, les réalisations des « disciples actifs » s'en tiennent à « l'embryon simple » : une association en vue de la production et de la distribution des biens nécessaires. Il prône le passage de la fausse industrie morcelée et répugnante aux efforts « combinés » et au « travail attrayant » ainsi que le passage du commerce mensonger au commerce véridique. Le sujet paternaliste s'estompe au profit de la reconnaissance des compétences de tous. Le « disciple actif » impliqué dans l'édification de son environnement participe à l'idéal d'une société égalitaire et heureuse. C'est à la condition d'une moralité sans faille que l'édification d'une collectivité peut se faire, en autogestion et avec la maîtrise de la production. Fourier écrit « les attractions sont proportionnelles aux destinées », c'est-à-dire que notre destin dépend de l'ampleur et de l'intensité de notre désir. Il n'y a pas néanmoins de salut individuel, il s'agit d'un jeu d'appel et de réponse, d'une vie communicative menée par un désir de participer. Il développe une théorie qui valorise l'individu actif et expressif: Fourier propose un système qui comporte un véritable amour de l'autre, différent ; il ménage le brassage créateur des classes, des âges, des sexes et des passions, un nouvel impact de la jeunesse, « cheville ouvrière » du Nouveau Monde. Excitateur d'une aptitude à vivre qui porte avec elle le plaisir ou le

⁵³ Charles FOURIER, 1772-1837, créateur du fouriérisme qui présente une organisation participative de la collectivité

⁵⁴ Les termes utilisés par Fourier entre guillemets sont tirés de S. DEBOUT-OLESZKIEWICZ, « Fouriérisme », Corpus 9, *Encyclopaedia Universalis* éditeur, 1995, pp 751-754 d'après C. FOURIER, *Oeuvres complètes*, 1841-1845, réédition Anthropos, Paris, 1966-1968

bonheur, il cherche à ressaisir le mouvement à la source, là où la sève est la plus riche et la plus lourde d'avenir, et il refuse les valeurs négatives de l'éthique :

« la nature entraîne au bien comme au mal, selon les chances et l'énergie plus ou moins agissante. Il faut savoir orienter cette puissance obscure, ouvrir des voies à toutes les formes d'expression. La révélation des poussées primitives projette des lueurs nouvelles sur les êtres et les choses»⁵⁵

Le fouriérisme, qui résonnera dans le mouvement coopératif en particulier, est la base de la grammaire participative du travail et un des plus importants mouvements communautaires à étudier pour éclairer les fondements des sociétés démocratiques. Bien que la configuration présocialiste soit paternaliste vis-à-vis de la figure de l'autre, elle est nuancée par des objectifs idéalistes et une éthique de la figure de « l'architecte » : Fourier découvre des résonances harmoniques, ou « l'analogie universelle », qui relie l'art et les sciences à la vie. La création d'une forme pour la communauté que propose Fourier, un médium de la grammaire participative, implique l'engagement de l'architecte et de la figure de l'autre, une autre dimension de la posture éthique de la grammaire participative.

Un objet architectural pour la communauté : la phalange flexible et proliférante

L'utopie à but social générée par les sociétés de l'époque est à l'origine d'une modélisation démocratique de la société à travers l'architecture et la ville. Fourier élabore un modèle construit: la phalange. La prolifération de phalanges sert à la planification du territoire. La perfection de chaque phalange à son échelle restreinte sera le gage de réussite de la prolifération régionale. Comme chez les Saint-simoniens, le fouriérisme assure une planification par les phalanges jusqu'au niveau de la « fédération », une « colonisation » de la terre par la planification de l'habitat.

La gestion du nombre qui est la préoccupation centrale de nombreuses disciplines au XIXème siècle n'épargne pas les réflexions sur la planification et conditionne l'apparition de l'urbanisme et de sa dimension participative. Fourier est confronté au problème du nombre, comme le sont les concepteurs des mégastructures au XXème

⁵⁵ *Idem* p 753

siècle qui recourent à l'outil informatique pour la gestion des critères et des structures. Chez Fourier, malgré le nombre d'individus, les critères généraux ne sont pas favorisés par rapport à la multitude de critères particuliers. C'est sur une base mathématique de séries que Fourier constitue la phalange et en assure la prolifération, il développe un système sériel en théorisant l'harmonie. Il croit découvrir entre les passions (sortes de constituants de l'individu) des rapports analogues à ceux qui existent entre les termes des proportions mathématiques. Il forme donc des séries de groupes d'individus comme sont formées les séries mathématiques. Fourier trouve un ordre, des caractères, des goûts, et les démultiplie sans fin. Il croit possible d'organiser un « phalanstère » ou « phalange » en associant 810 caractères différents des deux sexes, soit 1620, qui représentent « l'âme humaine intégrale ». Chaque individu possède le fonds commun des douze passions primitives mais en une proportion et une répartition singulières et ce n'est que par le jeu des accords et des oppositions qui naissent de ces différences que se constitue l'âme entière entre les hommes. Fourier distingue :

« les cinq sensibles qui tendent à l'exercice plein des cinq sens, les quatre affectives qui tendent à former les groupes d'amitié, ambition, amour et familisme, et les trois distributives, méconnues ou décriées mais infiniment précieuses » car « elles tendent aux séries ».

Une phalange n'a par conséquent pas de limites, elle devra gagner de proche en proche tout le globe, uni en une vaste fédération.

Dans les réalisations et les écrits de Victor Considerant⁵⁶ ou Jean-Baptiste Godin, le fouriérisme est décliné en différents principes d'organisation du travail et de la société. Considerant, Ingénieur du Génie et polytechnicien, succède à Fourier à sa mort en 1837. Condamné à la déportation, il fuit en Belgique, en Angleterre, puis en Amérique où il fonde un phalanstère. Dans son ouvrage *Description du phalanstère et considérations sociales sur l'architecture*⁵⁷, il inscrit que « la fonction que l'espèce humaine est appelée à exercer sur le globe qui lui a été confié, c'est la gestion de ce globe. Telle est sa Destinée sur la terre ». Cette citation révèle un

⁵⁶ Victor CONSIDERANT, 1808-1893, succède à Fourier pour développer le mouvement, milite pour le droit au travail pour tous. Il écrit notamment *La solution ou le gouvernement direct du peuple*, en 1850. Il réalise un phalanstère persuadé de l'aide que la gestion scientifique des individus peut apporter à la gestion du globe entier. Il n'y a pas d'Association possible des hommes sans une nouvelle architecture et sans bannir la propriété individuelle.

⁵⁷ CONSIDERANT, Victor, *Description du phalanstère et considérations sociales sur l'architecture*, Guy Durier éditeur (1848), 1979, p 17

individu agissant, qui participe à la gestion de son environnement pour la réalisation de ses passions et de son bonheur. Les individus se groupent en « agglomérations primaires, en centres d'action de différents ordres ». Ces agglomérations, les phalanges, sont décrites avec un vocabulaire organique, évoquant l'alvéole qu'est la commune rurale dans la grande ruche sociale. Il critique la ville et les « casiers » offerts en guise de logements par les patrons des industries.

Considérant relève que de tous temps il y a eu la traduction d'une concentration de volontés en un monument proportionnel à sa puissance. Son raisonnement le conduit à montrer que sans pouvoir ni volontés unies « il ne se fait plus que des maisons ». L'habitat collectif, contient « outre les appartements individuels, beaucoup de salles de relations publiques : on les nommera séristères ou lieux de réunion et de développement des Séries passionnelles ». Il montre un intérêt écologique pour le milieu qui englobe « la maison » dans un concept architectural plus large, celui qu'il évoque comme « monument » et que les architectes de la seconde moitié du XXème appelleront « l'habitat ». Ce concept implique que la communauté des individus soit active sur son environnement. Chacun collabore au travail de production à travers des groupements hiérarchisés de travailleurs, les séries. La construction n'est pas décrite, Considérant ne mentionne pas d'architecte. Il évoque l'ingénieur qui doit mettre au point les ateliers et la gestion du travail au sein de ceux-ci. Les travaux ne sont pas exécutés par des ouvriers isolés mais par des groupes de travailleurs « librement formés, spontanément réunis ». La posture éducative est amenée à son paroxysme dans cette forme d'autodidaxie et l'utilisation du terme « spontané » relevé chez Fourier au préalable, est la marque d'une posture expressiviste de la grammaire participative.

Considérant adopte la posture écologique en traçant la phalange en fonction des « configurations du terrain » et des « mille exigences diverses » qui peuvent modifier la forme de son dessin. De plus, il conjugue une posture évolutionniste, la phalange est définie comme un « type flexible et souple aux accidents du terrain, aux convenances des lieux et des climats et qui n'arrêtera pas lourdement le vol des artistes de l'avenir »⁵⁸. L'importance du site pour l'implantation des habitations est une préoccupation liée à la posture écologique de la grammaire participative, il indique le lien qui se tisse entre l'homme et son environnement, une relation indispensable à préserver pour qu'il se sente appartenir.

⁵⁸ *Idem* p 62, Considérant utilise le terme flexible.

Dans le texte de Considérant ne se trouve pas le terme « participation » mais sa pensée a sa place dans la construction de la grammaire participative puisqu'elle est étroitement liée au milieu : au territoire et à sa planification autant qu'à ses habitants, l'individu appartenant à une communauté (une figure de l'autre active). L'objet de cette configuration est l'architecture qui va abriter ces concepts sociaux et politiques (éthique, engagement et responsabilisation des sujets qui donnent une forme à la communauté). De même, Jean-Baptiste Godin⁵⁹, le créateur du familistère de Guise dont il élabore les plans en 1858 écrit « L'habitation un besoin élémentaire »⁶⁰, un texte qui apporte des éléments propres à l'élaboration d'une grammaire participative. Notamment en ce qu'il favorise l'agrandissement et la construction progressive du familistère de Guise en fonction des besoins, « au rythme de la prospérité de l'entreprise » et aussi en ce qu'il est conçu comme un « module reproductible et ajustable »⁶¹. Dans la grammaire participative, la posture évolutionniste et la posture écologique assurent l'évolutivité des constructions. La flexibilité offerte à l'utilisateur l'invite à participer à la conception suivant le rythme de sa vie.

⁵⁹ Jean - Baptiste GODIN, 1817-1888, inventeur, utopiste français qui réalise sur le modèle fouriériste le familistère de Guise, France.

⁶⁰ GODIN, J.-B., *La richesse au service du peuple, le familistère de Guise, Solutions sociales*, Ed. Guillaumin, Paris (1871) 1874, Guy Duvier éditeur, 1979

⁶¹ Godin cité par A. BRAUMAN, « Architectures d'émancipation et libertés programmées » in BRAUMAN, Annick (Dir.), *Le familistère de Guise ou les équivalents de la richesse*, Editions des Archives d'Architecture Moderne, Bruxelles, 1976, p 24

1.3 La didactique geddesienne au service de l'activisme citoyen

Parmi les écrits sur la ville de la fin du XIX^{ème} siècle, certains textes sont à l'origine d'une grammaire participative pour l'urbanisme, leurs auteurs sont notamment le géographe Elisée Reclus⁶² et son ami le biologiste Patrick Geddes. Ce dernier n'est pas formé au sein d'un cursus architectural alors que jusqu'à la moitié du XX^{ème} siècle cette formation est la plus probable pour mener à l'urbanisme (la majorité des urbanistes actifs lors des reconstructions d'après-guerre au XX^{ème} siècle sont architectes). L'urbanisme naissant concerne des échelles qui vont du local à l'universel alors que l'architecture est encore centrée sur la modénature et considère souvent le bâtiment isolé de son contexte ou bien situé, telle une œuvre d'art, au centre d'un savant tracé urbain. L'urbanisme est pluridisciplinaire quand l'architecture est restée l'apanage d'un expert investi du statut de savant, l'architecte.

Robert Owen et J.-B. Godin sont cités en exemple pour leurs réalisations par P. Geddes⁶³ ainsi qu'E. Howard pour l'idéalisme social et le développement de la cité-jardin⁶⁴. Il mentionne également les travaux d'Unwin à plusieurs reprises. D'autres traditions que l'utopie fouriériste, les théories des pré socialistes et des industriels de la fin du XIX^{ème}, le positivisme des Saint-simoniens sont à l'origine des écrits de Geddes : la tradition généraliste écossaise ou la tradition organiciste. L'anarchisme a

⁶² Elisée RECLUS, 1830-1905, issu d'une famille protestante française, étudie à Berlin la géographie moderne avec Carl Ritter, adhère aux idées républicaines et est exilé en Grande-Bretagne. Il voyage en Amérique et dans les îles Britanniques. À son retour en France il écrit *La Terre, description des phénomènes de la vie du globe*, 1867-1868, et publie pour les voyageurs les Guides Joanne. En 1871, communard, il est déporté et vit en Italie et en Suisse. Dans les années 1890, il écrit notamment *Histoire d'une Montagne*, et une *Nouvelle Géographie Universelle*, dont les fascicules sont édités en France entre 1876 et 1894. Il enseigne la géographie à Bruxelles à l'Université Nouvelle créée en 1894 et au sein de laquelle il fonde l'Institut de Géographie, l'enseignement et les écrits de Reclus tendent à « inclure l'homme dans le processus géographique ». Il meurt à Bruges en 1905. Il agit sur le terrain de la science et de l'idéologie combattante, fréquente Kropotkine, Patrick Geddes et Aldous Huxley, partageant leurs idées anarchistes.

⁶³ Voir *Cities in Evolution*, notamment dans le chapitre 7. Lewis Mumford dans *The Culture of the Cities* cite les mêmes Fourier, Godin, Howard et Owen (p 392 et suivantes) et commente « seuls des esprits éclairés comme P. Geddes ou P. Kropotkine ont pu saisir et synthétiser les implications de toutes ces inventions pour notre civilisation. », p 398

⁶⁴ Geddes reproduit son célèbre schéma des trois aimants dans lequel il propose une synthèse des opposés que sont la ville et la campagne, en une "ville - campagne" basée sur la "coopération". Réciproquement, Howard qui assiste à la conférence donnée en 1904 par Patrick Geddes, publie un hommage à ses idées dans le même volume de la Société de Sociologie en 1905.

également de l'importance pour la planification régionale et est une influence dominante de Proudhon, Kropotkine et Reclus⁶⁵. Cet idéaliste « P.G. »⁶⁶ développera une spiritualité proche du mysticisme pour certains auteurs, mais qui laisse pénétrer dans ses théories la subjectivité, les sentiments, la créativité et la spontanéité qui en font l'originalité.⁶⁷ Les textes évolutionnistes de Geddes construisent une grammaire participative qui a pour objet la concrétion des sociétés et la réalisation de leur habitat. L'intérêt pour le milieu et les êtres vivants qui en sont une partie indissociable est écologique (la figure de l'autre est formalisée par « le citoyen » et ses associations). L'objectif de la configuration est la recherche d'un idéal, le bonheur.

Ce sont les jalons que pose Geddes en cette année 1904, dans son intervention à la Société Sociologique de Londres⁶⁸ et qu'il développe dans son ouvrage de 1915⁶⁹. Il détaille l'indispensable multiplicité des points de vues utiles pour saisir la ville: tant celui de l'historien, du géographe, du sociologue, que celui de l'anthropologue (il ne cite pas l'architecte dans son énumération), tous sont nécessaires à l'étudiant pour élaborer, au gré de ses voyages, le point de vue élémentaire et naturaliste.

⁶⁵ HALL, Peter, *Cities of Tomorrow. An intellectual History of Urban Planning and Design in the Twentieth Century*, Blackwell, Cambridge Massachusetts(1988), 1990

⁶⁶ Le surnom qui est donné à Patrick Geddes par ses amis et ses élèves.

⁶⁷ « Il (Geddes) appartient donc en général à la tendance des socialistes éthiques, qui embrassent une vision plus large du socialisme, tendance qui inclut les socialistes chrétiens, les végétariens et les spiritualistes théosophiques. Geddes est également associé à la *Fellowship of the New Life* (Fraternité de la nouvelle vie), créée en 1882 par le philosophe écossais Thomas Davidson, mais il n'en a jamais été membre. » STEELE, Tom, « Élisée Reclus et Patrick Geddes, géographes de l'esprit » publié sur <http://refractions.plusloin.org/Refractions4/steele.htm>

⁶⁸ Il s'agit de la *Sociological Society* fondée par Patrick Geddes et Victor Branford à Londres. Elle a pour objet de diffuser les idées geddesiennes. Mairet rapporte que les autres membres de la *Sociological Society*, s'ils respectent le Professeur, ne saisissaient pas ce que la géographie et la biologie pouvaient apporter comme bases à leur pensée sociale. Ils ne comprennent pas la méthode conceptuelle de Geddes, ses chartes ou ses diagrammes et machines à penser. (MAIRET, Philip, *Pioneer of sociology. The life and letters of Patrick Geddes*, Lund Humphries, Londres, 1957, p122). La Société est contemporaine de la *Fabian Society* qui est fondée par les Webb et Geddes exposa ses théories à la *London School of Economics* une institution fondée par les fabiens qui aura une grande influence sur la politique sociale britannique.

⁶⁹ GEDDES, P., *Cities in Evolution (...)* op.cit.. Les textes originaux de l'auteur sont au premier abord déroutant: les événements relatés semblent anodins et demandent l'effort d'un changement de point de vue afin de saisir l'extraordinaire de la pensée geddesienne. La traduction française récente de *Cities in evolution*, le principal ouvrage de Geddes, est littérale et l'absence d'analyse ne permet pas de soulever la dimension originale du texte. Mieux vaut donc se pencher sur la réédition de *Cities in evolution* de 1949 de J. Tyrwhitt qui annexe un écrit plus explicite - « Conversations du dimanche avec mes enfants » (*Sunday talks with my children*, 1905) - qui révèle le sens de la pensée geddesienne.

Les commentaires des contemporains de Geddes sur son œuvre soulignent souvent combien la lecture des textes et la compréhension de ses expositions sont complexes à saisir si l'auteur n'est pas là pour les commenter.

Son ami géographe Elysée Reclus, affirme que la question architecturale et immobilière est indissociable de la question sociale dans son ensemble, il prône en quelque sorte le droit au logement, dans une atmosphère saine pour tous les hommes : Une ville est un organisme collectif dont toutes les cellules doivent être gardées en parfaite santé. Reclus et Geddes ont bien des objectifs communs⁷⁰, ils se méfient profondément de la spécialisation académique, aucun secteur scientifique n'est complet à leurs yeux sans sa dimension humaine, et nul art n'a d'intérêt s'il ne tient compte des avancées scientifiques. Libertaires l'un et l'autre dans leurs prises de position sociales, Reclus a un engagement politique plus marqué dans le mouvement anarchiste, tandis que Geddes essaie, lui, de privilégier sa position scientifique par rapport à la politique⁷¹. Engagés dans le mouvement d'éducation populaire, ils donnent la priorité à un public élargi plutôt qu'aux élites universitaires⁷². Ils privilégient l'un comme l'autre l'individu par rapport aux masses et soulignent l'importance d'une culture de la conscience comme base d'une pratique éthique du politique. Reclus penche vers le collectivisme en économie et il partage la conception de l'entraide de Kropotkine. Geddes le trouve par trop individualiste et négligeant du pouvoir des institutions intermédiaires entre l'Etat et les individus. C'est la raison pour laquelle, selon lui, l'instruction civique est un des piliers de l'enseignement.

L'anarchiste Kropotkine⁷³ est un ami de Reclus et de Geddes à qui il transmet ses principes : Le changement d'échelle observé dans les textes des présocialistes se retrouve également dans le groupe de base défini par les anarchistes, la commune. Elle est déclinée de la même façon pour former des régions sous le titre de fédération puis sous la notion d'internationalisme. Kropotkine adhère à cette unité de base, la ville, parce qu'elle permet une démocratie directe aux fins d'éliminer la représentativité (les anarchistes sont réticents devant l'idée de « représentation » souhaitant que les responsables soient des exécutants mandatés pour des tâches

⁷⁰ STEELE, Tom, art.cit.

⁷¹ Tout en ayant un comportement politique, par exemple en refusant le titre de Chevalier en 1912 "pour des raisons démocratiques" (il l'acceptera l'année de sa mort en 1932 pour "services à l'éducation")

⁷² Geddes est l'initiateur de l'*University Extension Movement* en Ecosse: il y dispense des cours universitaires aux jeunes et aux adultes des provinces qui ne peuvent pas les entendre dans les centres universitaires. Ce mouvement est déjà lancé en Angleterre mais Geddes en profite pour dénoncer la politique de l'enseignement universitaire et réclamer moins d'exams et plus d'enseignement

⁷³ Peter Alexeievich KROPOTKINE, 1842-1921, fut un des premiers avocats du communisme anarchiste et théoricien de l'anarchisme. Voir à ce sujet son principal ouvrage *Fields Factories and Workshops* de 1899 qui rassemble les idées d'une série d'articles écrits dans les années 1880. Il rencontre Geddes chez lui en 1886 notamment

précises et non des représentants). L'importance de Kropotkine dans l'élaboration d'une grammaire participative pour l'élaboration de l'environnement humain est palpable dans la marque qu'il imprime sur la pensée de Patrick Geddes mais aussi d'Ebenezer Howard puis de Lewis Mumford. Il énonce des principes qui construisent une grammaire participative: régionalisme et importance du local (posture écologique voir notamment Geddes ci dessous), éducation (didactique), auto production (expressiviste). Il prône le savoir faire de ses mains, le savoir penser avec son « propre » cerveau : en d'autres termes que les siens, il propose au citoyen de participer. C'est un révolutionnaire qui croit au retour à la terre et à la coopération volontaire. Dans ses écrits toute collaboration entre les citoyens est importante ainsi que toute action sur l'environnement ne serait-ce que par le jardinage, l'entretien des plantations. Cet attachement à la terre et son appropriation par les citoyens est un des effets de la grammaire participative (une paysannerie sophistiquée et urbaine, à qualifier aujourd'hui - puisqu'elle a toujours lieu - de participation « horticole».)

Le Fabianisme en Angleterre attire également l'attention au cours de cette étude. Les idées de cette société sont bien connues de P. Geddes qui conseille la lecture de certains opuscules dans ses ouvrages. La Municipalisation par provinces, soutenue par le fabianisme, anticipe notamment les suggestions de son second chapitre dans *Cities in evolution*: Geddes y décrit la ville de Londres comme un « récif humain » en référence au récif de corail à la croissance irrégulière. La ville est envisagée alors comme une « province de maisons »⁷⁴ - croissance par unités- maisons- et non telle une série de villages ou de quartiers juxtaposés. La *Fabian Society* influence d'autres participationnistes des générations suivantes, d'abord Lewis Mumford et les membres de la *Regional Planning Association of America*, comme le géographe urbain Peter Hall et ensuite l'architecte Ralph Erskine. Les parents de ce dernier adhèrent à la *Fabian Society of Socialist Intellectuals* qui promeut un état socialiste en Angleterre par évolution plutôt que par la révolution. La société procède par des débats publics plutôt que sous la forme d'offices religieux, c'est à dire que les membres du groupe communiquent démocratiquement (la concertation par le débat telle celle utilisée dans le cercle des Fabiens est indispensable à l'idéologie participative), ils exposent leurs recherches sur différents aspects du socialisme lors

⁷⁴ GEDDES, P., *Cities in Evolution (...)* op.cit.. p 27. Il est critique sur certaines notion du mouvement, notamment, il ne souscrit pas à la prédilection des Fabiens pour un État centralisé et une politique d'assistance parce qu'il estime que le concept de « masse » de cette politique est incompatible avec sa vision plaçant au centre l'individu et de la volonté créatrice.

des réunions (de la même façon que l'enquête urbaine est à la base du débat participatif dans le processus urbanistique)⁷⁵.

Crise de la ville industrielle, critique de la ville idéale

La grammaire participative de Patrick Geddes s'inscrit dans le contexte d'une crise urbaine. En effet, tandis que d'une part Geddes rejette les modèles urbains de sociétés participatives idéalisées et récuse leur perfection, d'autre part, il développe une critique de la ville industrielle. Geddes cherche les particularités du local afin d'élaborer une ville pour des hommes réels dont il faut connaître les besoins et les aspirations « en direct ». Il s'engage dans la vie publique en réaction radicale aux dysfonctionnements civiques et urbains de son époque⁷⁶. En effet, en arrivant à Edimbourg pour enseigner à l'Université vers 1881, Patrick Geddes découvre le contraste de la ville médiévale faite de taudis entassés par rapport aux quartiers riches. Geddes milite en faveur d'un nouveau urbain, d'une reconstruction (bien antérieure à la première guerre mondiale). Sa critique vise la ville gangrenée par l'industrie, qu'il qualifie de « super taudis » et s'intéresse étudie les « conurbations » formées par les villes de son temps, des villes-régions. Il emploie le terme de « reconstruction » dans *Cities in evolution*. Initiée par la « régénération régionale », une régénération géographique mais aussi humaine et sociale, la reconstruction est matérielle et intellectuelle, c'est une transition sociale et civique que va réaliser la nouvelle génération. Pour Geddes, le Néotechnique est une ère de « renaissance de la citoyenneté et de reconstruction de la Ville »⁷⁷. Le retour au concept et à l'idéal de la Citoyenneté est pour Geddes un nouveau point de départ de pensée et de travail. Un nouveau mot de passe mieux défini que ceux de liberté, santé ou pouvoir. Le citoyen⁷⁸ est la figure de l'autre de la grammaire participative de Patrick Geddes. Il

⁷⁵ La *Fabian Society* s'intéresse à la participation encore à la fin du siècle. Elle publie notamment en 1972 un pamphlet intitulé *People, Participation and Government*.

⁷⁶ CHABARD, Pierre, TSIOMIS, Yannis (Dir.), *Exposer la ville, Patrick Geddes (1854-1932) et le Town planning movement*, deux volumes, Thèse de doctorat Université Paris 8, soutenue le 28 mars 2008

⁷⁷ GEDDES, P., *Cities in Evolution (...) op.cit.* p 94

⁷⁸ Dans *Cities in Evolution* Geddes utilise quelques fois « *individual* » mais le plus souvent il mentionne le « *citizen* », le citoyen. L'individu est la partie indivisible de l'humain de la même façon que l'atome était pensait-on la partie indivisible de la matière. Le mot individu est employé d'abord en biologie. Reclus l'emploie fréquemment dans le sens d'un individu égal à tous les autres individus, pas individualiste mais avec ses particularités au sein de la collectivité. Les multiples traductions du mot en anglais rendent difficile son identification dans les écrits de Geddes.

discerne une autre cause que la construction médiocre ou l'industrie, à la déchéance de la ville: la banalisation de l'homme. En effet, la ville geddesienne n'existe que façonnée par un individu réel en opposition à l'élément, certes animé de pulsions mais encore standardisé, des pré socialistes (et des futurs modernistes)⁷⁹.

La critique geddesienne de la ville est développée pour l'Europe d'abord, au regard du problème de l'évolution des villes existantes et de l'implantation de l'industrie, en leur sein ou à leurs abords. Les villes américaines, créées sur des schémas plus récents et touchées plus tard que l'Angleterre par la décadence urbaine de la révolution industrielle, ne sont donc pas l'objet premier d'une telle pensée urbanistique (développée par L. Mumford le disciple de Geddes entre deux guerres, une fois les villes américaines touchées dans les années vingt par la gangrène industrielle et par la croissance du nombre d'automobiles). Geddes aborde tout de même la ville américaine en déplorant la grille du plan des cités des Etats-Unis, monotone, source de pertes économiques majeures en se détachant ainsi de la richesse du sol, et de ruine esthétique⁸⁰ (l'urbanisme moderniste sera l'objet d'une critique similaire).

Le contenu des textes de Geddes est décrit ci dessous suivant les grands thèmes qu'il aborde: la posture écologique (à travers le concept de région et la coupe dans la vallée), la posture évolutionniste (développée dans le cycle de la vie et les machines à penser). Il révèle un nouvel acteur: le citoyen actif considéré comme un spécialiste agissant sur son environnement. Pour y parvenir, Geddes propose au citoyen des instruments didactiques.

Posture écologique : le milieu et l'évolutionnisme. Reconstruction de la ville sur elle-même

Reclus intègre l'idée du milieu et de l'évolutionnisme : tout monument dans la ville ne saurait « être séparé des conditions de temps et de lieu qui lui ont donné naissance ». Le processus de régénération de la ville est accéléré ajoute Reclus sous la pression des habitants eux-mêmes. A mesure que les hommes modifient leur

⁷⁹ L'individu geddesien qui est créé et créateur de sa communauté, est assez proche de la pensée marxiste. Afin d'échapper à l'homme abstrait et passer à l'homme réel, Marx analyse les rapports sociaux, car l'essence de l'homme est faite de l'ensemble de ces rapports voir REBERIOUX, M., « Socialisme et marxisme » (...) art.cit. p 467

⁸⁰ GEDDES, P., catalogue de la première exposition de ville in *Cities in Evolution* (...) op.cit.

propre idéal de vie, ils doivent nécessairement faire évoluer, en accord avec celui-ci, cette « corporéité » élargie que constitue leur habitat ». Pour illustrer la reconstruction de la ville sur elle-même, il donne l'exemple d'Edimbourg (où travaille Patrick Geddes pendant de longues années, y mettant en pratique ses enquêtes et ses idées pour la planification). Chaque habitant garde son logis, mais un logis plus propre et plus beau ; les amis sont rassemblés, des lieux de réunion leurs sont offerts pour les échanges sociaux et la jouissance des arts. Reclus décrit une ville dans laquelle la propriété privée a perdu ses droits et les jardins leurs murs (il n'utilise pas le terme cité-jardin mais il parle de conciliation entre la vie urbaine et la vie rurale) dans laquelle la supériorité de la vie communautaire s'affirme par rapport à la vie privée strictement enclose et jalousement gardée. Il décrit le rattachement des maisons privées à un groupe organique d'écoles et de phalanstères. Reclus montre le centre de la ville tel une agora, une propriété collective, un centre public de vie où se retrouvent ceux qui ont une passion commune.

Initié à la géographie par Elysée Reclus et formé comme biologiste, P. Geddes a un point de vue évolutionniste original sur la ville. D'abord, il analyse la ville existante et la génération spontanée de ce résultat urbain. Enfin, il envisage la ville au-delà de l'art urbain, en la plaçant dans le cadre du temps et dans une continuité spatiale. Patrick Geddes s'intéresse à la croissance d'un milieu, la ville, et à la vie des habitants au sein d'un « biotope ». Il pense que l'évolutionniste doit ajouter aux deux questions: « d'où viennent les choses? » et « comment viennent-elles? » une troisième interrogation: « où vont les choses et quel est leur avenir? » Les évolutionnistes ont perdu de vue en cherchant dans le passé, le problème crucial de « discernement de la tendance actuelle »⁸¹. Geddes entend prévoir et préparer le lendemain, donc planifier. Comme instrument de cette posture évolutionniste et écologique, il met au point des « machines à penser ». Geddes a une approche écologique de l'habitat.

Geddes s'engage dans une communication internationale sur la ville, avant que l'urbanisme proprement dit soit fondé. Les titres de ses écrits les plus importants pour la discipline urbanistique reflètent la théorie évolutionniste qu'il applique à la ville: à la suite de *L'évolution des villes (The evolution of the cities)*, publié par E. Reclus en 1895, P. Geddes titre en 1904, *Le développement de la ville (City*

⁸¹ GEDDES, P., *Cities in Evolution (...)* op.cit.. p 3

development)⁸²). Geddes en 1909 veut publier un petit livre intitulé à nouveau *The Evolution of the cities*, qui est rejeté par l'éditeur. L'intitulé « évolutif » se répète ensuite 1915, pour le principal ouvrage de P. Geddes sur la ville; *Villes en évolution* (*Cities in evolution*)⁸³). Dans ce dernier titre la ville devient un organisme en propre puisque c'est elle qui évolue, ce n'est plus un regard porté de loin uniquement, à partir de la seule histoire sur la ville, mais un positionnement au cœur de celle-ci.⁸⁴ À ce titre déjà, les ouvrages de Geddes montrent une posture évolutionniste dans le rapport au temps de la grammaire participative qui permet d'attirer l'attention sur l'importance du savoir traditionnel, celui des bâtisseurs des temps reculés, qui peut être augmenté et transmis. D'autre part, cette posture indique la possibilité d'exercer une action sur la ville puisque son plan n'est pas figé en un schéma idéal, œuvre d'un architecte tout-puissant.

Il est le premier à prendre conscience du milieu dans sa démarche de planification urbaine, il force à changer de point de vue et d'échelle, du local au régional ou inversement. Cette avidité d'observer à une échelle élargie par le voyage, mêlée à l'attention apportée au local, relève de la mixité des disciplines (la biologie, l'ethnologie, la sociologie, l'architecture, l'urbanisme) et de l'émulation anarchiste et du militantisme au service d'un idéal humain⁸⁵. Geddes, sous l'influence de Darwin, considère les formes de vie, leur émergence et leur développement en interaction avec l'environnement, la ville est un organisme qui cristallise ces relations. Elle est la forme la plus distincte que la vie humaine peut prendre et dans son développement le plus abouti, celle de la vie coopérative et communale. C'est l'ouverture de l'esprit

⁸² Son principal disciple, Lewis Mumford reprendra le titre en 1945, dans un "esprit de piété" envers l'écrit de Patrick Geddes à lecture duquel, en 1915, il est profondément ému. Voir le développement de l'importance de la filiation de Lewis Mumford ci dessous.

⁸³ Le titre des traducteurs du texte *The Evolution of the Cities* d'E. Reclus (J.-C. CHALBODERON et A. MEJAN, *cahiers d'économie et de sociologie rurale*, n°8, 1988), est en français « L'évolution des villes.» La traductrice de l'ouvrage de P. Geddes *Cities in evolution* (édition Temenos, 1994) B. AYRAMDJAN, utilise le même titre en français, *L'évolution des villes*, alors que les titres anglais diffèrent. La traduction peut-être affinée en distinguant en français «L'évolution des villes » pour « *The evolution of the Cities* » et *Les villes en évolution* pour *Cities in Evolution*. Cela permet de relever les nuances induites par le titre : Reclus relate et analyse l'évolution des villes à partir du passé alors que Geddes étudie la ville de son temps, en se basant certes sur l'analyse de l'évolution antérieure des villes, mais en préconisant aussi une façon de la développer dans le futur. À ce titre, l'ouvrage de Geddes est une méthode pour l'évolution des villes suivant un processus participatif.

⁸⁴ Le premier chapitre de Marcel Poëte dans *Introduction à l'urbanisme* paru en 1929 s'intitule «L'évolution des villes.» Le cours qu'il donne à partir de 1919 à l'Ecole des Hautes Etudes Urbaines à Paris est intitulé de la même façon. Marcel Poëte développe des réflexions très semblables à celles de P. Geddes qu'il rencontre en 1920.

⁸⁵ Il est imprégné de la tradition utopique de Fourier et Proudhon, ses collaborations avec Reclus, Le Roy, T. de Chardin, Bergson, Le Play, Vernadsky, Kropotkine l'anarchiste en sont le reflet

au global et au commun sans perdre la valeur des particularités qui est propre à la grammaire participative: une communauté est le groupement d'une multitude de particularités dont chacune a autant de valeur que l'autre. Reclus développe l'idée d'un réseau, d'une équidistance naturelle entre les villes qui eut existé si le sol avait été semblable partout, les distances étant alors dictées par le commerce, l'attraction mutuelle, le pas du voyageur puis celui de son cheval, qui en une journée couvre la distance d'une ville à l'autre. Son schéma « proliférant » est celui d'une capitale autour de laquelle des villes sont disposées « rythmiquement » avec chacune leur système planétaire de petites bourgades. Reclus, comme Geddes, pense que l'unité naturelle de l'étude géographique est la région économique et qu'elle doit être comprise en termes de société globale et non pas d'intérêt national particulier. Reclus se méfie également des frontières qui n'ont rien de naturel et de l'idée de nation en particulier. Il pense qu'il peut exister des unités politiques autonomes fondées sur des régions économiquement unifiées, et il le montre dans son célèbre chapitre sur les vallées, que Geddes retravaille⁸⁶.

Instrument de la grammaire participative : la coupe dans la vallée

Pour Geddes, il s'agit d'élargir l'étude des petites villes aux groupes de villes et d'envisager à un niveau régional les villes industrielles et les villes unifiées en ce qu'il appelle des « conurbations », des villes-régions⁸⁷. En effet, la science offre de plus en plus une perspective régionale telle que la développent depuis longtemps le naturaliste qui enquête sur le terrain, le photographe, le peintre ou l'architecte. Dans le mouvement de l'urbanisme dit Geddes, l'architecte a l'habitude de traiter de bâtiments uniques, ou tout au plus des plans de rue, l'ingénieur de la ville traite lui des rues et tout au plus des quartiers, ils doivent élargir leur visions⁸⁸. Il introduit ici des objets d'étude d'une autre échelle: « pays et ville ou village et villes »⁸⁹, « il faut l'ensemble de la région pour faire la ville », c'est ce concept qu'il détaille dans un schéma⁹⁰: les versants formant la vallée sont ponctués par divers types d'habitations

⁸⁶Le chapitre de Reclus sur les vallées a plu à Geddes, en particulier, parce qu'il propose l'étude plausible et possible d'une unité régionale

⁸⁷ Les termes anglais sont « *conurbations* », « *city-groups* » et "*city regions*", GEDDES, P., *Cities in Evolution (...)* op.cit.. p 25

⁸⁸ *Idem* p 33

⁸⁹ *Ibidem*, « *Country and Town, of Village and Cities* », p 44

⁹⁰ Il le présente à la *London School of Economics* en 1904. Une explication du schéma de la vallée est

ou d'urbanisations à chaque étape de la migration des populations qui descendent des hautes terres vers le fleuve. Aux habitations isolées, puis aux exploitations rurales succèdent des villages de plus en plus denses, jusqu'à la fondation de villes: Patrick Geddes insiste sur le rapport fusionnel de la ville et de son « arrière pays » (« *hinterland* »). Il présente dans un schéma la situation idéale d'une région et de ses villes (Figures 1 et 2).

La coupe dans la vallée, issue des plans perspectifs du moyen âge, se présente par des vues à vol d'oiseau qui montrent les versants et le cours du fleuve dans la vallée, de sa source jusqu'à la mer où sur l'estuaire s'établit la grande ville. Geddes montre les différentes occupations relatives aux formes de la nature que l'on trouve sur les flancs de la vallée et conclut que la situation sociale des hommes à ces endroits est importante pour connaître la forme urbaine qui les abrite; par exemple, le fermier s'est implanté sur des terres cultivables pas trop abruptes et se loge dans une ferme isolée à une distance commerciale raisonnable de la ville plus étendue. Cette vallée qu'il décrit est l'unité géographique caractéristique de l'Europe de l'ouest, la Région essentielle. Il note la présence du mineur ou du berger dans les hauteurs puis du marin sur la côte. Dans une ville développée à l'estuaire du fleuve, sont implantées les maisons de commerce relatives à ces métiers primitifs (à la limite de la ville se trouvent des manufactures et des stocks) ; les cités retiennent les caractéristiques essentielles qui conditionnent leur environnement et leur occupation.

Ce schéma est un instrument d'analyse des villes, la section dans la vallée illustre la méthode déductive de P. Geddes qui caractérise la phase d'enquête dans la grammaire participative.

Une expérience participative à Edimbourg

Lorsque Geddes lors de son installation à Edimbourg milite pour la restauration de la ville, il se rend à l'évidence que ni la critique ni ses propositions ne suffiront, il lui faut un exemple concret pour convaincre. Ce principe d'action, qu'il a expérimenté comme biologiste, complète toujours ses recherches théoriques (ce trait est caractéristique des architectes qui étayent leur grammaire participative par la

donnée par Geddes dans le catalogue de la première exposition de ville, dont les diagrammes étaient initialement exposés à Edimbourg en 1910 et qui fut transférée à Gand en 1913.

pratique). Avec quelques amis, à la fin de 1884, ils décident d'une action sur un ensemble de logements. Ils convoquent une conférence publique, proposent la fondation de l'*Edinburgh Social Union* et commencent à travailler :

« ils nettoient et repeignent des cours et des impasses, instituent des jardinières sous les fenêtres et exécutent quelques décorations murales dans les halls. Et à chaque étape ils acquièrent le savoir de choses plus vitales et comment ils peuvent y remédier. »⁹¹

Au bout d'un an, Geddes va présenter leur action dans un congrès à Londres. Lors de cette réunion, il entend Miss Octavia Hill⁹² exposer ses méthodes de réforme du logement à Londres et il les applique lors de son retour à Edimbourg. Parvenant à nettoyer plusieurs logements et à les équiper de salles de bains, avec l'aide de l'*Edinburgh Social Union*, il s'installe en 1887 avec son épouse dans un de ces logements au cœur des quartiers taudifiés. « Tout dépendait de leur coopération amicale avec les habitants des immeubles eux-mêmes »⁹³ c'est pourquoi Anna et Patrick Geddes se refusent à résider dans les beaux quartiers de la ville nouvelle, socialement si éloignés. Ils acquièrent de cette façon une intime connaissance de la façon dont les habitants des bidonvilles sont affectés par leur environnement. L'amitié directe de Geddes convainc peu à peu ses voisins de donner de leur temps pour chauler, jardiner... Sur les cendres de la ville Paléotechnique, au milieu des taudis, sur leurs ruines, les « enfants cultivent déjà des roses. »⁹⁴

*La figure de l'autre geddesien : le citoyen et le « bonheur actif »*⁹⁵

Patrick Geddes est une figure inspirée par une métaphysique des valeurs éthiques et un idéal de paix associé à la recherche du bonheur⁹⁶. La posture éthique et morale

⁹¹ MAIRET, Ph., *Pioneer of sociology. The life and letters of Patrick Geddes, (...) op.cit.* p 45

⁹² La femme de Patrick Geddes, Anna Morton qu'il rencontre à cette époque est très impliquée dans le travail social d'Octavia Hill et dans le mouvement de libération des femmes. Elle est, d'après Ph. Mairet le biographe de Geddes et A. Geddes leur fils, un des soutiens constants de l'action de Geddes.

⁹³ MAIRET, Ph., *op.cit.* p 51

⁹⁴ *Idem* p 401

⁹⁵ Le terme est utilisé par Elisée Reclus dans sa conférence d'introduction à l'Université Nouvelle de Bruxelles en 1895. Il entend le bonheur d'apprendre : « ce bonheur est un bonheur actif : ce n'est pas l'égoïste satisfaction de garder l'esprit en repos, sans troubles ni rancœurs ; au contraire il consiste dans l'exercice ardu et continu de la pensée, dans la jouissance de la lutte que l'aide mutuelle rend triomphante, dans la conscience d'une force constamment employée. Le bonheur auquel la science nous convie est donc un bonheur qu'il nous faut travailler à conquérir tous les jours. Il n'est pour nous de repos que dans la mort. »

⁹⁶ Voir MAIRET, Ph., *Pioneer of sociology. The life and letters of Patrick Geddes (...) op.cit.* p 53 et WELTER, V. M., *Biopolis Patrick Geddes and the city of life*, The MIT PRESS, Cambridge – Londres, 2002

de l'architecte et de l'urbaniste est intense dans la grammaire participative. Militants, leur engagement est motivé par des valeurs spirituelles. Geddes, s'il se détache des idées religieuses de ses parents, en conserve l'autodiscipline et les valeurs notamment les fondements communautaires et humanistes. En effet, la posture éducationniste de la participation est liée à la posture éthique. L'éducation populaire elle-même se fonde sur trois courants, un courant laïc (hérité de la Révolution française et de Condorcet), un courant ouvrier né au XIX^{ème} siècle, à travers la création des coopératives et des mutuelles et un courant catholique qui se détache de la moralisation. Déjà Auguste Comte,⁹⁷ l'inspirateur de Geddes, soutient un catholicisme non pas christique mais humaniste et Le Play son autre modèle défend des valeurs catholiques au côté d'une action scientifique⁹⁸. Plus tard, beaucoup d'urbanistes qui développent des postures de la grammaire participative sont influencés par les expériences du Père Lebreton⁹⁹ et du groupement « Economie et Humanisme » (association spiritualiste mais non confessionnelle). En Belgique, les écoles d'architecture catholiques Saint-Luc, fondent leur enseignement sur les principes catholiques: communauté, partage, travail et participation ainsi qu'action et humilité (le premier institut est fondé à Gand par la Société Saint-Vincent de Paul en 1862 d'autres écoles sont ouvertes ensuite dans toute la Belgique). Alors que la société machiniste du XIX^{ème} siècle réduit les professionnels à des surveillants de machines-outils, elle les dépossède de toute coopération utile avec elle. Un groupe de catholiques convaincus et entreprenant ouvrent cette école par « charité chrétienne pour l'ouvrier et pour la résurrection de l'art du métier ». A l'occasion de l'Exposition Universelle de Gand en 1913¹⁰⁰, Patrick Geddes présente son exposition de villes. Les enseignants des écoles Saint-Luc n'ont pu ignorer ce congrès International des Villes et la pensée geddesienne renforce sans doute l'orientation humaniste et participative de l'enseignement.

⁹⁷ COMTE, Auguste, 1798- 1857, philosophe positiviste français, fondateur de la sociologie. Disciple de Saint-Simon.

⁹⁸ MAIRET, Ph., *op.cit.* p 19

⁹⁹ Joseph Louis LEBRET, 1897-1966, dominicain de Lyon, il crée en 1941 Economie et Humanisme. Précurseur, il utilise les enquêtes pour rester en contact avec la réalité, il s'écarte de l'analyse basée sur des hypothèses pour privilégier l'apport interdisciplinaire. L'objet du mouvement est la promotion d'une économie au service de l'homme dans une perspective spiritualiste, plus particulièrement sur les politiques d'aménagement. La dernière parution de la revue trimestrielle Economie et humanisme éditée par l'association porte le numéro 382 et est daté d'octobre 2007. Ce numéro comprend un dossier sur la participation des citoyens, promesse de développement

¹⁰⁰ Dans la bibliothèque de l'école Saint-Luc de Gand (Sint-Lucas) est conservé un exemplaire original du rapport sur le congrès publié en 1914 ainsi qu'un ouvrage de Patrick Geddes traitant de l'enseignement édité en 1913 par l'Outlook Tower (le compte rendu très précis du congrès de Gand ne mentionne pourtant pas la présence de membres de l'école Saint Luc)

La notion de communauté est bien entendu à l'origine des travaux d'Economie et Humanisme: un catholicisme social et un humanisme chrétien. Ils trouvent leurs origines dans l'encyclique du pape Léon XIII de 1891, préparé par des groupes de réflexion en Belgique, en Allemagne, en France et en Suisse, qui est :

« une double critique du libéralisme économique et du socialisme, l'affirmation de la valeur de la personne humaine, de la grandeur du travail, de la légitimité de la propriété privée des moyens de production, du droit d'association des travailleurs et de la place à donner aux syndicats, du rôle nécessairement limité de l'Etat en matière économique. »¹⁰¹

Ce préalable documente les valeurs éthiques du contexte dans lequel Geddes qualifie les bienfaits de l'action commune des citoyens de « bénéfice indirect augmenté »¹⁰². Il utilise cette expression pour qualifier la réalisation, en plus d'un bénéfice financier, d'une augmentation du bien être grâce à l'esprit civique et altruiste des ouvriers qui construisent en coopérative.

L'individu d'Elisée Reclus est défini par son savoir et aussi par sa conscience. Si Reclus respecte comme Marx le fondement scientifique du socialisme, il s'en démarque par l'accent qu'il met sur le rôle de l'individu et de la morale. Il pense que la science doit en dernière instance se soumettre à la conscience, interprète de la voix intérieure. Comme pour les socialistes éthiques, le signe de l'avancée vers une humanité meilleure se trouve précisément dans le développement de la conscience. C'est par elle que l'individu deviendra un être social et façonnera ses ambitions dans le cadre du bien de la communauté tout entière, puisque individu et société sont l'un pour l'autre la cellule et le corps, indépendants mais inséparables à la fois (par conséquent, bien que les avancées sociales n'arrivent que par la poussée des volontés individuelles, Reclus comme les anarchistes se revendique du collectivisme)¹⁰³ :

«c'est toujours par la solidarité, grâce à l'association de forces spontanées qui se coordonnent entre elles que tout progrès s'accomplit [...] Nous savons que si nos descendants doivent un jour atteindre un grand destin de liberté et de savoir scientifique, ils le

¹⁰¹ MATAGRIN, G., Postface in DEVERT, Bernard, *Une ville pour l'homme, l'aventure de habitat et humanisme*, Editions Cerf, L'histoire à vif, décembre 2004, p 251

¹⁰² « *an intensified indirect return of diffused well-being* », GEDDES, P., *Cities in Evolution (...) op.cit.* p 139

¹⁰³ Ces idées sont développées par STEELE, T., *art.cit.*

devront à l'union qu'ils sauront réaliser de plus en plus, à une collaboration incessante des hommes entre eux et à cette entraide qui rend possible la fraternité. »¹⁰⁴

La reconnaissance de la conscience individuelle, une posture éthique de la figure de l'autre, s'accompagne d'une posture expressiviste de la grammaire participative qui valorise la subjectivité et de la spontanéité du citoyen.

E. Reclus confère à l'individu une excellente connaissance de son environnement et décrit sa relation d'appartenance à la ville qui est une conséquence de la mise en œuvre de la grammaire participative. En effet, participer à la conception de son environnement permet de s'approprier un lieu et d'y appartenir¹⁰⁵. Reclus donne pour exemple les villes grecques, nées spontanément d'un territoire qui a produit un patriotisme ardent, des liens étroits entre la vie de chacun et la prospérité de tous. Comme Geddes, Reclus donne de l'importance au point de vue embrassé depuis les hauteurs de l'acropole : le citoyen grec peut suivre des yeux les limites du domaine collectif, l'enfant du pays peut nommer chaque ruisseau, connaît chaque famille, il a une connaissance intime et particulière de son environnement.

Geddes adopte donc une posture humaniste, il replace l'homme au centre de la réflexion sur la ville, dans le processus de développement. Il ajoute à l'examen de la structure matérielle de la ville, de ses édifices caractéristiques et de ses styles prédominants, l'examen psychologique plus profond des habitants eux-mêmes.¹⁰⁶

¹⁰⁴ *Idem*. Reclus développe une théorie évolutionniste de la ville en envisageant les transformations économiques et sociales, mais surtout en discernant les acteurs sociaux qui interviennent dans sa fabrication.

¹⁰⁵ D'autres auteurs débattent de l'appartenance au sol, de leur point de vue il importe peu d'être locataire ou propriétaire; c'est la participation de l'habitant au façonnage de son environnement qui va lui donner le sentiment d'appartenir au lieu. Friedrich ENGELS, 1820-1895, écrit *The Housing Question* en 1872, il interroge plus largement la problématique de la propriété de son logement par le prolétaire. En effet, la culture du jardin potager et de la parcelle de sol par l'ouvrier lors de l'industrialisation a deux effets contraires: d'une part ce revenu en nature rend tolérable et parfois confortable la situation du travailleur. Mais d'autre part, l'effet négatif si l'on en croit Engels, c'est la création d'une appartenance à la terre qui est la base de la nullité intellectuelle et politique de la classe ouvrière. Sans doute est-ce parce qu'elle occupe une grande part du temps libre de l'ouvrier et le lie au sol au lieu de le laisser libre de se déplacer en fonction du travail qui lui est offert. La société de consommation qui propose des produits à des prix dérisoires, rend négligeable la production potagère de l'ouvrier, ce qui est une forme de libération de l'ouvrier qui peut alors reprendre sa recherche d'emploi ailleurs que dans un rayon raisonnable autour de son jardin potager. D'autres auteurs contemporains de Engels affirment au contraire que l'effet négatif de la grande ville c'est qu'aucun ouvrier ne peut plus prétendre avoir un endroit qu'il puisse appeler «le sien », sans terre, l'homme régresse au statut de sous sauvage, l'ouvrier prolétarien flotte sans une attache à la terre.

¹⁰⁶ GEDDES, P., « *Civics : as applied sociology* », conférence prononcée devant la société de sociologie, le 18 juillet 1904, extraite de *Sociological papers*, 1905, pp 75-94, SALEM Maurice (Trad.), p 249, in PAQUOT, T., RONCAYOLO, M., *Villes et civilisation urbaine XVIIIe-XXe siècle*, Textes essentiels, Larousse, 1992

Savoir faire, cultiver la terre

La figure de l'autre de Patrick Geddes est riche de savoir mais également agissante. Dès lors, il n'est pas seulement un organisme adaptable mais celui qui façonne son propre monde. Geddes utilise directement les idées anarchistes, il défend des individus libres qui coopèrent et créent hameaux, villages et grandes villes unies comme des fédérations. Dans son rapport de 1918 pour Lahore, Geddes propose que les habitants travaillent à la construction de leur habitation et que le plan soit réalisé avec une « participation réelle et active »¹⁰⁷ des citoyens.

La posture activiste de la figure de l'autre s'exerce avec une conscience environnementale. Il appelle les générations futures à la conservation du bien public par leur talent constructif et leur énergie vitale afin d'éviter la dissipation privée des ressources¹⁰⁸. Dénonçant les ravages de l'industrie charbonnière, il souligne le développement en Norvège du « charbon blanc »: il s'agit d'exploitation de l'énergie des chutes d'eau, Geddes évoque aussi celle qui pourrait être tirée du vent ou des marées. Il va s'intéresser aux théories économiques, notamment en distinguant la production et la consommation de *necessaries* (l'indispensable) et de *super-necessaries* (le « super-indispensable »). Les premières qui incluent par exemple le fuel, l'abri, la nourriture et sont transitoires, les secondes, la décoration, l'esthétique sont permanentes car elles satisfont les organes des sens humains. Il voit dans la ville industrielle la dilapidation des matières et l'énergie perdue (*necessaries*) et prône de nouvelles villes dans lesquelles les artistes créent des *super-necessaries* tout en vivant dans une ville performante sur le plan de l'utilisation de l'énergie et en étant plus économe des *necessaries*.

Il développe l'importance de faire entrer la nature dans la ville et de préserver la campagne en veillant à ce que les banlieues ne se rejoignent plus et à ce que les villes cessent de s'étendre comme des taches d'huile. Il invite à développer les parcs urbains, les aires de jeux pour les enfants et des écoles de plein air.¹⁰⁹ (Figure 3)

Sa fille, Norah Mears, vers 1910 passe les trois ans qui suivent l'exposition des villes,

¹⁰⁷ Geddes cité par HALL, P., *Cities of Tomorrow. An intellectual History of Urban Planning and Design in the Twentieth Century (...)* op.cit. p 47

¹⁰⁸ GEDDES, P., *Cities in Evolution (...)*, op.cit. p 75

¹⁰⁹ La couverture de la première édition de *Cities in Evolution* montre des enfants dans un jardin urbain (ou encore page 99 « habitations primitives, suggestion pour le coin des garçons dans un jardin public »)

à Dublin afin de créer des jardins pour enfants à chaque coin de la ville, comme elle l'avait fait à Edimbourg, ses projets sont finalement inclus à la politique de santé nationale en Irlande. Pour la gestion de ces espaces, P.G. propose la participation des citoyens. Il a lui même commencé en plantant des arbustes dans les bidonvilles:

« nos bidonvilles-jardins ont pris racine, perdurèrent, avant que la guerre remette le jardinage au goût du jour par obligation. Le vrai *town planning* commence avec ces simples modifications de l'environnement des gens; et cela pourrait vite s'étendre à l'intérieur de leurs maisons [...] Celà pousse des petits jardins aux jardins semi-publics et ensuite sur les boulevards et les parcs et aussi pour l'amélioration des maisons pour tous. C'est en fait le chemin dans lequel le *planning* grandit actuellement: même les magnifiques avenues circulaires de Paris sont le résultat de clairières à travers les forêts. C'est seulement une superstition mécanique des temps qui confond le *town planning* avec les actions destructives des ingénieurs »¹¹⁰

Geddes explique combien les habitants des bidonvilles ont été motivés par son action initiale sur le quartier:

« commençant avec nos moyens limités, avec des bacs de fleurs pour les fenêtres mornes et en lavant les couleurs des murs émoussés (parce qu'il n'y a pas meilleurs, pas plus simples et pas plus brillants débuts pour les améliorations de la ville) nous avons bientôt obtenu des réparations et des nettoyages complets et même après des rénovations, des constructions [...] ceci naturellement grâce à la coopération croissante des étudiants et des citoyens, devenant de plus en plus bons voisins »¹¹¹

Geddes se voit métaphoriquement comme un jardinier organisant l'environnement au bénéfice de la vie. La différence entre créer des jardins qui sont des endroits pour la vie des plantes ou réaliser des villes pour la vie des hommes, n'est finalement qu'une question de degré d'intervention....Les activités de ses enfants qui développent leur monde extérieur en jardinant fait place au développement de leur monde intérieur également: cette façon de faire, les constitue en hommes actifs qui participent. La vie

¹¹⁰ GEDDES, P., *Cities in Evolution (...)*, op.cit. p 220

¹¹¹ Cité par Peter HALL, op.cit. p 243 Geddes in BOARDMAN, P., *The Worlds of Patrick Geddes: Biologist Town Planner, Re Educator, Peace Warrior*, Routledge, Londres, 1978

est comme l'enfance pour Geddes, elle ne peut être statique, elle est composée du va et vient entre le monde intérieur et le monde extérieur, entre le subjectif et l'objectif, le passif et l'actif, elle est traversée par la spirale de la création décrite dans « *the notation of life* ». Déjà lors de l'exposition qu'il montre à Gand en 1913 une section est consacrée au « bien-être de l'enfance » une importante figure de l'autre de sa grammaire participative.

Savoir penser pour argumenter : la réunion de concertation

L'ouvrier de l'ère Néotechnique « aristo-démocratisé en citoyen productif »¹¹² décide de la construction des maisons, de la planification de la ville (*town planning*¹¹³) et de la conception urbaine (*city design*). Geddes l'amène à « devenir un citoyen capable d'imaginer et de construire son propre avenir et, collectivement, celui de sa cité. »¹¹⁴ La ville pour Patrick Geddes, « doit être planifiée et construite, ici ou nulle part, par nous ses citoyens - un citoyen à la fois de la ville existante et de la ville idéale, de plus en plus reconnu comme n'en formant qu'un »¹¹⁵.

Le citoyen geddesien, muni d'un savoir, d'une conscience et devenu créateur de son environnement, se mêle à la communauté des spécialistes avec lesquels il coopère: «ce livre n'est pas seulement une tentative de populariser l'art vivant de la planification urbaine ou des sciences civiques au lecteur général»¹¹⁶ ni seulement aux urbanistes ou aux sociologues, le but du livre de Geddes c'est de rassembler tous ceux là pour une « pleine coopération ». Il envisage une concertation de tous les acteurs dont il décrit les discussions :

«il est pleinement temps pour la coopération du géographe régional avec l'hygiéniste, et aussi avec le sociologiste concret, l'étudiant de la campagne et de la ville, du village et de la ville et aussi pour l'avancement de leurs travaux, la discussion de ceux-ci en détail,

¹¹²GEDDES, P., *Cities in Evolution* (...) *op.cit.* p 71. L'ère Néotechnique est celle qui succède à la civilisation industrielle gangrenée.

¹¹³ *Town Planning* est le terme qui qualifie en Grande Bretagne au début du XXème siècle, ce qui est entendu par urbanisme dans les pays francophones. Aux Etats-Unis c'est le terme City planning qui est utilisé. Voir à ce sujet CHABARD, Pierre, TSIOMIS, Yannis (Dir.), *Exposer la ville, Patrick Geddes (1854-1932) et le Town planning movement*(...) *op.cit.*

¹¹⁴CHABARD, Pierre, « l'Outlook Tower, anamorphose du monde », *Le Visiteur*, n°7, 2001, p 70

¹¹⁵ GEDDES, P., *Cities in Evolution*, (...) *op.cit.* p vii

¹¹⁶ *Idem* preface, p v

dans des conférences amicales représentatives de tous les groupements variés et intéressés concernés»¹¹⁷.

Il veut des citoyens productifs, pour la conception des constructions et celle de ses villes-régions, à cette fin il met en place les premières réunions de concertation. Pour lui, l'action de masse ne doit pas se substituer aux volontés individuelles. Comme le développe T. Steele, pour le profane, l'analyse et la compréhension scientifique de l'expérience personnelle sont l'antidote à la rhétorique du curé et de l'homme politique, et le commencement de la libération individuelle et politique. La figure de l'autre a un statut équivalent à celui de l'architecte.

Les machines à penser: un modèle de la grammaire participative de l'urbanisme

L'introduction d'une dimension temporelle pour la réflexion sur la ville fait partie des priorités de Geddes parce qu' « une ville est plus qu'un lieu dans un espace, c'est une action dramatique en mouvement »¹¹⁸. L'analyse est répétée sur chaque époque sédimentée de la ville sans quoi la connaissance du milieu est incomplète. Le projet de reconstruction de la ville est élaboré puis amélioré, en perpétuelle évolution. Les « machines à penser » (*Thinking-Machines*), que Geddes invente lors d'une période de sa vie durant laquelle il est aveugle (un voyage au Mexique en 1880), sont des matrices destinées à envisager simultanément les différents aspects étudiés jusque-là un par un et nécessaires à l'étude préalable à l'urbanisme¹¹⁹. Le schéma que présente Geddes porte un intitulé dont il vaut mieux garder l'envergure anglophone, « *the notation of life* ». Le terme « *notation* » implique l'harmonie de la notation musicale. La matrice prend l'allure d'une traduction de la vie dans son mouvement harmonique, dans ses rétroactivités logiques et mathématiques, écrite dans une spirale qui s'amplifie plutôt que dans un cercle stérile (Figure 4).

La Machine reproduit différents états de la figure de l'autre, le citoyen actif et de son apprentissage du monde. Différents objets de la grammaire participative y sont figurés: l'école, le cloître, le village et la ville. Ce sont des lieux propres au développement d'une grammaire participative d'une part parce qu'on y acquiert un

¹¹⁷ *Ibidem* p 44

¹¹⁸ *Loc.cit.*

¹¹⁹ Les commentaires de P. Geddes sur le schéma sont résumés par A. Defries in "*The interpreter Geddes*", Routledge, 1927, ces explications sont issues de la deuxième édition révisée de *Cities in Evolution*, William and Norgate, LTD, 1949. Ni le schéma, ni l'explication ne figurent dans l'édition de 1915.

savoir et de l'autre parce qu'ils rassemblent une communauté.

La Machine est divisée en deux verticalement et présente à gauche l'état passif dans lequel l'homme est façonné par son environnement et par son travail. À droite c'est l'état actif dans lequel l'homme guide sa vie et module son environnement. Les divisions horizontales déterminent les mondes extérieurs en haut et intérieur en bas. La croix séparant les quatre zones indique par ses extensions le sens anti-horlogique du schéma. La vie de l'homme est décrite et un objet de la grammaire participative y est lié: d'abord dans l'angle supérieur gauche, la vie simple, induite naturellement (concrètement la vie au sein du village), ensuite dans le carré inférieur gauche, la simple vie mentale (par exemple l'acquisition d'un savoir dans une école). La lecture se poursuit vers l'angle inférieur droit qui présente la vie intérieure complète (mener une réflexion active dans un cloître) et ensuite par le coin supérieur droit. Ce dernier illustre une vie d'une efficacité complète (la ville façonnée dans une nature transformée activement). Les quatre étapes de la vie se rejoignent dans un « cinquième carré » ou dans le retour au premier : le monde remanié par des hommes d'action efficaces devient à son tour un environnement qui façonne les autres (carré supérieur gauche) puis stimule leur vie mentale, (inférieur gauche). A leur tour ils deviendront bâtisseurs (carré supérieur droit). La succession infinie des générations humaines et des quatre parties de la vie est figurée dans la matrice. C'est un moyen d'illustrer l'ambivalence de l'histoire qui se répète toujours mais n'est jamais exactement la même.

Aux analyses déjà publiées sur ces « machines à penser », s'ajoute la mise en place par Geddes d'un mécanisme de réception des événements de la vie mais aussi des lieux dans lesquels ils se déroulent. Il élabore ce mécanisme de réception en incluant une rétroactivité du passé sur le présent et du présent sur l'avenir. P. Geddes crée un instrument pour la posture évolutionniste de la grammaire participative. Geddes considère que c'est en envisageant le présent comme développement du passé que nous nous préparons à comprendre le futur comme un développement du présent.

Chacun des quartiers délimités par la croix est une « *Thinking-Machine* » constituée de neuf carrés. La Machine est un instrument pour la connaissance destiné à tous les sujets : l'architecte ou la figure de l'autre, le citoyen actif.

Dans le quartier supérieur gauche, les aspects passifs du monde extérieur, l'utilisateur de la machine découvre le site vu sous l'angle de la géographie, les hommes sous celui de l'anthropologie et le travail étudié par l'économie.

Généralement séparés à l'époque de Geddes, les points de vue de chacune des sciences sont ici rassemblés dans l'unité vivante qu'est la machine à penser: C'est l'étude du travail (*work*) qui est aussi déterminée par le site (*place*) ainsi que par les habitants et leurs particularités (*folk*). Geddes s'inspire de la triade de la théorie sociale de Le Play¹²⁰, lieu, travail, famille. Volker Welter les transpose ainsi dans la pensée geddesienne : « *Place* » le point de vue géographique, « *Work* » le regard historique, et « *Folk* » le spirituel. Le travail est en position centrale entre les besoins humains (*Folk*) et l'environnement (*Place*). La posture activiste de la grammaire participative se marque ici, l'homme exerce une action sur sa vie et son univers construit. Chaque case est déterminée par la combinaison des trois données situées sur la diagonale de la machine. Elles nous indiquent les informations à disposer dans chaque carré: la carte géographique de la case *Place*, se combine avec les lieux de travail « *Work-Place* », le champ ou l'usine, ensuite avec l'habitat local « *Folk-Place* », ferme, cottage, bidonville. La combinaison inversée, « *Place-Folk* » nomme les natifs du lieu. Alors que « *Place-Work* », indique les métiers induits par l'environnement naturel (ceux que distingue Geddes en différents points de la coupe de la vallée). « *Folk-Work* » indique les occupations des habitants, leurs métiers, les rangeant en quelque sorte dans des castes, à l'inverse « *Work-Folk* » englobe les travailleurs artisans.

À la géographie, l'économie et l'anthropologie vivifiées et élargies par leurs interactions, P. Geddes ajoute les carrés inférieurs; la psychologie, l'aspect mental (introverti, subjectif) en opposition à la vie sociale (extravertie, objective) des carrés supérieurs¹²¹. Il divise en deux sections la partie inférieure: une partie « passive » ou « subie », des faits qui frappent l'esprit. La sensibilité, l'expérience de la sensation, et le ressenti (le sentiment, la conscience), composent la corde diagonale de la vie

¹²⁰LE PLAY, Pierre-Guillaume-Frédéric, 1806-1882, ingénieur des mines, pionnier dans la méthodologie de la recherche sociale. Discerne la perte morale induite par la prospérité et la poursuite du profit. Il a renouvelé la science sociale sur base de sa méthode d'observation qui ne se faisait pas à la source des livres mais en plein air dans les villages, en interrogeant les gens.

¹²¹ La "classification" des pulsions de Fourier n'a sans doute pas échappé à la lecture de P. Geddes dont on peut dire qu'il s'en inspire dans les "*Thinking-Machines*". On ne s'étonne pas de ce que la théorie "des passions" de Fourier éveille tant de similitude avec les pulsions développées par l'endocrinologue, dont la psychopathologie fut toujours le violon d'Ingres, Léopold Szondi (1893-1986) Ce dernier a basé ses premiers développements psychologiques sur le roman de Dostoïevski, *Les frères Karamazov*, révélant une lecture des pulsions des personnages dépeints par l'écrivain. Dostoïevski était un adepte engagé du fouriérisme, qui connaît un développement important en Russie à partir de 1849. Cette filiation de l'introduction d'une psychologie intérieure passant par Fourier, Geddes et Dostoïevski est le signe d'une prise de conscience précoce de l'inconscient avant qu'il ne soit développé par la psychanalyse. C'est l'homme difficile à cerner qui naît, impossible à standardiser, approchant une idéologie participative qui va l'interroger et l'écouter, se nourrir de sa spontanéité.

mentale primaire. Geddes accorde l'importance tant au savoir scientifique issu des observations factuelles qu'à la connaissance acquise par les sensations et les impressions subjectives.

Ces « faits », ces expériences sensibles ou émotionnelles, sont transposés dans la partie inférieure droite du cadran: l'émotion, «*l'ideation*», l'image, qui font le fil de la vie intérieure réalisée. Des émotions et des expériences - dans leur profondeur la plus intense - naissent les doctrines, le mysticisme, ce sont les traces de la posture éthique de la grammaire participative : tout l'homme s'engage dans un idéal qu'il poursuit avec ferveur. Il aspire à la justice sociale et au bonheur pour tous. Ces idées demandent un graphisme, une imagerie que la science peut donner, la géométrie, les mathématiques, la physique...Mais aussi le *design*. Celui-ci serait l'image de l'idée, sa formalisation («*ideated-imagery*»). L'émotion imagée (le symbole), l'idée imagée (les notations graphiques), l'idée émotionnée (la philosophie) ou l'image émue (la poésie)... C'est la posture expressiviste qui est illustrée. Geddes accorde à la figure de l'autre des capacités de créativité et d'expression. Nos rêves, nos pensées vont se matérialiser en ressortant du cloître de la pensée vers le carré supérieur droit, celui dans lequel l'homme actif façonne son environnement, sa ville, son nouveau monde par des actions («*Deeds*» étant le transfert de l'idée par l'action, en opposition à «*acts*» qui seraient plutôt des actes révolus). Les deux termes répondent à ceux du monde intérieur: «*facts*», des faits sentis, vécus, subjectifs, différenciés de «*thoughts*», des sensations actives se formant en idées). Les cases supérieures droites, «*Deeds*», montrent la synthèse des pensées, qui parfois prennent forme dans l'action, c'est la posture activiste de la grammaire participative. L'idée devient consciente par l'action. L'objectif est d'élaborer une administration des êtres dans leur milieu en synergie. En quittant « le cloître », le monde est refaçonné au plus proche des désirs du cœur. Pour Geddes c'est l'instant suprême : la vie réalisée. Son schéma mentionne une action sur le monde réalisée dans la ville. L'accomplissement de la vie de l'homme se réalise dans la conception de son environnement et dans une action collective.

L'étude des machines à penser révèle comment Patrick Geddes construit la grammaire participative de l'urbanisme actif. Il ne se résume pas à une question de planification du lieu (*place-planning*) affirme Geddes, ni même à la méthode de planification (*work-planning*) mais s'enrichit de l'aspect le plus important, la « planification humaine » (*folk-planning*). L'objectif de la reconstruction de la ville et de la planification est que chacun y trouve la place adéquate dans laquelle il pourra

s'épanouir. Lors d'opérations de rénovations de villes, Patrick Geddes applique toujours ce principe: une idée sociale créative caractérisée par le fait qu'elle a la valeur de tous les points de vue, amenant une nouvelle coopération entre eux et transcendant les conflits : une synergie sociale entre les quatre catégories définies par A. Comte et que Geddes adapte dans son analyse: « les chefs, le peuple, les intellectuels, les émotifs »¹²².

Depuis les Actes de la vie quotidienne, depuis les Faits de cette expérience ordinaire, peuvent être développées non seulement la vie intérieure et la Pensée, mais aussi la vie dans laquelle se réalise le transfert de l'idée par l'action.

*Didactique: « We learn by living »*¹²³

Geddes a depuis les années 1880 développé une méthode d'enseignement particulière et participative pour la formation des adultes dans l'*Outlook Tower* d'Edimbourg, véritable outil pédagogique mélangeant les savoirs de multiples disciplines. Il a également pensé son enseignement en le basant sur « l'agir » des citoyens, indispensable action dès les premiers moments de « l'enquête municipale ». L'association *Outlook Tower* - à la fois institut de Sociologie et école de « *Civics* » (*School of Civics*), est le point de rencontre de la collaboration entre l'Université et la Cité. Geddes écrit et se produit avec l'association dans un spectacle présentant l'évolution des savoirs, dans le but de mettre en contact l'individu et l'institution. En effet, la ville - *City* - est toujours rapprochée de l'Université dans son idée pédagogique, l'Université et l'héritage du savoir éclairent les citoyens et inversement la *City* apporte une moralité édifiante pour l'étudiant et se produit alors la création d'une « *Culture-City* ».

« (...)une citoyenneté reliant les deux parties, celle de la Vie et du Savoir. Et cela à tous les niveaux, du simple travailleur et étudiant, au philosophe et à l'homme d'état. (...) comme dans la république de Platon(...)Le penseur travaille et le travailleur pense (...)»¹²⁴

¹²²MAIRET, Ph., *Pioneer of sociology. The life and letters of Patrick Geddes, (...) op.cit.* p 149

¹²³GEDDES, P., *Cities in Evolution (...) op.cit.* p 266, l'expression deviendra la devise du Collège des Ecosais qu'il fonde à Montpellier en 1924: *vivendo discimus* (on n'apprend qu'en vivant)

¹²⁴GEDDES, Patrick, *The masque of medieval and modern learning and its many meanings, A paegant of education from medieval to modern times devised and interpreted by Patrick Geddes, Patrick Geddes & colleagues, the Outlook Tower, Edinburgh(1912) 1913, p 63*

Geddes suggère l'interaction des études et de la vie, de l'apprentissage et de la citoyenneté. Il crée à Edimbourg d'abord et à Londres ensuite des *University Halls* en rénovant des bâtiments taudifiés d'Edimbourg - des logements communautaires instaurant une responsabilité commune des occupants - pour les étudiants jusqu'alors livrés à eux mêmes et menant une vie d'une grande précarité pendant leurs études (ces résidences seront ensuite construites sur les campus universitaires). Il organise à partir de 1887 les premières universités d'été en Europe, sur les thèmes de l'art et de la science, rassemblant des étudiants et des enseignants du monde entier, qui sont accueillis dans les *University Hall* désertés l'été. Il tente de réhabiliter également l'ancien Collège des Ecosais à Paris afin de favoriser les échanges d'étudiants entre les universités et finit par créer son propre collège à Montpellier (dont Paul Otlet est directeur des études.) Il milite pour la création d'écoles techniques et pour l'intégration à l'université des branches techniques, des écoles d'industries « écoles de fermier, d'artisan, de peintre et d'architecte », il veut créer des facultés agricoles dans les grandes universités¹²⁵.

L'enquête

L'enquête proposée par Patrick Geddes se décline à des échelles différentes. Le *Regional survey* (enquête régionale) et le *Civic survey*¹²⁶ (enquête municipale), permettent une connaissance approfondie du local. Le *Régional Survey* est utilisé pour le «*Rural Development*» (développement rural), le «*Town Planning*» (urbanisme) et le «*City Design*»¹²⁷. Geddes envisage le site urbain (existant ou futur) comme un écosystème comprenant plusieurs échelles : le village, la ville, la région. Geddes détaille sa didactique de l'urbanisme en deux temps, celui de l'apprentissage livresque, en tant que science, et celui de l'expérimentation par l'enquête, en tant que science appliquée. Il propose donc une grammaire participative pour l'urbanisme conjuguant posture éducative et actionnisme (citoyens « éclairés » et agissants sur leur environnement.)

¹²⁵MAIRET, Philip, *op.cit.* p 61

¹²⁶ *civic survey* est ici traduit par « étude civique à l'échelle municipale», en effet, dans l'édition de 1915, *Cities in Evolution an Introduction to the Town Planning Movement and the Study of Civics*, Geddes utilise le terme *civic survey* à propos de la ville d'Edimbourg (page 13). Le *civic survey* est la déclinaison à l'échelle de la ville du *regional survey*. Dans la littérature urbanistique J.L. Harouel en 1981 traduit *civic survey* par « anthropologie descriptive». Gaston Bardet dans *Urbanisme* en 1945 traduit ainsi: « Patrick Geddes qui fut le premier à étendre à la région le *survey* (littéralement arpentage) l'enquête sur place.»

¹²⁷ GEDDES, P., *Cities in Evolution (...)* *op.cit.* p 399

La création urbaine se place dans la continuité historique d'une civilisation donnée, qui peut être perçue dans les livres, mais le vrai plan est « la résultante et la fleur de toute la civilisation d'une communauté et d'une époque »¹²⁸. Geddes l'exprime déjà en 1904 en ces termes:

« la sociologie appliquée du présent; la ville et ses enfants présentent donc historiquement une accumulation parfaitement parallèle de survivances et de résumés du passé dans le présent. Peu de caractères sont actuellement purs, c'est à dire s'attachent strictement à leur période ; nous sommes tous plus ou moins mêlés et modernisés. »¹²⁹

Il dénonce la culture des citoyens comme trop livresque : les images imprimées dissimulent une part de la réalité des rues et des villes dans lesquelles ils vivent. Ils portent des œillères. Il propose donc l'enquête à l'échelle régionale comme une issue à cet « aveuglement artificiel ». Geddes énumère les éléments qui constituent « l'enquête régionale » (*regional survey*), au centre de laquelle la question de l'urbain concerne chaque individu : Les citoyens ont trop négligé l'importance du jeu en plein air, du voyage, de la campagne. Il faut que chacun retrouve une vision synoptique, par exemple en « apprenant » la ville par une enquête, une récolte de statistiques, ou encore par une vision cartographique et l'observation du milieu. Enfin en voyageant afin de s'ouvrir l'esprit à d'autres cultures et par la déambulation. Il en appelle à chacun, afin de connaître les besoins des habitants, par une enquête antérieure au plan:

« ce qui est fondamental pour nous tous est que nous devenions de plus en plus des 'enquêteurs', que nous ranimions et rationalisons notre propre expérience, qui est toujours unique ; que nous coordonnions ainsi nos observations et nos idées avec celles des autres. »¹³⁰

Dans sa pratique quotidienne pour l'élaboration des plans d'urbanisme, Patrick Geddes déclare confronter ses dessins avec ceux fournis par des citoyens: « ceux du jardinier et du constructeur ». Il considère légitimes les suggestions de chacun. Geddes rapproche donc l'urbaniste du citoyen, trop éloignés auparavant : leur participation comble l'ignorance de chacune des parties.

¹²⁸ HAROUEL, Jean Louis, *Histoire de l'urbanisme*, PUF, Que Sais Je ?, 1981, p 103

¹²⁹ GEDDES, P., « *Civics : as applied sociology* » (...) art.cit. p 250

¹³⁰ *Idem* p 398

« *Le voyage et ses leçons pour la citoyenneté* »¹³¹

L'expérience de chaque individu est importante pour la reconstruction de la ville. Geddes est influencé lors de ses études à Oxford par les cours et les écrits de John Ruskin. Les doctrines de celui-ci sur la noblesse du travail manuel et l'idéal de citoyenneté ont entraîné une génération tout entière de jeunes idéalistes à se lancer dans la réforme sociale par la formation. C'est pourquoi, non seulement Geddes fonde une série de sociétés de provinces, crée des formations pour adultes hors de l'université mais propose également au citoyen de se préparer à participer à la grande reconstruction en se formant par le voyage¹³². Il s'agit d'observer les villes d'autres pays, d'antan et d'aujourd'hui pour l'élévation à la Citoyenneté. Ce voyage permet de découvrir le génie du lieu.

L'année de voyage du jeune artisan est sans doute le plus riche des périodes comparé aux allées et venues des universitaires pendant leurs études et leurs vacances. Le voyage de l'artisan se fait au sein d'un système de coopération éducative exemplaire. Plus qu'un simple voyage académique (comme celui de Rome que font les architectes) consistant à s'imprégner des chefs d'œuvre des civilisations, ou le Grand Tour (d'Europe), la proposition de Geddes semble mener vers un voyage au fin fond du « local » et du pittoresque.

¹³¹ Intitulé du chapitre VIII de *Cities in Evolution*, d'autres chapitres reprennent ses idées méthodologiques les plus importantes : le mouvement de l'habitat et l'habitat du peuple, l'exposition des villes, l'enquête sur la ville, la cartographie, etc...

¹³² Elisée Reclus a traversé en 1851 la France à pied pour découvrir en profondeur le pays, grand voyageur pour son époque, il est aussi un grand marcheur et répètera souvent ces expériences de voyage à pied. Les marches de Reclus ont sans doute été à l'origine de la conviction de Geddes de leur importance pédagogique pour les citoyens. Lui-même à quinze ans fut emmené par son père dans un long parcours à pied les vallées de sa région natale qui lui donna un contact intime avec ses traditions, ses paysages et développa l'amitié avec son père.

La vision synoptique

Geddes conçoit également l'*Outlook Tower*¹³³, (Figure 5), tour de vision panoramique, pour voir la ville d'en haut et surtout pour la situer dans le contexte paysager. La tour devient le lieu du savoir populaire dans lequel il élabore une nouvelle philosophie de l'éducation qui favorise l'ouverture, l'interdisciplinarité et la participation directe ; ce sont désormais ses leitmotifs de la formation des adultes¹³⁴. Il tire du positivisme d'Auguste Comte la conviction que la sociologie représente l'organisation suprême de la connaissance et qu'il est nécessaire de former des intellectuels non spécialistes capables de faire une synthèse de tous les savoirs. Geddes est convaincu qu'il détient, avec la Tour Observatoire, un instrument pédagogique idéal. Il s'agit d'un temple de la vision, afin de réapprendre à voir autrement que dans les livres, et en changeant nos habitudes et les préjugés qui bornent notre vision. Pour s'en détacher il est nécessaire de voyager, de changer de point de vue et de s'attarder à voir les détails. Ensuite, prendre le temps de méditer sur ces choses, voir leur beauté et imaginer.

La tour est surtout le pavillon d'accueil de l'exposition municipale d'Edimbourg dans laquelle Geddes propose sa première exposition de ville et de planification urbaine, en 1892. Par la suite, les expositions de ville font progresser sensiblement l'intérêt du public. L'exposition municipale est un moyen d'initier la participation de l'individu: les citoyens apprennent, coopèrent et amènent une plus grande richesse à la planification¹³⁵ (jusqu'alors, les études urbanistiques sont axées exclusivement sur un ou deux vecteurs : le transport ou le développement industriel. Le public amène sa réflexion sur d'autres points. Le Play développe au même moment l'importance de

¹³³ La vision panoramique est recommandée par Paul Otlet, les prises de vues par ballon sont prônées par L. Van Der Swaelmen. Les phrases de Geddes évoquent aussi « la ville à nouveau revue comme un tout, comme celui qui comprend les plans de ville voit celle-ci entière comme d'un aéroplane ». Radburn, la nouvelle ville verte est vue du ciel par un aéroplane dans le film *The City*, commenté par Lewis Mumford (1939). Ce n'est qu'à la fin des années trente que la vision en contre plongée est accessible hors des cercles des spécialistes. En France, l'aviation populaire naît sous l'impulsion d'Henri Migniet qui crée un avion à autoconstruire qui porte le nom réjouissant de « pou du ciel ». Khan et Storonov recommandent également aux habitants de regarder leur quartier d'en haut pour saisir les rapports entre les blocs de maisons...Ralph Erskine, insère dans ses dessins des montgolfières voir Partie III Chapitre 2.2. La Tour d'Observation panoramique est reconstruite, dans un projet récent de l'architecte G. De Carlo, inspiré par Geddes (sur les dessins du groupe d'architectes hollandais CRIMSON se trouvent également des montgolfières)

¹³⁴ Voir à ce sujet l'article de STEELE, T., « Élisée Reclus et Patrick Geddes, géographes de l'esprit » *art.cit.*

¹³⁵ « Dans chaque ville surgit un nouvel attrait pour son passé historique et social, une nouvelle critique des avantages et des défauts de son état actuel et un débat sur les possibilités de son amélioration et de son développement. » in GEDDES, P., *Cities in Evolution*, (...) *op.cit.* p 337

la santé et de l'économie sociale et industrielle). Geddes souhaite la création de comités de spécialistes afin de mettre sur pied des conférences-débats et des expositions sur la ville. Les citoyens y assistent et peuvent participer alors pleinement aux décisions concernant leur vie et leur ville. Ils deviennent conscients de la vie collective et s'efforcent de l'exprimer et de la faire progresser avec toutes sortes de méthodes graphiques expressives¹³⁶ (Figure 6).

La configuration geddesienne est écologique ce qui donne naissance à la figure de l'autre égale à celle de l'architecte. La configuration est didactique, cette caractéristique permet aux citoyens d'entrer dans la délibération mais aussi dans l'action et l'expressivité. Les médiums sont nombreux et l'objectif idéaliste et moral, le bonheur pour tous.

1.4 L'*Urbaneum*, un instrument didactique pour l'exposition et la reconstruction de la « *Demopolis* »

Divers auteurs ont décrit la période de 1870 à 1914 comme la première ère de globalisation. Le nombre de conférences, de périodiques, d'organisations croît spectaculairement dans cette période. Les échanges internationaux sont intenses dans de nombreux domaines dont celui de l'urbanisme.¹³⁷ Les termes récurrents dans les discours de l'époque sont « organisation » et « coopération ». Ce dernier intéresse directement la grammaire participative puisque la constitution en association et la coopération des individus en sont des instruments tout au long du siècle.

Patrick Geddes situe la source de l'exposition municipale au sein des expositions internationales de pavillons de villes (tel celui de la ville de Paris lors des expositions successives de 1878, 1889 et 1900). Elles présentent un intérêt local et comparatif et ont un véritable succès populaire). Ce type nouveau Geddes le nomme Exposition Municipale (*Civic Exhibition*¹³⁸). A l'exposition Universelle de 1900 à Paris, il a recréé

¹³⁶ Geddes: la ville progresse « pour et par l'intermédiaire de sa population »

¹³⁷ RASMUSSEN, A., *L'internationale scientifique 1870-1914*, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1995 renseigné dans VAN ACKER, Wouter, « *Paul Otlet and the Organism of International Organisations* », Séminaire doctoral théorie et histoire de l'architecture U Gent-UCL-KUL, 2007

¹³⁸ GEDDES, P., *Cities in Evolution (...)* op.cit. p 249

l'*Outlook Tower* au dessus du Trocadéro, afin d'avoir une vue sur Paris. Il fait de la visite de l'exposition Universelle un panorama du siècle qui s'achève en mettant tout le savoir et le folklore représentés dans une perspective d'avenir.

Geddes relève également l'existence d'expositions municipales en Allemagne après 1900 et à partir de 1907 en Angleterre.¹³⁹ En 1910 a lieu à Londres la *Town Planning Conference*. En parallèle avec les expositions de villes étrangères, dans une petite pièce Geddes expose son travail de *Survey* sur Edimbourg. Selon les rapports sur cette exposition, les urbanistes découvrent combien chaque ville gagnerait à posséder son musée municipal, relatant l'histoire de la ville, et son évolution, graphiquement représentée, où les erreurs peuvent être clairement montrées¹⁴⁰. . Aux Etats-Unis, il est en rapport avec le groupe qui met au point le projet *Boston-1915* et avec Werner Hegemann¹⁴¹ qui organise l'Exposition Universelle de *City Planning* à Berlin en 1910 (il considère que les expositions de *city planning* ont un rôle de véhicules pour l'introduire à un public général et pour « stimuler l'action civique »¹⁴²). Ces passionnés de la ville, dont Raymond Unwin¹⁴³, projettent

¹³⁹ La première exposition de *City Planning* aux Etats-Unis a lieu à Washington en 1909 suivie la même année par l'ouverture de l'exposition de Boston qui peut-être considérée comme une exposition municipale au sens où l'entend P. Geddes. Les expositions de Londres, Berlin, Düsseldorf ont lieu en 1910.

¹⁴⁰ CRASEMANN COLLINS, Christiane in *Werner Hegemann and the search for Universal Urbanism*, w.w. Norton & Company, New York, 2005, suppose que la préparation de cette exposition empêche Geddes de se rendre à celle de Berlin. Hegemann se rend lui à Londres. Etant donné la proximité de leurs idées, Crasemann Collins s'étonne que Geddes et Hegemann ne fassent pas mention l'un de l'autre. Le propos peut être nuancé puisque Geddes mentionne les expositions municipales dans les expériences allemandes comme originales et les ouvrages de Hegemann (*Der Städtebau*, publiés à Berlin en 1911 et 1913).

¹⁴¹ Werner HEGEMANN, 1881-1936, critique de l'environnement bâti plutôt que praticien, passe un an à Paris en 1903-1904 , il fait connaissance de Marcel Poëte et du Musée Social (ce qui influence l'exposition qu'il organise à Berlin en 1910 avec F.C. Howe) et suit les cours d'économie sociale de Charles Gide (1847-1932)- Gide développe une pensée économique autour de la coopération qui lui est inspirée par la lecture d'un article de Elysée Reclus à propos des *Rochdale Pioneers* de 1867(il s'agit du mouvement fondateur de la coopération dans le cadre du développement commercial à Manchester 1844 dont un des principes est la participation économique de chacun à l'entreprise, la redistribution des profits...). Gide conseille à Hegemann de poursuivre sa formation à l'Université de Pennsylvanie pour profiter de l'enseignement de l'économiste Simon N. Patten (1852-1922). Il part aux Etats-Unis en 1904-1905 et entend donc les théories requérant la coopération et les formes de socialisation de l'économiste. Ces idées redorent l'image qu'il a de l'Amérique et la réconcilie avec sa préférence pour la participation du public et le débat et d'une planification compréhensive à une échelle régionale. En 1908 il est *Municipal Housing Inspector de la ville de Philadelphie*. Voir à ce sujet le récent ouvrage de CRASEMANN COLLINS, Christiane, *Werner Hegemann and the search for Universal Urbanism (...) op.cit.*

¹⁴² *Idem*, 1909, « *Plans for city planning exhibitions* ». L'exposition doit comporter des indications claires, comme un cours destiné aux étudiants et aux non spécialistes. Il est nécessaire les accompagner d'une note qui reprenne comme des chapitres les pièces de l'exposition. Hegemann prône les études comparatives de villes procédé qu'il utilisera lors de l'organisation de ses expositions en Allemagne.

¹⁴³ Raymond UNWIN, 1863-1940, architecte anglais et urbaniste, approche la problématique du logement avec une pensée socialiste et réalise la première cité jardin de Letchworth, s'engageant

d'échanger des documents rassemblés lors des expositions nationales pour créer des collections internationales de villes à exposer. Ce qu'ils font, des documents transitent entre Berlin, les Etats-Unis et Londres pour alimenter ces expositions. L'urbanisme suscite un intérêt international et les urbanistes en formation issus de nombreuses disciplines, dont l'architecture, voyagent au début du siècle d'une exposition d'urbanisme à l'autre. Partout les recherches foisonnent. Stanley D. Adshead écrit que l'urbanisme est de tous les arts celui qui est international.¹⁴⁴

En 1913, à Gand, l'exposition municipale atteint sa forme la plus aboutie : la vie civique analysée lors d'enquêtes est la source du travail urbanistique. Par le passé, la conception urbanistique n'avait pas pour point de départ une telle enquête sur la collectivité. Selon Geddes, l'introduction d'architectes dans ces études apporte un éclairage de praticiens aux sociologues. Ces derniers voient encore « l'instruction civique » comme un sujet académique et observent la « Société » de façon abstraite et philosophique. Geddes décèle, lors de cette exposition, la sortie du débat abstrait sociologique pour atteindre un mode de pensée et une forme d'action plus directs et réalistes. Les participants abandonnent « l'Individu et l'Etat » et atteignent une conception « des Villes et des Citoyens ». Geddes voit dans l'apparition des expositions un progrès social. C'est un contexte important pour la construction d'une grammaire participative puisque dès que l'urbanisme est envisagé sous l'angle « *civic* » par Geddes, la ville devient le lieu de discussion de la population, des architectes et des urbanistes. Les « forces individuelles » participent.

Les expositions itinérantes sur la ville que Geddes réalise à partir de 1892 éveillent :

« un grand et croissant intérêt du public. Dans chaque ville surgit un nouvel attrait pour son passé historique et social, une nouvelle critique des avantages et des défauts de son état actuel, la confrontation des historiens qui sont dans le passé, des architectes dans le présent et des citoyens, un débat sur les possibilités de son amélioration et de son développement. »¹⁴⁵

Dès 1914, la *Sociological Society* propose la réalisation d'expositions municipales à des sociétés d'architecture, de géographie, de statistiques. Elle organise la coopération de spécialistes de toutes sortes afin de mener l'enquête sociale qui préside à la création de la ville. Mais ce sont surtout les citoyens eux-mêmes qui

ensuite dans le développement de cités basées sur une forme économique coopérative. Il entre en relation avec Geddes à plusieurs moments de sa carrière.

¹⁴⁴ CRASEMANN COLLINS, Ch., op.cit., p 44

¹⁴⁵ GEDDES, P., *City Development*, (...) art.cit.. p 337

doivent l'entreprendre aidés de leurs représentants : leurs fonctionnaires municipaux (le fruit de leur recherche est ensuite conservé dans les musées et les bibliothèques). Des comités d'enquêtes (*Cities Survey Committee*) étudient la ville¹⁴⁶ et promeuvent des expositions municipales. Ils sont capables de s'exprimer plus que par la parole ou l'écrit, d'annoter les cartes, les maquettes en relief et « les plans des architectes »¹⁴⁷ (il décrit une réunion participative avec l'intervention des usagers sur le support graphique ou modélisé de leur ville, en présence des architectes).

Il conceptualise cet urbanisme participatif sous le terme savoureux de « *Demopolis* »¹⁴⁸ (en opposition à des villes susceptibles de devenir des « *Tyrannopolis* ».) La Ville est celle qui possède une charte avec une population qui se gouverne elle-même depuis sa mairie mais qui exprime aussi les idées spirituelles qui gouvernent sa vie, comme autrefois sur l'ancienne acropole ou dans l'église et la cathédrale médiévale. Dans les notes de P. Geddes on peut lire cette phrase : « *To unify is to see relations* ». « Unifier c'est voir les relations » peut signifier que l'unité, la synthèse et le plan sont la résultante de la participation des intéressés, chacun spécialiste, qui révèle de riches relations, invisibles aux yeux des autres sans participation. L'exposition dans la conception geddesienne est un parcours spatial dans la ville, celui que le citoyen effectue lors du *survey*, et un parcours dans le temps de la ville – son histoire et son urbanisation¹⁴⁹.

Les études de Geddes, dont on mesure l'impact à l'époque par le biais des biographies qui lui sont consacrées, sont aujourd'hui largement reconnues et de nombreux architectes qui pratiquent en participation avec les usagers de l'architecture s'en réclament encore au début du XXI^{ème} siècle. Les premières confrontations entre Geddes et les architectes européens ont lieu par le biais des congrès internationaux organisés en Angleterre, aux Pays-Bas et en Belgique pour préparer la reconstruction d'après 1914-1918. La publication en 1915 de son

¹⁴⁶ Dans la traduction de Temenos, le terme « *study of civics* » de l'édition originale (page 251) est traduit par « l'instruction civique » (page 235), il semble que l'idée de Geddes concerne plutôt l'étude de la ville que l'instruction civique, il entend par « *Civic* » un concept « municipal » qui est au-delà de l'instruction civique: il s'agit de saisir la ville dans toutes ses facettes autant comme rapport entre les membres d'une collectivité que comme environnement bâti, etc. « *Civic* » est plus vaste de que « l'instruction civique » de la même façon, les termes résonnent mieux en anglais quand il articule « *Cities and citizens* », qui déploient une appartenance sous entendue plus forte que dans « villes et citoyens ». Dans la traduction de son texte de 1905 par Maurice Salem, reproduit par Roncayolo et Paquot, « *Civics* » est traduit par « urbanisme », la discipline des affaires de la cité.

¹⁴⁷ GEDDES, P., *Cities in Evolution(...)* op.cit. p 253

¹⁴⁸ *Idem* p 254

¹⁴⁹ CHABARD, Pierre, TSIOMIS, Yannis (Dir.), *Exposer la ville, Patrick Geddes (1854-1932) et le Town planning movement (...)* op.cit. p 46

principal ouvrage, *L'évolution des villes, une introduction au mouvement de l'urbanisme à l'étude de l'instruction civique*¹⁵⁰ et la présence de P. Geddes au congrès de Gand entre autres éléments, permettent d'affirmer que les idées de Geddes ne sont pas inconnues des principaux acteurs de la première reconstruction européenne¹⁵¹ qui assistent à ce congrès (ils sont pour la plupart toujours actifs lors de la reconstruction d'après 1945). En l'absence d'écoles et d'enseignement de l'urbanisme ces expositions qui proposent des débats, des conférences et des visites offrent la possibilité d'étendre le savoir urbanistique de chacun. Elles sont visitées par le grand public mais aussi par des architectes, ainsi Le Corbusier, E. Hénard ou H.P. Berlage sont présents à Berlin ainsi que R. Unwin délégué du R.I.B.A de Londres. Tous les urbanistes réputés de l'époque, l'anglais P. Abercrombie, le belge L. Van Der Swaelmen et de nombreux architectes¹⁵² assistent au premier « Congrès international des Villes »¹⁵³ qui se tient lors de l'Exposition Internationale de Gand en 1913. Geddes est invité par le bibliographe et mondialiste Paul Otlet¹⁵⁴ qui « met à l'honneur la commune comme entité autonome susceptible d'initier une nouvelle vie

¹⁵⁰ En fait basé sur sa conférence de 1904 *City Development*, donnée à Londres à la société de sociologie. Les écrits de Geddes ne seront pas traduits en français avant la seconde moitié du XXème siècle, aujourd'hui on le reconnaît comme ayant favorisé, notamment dans sa philosophie de l'éducation, la participation directe, voir à ce sujet notamment STEELE, T., « Élisée Reclus et Patrick Geddes, géographes de l'esprit » (...) *op.cit.*

¹⁵¹ Patrick Geddes signale dans *L'Evolution des villes* que les membres sont venus de nombreuses villes d'Aberdeen à Bucarest, de Stockholm à Naples, même de San Francisco à Calcutta. Dans les rapports sur l'exposition conservés en Belgique on sait qu'E. Hénard et P. Otlet sont présents, P. Abercrombie, P. Geddes, H.V. Lanchester et L. Van Der Swaelmen prennent la parole

¹⁵² SMETS, Marcel, *L'avènement de la cité-jardin*, Mardaga, Liège, 1977, p 69

¹⁵³ Le congrès est organisé à l'initiative de l'Union Internationale des Villes « la ville était devenue un problème si complexe que l'Union Internationale des Villes, organisme existant grâce aux contributions volontaires des communes affiliées, voulait prendre une vue d'ensemble des réponses apportées sur le plan international » in SMETS, Marcel, *l'avènement de la cité-jardin*, (...) *op.cit.* p 68

¹⁵⁴ Paul OTLET, 1868-1944, son œuvre est étudiée ci-dessous au paragraphe intitulé *Urbaneum*. Otlet est introduit ici dans le cadre de ses relations avec Patrick Geddes: La bibliographie qu'il développe est exemplative d'une recherche minutieuse de collationnement d'éléments, du plus banal au plus général, afin de permettre à chacun l'accession à la connaissance diffusée par les livres. Sa volonté de donner accès au savoir à chaque citoyen est comparable à ce que défend Patrick Geddes: l'importance de l'enseignement ou de l'apprentissage en autodidacte de la ville. Otlet est persuadé que la connaissance mène à la paix et « invente » le concept de Société des Nations. Le point commun des deux penseurs est notamment la concertation des citoyens, leur participation à la construction de la paix. Geddes associe civisme et urbanisme (*Cities in Evolution*, *op.cit.* p 83) ouvrant ainsi la voie à l'idéologie participative urbaine. Paul Otlet a rencontré P. Geddes déjà en 1900 à l'exposition universelle de Paris (SEGERS, Anne, ARON, Jacques (Dir.), *Paul Otlet*, Mémoire de fin d'études, ISAE La Cambre, Bruxelles 1986, p 172). On trouve dans MAIRET, Philip mention de la rencontre de Geddes et de « Lagontaine » (sic.) sénateur belge (p 104, Mairet ne mentionne pas de rencontre entre Geddes et Otlet), il s'agit vraisemblablement de Henri La Fontaine le sénateur et ami de Paul Otlet avec lequel il réfléchit au projet de Cité mondiale et de la Société des Nations. On peut donc affirmer que c'est par le biais La Fontaine et de Otlet que Geddes est introduit auprès des architectes du continent. Ils échangent de nombreux courriers à propos de la Cité Mondiale encore en 1923 et en 1925 à propos de classification et de représentation graphique (diagrammes et grilles dont nous traiterons à propos des Grilles du CIAM ci après). Ils se rencontrent à ce moment à plusieurs reprises à Montpellier où Geddes a ouvert le Collège des Ecossais, Edimbourg et Bruxelles (p 296, BOYD, W., 1975)

collective avec l'architecture comme source d'identité.»¹⁵⁵ Le congrès se déroule en deux parties, l'une est consacrée à « l'art de bâtir des villes » et est menée par l'architecte Paul Saintenoy, tandis que l'autre, présidée par Emile Vinck, est dédiée à « l'organisation de la vie municipale »¹⁵⁶. Vinck indique que la seconde section est à la première ce que la biologie est à la morphologie et les deux sont nécessaires afin d'avoir une connaissance complète de ce qui s'appelle « commune ». Otlet compare « l'urbanisme à l'anatomie qui examine le corps dans la matérialité de ses organes, le système des os, des muscles, des nerfs; la sociologie municipale au contraire apparaît comme la physiologie et la psychologie, qui s'attachent à étudier la vie.»¹⁵⁷ Parmi les questions, celle-ci intéresse particulièrement la construction de la grammaire participative : « Comment associer la libre initiative des citoyens à l'action des fonctionnaires salariés ? »¹⁵⁸

La « *Town Planning and Civic Exhibition* » de Geddes est l'attraction intellectuelle de Gand et gagne le grand prix (le Ministère belge offre une forte somme pour acheter l'exposition mais Geddes n'envisage pas de s'en défaire¹⁵⁹). Cette section consacrée à l'Exposition des Villes et L'Urbanisme éveille l'intérêt de chaque spécialiste, historien ou touriste, ainsi que de chaque lecteur moyen (limité sinon au domaine de sa propre expérience.)¹⁶⁰ L'exposition de Gand concrétise une pédagogie adaptée à la citoyenneté:

« l'accumulation de l'expérience à partir du voyage à l'étranger ou de l'observation chez soi : des notes et des impressions; des illustrations, des plans, des maquettes et d'autres documents graphiques peuvent être mis en commun. Ainsi commencent graduellement les collections urbanistiques, et à partir de celles-ci les expositions sur l'urbanisme »¹⁶¹

Geddes explique la réussite de l'exposition itinérante venue d'Edimbourg, le « clou » de l'exposition de Gand : Celle-ci a pour particularité de présenter des études comparatives de villes. Chacune est exposée comme un être vivant (*a living*

¹⁵⁵ VAN LOO, Anne (Dir.), *Dictionnaire de l'architecture en Belgique de 1830 à nos jours*, Fond Mercator, p 47

¹⁵⁶ Ces précisions sont tirées de l'article de VAN ACKER, Wouter, «*Paul Otlet and the Organism of International Organisations*», Séminaire doctoral théorie et histoire de l'architecture U Gent-UCL-KUL, 2007

¹⁵⁷ P. Otlet « la sociologie municipale », *Le Mouvement Communal*, 1919, p 70 VAN ACKER, *op.cit.*

¹⁵⁸ *Premier Congrès International et exposition comparée des villes. Construction des Villes et Organisation de la vie communale*, Bruxelles, Union internationale des villes, 1914, p XI

¹⁵⁹ MAIRET, Ph., *Pioneer of sociology. The life and letters of Patrick Geddes (...)* *op.cit.* p 147

¹⁶⁰ GEDDES, P., *L'évolution des villes, (...)* *op.cit.* p 15

¹⁶¹ *Idem* p 367

*being*¹⁶²) qui réagit sur son environnement. La pensée des géographes, des historiens, du statisticien sont présentées autant que l'urbanisme lui-même (galerie des Banlieues-jardins ou des Aménagements principaux). Des études donc et des modèles, à observer avec un sens critique rappelle Geddes, au risque, suivant la métaphore médicale, d'appliquer un traitement urbanistique sans avoir fait de diagnostique préalable. (Figure 6)

Geddes, présent à Gand avec son fils Alasdair, guide le visiteur qui entre dans l'exposition de Gand le long d'un couloir aux murs duquel sont accrochées des vues anciennes et modernes, aux sujets architecturaux et civiques, qui donnent l'ampleur et la confusion du sujet. Il pénètre alors dans la galerie de « l'Administration Municipale Moderne », sans autres études « comme celà a été le cas avec nos édiles ». Les salles n'ont donc pas une organisation systématique, au mieux alphabétique. C'est pourquoi un homme plus avisé ira d'abord acquérir un savoir dans la « Salle des Villes Classiques» (ici Athènes, Rome et Constantinople.) À partir de la galerie classique, « non seulement l'étudiant et l'architecte érudit mais aussi le public (qu'ils guident depuis si longtemps pour le meilleur et le pire)», passent dans la galerie suivante consacrée aux « Petites et Grandes Villes de la Renaissance».

Le visiteur observe ces villes devenues importantes dans la galerie des « Grandes Capitales» et des « Aménagements Principaux des Grandes Villes». Malgré l'importance de la décentralisation et la valeur des petites villes, une section est aussi consacrée à la « Ville Mondiale» (*World-City*) de l'architecte H.C. Andersen (galerie de la cité Internationale) : une « *Super-Metropolis* » dans laquelle la civilisation mondiale culmine.¹⁶³

Afin de ne pas négliger le citoyen en tant que personne, et perdre en celà une grande partie de la personnalité de la ville, une galerie est consacrée à « l'Anthropologie Raciale». Une autre ensuite est dédiée à la « Démographie civique», à « l'Aide à l'Enfance», etc. Les origines passées, les faits présents et les développements futurs sont ainsi considérés.

Geddes insiste sur la valeur pédagogique de l'exposition : en effet, en la parcourant

¹⁶² A nouveau la traduction inscrit « un organisme vivant » mais Geddes n'introduit pas le terme organisme (c'est plutôt organique qui est renouvelé dans la littérature architecturale en ce début de siècle), Geddes écrit «*like the living being it is, a city react upon its environment*» (page 264), il entend un être vivant, presque un «citoyen». Il confond presque la *city* et le *citizen*.

¹⁶³ C'est l'idée de *Mondaneum* d'Otlet, que ce dernier travaille notamment autour du projet de l'architecte Hendrik Christian Andersen. Cet architecte norvégien travaille avec le français Ernest Hébrard à ce projet de « *world center*» son projet fait l'objet d'un ouvrage publié à Rome en 1913 (un numéro d'*Architectural Review* vol. XLVI publié projet en 1919, il est consacré à la construction de la Ligue des Nations).

suivant un autre itinéraire, par exemple en commençant par la section géographie, l'entrée dans la galerie des « Villes Classiques » s'effectue avec « le nouvel avantage d'une autre réflexion ». De la même façon, si le visiteur passe dans la section des Villes médiévales, qui se distinguent du monde classique parce qu'elles sont conditionnées par le local et le régional, il aborde la Renaissance comme la période qui a détruit et remplacé la ville médiévale : il change de point de vue. En passant par la galerie des « Guerres » le visiteur pénètre dans le monde industriel. Il retourne ensuite vers les banlieues jardins mais pour espérer réaliser cette utopie il doit connaître son terrain et passer par la pièce des « Enquêtes sur les Grandes et les Petites Villes ». Même si Geddes en est au stade de l'essai avec cette exposition, le visiteur peut néanmoins poursuivre sa réflexion avec la salle des « Etudes Municipales ». Un bureau de dessin et un atelier pour élaborer des esquisses à encadrer et accrocher ensuite. La dernière salle contient quelques mises en pratiques et une *Outlook Tower* qui ébauche la conception d'un « centre municipal. »

L'encyclopédie pour l'art civique de L. Van Der Swaelmen

À Gand, Louis Van Der Swaelmen¹⁶⁴ expose lors d'une conférence ce qu'il définit comme « l'Art Civique », une conception à la base d'un ouvrage publié à Leyde (Pays-Bas) en 1916.¹⁶⁵ Il expose une méthode urbanistique très proche de celle de

¹⁶⁴ Louis VAN DER SWAELMEN, 1883-1929, architecte, paysagiste, urbaniste de cités-jardin modernistes belges. Membre d'organisations qui s'occupent des questions urbaines: le Comité néerlandais-belge d'Art Civique (qu'il fonde avec Paul Otlet), l'Union Internationale des Villes, les Comités Internationaux d'Art Civique, le *Belgian Town Planning Committee* (qui en temps de guerre siège à Londres), puis de la Société Belge des Urbanistes. Van Der Swaelmen milite dès 1916 pour un Institut d'Urbanisme et de Hautes Etudes Civiques à Bruxelles mais n'enseigne que dans les années 1920 et depuis sa création à l'Institut Supérieur des Arts Décoratifs de la Cambre, il donne un cours d'urbanisme et d'architecture des jardins (Van Der Swaelmen meurt en 1929 mais son cours est repris par Verwilghen pour l'urbanisme et Eggericx pour l'architecture des jardins). Son cours suit les idées des Préliminaires d'art civique, l'idée du *survey* et la restructuration de la ville existante étaient les thèmes dominants: Il préconise un modernisme radical en architecture et un urbanisme basé sur l'analyse scrupuleuse des structures existantes et des relations sociales. Van Der Swaelmen peut être considéré comme le père du mouvement des cités jardins en Belgique et de l'urbanisme moderne. Les CIAM lui rendent un hommage posthume en 1930 à Bruxelles pour ses recherches qui préparent le terrain à la schématisation des fonctions urbaines de la charte d'Athènes. Il analyse les programmes urbains d'une façon très similaire à celle qui préside à l'élaboration de la grille des CIAM de 1947-1948 de l'ASCORAL.

¹⁶⁵ L'introduction est datée de 1915, VAN DER SWAELMEN, Louis, *Préliminaires d'Art Civique mis en relation avec le cas clinique de la Belgique*, Editions Slijthof, Leyde, 1916. Van Der Swaelmen possède *Civic art: studies in town planning, Boulevards and Open spaces* de T. H. Mawson, un architecte de jardin anglais actif dans le *Civic Design*. Il est en compétition avec Patrick Geddes pour l'élaboration d'un schéma pour le Carnegie Dumferline Trust en 1903 (STYNEN, Herman, *Urbanisme*

Geddes dont l'ouvrage majeur, *Cities in Evolution* est publié en 1915¹⁶⁶. L'auteur des *Préliminaires d'Art Civique*, a une large influence sur le milieu des architectes et des urbanistes modernistes. Ces derniers mettent tout leur espoir dans un « art civique dans une société socialiste »¹⁶⁷ et donc dans l'urbanisme et l'architecture pour créer un cadre nouveau adéquat à un état social renouvelé. Le débat moderniste s'oriente après guerre vers la lutte pour un langage plastique qui se dégage de la réalité politique dans laquelle ils avaient voulu s'engager initialement¹⁶⁸. Cette œuvre de Van Der Swaelmen, ainsi que les revues auxquelles il collabore¹⁶⁹, diffusent dans le milieu architectural des propositions urbanistiques « civiques » qui favorisent la construction de la grammaire participative. Alors que les premiers textes de Geddes sont fondés essentiellement sur la crise de la ville industrielle évoquant la reconstruction d'une ville gangrenée par l'industrie ; les *Préliminaires d'art civique* de L. Van Der Swaelmen sont eux destinés initialement à remédier par la reconstruction à un autre état de crise, celui des villes belges détruites lors de la guerre.

Les instruments qu'il développe incluent pratiquement tous ceux proposés par Patrick Geddes : l'enquête, le travail d'urbanisation globale (de la commune au territoire entier), la « prise en aéroplane, en ballon dirigeable ou captif, ou en cerf volant même », etc. Ainsi que le propose Geddes, le résultat est destiné à être

et société, Louis Van der Swaelmen (1883-1929) animateur du mouvement moderne en Belgique, Pierre Mardaga éditeur, 1975)

¹⁶⁶ H. Stynen avance que c'est plutôt *Town Planning in Practice* de R. Unwin qui présentait des conceptions analogues à celles de Geddes, qui influence la naissance et le développement des villes en Angleterre et en Belgique. Unwin voit dans le *survey* geddesien un outil indispensable pour aboutir à « l'adaptation à la place et à la fonction ». Unwin écrit « l'enquête sur la ville qui devrait être préparée avant tout plan de nouveau développement est faite. Si l'on veut réaliser le meilleur plan, aucune information ne doit être négligée. » (SMET, M., op.cit.p 80.) Van Der Swaelmen en reprend certains schémas dans *Préliminaires d'Art Civique*. Il n'ignore pas l'œuvre de Geddes mais n'y fait pas directement allusion dans ses propres travaux, il lui écrira en 1916 : « en souvenir de l'enthousiasme dont je fus transporté à l'audition de l'admirable conférence que vous avez faite au Congrès de Gand. » Le dessin de l'exposition de Geddes a influencé la mise au point du centre de documentation de l'Union Internationale des Villes de Van Der Swaelmen. P. Geddes qui reçoit le collaborateur de Van Der Swaelmen, Raphaël Verwilghen en Angleterre lui demande de lui faire parvenir un dossier sur le travail du paysagiste belge (Lettre Verwilghen- Van Der Swaelmen 28 août 1916).

¹⁶⁷ BRAEM, R., 1973, cité par H. Stynen, *op.cit.* p 29.

¹⁶⁸ H. Stynen date d'environ 1921 la disparition des aspirations politiques des modernistes dans leurs écrits: l'architecture devient un levier autonome d'un changement de la société.

¹⁶⁹ Des revues belges comme *La Cité* fondée en août 1919(organe de la Société des Urbanistes Belges) ou *l'Habitation à Bon Marché*. Il y eut également une Exposition de la Reconstruction à Bruxelles en 1919 qui voyage ensuite à Gand et dans d'autres villes importantes en Belgique. Van Der Swaelmen comptait sur l'exposition pour informer le public des travaux préparant la reconstruction du pays. On y mentionne des exemples de cités – jardins anglaises ramenés par R. Verwilghen. Sachant qu'il a rencontré Geddes en Angleterre en 1916, son travail à Edimbourg y était peut-être illustré? D'autre part, Van Der Swaelmen dispensa un enseignement intitulé « cours de Municipalisme » (des cours suivis de leçons pratiques et de visites des villes) à l'Institut des Hautes Etudes à Bruxelles au cours de l'année 1921. Il enseigne également à L'Université Internationale d'Otlet la même année.

exposé et publié, l'ensemble des documents représente donc un musée de la cité ouvert au public qui sera effectivement diffusé dans une exposition itinérante.¹⁷⁰

Le corpus des *Préliminaires* est suivi d'une importante annexe, un système de fichage des données d'analyse de la ville et des solutions proposées, qui servent d'instruments. Les *Préliminaires d'Art Civique* proposent des « outils » pour cet « organisme collectif vivant » qu'est la ville dont « chaque partie a son rôle, sa fonction », elle se constitue spontanément. La formation de la ville est « la somme des efforts de tous les citoyens par approches successives d'un Bien-être (utilité), dont les anciens vestiges ont gardé la valeur pour nous par leur Beauté (esthétique) »¹⁷¹. Comme Geddes, il recommande la conservation, pas uniquement de monuments mais aussi de quartiers qui ont une valeur archéologique, historique ou symbolique pour la communauté.

Van Der Swaelmen adopte une posture didactique, la figure de l'autre est la communauté que compose un peuple instruit afin de favoriser la rencontre avec les artistes. Il prône l'éducation du public par le biais d'expositions. L'éducation a une influence immense sur le public en général, à savoir celle de substituer à un individualisme étroit, un idéal élevé de Vie commune. Van Der Swaelmen donne à ce manuel une forme accessible (aussi bien aux particuliers qu'aux fonctionnaires du gouvernement) présentant les résultats de l'Expérience Internationale et la Somme Condensée des Idées actuelles en Art Civique. Il milite pour le rassemblement d'une large documentation iconographique appuyant les exemples et les cas, annexée aux enquêtes ou accessible.

Sa posture expressiviste invite d'une part à la création individuelle, la notion d'individu dont la voix doit porter jusqu'au niveau collectif, est très présente:

« L'Art civique n'est développé qu'avec un Esprit Civique et une Conscience Civique Collective, en opposition au caractère individualiste des extensions urbaines: il est nécessaire d'exposer le DROIT ELECTORAL et la Participation des Citoyens à l'Administration.»¹⁷²

D'autre part, la posture expressiviste est limitée par la posture éthique déclinée en une série de lois. Celles-ci permettent de suppléer à « la faillite moderne de l'instinct » qui oriente l'action de l'Homme dans une voie évolutionniste. La législation

¹⁷⁰ Dans le dessein de publier son encyclopédie Van Der Swaelmen a rassemblé des données documentaires internationales considérables au sujet du *Town Planning*

¹⁷¹ STYNEN, H., *op.cit.*p 71

¹⁷² VAN DER SWAELMEN, L., *op.cit.*p 296, c'est lui qui écrit en majuscules

souhaitée par Van Der Swaelmen permet au Peuple parvenu à une Haute conscience civique, d'appliquer des principes scientifiques et d'observation. Van Der Swaelmen prévoit une législation à deux niveaux : de l'Etat envers les Communes et des Communes envers les Particuliers (figure 7). Ces règlements sanctionnent les principes généraux de l'Art civique et règlent la Procédure de leur Application. De cette façon, le plan établi pour le développement urbanistique reste toujours soumis à une révision périodique pour l'améliorer (ce retour évoque la posture évolutionniste).

Le cadre très strict donné dans cette configuration organisationnelle par la législation en montre un dysfonctionnement possible. La figure de l'autre est entraînée pour accéder au savoir déterminant et elle risque d'y perdre son savoir réflexif et sa richesse subjective, même si Van Der Swaelmen déclare « les lois cadrent la liberté de conception individuelle sans l'entraver ». Toute la configuration semble se résumer dans l'élaboration de médiums et de structures organisationnels.

Si le terme « participation » est courant dans l'ouvrage de Van Der Swaelmen, il est relatif à la procédure administrative ou au politique et n'est pas clairement utilisé pour la conception de la ville (bien que le concept y soit palpable). Il ne s'agit pas de l'enseignement d'une technique constructive mais d'une éducation au processus qui permet au citoyen de gérer la ville. Il décrit notamment la constitution de commissions d'enquêtes composées de spécialistes, mais qui peuvent intégrer le rapport des associations locales ou de particuliers (ceux-ci disposent d'un instrument, le « *civic development survey*»¹⁷³, issu du modèle anglais et très similaire à celui de Geddes, sans doute celui de H.V Lanchester¹⁷⁴). Dans une lettre à Abercrombie en 1916, le remerciant de l'analyse approfondie que l'urbaniste fait de son ouvrage, il est tout à fait explicite sur ce point :

«j'estime qu'il y aurait un immense danger à vouloir faire trop exclusivement du *Town Planning* une science fermée de spécialistes, ou même un faisceau de spécialités associées sans plus. [...]Il ne faut pas perdre de vue que le *Town Planning* s'il est, vu de haut, le savoir technique et encyclopédique de quelques uns, est pourtant, et

¹⁷³ Que Van Der Swaelmen traduit par « l'état de développement civique »

¹⁷⁴ Traduite en français sous l'impulsion du Comité Néerlandais-belge d'Art Civique que préside Van Der Swaelmen, cette méthode de Lanchester de 1915 se base également sur des enquêtes. Ce dernier est un ami de P. Geddes, il travaille avec lui sur de nombreux plans de villes entre 1915 et 1917 en Inde notamment. Il participe en 1947 à l'édition de J.Tyrwhitt avec L. Mumford, *Patrick Geddes in India*. Van Der Swaelmen considère indispensable la connaissance des facteurs physiques, sociaux, économiques, politiques, historiques et légaux qui influencent le projet de ville. (SMETS M.*op.cit.* page 94)

sera toujours en fait, l'œuvre de tous, depuis le *Town-Planner* qualifié jusqu'au dernier des employés communaux et au dernier des citoyens particuliers [...]il faut trouver le moyen par lequel, sous la conduite et l'inspiration des hommes de talent et de science, chacun-le plus humble même - puisse apporter utilement et sans fausse note, sa petite pierre à l'édifice.»¹⁷⁵

Van Der Swaelmen définit lui-même la posture morale comme élément de sa grammaire participative. La participation des habitants dans la ville englobe également la notion de bénéfice telle qu'on la trouve dans le monde du travail, recevoir une valeur ajoutée qui, dans le cadre de l'habitation, est le bien-être:

« et l'un des phénomènes les plus passionnants, celui qui en dernière analyse caractérise peut-être le plus essentiellement la raison d'être et la portée de ce fonctionnement et qui lui confère au surplus une valeur morale, c'est la participation commune à la distribution par doses du fruit de ce fonctionnement, sous les espèces de l'usage de tous les services publics mettant pour le bénéfice de chacun, à la portée de tous parce que infiniment divisé, le produit d'activités et d'installations souvent gigantesques et dispendieuses .»¹⁷⁶

La posture écologique de l'auteur se marque autour de la notion d'échelle et l'amène à définir un objet de la grammaire participative qu'est la cité jardin. D'une part, Van Der Swaelmen n'a pas une vision moyenâgeuse romantique de la ville, même s'il apprécie cette ville sinueuse de formation spontanée (un terme qui qualifie

¹⁷⁵Lettre de L. Van Der Swaelmen à P. Abercrombie, du 9 février 1917, publiée dans STYNEN H., *Urbanisme et société, Louis Van der Swaelmen (1883-1929) animateur du mouvement moderne en Belgique [...] p103*. Le procédé cinématographique sera utilisé par Abercrombie pour faire admettre le plan de reconstruction de Londres par la population en 1945 (le plan a fait l'objet de nombreuses campagnes de diffusion dirigées vers le grand public, ce qui n'étonne pas dans le contexte anglais de 1945. Il est renseigné dans *Films sur l'art*, FIFA, UNESCO, 1960). On en trouve l'essence dans l'histoire qu'en fait Leonardo Benevolo (BENEVOLO, Léonardo, *histoire de l'architecture moderne 3. Les conflits et l'après guerre*, Dunod, Paris, 1980, parution italienne Bari 1960), il cite Le rapport Uthwatt de 1942 « la notion d'urbanisme que nous adoptons comme base de nos développements possède une ampleur que ni l'opinion publique, ni la loi ne lui ont jusqu'à présent reconnue. [...]elle implique la subordination au bien public des intérêts personnels et des désirs des propriétaires. » et donne comme application le plan de Londres, « comme on pense que le succès du nouveau plan dépendra du consensus public, on ne néglige aucun moyen pour faire connaître ses concepts et les rendre populaires par l'organisation d'expositions, des débats et des publications de vulgarisation ». La campagne de communication d'Abercrombie a fait l'objet de critiques dénonçant la démagogie politique d'un procédé de diffusion, démagogie dont seront souvent taxées les pratiques participatives.

¹⁷⁶ VAN DER SWAELMEN, Louis, *op.cit.*p 44

l'harmonie et la fusion entre la nature et l'occupation de l'homme). Il croit que la maîtrise de la machine est un moyen de créer une vie communautaire plus égalitaire pour toutes les classes sociales,¹⁷⁷ un positivisme qui n'est pas étranger à Patrick Geddes. Il plaide pour un style nouveau, celui de la simplification, le modernisme, l'adaptation rigoureuse de l'objet à sa destination qui est génératrice de beauté, tout au moins d'eurythmie. Van Der Swaelmen procède par comparaison des tracés de villes et dégage trois types le carré ou polygonal préconçu, le type sporadique fusion de cellules développées spontanément et le type radio concentrique, le développement le plus naturel et le plus fréquent dans le monde occidental.¹⁷⁸ Il considère que ce n'est pas avec les formes anciennes d'une ville idéale que la communauté doit renouer mais avec les principes qui autrefois produisaient une unité instinctive. D'autre part, « la maison cache la ville aux yeux des architectes », elle a le tort de focaliser l'attention des constructeurs sur un objet purement individuel. Van Der Swaelmen invite à une modification d'échelle, il pressent plutôt le quartier comme « Unité civique » dans la ville, et invite l'architecte à élargir son regard à un objet collectif¹⁷⁹. Le quartier est l'unité de la communauté, Van Der Swaelmen fait référence au groupement moyenâgeux des corporations par quartier. Il analyse la fuite des habitants du centre ville vers la périphérie, laissant le champ libre aux quartiers d'affaires. Suivant cette analyse il oriente son travail vers la cité jardin comme modèle de développement de la périphérie.

La figure de l'autre : la coopérative d'habitat, « le bénéfice indirect augmenté »

Van Der Swaelmen perçoit dans les cités-jardins l'élaboration d'une sorte de communauté où l'individualisme fait place au collectif. D'une part pour des raisons de surveillance, les locataires des coopératives sont ainsi obligés de rendre des comptes à la communauté sur leur comportement. D'autre part, les coopératives du mouvement ouvrier visent à l'éducation populaire. En effet, les ouvriers en coopération mutualisent leur savoir pour élaborer leur cadre de vie, c'est le cas des premières cités anglaises. La cité jardin est un objet de la grammaire participative,

¹⁷⁷ SMETS, M., *op.cit.* p 93

¹⁷⁸ Il s'agit des données résumées par H. Stynen, *op.cit.* p 73.

¹⁷⁹ Siegfried Giedion date des années 1950 cette attitude nouvelle à l'égard de la construction isolée: considérer qu'elle n'est pas essentielle, que l'important c'est le rapport harmonieux entre les différentes constructions faisant partie d'un même ensemble. Il ajoute cette considération dans la réédition de 1966.

elle est la forme conçue comme cadre de vie de la figure de l'autre – la communauté – et elle en est à la fois la résultante. Les principales cités-jardins anglaises comme Letchworth ou Hampstead se basent sur la coopération, mais ne bénéficient pas de la posture actionniste de la grammaire participative développée autour de la *Co Partnership Tenants Limited*. Verwilghen étudie celle-ci avec attention notamment lors de visites en Angleterre. Patrick Geddes, particulièrement réceptif au principe coopératif, a pu également l'y sensibiliser. En effet, Geddes fait la démonstration de l'efficacité de ce système coopératif dans *Cities in Evolution*. Il souhaite montrer la possibilité pour des travailleurs de construire eux-mêmes leurs maisons dans leur propre style «néotechnique». Il ne s'agit pas uniquement d'une coopération financière qui produit un bénéfice en argent, mais bien de la création d'un esprit civique commun qui préside à ces opérations. C'est donc un « bénéfice indirect augmenté » qui est produit, celui du bien – être (« *well-being* »), du raffinement et de la beauté¹⁸⁰. Geddes, lors de ses premières enquêtes et reconstructions de logements à Edimbourg, a déjà conscience que le savoir-habiter et le savoir-faire des ouvriers apportent de la qualité au logement. Il fait référence aux réalisations d'Henry Vivian¹⁸¹ qui était le fondateur de la *Co-partnership Tenants Ltd*, une association basée à Londres, créée pour le lotissement des faubourgs dans tout le pays et dont la première action d'envergure fut *Ealing Tenants Ltd*, en 1901 à Brentham (il y eut quelques constructions déjà dans les années 1880 -1890). Vivian fera partie de nombreuses associations de locataires, notamment à Liverpool à partir de 1910¹⁸² (son adresse télégraphique « *antislum Liverpool* » poursuit en quelque sorte la lutte geddesienne contre le *Super-slum*). L'initiative de Ealing débute par la construction de neuf maisons en rangées puis d'une centaine d'autres entre 1901 et 1907, l'année

¹⁸⁰ GEDDES, P., *Cities in Evolution (...) op.cit.* pp 138-139, il s'agit de la « *Co-Partnership Tenants, Ltd* », initiée par Henry Vivian, *Wales* (Pays de Galles). On pourrait traduire par « Co-association des locataires ». Geddes mentionne encore la Co-association à la page 238, une action qui allie dit-il les points de vue de l'expérience de l'ouvrier, du constructeur, et de l'homme d'état.

¹⁸¹ William Henry VIVIAN fit un voyage d'étude et de diffusion de l'habitat coopératif au Canada en 1910 et aux Etats-Unis en 1912. Paraissent à partir de 1911 dans le *New York Times* des articles au sujet des coopératives de locataires britanniques (« *London's garden Town Plan to help our congestion* »). En 1914, une série de trois articles signés de Samuël P. Orth à propos des *Co Partners* britanniques et des cités qu'ils construisent sont publiés. Orth considère que ces réalisations anglaises sont les premières mondiales, plus intéressantes que les expériences allemandes qui n'ont réalisés que ces appartements et non de véritables cités jardins. Ils sont illustrés de photographies des réalisations. Vivian est reçu notamment par F.C. Howe à un dîner lors duquel il expose son travail de Co-Partnership en Grande Bretagne et fait la promotion de la cité Jardin de Hampstead. F.C.HOWE fait partie du *People's Institute* de New York. Il sera le collaborateur de W. Hegemann pour monter une des premières expositions municipales en 1910 à Berlin. Assiste également à ce dîner Henry Wright (qui dessine Radburn en 1929 avec Clarence Stein) et auquel Lewis Mumford s'associe pour fonder la *Regional Planning Association* en 1923.

¹⁸² Il développe avec R. Unwin Hampstead Garden à Liverpool et d'autres cités jardins anglaises.

où Unwin est nommé pour dessiner le plan de développement d'une cité jardin. Au départ de l'opération c'est un petit groupe d'ouvriers du bâtiment (des menuisiers) qui se réunissent à Ealing pour étudier les plans de maisons financées en co-partenariat. Ce sont des praticiens de la construction qui connaissent les pièges qui les attendent et décident de mettre leurs savoirs en commun. Vivian (d'après un article du *Times* du 04 janvier 1914) propose en 1904 à ses associés de développer leur coopérative financière de logement en accord avec les idées de planification défendues par Patrick Geddes¹⁸³. Ce dernier s'intéresse à la coopération depuis longtemps, en atteste son adhésion à la *Labour Association* (appelée plus tard *the Labour Copartnership Association*) en 1888. Dans *Cities in Evolution*, Geddes recommande de prendre une leçon de pratique auprès des Anglais, mais pas auprès des grands *leaders* de l'industrie capitaliste :

« un plus grand record que ceux de tous ces vrais capitaines d'industrie, même mis tous ensemble, a déjà été fait par des travailleurs. En 1901 un groupe de menuisiers dans le Wales mirent ensemble par eux-mêmes un petit capital de cinquante livres (ceci dans l'espérance que les autres quinze qui les rejoignent puissent aussi faire de même sans trop de difficulté). Ils ajoutèrent à ce démarrage quelque chose de plus; ils le mirent en placement et construisirent un cottage, puis un autre et un autre, et sur ces principes coopératifs, ils amenèrent un degré supplémentaire à ce que les anciens coopérateurs avaient déjà fait. Et de cette façon leur business a grandi; et avec ses dix ans d'âge (1911) les différents groupes de « Locataires en Co-association », ont bien vite ajouté à leur deuxième million de *pounds* la valeur de maisons améliorées. Le leader de cette initiative, le semeur de cette graine de moutarde, Mr Henry Vivian, maintenant membre du Parlement, peut dès lors être pointé comme la preuve que la conduite coopérative d'industrie peut être comparée avec la commande plus individuelle du passé ou même exceller – à la mesure de ses propres standards financiers ou

¹⁸³ Peut-être en 1904 Vivian assiste-t-il à la conférence donnée par Patrick Geddes à la Société de Sociologie de Londres, ou possède-t-il l'étude de Geddes *City Development* publiée la même année. Aileen Reid (*Brentham - A history of the pioneer garden suburb 1901-2001*, Brentham Heritage Society publisher, Brentham (2000), 2006) consultée sur les liens entre les deux hommes m'a confirmé n'avoir pas trouvé de correspondance entre Vivian et Geddes à propos de Brentham. Dans les archives de Geddes conservées à Strathclyde University il y a très peu de références concernant la *Copartnership Tenants and Labour Copartnership*, mais aucune relative à Henry Vivian, Ealing ou Brentham.

de l'augmentation rapide de sa production, avec un dividende direct raisonnable; plus un retour indirect intensifié de diffusion du bien être, plutôt que le contraire. »¹⁸⁴

L'esprit participatif se marque aussi dans le choix laissé aux locataires de la décoration intérieure ou des couleurs, dans la plantation de leurs jardins et l'entretien des espaces publics:

« chaque membre peut avoir une maison construite suivant ses propres plans s'il le souhaite et si l'architecte du domaine les autorise. L'architecte est l'autocrate de ces cités jardins [...] L'individualisme est visible sous beaucoup d'angles: les jardins sont toujours l'expression des moyens et du goût du locataire. »¹⁸⁵

Les postures de la grammaire participative de cette opération peuvent sembler paternalistes et leurs objets des détails, d'autant que la posture activiste disparaît pratiquement une fois les neuf premières maisons bâties. Néanmoins, un tel montage financier rend forcément transparent un grand nombre de données usuellement détenues par le maître d'ouvrage privé de la cité-jardin et suscite sans doute d'autres processus participatifs sous forme d'information ou de concertation. Il est frappant de constater qu'Unwin lorsqu'il est en charge du projet développe d'autres objets de la grammaire participative, de nombreux équipements collectifs. Marcel Smets qui a particulièrement documenté les cités coopératives dans ses travaux, lit dans les mots d'Unwin sa conviction qu'une véritable communauté coopérative pourra naître dans chaque groupe cohérent de cottages:¹⁸⁶

« la coopération croissante entre les habitants des cottages, qui se développera sans aucun doute grâce à l'extension de leur appartenance [...] aboutira au besoin de choses comme des salles communes, des bains, des blanchisseries, des locaux de rencontre, des salles de lecture et peut-être aussi des cuisines communes et des salles à manger. Cela donnera à l'architecte l'occasion d'introduire les équipements centraux dans ses projets de groupes de cottages. »¹⁸⁷

¹⁸⁴ GEDDES, P., *Cities in Evolution* (...) *op.cit.* pp 138-139

¹⁸⁵ ORTS, Samuël, « *England make success of copartnership housing* », *New York Times*, 04 janvier, 1914

¹⁸⁶ Cette interprétation du texte d'Unwin est donnée par SMETS Marcel, *op.cit.* p 87

¹⁸⁷ UNWIN, *Town planning in practice*, Londres, 1911, p 382 cité par SMETS, Marcel, *op.cit.* p 87

L'idée même de coopération perd son élan premier lorsqu'elle est récupérée en quelque sorte par des investisseurs intéressés par ce type urbain de « cité-jardin » en coopération. Lorsqu'elle est institutionnalisée, notamment par l'administration anglaise du logement, l'esprit coopératif est déparé de la posture expressiviste de la grammaire participative. L'élan des habitants associés en coopération est réprimé par l'introduction d'une hiérarchisation : l'administration devient un acteur qui rompt l'égalité de parole des premières expériences, la posture paternaliste apparaît renforcée. C'est ce que relate une interview du *Cooperative Tenants Housing Council* :

« « quelle est la première étape lorsque vous souhaitez développer une cité jardin? Y intéressez vous d'abord des travailleurs ou d'abord des investisseurs? » Ils dirent que c'était une perte de temps de faire appel aux travailleurs avant que le schéma ne soit bien engagé. Ils n'ont pas d'argent à mettre dedans et ordinairement ne sont pas intéressés avant de voir quel résultat celà va donner.»¹⁸⁸

En Belgique, la propagande de Verwilghen¹⁸⁹ et de Van Der Swaelmen pour des cités-jardins avec des organisations coopératives porte ses fruits et cette solution est approuvée à l'unanimité après le principal congrès sur le sujet qui a lieu en 1920 à l'initiative de l'Union des Villes et Communes Belges.¹⁹⁰ Verwilghen est convaincu par la création de coopératives de locataires, et également que si l'occupant détient une part du quartier, la coopérative fortifiera en lui « l'esprit de solidarité de la propriété collective »¹⁹¹. En Belgique, deux types d'associations ont lieu, dans le cas des coopératives de locataires « les habitants pouvaient (théoriquement) prendre part aux décisions et à la réalisation de leur nouvel habitat »¹⁹², tandis que dans le cadre d'une société régionale, ils n'entrent en ligne de compte qu'une fois les travaux achevés. Mais les rapports annuels montrent que la tutelle « bienveillante » des

¹⁸⁸ « *London's garden Town Plan to help our congestion* », *New York Times*, 11 juin 1911

¹⁸⁹Dans son article- « le problème foncier », *Conférence Nationale de l'Habitation à Bon Marché*, Bruxelles, 24-26 avril 1920, Verwilghen propose « l'adoption en Belgique de la formule préconisée en Angleterre par les Sociétés Coopératives de Locataires » ou « *Copartnership Tenants Limited* » [...] elles invitent tous leurs locataires à devenir actionnaires de la société et à participer de la sorte à la fois à la gestion de l'entreprise et au bénéfice qui en résulte. [...] L'on devine l'intérêt qu'il porte dès lors, non seulement à sa propre habitation mais également à toutes celles qui en sont voisines et le soin avec lequel il veillera au respect et à l'entretien de ces demeures. L'épargne aura fortifié en lui non le sens égoïste de la propriété individuelle, mais l'esprit de solidarité de la propriété collective.»

¹⁹⁰VAN DEN BEMPT, A., « Le problème financier », *Conférence Nationale de l'Habitation à Bon Marché*, Bruxelles, 24-26 avril 1920, « il est désirable de porter le maximum d'efforts vers la reprise, par la collectivité de la possession du sol »

¹⁹¹VERWILGHEN, R., *art.cit.* Voir au sujet de ce congrès SMETS Marcel, *op.cit.* pp 106-108

¹⁹²SMETS, M., *op.cit.* p 140

organismes officiels engagés dans la coopérative nuit à l'indépendance de décision des partenaires (en général à cause de considérations financières). Les commandes sont systématiquement faites à des architectes modernistes (par les coopératives de locataires) et lors de concours la rédaction des règlements leur est confiée également en raison de leur engagement dans le développement théorique des cités et de l'Habitation à Bon Marché. Ils sont les spécialistes du montage financier, législatif et architectural de ces coopératives de logement. A cette époque les idéaux politiques et ceux des groupes coopératifs coïncident pour quelques années encore avec ceux des modernistes¹⁹³. Déjà le standard est adopté, les architectes modernistes Bourgeois ou Verwilghen suivis par Van Der Swaelmen considèrent que ce qui importe c'est de loger les gens, pas d'avoir une maison différente du voisin, « c'est l'habitation à bon marché qui va donner son empreinte caractéristique à la physionomie nouvelle de toutes les extensions urbaines de l'avenir. »¹⁹⁴

De plus, les modernistes sont persuadés également que cette cohabitation, de toutes les classes sociales, basée sur la solidarité n'est possible qu'accompagnée d'un « renouveau de la forme »¹⁹⁵. Or souvent, cette forme moderniste isole la cité jardin des quartiers environnant, les conditions d'accession aux logements H.B.M. ne parvenant pas à créer une réelle mixité sociale.

Les cités-jardins, basées sur la « communauté » (mais une communauté qui soumet fortement l'individuel), sont destinées à créer « un sentiment d'appartenance »¹⁹⁶ pour permettre le développement d'une nouvelle société:

« susciter les dévouements générateurs d'œuvres nouvelles. Réunir ces voisins en des réunions amicales pour étudier ensemble les

¹⁹³La coopérative va être de tous temps un des mécanismes économiques pour la construction de logements. Elle s'accompagne parfois d'une coopération en valeur de travail presté par les habitants qui construisent mais reste la plupart du temps en marge d'une participation des habitants autre que financière. Elle sera donc critiquée pour cette raison par certains défenseurs de la participation notamment De Carlo ou encore Bernard Devert le fondateur de « Habitat et Humanisme ». La critique n'a pas pour objet la coopération en tant qu'idéologie mais sa réduction à une idéologie guidée uniquement par l'économie et la réduction des coûts plutôt qu'animée par une âme communautaire. Dans le développement de la ferme radieuse de Le Corbusier dans les années 1930, la coopérative est à la base de l'organisation agricole et a une grande influence sur le type de bâtiments construits pour composer le « village coopératif ». De nombreux mouvements y feront appel lors des reconstructions successives (Castors par exemple en France)

¹⁹⁴VAN DER SWAELMEN, L., *Conférence Nationale de l'Habitation à Bon Marché*, Bruxelles, 24-26 avril 1920. Lors de la même conférence Verwilghen s'exprime ainsi : « que deviendraient ces blocs de maisons conçus dans un esprit unitaire, si chaque occupant pouvait au gré de sa fantaisie modifier les façades ou surélever les pignons? »

¹⁹⁵BOURGEOIS, Pierre, « une expérience d'Art nouveau et de civisme dans l'habitation à bon marché. La Cité Moderne à Berchem Sainte-Agathe »; *L'Habitation à Bon Marché*, 5, N°10, octobre 1925, p 185

¹⁹⁶ SMETS, M., *op.cit.*p110. Le lien créé par les habitants avec leur environnement est caractéristique des opérations en participation, notamment celles qui seront menées lors de la seconde reconstruction.

grands problèmes que posent l'économie, la vie des sociétés, l'art, les sciences [...] harmoniser [...] rechercher la joie.»¹⁹⁷

Au début une vie communautaire assez intense anime les coopératives de locataires (cours de jardinage, promenades en groupe...). Des groupes d'habitants sont constitués pour réfléchir également à comment pourraient être construits « des équipements collectifs déterminés tels qu'une blanchisserie ou un dispensaire »¹⁹⁸ (leur puissance politique fait craindre aux autorités une opposition trop forte, celles-ci s'opposent donc aux coopératives pour le logement en refusant dès lors les subsides nécessaires à leur construction.)

Dans les opérations de cités-jardins, les modernistes se sont approchés de l'habitant au contact de la coopération, bien que la posture participative soit paternaliste, il n'y a pas de volonté marquée de le faire participer. Quoi qu'il en soit, le développement du principe des immeubles en hauteur véritables « maisons communautaires » vont renforcer encore la position paternaliste, leurs allégations sur les bienfaits communautaires de l'immeuble relèvent alors du dogmatisme :

« ils sont si convaincus que leurs réalisations apportent aux occupants le vrai bonheur et l'émancipation qu'ils proposent d'imposer d'autorité leur vision de l'habitat.»¹⁹⁹

L' « Urbaneum »: un lieu citoyen pour participer à la compréhension de la ville

La finalité du travail de Paul Otlet²⁰⁰ est d'aider à la « compréhension universelle »: il favorise une diffusion mondiale du savoir. Suivant ce dessein, il a avec son ami Geddes un idéal commun qui consiste à croire que les hommes ne se font plus la guerre une fois qu'ils se connaissent²⁰¹. Tous deux ont l'espoir de transcender les

¹⁹⁷ DES TILLEULS, A., « De l'esprit collectif, des sentiments de coopération et de quelques questions », *Les trois tilleuls*, 3, N°1, janvier 1926 in SMETS, M., *op.cit.* p 143

¹⁹⁸ SMETS, M., *op.cit.* p142

¹⁹⁹ *Idem* p 150

²⁰⁰ Il assiste aux grandes réunions concernant la ville comme celle de Londres en 1915 sur la reconstruction, puis se rendra au CIAM de La Sarraz en 1928 et participe aux travaux du CIAM de Bruxelles en 1930. Avec l'avocat Henry la Fontaine, ils convoquent la première conférence internationale de bibliographie à Bruxelles en 1892. L'Office International de Bibliographie a pour but de rassembler les notices de tous les ouvrages parus dans le monde à toutes les époques

²⁰¹ FUEG, Jean-François, PIETTE, Valérie, "Otlet, Le Corbusier et la cité mondiale", pp 123-148 in BURNIAT, Patrick (Dir.) *Le Corbusier et la Belgique*, Les rencontres de la Fondation le Corbusier et CFC Editions, Bruxelles, 1997

particularismes locaux et d'asseoir une nouvelle solidarité entre les peuples.²⁰² Cette posture éthique et inspirée d'Otlet donne naissance à de nombreux projets de *Mundaneum* - une cité mondiale: « un instrument pratique à l'échelle des grandes œuvres, qui de toutes parts sollicitent l'activité associée et *trustifiée* des hommes ». ²⁰³ C'est en 1910²⁰⁴ que naît le « musée mondial » destiné à visualiser les données relatives au monde et à son contenu. Deux ans plus tard, en poursuivant ce projet, Paul Otlet fait la connaissance d'H.C. Andersen et de son confrère E.M. Hébrard²⁰⁵, à la création d'un centre mondial de communication. Cette capitale mondiale présente en son centre une tour du progrès - sorte de tour de Babel - environnée de quartiers. Otlet, emballé, détaille donc ce qu'est la cité mondiale et publie en 1917 une « constitution mondiale de la Société des Nations. Le nouveau Droit des Gens ». Il lie son projet de cité au concept de Société Des Nations. Après la guerre, son idée reçoit le soutien de l'Union Internationale des Villes et de l'*International Garden Cities and Town Planning Association*. A la suite de nombreux débats au sein des organisations gouvernementales, alors qu'Otlet privilégie Bruxelles en raison de sa centralité, Genève est choisie pour y bâtir le siège de la Société des Nations.

Otlet séjourne longtemps en Suisse en 1924, n'abandonnant pas son projet, il prend des premiers contacts avec Le Corbusier vers 1927 : il a décidé un an plus tôt de se retirer du projet architectural académique d'Andersen, souhaitant une architecture moderne. Otlet et Le Corbusier collaborent et à la fin de 1928 ils publient *Mundaneum*: il s'agit de créer maintenant une Fondation Mondiale placée sous le protectorat de la Société des Nations (SDN). Le projet comprend outre l'université, la bibliothèque, le Musée Mondial, le Siège des Associations internationales et cinq pavillons réservés aux Etats et aux Villes:

« il s'agit ici d'édifier un système d'enquête mondiale, instantanée, innombrable, multiforme, présentant l'homme dans ses réalisations

²⁰² *Idem* p 126

²⁰³ OTLET, Paul, *Mundaneum. Les instituts internationaux du Palais Mondial*, Union des associations Internationales, 1927, brochure n°124, p 6

²⁰⁴ Paul Otlet fait une communication au congrès de Gand de 1913 intitulée « Un projet grandiose de cité internationale » (P. Geddes ne donne pas de conférence d'après le programme des allocutions). Louis Van Der Swaelmen dessinera également une cité mondiale à Tervuren en Belgique, sur base du projet d'Andersen et Hébrard, il est très au fait de ce sujet et collabore avec Otlet.

²⁰⁵ HEBRARD, Ernest Michel, 1875-1933, architecte français, assiste à Londres au 7^e congrès international d'architectes en 1906 et à la *Town Planning Conference* en 1910. Il expose avec Andersen lors de l'exposition internationale de Gand.

créatrices, conceptrices [...] ce sont des objets, des spécimens, des modèles, des courbes, des photographies, des schémas, etc. »²⁰⁶

Dans le Musée Mondial, Le Corbusier formalise une pyramide arpentée par le visiteur dont la déambulation vers le sommet se mue en promenade architecturale (Figure 7). Ce cheminement évoque celui effectué par le visiteur de l'*Outlook Tower* de Patrick Geddes: il découvre un site à des altitudes et sous des points de vue différents. Le Musée Mondial rassemble l'œuvre humaine, les documents graphiques et de reconstitution scientifique et enfin la description du contexte naturel et les aspects géographiques. Il est assez évident que ce musée est destiné plus à l'élite intellectuelle qu'à la masse, s'éloignant sur ce point de la conception geddesienne. L'admiration d'Otlet pour l'exposition comparative de villes de Patrick Geddes est tangible puisqu'il l'invite au congrès de Gand en 1913. Ce dernier lui dédicace un exemplaire de *Cities in Evolution* quand ils se retrouvent à l'exposition de Paris intitulée La Cité Reconstituée qui a lieu en 1916²⁰⁷ (Figure 8). Paul Otlet suit sans doute l'évolution des travaux de l'Écossais également par le biais de ses relations avec L. Van Der Swaelmen et Raphaël Verwilghen son collaborateur. Leurs pensées se rencontrent autour des variables didactiques et éthiques, Otlet multiplie les médiums organisationnels. Il fonde trois organisations qui suivent les échelles geddesiennes: internationale (Union des Associations Internationales - U.A.I. - créée en 1913 par Otlet et Henri La Fontaine), nationale et enfin un niveau local (Union Internationale des Villes qu'il fonde avec le sénateur Emile Vinck et l'architecte Paul Saintenoy en 1910.) Ces organisations auront une grande influence sur les organes gouvernementaux des différentes nations. Otlet poursuit son projet dans la réalisation d'un Réseau Universel de Documentation qu'il appelle aussi un Réseau *Mundaneum*. Les instituts d'étude qu'il met en place suivent les trois échelles définies au préalable, ils sont au niveau mondial le *Mundaneum*, au niveau national le *Belganeum* (ou *Nationeum* destiné au « planisme »), au niveau régional le *Regioneum* et au niveau local l'*Urbaneum* (destiné à l'urbanisme²⁰⁸). Il s'agit de

²⁰⁶ Le Corbusier in *Mundaneum*, 1928, pp 135-136. Il est important de faire le lien entre la structure apportée par Otlet et la grille mise au point par l'ASCORAL. Partie II Chapitre 3

²⁰⁷ L'exemplaire original est conservé à La Cambre, Bruxelles, la biographie de Geddes mentionne un bref retour de ce dernier à Paris en 1916 lors de l'exposition de la Cité Reconstituée qui reprend une sélection de la *Cities and Town Planning Exhibition* de Geddes(ce dernier parlait français couramment et avait une bonne connaissance de l'italien)

²⁰⁸ SEGERS, Anne, ARON, Jacques (Dir.), *op.cit.* p 174. Le terme d'*Urbaneum* semble utilisé par Otlet à partir de 1931. On le trouve usité dans la communication faite par Otlet lors des Journées de l'urbanisme et de l'habitation organisé par Vinck en 1931 qui a pour objet de débattre du contenu d'une loi sur l'urbanisme.

centres de documentation qui interagissent pour faire circuler les médias utilisés habituellement par les administrations ou les associations. Otlet énumère, pour la classification internationale utilisée dans les centres de documentation, les mêmes moyens que ceux mis en place par Geddes pour l'information des citoyens à propos de l'urbanisme: une section Documentation, suivie de « Musée-exposition », une autre qui concerne « l'Enseignement et la Diffusion » ; viennent ensuite « Discussions, associations, congrès » et pour finir une rubrique « Recherches, Synthèses, Atlas et Codification » (Figure 9).

Otlet est également intéressé par l'urbanisme (l'intérêt pour cette matière en particulier vient peut-être en partie de sa rencontre avec Patrick Geddes). Il définit l'urbanisme comme l'art d'aménager l'espace collectif en vue d'accroître le bonheur humain général, il le voit à divers degrés: un urbanisme de plan mondial, national (ou même au plan colonial !), régional et local. Il considère que les niveaux de pouvoirs correspondent à ces échelles de territoire et que les administrations doivent être remaniées en fonction. A la fin du XIXème siècle et au début du XXème siècle l'urbanisation accélérée s'accompagne de nouveaux challenges pour le pouvoir local et il est indispensable de revoir l'organisation de ces pouvoirs afin qu'ils puissent résoudre les différents problèmes liés à l'urbanisation. Les villes doivent aussi échanger des expériences avec d'autres municipalités, c'est l'objet de l'Union Internationale des Villes fondées en 1913 (et sans doute une des raisons de l'invitation faite par Otlet à Patrick Geddes pour qu'il y installe son exposition).

Otlet conjugue la grammaire participative également dans *Plan Belgique*. La notion locale d'urbanisme est secondée au niveau national par celle de planisme : au « Plan du Travail » (1933) fait écho « Plan Belgique » (1935). Henri De Man²⁰⁹, l'auteur du premier, vise une participation accrue des groupes d'intérêts et des élites de la planification scientifique dans le processus de décision politique. Otlet propose qu'aux côtés du gouvernement, composé des élus représentants du peuple, siègent des associations représentatives de différentes « fonctions » (des conseils spécialisés) et des individuels. Alors que De Man est ministre des Travaux Publics et du Chômage en 1935, il crée un Office de Redressement Economique et la

²⁰⁹ DE MAN, Henri, 1885-1953, sociologue et économiste, homme politique belge, en 1918, de Man fut désigné pour accompagner aux États-Unis une mission gouvernementale chargée d'étudier les nouvelles méthodes de production et les rapports sociaux dans l'industrie américaine en vue de la reconstruction économique de la Belgique. Au début des années 1930, le Parti Ouvrier Belge (P.O.B.) créa un bureau d'études sociales à la tête duquel il appela Henri de Man. Celui-ci était désireux de mettre ses idées en pratique. Déjà, à la demande d'Albert Thomas, directeur général du Bureau International du Travail, il avait établi un projet d'université ouvrière internationale qui, toutefois, devait rester sans suite.

Commission Nationale d'Avis en Matière d'Urbanisme. Son idée est de donner du travail aux ouvriers au chômage, une force ouvrière peu coûteuse, en développant de grands travaux publics favorables à l'industrie. Dès lors, l'urbanisme et la planification régionale sont considérés comme une source potentielle de travail²¹⁰. Le Plan Belgique est développé avec Otlet par Raphaël Verwilghen qui dessine le *Belganeum*, la forme muséale du Plan Belgique destinée à l'indispensable information aux personnes intéressées:

« la matière de ces connaissances est aujourd'hui éparse. L'administration communale en détient une grande partie mais elle ne les fait guère sortir de ses bureaux et peu nombreux sont les services qui les mettent à disposition des intéressés. [...] Le *Survey* envisagé devrait réaliser la mise en commun de toutes les informations concernant tous les aspects de la vie de la communauté, informations passées et présentes, imprimées ou à l'état de prototypes, officielles et non officielles.»²¹¹

Pour Otlet, le Plan est l'outil de la démocratie si les citoyens et les associations ont leur mot à dire dans sa formulation. C'est l'instrument de lutte contre la dictature et la bureaucratie. Il importe donc « d'établir systématiquement le plan général, d'y intéresser toute la population et ses mandataires, d'en rendre tous les éléments constamment visibles et accessibles ». Il propose de constituer une Association Bruxelles Grande ville, Bruxelles Capitale de la Belgique, Bruxelles Cité Mondiale dont l'objet est de coordonner l'action en vue d'instaurer Bruxelles dans cette triple fonction. Il est encore proposé « d'inviter les Habitants de Bruxelles ainsi que les Associations Bruxelloises à devenir membres de l'association nouvelle et à mettre à son service le meilleur esprit civique. »

Il adopte une posture écologique traduite dans l'attention au milieu à diverses échelles et à ses habitants. Il conçoit des objets pour la grammaire participative, la cité mondiale et des instruments, le *Mondaneum*. A l'échelle communale, le bâtiment appelé *Urbaneum* est édifié afin de communiquer les éléments de la ville à tous les niveaux communaux ainsi qu'à tous les habitants. Le programme de l'*Urbaneum* comprend un centre de documentation, une bibliothèque, une salle d'étude et d'exposition. C'est vers 1930, dans le projet de *Mondaneum* pour

²¹⁰ Les créations de De Man sont énumérées dans l'article de Van Acker.

²¹¹ OTLET, Paul, « Sociologie et urbanisme », *L'époque*, 2, 1934, p 85, cité dans VAN ACKER, Wouter, « *Paul Otlet and the Organism of International Organisations* » (...) art.cit.

Bruxelles de l'architecte Victor Bourgeois²¹², qui succède dans la tâche à Le Corbusier, que Paul Otlet établit un rapprochement avec l'homme commun à travers l'idée d'*Urbaneum*²¹³ (l'exposition sur la ville de l'*Urbaneum* est proche du modèle élaboré par le biologiste écossais et accessible au citoyen). Dans « Plan-Belgique » en 1936, V. Bourgeois et P. Otlet, invitent la population à devenir membre d'une association, une sorte d'administration de l'urbanisme pour le développement de Bruxelles alors inexistante, qui organise une exposition présentant « des plans, études et projets présentés par les pouvoirs publics et par les particuliers en ces dernières années ou qui le seraient à l'occasion de l'exposition ». L'association tâche ensuite de dégager un plan général et de promouvoir son exécution²¹⁴. Il n'est pas spécifié si le plan est conçu exclusivement par la figure de l'autre, les membres de l'association, ou en collaboration avec des architectes (Figure 10). L'*Urbaneum* est érigé sur une colline, afin d'apercevoir le panorama de la vieille ville et de s'imprégner de son enseignement. Le bâtiment a trois côtés vitrés à cet effet : cette salle « éloignée de la science austère et pédante [...] inondée de clarté et de simplicité s'adresse à tous »²¹⁵. Au centre du bâtiment se trouve une maquette « évolutive » de la ville. En 1931, Victor Bourgeois travaille à plusieurs projets d'*Urbaneum* dont celui intégré dans la cité mondiale - *Mundaneum* - il le nomme également le musée de l'urbanisme vivant. Dans le projet de 1932 que Bourgeois propose en variante, il introduit une tour d'observation qui rappelle incontestablement l'*Outlook Tower* de Patrick Geddes.

L'idée d'un équipement tel que l'*Urbaneum* naît dans des contextes similaires un peu partout. En effet, l'Américain Lincoln Steffens, journaliste passionné par l'étude de la ville, propose de créer un *Civic museum* en 1908 à partir des éléments rassemblés lors de l'exposition *Boston 1915* – plans de villes comparés, *designs...* (Geddes en a défendu l'idée à la fermeture de l'exposition de Gand en 1913²¹⁶). Lewis Mumford le donne pour médium pratiquement en même temps qu'Otlet, notamment dans son rapport sur Honolulu de 1938 :

²¹² BOURGEOIS, Victor, 1897-1962, architecte belge, principal acteur du Mouvement Moderne en Belgique; il place la dimension sociale au centre de son action d'architecte et d'urbaniste. Il enseigne à la Cambre.

²¹³ OTLET, Paul, « l'*Urbaneum*. Bruxelles, cité mondiale, Bruxelles, Grande ville. Bruxelles capitale de la Belgique », *La Cité*, Vol. 10, n°10, juin 1931

²¹⁴ SEGERS, Anne, ARON, Jacques (Dir.), *op.cit.* pp165-166

²¹⁵ OTLET, Paul, *art.cit.* p 124

²¹⁶ GEDDES, P., *Cities in Evolution (...)* *op.cit.* p 19

« il faut créer à Honolulu un musée civique (*civic museum*) étant une partie d'un projet de *city planning* qui pourrait se partager entre le passé et le futur et être le reposoir naturel du savoir acquis dans le bureau du directeur du plan. Dans de tels musées, le passé, le présent et le futur d'Honolulu pourraient s'étendre sous les yeux, dans une forme si concentrée et simplifiée que chaque citoyen puisse devenir un participant actif et intelligent dans la destinée de sa ville. »²¹⁷

Les musées sociaux collectent l'expérience sociale du monde comme un matériel pour l'enseignement et pour mener d'autres études pour le progrès social.²¹⁸ La volonté de fonder une « sociologie municipale » lors du congrès de Gand semble calquée également sur le Musée Social Parisien²¹⁹. Le lien entre la « sociologie municipale »²²⁰ des Belges et ce que défend le Musée Social Parisien est pratiquement direct.²²¹ Les deux parties portent l'idée nouvelle d'urbanisme, science de la « collection » d'informations et de la comparaison des données²²². Elles proposent les mêmes instruments de la grammaire participative, l'enquête et la collection de documents, d'études et de plans concernant les villes pour les mettre à disposition du public et afin de promouvoir les investigations sur les conditions urbaines modernes et de diriger l'amélioration de l'industrie et de la vie sociale.

²¹⁷ MUMFORD, Lewis, *City Development, Studies in disintegration and renewal*, Harcourt, Brace and Company, New York, 1945 (première édition, rassemble des essais écrits de 1922 à 1945), p148

²¹⁸ Sont cités également dans l'article de Van Acker les homologues belge (Le musée de sociologie Solvay à Bruxelles) et allemand (*Verein für Sozialpolitik*) du Musée social parisien.

²¹⁹ « En 1889, à l'occasion de l'Exposition universelle, des industriels militants présentent leurs idées de réforme dans une « exposition d'économie sociale » à deux volets : « la cité sociale » (un village ouvrier) et la « galerie de l'économie sociale » (présentant des documents et statistiques). Cette galerie, préservée et enrichie, sera reprise par une fondation privée, le Musée social. L'organisme fédère des disciples de F. Le Play, des solidaristes catholiques et des protestants sociaux : tous veulent oeuvrer pour le mieux être des masses et promouvoir l'initiative privée, contre les timides réformes imposées par le gouvernement et vécues comme collectivistes. Entre 1894 et 1914, le Musée social comptera 500 adhérents rédigeant tracts et brochures, donnant des conférences, enquêtant à l'étranger, répondant à toute requête (1200 consultations écrites et 3299 consultations orales en 1900). Bientôt, ils participeront, de fait, à l'élaboration de certaines des premières législations sociales de la IIIe République. En effet, sous la poussée des économistes et de la médecine pasteurienne, les membres du Musée social délaissent progressivement leur conception philanthropique du traitement du social pour plaider en faveur d'une plus forte intervention de l'Etat. C'est cette posture qui, durant la IIIe République, présidera à la formation de l'Etat providence français, tel qu'il finira de se mettre en place après 1945. » Note de GAILLARD, Gérard à propos de HORNE, Janet, *Le musée social parisien, aux origines de l'Etat Providence*, Ed. Belin, Paris, 2004

²²⁰ Reclus invente auparavant le terme de « géographie sociale » pour décrire ce qu'il entend, « l'histoire dans l'espace »

²²¹ Dans la revue de l'Ecole des Hautes Etudes Urbaines, *La vie urbaine*, sont publiés des textes issus de l'Union Internationale des Villes notamment « L'habitation en Belgique » en 1921 d'E. Vinck

²²² L'exposition de Gand en 1913 s'intitule « premier congrès international et exposition comparée de villes »

Ces instruments sont ceux employés par Patrick Geddes, que le fondateur du Musée Social, Marcel Poète²²³ rencontre en 1920 (il a peut-être vu la contribution de Geddes à l'exposition de Paris de 1900 ou à celle de la Cité reconstituée en 1916). Henri Sellier²²⁴, cofondateur du Musée Social, homme de réseau, est vice président de l'Union Internationale des Villes (il en devient président en 1937) et est présent à Gand, il a donc pu tenir Poète informé des travaux de l'Ecossais. Poète adopte une posture évolutionniste et considère la ville comme un organisme vivant, il parle de cycle vital, d'élan vital, inspiré par Bergson comme le fut Geddes, il traite de l'avenir mais se base sur le savoir de l'histoire et il emploie aux recherches urbaines tous les acquis de la connaissance :

« la simple étude des conditions et des manifestations actuelles d'existence de la cité est insuffisante car, faute de points comparatifs de repères dans le passé on ne peut s'orienter vers l'avenir. »²²⁵

L'urbanisme est une science d'observation du « fait révélateur de l'organisme urbain », il s'agit donc de mener une enquête sur la ville. D'autre part, il a une vision écologique de l'urbanisme qui est la science de l'observation du fait social : des habitants de ce milieu. L'urbanisme ne consiste pas dans l'art urbain mais dans la bio-psycho-sociologie écrit-il en 1938. Dès 1919, avec Sellier, ils adoptent une posture didactique, ils fondent l'Ecole des Hautes Etudes Urbaines dont certains cours reprennent les intitulés des sujets développés à Gand: « le municipalisme » par exemple. L'Ecole des Hautes Etudes Urbaines constitue un fonds documentaire de référence sur l'urbanisme, par une collecte systématique pour structurer cette nouvelle science (ce que Poète pratique pour Paris depuis 1903). Le nombre des ouvrages britanniques attire l'attention, elle est due à l'influence mondiale des cités jardins mais aussi des idées de Patrick Geddes (l'institut envisage même l'acquisition de son exposition de Bombay en 1925²²⁶).

²²³ POËTE Marcel, 1866-1950. Fonde avec H. Sellier, l'Institut des Hautes Etudes Urbaines en 1919 aujourd'hui Institut d'Urbanisme de Paris. Il est historien et archiviste...Notamment. Mumford a connaissance des écrits de Poète qu'il tient en haute estime.

²²⁴ SELLIER, Henri, 1883-1943, réformateur social et urbaniste, engagé à quinze ans dans l'action politique et syndicale. Personnalité politique essentielle des questions sociales et urbaines de l'entre-deux guerres. Il est le créateur des cités jardins de la banlieue parisienne (Genevilliers par exemple)

²²⁵ POËTE, Marcel, *L'introduction à l'urbanisme, L'évolution des villes La leçon de l'histoire L'Antiquité*, Anthropos, Paris, (1929) 1967, p 85. Il utilise littéralement les mots de Geddes.

²²⁶ Voir au sujet de l'Ecole des Hautes Etudes Urbaines et de ses collections « Un ancien institut, une histoire de l'Institut d'urbanisme de Paris », Printemps de l'IUP 2005, Ville de Créteil, Université de Paris XII-Val-de-Marne, Insitut d'Urbanisme de Paris, 35 pages

Les *Urbaneum* et les expositions de villes subsistent au cours du siècle comme instruments de la grammaire participative. Ainsi, lors de la refonte du parti socialiste en France dans les années 1970 basée sur une politique participative, les outils de cette la démocratie sont nombreux et l'exposition itinérante est toujours la première citée en matière d'information²²⁷. Plus récemment encore²²⁸, en 2003, le conseil de la Région Bruxelles Capitale, a la volonté de créer un *Urbaneum* à Bruxelles:

« [sa] vocation serait d'assurer le suivi d'informations et d'interfaces, notamment avec les habitants, pour le développement du quartier Europe. [...] autant nous devons garder pour l'ensemble des Bruxellois une maison de l'urbanisme qui concerne les habitants des 19 communes, autant il ne doit pas y avoir de difficultés à avoir un tel outil pour le quartier Europe »²²⁹

Ces penseurs de professions différentes conçoivent par le biais de diverses associations un urbanisme dénommé « art civique » basé sur un savoir universel et une éducation permanente des citoyens. Il se construit au niveau institutionnel sur une politique axée sur la participation à la décision politique... La configuration est organisationnelle et son approche est paternaliste bien qu'axée vers l'éducation de la figure de l'autre. Geddes introduit un principe d'action qui deviendra indissociable de l'urbanisme participatif qui ne peut se concevoir en théorie sans en avoir une pratique. Plusieurs acteurs de l'histoire de la participation montrent le même intérêt et joue un rôle dans l'application du principe coopératif à l'urbanisation. Alors que les théories par lesquelles la coopération leur est dévoilée sont celles de l'économiste français Charles Gide (pour Hegemann et F.C. Howe), lui-même s'inspire d'Elysée Reclus l'ami de Geddes qui rapporte l'expérience des pionniers anglais de la coopération. La relation entre les cités jardins et le système coopératif est diffusée en Belgique par Raphaël Verwilghen à son retour d'Angleterre. La volonté d'impliquer les habitants est évidente à la lecture des études de l'époque, même si la participation reste souvent un slogan plutôt qu'une pratique. La diffusion des idées participatives s'opère par les connections de Van Der Swaelmen avec les architectes

²²⁷ LEFEBVRE, Rémi, « Retour sur les années 70. Le parti socialiste, l'autogestion et la démocratie locale », Journées d'études « Généalogies de la démocratie participative », Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Paris-Val de Seine, 8 et 9 février 2008.

²²⁸ En 2007, à Bruxelles, les auteurs du manifeste *A vision for Brussels* implantent un *mondaneum* dans la capitale de l'Europe (Berlage Instituut)

²²⁹ DUCARME, Daniel, Ministre Président du gouvernement de la Région Bruxelles Capitale, Séance plénière du jeudi 16 octobre 2003, Conseil de la Région Bruxelles Capitale, Session 2003-2004, pp97-98

modernistes et les relations de Paul Otlet. L. Van Der Swaelmen n'a pas été invité à assister au CIAM de la Sarraz (même s'il connaît Mme de Mandrot depuis 1925), Otlet fait partie du comité de patronage du CIAM de la Sarraz et assiste au CIAM de Bruxelles en 1930. Peut-être amène-t-il la dimension du savoir collectif et la participation des habitants au cœur de la réflexion des architectes et qu'il diffuse les idées de Patrick Geddes. Les nouvelles méthodes proposées à l'urbaniste et à l'architecte sont une observation minutieuse et une évaluation attentive des besoins. Les idées participatives exposées à Gand en 1913 notamment, sont les bases des pratiques développées plus tard par les architectes²³⁰. L'engagement pour une politique socialiste des modernistes va peu à peu disparaître au profit d'une lutte pour la plastique moderniste.

Les acteurs de la grammaire participative intègrent dans leur discipline des sciences humaines et sociales, la posture humaniste indique la rencontre avec l'homme. A la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle les institutions et les chercheurs qui se préoccupaient scientifiquement de ces questions sociales sont rares. Un tel constat rend remarquable la création du Musée Social et l'implication en son sein des acteurs de l'histoire participative.

²³⁰ Les théories de Geddes sont un outil de développement de la critique du Mouvement Moderne par les architectes A. et P. Smithson, par le biais de J. Tyrwhitt, mais l'importance de sa pensée pour l'architecture participative est relevée notamment par les architectes G. De Carlo, G. Bardet, M. Lock, John F. C. Turner, L. Kroll, etc...et quelques historiens de l'architecture dans la seconde moitié du XX^e siècle.

CHAPITRE 2. L'URBANISME PARTICIPATIF DANS LE CONTEXTE DU NEW DEAL AMERICAIN

La crise du logement qui suit la seconde guerre mondiale est un déclencheur de la construction de grammaire participative. Mais des fondements sont décelables avant dans le climat politique et économique initié par Franklin Delano Roosevelt depuis la crise de 1929 à travers l'impact du *New Deal* sur la politique américaine du logement. Cette « nouvelle donne », mise en œuvre en 1933, consacre une intervention de l'Etat dans les domaines économique et social, notamment dans la construction de logements et en matière d'assainissement des quartiers pauvres. Lors du *New Deal*, l'urbanisme inclut déjà un processus de planification concertée avec le public, notamment redéfini par Lewis Mumford²³¹. A la suite de Geddes, l'Américain fait une analyse holistique et évolutionniste de la ville dans la région : Geddes s'inspire des idées radicales d'Europe continentale et les combine avec les traditions de la philosophie écossaise (il les appliqua à Edimbourg, Bombay, Jérusalem, Dublin et à bien d'autres endroits), de son côté Mumford applique le concept aux Etats-Unis²³². Il salue le pas important effectué en fondant en 1934 le *Suburban Resettlement Bureau* dans le but de construire des cités-jardins, les «*greenbelt towns* ». Il les cite comme d'excellentes politiques poursuivies sous l'administration du Président F. Roosevelt, tout en regrettant qu'elles aient échoué

²³¹ Mumford l'affirme dans son autobiographie de 1982 et participe par ses écrits à influencer la politique gouvernementale du *New Deal*. Voir à ce sujet MAYER Albert, MUMFORD Lewis, WRIGHT Henri, *New homes for a New Deal. A Concrete program for slum clearance and housing relief*, The New Republic, New York, 1934. Ou encore la propagande filmée du New Deal dont fait partie le film *The City*, commenté par Mumford. Les villes de Radburn ou Greenbelt sont filmées comme exemplaires. Le film compare un commentaire négationniste sur la ville industrielle avec les bienfaits de la ville verte défendue par le gouvernement du *New Deal*. On y montre la ferme du XVIIIème comme référence d'un mode de vie rural dans lequel "la ville était nôtre et nous étions une part d'elle" en comparaison de la détérioration de la vie urbaine. Le but étant de reconstruire de nouvelles communautés répondant "à nos besoins". On peut saisir l'objet du film comme un appel à la participation dans la volonté de centrer la ville sur l'homme, ce dernier en étant la part initiale. On trouve d'autres ouvrages de partisans de la participation publiés à cette époque comme celui des Goodman qui développent notamment les bienfaits des projets de *la Tennessee Valley Administration* du *New Deal*. Les articles relatifs à l'arrivée des autorités pour mettre en œuvre les projets dans la vallée font souvent allusion à un travail en coopération avec les citoyens vivant dans la Vallée. Les membres de l'administration travaillent avec des groupes de citoyens quand ils existent (les associations de fermiers, de mineurs, etc...) sinon les agents provoquent des réunions avec la population afin de motiver le fondement d'associations et de coopératives dont l'énergie et la responsabilisation est indispensable pour développer l'électrification d'une région rurale par exemple. Raymond Unwin aurait également été appelé par Roosevelt afin de le conseiller sur le New Deal en 1933.

²³² Voir à ce sujet, NOVAK, Frank. G., *Lewis Mumford and Patrick Geddes- The Correspondence*, Routledge, Londres, 1995

dans la collaboration effective avec les communautés locales²³³. La politique de Roosevelt suit de nombreuses lignes du programme de la *Regional Planning Association of America*²³⁴: retour des individus vers la campagne mais avec tout le confort urbain technique, culturel et social et la décentralisation des entreprises hors des grands centres urbains. Il souhaite une « planification coopérative pour le bien commun »²³⁵, une posture éthique assurée par la coopération. Le planning devient une part de la politique. Lors du *New Deal*, l'assainissement de la ville passe par de nouveaux projets de logement à New York, Chicago, Boston, Cleveland, Detroit, St Louis, etc. Quand « l'effort Fédéral pour le logement public » est transformé en 1940 en « logement pour les travailleurs de la défense », de nombreux projets voient le jour, réalisés notamment par Oscar Stonorov, sans doute les logements *Carl Mackley* et par certains membres des CIAM comme Richard Neutra et Walter Gropius²³⁶. Neutra réalise plusieurs de ces ensembles de logements collectifs avec des équipements communs par exemple le centre d'apprentissage pour la jeunesse *National Youth Administration* de St-Louis Obispo en Californie, est réalisé entre 1937 et 1939²³⁷. La description laisse imaginer une posture actioniste de la grammaire participative conjuguée à la posture paternaliste de l'architecte :

« ces bâtiments ont été projetés, dessinés et construits par les jeunes eux-mêmes sous la direction de Neutra et en suivant ses méthodes. »²³⁸

Parmi les méthodes, une construction rationalisée, tant au sein du bureau d'études que sur le chantier mais également le travail d'équipe entre les architectes de son bureau, les ingénieurs, les entrepreneurs « et... ouvriers exécutants ! » s'exclame l'auteur de l'article vraisemblablement étonné de ce que l'architecte consulte les

²³³ Dans tous les domaines abordés par la politique de Roosevelt on trouve des exhortations à la coopération de tous au bien être commun rejetant l'individualisme qui n'ont dans la pratique sans doute pas abouti partout mais sont sensibles dans les communiqués du gouvernement. "The government, in effect, is saying to business and industry: "Cooperate voluntarily if you can, but cooperate you must. You must restrain yourselves for the common good. You must fit into your proper place in the new social order. You must serve and no longer selfishly dominate." A far cry this from "rugged individualism." ICKES, Harold L *The Social Implications of the Roosevelt Administration*

²³⁴ Association fondée vers 1923 avec Clarence Stein, et Henri Wright et Lee Ackerman.

²³⁵ « Cooperative planning for the common good » ROOSEVELT Franklin, *The public papers and addresses of Franklin D. Roosevelt. VOL 1 The genesis of New Deal 1928-1932*, Random House, New-York, 1938 cité par HALL, P. *op.cit.* p440

²³⁶ MUMFORD, E., *The CIAM discourse on urbanism, 1828-1960*, (...) *op.cit.* p 142

²³⁷ Ces projets sont publiés notamment dans le numéro spécial de l'*Architecture d'Aujourd'hui* de mai-juin 1946, édition franco américaine, consacré aux travaux de Richard Neutra. L'auteur des articles, Alexandre Persitz est architecte il collabore à l'*Architecture d'Aujourd'hui* sous la direction d'André Bloc jusqu'en 1964.

²³⁸ PERSITZ, A., « Richard Neutra architecte », *Architecture d'Aujourd'hui*, n°6, Paris Mai-juin 1946, p 62

ouvriers. « L'artiste » Neutra est toujours bien présent au centre de l'équipe, l'homme de goût qui supervise ce travail rationnel. Il utilise peut-être les jeunes apprentis du centre comme une main d'œuvre gratuite et disponible sans objectif réel de les impliquer en les faisant participer. Les projets de Puerto Rico donnent un aperçu de la considération portée à la figure de l'autre :

« pour gagner la confiance de la population et éveiller son intérêt, ils [les centres médicaux ruraux et urbains] sont traités en centres communaux et placés en annexes de ceux-ci. Cette conception est particulièrement efficace vis-à-vis des populations arriérées »²³⁹.

Richard Neutra croit peut-être au pouvoir socialisant de l'architecture sur les habitants et à l'éducation populaire plus qu'à l'intervention de ces derniers sur leur habitation (l'auteur de l'article avoue que ce qui l'intéresse le plus dans l'idée de Neutra, c'est de former le goût des ouvriers à une architecture plus conforme à son esthétique d'architecte!) Neutra adjoint au projet à cette fin un centre communal rural « où l'on viendra assister à des conférences, des concerts, des bals, écouter la TSF, suivre des cours de culture générale et d'éducation pratique »²⁴⁰.

Pourtant, malgré ces discours au ton « colonialiste », des pratiques participatives ont lieu à Puerto Rico: un projet de « *self help and mutual help* » est développé avec succès à partir de 1949. Les familles groupées par trente travaillent sur les maisons, des fonds sont libérés et des officiels voyagent dans chaque village pour les encourager. Une fois que les familles signent leur engagement, un superviseur de construction et un travailleur social sont assignés à chaque groupe. Les habitants sont libres de construire et dessiner leurs maisons en utilisant toutes les méthodes qui font sens, en construction traditionnelle ou pas. Entre trente mille et quarante mille maisons sont construites jusqu'au début des années 1960.²⁴¹

Channel Heights exécuté pour l'Office du Logement de la Ville de Los Angeles, construite pour les besoins de l'industrie de guerre aux Etats-Unis présente la même posture didactique de la grammaire participative destinée à une figure de l'autre qui est une collectivité ouvrière (Figure 11). Elle est « probablement une des plus belles réussites de Neutra »²⁴² car permet « la mise en pratique de la plupart de ses principes en matière d'habitation et d'organisation collective ». L'architecte prête une

²³⁹ PERSITZ, A., *art.cit.* La traduction est peut-être la cause de cette appréciation négative.

²⁴⁰ *Idem*

²⁴¹ C'est sur ce modèle que l'architecte John F. C. Turner lance un programme de reconstruction au Pérou en 1958. Voir ci dessous

²⁴² PERSITZ, A., *art.cit.* Ainsi que les expressions qui suivent entre guillemets.

attention toute particulière à l'équipement social de la petite cité, qui regroupe des objets de la grammaire participative: un centre communal avec une salle de réunion, des garderies et un grand centre d'achat en coopérative. Un pavillon permet qu'un jardinier paysagiste dispense des cours aux habitants de la cité et surtout à la jeunesse :

« c'est ainsi que les habitants - ouvriers spécialisés pour la plupart - sont initiés collectivement à l'aménagement progressif de la commune, cet aménagement n'ayant pu être fait pendant la guerre. Innovation extrêmement intéressante et dont la portée ne saurait être sous estimée au point de vue social.»²⁴³

Le même numéro de la revue présente l'exposition des Techniques Américaines d'Habitation et d'Urbanisme « 1939-194X »²⁴⁴, montée par Paul Nelson. Elle doit prendre place au sein de l'Exposition Internationale de l'Habitation qui doit avoir lieu en 1946 à Paris (organisée par le Ministère de la Reconstruction et avec l'appui du gouvernement des Etats-Unis et de l'industrie américaine du bâtiment.) Elle détaille les recherches entreprises aux Etats-Unis pendant l'effort de guerre qui provoque le déplacement de populations autour des centres industriels et pose le problème de leur logement à court et à long terme. La *Federal Public Housing Authority* évoque des habitations dont le prix de revient est limité à trois mille cinq cents dollars US de l'époque. Elle étudie la cellule d'habitation mais aussi l'urbanisation de ces nouvelles citées jusque dans les aspects de la vie sociale:

« on s'aperçut très vite que les architectes à qui fut confiée la tâche de réaliser les premières cités n'avaient qu'une idée très approximative de ce qu'est une habitation ouvrière et qu'il ne suffirait pas de réduire à l'échelle une habitation traditionnelle pour obtenir des plans viables. »

Persitz insiste sur le fait que l'architecte ne fait pas partie de la même classe sociale que le futur habitant.

La solution américaine ne favorisera pas la participation des habitants, mais consistera en l'élaboration de normes et de directives d'exécution - des données standard - sur lesquelles les plans d'urbanismes seront établis: « L'équipement

²⁴³ *Idem* p 65

²⁴⁴ L'intitulé ne mentionne pas la date de fin de la guerre encore inconnue.

social des nouvelles cités est le fruit d'une observation méthodique des premières réalisations provisoires ». Ce standard est donc issu d'une forme de *feed-back* du projet exécuté par phases (le médium utilisé n'est pas explicite).

Le rédacteur « ne peut qu'admirer les résultats surprenants dans un pays capitaliste par excellence qui a su donner un sens collectif très poussé à ces agglomérations créées de toutes pièces[...]avec les centres communaux, les clubs, les pouponnières, les écoles, les centres d'achats, etc..., qui sont des acquisitions fondamentales pour les masses ouvrières aux Etats-Unis»²⁴⁵.

2.1 La figure de l'autre : la communauté active du Moyen Age urbain

Lewis Mumford²⁴⁶ dépeint avec reconnaissance, dans chacun de ses écrits jusqu'à la fin de sa vie, l'inspiration que fut pour lui Patrick Geddes à partir de 1915 (il entretient avec l'Ecossais une relation particulière, presque filiale). Les ouvrages de Mumford sont une source précieuse de diffusion et de concrétisation d'une grammaire participative en architecture et en urbanisme. Sociologue, il est aussi publié dans la presse architecturale; son premier article paraît dans le *Journal of the American Institute of Architecture* (AIA), auquel il collabore de 1913 à 1928. À ses articles dans *Architectural record* à la fin des années vingt, s'ajoutent de nombreux ouvrages concernant la ville. Lewis Mumford y met en relation la technologie, l'histoire et l'organisation sociale avec l'architecture et l'urbanisme mais, surtout, il concrétise les idées de Geddes, qui sont alors amplement diffusées dans le monde de l'architecture sur le continent américain²⁴⁷. Sa critique de la ville concerne la réalisation de la planification idéalisée, il déplore l'échec du passage de la théorie à la pratique. La planification fonctionnelle de la cité du XXème siècle est remise en question parce qu'elle s'oppose notamment au mode de vie des membres d'une communauté médiévale.

²⁴⁵ *Ibidem*

²⁴⁶ MUMFORD, Lewis, 1895-1990. Il découvre les écrits de Geddes à 18 ans. Il lit *The Evolution of Sex* (1899) et *Evolution* (1911), tous les deux co-écrits par Geddes et J. Arthur Thompson. Il lit également *City Development*. Ils se rencontrent à New York en 1923, Mumford va suivre ensuite les leçons de Patrick Geddes au collège des Ecossais à Montpellier, lors de sa visite d'Europe en 1925. Les deux hommes vont correspondre pendant 16 ans. Voir à propos de leurs relations l'article de Mike Small.

²⁴⁷ *The Culture of the Cities*, Secker and Warburg, Londres, (première édition 1938) 1946

Des objets pour la communauté active : town meeting

Lewis Mumford montre combien la configuration spatiale du « *town meeting* » (lieu où les citoyens se rencontrent face à face dans un bâtiment spécial, le « *town hall* ») en Nouvelle Angleterre est significative. Pourtant, les peuples du monde occidental conçoivent leur vie dans une politique démocratique abstraite et désincarnée sans donner à leurs unités locales un autre organe officiel que le bureau de scrutin. Mumford plaide pour la construction de lieux destinés à la communauté et à son rassemblement.²⁴⁸ Ces lieux civiques de groupement des citoyens à l'échelle locale sont indispensables pour relever le défi d'une déclaration d'indépendance qui a donné la liberté au peuple américain. Mais ces espaces dans lesquels s'exprime la démocratie ont malheureusement disparus par la suite. Hanna Arendt²⁴⁹ observe que la déclaration est restée un texte théorique dans le sens où seuls les représentants du peuple (au lieu des citoyens individuellement) ont eu l'opportunité de s'engager dans les activités d'« expression, de discussion, de décisions » qui sont les activités de la liberté. Elle rappelle qu'il y avait aussi peu d'occasions d'exercer cette liberté publique dans la république des Etats-Unis, que sous la tutelle britannique précédente. Comme le souligne Harendt, L. Mumford montre l'importance de la commune qui n'a jamais été comprise par les fondateurs. Il est en effet important quand des individus perdent leur travail ou leur logement, de leur donner l'opportunité de réagir et de se rassembler un lieu adéquat.

Le modèle du centre communautaire muni de tels services, présent dans les réalisations du *New Deal*, est un objet de la grammaire participative de la période. L. Mumford met l'accent sur l'importance de la diversité régionale du logement plutôt que de planifier la construction de maisons préfabriquées à l'échelle nationale, des modèles conçus en termes du plus grand dénominateur commun. Il pense que les avocats de la « maison - conteneur » ignorent le besoin de la communauté. Ils montrent du mépris à l'égard de la coopération et de la solidarité rendues possibles seulement dans le vivre ensemble tout en faisant usage des services collectifs

²⁴⁸ MUMFORD, L., *op.cit.* p 483

²⁴⁹ ARENDT, Hannah, *Essai sur la révolution*, Gallimard, Paris, 1967. On peut dire d'Arendt(1906-1975) qu'elle tient à fonder l'Etat sur la participation populaire, sans supprimer les instances représentatives et les institutions politiques du gouvernement. Le citoyen d'Arendt participe activement au maniement des affaires humaines.

(librairies, hôpitaux, églises, écoles et associations politiques.) Mumford rappelle ce paradoxe de l'architecture moderne:

« nous pouvons atteindre à l'individualité seulement à l'échelle de la communauté; quand nous essayons de réaliser l'individualité dans des unités isolées, le résultat obtenu est une monotonie hideuse, chère et attristante dans l'effet. »²⁵⁰

Mumford adopte une position critique face à l'urbanisme du Mouvement Moderne et il aiguille les modernistes de la branche américaine vers la prise en compte du facteur humain. Il prône l'importance du lieu de rassemblement dans la ville et met en exergue ce que la spontanéité des usagers apporte à ce lieu. En 1940, José-Luis Sert²⁵¹ rencontre des difficultés pour faire éditer son livre, *Nos villes peuvent-elles survivre ? Un ABC des problèmes urbains, leurs analyses, leurs solutions : basé sur les propositions formulées par les CIAM, par J.L. Sert et CIAM*²⁵². Il approche Lewis Mumford afin qu'il écrive la préface du livre. Bien entendu, Mumford reproche aux CIAM leur manque de considération pour la culture, l'histoire, les habitants des villes et leur modèle urbain basé sur quatre fonctions. La lettre adressée à Sert met l'accent sur les « organes » des associations politiques et culturelles:

« le loisir qui nous est donné par la machine ne libère pas seulement l'homme moderne pour le sport et les excursions du week-end : il le libère aussi pour une pleine participation aux activités politiques et culturelles, assurant qu'elles soient adéquatement planifiées et en rapport avec le reste de son existence. Les organes des associations politiques et culturelles sont, de mon point de vue, les marques de distinction de la ville : sans elles, il n'y a qu'une masse urbaine... Je regarde leur omission comme le principal défaut de la planification urbaine routinière. Et je trouve leur absence dans le programme des CIAM presque inexplicable. Tant qu'aucune attention n'est accordée

²⁵⁰ Deux articles dans *Architectural Record* en janvier et février 1930 sont réédités en 1945. « *Mass-production and housing* » in MUMFORD, Lewis, *City Development, Studies in disintegration and renewal*, Harcourt, Brace and Company, New York, 1945 (première édition, rassemble des essais écrits de 1922 à 1945)

²⁵¹ SERT José- Luis Sert, 1902- 1983, architecte catalan émigré aux Etats-Unis en 1939. Il rencontre Le Corbusier en 1928 et a travaillé dans son atelier, il assiste au CIAM de Frankfort puis à celui de Bruxelles. Une fois en Amérique il s'engage pour la fondation d'un groupe Ouest des CIAM. Il écrit sur la ville fonctionnelle *Can our Cities Survive?* Publié en 1942.

²⁵² *Can our Cities Survive, An ABC of Urban Problems, Their Analyses, Their Solutions : Based on the Proposals Formulated by CIAM, par JL Sert and CIAM*. Il s'agit de la publication du rapport du CIAM IV, le premier effort de propagande des CIAM aux Etats-Unis, finalement édité aux Etats-Unis en 1942

à ce domaine, dans une investigation future, je trouverais très difficile d'écrire l'introduction que vous suggérez.»²⁵³

Lewis Mumford au début de 1943, déplore le manque d'attention à une cinquième fonction : « le rôle culturel et civique des villes ». Cet espace, objet de la grammaire participative, décrit par Mumford est très proche de la notion de « Core », élaborée lors des dix années suivantes et débattue notamment au CIAM 8 de 1951, qui apporte une posture expressiviste et spontanée²⁵⁴.

Postures évolutionniste et écologique : le « passé utilisable » et l'integral planning

Mumford développe le « passé utilisable », une posture évolutionniste. Chaque génération dispose d'un passé dans lequel elle peut saisir le changement des relations des citoyens et de la société: sans passé et sans continuité il n'y a pas d'avenir. L'idée est geddesienne, la connaissance par le citoyen des communautés ancestrales l'aide à lutter contre l'individualisme que la société moderne encourage. Mumford transpose dans le texte la participation du domaine civique à l'urbanisme et à l'architecture, il affirme l'importance de la participation des citoyens pour assurer la vie de leur communauté et pour la préservation de l'environnement qui l'abrite.²⁵⁵

La posture évolutionniste qui assure la transmission du savoir de l'habitant des villes pour la protection de l'environnement bâti est conjuguée à la posture écologique (Mumford qualifie Geddes de premier « sociologue écologiste »²⁵⁶). L'écologisme de Mumford s'observe dans le passage à l'échelle régionale de la planification qui englobe la protection du milieu en termes de ressources naturelles et de ressources humaines, notamment pour le logement des communautés humaines :

« la Planification Régionale est la Nouvelle Conservation - la conservation des valeurs humaines main dans la main avec les

²⁵³ MUMFORD, Eric, *The CIAM discourse on urbanism, 1828-1960* (...) *op.cit.* pp 133-134. Lewis Mumford à J.-L. Sert le 28 décembre 1940 (folder E1 JLS)

²⁵⁴ Voir plus loin l'intervention de Jaap Bakema lors de ce congrès apporte heureusement une autre dimension au Core et se base sur l'exemple de la ville médiévale également. Ian Mc Callum amène aussi la vie dans le Core moderne (« spontanéité dans le Core ».)

²⁵⁵ L'importance vitale pour l'homme de lier présent, passé et avenir est mise en exergue également par Siegrfried Giedion dans *Mechanization takes command*, en 1948. Dans la conclusion il relativise l'idéologie du progrès qui par la spécialisation éloigne l'homme de toute emprise sur son environnement: Chaque génération doit porter à la fois la charge du passé et la responsabilité de l'avenir. « Le présent est de plus en plus envisagé comme un lien important entre hier et demain. » (p 723)

²⁵⁶ *The Culture of the Cities*

ressources naturelles... L'agriculture permanente plutôt que le dépouillement du pays, la forestation plutôt que l'abattage, des communautés humaines, dédiées à la vie, la liberté et la poursuite du bonheur plutôt que des installations de squatter [...] »²⁵⁷

La posture éthique de Mumford se manifeste aussi par le sens social dont l'architecture est dépourvue jusqu'au milieu du XIXème siècle. W. Morris achève symboliquement l'authentique révolution socialiste en prenant le logement comme point de départ du nouveau mouvement architectural: il faut se tourner non pas vers la mécanisation et le profit mais vers l'humanisation et le service. Mumford opère un retournement intéressant et pose l'architecture comme point de départ de la conception de la ville: le processus de conception et de réalisation architectural sert de modèle à la planification urbaine. L'architecture joue un rôle dans la transformation de l'environnement parce qu'elle reflète, dans une période de désintégration sociale et de spécialisation, une large variété de faits sociaux : l'état de l'industrie, des arts, de la tradition empirique, du savoir expérimental, le processus d'organisation sociale et d'association, les espoirs enfin de toute une société. La forme architecturale, en effet, cristallise et rend visible les besoins vitaux et révèle les relations latentes. Elle est constamment mise à l'épreuve par l'usage des habitants. L'architecte rassemble une multitude de matières, d'arts et crée dans l'acte de construire cette espèce de coopération intelligente que voit Mumford à l'échelle plus large dans la société : la notion de « *planning* » est particulièrement mise en valeur dans cet art. L'architecte confronte les besoins et les désirs humains, les faits incontournables du site, des matériaux, de l'espace, des coûts ; en retour, il modèle l'environnement au plus près du rêve humain. Dans un sens social, l'architecture est plus avancée que toute technique purement mécanique, parce que les bonnes constructions intègrent toujours, dans la phase de conception et celle d'opération, la compréhension de l'expression des besoins naturels humains.

Chaque période du bâti permet de lire le processus compliqué des changements qui prennent place à l'intérieur de la civilisation. L'architecture est un guide pour ordonner les autres départements d'activité. Néanmoins, l'unité élémentaire de la planification n'est plus la maison ou le bloc de maisons : l'unité élémentaire c'est la

²⁵⁷MUMFORD, Lewis, « *Region- to live in* », *The Survey, 1925 in City Development, Studies in disintegration and renewal*, Harcourt, Brace and Company, New York, (première édition, rassemble des essais écrits de 1922 à 1945) 1945. C'est lui qui utilise les majuscules.

ville, parce que c'est seulement dans les termes de cette formation sociale plus complexe que tout type particulier d'activité ou de construction a de la signification. Le but d'un tel *planning* c'est la mise en scène adéquate de la vie communale.

Le lien fondamental entre l'architecture et l'urbanisme est donc introduit par L. Mumford, ce sont les postures évolutionniste et écologique de la grammaire participative qui se conjuguent pour assurer la mémoire du temps d'une part et une considération spatialiste du local et du régional. En mettant en rapport les deux pôles du construit – l'architecture de la maison et celle de la ville - il montre la possibilité d'une solution participative fondée sur la communauté des habitants plutôt que sur le «logement ». Mumford opère ici une redéfinition de l'architecture qui sera adoptée par les architectes seulement quinze ans plus tard, lors de la reconstruction succédant aux destructions de la seconde guerre mondiale. Lewis Mumford fait le choix de ne pas traiter le problème du logement à partir de la résolution du problème de la maison comme cellule individuelle, mais à partir de la communauté comme unité à planifier, une forme d'architecture qu'il définit comme intégrale (*integral planning*). Mumford commence d'abord par la communauté et il traite les problèmes d'économie, de *planning* communautaire, de techniques et l'architecture comme un tout. Il s'agit de laisser les caractéristiques d'une maison ou d'un appartement dériver d'un tout social particulier. La solution n'est pas une quantité fixée mais une variable, adaptée au sol, au climat au paysage, aux conditions industrielles, aux groupes raciaux, le tout rappelant la complexité qui fait une communauté humaine.

Plutôt que de se demander avant toute chose comment conserver la maison comme problématique ou unité de logement, il propose une question plus large: comment les exigences fondamentales de la vie domestique peuvent-elles être concrétisées dans un programme de communauté moderne?

Le « common man »

Mumford prend comme figure de l'autre, ainsi que l'ont fait les présocialistes, la communauté et la forme coopérative, il les considère comme emblématiques de l'esprit américain et fondatrices du développement urbain. Mumford étudie la communauté de la ville médiévale. Il renverse dès lors l'idée d'une planification urbaine théorique: la ville naît des actes spontanés de ses citoyens. Mumford reprend l'idée, récurrente dans les textes de Geddes, que le «drame de la vie» est

influencé par le décor urbain. La ville du moyen âge est, par exemple, la scène des cérémonies de l'église, Mumford interprète la procession peinte par Durer sur la place d'Anvers, au XVIème siècle en ces termes:

« notez le grand nombre de personnes déployées dans cette procession. Comme dans l'église elle-même, les spectateurs sont à la fois les communiants et les participants : ils sont engagés dans le spectacle, le regardant de l'intérieur et pas de l'extérieur : ou plutôt, le ressentant de l'intérieur, agissant à l'unisson, et pas démembrés, réduits à un simple rôle spécialisé. La prière, la messe, la cérémonie de la vie, mariage ou funérailles, la ville elle même était le plateau des scènes du drame, et le citoyen lui-même était un acteur.»²⁵⁸

Il montre une posture éthique également, aspirant à plus de richesse, mais mesurée en termes de vie plutôt que de profits et de prestige, de même il souhaite plus de pouvoir humain, celui de contrôler et de diriger.²⁵⁹ Mumford montre l'importance d'établir à nouveau des objectifs plus humains que ceux poursuivis par méprise : il propose au lecteur de choisir le chemin de la vie, anciennement appelé le chemin du salut, et qui maintenant est aussi la voie de la survie. Il fait de l'élaboration participative du plan un outil d'éducation civique au sens politique de l'engagement, de sorte que chaque citoyen fait l'apprentissage de la démocratie. Il veut que la vie politique, au lieu d'être le monopole de spécialistes, devienne une démarche constante de la vie quotidienne, comme de se rendre chez le boucher pour la femme au foyer et aussi fréquente que les visites de l'homme chez le barbier. Mumford souhaite que les concepteurs favorisent cette participation.²⁶⁰ Un auteur américain contemporain de Mumford, Saul Alinski, publie en 1945 "*Reveille for Radicals*", un manuel pour ceux qui veulent changer les choses sur le plan légal et le plan économique de la société. Les postures actioniste et didactique scandent sa formule de succès : "Agiter+ aggraver/ éduquer+organiser »²⁶¹.

²⁵⁸ MUMFORD, Lewis, *The Culture of the Cities (...)* op.cit. p 64

²⁵⁹ Cité dans SMALL, M., « Lewis Mumford et la rébellion des disciples », diffusé sur le site WWW.patrickgeddes.co.uk, 2004

²⁶⁰ Dans son commentaire de la planche VII, intitulée « *the regional complex* », de *The Culture of the Cities*, il montre une rangée de petites maisons à toits plats, "*a co-operatively built community* " à Neuhbühl, près de Zurich: la construction spontanée de toits plats dans l'Amérique rurale, plutôt que du toit traditionnel en pente, est révélateur que seul un petit nombre d'architectes américains ont interprété de façon adéquate les besoins essentiels des paysans.

²⁶¹ Saul ALINSKY, 1909- 1972, actif à Chicago, in Free Range Activism Website 'Virtual Library' -- <http://www.fraw.org.uk/library/>

La posture mumfordienne est évolutionniste, il remet en cause la trop grande spécialisation et en appelle aux artisans pour transmettre leur savoir de génération en génération, en veillant à éviter le caractère fragmenté des spécialisations modernes. Lewis Mumford utilise le terme « *common man* » comme figure de l'autre, il considère naïf de penser que les géographes, les sociologues ou les ingénieurs peuvent formuler eux-mêmes les besoins sociaux sous jacents à un bon plan régional. Le travail du philosophe, de l'éducateur, de l'artiste et du « *common man* » n'en sont pas moins essentiels. Si ces derniers ne sont pas activement impliqués dans le processus de planification, on retombe dans la situation « des vieux dominants et non pas d'émergence des nouveaux. »²⁶² Sans une participation intelligente et une compréhension de la plus petite unité à chaque étape de son élaboration, le plan régional restera inerte. Mumford juge nécessaire de conserver le « standing de l'amateur », de demander à celui qui arrive non pas « d'où venez vous ? » mais « que pouvez vous faire ? » (« *what you can do ?* »). Mumford évoque donc un plan organique et ses trois attributs : « *renewal : flexibility : adjustment* », renouveau, flexibilité et ajustement, le plan lui-même est l'outil de la posture évolutionniste.

La figure de l'autre est également incarnée par le *city planning council* regroupant des représentants non payés de métiers ou groupements (par exemple les professions médicales). Quinze membres sont choisis pour leurs compétences dans leur domaine, ils doivent être encore actifs et très intéressés dans leur vocation et dans le bien être de la ville. Ils élaborent un plan directeur avec un staff compétent pour les problèmes d'enquête, d'architecture, techniques et économiques, le directeur du plan doit être rémunéré et nommé pour dix ans au moins. Le support du *city planning* c'est l'enquête menée par des spécialistes dans tous les domaines et poursuivie également dans les écoles de la ville. Le savoir intime de la ville, ancré par les années et l'expérience. Un *master plan* est un instrument valable à condition qu'il ne soit pas vu comme un monument fixé pour toujours et inflexible. Il est plutôt comme un instrument, vu et revu par chaque génération, d'année en année²⁶³.

²⁶² MUMFORD, L., *The culture of the Cities (...)* op.cit. p 377

²⁶³ C'est grâce à l'intérêt éveillé par son livre *The Culture of the cities*, que le *chairman* d'Honolulu et l'architecte Harry Simls Bent, l'invitent à réaliser une expérience pratique. Il s'y rend en juin 1938. Les descriptions sont extraites de son rapport in MUMFORD, Lewis, *City Development, Studies in disintegration and renewal, (...)* op.cit.

2.2 Des Pamphlets pour rénover Philadelphie: « YOU »

Alors que Geddes dénonce la ville industrielle européenne et ses nuisances, dans le contexte du *New Deal* aux Etats-Unis et les années 1940, les architectes Louis Khan et Oscar Storonov²⁶⁴ critiquent la ville malade dont les logements sont malsains et dont l'ambiance « gangrène » la communauté. Il s'agit donc de reconstruire des quartiers qui soient qualitativement supérieurs à un amalgame de maisons côte à côte. La participation des habitants est suggérée par ces architectes à Philadelphie pour opérer cette reconstruction. La marque des écrits de Lewis Mumford est palpable dans le discours des deux brochures où apparaît la dimension participative. Louis Khan assiste en 1944 au congrès « *New architecture and city planning* » aux côtés de J.-L. Sert. Ce dernier y présente « *The human scale in city planning* », il complète l'idée du centre développée deux ans plus tôt dans *Can Our cities survive?* (c'est ce même texte qui constitue son exposé au CIAM de Bridgwater). Il apporte des éléments essentiels pour la grammaire participative: les fonctions « manquantes » selon la critique de Lewis Mumford sont ajoutées par Sert au *design* urbain moderne: un centre aux fonctions civique, culturelle et gouvernementale, où se déploie la vie administrative et la manifestation des « inclinaisons naturelles »²⁶⁵ des citoyens. Il invoque pour ce faire les idées de grands designers urbains: Arturo Soria y Mata et Patrick Geddes. Son texte réintroduit en outre l'homme comme base de la planification. Sert évoque également l'ouvrage d'Eliel Saarinen qui décrit la ville autour du thème organique et du « cœur de la ville »²⁶⁶. Saarinen rédige explicitement son livre pour le grand public, persuadé que la population de la ville doit faire preuve d'action mutuelle pour obtenir des résultats positifs. Le sujet ne concerne pas les seuls urbanistes professionnels ou les autorités civiques mais « chaque habitant de la communauté »²⁶⁷. Saarinen a la conviction que pratiquement rien ne peut être accompli si les gens ne s'investissent pas

²⁶⁴ Oscar STORONOV, 1905-1970, architecte américain né en Allemagne émigré aux Etats-Unis en 1929. Il travaille dans l'atelier d'André Lurçat à Paris entre 1928 et 1929. Il est ensuite l'associé d'Alfred Kastner à Philadelphie et de Louis Khan. Il organise avec ce dernier l'exposition *Better Philadelphia* en 1947.

²⁶⁵ SERT, J.-L., « *The Human scale in city planning* », *op.cit.* p 155

²⁶⁶ SAARINEN, Eliel, *The City, its growth, its decay, its future*, Reinhold Publishing Corporation, 1943. Le rapprochement avec l'article de Sert est tiré de *Sert 1928-1979*, *op.cit.* pp 153-155

²⁶⁷ *Idem* p ix, la pensée de Saarinen évoque pour moi la culture participative des pays nordiques qu'il amène aux USA.

individuellement et collectivement et n'amènent pas leur support positif au projet de ville. A partir de 1944, J.-L. Sert « travaille » la grande ville en la composant d'un « *cluster* » de petites « *subcities* », une structure polycentrique et décentralisée qui évoque le modèle geddesien de « conurbation ». Sert a recours à l'archétype de la ville médiévale, caractérisée par des distances courtes, une taille limitée par des murs et surtout plusieurs « *civic centers* ».

Quelle que soit la tournure qu'a prise le travail de l'architecte Louis Khan, son association avec son confrère Oscar Stonorov a été féconde en écrits pour l'urbanisme participatif et en projets de logements axés sur la vie d'une collectivité et non sur la seule notion fonctionnelle d'abri. Lors de projets antérieurs, seule la conscience sociale dont fait preuve Oscar Stonorov évoque une posture éthique propre à la grammaire participative. Les associés de Philadelphie élaborent des pamphlets qui sont des instruments de la grammaire participative mais ne la mettent pas en pratique.

Oscar Stonorov est d'origine allemande et après avoir étudié la sculpture et fait polytechnique à Zurich, il travaille dans l'atelier d'André Lurçat²⁶⁸ en 1929, année de la sortie d'*Architecture*, manifeste pour un modernisme modéré. Lorsqu'il émigre à New York à la fin de l'année, Stonorov rapporte de France les leçons de Lurçat et peut-être ses idées pour le logement social (ou pour le groupe scolaire Karl Marx à Villejuif). Lurçat a sur Stonorov une influence déterminante pas tant à cause de l'apprentissage formel qu'en raison de l'ouverture à la dimension publique de l'architecture qu'il éprouve alors²⁶⁹. Après le projet que Stonorov élabore avec Alfred Kastner²⁷⁰ pour le concours du Palais des Soviets, leurs pensées sont jugées gauchistes et avant-gardistes par leurs confrères New-Yorkais. Si bien qu'en 1932, ils s'installent à Philadelphie où un syndicat local d'ouvriers (*the Federation of Full Fashioned Hosiery Workers*), leur commande les *Carl Mackley Houses* (1931-1934) qui forment le premier ensemble de logements sociaux construit aux États-Unis dans l'esprit des *siedlungen*. Stonorov, est animé d'une conscience sociale rare chez les architectes américains mais bien dans l'esprit du *New Deal*, et à l'issue d'une étude approfondie des besoins, de nombreux équipements collectifs et sportifs sont

²⁶⁸ LURCAT, André, 1894-1970, architecte et urbaniste français, communiste, séjourne en URSS fin des années 1930. Il est l'architecte – urbaniste de la reconstruction de Maubeuge et y développe une grammaire participative. Voir le chapitre à ce sujet ci-dessous.

²⁶⁹ Cette influence est établie par COHEN, J.-L., DAMISH, H. (Dir.), *André Lurçat*, Thèse de doctorat, EHESS, 1985, IFA Fond Lurçat, boîte 458, p 575

²⁷⁰ KARSTER, Alfred, architecte allemand (1900-1975)

aménagés²⁷¹ (Figure 12). Si Storonov est toujours en relation avec Lurçat, il suit sans doute l'évolution des maisons commandées à ce dernier et inaugurées en 1932, au *Werkbund* de Vienne. La relation entre Lurçat et Storonov serait à approfondir afin de comprendre l'intensité de la pensée sociale de Storonov assez isolée aux Etats-Unis et son rôle probable dans le passage teinté d'idéologie de gauche de la carrière de Louis Khan. Mais surtout pour trouver les fondements de leurs projets exprimés dans les brochures qu'ils ont rédigées à partir de 1943 et qui défendent un urbanisme participatif. La même année avec Georges Howe et Louis Khan, Storonov signe pour la *Federal Public Housing Authority* les logements de *Carver Court*, considérés comme le premier projet de *self-help housing and mutual aid*, une autoconstruction assistée par un architecte²⁷² (Figure 13).

Louis Khan quand à lui est présenté comme un enfant du *New Deal*. Dans les années trente et quarante Khan est vraisemblablement un socialiste engagé. Il met son pouvoir professionnel au service d'une cause, convaincu de la nécessité d'un état providence et du rôle déterminant que doit jouer la pratique de l'architecture.²⁷³ D'autres auteurs montrent l'engagement de son agence et de quelle façon elle en a bénéficié : l'objectif est de construire, par l'architecture, une communauté active du point de vue décisionnel, qui puisse répondre à la crise des idéaux et des modèles que connaît la société de l'époque. La volonté d'intervenir directement sur la scène politique conduit l'agence à devenir l'organe exécutif de quelques organisations civiles et gouvernementales. Dans le sillage de cet engagement social, les travaux de l'agence se concentrent sur la planification urbaine et la conception d'habitat

²⁷¹ Description du projet Dictionnaire Hazan, notice O. Storonov, I. Ce projet illustre le livre de J.-L. Sert *Can our Cities Survive ?* en 1942. Les bâtiments sont classés et comportent plus de deux cents appartements et des fonctions communes telles buanderie, piscine... soutenus par l'effort gouvernemental pour la construction de logements à bas loyers, des idéaux qui seront soutenus par l'association des planners dont fait partie Lewis Mumford.

²⁷² 1943 *Carver Court Housing* à Coastville Pennsylvanie. La *Federal Public Housing Authority* commande des logements à un prix de revient très bas (3500 dollars par rapport aux 6000 dollars des logements d'avant 1940), certains projets sont affichés à l'exposition de 1939-194x, dont le commissaire est Paul Nelson, un compte rendu est publié en France en 1946 dans *L'Architecture d'Aujourd'hui*. On considère que ce projet est le premier projet de *self-help housing and mutual aid*, autoconstruction assistée par un architecte. Ils sont publiés notamment par Vincent Scully dans *Architecten von heute* (Georges Braziler, New York, 1962). Iconographie 13 : des logements que Khan a réalisés avec Alfred Kastner, légendés « *Hightstown, New Jersey, 1935-1937* ». L'image 14 est une construction à ossature en béton avec des parkings sous le logement et un couronnement en bois avec un toit plat à petite « casquette », légendé « *Howe, Storonov und Khan. Wohnungsbauentwicklung Carver Court, Coatesville, Pennsylvanie, 1941-1943.*

²⁷³ FRAMPTON, K., « *Louis Khan and Philadelphia. Notes on modernization and the Transhistorical City* » in GREGOTTI, Vittorio (Dir.), « *Louis I. Khan 1901-1974* », *Rassegna*, mars 1985. L'histoire des relations entre architecture, politique et société qui entrent dans la recherche de Khan et qui impliquent des personnalités comme Lewis Mumford est décrite dans S. W. Goldhagen, *Louis I. Khan's Situated Modernism*, Yale University Press, New Haven, 2001

individuel ou collectif. Fasciné par le modèle de la *siedlung* allemande, archétype moderne d'une nouvelle façon de considérer les relations entre architecture, ville et société, Khan intègre progressivement les thèmes du débat européen²⁷⁴. Quelques années après la parution des pamphlets analysés ci-dessous, l'orientation idéologique que prendra sa carrière est différente, notamment lorsque Khan évoque le plan de Philadelphie réalisé en 1951:

« quand vous construisez une maison, vous pouvez parler avec la famille. Quand vous construisez une église, il vous est possible de parler à un comité. Mais quand vous construisez une ville, vous êtes probablement incapable de parler aux habitants. Je veux dire 50 000 personnes. Cela veut dire que vous devez abstraire le problème. Soudain vous êtes tout seul. Mais d'une certaine façon, une maison n'est pas si différente d'une ville. Je sais que je ne vais pas avoir beaucoup de gens là et il y a une certaine limite quand vous dites « *house* ». Dans la forme de la maison, je pense aussi à sa vulgarité. Je pense à chaque personne qui peut vivre dans cette maison, pas seulement une personne particulière. De la même façon, chaque personne doit avoir la possibilité de vivre dans une ville. »²⁷⁵

La configuration méthodologique de Khan et Storonov

Les deux brochures « Pourquoi la planification de la ville est votre responsabilité » et « VOUS et votre quartier...Introduction pour la planification du quartier »²⁷⁶ sont éditées par la firme *Revere Copper and Brass* en 1943 et 1944 (La seconde publication sera reproduite dans *Architectural Forum* en 1945).

Dans ces deux publications, ils s'attachent aux processus d'identification et de responsabilisation sociale qui doivent exister dans la ville, perçue comme un milieu communautaire. Ils insistent sur la nécessité d'amener les citoyens à une nouvelle

²⁷⁴RIVALTA, Luca, *Khan Louis I., La construction poétique de l'espace*, Le Moniteur, Paris, septembre 2003, p 31

²⁷⁵ COOK, John W., KLOTZ, Heinrich, *Conversations with architects*, Lund Humphries, New York, Londres, 1973, interview de L. Khan

²⁷⁶ "Why city planning is your responsibility", Oscar Storonov and Louis I. Khan, New York, Revere Copper and Brass, inc., 1943. "YOU and your neighborhood....A primer for Neighborhood Planning", Oscar Storonov and Louis I. Khan, New York, Revere Copper and Brass, inc., 1944 (source: ces pamphlets sont conservés dans la Fondren Library, Rice University, Houston, Texas).

appréhension des lieux urbains, conçus non plus comme des espaces destinés à contenir des fonctions institutionnelles, mais comme des extensions de l'espace domestique:

« le plan d'une ville est comme le plan d'une maison. [...] La pièce du père est son bureau et son atelier. La ville a ses bâtiments administratifs, ses musées, ses bibliothèques et lieux éducatifs [...] la maison de quartier est le club du quartier, le lieu de rassemblement des gens dans votre quartier [...] est le centre de croissance sociale et de cohésion du voisinage. [...] nous croyons que c'est un bâtiment essentiel pour stabiliser le voisinage. [...] Les quartiers sont liés à une communauté.»²⁷⁷

Ils veulent convaincre qu'une ville planifiée de façon réfléchie donne une meilleure communauté, ils veulent sensibiliser la population et essayer de l'impliquer dans les processus de planification par l'intermédiaire de comités où renaîtrait l'atmosphère de l'agora antique ou l'esprit de participation démocratique des communautés de la Nouvelle Angleterre. Storonov et Khan expliquent le rôle du plan et du projet, instruments nécessaires pour ordonner démocratiquement la croissance de la cité mais aussi l'importance de la participation des habitants à la réalisation de leur quartier.

L'introduction écrite par le président de la *Revere Copper* est liée aux objectifs fédéraux pour le relogement des ouvriers de l'effort de guerre: il faut leur proposer plus qu'un abri et stimuler leur intérêt pour un logement à bas prix et une vie meilleure :

« *Revere* est maintenant dans la troisième année de présentation des idées des architectes et designers importants aux yeux du public. Nous avons reçu plus d'un quart de million de contacts concernant ces publicités - large preuve de l'intérêt passionné pour cette matière».²⁷⁸

L'introduction du pamphlet des deux architectes rappelle leur posture éthique et militante:

« en tant qu'urbanistes professionnels, nous apprécions la vision

²⁷⁷ RIVALTA, *op.cit.*, p 34. Extrait du pamphlet de Khan et Storonov

²⁷⁸ KHAN, L., STORONOV, "YOU and your neighborhood....A primer for Neighborhood Planning ", (...) *op.cit.* Oscar Storonov and Louis I. Khan, New York, Revere Copper and Brass, inc., 1944, Introduction. Toutes les citations suivantes du chapitre sont tirées du pamphlet. Ce sont les auteurs qui typographient en majuscules. Traduction J. le Maire.

d'avenir et l'intelligence de *Revere Copper and Brass Incorporated*, qui se sert de la force de la publicité pour travailler au service de la cause de la participation des citoyens à la planification urbaine. *Revere*, comme nous, peut prévoir que si les vieilles maisons sont réparées et des neuves construites, des métaux durables comme le cuivre seront utilisés pour une vie plus longue...Le fait, d'autre part, qu'une industrie importante soit concernée par la grande responsabilité que nous partageons tous dans l'emploi de nos idées, de la puissance humaine et des richesses matérielles, quand il s'agit de reconstruire nos villes, est une source de profonde satisfaction. Nous nous sentons très chanceux que nous ait été offerte l'opportunité de: (a) nous exprimer librement en termes qui nous espérons font sens pour la majorité des gens et (b) d'ajouter notre voix à l'appel à l'action des citoyens sans laquelle notre démocratie est défailante. O. Storonov. Louis I. Khan».

Un extrait de *Faith for living*²⁷⁹ est mis en épigraphe pour résumer les idées et la société que souhaitent édifier Khan et Storonov:

« le test final d'un système économique, ce ne sont pas les tonnes de fer, les tanks de pétrole, les kilomètres de textiles qu'il produit : le test final réside dans les produits ultimes - la sorte d'hommes et de femmes qu'il éduque et l'ordre et la beauté et le bon sens de leurs communautés ».

Les quartiers pauvres qui sont « des lieux morts » ne sont pas leur objet, mais des quartiers vivants dont les habitants sont la vitalité²⁸⁰. L'omission du bidonville révèle la nécessaire évolution des idées urbanistiques qui a lieu dans les années cinquante et soixante à travers la considération pour des objets d'étude tels que les bidonvilles ou les quartiers auto construits d'Afrique du nord.

²⁷⁹ MUMFORD, Lewis, *Faith for Living*, Harcourt Brass & Co, Neaw York, 1940

²⁸⁰ « *This Primer deals with neighborhoods that are ALIVE* »

Un objet de la grammaire participative, l'unité de quartier

Le pamphlet livre des « recettes » pour appréhender l'urbanisme de son quartier : le regarder d'en haut pour se rendre compte de l'îlot et de ses rapports avec les autres blocs. Il s'agit aussi de détailler si c'est bien un « quartier » qui est observé, c'est-à-dire s'il comporte une école, des aires de jeux, et si la distance est raisonnable entre ces équipements, les activités répertoriées et le domicile de chacun. Khan et Storonov définissent le quartier par les groupes d'habitants de mille à mille cinq cents familles qui vivent groupées autour de l'école élémentaire, « une unité naturelle », dont les besoins peuvent être compris par chacun des membres de la communauté. L'unité de quartier est une échelle utilisée depuis le début du XXème siècle, notamment dans le plan de New York de 1929, qui favorise le schéma idéal de la vie communautaire réunissant les familles.

Dans ce pamphlet la posture écologique des architectes se concrétise notamment sur le confort des déplacements à pieds et en dénonçant la surface abusive qu'envahissent les voies de circulation alors que « dans les zones anciennes de nos villes, les rues occupent plus de 30% de tout le territoire. Elles doivent être réduites de moitié ». Les distances parcourues lors des déplacements quotidiens, ainsi que l'unité de quartier sont déjà utilisés par Sert dans son texte *The Human Scale in City Planning* de 1944²⁸¹ (il est un des promoteurs du 'Core' piétonnier lors du CIAM 8).

L'école que décrivent Khan et Storonov « doit être à une distance faisable à pied de chaque maison qu'elle sert, ou pas plus loin qu'un demi mile. » Ils réutilisent l'illustration de Lewis Mumford dans *The Culture of Cities*, montrant la ville de Radburn (New Jersey 1929)²⁸². Lewis Mumford la décrit comme la première ville dans laquelle est abandonnée la rue corridor bordée de maisons et où est introduite une séparation entre les fonctions de la vie domestique et le bruit et le trafic de la

²⁸¹ Dans les projets présentés aux CIAM d'après guerre se marque l'importance des cheminements piétons dominant dans les villes anciennes. E. Mumford, qui relève cette préoccupation naissante dans l'urbanisme des CIAM, quantifie l'unité de quartier habituelle entre cinq mille et onze mille habitants. L'enfant doit marcher moins d'une demi-heure jusqu'à l'école et de préférence sans traverser les grands axes.

²⁸² Souvent citée en exemple ensuite (par Gaston Bardet notamment dans ses ouvrages et à propos de sa reconstruction du Rheu. Voir chapitre ci dessous) la construction de la ville de Radburn (New Jersey) débute en 1929, à l'instigation du *City Housing Corporation*, sur des plans conçus par Clarence Stein (1882-1975) et Henry Wright (1878-1936). Le concept de « Nouvelle ville » pour cette communauté planifiée est issu du travail d'Ebenzer Howard et Patrick Geddes. Le cheminement piéton séparé des automobiles, le cul de sac, le *super-block* sont autant de concepts développés à Radburn. L'Association de gestion de Radburn est exemplaire d'une gestion participative dans la durée qui permet la persistance de la ville au sens physique et de la communauté. Lewis Mumford cite chronologiquement les travaux d'Owen, d'Howard (Ietchworth), Hilversum, Frankfurt-am-Main de E. May puis Radburn (*The Culture of the Cities, op.cit.* p 399)

rue. Des espaces verts continus sont prévus entre les blocs d'habitation et pas seulement en ceinture de la ville. La déviation des autoroutes autour du quartier et le développement des piétonniers qui permettent aux habitants d'aller d'un point de la communauté à l'autre sont mentionnés par Mumford. C'est Radburn qui a donné l'impulsion à « l'Administration américaine du Repeuplement » fondée par le gouvernement fédéral en 1934, de créer de nouveaux modèles urbanistiques qui combinent dans des villes nouvelles (et plus sur les ruines des bidonvilles) le logement avec tous les éléments communautaires. Le *Super-block* de Radburn est une solution au *Super-slum* de la ville industrielle.

La figure de l'autre : Le conseil de planification

L'interpellation de la figure de l'autre est directe comme en témoigne la couverture : « VOUS et votre quartier ». Khan et Storonov enjoignent les citoyens à agir afin de prendre en main l'avenir et leurs désirs :

« MAIS avez vous déjà pensé à la façon dont le CITY PLANNING peut vous affecter vous et vos enfants et votre mode de vie ? Ici il y a quelque chose à quoi vous pouvez être utiles en tant qu'individus, et dans lequel vous pouvez mettre votre empreinte. »

Pour l'urbaniste leur « maison est une parmi des milliers » tandis que les habitants, savent quels sont leurs besoins vitaux. Une fois les besoins énumérés et afin de les satisfaire, le pamphlet détaille la constitution des conseils de quartier et la hiérarchie des instances de planification dans la ville (Figure 14):

« seuls vous êtes impuissants... comme individu, votre pouvoir repose dans les organisations de citoyens. L'idée de base de la réunion de ville, de la Nouvelle-Angleterre est la participation citoyenne. Les quartiers doivent recréer l'esprit des réunions de ville pour obtenir le support des citoyens pour agir.»

La constitution du conseil de planification s'appuie une communication vers le public. Khan et Storonov conseillent une bonne préparation du premier contact avec les habitants du quartier: une série de données statistiques ou des « plans masse » que les autorités peuvent fournir doivent être consultables, des livres sur les domaines du logement, du loisir et de l'école peuvent être rassemblés, les citoyens peuvent se faire

aider par des organisations de *planning*... Un président doit assister à chaque conseil de quartier et une représentation variée des habitants est préférable : un homme d'affaire, un travailleur, une femme au foyer, un enseignant, un ministre, un ingénieur, un architecte ou un dessinateur (ces deux derniers dans la liste de Khan et Storonov ne seront pas toujours recommandés dans les opérations de participation, le rôle de l'architecte étant souvent remis en question). Selon Kahn et Storonov le support technique pour expliquer ou dessiner les plans est indispensable. L'architecte ou l'ingénieur à ce stade ne sont que des techniciens qui peuvent expliquer les plans ou aider à dessiner.

Les objectifs du conseil de quartier sont définis, il s'agit de mettre au point un programme et un plan schématique. Par contre, la réflexion des habitants ne doit pas concerner le lieu de travail :

« parce qu'une partie si vitale de votre ville, la partie industrielle, doit être reliée à tout un système de rails, de services aériens et routiers. L'organisation de ce puzzle hautement complexe est le travail de la commission de planification de votre ville [...] Les quartiers ne doivent pas être abîmés par les industries lourdes, dans chacun d'eux, un transport aisé, direct et rapide, vous amène à votre travail. »

A titre d'exemple sont listés « ce que les urbanistes croient qu'un bon quartier doit avoir », les habitants eux-mêmes déterminent néanmoins les besoins de leur quartier. A partir des explications des architectes, les participants travaillent sur le plan masse ou sur un modèle démontable du quartier. Sur cette maquette, les vieilles maisons peuvent être remplacées par des neuves. Les architectes proposent des symboles à disposer sur le plan, des questions à se poser, des photos de la situation qui illustrent les problèmes. Dans leur pamphlet, Khan et Storonov convoquent des images du quotidien pour appuyer leur propos: des enfants jouant dans les terrains vagues, des cabanes de « bric et de brocs » et des rues des bidonvilles à côté de leurs croquis²⁸³ : autant d'éléments révélateurs de la prise en compte du contexte. Après un certain nombre de réunions, le rapport des habitants est envoyé à la Commission de Planification de la Ville.

²⁸³ Geddes publie également des photographies de cabanes de jardins assemblées au hasard, en 1915 dans *Cities in evolution*.

L'école et le quartier général : des instruments pour la grammaire participative

L'école tient une grande place dans la grammaire participative décrite dans le pamphlet américain, elle est un lieu d'éducation destiné aux enfants mais aussi un lieu de rencontre et de rassemblement des adultes dont « le gymnase et la salle de rencontre sont disponibles pour l'usage de la communauté » ; elle est « le centre naturel du quartier ». Dans la liste des « besoins du quartier », elle vient en première position, avant même la maison de quartier ²⁸⁴:

« ce que les urbanistes croient qu'un bon quartier doit avoir :

- des rues sûres
- une école moderne
- des plaines de jeux
- une maison de quartier
- une crèche
- un immeuble pour jeunes
- des centres d'achat

tous ces éléments qui font et servent la communauté doivent être en relations rapprochées les uns avec les autres. »²⁸⁵ (Figure 15)

L'école va permettre le rassemblement de groupes de représentation des habitants pour obtenir ce dont ils ont besoin dans leur quartier:

« Est-ce que votre quartier a un comité d'école ou une Association de Parents et de Professeurs ? C'est l'intérêt des citoyens qui est la première condition nécessaire pour obtenir ce dont vous avez besoin. »

Les architectes font une référence directe au paragraphe de Lewis Mumford,

²⁸⁴ L'école est presque redondante avec la fonction de la maison de quartier qui est le centre de la croissance sociale et de la cohésion du voisinage, « c'est un lieu qui vous aide à appartenir » et l'endroit où discuter des affaires du quartier. Quelles sortes de pièces contient la maison de quartier ? « Cela dépend de vous. Vous écrivez votre propre programme ». L'architecture va conditionner le bon déroulement de la vie de la communauté : une maison de quartier, des espaces verts pour les 12-14 ans, une maison pour les jeunes qui ont de 14 à 16 « qui sont le problème de tous les quartiers ».

²⁸⁵ « *What are neighborhood needs ?* » Ces différents éléments proposés par Khan et Storonov sont listés dans le *United States Housing Act* de 1937, issu de l'Autorité Fédérale pour le Logement lors du *New Deal*, énonçant les principes du standard minimum pour le logement. Ce document de 1937 se différencie des précédents codes de construction en ce qu'il ajoute la dimension récréative et une série de facteurs qui définissent l'environnement de la communauté (distances par rapport aux écoles, création de parcs, de plaines de jeux, relation des quartiers au reste de la ville.) Ces critères sont basés sur la santé physique et mentale de toute la communauté et pas seulement de la famille qui habite un logement.

«L'école comme le noyau de la communauté »²⁸⁶. Mumford la compare à l'église de la ville médiévale et il définit la taille du quartier à l'aide de la distance à parcourir à pied entre la maison la plus lointaine et l'école²⁸⁷. L'école est l'objet de la posture didactique de la grammaire participative à deux titres, d'abord en raison de son rôle pédagogique et ensuite parce qu'elle offre un lieu de rassemblement pour les citoyens. Si Lewis Mumford n'évoque ni la forme, ni l'architecture de l'école qu'il décrit, la planche VIII de son ouvrage montre une école de Richard Neutra que Mumford présente comme un type « courant en Suisse». Kahn et Storonov dimensionnent en mètres carrés la cour et les locaux en rapport avec le nombre d'enfants. Les images d'école du pamphlet sont très proches de la référence mumfordienne. Publiée sans légende ni référence iconographique dans la brochure, l'école illustrée n'est autre que la *primary school* de Bâle de l'architecte H. Baur (Figure 16). Siegfried Giedion²⁸⁸ publie la même prise de vue dans *A decade of new architecture*, en 1951. Il y donne les informations suivantes :

« 1939 : école primaire de plain-pied pour 480 garçons et filles de 6 à 14 ans. Les trois ailes disposées perpendiculairement à la pente ont chacune un préau. Les ailes sont reliées par des corridors couverts le long du mur de soutènement. Devant chaque classe il y a une surface dallée, séparée de la suivante par de la végétation. Par beau temps, on y enseigne en plein air. »²⁸⁹

Herman Baur est membre de la Fédération des Architectes Suisses pendant cinquante ans, il en préside le comité de 1938 à 1944. L'école construite en Suisse qui illustre le *Primer* de L. Kahn et O. Storonov en 1943, a pu être présentée à l'Exposition Nationale Suisse de 1939 et diffusée par le biais des membres suisses des CIAM et de la Fédération des Architectes Suisses (FAS)²⁹⁰. Siegfried Giedion va

²⁸⁶ "The school as community nucleus" in MUMFORD, Lewis, *The Culture of Cities*, (...) *op.cit.* p 471

²⁸⁷ *Idem* p 473

²⁸⁸ Siegfried GIEDION, 1888- 1968, secrétaire général des CIAM préside à l'édition de plusieurs rapports CIAM, il a un impact sur la diffusion d'une grammaire participative. Partie II Chapitre 3

²⁸⁹ GIEDION S., *A decade of New architecture, dix ans d'architecture contemporaine*, Editions Girsberger, Zurich and New York, 1951, p 174

²⁹⁰ Il semble que la Suisse ait une expérience plus ancienne de l'école « moderne ». Lorsque J.L. Sert doit réaliser une école à Barcelone en 1932, il demande de la documentation à S. Giedion, celui ci prie son confrère suisse Moser d'envoyer une série de photographies. Ces images serviront à la composition de *l'International Modern Scholle exhibition* qui a lieu à Madrid en décembre 1932 et à Barcelone en janvier 1933. Le « *Moser Album* » était un compendium exhaustif des résultats des recherches européennes et américaines à propos d'architecture d'école (il contient des recommandations comme l'éclairage par deux côtés des classes...). L'école de Sert a un rôle social important à jouer comme lieu de réunion et de relation entre les habitants, les enfants, les parents...voir à ce propos MUMFORD, Eric, ROVIRA, Joseph, BORGATELLO, Octavio (Ed.), *Sert*

rencontrer la même année Oscar Stonorov lorsqu'il organise dans sa ferme de Phœnixville une réunion CIAM. Il est possible qu'en visionnant les projets de Stonorov, comme celui des *Carl Mackley Houses* (1931-1934), la discussion porte sur l'emploi du bois - courant dans les réalisations du *New Deal* et que l'on retrouve dans l'architecture suisse de la fin des années trente - et pourquoi pas sur les projets de Hermann Baur. Cette école a pu sembler un bon exemple aux urbanistes qui décrivent le centre d'enseignement du quartier comme un bâtiment bas avec des espaces de jeux extérieurs. Cette redondance d'images laisse imaginer que S. Giedion a peut-être lu les pamphlets de Philadelphie et que la participation des citoyens ne lui est pas étrangère avant qu'il aborde le CIAM VI de Bridgwater (voir dans la seconde partie.) Une autre illustration du pamphlet propose une référence fondatrice de l'introduction du bois dans l'architecture moderne, Khan et Stonorov l'utilisent sans notice pour figurer la maison de quartier. Simplement légendée « *photo by Museum of Modern Art* »²⁹¹, la photographie montre l'intérieur de la bibliothèque de Viipuri de Alvar Aalto, au plafond ondulant (elle est construite entre 1927 et 1935). Le langage de l'architecture suisse ou scandinave, qui utilise le bois ou la pierre, est un des médias que les modernistes d'Europe exploitent afin de rendre l'esthétique moderne compréhensible par le « *common man* » : un langage commun permet l'appropriation par le public de l'esthétique moderniste et assure que l'architecture soit un art auquel il peut participer (voir le chapitre consacré au *New Empiricism*) (Figure 17).

Le quartier général est un instrument de la grammaire participative. Il a une position centrale dans le quartier et investit un local commercial désaffecté. Khan et Stonorov assurent qu' « un endroit que chacun peut voir va aider à maintenir l'intérêt. » Il est établi, déjà en 1943, que la persistance du comité de quartier va permettre la réussite de l'opération d'urbanisme participatif et une appropriation par les habitants tout au long de la réalisation (Figure 18).

Dans les années qui suivent l'édition des pamphlets, Oscar Stonorov développe plus avant l'option participative urbanistique (tandis que L. Khan poursuit son travail vers une architecture plus empreinte de sa vision intérieure et personnelle). En 1948, à Lausanne, c'est Stonorov qui signe le rapport des Etats-Unis lu à la réunion de

1928-1979 half a century of architecture complete work, Joseph M. Rovira editeur, Fondation Juan Miro, 2005

²⁹¹ Une grande exposition est consacrée au travail d'Alvar Aalto par le MOMA de New York en 1938

l'Union Internationale des Architectes (UIA). De nombreux architectes y assistent : des Suisses, dont Hermann Baur, des Belges, Victor Bourgeois et Henri Gilis qui fonde avec Gaston Bardet, le disciple de Geddes, l'Institut Bruxellois d'Urbanisme...

Le premier thème abordé s'intitule « l'architecte et l'urbaniste », il définit les tâches de l'un et de l'autre. Ce sujet illustre la confusion d'échelle qui règne entre l'architecture et l'urbanisme et la redéfinition dont l'architecture fait l'objet à la fin des années quarante. Selon un premier intervenant, la figure de l'architecte s'insère dans l'anonymat d'une équipe de travail qui s'attelle à des tâches nouvelles dont « cette architecture amplifiée (qui) devient ce qu'on a convenu d'appeler urbanisme »²⁹². Le rapport d'Oscar Storonov développe le rôle de l'architecte devant ce nouveau devoir, « l'architecte et l'urbanisme » :

« en USA comme ailleurs, l'urbanisme est en pleine évolution. Pour notre démocratie occidentale, la question primordiale est celle de la collaboration des spécialistes avec la population. Notre rôle de citoyen, d'urbaniste statisticien et d'architecte visionnaire, nous impose une triple responsabilité qui se résume dans la nécessité d'être compris par nos concitoyens. C'est la raison pour laquelle un grand nombre de nos villes possèdent des Conseils civiques de citoyens, qui servent de liaison entre les Commissions d'urbanisme, les autorités et la population. Les difficultés ne semblent pas tant provenir des citoyens, ni des questions d'ordre technique, mais plutôt du manque de préparation psychologique de l'architecte. Il en est resté à la mentalité du XIXème siècle alors que notre époque lui présente les plus grandes possibilités. Qu'il jette donc le pont sur l'abîme qui le sépare, lui l'urbaniste serviteur, de la population qu'il doit servir ! Sa tâche n'est pas d'ordre sentimental mais social. »²⁹³

La figure de l'architecte décrite par Storonov est « visionnaire » quand l'urbaniste n'est que statisticien. La posture didactique est adoptée afin d'assurer la compréhension par les citoyens du projet de ville. Pour Storonov, l'urbanisme est l'objet de la posture éthique et humaniste de l'architecte, la partie sociale :

²⁹²DUNKEL, William, « L'évolution de l'urbanisme » in Société suisse des Ingénieurs et des Architectes SIA, Fédération des Architectes Suisses FAS, *Premier congrès de l'union internationale des architectes, Lausanne, 28 juin, 1^{er} juillet 1948, sous le haut patronage du conseil Fédéral de la confédération suisse, rapport final*, Lausanne, Librairie de l'Université, 1949, p 63. Certains des articles sont reproduits dans la revue belge *Chantier* en 1948, mais pas celui de Storonov.

²⁹³ *Idem*, p 69 citation d'O. Storonov

« il y a en Amérique du mécontentement sur la manière dont ont été conçues les agglomérations et même la maison. Je pense que la famille, considérée comme cellule de la vie communale, redonnerait l'occasion de créer des unités de quartiers et des communautés organiques en fonction de la vie familiale. »²⁹⁴

Dans les rapports qui suivent la lecture de Storonov, la participation n'est pas abordée sauf sous une forme politique par les architectes de la République Roumaine qui adoptent une posture assez paternaliste:

« c'est d'ailleurs avec le peuple tout entier que l'architecte doit collaborer. Il doit en connaître à fond les besoins et les goûts comme l'architecte devait connaître à fond les particularités de son client. »²⁹⁵

De même, Tage William Olsson, suédois venu de Goeteborg affirme que les questions techniques ont un nombre limité de solutions correctes tandis que les problèmes esthétiques ou sociaux, en ont un nombre infini, la valeur de chacun est celle que leur attribue l'opinion de la communauté²⁹⁶. Le rapporteur qui fait la synthèse des interventions de ce congrès de l'UIA conclut sur la posture éthique de l'architecte :

« l'architecte acquiert à l'exercice de l'urbanisme quelques notions que sa profession ne peut lui donner. À la vision des volumes, donc des trois dimensions, vient s'en ajouter une quatrième, celle du temps. En effet, l'aune servant à mesurer la durée de la cité n'est autre que celle qui mesure la vie des hommes. D'autre part, le contact avec divers spécialistes, les pouvoirs publics et la population, lui ouvre des horizons nouveaux. Le sens de sa responsabilité sociale et de ses devoirs civiques en sera fortement accru. »²⁹⁷

Il relève tout spécialement le rapport de Storonov :

« nous ne saurions passer sous silence le caractère nettement civique et social d'un des rapports américains. Il nous donne un aperçu saisissant de la lutte pour l'éducation populaire dans le domaine de l'aménagement urbain. Cette conquête de l'opinion publique est en effet peut-être le côté le plus négligé de

²⁹⁴ Loc.cit.

²⁹⁵ *Idem* p 76

²⁹⁶ *Idem* p 77. Citation de T.W. Olsson

²⁹⁷ *Idem* p 81. Citation de A. Hoechel

l'organisation des démocraties occidentales. Il est en outre certain que le contact avec la population pourrait modifier des notions traditionnelles admises en urbanisme. L'exemple des conseils civiques d'urbanisme de Philadelphie, mérite d'être médité.»²⁹⁸

La configuration méthodologique de Khan et Storonov est en rapport avec un temps assez court, celui du présent, destiné par le travail du comité de quartier à projeter l'avenir du quartier avec un idéal civique et social. Une fois cette conception programmatique effectuée, il semble que la réalisation et la finalisation du projet ne leur appartient pas. Le milieu observé est assez restreint également, il propose aux habitants d'avoir une vision du quartier avec la même familiarité que celle qu'ils ont de leur maison, mais pas au-delà (la relation du quartier avec la ville par les infrastructures est l'affaire des experts). La configuration bâtie est un objet très conventionnel, une unité de quartier réalisée dans les formes architecturales typiques du *New Deal*. La figure de l'autre est élaborée à travers le médium du conseil de planification qui communique à l'instance supérieure son rapport et son plan pour le quartier. Si la composition du plan est une création libre des habitants, la figure de l'autre n'est pas expressive ni douée d'un sens artistique. Elle est éduquée à l'agencement d'un programme de fonctions dont les règles lui sont suggérées par la méthode. La figure de l'architecte est celle d'un technicien qui détient les moyens graphiques de communication du projet. Il y a un échange de savoir à travers le rapport, les citoyens peuvent singulariser leur demande puisqu'eux savent mieux quels sont leurs besoins.

²⁹⁸ *Ibidem* p 83

CHAPITRE 3. LA BATAILLE DE LA RECONSTRUCTION

C'est une autre crise urbaine qui est le théâtre de l'utilisation de grammaires participatives autour de la seconde reconstruction. Sur le continent, « la Bataille de la Reconstruction », titre accrocheur d'une réunion d'information du Front National des Architectes résistants²⁹⁹, bat son plein. André Lurçat, un des fondateurs, en propose une version participative à Maubeuge. Comme beaucoup d'autres architectes de sa génération, Robert Auzelle est inspiré par la posture humaniste de Gaston Bardet³⁰⁰, c'est ainsi qu'il « milite avec succès dans une France vichyste centralisée pour que le plan de Neufchâtel-en-Bray soit présenté et débattu publiquement sur place avec la population et les autorités locales ».³⁰¹ Depuis 1941, Bardet développe des enquêtes préparatoires³⁰² qui évolueront vers des opérations d'urbanisme participatif. Rien d'étonnant puisqu'il est formé auprès de Marcel Poëte et assimile les principes de Geddes déjà avant sa rencontre avec Lewis Mumford (il dit avoir pris connaissance des ouvrages de l'Écossais à Montpellier peu après 1937). Dans *Pierre sur pierre*³⁰³, Bardet travaille le même thème que Mumford dans *Culture of the Cities*, celui de la communauté du Moyen-Âge et cela sous un intitulé presque semblable: « la foule actrice et spectatrice. »³⁰⁴ Dans le même ouvrage, son article « la ville dite radieuse »³⁰⁵ participe à la critique de l'urbanisme moderniste de Le Corbusier³⁰⁶,

²⁹⁹ Fondé en 1942, il n'est pas très éloigné des vues du Conseil de l'Ordre des Architectes, auquel est toutefois reproché son autoritarisme. Il est fondé au sein du Front National par une dizaine d'architectes engagés dans des groupes de résistance. Ces éléments sont tirés de VOLDMAN, Danielle, *La reconstruction des villes françaises, 1945-1954, histoire d'une politique*, L'Harmattan, 1997. La réunion est celle du 8 décembre 1944 à laquelle assistent notamment Lurçat et Le Corbusier.

³⁰⁰ Gaston BARDET, 1907-1989, urbaniste formé par Marcel Poëte et par les écrits de P. Geddes, qui défendra un urbanisme culturaliste ou traditionnaliste en opposition à un urbanisme moderniste. Voir développements dans ce travail de ce qu'il amène à l'histoire de la participation.

³⁰¹ BERTRAND Frédéric, Introduction, p 7 in « Actes des tables rondes Robert Auzelle, IFA février et mars 2000 », *Colonnes*, Archives d'Architecture du XXème siècle, n°19, novembre 2002

³⁰² Prolongeant le *civic survey* et le *regional survey* de Patrick Geddes, notamment dans *Problèmes d'urbanisme*, 1941.

³⁰³ BARDET, Gaston, *Pierre sur pierre, construction du nouvel urbanisme*, éditions L.C.B, Paris, 1946. Il rencontre Mumford à plusieurs reprises.

³⁰⁴ L'article reproduit dans *Pierre sur Pierre* est publié en septembre 1938 dans *l'Architecture d'Aujourd'hui*, l'année de la première édition de l'ouvrage de Mumford, *The Culture of the Cities*. J-L Cohen signale que l'on trouve un condensé de *City Development* de Mumford dans *Problèmes d'Urbanisme* publié en 1941 par Bardet. Ces deux repérages sont parlants par eux-mêmes.

³⁰⁵ BARDET, G. *op.cit.* p 179

Gaston Bardet s'oppose au fonctionnalisme et accorde ses faveurs à l'organicité que lui inspirent les Etats-Unis (sans doute à travers ses rencontres avec Lewis Mumford mais aussi en consultant le travail de F.L. Wright³⁰⁷). Bardet adopte un rapport au temps évolutionniste, en 1939 déjà il prône un plan évolutif plutôt que définitif, servi par une observation continue. Alliée à une vision écologique du milieu ainsi que l'illustre une définition de la ville en accord avec la sensibilité geddesienne:

« mais une ville n'est point un assemblage de rues et de maisons, celles-ci ne sont que les carapaces, les coquilles d'une société de personnes. Une ville est une œuvre d'art à laquelle ont coopéré des générations d'habitants s'accommodant plus ou moins de ce qui existait avant elles. Parce qu'elle est dans un perpétuel devenir, sous l'effet de la succession infiniment changeante des êtres qui l'habitent et la font et la refont, la ville ne se ramène nullement à son plan, schéma graphique, ni même à l'ensemble des creux et des pleins architecturaux qui la définissent. »³⁰⁸

A la lecture de ses nombreux articles et ouvrages, Gaston Bardet se révèle être un urbaniste averti du rapport des échelles de l'architecture et de l'urbanisme, ainsi que de la notion collective qui doit enrichir la réflexion de l'architecte. Il recommande un travail de l'îlot et non de la maison, l'unité de base étant le quartier, mais également une insertion à l'échelle régionale. Pour Gaston Bardet, « l'urbanisme n'est pas une partie de l'architecture. Tout au contraire, l'architecture est un chapitre de l'urbanisme. »³⁰⁹

³⁰⁶ Il poursuivra cette critique dans la revue *Le Maître d'œuvre de la reconstruction française* qu'il fonde en 1943 avec Raymond Adda (et dirige de 1945 à 1948). Cet architecte urbaniste réalise plusieurs ensembles de logements sur une formule de coopération- participation dans les années 1950. Les intérêts de ce dernier s'orientent vers la coopération et la participation, on lit ainsi dans la notice du *Dictionnaire de l'architecture du XXème siècle* (Hazan) qu'il « plaide en faveur du développement en France de coopératives d'habitations inspirées des *buildings societies* anglaises », il réalise notamment l'Habitat communautaire, 14, rue de Sèvres, à Boulogne-Billancourt (1955).

³⁰⁷ Frank Lloyd WRIGHT, 1867-1959, attentif au climat et aux matériaux traditionnels développe un style organique dans lequel formes et fonctions ne font qu'un. Dans son projet Taliesin, il conçoit des bâtiments communautaires, domestiques et agricoles.

³⁰⁸ *Idem* pp 7-8

³⁰⁹ BARDET Gaston, *Le Nouvel urbanisme*, Paris, Vincent Fréal et Cie, 1948, p 263

L'élan d'un « catholicisme social et d'un humanisme chrétien »³¹⁰

La grammaire participative de Gaston Bardet naît aussi d'une posture morale éclairée par ses convictions et sa foi religieuses (une posture éthique catholique qui est celle de son élève Robert Auzelle³¹¹). Bardet entre en relation avec le mouvement « Economie et Humanisme »³¹² qui édite *Mission de l'Urbanisme* en 1949³¹³. Gaston Bardet devint le conseiller des affaires techniques et sociales de Mgr. Ange-Joseph Roncalli, le futur Jean XXIII (ils se rencontrent en 1950³¹⁴.) Dans l'encyclique qu'il rédige, Jean XXIII rappelle l'obligation des états de respecter dans leurs relations un ordre éthique (vérité, justice, solidarité, liberté). Un paragraphe est consacré à l'association qui permet aux hommes de poursuivre des objectifs auxquels ils n'atteignent pas individuellement: « un moyen indispensable pour l'exercice de la liberté et de la responsabilité »³¹⁵ et un autre mentionne la participation au domaine public: « à la dignité de la personne humaine est attaché le droit de prendre une part active à la vie publique et de concourir personnellement au bien commun.» L'action a une part importante dans le discours catholique « voir, juger, agir » sont les étapes par lesquelles passe l'homme, l'église entend aller plus loin que l'objectif d'éducation et parvenir à l'agissement. Cette encyclique de 1963 du pape Jean XXIII, est le premier document d'église qui énumère les droits

³¹⁰ MATAGRIN, G. in B. DEVERT Bernard, *Une ville pour l'homme, l'aventure de habitat et humanisme (...)* op.cit. Postface

³¹¹ Robert AUZELLE, 1913-1983, architecte, intègre en 1934 l'Institut d'Urbanisme de l'Université de Paris et est diplômé en 1942. Il sera avec Pierre Lavedan le personnage phare de l'Institut, créé par Marcel Poète, après la seconde guerre mondiale. Suivant l'enseignement de son professeur, Gaston Bardet, il basera ses cours sur le tandem savoir et savoir faire, en insistant sur la formation pratique. Il publie en 1968 ses cours d'urbanisme. Il participe à la politique de l'Etat à la libération (ministère de la Reconstruction). Il publie l'*Encyclopédie de l'urbanisme* à partir de 1947. Il travaillera sur de nombreux plans d'urbanisme notamment ceux de Papeete (Océanie) et de Porto (Portugal, 1951-1956), il a une grande influence sur le travail d'Alvaro Siza notamment dans les opérations d'urbanisme participatives du SAAL.

³¹² Le mouvement « Economie et Humanisme » est un groupe d'étude fondé par le Père Lebreton en 1942 : la reconstruction de la France nécessite la mobilisation des communautés. Dans un ouvrage récent on peut se documenter sur l'esprit de ce groupe, DEVERT, Bernard, *Une ville pour l'homme, l'aventure de habitat et humanisme (...)* op.cit.

³¹³ BARDET, Gaston, *Mission de l'urbanisme*, Editions ouvrières, Economie et humanisme, 1949

³¹⁴ <http://www.jeangastonbardet.org/>

³¹⁵ JEAN XXIII, « *Encyclique Pacem in Terris* » est traduite en français dans le recueil *Le Discours social de l'Eglise catholique de Léon XIII à Jean-Paul II*, Paris, Centurion, 1994, p. 322-361. Déjà dans « *Mater et magistra* » la lettre encyclique de Jean XXIII de 1961 est martelée l'importance de la collaboration, association, solidarité.

fondamentaux de l'homme et qui est basé sur la réflexion économique de Léon XIII: « les ouvriers et employés sont appelés à participer à la propriété de l'entreprise, à sa gestion, et, en quelque manière, aux profits qu'elle apporte. »³¹⁶

D'autres mouvements catholiques concernés par le logement des hommes, tel « Habitat et Humanisme » fondé par le Père B. Devert³¹⁷ est à mentionner, dans ses opérations, les locataires doivent participer financièrement en payant un loyer pour leur logement. Ils participent ainsi à l'équilibre des comptes de la structure de développement de l'association et deviennent alors des acteurs de développement. Dans le raisonnement de Habitat et Humanisme est visible la volonté d'offrir aux locataires la possibilité de passer du logement à l'habitat, d'adopter une posture qui ajoute la dimension humaine à la construction fonctionnelle. La grammaire participative développée est axée sur le financement du projet et pas sur la participation à la conception de l'habitat³¹⁸: cette approche ne fait pas peser sur la personne le poids des aides, la charité ne l'est vraiment que lorsqu'elle n'écrase pas. Aider, c'est quitter toute idée de puissance jusqu'à recevoir de la personne aidée. Cela introduit aussi la possibilité pour la personne de découvrir qu'elle est sujet d'une attente et donc d'une espérance. C'est une prise de conscience qui construit. Il est évident que la communauté est l'association humaine que définit la religion catholique.

Bardet, lui-même architecte sans exercice professionnel, venu tout de suite à l'urbanisme, joue un rôle important dans la diffusion vers ses pairs de l'urbanisme participatif. Son ouvrage majeur de 1948, *Le nouvel urbanisme* paraît trop tard pour être appliqué lors de la reconstruction, c'est donc par l'enseignement que Bardet a le plus d'influence à cette époque. Il est à la source de l'enseignement de

³¹⁶ Cité par JEAN XXIII in « *Mater et magistra* », lettre encyclique, 1961

³¹⁷ Le nom fait expressément référence à *Economie et Humanisme* dont le siège social fut installé à Lyon par le Père Lebreton.

³¹⁸ Bernard Devert s'exprime ainsi: « Toutes les expériences de participation ont globalement échoué. Le système coopératif mis en place dans les années 60 n'a pas réussi, encore qu'il procédait moins d'une culture de la participation que de celle de la réduction des coûts. Mais pouvait-il en être autrement. Lorsqu'on invite les gens à rêver leur maison et à la dessiner, ils font un toit, à deux ou quatre pentes et reconstituent un logement traditionnel. Ainsi tant au niveau des concepteurs, promoteurs et utilisateurs, l'imagination est pauvre. L'habitat, s'il se pense en termes philosophiques, n'arrive pas à être traduit en termes architecturaux. » (DEVERT, B. *op.cit.* p 34.) Lors de l'opération de la Cour des Voraces à Lyon, une concertation importante avec les habitants a été mise en place, Habitat et Humanisme reconnaissant l'importance pour les habitants d'être écoutés et de participer.

l'urbanisme³¹⁹ « sous la houlette » de Marcel Poète. Après avoir enseigné à l'Institut d'Urbanisme français à partir de 1938, où il présente sa thèse d'urbanisme, il fonde l'Atelier Supérieur d'Urbanisme à la demande de quelques étudiants (dont Robert Auzelle) qui réclament un enseignement moins théorique. Bardet ouvre après la guerre l'Institut d'Urbanisme à Alger en 1945 et l'Institut International d'Urbanisme Appliqué à Bruxelles en 1947 (il ouvre également un enseignement à Buenos Aires) (Figure 19). L'intention du délégué du gouvernement belge, le frère Henri Gilis des écoles d'architectures Saint-Luc, dans le cadre de la reconstruction, est de fonder un institut d'urbanisme en Belgique. La création de cet institut s'avère indispensable d'une part devant les problèmes de la reconstruction du pays d'autre part, il s'agit de renforcer « l'option humaine à prendre dans ce travail de remodelage des villes et villages sinistrés. »³²⁰ Gilis se met en quête dès 1942 et visite des écoles d'urbanisme, il rencontre Bardet³²¹ qui à cette occasion insiste particulièrement sur le « côté humain de l'urbanisme, sur l'erreur de certaines tendances de l'époque de créer de grands ensembles où l'habitat n'est pas prolongé par un contexte de vie sociale ». ³²² Bardet enseigne les théories de Geddes³²³, il invite donc une nouvelle

³¹⁹ Un enseignement rare dans les cursus d'architecture avant 1940 en France alors que l'Angleterre l'enseigne depuis des années, voir à ce sujet MOREL Martine, "Reconstruire, dirent ils. Discours et doctrines de l'urbanisme", pp13-49 in VOLDMAN Danielle (Dir.), "Images, discours et enjeux de la reconstruction des villes françaises après 1945", *Les cahiers de l'IHTP*, CNRS n°5, juin 1987. Gaston Bardet dirige un atelier d'urbanisme, l'Atelier Supérieur d'Urbanisme Appliqué de 1938 à 1940.

³²⁰ Archives de l'Institut d'Urbanisme, Bruxelles, non daté. Dans les notes de cours d'Henri Gilis, *Notes d'urbanisme* (1944), on trouve des références à Marcel Poète et à Louis Van Der Swaelmen. Il aborde donc l'urbanisme comme un art civique et il semble naturel qu'il recrute Bardet.

³²¹ A partir de 1942, une revue belge, *Reconstruction*, initiée par le Commissaire belge à la restauration du pays - qui paraît de décembre 1940 jusqu'en 1944 – publie plusieurs articles de Gaston Bardet. Il présente une recherche commandée par la Belgique: « les villages centres », il retrace l'histoire de l'Institut d'Urbanisme de Paris dans un autre numéro de 1943, l'article est titré « Formation et évolution de l'enseignement de l'urbanisme en France. » Dans un des journaux les plus importants du domaine en Belgique, *La maison*, un long article relate une conférence de Bardet à Bruxelles (à l'initiative de *Art et technique* en 1946), les plans de la reconstruction de Louviers y sont publiés. Bardet écrit divers articles pour *La maison*, pour *Chantier* aussi, avant l'ouverture de l'ISUA et jusque dans les années 1950.

³²² Note historique concernant l'ISUA non datée, sans doute d'Henri Gilis, dans les archives de l'ISUA, Bruxelles

³²³ Gaston Bardet connaît les travaux de Geddes et dans les années 1935 il rencontre Lewis Mumford. Ce dernier parraine l'ISUA à Bruxelles. Dans les archives de l'ISUA, on trouve une lettre qui documente cette connaissance approfondie : Lettre du 3 mai 1955 de Thérèse Moutonnier, International Relations Officer de l'ISUA, au directeur du British Council, à propos de l'exposition Geddes qu'elle a vue et qui est organisée par l'Union Internationale des Architectes et le British Council. Elle écrit que Patrick Geddes est connu et enseigné à l'ISUA et s'étonne que les organisateurs de l'exposition n'aient pas fait appel à Gaston Bardet qui connaît tellement bien l'œuvre de Geddes, pour récolter des informations? Dans son livre *Le nouvel urbanisme* dit-elle, il a écrit un chapitre sur Geddes que Lewis Mumford a commenté en ces termes : « votre chapitre sur Geddes ferait seul du livre un ouvrage remarquable, personne en anglais n'a rendu justice de la sorte à son

génération d'architectes à pratiquer la participation³²⁴. C'est la rencontre de deux spiritualités, celle de l'enseignement catholique de Saint-Luc et celle de Geddes.

L'urbaniste chef d'orchestre de la polyphonie

Bardet trouve indispensable d'enseigner à des architectes afin d'élargir leur vision. Il accorde beaucoup d'importance à la posture modeste de l'architecte et redéfinit son statut notamment dans le cadre de son intervention sur l'urbanisme :

« l'urbaniste doit se garder de vouloir imposer sa personnalité dans des réalisations somptuaires [...] il est des architectes qui ne pourront jamais devenir urbanistes car leur personnalité trop individualiste les enferme en eux-mêmes ; ils ne peuvent participer à la vie du cadre paysager ou humain »³²⁵

Bardet considère que l'urbaniste reste indispensable dans le processus, il détient en effet un savoir que ne possède pas l'habitant et la synthèse « réclame l'intuition et l'imagination créatrice. C'est en vue de celle-ci que tout urbaniste doit être un artiste cultivé »³²⁶. Bardet précise, par exemple, que la critique des témoignages recueillis est indispensable car « chaque personne consultée ne voit qu'un des aspects de la question »³²⁷, l'objectif poursuivi est le consensus démocratique dont l'urbaniste est le juge :

« un urbaniste ne peut-être moralement neutre: il est un homme complet, qui sent toute la responsabilité du corps social qui lui est

travail et j'ajoute : même pas l'auteur de la Condition de l'Homme.» À ses étudiants de l'institut poursuit elle, Gaston Bardet parle de Geddes, elle même enseigne la vie de Geddes en introduction à l'enquête et à l'analyse urbaine. Elle regrette que l'on n'ait pas exposé des illustrations de *City Development* ou de l'ouvrage de J. Tyrwitt sur Geddes en Inde (dans les programmes actuels de l'ISURU le nom de Patrick Geddes n'apparaît plus nulle part.)

³²⁴ Lucien Kroll notamment s'y inscrit dès 1951 et s'initie à cette recherche préalable à l'urbanisme dont il fera un usage dans son architecture participative.

³²⁵ BARDET, G., *Urbanisme* PUF, Paris (première édition, 1945), 1975, pp 60- 61

³²⁶ BARDET, G., *Urbanisme (...)*op.cit. p 53 Il s'étend encore sur la question en 1965 "Il faut toujours de l'intuition, le flair, le diagnostique (et celà on l'a ou on ne l'a pas) et ensuite les examens de laboratoire. Ne jamais compter sur eux pour conclure. Un diagnostique est la vision intuitive d'un tout, il ne résulte jamais d'une addition. C'est pourquoi il faut être un visuel très exercé et en plus que l'Esprit souffle, bien sûr... »(Lettre de G. Bardet à J. Villet, secrétaire général du CERAC, 17 août 1965)

³²⁷ BARDET, G., *op.cit.* p47

confié [...] Il n'a qu'un véritable but, l'amélioration de la condition humaine, qui implique la recherche du bonheur commun»³²⁸.

Dans le rapport qu'écrivit Bardet quinze ans plus tard sur Arinthod³²⁹, la posture éthique renforce la figure de l'autre dans ses responsabilités. Il parle de « la micro-commune [...] unité non seulement économique mais psychologique et civique ». Il propose qu'au lieu de subventions éparses, soient concentrés au chef-lieu les équipements et les services, de cette façon tous les habitants du canton sont directement intéressés à ce que devient le « cœur » cantonal. Toutefois, ils ne seront citoyens à part entière que s'ils sont maîtres de leur destin, s'ils ont la parole pour la gestion morale et matérielle de ce cœur. Il disserte longuement sur Athènes pour prouver que la démocratie peut exister en formant les citoyens et que multiplier le nombre de vrais responsables, c'est augmenter l'esprit civique de chacun d'eux.

L'instrument polyphonique

« Il ne s'agit plus de soumettre le plan, une fois terminé, au concert de protestations de l'enquête de « *commodo et incommodo* », mais de faire participer à cette enquête *par avance*, afin que le plan ne soit que l'expression des besoins et des désirs louables de ces corps.»³³⁰

Le plan ne suffit pas comme instrument d'une grammaire participative, son interprétation et l'investissement des parties sont indispensables pour le maintenir vivant. Le rapport au temps de la configuration englobe le projet et les modifications à apporter une fois le plan réalisé :

« en fait, les vrais plans sont surtout des instruments d'éducation pour l'initiative privée, les organismes publics et semi publics, et, ne l'oublions pas les agents d'exécution du Bureau permanent d'Urbanisme qui devront les mettre en œuvre. Ces plans ne peuvent espérer se réaliser si, après avoir forcé les communautés à exprimer

³²⁸ BARDET, G., « l'urbanisme et l'ère atomique, extrait d'une conférence de l'urbaniste Gaston Bardet », *La Maison*, n°10, octobre 1947

³²⁹ IFA n°160 fond Bardet, Planche III, Rapport justificatif du schéma de réorganisation des structures du SPAR d'Arinthod, Jura, A.R.U.R.A., janvier 1967

³³⁰ BARDET G., *op.cit.* pp 116-117

leurs besoins, ils ne mettent pas à jour les tendances en puissance, s'ils ne possèdent pas les qualités de rayonnement, de jaillissement et de profonde vérité humaine indispensable à tout éducateur. Faute d'une participation, d'une compréhension intelligente de tous les réalisateurs partiels, chefs ou sous-ordre, privés ou officiels, les plans régionaux ou communaux demeurent lettre morte, quand ils ne deviennent pas néfastes, comme tout schéma dépouillé de chair »³³¹

C'est en ce sens que Bardet met au point un système d'organisation polyphonique pour l'urbanisme qui permet de créer des villes nouvelles sans tomber dans la monotonie et les modèles types. Son « organisation polyphonique » est un instrument de la grammaire participative, il recourt à la participation de multiples intervenants pour la définition de l'urbanisme (les intervenants sont ici des élèves urbanistes de l'ISUA):

« contrairement aux orgueilleuses illusions des technocrates, aucun urbaniste n'est capable de dessiner le plan d'une cité avec l'emplacement de chaque maison, même si on lui fournit quelques maisons types qu'il doit disposer à ces emplacements. Le cerveau d'un homme peut concevoir une esquisse directrice, non dessiner la position de toutes les habitations, s'il veut obtenir une création vivante et non une uniformité psychiquement abrutissante. Nul ne peut réussir cette création, sinon en multipliant les cerveaux et les tâches, en donnant à chacun de ses collaborateurs des occasions de renouvellement et en provoquant un *véritable entrelacement de contributions personnelles.* »³³²

Pour ce faire, il se base sur la répartition des échelons patriarcaux et domestiques, une fédération d'échelons qui compose la ville: le chef d'équipe A qui fera l'esquisse d'un quartier ne réalise dans le détail que cinq ou six échelons patriarcaux afin d'éviter toute systématisation. Il participe par contre comme équipier aux travaux d'une autre équipe laissant la place de chef à un autre...Il change alors de rôle et de tâche.

³³¹ *Idem* p 59

³³² BARDET, Gaston, « La dernière chance: l'organisation polyphonique », *L'habitation*, n°3, Bruxelles, mars 1950, p 11. C'est Bardet qui utilise l'italique.

Les opérations d'urbanisme qu'il dirige à Louviers sont marquées par la configuration humaniste de la grammaire participative (1943). Il installe son bureau au centre ville pour se rapprocher des habitants³³³ et prend le temps de s'imprégner des lieux :

« lorsque je suis arrivé en 1956 (à Le Rheu), il ne me serait pas venu à l'idée de tout projeter à l'avance, puisque je ne savais pas comment ça fonctionnerait. Comprenez-moi bien, un organisme il faut voir comment ça va fonctionner, ensuite et seulement l'on voit dans quelle direction aller. En 62 je savais alors ce que je devais faire. »³³⁴

Son nouvel urbanisme est expérimental ou ne sera pas déclare Bardet, il a en effet une approche psychosociologique, philosophique et expérimentale ce qui l'élève en tout cas très au-dessus des préoccupations courantes exprimées par le discours d'actualité³³⁵ pendant la reconstruction. Il dit avoir eu l'intention de travailler dans le même sens qu'André Lurçat à Maubeuge³³⁶ mais sans avoir été compris. Son « Urbanisme Humaniste »³³⁷ était trop en avance sur son temps...

3.1 La reconstruction au risque de la concertation: 1945, André Lurçat

André Lurçat se positionne de manière critique par rapport à la ville industrielle : la naissance de la démocratie et d'une nouvelle classe ouvrière au XIXème siècle a laissé le logement « à l'initiative individuelle », ce qui entraîne la réalisation des abris sommaires des villes surpeuplées et mène à la crise actuelle du logement. Selon lui,

³³³ Interview de G. Bardet, COHEN J.-L., «Gaston Bardet, un humanisme à visage urbain», *Le Moniteur Architecture AMC*, Paris, no 44, 1978, pp. 74-83.

³³⁴ *Idem*

³³⁵ MOREL, Martine, "Reconstruire, dirent-ils. Discours et doctrines de l'urbanisme", *art.cit.* p 33

³³⁶ Interview de G. Bardet, COHEN J.-L., «Gaston Bardet, un humanisme à visage urbain», *op.cit.* p 79. Une photo de l'exposition internationale de l'urbanisme et de l'habitation 1947 au Grand Palais se trouve dans les archives de Gaston Bardet à l'IFA, il s'agit d'un cliché appartenant au Ministère de la reconstruction qui montre l'affichage des principes directeurs.

³³⁷ L'expression est utilisée dans la revue *Chantier*, N°4, Bruxelles, 1947, qui annonce l'ouverture de l'ISUA et qui publie également un long article de Gaston Bardet intitulé « L'urbanisme, science sociale ».

le petit bourgeois et l'ouvrier veulent la même chose et souhaitent que leur logement soit aussi clair et bien organisé que l'usine dans laquelle ils travaillent:

« Par manque d'organisation collective le logement nécessite actuellement un loyer de plus en plus inaccessible pour eux [...] en présence de cette situation anormale, l'architecte est débordé ; le constructeur doit se doubler d'un sociologue car il doit non seulement lutter pour l'économie de sa construction ; mais encore tenir compte de tous les besoins et désirs sociaux, dont il se préoccupait si peu jusqu'alors. »³³⁸

Il développe la grammaire participative dans la crise autour de la ville détruite. Il est plus facile d'intéresser une population vivant dans des ruines à une œuvre de reconstruction que si la ville est restée intacte.³³⁹

L'attachement de Lurçat au communisme et son expérience en URSS sont vraisemblablement les ferments de cette grammaire participative (il n'a probablement pas lu les livres de Geddes.) Inscrit au Parti Communiste³⁴⁰

en 1942, il adhère au « centralisme démocratique » dont il retient surtout « de ne rien imposer contre la volonté des masses mais aussi de ne pas faire ce que la masse veut »³⁴¹. Pour Lurçat, le communisme remet l'homme au centre de toutes les préoccupations, la pensée socialiste lui permet d'effectuer une analyse de l'environnement existant sur lequel il intervient et de se référer aux bases de la civilisation architecturale. Lurçat trouve que les architectes manquent d'éducation politique, de connaissance du marxisme et donc de la dialectique matérialiste dans leur travail. Ils n'arrivent donc pas à transposer leur art dans la réalité du socialisme :

« cette réalité, elle est cependant la nôtre, elle nous entoure, c'est la

³³⁸ LURCAT, André, *Architecture, illustré de 72 photographies*, Sans Pareil, Paris, 1928, p 53

³³⁹ *Idem* p 18

³⁴⁰ Lors de la reconstruction il semble que l'autoconstruction ne soit pas portée par le Parti Communiste, en effet, pourquoi les ouvriers construiraient-ils eux-mêmes leur logement alors qu'ils sont en droit de l'obtenir du gouvernement ? Voir à ce sujet P. MERCKLE, *Le Grillon de l'île-de-France. Enquête sociologique sur un quartier pavillonnaire réalisé en auto-construction coopérative (1952-1994)*, Mémoire de DEA, M. RONCAYOLO (Dir.), ENS/EHESS, 1994. Dans la doctrine communiste, c'est la participation à la révolution qui est requise, la grammaire participative architecturale (la conception de l'environnement et du logement ou l'autoconstruction) est considérée comme une perte de temps.

³⁴¹ Entretien avec Albert Matton, député PCF en 1946 à 26 ans, conseiller municipal à Maubeuge de 1947 à 1959, conseiller général en 1945, ayant participé à la reconstruction de Maubeuge. In SCHOEPP Bernard, THIRY, Jean-Pierre (Dir.) *La reconstruction de Maubeuge ou l'architecte à l'écoute des usagers*, Mémoire de fin d'études, ISACF La Cambre, 1995

construction à laquelle nous participons tous, la construction du socialisme ; c'est aussi les hommes qui travaillent pour le construire, c'est leur vie, leurs désirs, leurs besoins, leurs aspirations que nous, architectes, devons satisfaire ou exprimer dans leurs œuvres.

Or nous oublions trop souvent que nous sommes les organisateurs du cadre de la vie et qu'ainsi nous ne pouvons sans risquer de commettre de grossières erreurs, considérer celle-ci du dehors.

[...] Staline n'a-t-il pas dit « de tous les capitaux de valeur existant dans le monde, le plus précieux c'est l'homme ». Dans nos recherches, notre principal objectif doit être constamment cet homme nouveau né de la révolution socialiste ; il nous faut avant tout donner satisfaction à ses multiples besoins, que ces besoins soient matériels ou culturels. C'est là il me semble la raison profonde, le centre même de nos recherches » [...] Tout part de l'homme et retourne à l'homme ; c'est lui qui fait son histoire, c'est lui qui organise sa vie, crée le cadre de celle-ci. Tout lui appartient, ce qu'il a conquis. »³⁴²

Les valeurs communistes d'André Lurçat marquent la posture éthique et l'engagement de l'architecte.³⁴³ En janvier 1947, des militants écrivent dans le journal communiste *Actions* :

« pour que l'urbanisme puisse vraiment transformer notre mode de vie, il faut qu'interviennent des changements sociaux faisant participer les masses directement à la gestion des affaires publiques ; Il est des urbanismes comme des régimes politiques. Il en est d'autoritaires et de démocratiques. L'urbanisme autoritaire, celui des fameux techniciens consiste à imposer un plan à la population.

³⁴² LURCAT, A., « L'homme, la technique et l'architecture », 12 juin 1937, *Izvestia*, Moscou in J.-C. LUDI, *Pionniers de l'architecture moderne, une anthologie*, Presse polytechniques et universitaires romandes, Lausanne, 2002, pp 290- 291. Déjà en 1929, dans *Architecture*, Lurçat fait état de la place centrale à donner à la figure de l'autre en matière de logement.

³⁴³ Henri Lefebvre est inscrit au Parti Communiste, E. Mumford avance l'hypothèse que c'est ainsi que ses idées sont parvenues à André Lurçat. Les deux modes de pensée, l'idéologie communiste, l'analyse sociologique, sont sans doute des références pour l'urbanisme participatif qu'il pratique à Maubeuge.

L'urbanisme démocratique, c'est celui que l'on pratique à l'heure actuelle à Maubeuge, sous la direction d'André Lurçat. »³⁴⁴

Lorsque Jean Monnet, Commissaire général au Plan,³⁴⁵ lui demande d'être un des membres de l'équipe qui dresse un plan de modernisation et d'équipement, André Lurçat positionne à nouveau l'homme au cœur de l'équipe :

« pour réaliser ce travail considérable il faudrait faire appel à toutes les expériences, techniciens, exécutants, usagers, experts, qui peuvent par la conjugaison de leurs connaissances aider à la définition des problèmes et à la mise au point des solutions. »³⁴⁶

L'appel au public est renouvelé dans un document daté de mai 1946,³⁴⁷ pour constituer des commissions de « *planning* » comprenant aussi les techniciens, les autorités locales et les ministères. Il propose la « soumission des plans aux parties intéressées en vue d'accord ; propagande : éducation des utilisateurs ; intéresser le public aux principes et méthodes du *planning* par en bas ». Plusieurs documents de la commission du Plan de modernisation préparent la reconstruction en recommandant l'appel au public, aux usagers et aux sinistrés³⁴⁸:

« n'oublions pas que la reconstruction ne peut se faire qu'en étroite liaison avec les sinistrés. Vous devez connaître leurs besoins, en saisir l'importance et la qualité, y répondre au mieux [...] n'oublions pas que nos décisions en matière d'urbanisme et d'architecture conditionneront la vie des habitants des villes pour des dizaines d'années. Ayons l'audace, mais raisonnons nos solutions. Fondons-les sur une connaissance exacte des besoins. N'oubliez pas qu'une fonction bien satisfaite est source de facilité et de joie. »³⁴⁹

³⁴⁴ *Actions*, janvier 1947, hebdomadaire né de la résistance où se trouvaient des intellectuels membres du PC ou proches de ce dernier, cité p 135 in KOPP, Anatole, BOUCHER, Frédérique, PAULY, Danièle, *L'architecture de la reconstruction en France 1945-1953*, Editions du Moniteur, Paris 1982

³⁴⁵ Le Conseil du Plan de modernisation et d'équipement est créé par décret du 3 janvier 1946. La commande s'intitule « Esquisse des bases sur lesquelles pourrait s'entreprendre un travail de planification de l'industrie du bâtiment. »

³⁴⁶ LURCAT, André, « esquisse des bases sur lesquelles pourrait s'entreprendre un travail de planification de l'industrie du bâtiment », 18 janvier 1946

³⁴⁷ GOUVERNAT, Maurice, NELSON, Paul, « avant projet d'un système de classement pour l'industrie du bâtiment et des travaux publics », 9 05 1946, 21 pages, IFA Fond Lurçat, boîte 45, p 9

³⁴⁸ Marcel Lods et Paul Nelson sont membres de cette sous-commission

³⁴⁹ Plan d'Etat Monnet, "Proposition de vœux établie par la sous-commission des questions techniques de la commission de modernisation du bâtiment et des travaux publics."

La prise en compte des besoins des sinistrés recommandée dans ce texte du Plan d'Etat Monet n'a pas un objectif manipulateur bien que la posture adoptée par l'architecte soit assez paternaliste. Les directives données aux architectes par le gouvernement au début du conflit, concernant leurs relations avec les sinistrés sont bien différentes :

« quand vous serez à la préparation du projet, sachez, sans brusquerie, faire exprimer à votre client quels sont ses besoins et ses désirs. N'oubliez pas qu'il aura entrevu une solution ; elle sera peut-être la bonne. S'il n'en est pas ainsi, amenez le doucement à celle que vous jugerez la meilleure. Soyez persuasif pour lui faire admettre avec un parti de plan intéressant, l'architecture et le choix de matériaux qui s'imposent, avec d'autres facteurs dont nous allons parler, les circonstances économiques et locales.³⁵⁰ »

Lurçat participe également à la rédaction de la brochure diffusée par le MRU en 1946 sous le titre « Principes directeurs de la reconstruction » et qui reprend les points essentiels de la charte d'Athènes.³⁵¹

Le Ministère de la Reconstruction Urbaine en France montre un grand intérêt pour l'urbanisme des pays voisins, notamment l'Angleterre.³⁵² Le MRU envoie des missions afin d'y trouver « des aides matérielles, des incitations intellectuelles et des inspirations pratiques. »³⁵³ Les missions sont dirigées principalement vers l'Angleterre (qui au lieu de prendre en compte uniquement le problème global de la reconstruction a aussi pris en compte celui du logement, à l'inverse de la France). Une mission s'installe à Londres pour deux ans à partir de 1944. Ce sont ses membres qui organisent notamment la venue d'André Lurçat et de deux autres architectes français à l'école d'urbanisme d'été de Durham du premier au huit septembre 1946. Le cursus comprend notamment un voyage à Edimbourg et

³⁵⁰ Commissariat Technique à la Reconstruction Immobilière, « Charte de l'architecte reconstruteur » (Paris, Imprimerie Nationale, 1941), *L'Architecture Française*, N°4, février 1941, pp 42-43, in EPRON Jean-Pierre (DIR.), *Architecture une anthologie, la culture architecturale, tome 1*, Mardaga, 1992, p 75

³⁵¹ La Charte d'Athènes est développée publiée tardivement en 1943: Elle a été élaborée en quelques lignes lors du congrès CIAM IV et recommande un urbanisme par zones organisé autour de fonctions principales.

³⁵² Il y a des missions créées en Angleterre, à Washington, au Canada, en Allemagne de l'Est notamment. Voir à ce sujet, VOLDMAN, Danielle, "A la recherche des modèles, les missions du MRU à l'étranger", pp 103-118 in VOLDMAN, Danielle (Dir.), "Images, discours et enjeux de la reconstruction des villes françaises après 1945", *Les cahiers de l'IHTP*, CNRS n°5, juin 1987

³⁵³ *Idem* p12

certainement un commentaire sur l'enseignement de Patrick Geddes impliquant les habitants d'Edimbourg dans la rénovation de leur ville³⁵⁴. Il est possible que cette expérience ait renforcé la conviction de Lurçat de la nécessité de pratiquer l'urbanisme participatif.

Les envoyés des missions du MRU, qui rédigent un grand nombre de rapports, traduisent des données anglaises concernant notamment l'urbanisme ou l'architecture. A travers ces essais s'esquisse peut-être déjà une grammaire participative pour l'architecture et l'urbanisme (comment en effet passer à cette époque à côté des réalisations de Geddes lors de la visite d'Edimbourg ou ignorer le travail de Max Lock ?).

Certains architectes en France ont saisi cette notion de participation du public. La comparaison entre l'urbanisme anglais, diffusé vers un public et l'ignorance de la population française, est établie par Pierre Vago³⁵⁵ qui déclare en 1946: « on a bien l'impression en Angleterre, que l'Urbanisme et la Reconstruction sont une œuvre collective à laquelle tout le peuple est étroitement associé.»³⁵⁶ La modestie de l'urbaniste anglais est aussi soulignée par Vago :

« l'urbaniste anglais se préoccupe bien davantage de créer à l'habitant d'une agglomération des conditions d'existence aussi harmonieuses que possible, que d'être l'architecte d'une ville magnifique [...] il semble travailler plus pour l'habitat que pour la ville elle-même alors que l'urbaniste français semble surtout préoccupé par la ville.»³⁵⁷

Pierre Vago prépare un numéro de *l'Architecture d'Aujourd'hui* consacré à l'urbanisme, dans lequel il écrit, comme le fait Lurçat, que l'urbanisme dans une démocratie ne peut être qu'une vaste œuvre collective qui demande l'adhésion

³⁵⁴ Alison et Peter Smithson suivent les cours du *Department of Town Planning* à l'Université de Durham à Newcastle entre 1946 et 1948, ils disent que les cours sont très influencés par les extensions des villes suédoises des années 1940 (p 20 in A. et P. Smithson, *The charged Void : architecture*, The Monacelli Press, New York, 2001) mais aussi que Geddes était extrêmement bien connu même dans cette université décentralisée, peut-être y ont-ils travaillé avec Lurçat ?

³⁵⁵ Pierre Vago, architecte (1910-2002)

³⁵⁶ VAGO, Pierre, "Urbanisme et Reconstruction", *Arts de France*, n°8, 1946 cité par MOREL, Martine, *art.cit.*

³⁵⁷ *Idem*, citation de Pierre Vago

consciente et complète et « la participation active de tout le peuple ». Mais pour que ce peuple puisse participer en une collaboration active, il faut l'informer, le former³⁵⁸.

Au regard de la multiplicité des expériences et à la lecture des écrits de la période, il semble que beaucoup d'architectes de l'époque sont convaincus que la participation du public est indispensable. Les modernistes des CIAM au début de la reconstruction connaissent la tendance urbanistique défendue par André Lurçat qui inclut une participation des habitants (certains membres ont peut-être lu *Actions* dans ces années là) et ils sont au fait des recommandations du Ministère de la Reconstruction. Pourtant susceptibles de recourir à une grammaire participative dans les opérations d'urbanisme d'après guerre, beaucoup s'en affranchissent :

« [...] si le plan de reconstruction de Maubeuge est arrivé à son aboutissement, cela est dû en grande partie à la politique menée et aux rapports entretenus par Lurçat avec les usagers, rapports que Le Corbusier ne tentera jamais d'établir»³⁵⁹.

André Lurçat élabore une grammaire participative lors de la reconstruction de Maubeuge en 1945. Il instaure la représentation des groupes d'usagers aux débats et multiplie les moyens de diffusion de son plan aux citoyens. Il qualifie son action « d'urbanisme démocratique »³⁶⁰. Avant 1948, il utilise la dénomination "participation" dans un livret sur Maubeuge :

« participation des sinistrés et de l'administration municipale aux décisions et au travail lui-même, esprit d'équipe entre tous les techniciens, large distribution des responsabilités, coordination des efforts, révision constante des principes pour les adapter à la réalité des problèmes, contrôle commun de l'efficacité des moyens employés, appel à de nouveaux techniciens au fur et à mesure des

³⁵⁸ VAGO, Pierre, *Une vie intense*, AAM éditions, Bruxelles, 2000, p 275. Pierre VAGO, architecte (1910-2002), rédacteur en chef de *l'Architecture d'Aujourd'hui* depuis 1932, il sera un des fondateurs de l'UIA. Il est nommé architecte en chef de la reconstruction pour la partie occidentale du département des Bouches du Rhône et en 1946, il travailla au contraire en contact étroit avec la population pour la reconstruction d'Arles. Il tint des réunions publiques dans les quartiers sous le préau des écoles lors desquelles il explique ses intentions et provoque les objections. Cela lui permet selon ses dires d'éviter beaucoup d'erreurs et de faire passer son plan pour Arles à l'unanimité. Il indique qu'à l'époque seuls André Lurçat et lui avaient enfreint les règles du silence données par le Ministère pour éviter la spéculation.(p 273) A. Lurçat et Pierre Vago se rencontrèrent au cours des années 1930 dans le cadre de la création de *l'Architecture d'Aujourd'hui*.

³⁵⁹ *Idem* p 134

³⁶⁰ *Actions*, janvier 1947, journal communiste

nécessités, tels furent les principes directeurs d'une action concertée en vue de la reconstruction de Maubeuge. »³⁶¹

Les « Meeting d'urbanisme » de Maubeuge

Le Ministre Dautry confie la reconstruction de Maubeuge à Lurçat en janvier 1945.³⁶² Après la visite de Maubeuge en février, Lurçat constitue une commission locale de reconstruction, instrument de sa grammaire participative, dont il énumère les membres : deux représentants des commerçants, deux représentants des sinistrés, trois représentants des organisations syndicales, un représentant du patronat, un représentant des techniciens d'industrie, un représentant de l'enseignement, un représentant de la santé publique, un représentant des sports, un représentant de l'agriculture, un représentant des fonctionnaires de l'administration Municipale (P. Forest), ainsi que le chef du service des dommages de guerre et du relogement. Elle se réunit une fois par semaine pour confronter les points de vue, les propositions et les solutions. Il s'agit de filtrer les demandes du plus grand nombre, impossibles à prendre en compte étant donné le temps imparti et l'échelle du projet. Les sinistrés lui apportent un maximum de renseignements dans les délais les plus courts.³⁶³ Les membres doivent « par la définition des besoins de leur activité, apporter à l'urbaniste l'essentiel des données du problème d'ensemble »³⁶⁴ et Lurçat explique que le problème de la reconstruction est « délicat, en raison des intérêts différents et divergents ». Il dit établir une « synthèse entre toutes les tendances de façon à fournir le maximum de satisfaction à chacun tout en satisfaisant l'intérêt général. » Il n'est pas question de laisser chacun reconstruire sa maison selon ses moyens, mais d'organiser un grand chantier en imposant des normes pour réaliser une construction plus économique et de meilleure qualité. Dans une note, il se préoccupe d'assurer le

³⁶¹ Remembrement et reconstruction, *Notes documentaires et études*, n°1018, La documentation française, Paris, 6 novembre 1948, p 1. Numéro sur la reconstruction de Maubeuge, IFA Fond Lurçat, boîte 457

³⁶² DAUTRY, R., Lettre à A. Lurçat, émanant du ministre de la reconstruction et de l'urbanisme, 18 janvier 45, 2 pages, IFA fond Lurçat Boite 643

³⁶³ Procès Verbal de la réunion du conseil municipal, au sujet du plan de reconstruction de Maubeuge, 20 novembre 1947, IFA, fond Lurçat boîte 643

³⁶⁴ Note dactylographiée en bleu rédigée à la première personne du singulier, « La renaissance d'une ville française », IFA, fond Lurçat boîte 643

suivi par les habitants, afin que « le plan soit unanimement accepté »

Lurçat utilise comme instruments de la grammaire participative les organes d'information, il fait notamment appel à la presse régulièrement pour rendre compte de l'avancement des travaux et des « *meeting* d'urbanisme ». De même, il se réjouit que le plan de reconstruction de Maubeuge soit choisi comme exemple à l'Exposition Nationale d'Urbanisme de Paris en Mai 1947, car cela favorise sa diffusion. Les objectifs humanistes de l'urbanisme y sont rappelés : « l'homme : l'urbanisme est au service de l'homme. Le satisfaire est son objet, sa raison d'être ». Les instruments de communication que Lurçat met en œuvre sont listés : « public : éducation information, consultation, conversations individuelles » (l'affiche « la bataille de la reconstruction » est également reproduite). La structure du comité de reconstruction est détaillée sur les panneaux: du maire au commerçant ³⁶⁵(Figure 20).

Outre les réunions d'information, notamment celle intitulée « La bataille de la reconstruction »³⁶⁶, Lurçat s'appuie sur une documentation élaborée sous forme de rapports de travail des commissions (certains figurent dans les archives). L'apport des habitants au plan et l'importance du consensus que cherche l'architecte au bon avancement de la reconstruction y est palpable (Figure 21). Le rapport du représentant du personnel enseignant à la Commission locale de reconstruction est une étude approfondie basée sur des questionnaires envoyés aux principaux des collèges et des écoles de la ville. Il fait un constat de la situation et sollicite un plan d'ensemble pour la reconstruction des écoles.³⁶⁷ Suite à la causerie de mai 1945, le représentant du Touring Club de France, communique à André Lurçat son approbation et celle des autres membres sur son plan et le prie de le tenir au courant de son évolution. La société des « Enfants de Neptune » pour défendre son projet, dans un rapport de trois pages intitulé « Les sports nautiques à Maubeuge, utilité d'un bassin de plein air »³⁶⁸, donne des dimensions et évoque le problème de surchauffe en été. Les carabiniers Maubeugeois expriment eux aussi leurs besoins:

« pour nous un stand à 200 mètres est nécessaire et si le nôtre n'est pas remis en état, chose qui serait préférable, si l'on nous transférait

³⁶⁵ IFA fond Gaston Bardet, n°161, boîte 023

³⁶⁶ MUMFORD, E. *The CIAM discourse on urbanism, 1928-1960*(...) *op.cit.* p 156

³⁶⁷ DEVIGNES, P., Rapport présenté à Monsieur le Maire de Maubeuge par Mr Devignes, Principal du collège classique, représentant du personnel enseignant à la commission locale de Reconstruction, 15 03 1945, 10 pages, IFA, fond Lurçat boîte 643

³⁶⁸ IFA fond Lurçat boîte 644

ailleurs, tâchez de trouver une orientation pour que les cibles regardent vers le nord »³⁶⁹

Dans le cas précis d'un appartement destiné à une famille sans domestiques, Lurçat prend la peine de rencontrer les représentantes d'organisations de femmes qui lui apportent des éléments intéressants.³⁷⁰ Les demandes les plus futiles sont soumises à l'architecte et conservées par celui-ci, ainsi que les exigences du Maire et de ses conseillers: « ce vœu tend à améliorer l'esthétique de notre ville par des fleurs. Nos collègues demandent donc que des balcons nombreux garnissent les façades»³⁷¹ (Figure 22).

Un objectif consensuel versus démagogique

Dans des notes intitulées «Méthodes employées pour l'étude du plan de Maubeuge»³⁷², Maurice Gouvernet collaborateur de Lurçat insiste sur les objectifs de l'urbanisme démocratique de Maubeuge:

«la réussite de l'œuvre de l'urbaniste sera en quelque sorte consacrée par l'acceptation unanime de l'ensemble de la population de la Ville renaissante. L'aspect technique du problème posé se trouve de ce fait subordonné à son aspect social et c'est ce facteur qu'il importe avant tout de déterminer pour mener à bien l'œuvre entreprise. »

Il propose d'appartenir à la catégorie d'urbanistes³⁷³ qui « veulent, en créant la ville de demain tenir compte des légitimes aspirations de ses habitants». Selon Gouvernet, Lurçat « s'inspira toujours de cet esprit de consultation par la base qui

³⁶⁹ Le rapport est daté du 5 mars 1945

³⁷⁰ GOUVERNET, M., art.cit., p 19

³⁷¹ 14 février 1947

³⁷² GOUVERNET, M., « Méthodes employées pour l'étude du plan de Maubeuge », Décembre 1946, 9 pages, IFA, fond Lurçat boîte 643

³⁷³ Les catégories auxquelles il fait référence sont publiées notamment dans A. Lurçat, « Pour un urbanisme réaliste » *Cités et techniques*, Octobre 1961 : "certains architectes pensent qu'il suffit de reconstruire selon l'ancien tracé [...] d'autres qu'il faut faire table rase du passé [...] une troisième catégorie enfin, veut avant tout observer et satisfaire les besoins les plus généraux et les plus particuliers des habitants. Ils refusent pour cela, bien qu'apportant des solutions nouvelles au problème, à rompre brutalement avec une réalité et des habitudes qui au moment des destructions comportaient encore une valeur d'usage. Il nous semble inutile de démontrer que les derniers seuls ont raison »

caractérise la méthode démocratique»³⁷⁴. Il considère le contact direct comme le moyen de « coller au terrain »³⁷⁵:

« la meilleure façon de s'imprégner du contexte local lui sembla être d'en recueillir, par le contact direct avec chacun, le maximum d'éléments et de susciter plus largement l'expression des opinions et souhaits de la population. L'architecte, pourtant, en imposant sa démarche participative voulait conserver son rôle de *maître* : il a reçu des pouvoirs inespérés pour un architecte et voit là une occasion rare de laisser sa marque dans l'histoire de l'architecture. »³⁷⁶

L'objectif de la grammaire participative n'est pas de faire dessiner le projet par la population mais de faire la « synthèse des données issues de la consultation populaire et des conceptions personnelles de l'urbaniste »³⁷⁷. Lurçat utilise l'information qu'il reçoit des usagers et ses objectifs sont clairement énoncés : il ne s'agit pas de permettre à l'utilisateur de participer à la décision ou à la réalisation des bâtiments mais bien d'arriver à un consensus sur le plan. Il s'agit d'un travail en commun autour de « besoins formulés par vous » et de « solutions techniques apportées par nous ». La grammaire participative de Lurçat limite le rôle de la figure de l'autre par ce que Bardet appelle l'orchestration de l'urbaniste, ce dernier a un objectif didactique d'éducation du public mais il accepte d'être instruit lui-même :

« être obligé d'exprimer ses idées vous force à les préciser. Je saisis chaque occasion d'engager une discussion, afin d'être obligé de définir les problèmes, de présenter les solutions avec la plus grande précision possible. Si j'aide mon partenaire à s'enrichir, je m'enrichis également. »³⁷⁸

Si la posture paternaliste est présente dans les termes « éduquer » ou « convaincre », la posture didactique a des objectifs éthiques également puisqu'il s'agit de faire en sorte que les usagers comprennent et participent afin de s'approprier le projet. Cette appropriation est une des conséquences positives de la participation architecturale.

³⁷⁴ GOUVERNET, *art.cit.*, p 5

³⁷⁵ SCHOEPP, Bernard, *op.cit.*, p 61

³⁷⁶ MATTON, A., *op.cit.*

³⁷⁷ *Loc.cit.*

³⁷⁸ Biographie, 1950, pochette biographie, IFA fond Lurçat, boîte 453, p 23

Son importance pour la réussite du projet architectural ou urbain sera mise en avant dans les grammaires participatives élaborées jusqu'à la fin du siècle. Il met en pratique une grammaire teintée d'une motivation politique, il veut communiquer avec les habitants aussi pour assurer l'acceptation du projet : « les habitants comprennent l'intérêt d'une discipline générale et de la soumission de l'intérêt privé à l'intérêt général ». ³⁷⁹L'objectif est consensuel. La figure de l'architecte est savante, le savoir qu'il détient est déterminant:

« l'urbanisme est une science complexe où les questions sociales, économiques, techniques, philosophiques et esthétiques entrent en jeu et se compètent pour former un tout cohérent. Du fait de cette complexité, les données du problème posé pourraient échapper aux habitants de la ville. Ceux-ci en raison de cette incompréhension, risqueraient alors de marquer leur opposition aux solutions proposées. Cependant LEUR AGRÉMENT CONDITIONNE LA REALISATION DES PLANS PROJETÉS. Il est donc nécessaire qu'ils acceptent les solutions concrètes qui leur sont offertes et qui découlent de l'application du prog directeur - qu'ils comprennent les raisons ayant conduit les techniciens à les retenir comme valables [...] Il appartient à l'urbaniste de s'assurer de l'agrément des intéressés. Il lui faut les éclairer pour qu'ils approuvent les solutions proposées et les acceptent en toute connaissance de cause. »³⁸⁰

Les questions soulevées par certains historiens, les fonds d'archives ne répondent qu'en partie : Comment ont été choisis les différents représentants des différentes catégories professionnelles et couches sociales qui constituaient le Comité d'urbanisme ? Quel était le rôle exact de ce dernier ? Comment ses suggestions étaient-elles traduites dans la réalité ? Quel a été le poids relatif des différentes catégories représentées ?³⁸¹ Elles mettent en cause la structure représentative du Comité d'urbanisme mais Lurçat met en place d'autres moyens d'information et de

³⁷⁹ LURCAT, André, « Le bassin de la Sambre, Maubeuge et Haumont », dactylographié encre mauve, non paginé 5 pages, non signé, IFA, fonds Lurçat boîte 643

³⁸⁰ GOUVERNET, Maurice, « Méthodes employées pour l'étude du plan de Maubeuge » art.cit.

³⁸¹ KOPP, Anatole, BOUCHER, Frédérique, PAULY, Danièle, *L'architecture de la reconstruction en France 1945-1953 (...)* op.cit.

consultation auxquels ont accès les individus (les Meetings, les consultations et conversations avec les particuliers qu'il organise à la Mairie, les publications dans les journaux...) La configuration est systémique, elle est organisée sur le modèle politique qui régit la Municipalité ; un fonctionnement démocratique dans lequel il s'agit d'arriver à un consensus et où les besoins particuliers s'ils ne sont pas pris en considération ont été écoutés. Si Lurçat replace l'homme au centre la figure de l'autre est néanmoins la collectivité et son bien-être, c'est pourquoi il postule que « la satisfaction de l'intérêt général est à l'origine de la meilleure satisfaction des besoins particuliers »³⁸². La figure de l'architecte qui fait « la synthèse » en est le pendant dans cette grammaire participative. Sa foi en la collectivité, en la standardisation, sa volonté de gestion du grand nombre, l'empêchent sans doute d'envisager un travail long avec chaque individu. À la fois il saisit l'importance du concept élargi d'habitat et de participation et d'un autre côté il reste dans un objectif assez moderniste de gérer la quantité de logements à produire. L'intérêt pour le milieu de la grammaire participative est présente dans les rapports d'échelle de ses objets, l'architecture – la maison – et la ville :

« l'expérience nous a rapidement prouvé que le problème doit ainsi s'ordonner : qu'avant de penser à la maison, il est nécessaire de penser à la ville. [...] les recherches, fatalement orientées vers des buts plus généraux, plus collectifs, sont toujours dominées par un souci d'urbanisme, qui en fait d'ailleurs la grandeur. Les maisons bientôt ne pourront plus être étudiées, bâties l'une après l'autre, mais bien par masses, par quartiers entiers ; pour cela elles devront être réalisées avec des moyens techniques importants, sur des bases financières de grande puissance. »³⁸³

Lurçat résume ce passage d'un environnement local à un autre plus globalisé: « plus j'approfondis les problèmes d'architecture, plus je deviens urbaniste »³⁸⁴

³⁸² 1947

³⁸³ LURCAT André, *Architecture, illustré de 72 photographies(...)* op.cit. p 184

³⁸⁴ 1950, IFA fond Lurçat, boîte 453, p 4. La biographie non signée est rédigée à la troisième personne, l'écriture de Lurçat figure dans les corrections: « le souci de l'homme et de la satisfaction de ses besoins passent déjà dans ses travaux au premier plan. Il s'intéresse au mode de vie des individus, aux besoins des différents membres d'une famille, à ceux des gens vivant en société. Ce qui le conduit à étendre sans cesse le champ de ses investigations. Il s'informe, ne résout un problème qu'après confrontation d'idées avec les usagers qui pour lui sont les meilleurs informateurs. Et peu à peu, résultat de ces informations multipliées, il s'intéresse aux problèmes de l'urbanisme. »

Lors de la critique de la ville industrielle - le super taudis - de la réponse du *New Deal* aux *slums* américains et face aux destructions de la seconde guerre mondiale, des configurations de la grammaire participatives sont élaborées.

Les travailleurs s'associent en coopératives, en groupes syndicaux qui participent à la gestion, s'investissent dans l'entreprise. Les configurations participatives de la société prennent ensuite pour objets le logement et la ville. Les configurations « paternalistes » sont élaborées par les socialistes mais aussi par les anarchistes et les défenseurs des libertés. Le credo « savoir penser » et « savoir faire » induit une posture didactique et un objectif, la recherche du bonheur commun. Différents médiums sont utilisés pour gérer le grand nombre d'habitants et la planification des territoires à l'échelle locale ou régionale. Patrick Geddes, fasciné par l'évolutionnisme et consterné par la qualité de la vie à Edimbourg, fédère autour de ses idéaux par son action. Il met au point une configuration d'apprentissage et d'action dans laquelle l'homme autodidacte agit sur son milieu et participe à la recherche d'un « bonheur actif ». Il crée une machine à penser à l'aide de laquelle il démontre comment les faits scientifiques informant de la situation de la ville, correctement récoltés et à la lumière d'une réflexion sensible et subjective des citoyens autant que des spécialistes, sont transformés dans la création et la rénovation des villes. Dans plusieurs pays d'Europe la grammaire participative émerge. L. Mumford affine la configuration synergique geddesienne et la met en pratique en Nouvelle-Angleterre afin de réussir le pari d'un *New Deal* social et participatif. L'urbanisme humaniste naît en France et la reconstruction donne lieu à des configurations méthodologiques et systémiques reposant sur un médium processuel. Au-delà d'une simple information du public, les architectes s'installent sur les lieux du projet, consultent les habitants, élaborent une hiérarchie de comités d'avis et sollicitent de leur part des indications et des dessins pour la reconstruction. Autant d'expériences et d'écrits impossibles à ignorer après 1945, pourtant les architectes modernistes des CIAM vont faire le choix de l'objet architectural plutôt que de configurations fondées sur le processus participatif architectural dont l'objectif est l'homme.

PARTIE II. Stratégie moderniste *versus* participation 1932-1947

Résumé partie II : La grammaire participative fait partie de la culture des architectes modernistes des CIAM. Le Corbusier expérimente une configuration « expressiviste » avec les paysans de la Sarthe et met au point un manuel destiné à l'autoconstruction. Le groupe américain des CIAM apporte une configuration processuelle dans laquelle la hiérarchie des figures s'estompe. Ils interviennent en faveur d'une réflexion sur la communauté, figure de l'autre participant, comme thème du premier congrès CIAM d'après guerre de 1947. Les thématiques retenues, incongrues en cette période de crise du logement causée par la guerre, concernent finalement l'expression architecturale et un état des lieux de l'architecture dans les pays des membres. Néanmoins, la question de la participation est amenée, notamment par la configuration « empiriste » de J.M. Richards dont la figure de l'autre est « l'homme commun ». Le débat s'oriente sur le langage de l'architecture et la compréhension qu'en a l'homme de la rue. Dans la configuration « empiriste » richardsienne, le médium de la grammaire participative est élaboré sur le modèle de la configuration « éducative » des pays scandinaves, un langage issu de la construction et de l'utilisation de matériaux traditionnels.

A Bridgwater, la jeune génération signale l'émergence d'une conscience nouvelle et valorise l'ordinaire et l'imagination en opposition à la rationalité pure de l'architecture moderniste. La figure de l'autre est dotée d'un savoir réflexif, sensible et subjectif. Elle peut amener sa créativité au savoir scientifique de l'architecte. Malgré tout, l'ancienne garde du modernisme élude l'idée de participation et songe à interroger la réception de l'objet architectural par le public.

Le milieu architectural moderniste est le lieu de débat international le plus actif à ce moment avec l'UIA. Il rassemble avant son éclatement deux tendances opposées dont l'une emprunte la voie de l'esthétique, avec l'objet architectural comme finalité, tandis que l'autre valorise le processus architectural participatif.

CHAPITRE 1. « PARTICIPATION ! » LE CORBUSIER OU LA PARTICIPATION MALGRE SOI

En 1932, par un fait exprès de l'histoire, il semble qu'un architecte assez dogmatique - Le Corbusier - est un des premiers relater une configuration processuelle ayant pour objet la définition et la programmation d'une usine, la figure de l'architecte est en dialogue avec le public des travailleurs. Le savoir réflexif, le savoir faire des ouvriers notamment, sont convoqués auprès du savoir déterminant. La temporalité est assez longue, elle recourt à l'expérience passée des travailleurs et les associe pour une définition d'une année préalable à la réalisation de cinq ans, durant lesquels se poursuivent les rencontres. En 1935, le texte publié dans *La Ville Radieuse* comprend un paragraphe explicitement intitulé « Participation » qui rapporte les impressions du voyage de Le Corbusier en Hollande. Il y loue la solidarité de tous et « la Participation » à propos de l'opération de l'usine Van Nelle de Rotterdam:

« participation. Voilà comment fut élevée la manufacture : pendant une année, l'architecte fit un avant projet, puis on mit *cinq années* à réaliser l'œuvre. Cinq années de collaboration : des réunions pour discuter de tout et de chaque chose. Les chefs sont présents et les architectes et les directeurs; de même les chefs de service et de même encore un spécialiste ouvrier ou employé de chacune des fonctions accomplies dans la fabrication, on sait la valeur déterminante d'un *tour de mains*. Il n'y a pas de petites choses, il n'y a que des choses justes qui fonctionnent. Participation ! »³⁸⁵

Son exaltation indique surtout une posture idéaliste de l'architecte qui se rapporte à la « dérive féconde d'un sentiment étroit de propriété égoïste vers un sentiment d'action collective ». Il décrit ce phénomène heureux de « l'intervention personnelle » en chaque point de l'entreprise humaine. Il poursuit : « donnez-nous des plans,

³⁸⁵LE CORBUSIER, « Participation ! », *La Ville Radieuse* (texte de janvier 1932), 1935, p 179. C'est Le Corbusier qui écrit en italique. Usine construite par les architectes Brinkman et Van der Vlugt entr 1925 et 1931 pour un industriel Kees Van des Leeuw.

montrez-nous les plans, expliquez-nous les plans. Il y a dans l'âme humaine des puissances d'enthousiasme que l'on peut faire éclater»³⁸⁶.

En généralisant, Le Corbusier fonctionne le plus souvent dans une configuration où l'architecte est autoritaire, résolument scientifique et tourné vers le progrès. La posture évolutionniste concerne ici sur la recherche d'une libération des contraintes techniques constructives. L'objet de la configuration est une architecture rationnelle et objective, constituée d'une infrastructure animée par le langage moderniste et les cinq points de l'architecture, qui a le pouvoir de changer le mode de vie de la collectivité. Certains voient dans le système Domino une technique qui favorise l'activité de l'homme et ses initiatives³⁸⁷. L'indépendance de l'architecture par rapport à la structure assure plutôt la liberté de l'architecte pour la composition des façades. Le savoir dominant, scientifique est mobilisé. Le rapport au milieu n'est pas écologique, la table rase, la mise au point d'unités d'habitations à implanter indifféremment du site, en sont des exemples, même si le bioclimatisme et le paysage sont importants. La dimension humaine de ce milieu est traitée comme une masse d'individus à gérer (Le Corbusier accorde rarement de place au public participant). Son interlocuteur dans les opérations de logements collectif est un commanditaire paternaliste et idéaliste et rarement des habitants.

Norbert Bézard, paysan de la Sarthe, reçoit un exemplaire de *La Ville Radieuse*, qu'il commente par ces mots « c'est une bombe!»³⁸⁸ Il rencontre Le Corbusier en 1933 par le biais du parti communiste lui écrit dans le dessein de mettre au point un « urbanisme rural»³⁸⁹. Il y a un mimétisme entre la réflexion urbanistique sur la ville radieuse et celle sur la ferme, le contexte de la configuration constitue «la participation, à l'opposé des droits abstraits » comme valeur première dans les loisirs et la vie civique. Les objets de cette configuration sont des équipements qui

³⁸⁶ *Idem* LE CORBUSIER

³⁸⁷ « [...] en effet, l'industrialisation du bâtiment doit permettre de faire participer activement les futurs usagers, non seulement à la conception, mais aussi à la construction de leur maison. [...] La technique n'a de valeur que dans la mesure où, loin d'imposer à l'homme de nouvelles servitudes et de le condamner à la passivité, elle favorise ses initiatives et se fait libératrice. La libération de l'initiative individuelle est dans le système « Dom-ino », rendue possible par la rupture du lien millénaire existant entre construction et architecture. Le système poteau dalle assure en effet l'indépendance de l'architecture par rapport à la structure.» BESSET, Maurice, *Le Corbusier*, Editions Skira SA, Genève, (première édition, 1968), 1992, p 67-68

³⁸⁸ Fondation Le Corbusier FLC (B2-7-136) lettre de Norbert Bézard à Le Corbusier, le 30 septembre 1935

³⁸⁹ FLC (C3-4-363) lettre de Norbert Bézard à Le Corbusier, le 8 mars 1933

favorisent cette vie collective (le club, ...)»³⁹⁰ La figure de l'autre est un public actif qui participe à la vie de sa commune. Le village radieux doit être conforme à la vie radieuse. Mais en outre, la participation de la figure de l'autre - inspirée sans doute par les fréquentations communistes de Le Corbusier et son voyage en Hollande - prend ici pour objet le bâti³⁹¹.

Au début des années trente, Le Corbusier est plus proche de la nature³⁹², il implante les bâtiments dans le site en tenant compte des «paramètres régionaux »³⁹³. Ses voyages en Amérique du sud, en Espagne et en Afrique du nord « ont réveillé son intérêt pour des mondes autres qu'urbains »³⁹⁴. Bézard, figure de l'autre active et expressive, s'indigne : « Laissez-moi vous dire que votre proposition ne vient pas, à coup sûr, d'un paysan - il faudra, c'est nécessaire, que les citadins apprennent ce que c'est qu'un village ! Et pour celà il faut s'y promener, en ouvrant l'œil, les oreilles, et y vivre ! »³⁹⁵ (Gaston Bardet s'insurge également de cette distanciation de l'urbanisme de Le Corbusier: « C'est non seulement très faiblard mais vu avec une optique d'urbain, une ignorance des équilibres terre-homme. »³⁹⁶) Bézard impose une configuration dont le rapport au milieu physique et humain est écologique.

Le public participant utilise de nombreux médiums. Bézard fournit une masse de documentation, des dessins et des plans. Il rassemble les paysans pour des veillées de réflexion et organise une rencontre avec Le Corbusier qui leur explique le projet. L'échange de courrier à propos du village radieux se poursuit jusqu'en 1944. L'épouse de Norbert, Suzanne Bézard, institutrice, rédige des textes de programmation pour l'école et fait dessiner à ses élèves leur habitat actuel afin de disposer de sources documentaires à joindre à l'étude de la commune rurale,

³⁹⁰ *Ibidem* MC LEOD « la ferme radieuse, le village radieux » in *Le Corbusier et la nature*, les rencontres de la FLC, novembre 1991, p 98

³⁹¹ Mc Leod écrit : « Le Corbusier aime à croire – et en spécialiste de son architecture je ne peux m'empêcher de marquer un léger septicisme - que son projet se fonde sur la méthode de participation dont il a fait l'éloge à propos de l'usine Van Nelle dans *Plans* ». La configuration expressiviste plaide pourtant en faveur de Le Corbusier, même si la une grammaire participative émane plus de la figure de l'autre que de celle de l'architecte.

³⁹² MC LEOD, Mary, op.cit.

³⁹³ *Idem*, p 87

³⁹⁴ *Ibidem*, p 91

³⁹⁵ FLC Lettre de Bézard à Le Corbusier, 16 décembre 1943. C'est Bézard qui souligne.

³⁹⁶ IFA fond Bardet, Lettre du 3 janvier 1967, Bruxelles, de Gaston Bardet à J.F. Colomer, Cerac/Neuilly. Bardet a cette réplique dans l'interview réalisée par JL Cohen en 1978: "les prétendus urbanistes...qui n'ont jamais marché à pied", p 81.

nécessaires à l'aménagement des futures fermes radieuses³⁹⁷. La figure de l'autre ici incarnée par les enfants fait preuve d'expressivité (Figure 23).

Bézard poursuit en parallèle le dessin de cartes nécessaires à l'urbanisme rural. Il travaille tant à l'échelle locale que régionale et fournit des plans de la ferme radieuse à Le Corbusier. L'architecte tient compte des propositions de Bézard et modifie en dialogue avec lui, les documents graphiques de la ferme et du village radieux. C'est Bézard qui dispose des activités agricoles ainsi que de la disposition d'une voie d'accès importante³⁹⁸. Le Corbusier enseigne son langage architectural et les cinq éléments sont discutés et adoptés, notamment les pilotis. Bézard écrit : « devant vous voici le logis du fermier, monté sur ses pilotis. Quelle surprise que cette construction géométrique surélevée : on se promène sous la maison ! Eh oui ! Le pays est très humide... »³⁹⁹. Le Corbusier allie le savoir dominant au savoir réflexif des paysans :

« Norbert Bézard m'écrivait toujours « [...] Nous voulons des logis « sur pilotis ». Oui car nous en avons assez d'être les pieds dans le fumier, dans la boue, et assez de cette humidité de terre battue qui nous accable de rhumatismes. Ouvrez nous des fenêtres, grandes avec du soleil dans la ferme. Enlevez le fumier de devant notre table. » »⁴⁰⁰ (Figure 24)

Il utilise le savoir partagé avec la figure du public comme argument politique pour la promotion de son urbanisme, comme l'atteste sa lettre à Léon Blum, dans laquelle il propose cinq projets dont le village coopératif de Piacé :

« ici aussi des années de préparation. A Piacé, une atmosphère entièrement préparée, une région (dans la Sarthe) où les paysans se sont groupés autour du même idéal qu'ils ont su matérialiser ici par des plans précis. [...]Le groupe de paysans de Piacé, à la tête duquel se trouve l'ouvrier agricole Norbert Bézard, a su mettre sur pied les études décisives de fermes et de village et cette première construction pourrait servir de témoignage, de geste premier d'une

³⁹⁷ Le travail d'observation et de rendu fait par les enfants sur leur logement est typique de l'idée participationniste geddesienne: observer son logement, dessiner ce que l'on a « appris en vivant » et avec ce savoir agir sur son environnement.

³⁹⁸ MC LEOD, Mary, *op.cit.* p 94

³⁹⁹ FLC (D3-14-216), Norbert Bézard, Non daté, entre 1943 et 1944, Eléments de doctrine

⁴⁰⁰ FLC (X1-12-53), Le Corbusier

haute signification vis à vis de la masse paysanne ou de l'élite paysanne. Car le problème de la « ferme radieuse » et du village coopératif a été établi par des gens d'une élite remarquable.»⁴⁰¹

En 1944, le travail manque dans l'atelier de la rue de Sèvres, Le Corbusier propose de travailler sur des questions théoriques, André Wogensky travaille avec Roger Hanning et Roger Aujame, l'équipe inclut Norbert Bézard et Hyacinthe Dubreuil. *Les Trois Etablissements Humains*⁴⁰² relate l'expérience participative et témoigne de la configuration expressiviste.⁴⁰³ L'ouvrage débute par le contexte qui influence cette configuration, une critique des villes tentaculaires et de la société machiniste qui ont fait du travail un châtiment: l'ouvrage propose la création d'établissements humains afin de procéder à une réorganisation des villes radio concentriques et d'occuper la campagne avec les villes linéaires industrielles afin que la paysannerie reprenne vie:

« après tant de disgrâces et de tumultes, il sera bon de retrouver le silence, récompense de l'harmonie renaissante.

L'entreprise est provocatrice de joie, de foi, de civisme. Remplaçant cet abandon aujourd'hui répandu en tous lieux et fourrier de déchéance, un sentiment de **participation** naîtra. Participer cela suffira - même aux plus pauvres, aux plus meurtris.

Espèce d'exode, départ sans espoir de retour, vers des terres promises... En fait, sur le plan physique, un mouvement indiscutable de la fourmi humaine sur toute l'étendue de son sol. Redressement des peuplements, reconsidération de l'occupation du sol:

- villes tentaculaires qui cesseront désormais de s'accroître;
- cités linéaires de la transformation des matières premières et qui absorberont l'industrie;
- centre coopératifs ruraux pour faire renaître la vie paysanne;

⁴⁰¹ FLC (H2-16-84) Lettre de Le Corbusier à Léon Blum président du Conseil 13 avril 1937

⁴⁰² Il s'agit de l'équipe qui constitue l'ASCORAL (première rencontre 1943). LE CORBUSIER (Dir.), *Les trois établissements humains*, Collection Urbanisme des CIAM ASCORAL sections 5a et 5b, 7e volume, une civilisation du travail, Denoël, Paris, 1944

⁴⁰³ Wogensky A., entretien avec P. Misino et N. Trasi, Paris, janvier 1992. L'inactivité des architectes pendant la seconde guerre va donner lieu à des réflexions théoriques concernant la reconstruction, sans doute plus intenses que lors des années qui suivent la guerre de 1914-1918. De Carlo évoque régulièrement son passage dans la résistance en relatant les lectures qu'il fait dans cette période, un temps de réflexion pour la grammaire participative.

-cités radio-concentriques en des lieux fatidiques inscrits depuis toujours dans la géographie, centres des échanges: gouvernement, pensée et arts, commerce. »⁴⁰⁴

Bézart critique également le vaste taudis qu'est la France rurale:

*« la ville refuse de comprendre les besoins réels de nos campagnes, ces besoins étant pourtant clairement définis par les futurs usagers de ces constructions [...] ceci à l'air d'un pamphlet? Mais croyez vous qu'il n'est pas révoltant pour nous de nous voir laissés pour compte une fois encore par lésinerie ou paresse intellectuelle? »*⁴⁰⁵

Outre les déclarations de Le Corbusier, sont reproduites en italiques les longues pages de remarques faites par les paysans au fur et à mesure de l'avancement des projets de l'architecte. Le livre est composé comme un dialogue entre les deux figures celle de l'architecte, un technicien qui « présente » et celle du public au savoir réflexif, les paysans qui « répondent. » La configuration permet un échange de savoirs. La posture didactique est illustrée, en effet, l'homme entend comprendre et participer par son effort, ses goûts et sa curiosité, à la vie de son temps, « il n'admet plus de demeurer le cul-terreux des autres siècles. » Son intimité permanente avec la nature lui octroie « le droit à s'exprimer et à se faire entendre comme un sage. » La figure de l'autre est investie d'un savoir réflexif qui pourra servir le savoir déterminant de l'architecte expert.

Les paysans font à l'architecte la leçon de l'histoire, de la géographie et de l'ethnographie qui caractérisent les villages alors que Le Corbusier propose de les rassembler - comme s'ils étaient tous semblables - en centre coopératif. Ils lui rappellent que la vie se charge seule d'amener ces regroupements pour des raisons économiques: l'entité communale est maintenue par le rythme de la vie des aïeux, le pas humain et le trot de leurs chevaux, une information lente qui n'a plus lieu d'être aujourd'hui.

La programmation du centre coopératif est vigoureusement rejetée par les paysans: la proposition de Le Corbusier de le situer à plusieurs kilomètres des villages pour y ranger l'outillage (atelier) et mettre le grain en silo ainsi que d'y placer le club (le

⁴⁰⁴ *Op.cit.* p 21. C'est Le Corbusier qui typographie « Participation » en gras

⁴⁰⁵ *Idem* p 47. Les réponses des paysans sont en italiques dans l'ouvrage

café) est une aberration! « **Messieurs, vous n'aurez plus de village!** »⁴⁰⁶, déclare Bézard qui brandit comme preuve de ses dires une pétition signée par tous les paysans de Piacé. Le dialogue se poursuit donc, Le Corbusier propose d'autres scénarios suivant les remarques des paysans et tente encore de les convaincre sur certains points (« Ne criez pas d'avance, paysans, étudiez ça! »⁴⁰⁷). Il leur propose également de prendre une carte et de matérialiser sur des morceaux de calque les diverses hypothèses, les en remerciant d'avance (l'indication d'un public expressiviste et créatif).

La posture idéaliste et éthique de la configuration est évoquée plus loin, valorisant le bénéfice indirect du travail et de la vie paysanne, au delà de la sanctification de l'entreprise par l'argent, il s'agit bien plus d'animer chaque minute par un sentiment de « rassurante **participation** à la vie sociale »⁴⁰⁸.

Une note de bas de page attire encore l'attention sur les apports du savoir et les intuitions de ces paysans, elle montre un équilibre hiérarchique entre la figure de l'architecte et la figure du public participant:

« ce qui est à retenir de cette incidence, c'est que la force et la conviction qu'apportent le métier, peuvent subtilement et par inattention faire barrage momentané. Il n'est par conséquent aucun argument jouissant d'un droit divin: tout se doit d'être examiné »⁴⁰⁹

La seule construction de « ferme radieuse » est dirigée par Gérald Hanning⁴¹⁰ en 1941 qui établit les plans avec Joël Martel, le maître d'ouvrage⁴¹¹(Figure 25). La ferme ne présente aucun trait de l'esthétique moderniste (c'est peut-être l'indice de la participation du client de Hanning, puisqu'à Piacé les cinq éléments étaient assimilés). Hanning collabore cette année là avec Le Corbusier et Bézard.

L'expérience de la ferme radieuse et la publication de 1932 antérieures à la seconde guerre mondiale, ainsi que les *Trois établissements Humains* de 1944, font de Le Corbusier le pionnier d'une configuration expressiviste où la figure du public dessine

⁴⁰⁶ *Ibidem* p 90. C'est Bézard qui typographie en gras.

⁴⁰⁷ *Ibidem* pp 92-95, c'est Le Corbusier qui écrit, « on fait le point (29 décembre 1943)»

⁴⁰⁸ Citations suivantes, *Idem* p 57

⁴⁰⁹ *Ibidem* « proposition des paysans le centre coopératif», Note de la rédaction, p 123

⁴¹⁰ HANNING, Gérald, 1919-1980, fait partie de l'ASCORAL. Il entre à l'ATBAT à sa création en 1947. Hanning reprochera à Le Corbusier l'orientation prise par les CIAM en 1947, dont les conclusions ignorent la reconstruction au profit de débats esthétiques. Partie II Chapitre 3

⁴¹¹ C'est ce dernier qui écrit l'article accompagnant la publication des photographies de la ferme dans *Techniques et Architecture* en 1943

et s'exprime par rapport à l'architecture. Les médiums sont le dessin, les études fournies par les paysans, les rencontres avec l'architecte et finalement l'édition des 3 *établissements humains* (la configuration n'est pas processuelle en ce qu'aucun dispositif n'est mis en place par l'architecte, ce sont les habitants qui se constituent en figure collective). La configuration établit un équilibre entre les figures de l'architecte et celles des paysans. Les objets sont la ferme et le village radieux dans toute la complexité des relations des fonctions, des hommes et les dispositifs d'équipement.

1.1 L'autoconstruction des « murondins » et l'architecture spontanée

Le Corbusier, qui parle plus tard du « désordre des usagers⁴¹² » dans l'architecture propose une configuration de la grammaire participative dans le manuel d'autoconstruction des « murondins » paru en 1942. La figure de l'autre est constituée par les jeunes:

« Vous avez à charge d'éveiller dans les moindres parcelles du pays par un effort dont les moyens sont entre vos mains, l'esprit d'entreprise, le courage, le goût de l'invention, le sentiment de la participation individuelle. Vous devez donc susciter des fonctions. Pour accomplir des fonctions il faut des lieux et des locaux. Architecture et urbanisme. Vous voici devenus architectes et urbanistes, vous voici devenus des constructeurs.»⁴¹³

Les objets de la configuration sont des baraques destinées à abriter provisoirement les habitants. Une certaine expressivité est balisée par l'architecte qui conçoit des plans types que les constructeurs peuvent décliner selon les besoins et adapter selon les « nécessités du terrain »⁴¹⁴ (Figures 26 et 27).

Il n'y a pas d'échange de savoir dans cette configuration technique. Le savoir déterminant de l'architecte consiste à la transmission d'une méthode constructive,

⁴¹² *L'Architecture d'Aujourd'Hui*, n° spécial « Le Corbusier », 1948, p 50, « le pan de verre [...] impose des servitudes délicates de nettoyage en commun, à l'extérieur, apporte d'autre part le désordre fatal de l'utilisateur individuel du pan de verre (ouvrants, rideaux, bannes, stores, etc.) »

⁴¹³ LE CORBUSIER, *Les constructions « murondins », entreprises des jeunes, gestion par les jeunes, vitalisation des villages*, manuel technique publié sous le patronat du Secrétariat Général de la Jeunesse, Etienne Chiron éditeur, Paris, Clermont-Ferrand, 1942, p3

⁴¹⁴ LE CORBUSIER, *op.cit.* p14

celui des constructeurs n'est pas interrogé : ils ne sont pas des participants mais des exécutants. La figure de l'autre est donc active au sens physique du terme mais pas intellectuellement. Les croquis à main levée sont peuplés d'hommes qui coffrent et montent les murs. La configuration n'est pas écologique dans le rapport au milieu, par exemple la brique crue est proposée indépendamment des ressources naturelles, les traditions constructives ou le savoir faire des habitants sont indifférents. Même s'il ne procède pas à partir d'une table rase mais recommande une implantation en rapport au site. La configuration se déroule sur une temporalité courte et dans le contexte de carence de logement induit par la guerre. Le temps se limite au présent, le savoir technique du passé n'est requis que pour reproduire des techniques de construction traditionnelles (le pisé par exemple qui n'est pas forcément une tradition constructive de la région des autoconstructeurs). D'ailleurs, Le Corbusier propose des matériaux locaux de récupération ainsi que la chaux qu'il affectionne mais « pas de tuiles, pas d'ardoises, pas de zinc, rien de ce qui nécessiterait une mise en œuvre professionnelle... », c'est-à-dire qu'aucune formation des constructeurs qui pourrait leur servir ultérieurement n'est prévue. Seule la courte durée de la construction fait l'objet de la grammaire participative (il n'y a pas de processus lors de la conception des bâtiments). Les « murondins », sont une façon d'attendre « d'effectuer la réurbanisation rationnelle et la reconstruction savante des nouvelles agglomérations ». Les autoconstructeurs auxquels Le Corbusier décerne le titre d'architecte en début d'ouvrage, sont donc en sursis jusqu'au retour de l'architecte savant⁴¹⁵.

De façon générale, dans la suite de sa carrière, la configuration technique mise en place dans l'expérience des « Murondins » n'atteint pas à la configuration de l'autoconstruction.

D'une part dans son rapport au temps, Le Corbusier évolue vers une façon d'être moderne en se ressourçant dans le vernaculaire et reconnaît le génie des villages

⁴¹⁵ Mille exemplaires des plaquettes « murondins » seront distribués dans les centres de jeunesse sans aucune réponse signifiant le désir de les mettre en œuvre. Le Corbusier développera d'autres projets d'architectures provisoires mais il n'évoque pas la possibilité de faire participer les habitants à leur construction ou à la disposition des cellules de base sur le terrain comme il le propose dans les « murondins ». L'opération des mille clubs dans les années soixante commandée par le Ministère de la Jeunesse en 1966, est très similaire à celle des Murondins. Les clubs sont préfabriqués à monter par les jeunes et leur élaboration est conçue sur base d'une enquête menée auprès de la tranche d'âge quinze - vingt-cinq ans, l'idée étant de faire monter aux jeunes un local pour leur donner un sentiment de communauté et d'appropriation. Jean Prouvé emmène les jeunes bénévoles dans son usine lors du montage pour participer à l'amélioration du montage du club par la connaissance des outils de sa production

nord africains autoconstruits par exemple. Néanmoins, il considère que l'architecture spontanée est destinée, non pas à être un objet d'inspiration pour les architectes mais à leur faire redécouvrir leur essence, leur origine pour créer des œuvres contemporaines valables : « c'est l'œuvre qui à travers l'épuration des folklores nous révèle une pensée type, passible d'universalité, langage du cœur de tous les hommes »⁴¹⁶. Il réutilise le terme « *folk* » de Patrick Geddes. Mais Le Corbusier utilise ce savoir du bâtisseur pour nourrir son savoir déterminant, pas dans un échange réflexif avec la figure de l'autre. La configuration ne valorise pas les trois temporalités, s'il accorde une importance au passé, il ne le projette pas dans le présent et l'avenir qui appartiennent exclusivement à la figure de l'architecte technicien: il tend à figer le savoir en universalité et se dispense ensuite de la remise en question permanente qu'implique une configuration évolutionniste (une amélioration continue de l'environnement).

D'autre part la configuration technique ne s'intéresse pas à la figure de l'autre en tant qu'individu particulier, Le Corbusier considère les hommes comme une « masse d'individus ». Le Corbusier indique d'ailleurs: « les folklores me montrèrent combien tout acte durable est conditionné, mettant au point d'autres actes antérieurs semblables, combien l'individuel se résorbe dans le collectif »⁴¹⁷. Son intuition l'amène à évaluer le poids du savoir collectif dans l'élaboration de l'environnement humain, mais c'est l'architecte moderne qui assure l'universalité pour l'homme logé dans une habitation standardisée. Cette universalité lui tient à cœur: « l'individuel se résorbe dans le collectif [...] sous les auspices d'une âme élevée et d'un esprit puissant, le collectif donne sa sève à l'individuel »⁴¹⁸, mais elle reste réservée à la figure autoritaire de l'architecte. C'est pourquoi la posture expressiviste et créatrice lui appartient en propre, il ne développe pas une posture didactique qui assure l'échange des savoirs. Le souhait émis par Le Corbusier que l'architecture soit « inoriginée »⁴¹⁹, qu'elle soit née un jour comme « sortant des flots », qu'elle « jaillisse de la mer » illustre l'ambivalence entre la reconnaissance de l'architecture vernaculaire et sa certitude du « génie » de l'architecte.

⁴¹⁶ LOUGUET, Ph., « La crise de la filiation chez Le Corbusier » pp 45-56 in LOUGUET, Philippe, TIRY, Corinne, MAURY, Gilles, (Dir.), « Filiation(s) », *Cahiers thématiques*, n° 4, Éditions de l'École d'architecture de Lille, Paris, octobre 2004, , p 46 Les expressions suivantes entre guillemets sont tirés du même article. Il cite Le Corbusier « L'art décoratif d'aujourd'hui »

⁴¹⁷ LE CORBUSIER, *L'art décoratif d'aujourd'hui*, Arthaud, Paris (première édition 1925), 1980, p 211

⁴¹⁸ *Idem*

⁴¹⁹ LOUGUET, Ph., art.cit. p 56

Enfin, et c'est un corollaire de la façon dont il construit la figure de l'autre, la configuration de l'autoconstruction lui échappe puisque c'est l'attention pour le milieu bâti qu'il développe mais pas un regard particulier pour les hommes qui en sont l'essence et les spécialistes. Le Corbusier accorde de la valeur au voyage, un instrument de la grammaire participative. Il déambule et emprunte les moyens de transport offerts sur place, tel un « pèlerin libre livré aux initiatives impromptues »⁴²⁰. De ses croquis et nombreuses notes, ressort une précieuse réflexion pour l'apprentissage de la ville et de la région⁴²¹ au sens où l'entend Geddes. Le Corbusier saisit la valeur du voyage en 1911 dans une expression édifiante: il « voyage l'Allemagne »⁴²². Ce n'est pas seulement « en » Allemagne qu'il voyage, la locution enveloppe toutes les dimensions du pays qu'il découvre : la culture, le folklore, l'architecture, la lumière⁴²³. Si Le Corbusier a la même sensibilité que Geddes pour aborder la connaissance de la ville, étonnamment ses croquis de voyage omettent les hommes au profit du bâti.

En France, certains habitants, après guerre, construisent eux-mêmes leurs logements, tels les Castors. Cette figure de l'autre active et expressive, réagit également à une crise, celle qui concerne l'incapacité de l'Etat à résoudre la question du logement. Des mouvements communautaires créés pendant l'occupation ou après la guerre sont les fondateurs de certaines branches des Castors, leur grammaire participative est générée autour de postures militantes et idéalistes et s'appliquent à des objets tels que des logements et des équipements collectifs. Ces

⁴²⁰ LE CORBUSIER publie *L'Art Décoratif d'Aujourd'hui* en 1925 (Editions Arthaud, 1980)

⁴²¹ Dans le concept de promenade architecturale de Le Corbusier on retrouve au sein de l'architecture la déambulation, le changement de point de vue dans et hors de l'architecture qui l'ancre au paysage.

⁴²² LE CORBUSIER, *op.cit.* p 209. Le Corbusier s'est rendu à l'Exposition Universelle de *City Panning* de Berlin avec Eugène Hénard en 1910 (in CRASEMANN COLLINS, Christiane, *Werner Hegemann and the search for Universal Urbanism*, w.w.Norton & Company, New York, London, 2005, p 38).

⁴²³ Siegfried Giedion relève que le voyage et l'enquête directe sont une méthode acquise par les architectes de la troisième génération de l'architecture moderne (ceux qui exercent leur profession dans les années 1950). Ce que connaît le Corbusier de Geddes est difficile à cerner. Dans l'étude de Paul V. TURNER, *La formation de le Corbusier idéalisme et mouvement moderne*, pas de traces d'ouvrages de Geddes qui auraient présidé à la formation de Le Corbusier (il recense et problématise les ouvrages possédés ou connus par Le Corbusier avant 1920 date à laquelle il considère que ses principales idées sont formées.) On sait qu'il connaît le Dictionnaire raisonné de l'architecture de Viollet le Duc et aussi C. Sitte alors qu'il s'enthousiasme pour les ruelles courbes de ce dernier, il veut retenir cette ondulante « leçon de l'âne ». Le Corbusier lors de son voyage en Allemagne verra l'Exposition Universelle de Berlin dans laquelle les méthodes d'investigation et d'enquêtes sur le site sont présentées d'une manière très proche de ce que prône Geddes. Il mentionne étudier avec attention cette exposition qui influence un temps son regard sur l'urbanisme. Le rapport de Le Corbusier avec la participation est traité plus bas.

Communautés de Travail remettent en question les modes de vie et de labeur⁴²⁴. Par exemple, c'est en 1945 que les membres de la communauté Boimondeau, qui s'intéressent au travail et au logement, projettent avec l'aide d'un architecte la réalisation d'un complexe immobilier comprenant usines, services collectifs et logements. L'initiative de la configuration d'autoconstruction revient à la figure de l'autre, les habitants ne travaillent pas forcément avec la participation d'un architecte⁴²⁵. Le rapport au temps est fondé sur la connaissance de la vie communautaire comme idéal et sur la transmission des savoirs des bâtisseurs. Le rapport au milieu est écologique, physiquement l'opération est très locale et elle est intimement liée aux habitants qui investissent ce lieu avec intensité ; de concepteurs et constructeurs ils deviennent usagers et le transforment.

⁴²⁴ BOUCHER Frédéric, « Abriter vaille que vaille, se loger coûte que coûte », pp 119-141, in VOLDMAN, Danielle (Dir.), « Images, discours et enjeux de la reconstruction des villes françaises après 1945 » (...) *op.cit.*

⁴²⁵ 1987. Ce projet n'a pas abouti. Dans l'opération HBM Castors à Pessac entre 1948 et 1951, les prémisses du plan masse sont dessinées par les membres Castors aidés d'architectes. Il s'agit de la construction de cent cinquante pavillons, d'une blanchisserie et d'une coopérative de consommation.

CHAPITRE 2. « PARTICIPATION? » BRIDGWATER, 1947

Après la seconde guerre mondiale, les membres des CIAM décident d'organiser un nouveau Congrès International des Architectes Modernes. Alors que quelques réunions clandestines ont eu lieu en Europe pendant la guerre, une section est fondée aux Etats-Unis, le *Chapter for Relief and Postwar Planning* à New York en 1944. Elle se présente comme le « groupe ouest » des CIAM et comprend parmi ses membres Oscar Stonorov⁴²⁶.

Une prise de conscience relative à une configuration de la grammaire participative dans laquelle l'architecte adopte une posture éthique et où la hiérarchie par rapport à la figure de l'autre s'efface est apportée par les américains. En 1943, la remarque d'Ernest Weissman⁴²⁷ à S.Giedion - suite à une réunion CIAM aux Etats-Unis en témoigne :

«notre langage commun n'est pas une formule mystérieuse à découvrir, mais simplement le but manifeste de la planification : contrôler l'environnement de l'homme pour le bénéfice du peuple. Et quand je dis le peuple - j'entends le peuple et pas les planificateurs. Et quand je dis bénéfice, j'entends l'accomplissement d'une vie meilleure pour tous et pas le monde auquel quelques «planificateurs » ont l'intention de contraindre le peuple »⁴²⁸.

D'autres membres des Congrès n'adoptent pas cette posture en retrait de l'urbaniste, ils sont désireux d'une reconstruction moderne envers et contre tout, même si elle doit être autoritaire. Lors de la réunion préparatoire de Bridgwater qui se tient à Zurich en mai 1947⁴²⁹ les thèmes et le titre proposé par les américains - « *community*

⁴²⁶ OCKMAN Joan, collaboration de EIGEN, Edward, *Architecture culture 1943-1968 a documentary anthology*, Columbia books of architecture, Rizzoli, New York, 1993, introduction. O. Stonorov est venu s'installer à Philadelphie en 1932 et sa ferme sert de lieu de réunion au CIRPAC en 1939.

⁴²⁷ A travaillé avec Le Corbusier sur le projet des Nations unies en 1947, lettre du 16 mars 1947

⁴²⁸ Cité par MUMFORD, E. *op.cit.*,p 143,

⁴²⁹ *Idem* p 168. C'est Siegfried Giedion qui représente le groupe américain. Parmi les protagonistes qui jouent un rôle dans la construction de configurations de la grammaire participative, sont présents James Maud Richards, Jaap Bakema et Ernesto Rogers venu d'Italie.

planning »⁴³⁰ - montrent un intérêt pour la figure de l'autre de la grammaire participative, pour ses besoins et ses valeurs:

« impact de l'industrialisation sur:1 - la planification (nouveaux standards ou valeurs dans le développement de la communauté) 2 - la conception du bâtiment (nouveaux besoins, requérant de nouvelles significations et de nouvelles formes), 3 - l'organisation (besoin d'intégration si il y a intervention de spécialistes de différents champs) »⁴³¹.

Néanmoins, il est décidé que le congrès est plutôt destiné à un état des lieux de l'architecture moderne dans les pays des participants (la planification de la communauté dont les Américains souhaitent faire le thème du congrès de Bridgwater est reprise lors du congrès d'Hoddeson par les Anglais à travers la définition du 'Core', «l'élément qui fait de la communauté une communauté. »⁴³²)

Le Président du CIAM VI de Bridgwater, C. Van Esteren, souhaite que chacun exprime ce « qui lui tient à cœur pour le développement de l'architecture sociale et de l'urbanisme d'aujourd'hui »⁴³³. Quatre commissions étudient les thèmes suivants : la re-détermination des buts des CIAM, la programmation du CIAM VII pour l'urbanisme, l'éducation architecturale et une commission se concentre sur l'expression architecturale⁴³⁴. Ce dernier thème fait réagir le représentant du groupe Hollandais, Jaap Bakema, les points à aborder en cette période d'après-guerre sont plutôt le logement et le rôle de l'architecte comme membre de la société (organisateur, technicien et constructeur). Il propose des questions qui marquent l'intérêt de l'architecte pour la figure de l'autre:« les architectes ont-ils réussi à

⁴³⁰ Avant la première guerre, l'intérêt américain pour la planification est plus important qu'Europe, notamment en raison du *New Deal*, leur réflexion urbanistique amène rapidement à planifier une « communauté ». C'est l'équivalent des expériences européennes entre les deux guerres autour des coopératives et des cités jardin. Lonberg-Holm propose l'ébauche des thèmes du prochain congrès (« *Community* ») lors d'une réunion du *Chapter* le 15 juin 1945, à laquelle assistent Chareau, Giedion, Moholy-Nagy, Muschenheim, Nitzchtke, Sert, Weissmann et Papadaki. MUMFORD, E., *Op.cit.* p 149

⁴³¹ « *Impact of industrialization on :1- planning (new standards of values in community development) 2- building design(new needs, requiring new means and new forms) 3- organization (need for integration if specialists in various fields) »*

⁴³² V. Welter relève ce texte sur l'invitation au CIAM 8 rédigé par le groupe Mars. F. Strauven qui aborde cette préparation du CIAM VI à travers A. Van Eyck écrit « *Community planning, the industrialization of the building and the new consciousness of the avant-garde were all united under the same humanist denominator* », ce « Le planning communautaire, l'industrialisation du bâtiment et la nouvelle conscience de l'avant-garde étaient toutes unies sous le même dénominateur humaniste » La figure de l'autre de la grammaire participative construite par certains architectes après Bridgwater.

⁴³³ in GIEDION, S., *A decade of New architecture, dix ans d'architecture contemporaine (...)* op.cit. p 7

⁴³⁴ Dont font partie notamment J.-L. Sert, J.M. Richards, A. Van Eyck, Jaap Bakema et Jaqueline Tyrwhitt

éveiller l'intérêt et la coopération du public à la préparation du plan de la ville pour le stimuler et l'enrichir ? »⁴³⁵ Il s'interroge sur l'évaluation et l'appréciation par le public et les architectes de l'architecture moderne (maisons, unités de quartier ou bâtiments industriels.) Il importe aussi de savoir si les architectes des CIAM sont en mesure de réaliser leurs projets en accord avec leurs principes de justice sociale.

C'est la posture éthique et idéaliste de l'architecte qui est renforcée encore par leur conclusion : Est-ce rentable de déterminer la forme architecturale d'abord par l'économie, la mécanisation et le calcul plutôt que dans « une investigation et une évaluation plus intensive de la vie humaine, des réactions humaines, du bonheur humain, de façon à stimuler et enrichir la société humaine ? »

Ils se demandent finalement si la jeune génération va prendre cette orientation après la guerre et si les prises de position et le travail des CIAM sont appréciés.

La construction d'une grammaire participative fondée sur la figure d'un architecte engagé avec des objectifs éthiques et d'une figure de l'autre conviée à coopérer est annoncée :

« ces jeunes collègues sentent en définitive que le travail d'un architecte est indivisible de sa « weltanschauung », que son architecture doit être l'expression de son amour de la démocratie, pour exprimer et incorporer :

La justice sociale, avec des chances égales pour tous

La liberté pour chacun, dans les limites indispensables à la société humaine

Le bien-être de la société humaine, la seule base pour la coopération pour solutionner nos problèmes communautaires. »⁴³⁶

Les Hollandais énoncent les trois concepts qui marquent l'attitude démocratique : la droiture sociale, la liberté et la coopération. Ils affirment enfin que la commission formée par un architecte, un sociologue, un géographe, un économiste, un psychologue et un philosophe, doit travailler « dans un contact étroit avec le public ». C'est donc au partage des savoirs déterminants et réflexifs qu'ils aspirent. La configuration qu'ils dessinent accorde de l'importance à une temporalité longue en

⁴³⁵ Cette citation et les suivantes sont issues du rapport du « *Dutch Group the 8* », 19 mai 1947, NAI fond Bakema, boîte g 9 à 21 BAKE0153, g 10

⁴³⁶ *Idem* P 4

prévoyant un degré d'ouverture et de division possible dans l'architecture pour l'usage. De cette façon, l'espace peut exprimer la liberté et stimuler la coopération. Cette dernière fusion entre le bâti et ses hommes est relative au rapport écologique avec le milieu.

La configuration éducative dans l'architecture nordique

La culture architecturale suédoise est diffusée au sein des CIAM par les membres scandinaves depuis les années vingt (pendant la seconde guerre ils ont des postes élevés et leur travail est supporté par les partis politiques sociaux démocrates pour participer à une large restructuration de la société suédoise)⁴³⁷. Les architectes modernistes européens des années quarante manifestent un intérêt pour le contexte politique et social des pays nordiques, ils sont sensibilisés par ce biais à des grammaires participatives dans l'architecture et l'urbanisme. Les logements conçus au sein des CIAM comportent des médiums de la grammaire participative suédoise, des équipements de services à la communauté et destinés à la vie sociale des habitants mais utilisent aussi un langage architectural fait de matériaux plus traditionnels⁴³⁸. D'autres médiums sont la structure sociale des coopératives du logement, les formations pour les groupes de citoyens au sujet des logements, la consultation et concertation...

Les expositions sont l'occasion de la découverte de la culture architecturale et urbanistique du nord, l'exposition de Gothenburg en 1923 fait l'objet d'un reportage de Lawrence Weaver et marque le début de la romance de *Architectural Review* avec la Suède qui se poursuit par le reportage sur l'exposition de Stockholm de 1930 par Morton Shand (illustré des photos de C.G. Rosenberg): c'est la découverte de la culture scandinave et de sa faculté à englober un *design* moderne en même temps que l'artisanat et la tradition constructive (l'arrivée de J.M. Richards en 1935

⁴³⁷ Geddes déjà cite en exemple le développement des *culture-cities* suédoises en avance sur les villes anglaises sur le plan de la qualité de vie comme de la civilisation.

⁴³⁸ « Le langage architectural de la cité du *Weissenhof* a été introduit et modifié par Asplund (exposition à Stockholm 1930), que Giedion a salué dans son article du *magazine Stein Holz Eisen* la même année. Markelius, Sundhal, Ahren, le groupe suédois des CIAM, qui signent un manifeste *Accept* en 1931, sont les *leaders* d'une modification substantielle du *Neues Bauen* dans une direction plus populaire. », MUMFORD, Eric, *op.cit.*. p 164

renforcera encore cet intérêt de la revue pour la Suède.) La même année, le pavillon scandinave à l'exposition Internationale de Bruxelles marque les esprits. Le pavillon finlandais d'Aalto à l'Exposition Universelle de Paris en 1937, puis la section de l'exposition présentant les habitations historiques suédoises⁴³⁹ et enfin le pavillon d'Aalto à la foire de New York en 1939 qui succède à la grande exposition qui lui est consacrée au Musée d'Art Moderne en 1938, sont autant d'occasions pour les architectes de se tourner vers le nord, sa culture et son design. Pendant la guerre *Architectural Review* fait un sujet de reportage de la Suède qui se tient hors du conflit et lors de la reconstruction, en 1947, l'exposition internationale de l'urbanisme et de l'habitation à Paris présente également une section suédoise qui obtient un vif succès,...

Ils sont plusieurs architectes modernistes à rencontrer Alvar Aalto⁴⁴⁰ notamment Richards en juin 1933 lorsqu'il effectue un reportage pour *Architects'journal* sur la première exposition des meubles du designer hors de sa Finlande natale⁴⁴¹. Morton Shand son collègue d'*Architectural Review* connaît personnellement Aalto et ramène les images de ses projets pour les publier en 1935 dans la revue britannique. André Lurçat se rend à Helsinki en 1934 et y rencontre Aalto mais également S. Markelius et un groupe d'architectes modernes suédois. L'utilisation de la photographie de la bibliothèque russe de Viipuri de Alvar Aalto dans le pamphlet de Philadelphie est un autre témoin du statut de modèle de l'architecture d'Aalto. Ce dernier dont la renommée est assurée de ce côté de l'Atlantique, réalise à partir de 1941 les logements pour étudiants du M.I.T. aux Etats-Unis, en requérant la participation des étudiants pour la programmation⁴⁴²...

Le travail de diffusion en Europe témoigne également de l'intérêt grandissant pour l'architecture suédoise et danoise. Robert Auzelle est un des premiers en France à

⁴³⁹ Robert Auzelle renvoie au catalogue de l'exposition qui a lieu au Palais du Trocadéro, « Exposition musée nordique - musée de l'homme », article de Andréas Lindblom

⁴⁴⁰ Alvar AALTO, 1898-1976, architecte finlandais. Professeur au MIT (Cambridge Etats-Unis) entre 1946 et 1948. Certaines sources indiquent qu'il a fait une expérience de participation pour la construction des logements d'étudiants du MIT en 1944 avant le début de la construction.

⁴⁴¹ Son travail fut particulièrement bien accueilli en Grande-Bretagne et aux États-Unis dès les années 1930 et 1940. (Il voyage à travers les Etats-Unis en 1938 et 1939).

⁴⁴² Inversement, les idées s'échangent aussi à partir des Etats-Unis vers la Suède, c'est ainsi que le livre *The Culture of the Cities* de 1938 écrit par Lewis Mumford est traduit en suédois dès 1940. Il apporte des arguments qui renforcent l'humanisation de l'architecture et la participation des habitants à l'élaboration de leur cadre de vie.

s'intéresser à l'architecture scandinave⁴⁴³. Dans les treize fascicules du premier tome (publiés de 1947 à 1952) de l'Encyclopédie de l'urbanisme, tous les exemples contemporains sont scandinaves, par exemple « l'ensemble de logements à Stockholm 1944-1946 » des architectes Grondal, Leif Reinius et Sven Backström⁴⁴⁴ qui construisent une grammaire participative⁴⁴⁵. Il ne s'agit pas d'une fascination uniquement formaliste, s'ajoutent aux photographies et plans des projets des explications concernant les modes de financement, le montage des coopératives et l'important volet social pris en compte dans ces cités notamment l'idée de la « ville des vieux ». Ainsi, « Gulheden tente de créer pour les classes laborieuses une vie nouvelle de caractère plus communautaire, plus riche, plus variée, plus commode, afin d'assurer les meilleurs conditions de travail et des relations sociales plus aisées »⁴⁴⁶ (Ce développement d'information est d'autant plus remarquable que très peu de commentaires, autres que le strict nécessaire, ne sont inscrits sur les fiches) (Figure 28).

Une importante revue belge, *La Maison*, se dote en 1947 d'une envoyée spéciale en Suède, Paulette Bernège, spécialiste des arts ménagers et du soutien apporté par l'électronique au travail féminin. Elle publie des réalisations de cités suédoises dans de nombreux numéros cette année là⁴⁴⁷. La même revue poursuit son exploration et

⁴⁴³ LUCAN, Jacques, « Un théoricien sans école », pp 16-18 in « Actes des tables rondes Robert Auzelle, IFA février et mars 2000 », *Colonnes*, Archives d'Architecture du XXème siècle, n°19, novembre 2002. R. Auzelle avait aussi connaissance de l'ouvrage sur l'architecture mineure de Venise de E.R. Trincanato, *Venezia Minore*, Milan, ed. del Milione, 1948, un autre témoin de son attrait pour les traditions constructives.

⁴⁴⁴ Sven BACKSTRÖM, 1903-1992, architecte suédois, il travaille un court moment avec Le Corbusier en 1932-1933 au moment où il collabore avec la Coopérative Suédoise Forbundet. Il étudie notamment au Bauhaus de Dessau. Son principal associé est l'architecte Leif Reinius avec lequel il réalise des logements sociaux avec équipements collectifs autour de Stockholm pendant la seconde guerre largement publiés comme modèles (ces travaux sont mentionnés dans ce travail)

⁴⁴⁵ Planches 109-110. Le discours de Backström inspire beaucoup la pensée participative exposée par J. M. Richards au CIAM de 1947

⁴⁴⁶ Les projets présentés dans les fiches de 1947 à 1953 (la publication se poursuit jusqu'en 1961) sont en Suède à Malmö, la cité jardin Frilufstaden (bâtiments d'habitation photographie de la coopérative de la cité, les photos aériennes sont datées de 1947), des habitations sur l'Öresund (photos de H. Stenbergs et Jaerke), un Musée (arch. Carl Axel Stoltz musée dans un rempart). A Grondal des logements (arch. S. Backstrom et L. Reinius- photos Lennart, Petersens et C.G. Rosenberg), à Stockholm, immeubles HSB Reimersholme (arch. Wallander- photographe non référencé), bâtiments d'habitation, Cité jardin KF à Kvarnholmen (arch. Erik Sundahl et Olof Thunstrom) et Alvik Elfvinggaarden (arch. S. Backstrom et Reinius.) A Goteborg, le quartier de Torpa (Kalltorp- sävenäs- arch Nils Ejnar Erikson) et Gulheden, puis le musée d'architecture traditionnelle de plein air de Skansen. A Copenhague: Sundparken, bâtiments d'habitation, Blidah, bâtiments d'habitation (1933, arch. notamment Ivar Bentsen, A. Bjorn, J.U. Berg), Provstegaarden et Bisparken et Copenhague-Gentofte – jeunes ménages (arch. Arne Jacobsen.)

⁴⁴⁷ BERNEGE, Paulette, « Les réalisations sociales en Suède, Frilufstaden, la ville au grand air », *La Maison*, n°8, Bruxelles, août 1947, pp198-202. Elle y présente les types de maisons construites, les

en 1950 publie un article sur le mobilier suédois et les associations destinées à assurer l'apprentissage de son choix et de sa disposition dans l'espace par les habitants. Elles ont un rôle didactique mais ont aussi pour mission la récolte des évaluations faites sur les meubles:

« mais la SSAM (Société Suédoise des Arts et Métiers) sait que le public a aussi beaucoup à lui apprendre. C'est pourquoi elle est très soucieuse de recueillir ses suggestions. Elle joue ainsi le rôle d'intermédiaire désintéressé entre le fabriquant et l'acheteur»⁴⁴⁸.

Les nouveaux programmes sociaux incluent des « travaux domestiques collectifs, des aménagements de récréation et de rencontre » systématiquement planifiés dans les développements de quartiers nouveaux. Les coopératives suédoises sont développées vers 1899 sous le nom de *Kooperativa Förbundet*⁴⁴⁹, elles sont déclinées dans de nombreux domaines dont le logement et les services. Déjà en 1938, un des objectifs de la politique socialiste est de doter la Suède d'une architecture capable de donner les mêmes standards de vie à tous les habitants. Le gouvernement suédois n'hésite pas à diffuser ses recherches en matière de logement, telle la grande enquête qui est menée par l'*Architects'Office*⁴⁵⁰, en 1934 intitulée « *Own Your Home* ». Ils font des essais pratiques et des enquêtes dans les

équipements collectifs, chaufferie, buanderie, restaurant, « parking » pour enfants, domestiques engagés par la coopérative, elle insiste sur le confort « électrique » des habitations, les installations techniques (cuisines, vides ordures, ...) et la libération de la femme engendrée par ces commodités. La cité Frilufstaden est celle présentée par R. Auzelle dans son encyclopédie (certaines photographies sont du même photographe Jaerke). Il y a sans doute un lien entre Bernège et Auzelle par le biais de l'Institut d'Urbanisme, dans les cahiers duquel elle écrit déjà en 1919.

⁴⁴⁸ MEURICE, Olivier, « En Suède, de l'artisanat au meuble de série », *La Maison*, N°8, Bruxelles, 1950, p 228

⁴⁴⁹ Bien que le mouvement coopératif soit mis en application en Angleterre par les pionniers de Rochedale à la fin du XIXème siècle et que comme nous l'avons signalé la structure coopérative soit utilisée dans le domaine de la construction des cités jardin en Angleterre au début du XXème siècle, les coopératives de logement suédoises sont « redécouvertes » après la seconde guerre mondiale. Anders Örne (1881-1956) est considéré comme le théoricien du mouvement coopératif en Suède. En 1910 il est également éditeur du journal de la *Kooperativa Förbundet* puis secrétaire général de celle-ci. Editeur d'un journal travailliste et membre actif de ce parti il représenta vers 1919 cette tendance au parlement suédois et travailla au sein du Ministère des finances. Ses théories sont basées sur l'expérience anglaise des pionniers de Rochedale, il les diffuse à partir de 1918 dans de nombreux pamphlets.

⁴⁵⁰ C'est la Coopérative Suédoise qui mit sur pied son propre bureau d'architectes, il fut créé dans les dix ans qui suivirent la première guerre mondiale, une décennie de développement très dynamique dans le secteur de la planification du logement. La cause de la démocratie avait triomphé et pour la première fois, le besoin de logements des citoyens ordinaires était devenu une des premières préoccupations de la communauté, et des architectes. La société des architectes s'associe avec la Swedish Arts and Crafts Society (que Giedion appelle « *the swedish Werkund* » dans *Mechanization takes command*). La *Kooperativa Förbundet* a toujours été intéressée par les problèmes sociaux en général et donc a un contact rapproché avec le travail d'éducation des adultes

logements existants quand aux habitudes de leurs occupants et les interrogent sur leur vie quotidienne. Ils visitent quatre-cents quatre-vingt-cinq maisons de propriétaires-habitants avec des questionnaires, prennent des mesures, dessinent les plans des maisons et le mobilier. Au-delà des problèmes techniques, il apparaît que les logements ne répondent pas réellement aux souhaits et aux besoins des habitants. Les interrogés préfèrent unanimement les maisons aux appartements à louer. A la suite de ces enquêtes, les architectes cherchent à dessiner la forme la plus appropriée des pièces mais aussi la configuration dans laquelle l'utilisation peut varier de façon maximale au fur et à mesure de l'évolution des familles. La Coopérative développe un service d'information pour tous, jeunes et vieux :

« la méthode la plus fréquente est alors le cercle théorique sous forme de conférences sur le logement, l'ameublement, les tissus, les ustensiles ménagers, les couleurs, l'éclairage et d'autre part ils exécutent des exercices pratiques d'ameublement »⁴⁵¹ (Figure 29).

Les gens sont éduqués pour savoir placer leur mobilier, le choisir afin d'être sensibilisés à la décoration et à la fonctionnalité de leur logement. En 1942, un important concours est lancé, il est intitulé « ma maison » :

« les écoliers de tout le pays sont encouragés par des harangues radiophoniques à décrire leur maison. Leurs descriptions sont souvent accompagnées de photos ou de dessins ainsi que d'échantillons de papiers-peints, de tapis et de textiles »⁴⁵².

De nombreux ouvrages sont édités par la coopérative suédoise, dans *Swedish cooperative union and wholesale society'architect's office 1935-1949*⁴⁵³ un article s'intitule « *A cooperative architecture* ». L'auteur décrit une figure de l'autre active :

« dans l'art de construire, l'amateur prend toujours une part active. Une architecture est l'expression d'un groupe de personnes ou de

⁴⁵¹ *Comment la Suède cherche à résoudre son problème du logement*, Institut Suédois des Echanges culturels avec l'étranger, Stockholm, 1947, p 23

⁴⁵² « *Mitt Hem* » publié sur www.nordiskamuseet.se/publication

⁴⁵³ *Swedish cooperative union and wholesale society'architect's office 1935-1949*, deux volumes, Stockholm 1949 (les deux volumes sont marqués à la main d'une inscription « Stockholm 1952, Sigtuna CIAM 7. 52 », ils ont appartenu à l'architecte moderniste belge Paul Amaury Michel). Les photographies montrent les mêmes équipements que dans d'autres pamphlets traduits en français).

leurs aspirations et idéaux. Donc une architecture coopérative est l'affaire de chaque adhérent du mouvement Coopératif»⁴⁵⁴.

Mais finalement, plus que « l'amateur actif » c'est le médium de la grammaire participative qui est déterminant pour la grammaire participative : la forme claire, la simplicité, la générosité et l'ordre dans la planification. Ces éléments sont suffisants pour assurer un usage durable et flexible pour plusieurs personnes différentes.

Une configuration éducative de la participation est ancrée dans la culture architecturale suédoise⁴⁵⁵. Aucune mention particulière n'est faite dans ces publications d'une démarche participative peut-être en raison de la banalité d'y recourir (une réception distraite au sein d'une collectivité fonctionnant en coopération). Le contexte est la crise du logement en Suède qui implique la nécessité de construire de nombreux logements pour pallier au manque et d'en augmenter les surfaces et la qualité. Le temps mis en valeur est le présent et l'avenir à travers le médium qu'est l'architecture moderne suédoise, évolutive et flexible ainsi que le nouveau mobilier en pièces détachées que s'approprie l'habitant en le montant lui-même. Le milieu est pris en compte au sens littéral de la qualité paysagère des projets et de l'emploi de matériaux issus des ressources locales pour ces ensembles de logement (la flexibilité des espaces documente le rapport au bâti). Mais c'est surtout l'habitant qui est visé dans cette configuration, comme destinataire à qui est proposé un apprentissage et comme informateur auprès de qui sont menées diverses enquêtes. Le savoir est déterminant fondé sur la performance technique du standard. Une configuration paternaliste est décelable également, en effet le standard et le collectif qualifient plus le traitement « d'une masse d'individus » que les particularités de chacun. L'échange des savoirs ne se fait pas en direct avec l'architecte mais par des médiums que sont les associations, les coopératives... Les échanges sont structurés par différents organes créés par l'Etat. Ces deux configurations montrent les objectifs ambivalents de la posture didactique. Les organisations d'Etat assurent par l'éducation l'acceptation des nouveaux dispositifs

⁴⁵⁴ CARLHEIM-GYLLENSKÖLD, H., « *A cooperative architecture* », p14 in *Swedish cooperative union and wholesale society's architect's office 1935-1949*, deux volumes, Stockholm, 1949.

⁴⁵⁵ Sven Backström travaille à ces ouvrages et Ralph Erskine est remercié en fin d'ouvrage pour la traduction (dans d'autres ouvrages concernant la construction en Suède après guerre on trouve édités leurs projets côte à côte, par exemple dans *Sweden Builds* de G.E. KIDDER SMITH, *The architectural Press*, Londres, première édition 1950). Ces deux architectes développent une grammaire participative.

de logement par les habitants relogés. Dans d'autres configurations, la posture éducative a pour objectif la liberté d'action de l'habitant. Les postures activiste et expressiviste sont donc limitées quand la configuration éducative est liée à une configuration paternaliste. Néanmoins, les organes créés relèvent presque tous d'un système coopératif initié par les habitants eux-mêmes, ce qui assure des apprentissages qui ne sont pas exclusivement organisés par un Etat providence mais qui sont capacitants.

Après la seconde guerre, le système coopératif et l'architecture suédoise influencent beaucoup l'Angleterre⁴⁵⁶. Le gouvernement travailliste dont l'intention est de créer un état-providence comme en Suède tend à utiliser une architecture de type « moderne suédois » (« *swedish modern* ») afin de renforcer la structure institutionnelle par la forme architecturale. Des enquêtes sont menées auprès des habitants et après 1946, un grand nombre de logements et de villes nouvelles sont édifiées suivant ce « modèle ». *Planning our new homes, a report by the Scottish Housing Advisory Committee on the design, planning and furnishing of new houses*, un pamphlet imprimé à Edimbourg en 1945 en témoigne. Il est le résultat d'enquêtes faites auprès des hommes et des femmes des Forces Armées qui ont envoyé « leurs idées sur les logements de l'après guerre ». De nombreuses associations de femmes, d'hommes d'Edimbourg et d'autres villes écossaises sont interrogées pour donner des réponses à l'habitat de demain. Il est évident pour le *Scottish Housing Advisory Committee* que ce sont des questions pour lesquelles le grand public a grand intérêt. Ils détaillent avec soin les options avancées par les personnes interrogées et produisent des plans types et des recommandations pour les constructions futures.

⁴⁵⁶ *The rehousing of Britain* (MADGE, John, The Pilot Press LTD, 1945) présente en fin d'ouvrage une cité de Malmö construite par « *the swedish cooperative* ». La Suède est présentée dans les grandes lignes (pas de pétrole donc développement de l'énergie électrique, neutre pendant la guerre, augmentation de la population survenue à la fin du XIXème siècle) mais le grand programme de logement qui a toujours été contrôlé par une politique de planification sensible et systématique est mis en valeur. Les autorités suédoises éditent également quelques pamphlets en français « Comment la Suède cherche à résoudre son problème du logement » paru en 1947 montre en couverture la réunion d'habitants autour d'une maquette ou des femmes lavant le linge dans une buanderie collective ainsi que la formation des enfants à l'art du mobilier.

Les instruments de la grammaire participative scandinave sont utilisés en Angleterre notamment par Max Lock⁴⁵⁷. Mandaté par l'Institut des Etudes Sociales, il s'imprègne de la politique humaine et rationnelle de l'Etat providence lors du voyage qu'il fait en Scandinavie en 1937(il visite aussi les Pays Bas en 1946, puis voyage en Inde et dans le monde entier). Il découvre dans le nord les possibilités de l'architecture en bois et de la préfabrication (des médiums de la grammaire participative qui proposent un langage architectural construit sur des matériaux traditionnels et familiers). Il est probable que Max Lock recherche dans les dispositifs légaux scandinaves l'inspiration pour répondre aux demandes que lui font les ministères anglais en 1944. L'Etat providence en vigueur dans les pays du nord exerce une politique humaine⁴⁵⁸ et rationnelle qui lui apparaît déjà dans les années trente comme une alternative au système britannique.

Avec ses étudiants à la *AA School* il explore les obligations dictées par le *London County Council* (LCC) pour assainir les *slums* et reloger les habitants, mais sans interroger les habitants. Lock intègre le savoir réflexif de la figure de l'habitant et les étudiants dessinent des maisons correspondant aux souhaits des habitants et qui respectent les budgets du LCC. Ces jeunes architectes adoptent une posture engagée et utilisent les médiums d'une grammaire participative pour communiquer leurs projets à la presse, ils prennent des photos du site existant, réalisent des maquettes et un film sur les conditions d'existence des londoniens. Le grand succès de leur exposé n'a pas d'écho au gouvernement. Pendant la guerre de 1940 il anticipe la reconstruction avec un plan pour Hull basé sur une enquête régionale à la manière geddesienne et prépare de nombreux éléments visuels qui permettent la présentation du projet qui sera publié dans la presse nationale en 1943. Lock publie beaucoup de ses travaux afin de partager et de diffuser ses connaissances (c'est la posture didactique et militante de l'architecte d'une configuration de la grammaire participative). Un autre médium est mobilisé, en effet avec son Groupe⁴⁵⁹, ils installent un bureau au centre ville ouvert à tous (parfois dans des locaux de

⁴⁵⁷ Max LOCK, 1909-1988, architecte et urbaniste anglais. Ses attaches Quaker et sa conviction pacifiste expliquent en partie sa forte conviction que le citoyen doit participer aux décisions. Archives Lock mises en ligne par l'Université de Westminster, consulté en 2004

⁴⁵⁸ Une étude détaillée des articles publiés par Lock lors de son voyage pourrait apporter un éclairage sur ses idées.

⁴⁵⁹ Le *Group* rassemble des travailleurs sociaux et des professionnels qui vivent en communauté dans les faubourgs de la ville. Les membres sont notamment Ruth Glass et Jacqueline Tyrwhitt. Les membres sont notamment Ruth Glass et Jacqueline Tyrwhitt

l'administration). Ils construisent une configuration « communicative » utilisant comme instrument essentiel l'enquête. L'objectif est méthodologique et relève du droit, en effet, le Groupe travaille en étroite participation avec les départements responsables de la planification afin de « codifier une méthode de participation sociale, et une enquête physique et économique comme une part intégrale du processus de planification légal émergent »⁴⁶⁰.

Le premier test approuvé par le ministère fut celui de Middlesborough dont il réalise le plan après enquête. Malgré cette approbation, le *Town and Country Planning Act* de 1947 qui régit l'urbanisme au niveau national ignore complètement les aspects de participation du public à la fureur de Lock qui s'y oppose. Le Groupe est dissout, ce qui met fin à la vie et au travail coopératif. Il semble que Max Lock ne poursuit alors pas la construction d'une grammaire participative en méthode. Il est un pionnier de l'approche multi disciplinaire et défend de nouvelles techniques comme le « diagnostique civique » qui inclut des enquêtes, une participation publique et une aide graphique à l'aide de calques.⁴⁶¹

Lock ne s'investi pas dans les CIAM mais il est certain que sa pratique est portée à la connaissance des membres des Congrès par Jacqueline Tyrwhitt⁴⁶² qui assiste au CIAM VI. Elle est membre du Groupe Mars qui s'impose dans la construction de la grammaire participative à Bridgwater également grâce à l'intervention de son nouveau chef de file, J.M. Richards⁴⁶³. Ce dernier s'interroge sur la façon dont opère l'architecture moderne sur « monsieur tout le monde ». Quelles que soient ses conclusions, J.M. Richards entame une critique du Mouvement Moderne poursuivie

⁴⁶⁰ Archives en ligne University of Westminster, consulté en 2004. Tyrwhitt fait partie de l'Association for Planning and Regional Reconstruction Limited fondée à Londres au début de la seconde guerre. elle s'implique dans l'application des grands textes législatifs d'après guerre notamment le *Town and country planning act* de 1947 (se reporter à CHABARD 2008, p 466 et suivantes)

⁴⁶¹ Une étude des archives à l'University of Westminster Archives, de Max Lock devrait compléter ces informations. Elles sont rassemblées avec celles de John F. C. Turner, leur point commun est l'influence profonde de Patrick Geddes.

⁴⁶² TYRWHITT, Jacqueline, 1905-1983, architecte et paysagiste. Elle étudie dans les années vingt à la *Architectural Association School* de Londres et enseigne dans l'Ecole d'Urbanisme et de Recherche pour le Développement National dans les années trente. Pendant la seconde guerre, elle fonde une nouvelle école d'enseignement de l'urbanisme par correspondance qui suit les préceptes de Geddes et formera des étudiants jusqu'en 1947 (voir à ce sujet l'article de V. Welter "*post-war CIAM, Team Ten, and P. Geddes influence*"). Elle devient membre des CIAM, puis leur secrétaire, elle travaille avec S. Giedion à la rédaction et à la traduction des rapports, puis avec J.-L. Sert. Elle enseigne à la Nouvelle Ecole pour la Recherche Sociale à New York en 1948 et ensuite à l'Université de Toronto et à Harvard. Elle travaille sur le concept de l'Ekistique avec C. Doxiadis à partir de 1956 (il semble qu'elle ait travaillé avec Geddes -*Op.cit.*. Sert, p 162)

⁴⁶³ James Maude RICHARD, 1907-1992, auteur et architecte britannique diplômé de la AA School, rédacteur en chef de *Architectural Review* depuis 1935, chef de file du Groupe Mars. Il voyage en Finlande dès les années trente et contribue par ses ouvrages à faire connaître l'architecture nordique.

par les jeunes membres qui remplacent les fondateurs des CIAM en 1959. Le débat qu'il lance introduit une préoccupation fondamentale : la participation de la figure de l'autre à l'architecture. Les thèmes de ses réflexions antérieures au congrès rejoignent tous la construction d'une grammaire participative architecturale: une posture éthique et modeste du concepteur, une posture écologique et évolutionniste du point de vue temporel avec une vision organique de la ville. Les médiums de la grammaire sont par exemple le cliché et le symbole dans le langage architectural. L'utilisation de matériaux traditionnels familiers aux utilisateurs de l'architecture est également envisagée par Richards (suivant le modèle de l'architecture moderne scandinave).

2.1 Le *New Empiricism* de James Maude Richards

Lewis Mumford évoque le point de vue «organique» de Richards sur la ville à l'occasion de l'analyse critique que fait l'Américain du plan de Londres d'Abercrombie et Forshaw titré « *Population as the urban problem*» (Population: le problème urbain)⁴⁶⁴. Une seule école d'urbanisme peut prétendre résoudre le problème de la planification des grandes villes telles que Londres, celle représentée par J.M. Richards à travers ses écrits dans *Architectural Review*.⁴⁶⁵ La question essentielle soulevée à propos de ce plan pour Londres et d'autres grandes villes est la suivante: « Comment faut-il changer les standards actuels de la vie dans les mégapoles pour que la ville devienne un environnement biologique favorable?» Mumford ajoute que la réponse doit être cherchée de façon expérimentale. Tant que le Grand Londres contient un quart de la population britannique, tout plan pour la reconstruction qui ignore les faits de base de la population et échoue à encourager des changements fondamentaux dans les buts vitaux de ses citoyens, doit être condamné. Justement, l'école de pensée de J.M. Richards admet que la métropole est formée comme un

⁴⁶⁴ MUMFORD, Lewis, "The social foundations of post-war building", pp 154-197 in *City Development, Studies in disintegration and renewal*, Harcourt, Brace and Company, New York, 1945 (première édition, rassemble des essais écrits de 1922 à 1945)

⁴⁶⁵ Lewis Mumford fait référence notamment à un article de J.M. Richards, "Towards a Replanning Policy", *Architectural Review*, juillet 1941. *Architectural review* est une revue d'architecture britannique fondée en 1896.

système spécial de vie car elle est modelée principalement par les forces et les processus qui opèrent sur la planète toute entière. Cette compréhension de la ville d'un point de vue organique qui l'associe à son environnement et qui la fait dépendre de la vie de la communauté qui l'anime, dénote une posture écologique et évolutionniste. Mumford insiste sur le fait que sans que les citoyens participent à la conception de leur ville et aux décisions qui en régissent la planification, tout plan d'urbanisme restera stérile.

Richards réfléchit également depuis le début des années 1940⁴⁶⁶ à l'attitude de l'architecte et comme d'autres de ses compatriotes, au problème de la compréhension des formes trop abstraites de l'architecture moderne par chaque individu. Il voyage à travers l'Angleterre avec le peintre John Piper pour étudier l'architecture prisée par les anglais, du paysage au matériau, du *pub* à la carrière. Dans un article publié sous son pseudonyme, James Mc Quedy, il introduit l'importance du cliché et du symbole dans l'architecture qui la rendent compréhensible à « l'Homme de la Rue » :

« les clichés que l'architecture emploie dans sa maturité sont le langage du *design* lui-même, ils sont les termes dans lesquels l'architecture exprime ses idées d'une façon qui les rend claires à l'Homme de la Rue [...] en fait, l'architecture ne peut parler sans eux »⁴⁶⁷.

Il reproduit dans cet article des annonces de vente de maisons parues dans les journaux. Il s'agit de cottages, ou de chalets qu'il légende de ces mots :

« nous n'irons nulle part en nous plaignant de la laideur des villas de la périphérie des constructeurs spéculateurs, tant que nous ne réaliserons pas qu'elles ont quelque chose que la « bonne » architecture d'aujourd'hui n'a pas et dont les gens ont besoin »⁴⁶⁸.

⁴⁶⁶ MUMFORD, E., *op.cit.* p 163. Déjà en 1937, J.M. Richards rédige « la condition de l'architecte et le principe d'anonymat » (in *Circle*, ed. J.L. Martin, Ben Nicholson et Naum Gabo, Londres, 1937, pp 184-189). Il considère que l'unité d'intention assure l'établissement d'un langage culturel uniforme (dans la publication de JL Sert en 1942 *Can our cities survive ?*, beaucoup des œuvres présentées ne sont pas mises au crédit de l'architecte mais rassemblées comme des œuvres communes sous la bannière des CIAM).

⁴⁶⁷ MACQUEDY, James (pseudonyme J.M. Richards), *Architectural Review*, n°522, mai 1940, p 183

⁴⁶⁸ MACQUEDY, James, *op.cit.*

Les « gens » n'aiment pas ce qui est laid, il faut simplement se rendre à l'évidence que leur critère n'est pas esthétique mais symbolique, ces maisons montrent des éléments que les gens aiment avoir autour d'eux : « pignons, cheminées, *bays windows* ». Observant une maison équipée de volets qui sont trop peu larges pour occulter les fenêtres, Richards affirme qu'ils ne sont là que pour les connotations qu'ils évoquent. Il fait le constat que la modernité n'est pas suffisante: « comme cela a toujours été le cas dans le passé, un bâtiment doit se maintenir par son apparence superficielle qui dans tous les cas doit être jugée par l'Homme de la Rue. »

L'architecture moderne reste hermétique si elle ne présente pas des symboles et des « clichés ». Richards recommande également le développement d'architectures édifiées à l'aide de matériaux locaux tels la brique et les bardeaux utilisés par les suédois, ou encore le bois utilisé dans l'architecture suisse moderne d'avant guerre.

Il s'insurge contre la méconnaissance des *suburbs* par les étudiants en architecture qui ignorent la façon dont vivent la majorité des anglais aujourd'hui. Il publie *The Castles on the Ground*⁴⁶⁹, dans lequel il montre un intérêt geddesien pour le « folk ». Richards énumère les éléments particuliers trouvés dans les faubourgs qui favorisent la compréhension du goût populaire relatif à la vie quotidienne, le mot « goût » est à éviter parce qu'il implique toujours l'autorité de l'un sur les autres. Les architectes sont concernés par ce qu'apprécient vraiment les résidents des faubourgs, le voyage que l'enquêteur fait dans les rues n'est pas suffisant, il lui faut entrer au cœur des maisons parce que c'est dans le foyer que le faubourg trouve son origine. Richards détaille papiers peints et cretonnes pour documenter sa description (peut-être a-t-il déjà connaissance des écrits d'Henri Lefebvre⁴⁷⁰ sur la vie quotidienne de 1933, qui sont publiés à partir de 1946). *The Castles on the Ground* propose la participation de l'homme de la rue pour dicter l'apparence de l'environnement bâti.⁴⁷¹ (Figure 30)

⁴⁶⁹ *Castles on the Ground*, Architectural Press, 1946. Un des chapitres de l'ouvrage est reproduit dans *Architectural Review* en décembre 1946.

⁴⁷⁰ Henri LEFEBVRE, 1901-1991, philosophe et sociologue. Il entre dans l'équipe pédagogique de l'Institut d'Urbanisme de l'Université de Paris (l'institut des Hautes Etudes Urbaines fondé par M. Poète, H. Sellier, Ch. Gide;....) en 1965 pour rénover la vieille institution. Il écrit en 1968 *Le droit à la ville* qui aura un retentissement mondial et en 1970 *La Révolution Urbaine*. « marxiste, Lefebvre se pose en critique de l'urbanisme technocratique et capitaliste et prône, en tant que sociologue, la prise en compte des usages, des pratiques et des représentations sociales, le fameux « droit à la ville » et la participation. » in « Un ancien institut, histoire de l'Institut d'urbanisme de Paris », p 29. Son ouvrage de 1947 *Critique de la vie quotidienne* aura une grande influence sur les pratiques architecturales d'Aldo Van Eyck notamment.

⁴⁷¹ STRINGER, Marc, « *Sir J.M. Richards Library* », *Museum of Domestic Architecture & Design*, Londres, avril 1997 (conservateur de sa bibliothèque au *Museum of Domestic Design & Architecture*, Londres)

L'intérêt de Richards pour le goût populaire et la vie quotidienne indique la position d'égalité accordée à la figure de l'autre, l'homme de la rue. Le débat sur les idées et les besoins de l'homme de la rue, se tient déjà en Grande-Bretagne pendant la guerre dans le domaine de la littérature⁴⁷². La considération de l'homme de la rue dans les débats s'explique par le contexte politique (notamment le Front Populaire en France). C'est l'enquête geddesienne que Richards encourage dans un article de 1946⁴⁷³, la vérification sur le terrain. Bien que Geddes ne figure pas dans le catalogue de sa bibliothèque, J. M. Richards dans ses ouvrages plus anciens, comme *A miniature history of the english house* en 1938, cite les ouvrages de Lewis Mumford (*Tecnics of civilization* et *The culture of the cities* paru en 1938 également) ainsi que de Catherine Bauer⁴⁷⁴ (collaboratrice de Mumford au sein de la *Regional Planning Association*). Rien n'indique qu'il ait pris connaissance des idées de Geddes « dans le texte ». Lors de l'exposition que monte Richards à Londres en janvier 1938 avec le groupe Mars, la triade geddesienne - lieu, économie, sociologie - et son principe d'action est bien présente au centre de la démarche du groupe, ce dont rend compte Le Corbusier dans *Architectural Review*:

«vous êtes confrontés à des hommes de bonne foi et de bonne volonté, des hommes à l'enthousiasme et à la sensibilité d'artistes, qui trouvent leur foi architecturale au cœur de l'homme, pénétrés de la tendre aspiration à donner forme à un *home* pour cet homme qui pourra l'être vraiment chaque jour de l'année. Mais pour faire celà, ils doivent faire face aux graves problèmes de planification, de sociologie, et aux problèmes économiques - problèmes avec lesquels affleure la question de l'*action*, comme seule réponse à l'inertie et la routine »⁴⁷⁵.

⁴⁷² MUMFORD, E., *op.cit.* p9

⁴⁷³ RICHARDS, J.M., « *The man's poison* », *The Architectural Review*, décembre 1946, p153-156

⁴⁷⁴ Catherine BAUER, assistante de Clarence Stein, puis membre de la *Regional Planning Association of America* dont il est un des fondateurs avec Mumford, est l'auteur d'articles de promotion pour la politique du *New Deal* dans les années 1940 notamment (dans « *What every family should have* » dans *Survey Graphic*, février 1940, elle donne comme exemple idéal de logement moderne les immeubles coopératifs de Stokholm qui procurent des équipements collectifs de cuisine, garderie, lavoirs... et insiste sur l'importance de standardiser pour réduire les coûts des logements). Elle fait partie du comité architectural du Museum of Modern Art de New York dans les années 1940. Le musée publie certains ouvrages concernant l'architecture, par exemple *If you want to build a house* de Elisabeth B. Mock.

⁴⁷⁵ LE CORBUSIER, « *The MARS Group Exhibition in London enthuses and enthalls Le Corbusier* », *Architectural Review*, VOL. LXXXIII, 1938, p 109

En juin 1947, Richards conceptualise le *New Empiricism*⁴⁷⁶ : « dans le nord, des pays comme la Suède ont été capables de développer pendant la guerre une philosophie architecturale: de nouvelles théories prennent forme et de nouvelles formes leur donnent substance»⁴⁷⁷. En Suède, l'expression esthétique du fonctionnalisme est humanisée et afin de pallier le manque de séduction de l'architecture moderne européenne, notamment par l'utilisation de matériaux «populaires »⁴⁷⁸. Dans son article, il illustre la nouvelle tendance architecturale avec trois maisons de Ralph Erskine, de Sven Markellius et de Sture Frolen⁴⁷⁹. Les procédés constructifs de la maison auto construite des époux Erskine témoigne de l'attention qu'ils accordent à l'environnement. Les matériaux utilisés sont récupérés d'anciennes constructions ou de source locale, le système de chauffage permet l'accumulation de calories dans les matériaux lourds disposés sur le passage des fumées de la combustion, avant le rejet à l'extérieur. Les architectes suédois essaient, selon Richards, d'être plus objectifs que les fonctionnalistes et d'amener une autre science à l'image architecturale, la psychologie. Il cite Sven Backström qui énonce une critique du Mouvement Moderne : il faut construire pour « les êtres humains comme ils sont et non pas comme ils devraient être »⁴⁸⁰. Il rappelle que l'architecte technicien doit être doublé d'un artiste pour atteindre cet objectif. Il remarque la réception par les architectes des besoins de l'homme: « ils commencèrent à développer une écoute pour le déplacement des valeurs et des phases de la vie actuelle, l'homme était en train de devenir une fois de plus le point de départ et le critère»⁴⁸¹. Il n'évoque pas un public qui participe mais il requiert de la part de l'architecte de la psychologie, de l'attention aux besoins et à la notion de plaisir que doit procurer l'architecture.

Backström critique les « maisons objectives » des fonctionnalistes modernes: une fois

⁴⁷⁶ RICHARDS, J.M., « *The New Empiricism : Sweden's latest style* », *Architectural Review*, n°606, juin 1947, pp 199-204

⁴⁷⁷ RICHARDS, J.M., *op.cit.*

⁴⁷⁸ Pour le développement du tournant vers une architecture « populaire » suite à la victoire du Front Populaire contre le fascisme en 1934 et notamment le développement de S. Giedion *New Monumentality*, voir MUMFORD, Eric, *Op.cit.* pp 164-168

⁴⁷⁹ RICHARDS, J.M. *op.cit.*

⁴⁸⁰ BACKSTRÖM, Sven, « *A swede looks at sweden* », *Architectural Review*, septembre 1943: «*It was difficult to settle down in the new houses because the « new » human its beings were not so different from the older ones. It was found that one could not with impunity break out of the natural course of development. It was realized that one had to build for human beings as they are and not as they ought to be. And for a true understanding of our fellows both the feeling and the knowledge of the artist are essential conditions. It is not sufficient for the architect to be an engineer; he must also be an artist* »

⁴⁸¹ BACKSTRÖM, S., *op.cit.*

soumises à l'usage des habitants, elles ne sont plus très « objectives », elles présentent des lacunes sur le plan esthétique et ne se préoccupent pas assez du confort dont dépendent tellement les êtres humains.

Backström fait explicitement le procès de l'esthétique architecturale moderniste en la confrontant aux êtres humains et aux facteurs psychologiques qui ne doivent plus être sous estimés, cette prise de conscience construit une grammaire participative. Richards élargit cette préoccupation à propos des réalisations fonctionnalistes d'autres pays, notamment la Hollande où l'architecte moderniste J.J.P. Oud se pose la question: « pourquoi serait-il interdit de donner à un acte fonctionnel une forme spirituelle? La fonction seule comme principe - mon expérience me le dicte - résulte d'un arbitraire esthétique. Ne l'oubliez pas»⁴⁸².

Eric de Maré⁴⁸³, l'auteur d'un article au sujet du *New Empiricism* dans un numéro suivant d'*Architectural Review*, évoque « l'aspect expérimental et non dogmatique de cette tendance ». Il énumère les caractéristiques de cette nouvelle voie : elle est une réaction contre le formalisme trop rigide, elle favorise un retour au « sens commun de tous les jours »⁴⁸⁴ et donne « le sentiment que les constructions sont faites pour l'amour des êtres humains plus que pour la froide logique de la théorie ». Le mot *spontanietet* est souvent sur les lèvres des jeunes architectes suédois et indique la proximité de cette nouvelle approche avec la grammaire participative: pourquoi, demandent-ils, faire des fenêtres plus larges que nécessaire seulement pour montrer que nous pouvons faire un mur entièrement de verre ? Pourquoi rejeter les matériaux traditionnels alors qu'ils font leur office et donnent une texture plaisante et la couleur en même temps ? Pourquoi renoncer à la fantaisie et à la décoration que nous apprécions au fond de nos cœurs ? À propos de la planification, De Maré insiste sur l'importance de la réalité finale en réfutant celle de la beauté du dessin. En effet, les bâtiments du *New Empiricism* sont soigneusement mariés avec les sites et les paysages, les fleurs et les plantes font intégralement partie du *design* général. C'est un retour à la nature, à l'organique et à une architecture générée par son contexte

⁴⁸² J.J.P. Oud cité p 199 in RICHARDS, J.M., « *The New Empiricism: Sweden's latest style* », *Architectural Review*, n°606, juin 1947

⁴⁸³ Eric De Maré, 1910-2002, écrivain et photographe d'architecture. Il étudie à l'Architectural Association School de Londres avant de repartir en scandinavie (ses parents sont suédois). Il édite l'*Architects Journal* à partir de 1943. Il édite avec J.M. Richards un ouvrage sur l'architecture industrielle en 1958 et se fera l'avocat d'un système de crédit social jusqu'à la fin de sa vie.

⁴⁸⁴ « *workaday common sense* » DE MARE, Eric, « *The antecedents and origins of Sweden's latest style* », *Architectural Review*, janvier 1948, p 9

qu'opère le *New Empiricism*. De Maré montre l'influence de Le Corbusier d'une part et de l'autre la méconnaissance de Frank Lloyd Wright en Suède. Si ce dernier y était plus en vogue, le terme « *organic* » aurait peut-être remplacé celui de «spontanéité ».

La configuration empiriste richardsienne construite à partir du New Empiricism est proche de la configuration synergique geddesienne. Le milieu façonné par ses habitants avec leur langage architectural régionaliste et local importe beaucoup. La préservation du familier est importante à l'échelle de la ville et à celle de l'architecture. Le temps valorisé est le passé (qui a produit des symboles et la tradition constructive), le présent (qui les érige en clichés) et l'avenir à travers la préservation du caractère local et une adaptation du langage architectural. Il y a une reconnaissance de la figure de l'homme commun qui est créatif et a des attentes en matière architecturale. L'homme commun est expressif, sa spontanéité s'oppose au modernisme trop rigide. Il y a un échange des savoirs et une mise en retrait même de la figure de l'architecte qui est à la recherche du savoir réflexif à travers des enquêtes et des voyages. C'est l'architecte qui adapte le langage de son architecture pour répondre au goût de l'homme de la rue. Le rapprochement entre spontanéité et organicité montre combien la configuration est écologique : la créativité et le savoir réflexif de l'homme commun façonnent la ville et l'architecture. Une tension apparaît dans la configuration, c'est la présence de l'architecte. Alors que chez Geddes la figure du spécialiste architecte n'est pas singularisée dans la grammaire participative, il est un des participants, chez Richards l'architecte est un expert qui a une position dominante dans l'élaboration du langage et de l'architecture. A l'inverse la figure de l'autre n'est pas singularisée, Richards le traite comme une multitude. Son action relève du savoir réflexif mais pas d'une action physique aussi importante que dans la configuration geddesienne. Les débats qui ont lieu à Bridgwater concernent d'une part le statut de l'architecte et d'autre part la confrontation du savoir réflexif avec le savoir déterminant à travers l'acquisition et le maniement du langage savant de l'architecture moderne.

2.2. De la réception à la participation de « l'homme moyen » au processus créatif

L'ouvrage de Siegfried Giedion *A decade of new architecture*⁴⁸⁵ relate les débats du CIAM VI de Bridgwater en 1947. Le thème de la participation est lancé lors de ce congrès par J.M. Richards qui, selon S. Giedion, « précisa ces questions qui toutes touchent au facteur humain et aux rapports entre architecte et public »⁴⁸⁶.

La commission IIB d'« expression architecturale » rassemble S. Giedion, J.M. Richards, J.-L. Sert; B. Lemco, A. Van Eyck, J. Bakema, S. Papadaki et d'autres membres du groupe Mars⁴⁸⁷. Au cours des séances de travail de cette commission, J.M. Richards fait une intervention intitulée « L'architecture contemporaine et l'homme commun » qui tient lieu de réponse à un questionnaire mis au point par le groupe MARS « spécialement intéressé par les réactions émotionnelles de l'homme commun à l'art moderne et spécialement à l'architecture »⁴⁸⁸. Giedion résume leurs interrogations ainsi: « jusqu'où doit-on suivre le goût dominant pour satisfaire les désirs de l'homme commun? » Un second thème est développé, sondé par le biais d'un questionnaire mis au point par Hans Arp et S. Giedion: « est-il possible que l'architecte, l'urbaniste, le peintre et le sculpteur travaillent ensemble comme dans le passé? » Ce dernier affirme « nous savons que nous ne serons jamais capables de satisfaire les besoins réels de l'homme commun si nous ne sommes pas capables d'approcher une intégration des arts »⁴⁸⁹.

La première partie du questionnaire aborde la réception de l'architecture par l'homme commun et le degré d'attention que l'architecte doit y porter⁴⁹⁰. J.M. Richards s'interroge sur le statut de la figure du public de l'architecture qui oscille entre

⁴⁸⁵ GIEDION S., *A decade of New architecture, dix ans d'architecture contemporaine*, Editions Girsberger, Zurich and New York, 1951. Le titre et l'ouvrage sont bilingues.

⁴⁸⁶ *Idem* p 14

⁴⁸⁷ E. Mumford cite Granasztói, Fuchs, Kumpost, Tunnard, Coates, Kadleigh, Entwistle, Shand, Shephard, Kent.

⁴⁸⁸ GIEDION, S. *op.cit.*

⁴⁸⁹ *Idem*

⁴⁹⁰ *Ibidem* p32. « c) l'architecte doit-il investiguer les raisons qui constituent les opinions exprimées par le public en matière d'expression architecturale et se permettre d'être influencé par elles ou l'architecte doit-il, tenant compte du fait que, comme cela a été montré avec éclat lors des années de guerre, l'homme est une créature *rap/dement* adaptable, poursuivre avec toute sa force la cristallisation de ses propres concepts architecturaux? »

l'expression d'un jugement de goût – une réception subjective – et la réception rationalisée d'un langage qu'il peut manipuler et comprendre. Or l'architecture moderne est en danger de devenir un art qui n'est apprécié que par les connaisseurs parce que l'homme de la rue ne peut ni y assouvir ses propres aspirations, ni le juger sur des bases rationnelles.

Richards propose que la posture éthique de l'architecte puisse l'affranchir de se soucier des réactions de l'homme de la rue, aussi longtemps qu'il a foi dans son intégrité d'artiste, ne doit-il pas suivre sa propre inspiration, sans se soucier de l'appréciation populaire ?

«c'est une question à laquelle les architectes modernes doivent répondre, en particulier si l'architecture moderne a le devoir de fournir des moyens d'expression personnelle à l'homme de la rue et si elle a ce devoir, que peut faire l'architecte consciemment pour apporter le lien manquant entre ses propres expériences d'expression et le désir frustré du public d'y participer ?»⁴⁹¹.

L'architecte moderne a donc deux alternatives, soit produire ce que pour des raisons personnelles il croit être la bonne architecture et le public n'aura qu'à y venir... Soit l'architecte considère qu'il a un rôle à jouer pour éviter que la nouvelle architecture n'effraie le public :

«est-ce que l'architecte doit regarder le public comme le récipiendaire passif des bénéfices qu'il a à offrir ou dans les circonstances spéciales d'aujourd'hui, doit il faire un effort spécial pour permettre à l'homme de la rue - qui est, pour la première fois dans l'histoire, le réel patron de l'architecture - de partager d'une manière ou d'une autre le processus créatif »⁴⁹².

D'une part Richards propose que l'architecte use d'un langage symbolique au risque d'une perte d'intégrité:

«que peut faire l'architecte pour prendre en compte dans les constructions ces qualités qui ont une signification symbolique ou émotionnelle pour le peuple ordinaire, de telle façon que

⁴⁹¹ *Ibidem* ainsi que les citations suivantes

⁴⁹² NAI fond Bakema, boîte g 9 à 21 BAKE0153, *Op.cit.* g 10. C'est Bakema qui souligne.

l'architecture puisse rester un art dont les hommes partagent les aventures ? »

Richards analyse la réponse qu'apporte le symbolisme de l'éclectisme russe et sa conséquence : les architectes russes s'interdisent pour longtemps l'opportunité de travailler selon une authentique esthétique architecturale contemporaine. Sans perdre son intégrité artistique reste alors pour l'architecte la solution moins drastique de «développer (son) langage actuel dans une direction plus humaine».

Il propose d'une part la préservation des villes existantes qui ont des personnalités et des traditions particulières auxquelles leurs habitants accordent beaucoup d'importance. C'est un moyen de gagner le soutien de l'homme de la rue mais aussi le devoir de chaque urbaniste de préserver et même d'intensifier le caractère local plutôt que de le détruire. Les architectes doivent intégrer dans le paysage les bâtiments anciens et les traits topographiques de la même façon qu'ils intègrent des matériaux familiers dans l'architecture. Il propose la réintroduction dans le paysage urbain des qualités humaines, «le contraste, la variété et l'individualité » qui sont en danger de disparaître à l'échelle de l'architecture à cause des techniques déshumanisées employées aujourd'hui:

«en faisant cela - en amplifiant la continuité historique de la croissance de la ville - est-il possible de donner à l'homme ordinaire, pour qui tout ce travail est fait, un sens nouveau, que l'art architectural est quelque chose auquel il peut participer ? »

Richards pense que c'est plus facile à réaliser pour l'urbanisme que pour l'architecture, notamment par «l'étude d'une humanisation du côté visuel de la scène urbaine.»⁴⁹³ *A contrario*, il considère que l'unité de quartier par exemple est planifiée dans un sens sociologique et territorial mais sans être proprement visualisée, si bien que ce qui risque d'émerger sera une friche sans forme.

Dans le texte original de J.M. Richards conservé dans les archives de Jaap Bakema, les positions des figures de l'architecte et du public sont précisées par le contexte :

«la pratique par laquelle les modes percolaient du haut vers le bas était le reflet de la hiérarchie du système social qui a désormais changé. L'architecture Moderne s'enorgueillit de sa conscience

⁴⁹³ NAI fond Bakema, boîte g 9 à 21 BAKE0153, *Op.cit.* g 10. Bakema coche ce passage.

sociologique et de trouver son inspiration dans les besoins actuels de l'humanité»⁴⁹⁴.

D'autre part, Richards envisage l'éducation de l'homme commun au savoir déterminant :

« doit-on penser que l'architecture se soumet alors aux goûts non formés de l'homme de la rue ou des conseils et comités qui le représentent? Pas nécessairement. Parce que l'architecture est un médium éducatif en elle même. Elle peut montrer à l'homme ce que la science est capable de faire pour lui et donc aider à créer une demande pour l'application rationnelle des significations pour lesquelles l'architecture moderne peut donner une expression formelle. L'homme de la rue en viendra à apprécier l'architecture moderne, visuellement et fonctionnellement quand il aura saisi tout ce qu'elle peut rationnellement enrichir dans son environnement. »⁴⁹⁵

Il n'entend pas que l'homme moyen puisse « aider dans le *design* actuel des constructions»,⁴⁹⁶ mais seulement que les standards visuels de l'architecture moderne soient déjà entrés dans son expérience, de sorte que son appréciation soit basée sur ce qui signifie déjà quelque chose pour lui émotionnellement. Dans la configuration empiriste richardsienne, l'esthétique et le langage architectural sont les médiums de la grammaire participative.

« alternativement, pouvons nous décider qu'un temps pourrait venir où le processus d'industrialisation lui-même devra être arrêté, parce que son inhumanité menace de peser plus que ses avantages économiques. Ou bien autre alternative, devons nous craindre que la standardisation des composants du logement soit si bien acceptée

⁴⁹⁴ « CIAM BRIDGWATER 1947 Architectural expression (papier de JM Richards) », NAI fond Bakema, boîte g 9 à 21 BAKE0153, g 10

⁴⁹⁵ NAI fond Bakema, boîte g 9 à 21 BAKE0153, *Op.cit.*, g 10. Le passage est souligné dans la marge par Bakema.

⁴⁹⁶ RICHARDS, J.M., « *Architectural expression* », CIAM VI, Commission 3 b, 25 (folder B4, JLS/CIAM), in *Architects' Journal*, 25 septembre 1947, pages 277-281

que le public ne requière plus la maison elle-même comme un médium de son expression personnelle ?»⁴⁹⁷

De l'ordinaire et de l'imagination opposés à la rationalité

Le « plus grand nombre » est à l'origine de discussions sur « l'ordinaire » récurrentes dans plusieurs interventions lors du CIAM de Bridgwater. Richard Neutra dans le rapport qu'il soumet sur Los Angeles, met en évidence la diversité colorée des habitations et leur aspect extérieur mensonger. Les bâtiments sont construits dans des styles régionaux du type chalet en bois, cottages, maisons géorgiennes, ranchs mexicains, les techniques constructives ne sont pas respectueuses de l'ossature d'origine dissimulée sous le stuc. Les couleurs, les matières plastiques et synthétiques qui composent ces architectures, c'est la « tyrannie du sens commun » lance Neutra. Aldo Van Eyck⁴⁹⁸ dans son intervention à Bridgwater annonce la fin de la « tyrannie du bon sens ». Mais ce qu'il évoque c'est le bon sens rationaliste et fonctionnaliste revendiqué par les architectes modernes: il entend mettre fin à la «rationalité à tout prix » et au bon sens fonctionnel au profit plutôt de l'imagination. Van Eyck décrit l'émergence d'une nouvelle conscience lors des cinquante dernières années : d'ailleurs, les membres du CIAM ont la ferme conviction et c'est ce qui les a conduit tous à venir de si loin à Bridgwater, que germe une nouvelle vision, encore latente aujourd'hui mais qui sera unanimement reconnue demain. Van Eyck redéfinit en quelque sorte le CIAM comme étant l'affirmation de cette nouvelle conscience⁴⁹⁹.

⁴⁹⁷RICHARDS J.M., « CIAM BRIDGWATER 1947 *Architectural expression* (papier de JM Richards) », NAI fonds Bakema, boîte g 9 à 21 BAKE0153, g 10. Ce passage n'est pas repris dans *A Decade of new architecture* (...) de Giedion. Bakema le souligne sur son exemplaire.

⁴⁹⁸ Aldo VAN EYCK, Architecte hollandais, 1918-1999, il a trente ans lors du CIAM VI de Bridgwater. Il écrit notamment dans la revue *Forum* appelé par Jaap Bakema (de 1959 à 1963). Il édite avec De Carlo la revue italienne *Spazio e Società* qui est le pendant de l'édition française d'Henry Lefebvre *Espace et société* (par l'ouvrage duquel Van Eyck a été profondément marqué - *Critique de la vie quotidienne* qui paraît en 1947). Avec les Situationnistes au début des années 1960 il élabore une figure de l'autre spontanée et expressive. Son texte est issu d'une de ses interventions lors d'une réunion préparatoire à Bridgwater du groupe hollandais des CIAM tenue à l'Usine Van Nelle de Rotterdam, en juin 1947.

⁴⁹⁹ « Le CIAM c'est d'abord et avant tout l'affirmation de cette nouvelle conscience. L'exploit d'hommes comme Le Corbusier, Mondrian ou Brancusi, nous oblige à croire, avec certitude, que nous sommes à l'approche d'une ère brillante; de celle dans laquelle la grâce est exprimée dans la vie comme cela se fait en art. » Aldo VAN EYCK, in GIEDION, S., *A decade of new architecture*(...) *op.cit.*, p 37

Les CIAM se refusent à réviser des valeurs périmées qui appartiennent à un monde révolu simplement en leur donnant « un nouveau vêtement venu en direct de la blanchisserie du bon sens. » Au contraire, le CIAM désire d'une part stimuler une réévaluation universelle de l'élémentaire et d'autre part développer un langage pour exprimer ce qui est en train de se transformer. Dès lors, aucune justification rationnelle du CIAM ne peut être satisfaisante. L'imagination demeure le seul dénominateur commun entre l'homme et la nature, la seule faculté capable de réaliser une transformation spirituelle simultanément.

Bien que l'architecture et la planification en général, réponde à des fonctions tangibles, finalement son objet ne diffère en rien des autres activités créatives, c'est-à-dire d'exprimer par l'homme et pour l'homme le flux naturel de l'existence. Les fonctions sous entendues dans le mot « fonctionnalisme » ne sont adéquates que pour ajuster l'environnement de l'homme plus exactement à ses exigences élémentaires. Mais cela n'est après tout qu'un préliminaire nécessaire. Au moment donc où le CIAM accepte la situation contemporaine comme une inévitable toile de fond pour ses réalisations rationnelles, il doit adopter une attitude critique. Van Eyck pose donc la question : le CIAM doit-il se proposer de « guider » une conception mécaniste et rationnelle du progrès pour l'amélioration de l'environnement humain ? Ou doit-il tendre à changer cette conception ?

Pour le jeune architecte hollandais et pour nombre d'autres de sa génération⁵⁰⁰, il n'y a pas de doute sur la réponse : « une nouvelle civilisation est en train de naître, son rythme a été déjà détecté, son ébauche en partie tracée. C'est à nous de continuer ». La « réévaluation universelle de l'élémentaire » passe par l'imagination et la sensibilité, Van Eyck réconcilie deux savoirs, le subjectif et le rationnel, celui de l'artiste et celui de l'architecte. Le langage de l'architecture, s'il intègre l'imagination en plus des données rationnelles, est manipulable par tous les individus sensibles et pas seulement par les spécialistes, l'imagination sert de dénominateur commun. Dans le discours de Van Eyck, l'autre créatif et sensible apparaît. Dans les plaines de jeux d'Amsterdam auxquelles Van Eyck travaille au même moment, l'enfant est la

⁵⁰⁰ Alison Smithson explicite la pensée de Van Eyck lors de cette allocution de 1947 : "Ils (*un groupe d'architectes*) viennent ensemble à la première place, certainement à cause de la réalisation mutuelle des inadéquations du processus architectural dont ils ont hérité du Mouvement Moderne pris dans sa totalité, mais plus important, chacun a pressenti que l'autre avait déjà trouvé le même chemin vers un nouveau commencement". SMITHSON, Alison (Ed.), *Team 10 Primer*, MIT Press, Cambridge (Mass.), Londres, (1968) 1974

figure de l'autre qui utilise des formes stables, archétypales, qui n'imposent pas une fonction mais suggèrent de nombreux usages et parlent cette langue élémentaire.

Lors du CIAM de 1947, Van Eyck est la voix de la jeune génération d'architectes qui va changer les CIAM en proposant une nouvelle définition de l'architecture.

CHAPITRE 3. VERS L'OBJET ARCHITECTURAL, DIVISION DES CIAM

S. Giedion est le rapporteur des actes du Congrès International d'Architecture Moderne de 1947, il rassemble les thèmes abordés sous le titre « rapports entre architecte et public »⁵⁰¹. Il évoque la question de la participation du « *common-man* » à l'architecture moderne posée par Richards, mais il l'ampute de certaines notions importantes. Il omet en quelque sorte la participation des usagers par une « réception distraite » des débats auxquels il assiste⁵⁰².

Dans ses écrits antérieurs et postérieurs, Giedion investit autour des variables de la grammaire participative. Au début des années trente, par exemple, Giedion entame une recherche à propos de la « naissance de l'homme moderne » qui doit servir à expliquer la modernité à une époque qui a « perdu sa conscience de l'histoire ». Dans une partie de sa thèse, il propose aux historiens de changer de point de vue afin de se tourner vers l'examen des « événements mineurs quotidiens » dans l'idée de saisir « l'essence de l'âge ». La seconde partie de son travail est consacrée à la considération des « tâches sociales de l'architecture ». Il étudie à la bibliothèque nationale de Paris les fondations biologiques de la vie de tous les jours au XIX^e siècle et s'intéresse aux essais de logements philanthropiques. Il réunit une vaste documentation sur l'histoire de l'aide au pauvre et l'histoire récente du logement social⁵⁰³ ainsi que sur le rôle de la femme dans la production et la vie de famille.

En 1937, Norbert Bézard, amené par Le Corbusier, vient rendre compte au CIAM de l'expérience de l'urbanisme rural et de la ferme radieuse. En rédigeant le rapport de ce congrès, Siegfried Giedion remarque le génie de l'architecte mais il omet l'importance et la richesse de l'expérience participative:

« l'architecture a réussi à sortir du cadre de son domaine de spécialistes avec un profond besoin de toucher les sources de la vie [...] L'architecture moderne a su comment discerner correctement le canevas d'une nouvelle façon de vivre... Les autres sciences n'ont pas pu atteindre le bon niveau... L'architecture contemporaine a su

⁵⁰¹ GIEDION, Siegfried, *op.cit.* p14

⁵⁰² Déjà lors des réunions préparatoires auxquelles il a assisté la participation du public a été évoquée.

⁵⁰³ MUMFORD, E., *op.cit.* p 31. Ce matériel n'est pas publié directement dans les livres de Giedion.

comment créer sur une période de vingt ans, un vocabulaire qui est devenu partout un langage commun et a évolué vers un attrait élargi aux besoins perçus des masses»⁵⁰⁴.

Dans *Mecanization takes command*⁵⁰⁵, paru en 1948, il étudie dans les faits de la vie quotidienne les apports de l'individu pour son environnement. Chaque génération doit porter à la fois la charge du passé et la responsabilité de l'avenir énonce Giedion, qui reproduit le modèle du passé utilisable de Mumford: « le présent est de plus en plus envisagé comme un simple lien entre hier et demain»⁵⁰⁶. Giedion relativise l'idéologie progressiste qui, par une tendance à la spécialisation, enlève à l'homme commun toute emprise sur son environnement.

S.Giedion lors du congrès de Bridgwater réaffirme « la responsabilité croissante de l'architecte envers la société» et propose un débat sur le thème de la diffusion et de la représentation de l'architecture. Le but des CIAM reste abstrait:

« satisfaire aux besoins spirituels et matériels de l'homme par la création d'un milieu conforme aux concepts sociaux, éthiques, esthétiques et scientifiques de l'urbanisme et de l'architecture. Tendre à l'épanouissement de l'individu harmonieusement intégré dans la vie collective »⁵⁰⁷.

Giedion oriente le compte rendu de Bridgwater sur l'importance d'intégrer les arts à l'architecture pour aider la compréhension populaire de l'architecture moderne. Il propose de débattre du « problème esthétique » ou de « l'expression émotionnelle »⁵⁰⁸ en réconciliant la science et la philosophie. Pour Giedion, la période du rationalisme touche donc à sa fin:

«les méthodes les plus intangibles d'expression reconquerront des droits égaux avec le monde de la logique et nous ne serons plus effrayés de perdre pied dans l'émouvante répercussion de l'esthétique, ni ne poursuivrons l'erreur du 19^e siècle donnant les valeurs esthétiques pour une matière strictement personnelle»⁵⁰⁹.

⁵⁰⁴ Un passage du rapport GIEDION, Siegfried, « habitations et Loisirs », in *Logis et Loisirs*, CIAM 5, Paris 1937, pp 9-10 in E. Mumford, *op.cit.* p 114

⁵⁰⁵ GIEDION, Siegfried, *Mechanization takes command, a contribution to anonymous history*, Oxford University Press, New York, 1948

⁵⁰⁶ GIEDION, Siegfried, *op.cit.* p 723

⁵⁰⁷ GIEDION S., *A decade of New architecture, dix ans d'architecture contemporaine (...)*, *op.cit.* p 19

⁵⁰⁸ *Idem* p 43

⁵⁰⁹ *Ibidem* p 35

L'architecture et la planification urbaine sujettes à des jugements affectifs ne sont plus isolées des autres arts (la peinture et la sculpture). Giedion recommande un travail en équipe autour de « l'expression architecturale » qui inclut les artistes et les architectes...mais il n'évoque pas le public de l'architecture.

Il semble donc que l'historien prend le parti de relater plutôt les débats esthétiques et fonctionnalistes du Mouvement Moderne, que ceux qui concernent la grammaire participative et la figure d'un public qui participe. Giedion propose un rapport au temps continu qui va du passé au présent puis vers l'avenir. Dans son intérêt pour l'homme Giedion est distant, dans la grammaire qu'il construit le public n'est pas susceptible de participer. Il prend l'homme et ses agissements comme des objets d'étude. La posture éthique de Giedion est essentiellement relative à l'intégrité de l'artiste qui risque de trahir son art en se laissant influencer par les goûts du public (dans la configuration empiriste, la posture éthique concerne le devoir de l'architecte et son objectif de service). Giédion ne propose pas de médium pour une grammaire participative, seulement de communiquer vers le public afin de le convaincre du bienfondé de l'architecture moderniste. Il ne propose pas d'éduquer la figure de l'autre afin de lui donner les moyens de participer. La figure de l'architecte est paternaliste, il est l'expert et l'artiste qui doit en conscience choisir jusqu'à quel point il s'enquiert des désirs de l'homme et quels compromis il fait avec l'esthétique moderne pour en tenir compte:

«le groupe MARS était spécialement intéressé par un aspect du problème - les réactions émotionnelles de l'homme commun à l'art moderne et spécialement à l'architecture. Ceci souleva la question pivot : jusqu'où doit-on suivre le goût qui prévaut pour satisfaire les désirs de l'homme commun, ou jusqu'où devrait-on aller de l'avant - comme le fait chaque chercheur - en accord avec sa conscience ?»⁵¹⁰.

⁵¹⁰ *Ibidem*, p 19. Giedion poursuit le questionnement dans une revue suisse, *Plan*, en 1947 : «aujourd'hui en Angleterre, derrière toutes les discussions, repose la question, que veut l'« homme moyen » ? Dans quelle mesure devons nous répondre à certains souhaits ? Sont-ils légitimes ? Sont-ils un atavisme pur ? De l'extérieur on peut vraiment comprendre l'intensité avec laquelle ces questions sont posées de la part de peintres, sculpteurs, architectes et écrivains ».

D'autres modernistes des CIAM que Giedion côtoie défendent des configurations de la grammaire participative⁵¹¹. Lors du CIAM de 1930 à Bruxelles, W. Gropius commence son exposé en disant que « le raisonnement en termes de planification urbaine ne devait pas être strictement économique mais devait aussi prendre en compte les nécessités sociales et psychologiques. »⁵¹² L'architecture est « rationnelle » en accord avec le sens commun (« *common sense* ») et pas seulement pour des raisons d'économie du projet. Pourtant, les analyses de villes menées dans le cadre des Congrès suivants ne comprennent pas l'étude spécifique des nécessités sociales et psychologiques qu'il requiert en 1930; elles sont disséquées en termes de surface, de densité et de qualité du logement. Lors du congrès de 1933, le groupe anglais MARS récemment fondé, critique ces études urbaines soigneuses mais desquelles est absente une analyse sociologique de « la demande architecturale des différentes classes de la communauté » que les Anglais pratiquent en plus d'une étude historique⁵¹³.

Walter Gropius correspond avec Giedion juste avant le congrès de Bridgwater et réalise l'absence des hommes dans les réalisations des CIAM : « l'autre jour j'ai regardé attentivement notre publication sur les unités et cette vision m'inspire sur les nombreuses erreurs que nous avons faites à cette époque. L'élément humain n'y existait pas »⁵¹⁴. Lors du Congrès de Bridgwater, Gropius présente son rapport

⁵¹¹ Contrairement à ce qu'écrit Charles Jencks en 1973 dans *Modern Movements in architecture*, « les principaux protagonistes [des mouvements modernes]- Mies, Gropius, Wright, Le Corbusier et Aalto- n'eurent souvent qu'une connaissance très faible de ces idéologies [libertaire et égalitaire], tout spécialement vers la fin de leur carrière[...]l'idée de liberté artistique et de l'autonomie est partagée par les traditions réfléchie, idéaliste et intuitive, alors que l'idée de l'égalité sociale est commune aux traditions activiste, spontanée, logique et idéaliste[...]» Jencks relate pourtant nombre d'expériences bien connues des modernistes, il les classe dans la « tradition activiste » (avec les architectures spontanées des *barriadas* ou celles des bidonvilles.)

⁵¹² MUMFORD, E., *op.cit.* p 50

⁵¹³ Dans son analyse de ce congrès de 1933, p 92, E. Mumford liste les membres du groupe MARS à l'époque : sont à relever les noms de S.Chermayeff (1900-1996) qui part aux Etats-Unis en 1940 et participera à la constitution avortée du groupe ouest qui prépare également le CIAM de Bridgwater, et de B. Lubetkin (1901-1990), tous deux apporter des postures de la grammaire participative.

⁵¹⁴ cité in GREGOTTI, Vittorio (Ed.), « *The Last CIAMs* », *Rassegna*, Bologne, 1992, p 8. C'est ainsi que dans sa publication à propos du théâtre total, Gropius corrige et incite: « [...] rassemblement architectonique universel de tous les facteurs qui façonnent l'espace et dont l'articulation pragmatique rassemble aussi les hommes : théâtre communautaire qui lie le peuple, centre spirituel vivant destiné à la masse. Unité de la scène et de la salle[...] Mobilisation de tous les moyens qu'offre l'espace pour tirer le public de l'apathie où l'a plongé l'intellect, pour l'assiéger, le bousculer, et l'obliger à participer au jeu [...] faire participer activement le spectateur aux processions et aux marches » GROPIUS, Walter, *Architecture et Société*, Paris, 1955, p 144. Gropius suit peut-être les publications de Khan et Storonov éditées par la *Copper and Brass* puisqu'il dessine des logements préfabriqués pour la firme *Hirsch Copper and Brass Works* en 1931 aux Etats-Unis. Lorsque lui-même construit en 1940 en Pennsylvanie (New Kensington), il a peut-être rencontré Storonov qui travaille avec Kastner à la construction des *Carl Mackley Houses* à Philadelphie sur les mêmes principes participatifs... Il

«Education architecturale »⁵¹⁵, Giedion le publie dans *A decade of New architecture*. Gropius y démontre la nécessité d'offrir un enseignement autodidacte et actif de l'architecture, à la fois théorique et pratique. L'enseignement général déjà doit proposer aux élèves une formation artistique complète qui soit pratique et participative afin de forger un esprit qui manie un langage servant de base à la compréhension architecturale. Gropius entend que tout le monde pratique et expérimente l'architecture comme il en est de la musique dont chacun maîtrise le langage de base. Cet objectif ne peut pas être atteint par le seul savoir théorique, il doit être combiné avec une expérience pratique continue afin d'aller vers « une participation directe dans les techniques et les processus de réalisation »⁵¹⁶. L'art est un champ d'intérêt commun à tout le monde, une approche uniquement historique et analytique ne suffit pas pour permettre la créativité.

Il tend à rapprocher le savoir scientifique et l'imagination, celui du spécialiste et celui du public. Il faut promouvoir « la capacité créative par la participation directe dans la réalisation de l'environnement », Gropius ajoute que « faire » n'est pas le simple auxiliaire de « penser », c'est une expérience indispensable⁵¹⁷.

Quant à l'apprenti architecte, il doit expérimenter en stage et sur le terrain la synthèse des aspects techniques, économiques et formels en « relation étroite avec les besoins des gens qu'il sert »⁵¹⁸. Il doit apprendre à travailler en équipe pour devenir le coordinateur de toutes les individualités engagées dans la conception et l'exécution des tâches de planification et de construction.

Gropius ajoute à la configuration empiriste de Richards une posture éducative qui concerne la formation d'un large public autant que des architectes. La figure de l'autre est active, son savoir s'acquiert tant par la pensée que par le savoir faire. Ces deux aspects sont absents de la configuration de Giedion.

propose à Sert en 1950 l'intégration au groupe CIAM de " Louis I. Khan, Buckminster Fuller, I.M. Pei, Paul Rudolph, Ralph Rapson, Gyorgy Kepes, Hugh Stubbins, Carl Koch, Percival Goodman » avec les planificateurs « Clarence Stein, Lewis Mumford, Catherine Bauer, Reginald Isaac, Lloyd Rodwin, Garret Eckbo et William Wurster » (MUMFORD, E., *op.cit.* p 204), dont plusieurs développent une grammaire participative

⁵¹⁵ Vraisemblablement il s'agit de son allocution à l'UNESCO en 1947, le texte est publié par Giedion dans son rapport de 1951, *Dix ans d'architecture contemporaine*. Gropius fait partie de la Commission *Architectural education*. Giedion ne publie pas l'intervention de Gropius sur l'urbanisme.

⁵¹⁶ GROPIUS, W., "Architectural education", in GIEDION, S., *A Decade of New Architecture (...)* *op.cit.* pp 42-43. C'est Gropius qui accentue la phrase. Traduction J. le Maire

⁵¹⁷ *Idem* p 44

⁵¹⁸ *Ibidem*

S. Giedion voit un écho à la préoccupation humaniste de W. Gropius dans le développement de la notion de 'Core' qui intègre le facteur social dans l'urbanisme des CIAM. Le 'Core' est le lieu de la spontanéité, il existe dans les villes anciennes comme Venise et est l'exact opposé de la 'mécanisation' dans la conception de l'urbanisme. Le 'Core' est fondé sur l'espoir que les expressions artistiques modernes stimulent les gens à agir spontanément⁵¹⁹. Les commissions « Urbanisme » et « Rapports sociaux » du CIAM de 1951, rédigent des conclusions communes puisque leurs travaux se confondent dans l'élaboration du « Core » :

« la société moderne est devenue passive en toute chose, l'individu est pris dans un mécanisme implacable de labeur et de dénuement, il a perdu toute possibilité d'employer les ressources propres à l'homme c'est-à-dire :

L'action, l'invention, la participation.

L'homme moderne regarde, entend, subit, mais il n'agit plus lui-même »⁵²⁰.

Les CIAM pensent proposer des équipements capables d'animer les membres de la société moderne et un outillage qui se prête à la manifestation et à l'enregistrement des réactions spontanées et des ressources d'action, de participation et d'invention des membres de la cité. Les conclusions du CIAM 8 rédigées par Giedion, ne retiennent pourtant que l'opportunité pour les citoyens d'avoir des activités spontanées dans un espace conçu pour cela. Il n'envisage pas la participation de l'homme de la rue avec sa spontanéité comme une richesse pour élaborer de l'environnement.

Giedion montre encore dans un autre ouvrage de 1956 qu'il s'interroge sur l'action de l'homme de la rue à travers la notion du 'Core', il reconnaît l'action de l'homme dans la société mais pas une participation à l'architecture:

« l'homme de la rue - ce qui signifie tout simplement : nous-mêmes, chacun de nous - souhaite, nous n'en doutons pas, sortir de l'état de passivité dans lequel se trouve le spectateur d'un match de football.

⁵¹⁹ « A hope for artistic modern expressions that would stimulate people to act « spontaneously » », n GREGOTTI, Vittorio (Ed.), « The Last CIAMs », *Rassegna*, Bologne, 1992, p 14

⁵²⁰ « Compte rendu final, Commission I Urbanisme CIAM 8 », 8 pages, NAI fond Bakema, boîte g 9 à 21 BAKE0153, g18, C'est l'auteur du compte rendu qui souligne.

Il a envie - ce en quoi il diffère de l'homme du XIXème siècle - de participer à la vie de la ville et d'y jouer le rôle qui lui revient »⁵²¹.

Il donne l'exemple d'une fête à Munich lors de laquelle les spectateurs dansent avec le cortège et deviennent acteurs⁵²². Le discours de Giedion, bien qu'il souhaite que le citoyen soit actif, rejette toujours en 1956 le goût commun, celui des gouvernements et des autorités, laissant à l'architecte la maîtrise de l'esthétique et le soin d'innover. Bien que « le futur centre de vie collective (doive) être édifié par la communauté pour la communauté », cette dernière reste un ensemble d'individus abstraits.

Selon Giedion, l'architecture doit proposer une nouvelle forme de vie collective pour éduquer l'homme du peuple, l'offre doit précéder la demande pour créer un marché de centres de vie collectifs nouveaux. Il reprend les propos de l'économiste Keynes:

«ne serait-il pas possible de réanimer l'économie de l'intérieur, en affectant une part des dépenses à la création de lieux de rassemblement où l'homme reprendrait conscience de ses besoins ensevelis dans son âme qui, de nos jours, sont atrophiés ? »⁵²³.

Cet homme commun n'est toujours pas une figure de l'autre participante :

«ce petit livre se propose de montrer le tragique divorce, qui au siècle dernier et dans notre siècle, a séparé les artistes créateurs et le vaste public et les sépare encore. Leur distance diminue à vue d'œil aujourd'hui ; si elle a pu prendre jadis des dimensions catastrophiques, la faute en incombe indéniablement aux critiques qui confirmèrent le public en question dans ses erreurs de jugement. [...] dans l'architecture et dans l'urbanisme, les perspectives se sont considérablement améliorées par rapport au siècle dernier. Semblables à des limaces qui s'attaquent aux jeunes pousses, la

⁵²¹ *Idem* p 128

⁵²² *Ibidem* « La spontanéité avec laquelle tout cela se passait fut pour tous une révélation. Etre acteur et spectateur à la fois, apparu comme un besoin vital. On ne peut plus douter de ce que la disposition à jouer simultanément ces deux rôles n'existait dans le grand public : pour sa part la foule est prête. Reste à savoir si nous le sommes aussi. N'attendons pas que se soit formée une nouvelle structure sociale clairement définie. Demandons nous simplement ce qui est resté de « l'homme nu et dépouillé » à qui forme et moyens d'expression peuvent et doivent être donnés, de cet homme nu et dépouillé qui n'est pas un simple symbole mais une réalité que nous représentons nous-mêmes. La question essentielle qui se pose aujourd'hui est celle-ci : que faire pour qu'une partie des multiples relations possibles entre le moi et le toi passe dans la vie quotidienne et les heures de loisir ? Il faut pour cela la clairvoyance des autorités pour créer dans cet organisme qu'est une ville des points de cristallisation, et l'imagination des architectes pour leur conférer une forme concrète ».

⁵²³ *Ibidem* p 60

bave de la presse et l'opinion du grand public avaient fait échouer à l'époque toute tentative de renouvellement dans l'architecture. »⁵²⁴

Sans renouvellement, le risque est grand de revenir à un éclectisme fait de clichés et de formes vides de sens. L'évocation du cliché renvoie à l'article de J.M. Richards, Giedion, lui, en refuse l'usage aux artistes créateurs. Ils ne doivent pas devenir les «serviteurs dociles du goût régnant ». Car de cette façon, ils iraient au-devant des instincts inférieurs et ils saperaient rétroactivement le goût du grand public, de l'homme moyen.

Les relations suivies de Jacqueline Tyrwhitt avec S. Giedion permettent certainement l'échange d'idées à propos d'une grammaire participative, parce qu'elle est une geddesienne convaincue⁵²⁵. Tyrwhitt, qui n'a jamais physiquement rencontré Geddes, lui porte un intérêt instrumental et professionnel⁵²⁶ comme l'écrit A. Smithson⁵²⁷, la théorie de Geddes a nourri la pensée urbaine de la génération Tyrwhitt. D'après cette dernière, l'idée de Geddes d'investigation et de planification était tellement en avance sur son temps que seule une conversation personnelle pouvait la communiquer, mieux que son livre parfois confus⁵²⁸. Après la seconde guerre, l'époque est mieux à même de comprendre ses idées, maintenant que la vue offerte par la voiture, l'avion et le cinéma ont fait de la vision simultanée une expérience commune. Tyrwhitt devient membre du groupe MARS en 1941 et également des CIAM pour lesquels elle travaille avec S. Giedion à la rédaction et à la traduction des rapports à partir de 1947 (elle sera secrétaire temporaire de 1951 à 1964). En outre, Giedion remercie Jacqueline Tyrwhitt pour son assistance «

⁵²⁴ GIEDION, S., *Architecture et vie collective (...)* op.cit. pp 8-9

⁵²⁵ Son professeur, E. Rowse qui a étudié au collège d'Edimbourg avec Geddes, délivre un enseignement directement dérivé des théories de l'Écossais. Tyrwhitt enseigne à son tour l'urbanisme geddesien pendant la guerre. En 1947, Tyrwhitt publie *Patrick Geddes in India alors qu'Arthur Geddes*, envoie l'exposition de son père au département d'urbanisme de l'Université de Londres Elle est demeurée en caisses depuis sa mort en 1932 à l'université de Montpellier. J. Tyrwhitt poursuit la diffusion de l'idéologie participative notamment en rééditant *Cities in evolution* parue en 1949, qu'elle préface. Voir également PINSON, Daniel, « Les apports d'un échec ou l'influence sous-estimée de Jacqueline Tyrwhitt », Communication CIAM 9 1953-2003, 2003, p 5

⁵²⁶ CHABARD, Pierre, TSIOMIS, Yannis (Dir.), *Exposer la ville, Patrick Geddes (1854-1932) et le Town planning movement (...)* op.cit. p 469

⁵²⁷ SMITHSON, Alison (Ed.), *Team Ten Meetings 1953-1984*, Université de Delft, publié par Publicatieburo Bouwkunde, Delft(Hollande), 1991, Rizzoli, New York, 1991

⁵²⁸ Peter Abercrombie rapporte que la chambre d'Edinburgh à l'exposition était un cauchemar de complexité, un mélange confus- cartes postales illustrées, coupures de journaux, vieille et grossière gravure sur bois, digrammes étranges, reconstructions archéologiques" et Geddes parlant, parlant". Il fallait avoir la chance que le professeur surgisse dans une exposition pour que tout s'illumine par son discours

impossible à évaluer » et sa traduction « de nouveau matériel » dans la préface de l'édition de septembre 1966 de *Space, Time and Architecture*. Alors que dans le tirage de 1954 il ne mentionne nulle part Geddes, il ajoute deux pages dans lesquelles il évoque rapidement Patrick Geddes et Arturo Soria Y Mata, sans signaler pour autant la dimension participative des écrits du premier⁵²⁹. En 1966, Geddes a enfin intégré l'histoire de l'architecture moderne ou plutôt il entre en scène, sans doute parce que Giedion a enfin accepté de marquer un tournant dans l'histoire du Mouvement Moderne⁵³⁰. Il semble évident que Tyrwhitt fait remarquer à Giedion l'impossible absence de l'Écossais. Leur travail en commun rend impensable l'hypothèse que Giedion ait oblitéré l'urbanisme participatif par distraction, il s'avère dès lors que le sujet a été laissé volontairement de côté.

Pourtant, le risque que prennent les CIAM en s'entêtant dans l'abstraction est déjà dénoncé à la veille de Bridgwater notamment par P.-A. Emery⁵³¹, lorsqu'il écrit à Le Corbusier, en l'avertissant de l'incongruité du thème proposé pour le CIAM:

« ai reçu les propositions C.I.A.M pour le prochain congrès. L'architecture et ses rapports avec la peinture et la sculpture. Ont-ils perdu la tête ? Cela évoque le leitmotiv d'Ecochard durant la tournée « et pendant ce temps le peuple souffre »⁵³².

L'intervention de Le Corbusier à Bridgwater, relatée par S. Giedion, ne semble pas influencée par cette lettre. Elle se résume à un discours assez inspiré autour de la conscience individuelle que l'architecte doit retrouver⁵³³, dans lequel Le Corbusier s'écarte radicalement d'une grammaire participative en architecture. En effet, la conscience individuelle qu'il évoque est celle des architectes, « la lumière fondamentale » qui doit éclairer leurs agissements et qui leur dicte le programme de leurs travaux : « l'expérience personnelle, l'œuvre privée. C'est la participation de chacun à la construction de l'ensemble ». Le Corbusier n'envisage en fait que la

⁵²⁹ A la fin de l'ouvrage *Architektur und gemeinschaft* (1956) Giedion signale tout de même la parution de *Cities in Evolution* dans la table reprenant les principaux écrits sur l'urbanisme

⁵³⁰ Dans les archives en ligne de Lewis Mumford, on trouve des extraits de son exemplaire de *Space, Time and Architecture* de 1949 : alors que Giedion évoque Einstein pour parler de la pensée simultanée, Mumford inscrit dans la marge « la pensée simultanée c'est Geddes ! »

⁵³¹ Pierre-André EMERY, 1903-1982, architecte suisse qui collabore avec Le Corbusier et mène une carrière en Algérie. Lors du CIAM de 1947 il est en voyage d'études aux États-Unis. Il sera appelé au comité directeur des CIAM en 1952.

⁵³² FLC, P.-A. Emery à Le Corbusier, lettre du 8 mars 1947

⁵³³ Les phrases entre guillemets qui suivent sont de Le Corbusier in GIEDION, S., *A decade of New architecture, dix ans d'architecture contemporaine(...)* op.cit. p 36

participation des architectes : l'imagination entre dans l'architecture, certes mais c'est à l'architecte qu'il laisse l'entière autorité en cette matière. A propos de l'entreprise collective, Le Corbusier parle d' « un individu qui s'adresse à des frères », mais il entend bien que ce soit l'architecte qui tienne en ses mains « l'œuvre commune » à l'heure de sa naissance. Les frères évoqués ne sont qu'un public destiné à écouter l'architecte, le responsable de l'œuvre commune. Cet homme s'adresse « à des inconnus qui existent, qui sont là, qui attendent [...] ».

A la lecture de ces textes relatant des échanges nourris autour de la participation et au regard de la réflexion de Giedion se dégagent des hypothèses sur ce qui a manqué aux fondateurs des CIAM pour élaborer une grammaire participative de l'architecture et de l'urbanisme. L'hypothèse la plus évidente est qu'il s'agit d'un choix: certains architectes, dont Giedion, choisissent l'image et le langage rationnel, ils persistent à penser l'architecture comme un objet abstrait plutôt que de s'engager dans une voie participative. Il est certain que deux options se dessinent, d'une part celle qui mène à valoriser le processus architectural plutôt que l'objet à la suite de J. M. Richards et du groupe MARS. De l'autre, celle prise par la génération qui a créé les CIAM, une voie dogmatique qui mène à l'esthétique rationaliste⁵³⁴ et l'architecture-objet dont l'objectif est la communication avec le public et l'ajustement d'un langage (la compréhension par le public de la terminologie utilisée par les CIAM est recommandée à plusieurs reprises, lors des discussions de La Sarraz notamment⁵³⁵). Les idées de Le Corbusier vont effectivement se concrétiser dans une politique de diffusion de l'architecture moderne et de réception des réactions du public : la « participation » de ce dernier est toujours limitée à une réaction face à l'architecture moderne achevée. Le Corbusier ne conçoit pas de figure de l'autre participante.

⁵³⁴ A Paris lors de la réunion des 4 et 6 mars 1949, un débat sur l'esthétique est choisi comme thème pour le congrès de Bergame qui a lieu la même année. Les questions dégagées sont: existe-il des rapports entre les arts majeurs et quels sont-ils? La collaboration est-elle possible entre l'architecte, le peintre et le sculpteur, et de quelle façon? L'homme de la rue est-il en état de réceptivité face aux œuvres architecturales résultant de cette collaboration?

⁵³⁵ Par exemple à propos de l'utilisation du terme français « urbanisme » dans la déclaration, il est considéré par Hugo Häring comme incompréhensible par le public.

La réception de l'objet architecture par le public : la grille de l'ASCORAL

La stratégie des CIAM pour diffuser l'architecture moderne consiste à informer le public. La charte d'Athènes est un des outils de communication ainsi que le rappelle l'architecte Marcel Lods lors de son opposition à Gaston Bardet⁵³⁶. Lods s'étonne que ce dernier n'ait pas mesuré l'aide énorme que la Charte apporte non seulement pour l'information du public mais aussi pour celle des professionnels. N'a-t-il pas vu avec quelle clarté cet ouvrage a su dégager quelques principes simples et les exprimer sans utiliser de termes techniques, dans une langue accessible à tous?

Un second moyen d'action est mis en place afin:

«d'encourager les groupes à observer les réactions du public aux applications des principes CIAM, afin de profiter de ces observations pour rendre leur activité plus vivante, plus efficace et toujours mieux au service des intérêts de la communauté »⁵³⁷.

Les membres des CIAM décident donc de prendre note de la réception de l'architecture par le public dans une grille de présentation des projets qui doit être établie par l'ASCORAL. Cette Assemblée de Constructeurs pour une Rénovation Architecturale fondée par Le Corbusier, se réunit pendant l'Occupation. Les membres se rencontrent en 1943, ce sont Norbert Bézard et Hyacinthe Dubreuil, les acteurs de l'expérience participative de la ferme radieuse et de jeunes membres des CIAM comme Roger Aujame et Gérald Hanning mais aussi Georges Candilis qui travaille dans l'atelier de Le Corbusier ou encore l'architecte suisse P.-A. Emery. Les travaux qui occupent l'ASCORAL sont l'édition de *Manière de penser l'urbanisme* qui sort en 1946 (dans lequel est publié le projet de *Mondaneum* pour Genève) et celle des *Trois établissements humains*, une publication qui relate les échanges entre les acteurs du processus participatif de la ferme radieuse. Parmi les projets récents achevés par les membres de l'ASCORAL figure le *Mondaneum* avec Otlet. Beaucoup des membres de l'ASCORAL font partie de l'ATBAT, l'Atelier des Bâisseurs, fondé en 1947. Ce groupe (notamment la section algérienne, dirigée par Candilis à partir de 1949) entame une réflexion esthétique sur le logement qui

⁵³⁶ LODS, Marcel, "Attaques contre la charte d'Athènes", *Architecture d'Aujourd'hui*, n°15, novembre 1947, pages tribune libre.

⁵³⁷ GIEDION, S., *A decade of New architecture (...)* op.cit. p 19

interfère sans doute dans la création de la grille de l'ASCORAL. Le travail interdisciplinaire entre architectes, techniciens et ingénieurs y est favorisé (ne manquent plus que les usagers). Tous ces éléments attestent de la sensibilisation à la grammaire participative de cette équipe qui réalise la grille. S'y ajoute le contexte de Bridgwater lors duquel l'élaboration de la grille est décidée. Elle doit servir à présenter les buts des CIAM redéfinis lors du congrès:

«satisfaire aux besoins spirituels et matériels de l'homme par la création d'un milieu conforme aux concepts sociaux, éthiques, esthétiques et scientifiques de l'urbanisme et de l'architecture. Tendre à l'épanouissement de l'individu harmonieusement intégré dans la vie collective »⁵³⁸.

Elle est le média pour rendre compte de l'enquête préalable à l'élaboration du projet. Cette minutieuse investigation sert la grammaire participative, dans la mesure où la connaissance du terrain apporte les informations nécessaires à l'homme moyen pour qu'il participe et à l'architecte pour s'imprégner des données du lieu, de son histoire et de ses habitants. L'enquête geddesienne est intégrée par les architectes dans leur pratique lors de la reconstruction mais par le biais de la grille, elle est publiée et en quelque sorte validée par les CIAM. La grille est reproduite dans *l'Architecture d'Aujourd'hui* en janvier 1949 et utilisée déjà au congrès de Bergame en juillet de la même année (la première version paraît également dans *A decade of new architecture* en 1951 et elle se trouve encore dans le rapport du CIAM 8 d'Hoddeson, en 1952). La grille utilisée au CIAM 8 présente une parfaite assimilation des principes geddesiens, ce n'est pas l'original créé par l'ASCORAL, elle a été « revue par le groupe MARS » indique l'éditeur. Jacqueline Tyrwhitt est rédactrice du rapport de ce CIAM, *The Heart of the City* et Sert y collabore avec la volonté de réintégrer la connaissance de l'histoire pour la compréhension de la situation contemporaine. C'est perceptible dans l'édition qui n'est pas un catalogue CIAM de *City Planning* mais un ouvrage qui concerne une échelle plus réduite, le cœur de la ville. (Figure 31) La structure de la grille de l'ASCORAL⁵³⁹ laisse une large place au contexte de

⁵³⁸ Ces éléments sont développés dans BOSMANS, Jos, « *CIAM after the War: a balance of the Modern Movement* », in GREGOTTI, Vittorio (Ed.), « *The Last CIAMs* », *Rassegna*, Bologne, 1992, pp 6-21

⁵³⁹ La reconnaissance du travail de l'ASCORAL et son rapport avec P. Geddes est effectuée dans un numéro du *Carré Bleu* (n°1, 1967) intitulé *Coopération pluridisciplinaire dans l'aménagement de l'espace*. Les articles sont « L'oeuvre de Patrick Geddes », par André Schimmerling et « L'Ascoral », par Roger Aujame

l'architecture. Or c'est sur la contextualisation que s'appuie la redéfinition de l'architecture moderne qui advient à la fin des années quarante. La grille mise au point par l'ASCORAL s'inspire d'outils élaborés par des personnalités ayant bien intégré l'utilité de l'enquête préliminaire pour la conception urbanistique et la grammaire participative, notamment des travaux de Louis Van Der Swaelmen qui analyse les programmes urbains d'une façon très similaire. Dans le tableau de 1916 pour l'organisation administrative (Figure 32), Van Der Swaelmen liste en ordonnée les institutions (l'institution pour l'embellissement de la vie rurale) et leurs thématiques (archéologie, patrimoine monumental, naturel) et en abscisse les différents niveaux de pouvoir qui assurent ces compétences (du conseil consultatif local des collectivités au Ministère des Travaux Publics). Les thèmes qui doivent être documentés par les administrations sont les mêmes que ceux que Le Corbusier demande aux architectes de développer dans les rubriques de la grille de l'ASCORAL. Là où le paysagiste inscrit « institution pour la protection des monuments », Le Corbusier requiert une « étude du rapport avec l'ancien ». Quand Van Der Swaelmen envisage deux volets « pour la protection de la nature », « au point de vue scientifique » et « au point de vue pittoresque », dans la grille de l'ASCORAL y font écho les rubriques intitulées « réactions d'ordre rationnel » et « réactions d'ordre affectif ». Les schémas mentionnent tous deux les « institutions d'études économiques » (et les « incidences économiques ») ou encore les « institutions d'études juridiques » (dans la grille de l'ASCORAL l'intitulé est « législation »)... (Figure 33) L'éventail complet des renseignements indispensables pour l'enquête du tableau de Van Der Swaelmen est transcrit dans la grille de l'ASCORAL. Il s'agit donc bien pour l'ASCORAL d'un outil destiné à rendre compte des investigations menées lors du processus de planification, c'est le type d'enquête prôné par le paysagiste (et par Geddes) qui vient s'inscrire dans la pratique des architectes⁵⁴⁰.

Les outils rassemblés par Paul Otlet en 1936 dans « Plan-Belgique », qui fait le résumé de ses recherches, sont bien connus de Le Corbusier au moment où l'un et l'autre collaborent en 1928. A propos du *Mondaneum*, Le Corbusier écrit qu'il s'agissait d'édifier un « système d'enquête mondiale, instantanée, innombrable,

⁵⁴⁰ D'autre part cette grille inspirera l'élaboration dans les années 1960 d'autres tableaux comme celle de Doxiadis et qui s'attache à la grammaire participative en architecture.

multiforme, présentant l'homme dans ses réalisations créatrices, conceptrices »⁵⁴¹, il liste déjà des médiums pour la présentation « des objets, des spécimens, des modèles, des courbes, des photographies, des schémas »⁵⁴² (des éléments précisément utilisés par la jeune génération d'architectes qui vont se servir de la grille de l'ASCORAL). La « procédure » mise en place par Otlet est reproduite dans la structure de la grille de l'ASCORAL. Elle est indéniablement geddesienne : il est bon de réaliser un inventaire, de connaître les besoins immédiats et futurs et d'analyser les documents récoltés afin d'établir un premier plan en vue d'informer le public. Enfin le plan final est réalisé en fonction des critiques émises sur le premier⁵⁴³. Cette dernière recommandation de la procédure d'Otlet se rapporte à la participation directe du public qui doit réagir au premier plan élaboré afin que le plan final soit le résumé de toutes les modifications apportées par les groupes de citoyens.

La grille de l'ASCORAL est destinée au *Town planning*, une prise en compte du milieu de l'architecture. A ce propos Le Corbusier explique : « cela coûte peu et l'effet est grand sur le public »⁵⁴⁴. De plus, il affirme utiliser la grille comme un « instrument pour penser »⁵⁴⁵, celle-ci permet en effet de présenter le projet devant deux ou quarante personnes afin de le rendre facilement compréhensible et de le diffuser au public⁵⁴⁶. La grille a aussi pour but avoué d'embrasser l'étude d'une ville en un coup d'œil et de vérifier ainsi rapidement les incongruités éventuelles. Elle est un moyen aussi de comparer des villes dans le détail, ainsi que la concrétisation d'un outil de présentation dont Geddes avait donné l'impulsion dans ses expositions de villes. Dans la grille de travail qu'il met au point, Le Corbusier fait apparaître quatre

⁵⁴¹ Le Corbusier in *Mundaneum*, 1928 cité par FUEG Jean-François, PIETTE Valérie, "Otlet, Le Corbusier et la cité mondiale", pp 123-148 in Collectif, *Le Corbusier et la Belgique*, Les rencontres de la Fondation Le Corbusier et CFC Editions, Bruxelles, 1997. El Lissitzky écrit en 1929 à propos du *Mundaneum* de Le Corbusier qu'il est une œuvre d'art, impraticable par les usagers (cité in COHEN, Jean-Louis, *Le Corbusier et la mystique de l'URSS*, Théories et projets pour Moscou 1928-1936, Mardaga Editeur, 1987, p141). L'artiste dans ses expositions des années 1920 à Cologne ou à Dresde, 1926, place des lattes à espaces réguliers sur le mur qui produisent « un dynamisme optique engendré par le déplacement du spectateur. » Il souhaite un spectateur actif: « la possibilité d'intervenir lui-même dans ses choix, de regarder telle ou telle œuvre, était un moyen de solliciter l'intérêt du visiteur pour l'art abstrait.» in DEBBAUT, Jan, *El Lissitzky*, exposition à Paris, Editions Paris Musées, Stedelijk Van Abbemuseum, Eindhoven, 1990, p 54

⁵⁴² *Idem*

⁵⁴³ SEGERS, Anne, ARON, Jacques (Dir.), *Paul Otlet, (...) op.cit.* p 74

⁵⁴⁴ TYRWHITT, J., SERT, J.L., ROGERS, E.N., *CIAM 8, The heart of the city: towards the humanisation of urban life*, Londres, septembre 1952, p 171

⁵⁴⁵ Le terme "a thinking tool" fait directement référence aux travaux de Patrick Geddes et à ses *Thinking-Machines*, il est reproduit sous la plume de Le Corbusier in *Idem CIAM 8 (...) p 172*

⁵⁴⁶ Sa formulation évoque un discours « direct » du projet, qui parle de lui-même sans intervention orale de l'architecte qui s'efface donc... Cette forme de présentation est encore loin d'une conception participative, elle est seulement à rapprocher de la réception, *Ibidem* p 175

fonctions: « habiter, travailler, cultiver le corps et l'esprit et circuler » et deux thèmes dont le second (« la réaction aux thèmes ») est destiné à évaluer la réaction du public au projet. Les critiques attendues sur le projet sont d'ordre rationnel et d'ordre affectif. Ainsi, il sera plus facile de vaincre la résistance générale de l'homme commun contre l'architecture moderne. Le Corbusier déclare: « finalement, vient la réflexion, la réaction de l'opinion publique, à la fois rationnelle et sentimentale des usagers⁵⁴⁷, de l'opinion de l'autorité⁵⁴⁸. La présence dans la grille d'une case destinée à la réception de l'architecture par les usagers amorce une grammaire participative sous la forme d'une première consultation⁵⁴⁹. L'opinion sollicitée dans la grille peut davantage attirer les faveurs du public qui elles-mêmes permettront un aboutissement plus rapide du projet.

Le Corbusier réagit ainsi après la première exposition de la grille au congrès de Bergame:

« tout le bazar dont avait besoin le congrès CIAM pour loger ses quarante plans de villes était une boîte de 70 centimètres de large, 68 de haut et 68 de profondeur. C'est tout l'espace nécessaire pour étaler notre civilisation et ses besoins les plus pressés. Il y a ici un outil universel, adapté au fait que des travailleurs altruistes et enthousiastes sont organisés et prêts à travers le monde: c'est ce que j'entends par Universalisme⁵⁵⁰.

Certains membres qui assistent aux débats du CIAM VI, tel Gérald Hanning, ont compris l'importance de la question de la participation des usagers à l'architecture. C'est pourquoi déçu par le ton pris lors du CIAM de Bridgwater, Hanning décide de se désolidariser en octobre 1947 de l'ASCORAL et des CIAM. La missive qu'il envoie reflète l'esprit des débats de Bridgwater et la direction dans laquelle les CIAM se fourvoient ; il en refuse les conclusions et considère leur récente prise de position

⁵⁴⁷ Dans la traduction anglaise "usagers" est remplacé par "*the client*" (une connotation individuelle et autoritaire à prendre en compte, à la place des occupants multiples que l'architecte ne "doit" pas spécialement écouter). *Ibidem* p 173

⁵⁴⁸ *Loc. cit.*

⁵⁴⁹ Ralph Erskine met en pratique cette démarche notamment dans son projet pour *Resolute Bay* au Canada. S'il n'y a pas de futurs occupants, dans le cas d'une ville nouvelle par exemple, il fait occuper une partie des premiers blocs et puis réalise une enquête sur la réception des bâtiments par les usagers puis les résultats de l'enquête sont intégrés dans la conception de la deuxième phase.

⁵⁵⁰ BOSMANS, Jos, « *CIAM after the War: a balance of the Modern Movement* » (...) *art.cit.* p 10

comme « mal située et fallacieuse »⁵⁵¹. Hanning leur reproche de ne se soucier que de problèmes techniques ou de considérations esthétiques au lieu de prendre en compte les problèmes concrets de la reconstruction. Dans cette lettre de rupture avec l'ASCORAL, G.Hanning distingue avec lucidité les deux voies envisagées par les groupes de travail des CIAM: un travail en équipe pluridisciplinaire ou une participation du public. Il choisit la seconde et déplore l'abandon de toute activité « militante » sur le plan national et international au profit d'un académisme moderniste :

« l'élargissement de l'action CIAM par l'alliance avec des groupements organisés de médecins, de scientifiques, d'artistes, de techniciens, sur la base d'une doctrine ou d'un manifeste commun pouvait paraître désirable pour l'efficacité de l'action pour une reconstruction valable. Cette action basée sur une activité des « usagers », qui revendiquent un établissement valable, pouvait encore mieux rendre efficace l'intervention des CIAM »⁵⁵².

Hanning déplore le délayage des CIAM dans un ASCORAL qui « n'offre aucune valeur organisée des différentes disciplines ou des usagers, mais seulement un échantillonnage de technocrates spéculatifs »⁵⁵³. Les objectifs de la grammaire participative d'Hanning sont de répondre à des besoins humains engendrés par la crise du logement due à la guerre plutôt qu'esthétiques ou techniques. La figure de l'utilisateur est active et fait partie des spécialistes qui collaborent autour de l'objet architectural. Il évoque des architectes militants et engagés.

⁵⁵¹ FLC (D2-16-119), lettre de G. Hanning à Le Corbusier du 10 octobre 1947

⁵⁵² *Loc. cit.*

⁵⁵³ *Idem*

Lors de la diffusion des expériences anglaises des coopératives de logement au début du XIX^{ème} siècle aux architectes du continent, l'intérêt pour le processus participatif reste mineur par rapport à l'engouement pour l'esthétique et la forme des objets de la grammaire participative, les cités. De la même façon, quarante ans plus tard, lors de la redécouverte des avantages participatifs des coopératives de logement (à travers la fascination pour la Suède des années 1940 principalement), les ténors modernistes s'attachent au langage et à l'esthétique des architectures plutôt qu'au processus social qui y préside. Des configurations participatives sont élaborées à Bridgwater mais ne sont pas retenues en raison de l'incapacité à se tourner délibérément vers le public. Moderne, symbolique ou vernaculaire, le langage de l'architecture comme médium assure la communication vers le public. Alors qu'après guerre le relogement doit motiver les mentors des CIAM à travailler à une reconstruction d'urgence et à une grammaire participative, ils s'en éloignent. Leur objectif reste la création d'un instrument de propagande pour la nouvelle architecture auprès des instances officielles mais aussi du public, toujours persuadés de réformer la société par l'architecture. La grille de l'ASCORAL dédiée à une réception de l'architecture par le public est néanmoins un médium important dans l'histoire de la grammaire participative. Quand il ne s'agit pas de la manipuler dans la seule ambition de plaire au destinataire de l'œuvre pour le convaincre, la réception de l'avis du public constitue une avancée vers l'objectif éthique de la grammaire participative de rencontrer les besoins de l'utilisateur. Mais à la fin des années quarante, les modernistes sont engagés dans l'idéal que l'architecture serve le plus grand nombre, une communauté d'hommes standards dont l'expertise n'est pas reconnue. C'est donc la communauté formée par l'architecte, le peintre et le sculpteur et leurs méthodes de travail qui font l'objet des débats. Tant que l'architecture reste l'exécution d'une œuvre par des spécialistes détenteurs du goût et de la technique, voir l'objet d'un nouvel académisme⁵⁵⁴, la voie du processus participatif est condamnée.

⁵⁵⁴ PINSON, Daniel, « Les apports d'un échec ou l'influence sous-estimée de Jacqueline Tyrwhitt », Communication CIAM 9 1953-2003, 2003, p1

PARTIE III. Le choix du processus 1948-1968

Résumé partie III : La voie du processus architectural, en opposition à l'objet architectural, est empruntée par la nouvelle génération d'architectes notamment le Team Ten. Envisager l'architecture comme un processus entraîne sa redéfinition et consiste à étendre le logement au concept « d'Habitat ». Il est basé d'une part sur un tandem architecture - urbanisme et d'autre part sur un duo architecture - contexte au sens large de paysage, de culture du site et d'histoire du lieu. L'article de De Carlo de 1948, montre qu'une attitude de participation est la condition de l'architecture redéfinie. Le concept d'Habitat est situé dans l'espace même si on peut le définir comme local, l'échelle régionale est interrogée. La posture écologique se marque également sur les problématiques des infrastructures de déplacement dans le « quartier ». C'est l'échelle de la proximité qui est valorisée, le piéton et le lien social. La configuration organique de B. Zévi explicite l'attention au milieu. Il propose d'apprendre à voir l'architecture. La figure de l'autre manie ce médium pour participer. Le temps et le mouvement sont présents dans la terminologie utilisée par les architectes. L'objectif de l'Habitat est la flexibilité et l'évolutivité. Des configurations se basent sur l'informatique et la polyvalence des structures. L'architecture « ouverte » est un médium pour donner à l'utilisateur le pouvoir de l'action dans le temps. Les superstructures servent l'objectif de mobilité, de flexibilité et de participation. C'est le public qui les remplit. La contextualisation de l'architecture donne lieu à des enquêtes et à une fascination pour l'ordinaire ou le spécifique. Mais seuls quelques architectes vont au delà d'une récolte d'informations et considèrent l'égalité de l'autre pour permettre un échange de savoir. La posture didactique sert à rendre l'architecture « apprentissable », ainsi du jardinage à l'autoconstruction ou l'autoplanification, les architectes développent des participations directes ou indirectes et des outils destinés aux usagers. La fortune critique de la participation permet de poursuivre le tracé des filières jusqu'en soixante huit. Les modes de rassemblement et de communication des professionnels, l'histoire de l'architecture et certaines filières d'enseignement montrent une collusion de facteurs induisant une généralisation des pratiques architecturales participatives au cours de la décennie soixante dix.

CHAPITRE 1. VERS LE CONCEPT D'HABITAT

Les configurations élaborées par les architectes de la seconde partie du siècle sont basées sur la configuration synergique geddesienne. Elles sont des configurations secondaires de la grammaire participative dont plusieurs des variables sont pratiquement devenues communes, notamment l'utilisation des médiums, pamphlets, installation sur le site de l'architecte, réunions de concertation et d'information avec le public...Au cours du siècle, les grammaires participatives accentuent l'intimité entre l'architecture et le milieu et précisent son lien avec la ville. La relation d'échelle évoquée dans le rapport à l'environnement – locale et régionale – est précisée pour deux objets de la grammaire participative l'architecture et l'urbanisme. P. Geddes écrit déjà en 1915 : « le logement, bien que semblant être une vieille histoire, est transformé par la conjonction avec l'urbanisme »⁵⁵⁵. Son contemporain Van Der Swaelmen aborde également la transposition de la notion de participation citoyenne à l'échelle d'intervention architecturale. Pour l'auteur « La maison cache la ville aux yeux des architectes », elle a le tort de focaliser l'attention des constructeurs sur un objet purement individuel et pas sur le quartier comme « Unité civique » dans la ville. De cette façon, la vision de l'architecte s'élargit à un objet collectif. L. Mumford⁵⁵⁶ a initié la redéfinition qu'opèrent les architectes en considérant « l'Habitat » plutôt que le « logement ». Quant à S. Giedion, il date d'après guerre le « concept élargi d'habitation » dans l'histoire de l'urbanisme moderniste. Il le définit spatialement - changement d'échelle, inclusion du contexte - mais n'accorde pas de place à la dimension humaine:

«au début on a vu surgir par-ci, par-là, l'opinion plus ou moins clairement exprimée selon laquelle la cellule d'habitation à elle seule ne suffisait plus et qu'il fallait élargir le concept d'habitation. De nos jours, on commence à se rendre compte, en des points forts éloignés les uns des autres, que ce concept élargi d'habitation inclut des aménagements collectifs en étroite relation avec le quartier dont le lotissement le plus modeste ne saurait se passer. [...] on constatera

⁵⁵⁵ « *Housing, though an old story, is becoming transformed, by conjunction with town planning* », GEDDES, P., *Cities in Evolution*, (...) *op.cit.* p 268

⁵⁵⁶ Partie I, chapitre 2.1.

que le concept élargi d'habitation ne s'est répandu qu'à partir de 1945, c'est-à-dire après la guerre. »⁵⁵⁷

L'Habitat dont le lien avec le milieu physique est déterminant prend pourtant toute sa richesse grâce à l'Habitant et au lien social que génère sa participation à la création de son environnement : approche écologique et architecture sont des termes dont le sens se superpose avec plus de précision lors de la redéfinition de l'architecture qui a lieu dans les années 1940⁵⁵⁸. La terminologie évolue de l'Habitat⁵⁵⁹ vers des néologismes, par exemple l'emploi d' « urbatecture » amené par Bruno Zévi⁵⁶⁰, dans le domaine architectural, c'est la relation de l'architecture et de l'urbanisme qui concentre les débats.

1.1 L'architecture organique: une pratique mondiale en réponse à la crise

Bruno Zévi critique le Mouvement Moderne après le CIAM VII à Bergame qui a lieu en juillet 1949⁵⁶¹. Zévi attribue l'échec de la bataille d'après-guerre des CIAM à leur incapacité à créer des organes internationaux. Il note d'ailleurs l'absence de la majorité des architectes des Etats-Unis aux Congrès:

⁵⁵⁷ GIEDION, S., *Architecture et vie collective (...)* op.cit.p 10

⁵⁵⁸ « prendre un point de vue différent de la relation entre l'individu et un ensemble plus large, cela signifie un retournement des solutions universelles à des solutions spécifiques pour des situations locales, et un changement d'une culture du planning urbain conduit par un rationalisme technologique à une planification inspirée par la société et la culture » VAN DEN HEUVEL, Dirk, RISSELADA, Max, "Introduction, looking into the mirror of Team 10", www.team10.org, 2005

⁵⁵⁹ Le concept d'Habitat est développé dans les années qui suivent par de nombreux auteurs, voir notamment, Bachelard, *La poétique de l'espace* en 1958: le concept d'habiter permet de passer de l'espace à la compréhension de l'espace, grâce notamment aux souvenirs...

⁵⁶⁰ Bruno ZÉVI, Architecte italien, 1918 -2000, entre 1936 et 1938 il a des activités clandestines anti fascistes (il restera toujours un militant engagé dans la vie civile et dans l'architecture), il fait ses études d'architecture à Rome puis sous la menace de guerre en 1938, quitte l'Italie pour Londres où il s'inscrit à la *AA School*. Il étudie à Harvard lors de son exil aux Etats-Unis sous la direction de W. Gropius, isolé des anti-fascistes regroupés plutôt à New York. Fervent admirateur de Frank Lloyd Wright dont il commente l'œuvre, il dirige les quatre cahiers du mouvement "*Giustizia et Libertà*" (1933-1944) et prend part à des rassemblements libertaires et anarchistes. Il rentre à Londres en 1943 et rassemble à la bibliothèque du RIBA le matériel pour son livre *Vers une architecture organique*. En 1944, il rentre à Rome. Il fonde l'APAO qui a des antennes un peu partout en Italie et permet à la génération d'architectes nés entre 1915 et 1920 de s'affirmer. En 1948 il est professeur d'architecture à l'IUAV de Venise et à partir de 1964 à la faculté d'architecture de Rome. En 1955 il fonde « *L'architettura cronache e storia* ». L'architecture organique est le fil conducteur de ses écrits qui défendent la participation en architecture.

⁵⁶¹ Il assiste aux congrès de Bergame et d'Otterlo Il écrit un article après la réunion de Bergame qui s'intitule « De la culture architecturale : un message au CIAM », *Metron*, 1949

«l'autre branche de l'architecture moderne, qui n'est plus rationnelle, le mouvement qui est appelé organique, ou architecture humaine, ou *New Empiricism*, n'a pas de représentation adéquate aux CIAM et ses positions culturelles sont défendues par des architectes qui sont entrés au CIAM comme partisans de l'école rationaliste, dix ans plus tôt et ont depuis subit l'évolution. Une génération entière de jeunes architectes qui ont contribué à l'avancement du mouvement moderne, et tous les adhérents à l'école de Wright, ont été plus ou moins exclus. Pourquoi ? Le congrès de Bergame doit affronter ce problème.»⁵⁶²

Ceux qui construisent la grammaire participative pour aller vers une « architecture humaine » sont absents. Pourtant, le débat avorté lors du congrès de Bridgwater est animé et développé concrètement par la jeune génération qui assiste aux derniers Congrès: Georges Candilis encore étudiant est présent dès le congrès d'Athènes en 1933 tandis que Jaap Bakema se présente pour la première fois à Bridgwater en 1947 ; son compatriote Aldo Van Eyck ne se trouve qu'aux réunions préparatoires mais son texte est publié dans les actes. Blanche Lemco, liée au Team Ten par son mari l'architecte Van Ginkel, y assiste également la même année au sein de la commission de « l'expression architecturale ». Alison et Peter Smithson se rendent eux à la réunion d'Hoddeson en 1951. Les idées critiques des jeunes membres des CIAM s'élaborent dès 1947, elles vont précipiter la fin des CIAM en 1959, ils émergent alors en une formation indépendante, le Team Ten, pour plusieurs raisons⁵⁶³. D'une part parce qu'ils rejettent l'organisation bureaucratique des plus âgés, mais aussi parce qu'ils sont issus des groupes les plus actifs des CIAM - les groupes anglais, français, italien, néerlandais et suisse. D'autre part, il n'y a pas de membres allemands dans les premières années en raison sans doute de leur exil en Angleterre ou aux Etats-Unis pendant la guerre. Ceci explique la dominance des contributions anglo-saxonnes aux CIAM d'après-guerre, alors qu'avant le conflit, le discours reflète plutôt ce qui se manifeste sur le continent. Le rejet d'une structure CIAM trop instituée indique la fortune de la spontanéité dans la société montante

⁵⁶² ZEVI, Bruno, in MUMFORD, E., *The CIAM discourse on urbanism, 1828-1960 (...) op.cit.* p 199

⁵⁶³ VAN DEN HEUVEL, Dirk, RISSELADA, Max (Ed.), *Team 10, 1953-1981, In search of a Utopia of the Present*, NAI Publishers, 2005, 368 pages ainsi que l'exposition au NAI de Rotterdam "*Team 10- A utopia of the Present*", 2005 et le site www.team10.org

tandis que la posture active des architectes, voir militante, marque l'engagement social et moral de la nouvelle génération, notamment des Anglais et de la grammaire participative. La conscience nouvelle de la jeune génération d'architectes qui s'éveille des deux côtés de l'Atlantique est nommée par Bruno Zévi 'organique', parce que ce terme est universel et qu'il le relève dans toutes les écrits architecturaux, de la Russie à l'Italie : « les architectures modernes récentes en Europe et en Amérique, ont des affinités autres que le simple fait d'être influencées spontanément l'une par l'autre »⁵⁶⁴. Elles ont notamment en commun la conscience que la liberté conceptuelle de l'architecte doit être limitée par les besoins réels des hommes, elle ne trouve plus sa raison d'être dans un raisonnement intellectuel abstrait aux yeux des usagers. C'est la limite du savoir déterminant par le savoir réflexif qui se dessine⁵⁶⁵. Zévi oppose d'ailleurs la tendance organique au fonctionnalisme esthétisant de *Vers une architecture* de Le Corbusier (1923). L'architecture organique trouve ses principales caractéristiques au Japon et dans l'architecture de F.L. Wright. Mais partout elle trouve des échos, le groupe italien conduit par E. Rogers parvient à passer de l'architecture théorique à une pratique (ayant le courage de rejeter le néo classicisme et le pseudo roman du même coup). Zévi évoque aussi l'Angleterre qui n'aime pas ce qui est théorique, ni ce qui est génial et préfère un développement continu... L'architecture moderne évite la décadence lorsqu'elle est prise comme une pratique et non comme une théorie. Il cite également comme résistants au Mouvement Moderne la Suisse, la Belgique, la Hollande, mais surtout les pays Scandinaves (les architectes Markelius, Asplund ou Aalto). « Etre plus près de la vie et des problèmes de l'homme actuel, étudier sa psychologie et son bien-être n'est pas le monopole d'Aalto, même si il en est sans doute le principal représentant » poursuit Zévi qui le cite: « la présente phase de l'Architecture Moderne, est sans aucun doute une nouvelle phase, avec le but spécial de résoudre les problèmes dans le champ humanitaire et psychologique »⁵⁶⁶.

⁵⁶⁴ *Idem* p136

⁵⁶⁵ ZÉVI, Bruno, *Towards an organic architecture*, Faber & Faber limited, Londres, non daté, préface 1949. Sur le site de la Fondation Zévi cette édition anglaise est datée de 1950 alors que la première édition en italien-*Verso un architettura organica*, Einaudi-est de 1945 (des éléments en sont publiés ensuite dans la revue puis dans la revue *Metron*. Cette première édition n'est pas illustrée (en couverture figure la maison sur la cascade de F.L. Wright.) Zévi confie avoir rédigé cet ouvrage à Londres pendant la guerre. Les citations suivantes sont issues de l'ouvrage anglophone (traduction J. le Maire).

⁵⁶⁶ A. Aalto cité in ZÉVI, Bruno, *Towards an organic architecture*, Faber & Faber limited, Londres, non daté, préface 1949, p 64

Zévi évoque le texte publié par J.M. Richards de Sven Backström qui critique les « maisons objectives » propose une quête pour retrouver une architecture humaine. Bruno Zévi conclut que l'architecture s'engage dans une voie organique opposée à un chemin théorique que ce soit en Europe ou aux Etats-Unis (Il montre les logements pour ouvriers à New Kensington, Pennsylvanie⁵⁶⁷ construits en 1940 par W. Gropius et M. Breuer, il liste également les architectes ayant œuvré pour le développement de logements de guerre en 1940-41 mentionnant Storonov, orthographié « Stonrov », ce qui laisse croire qu'il connaît bien ces logements du New Deal et peut-être les pamphlets de Philadelphie de 1943 et 1944⁵⁶⁸.) Zévi évoque aussi Gropius comme un des champions du Mouvement Moderne qui se dévoua à l'étude du logement populaire et aux problèmes sociaux⁵⁶⁹ (il cite A. Lurçat⁵⁷⁰ sans mentionner la reconstruction de Maubeuge alors en cours).

Aux Etats-Unis, l'optimisme chronique de la génération des pionniers responsables des « atrocités architecturales *revival* », a abouti au culte de la quantité plutôt qu'à la qualité. La nouvelle génération d'architectes américains est confrontée à la crise et les Européens à la guerre. Ce sont donc des expériences parallèles qui sont responsables d'une tentative pour trouver un langage commun minimum pour l'architecture: une discipline qui reconnaisse le vernaculaire et la technique, une expression architecturale au désir de sécurité: un langage commun. « Ils ont atteint un point auquel une liberté entière et désordonnée ne satisfait plus, auquel la culture est nécessaire pour poursuivre l'innovation et le succès en qualité doit remplacer le succès en quantité »⁵⁷¹ :

« nous ne pouvons cependant pas conclure que la quête générale - qui se poursuit de la Russie à l'Amérique, de la Finlande au Japon - pour une attitude organique vis-à-vis de l'architecture, soit juste le résultat d'une erreur philosophique. Si nous souhaitons étudier le dessein de cette quête et les motifs de ceux qui la poursuivent, le

⁵⁶⁷ Ces logements construits par Gropius et M. Breuer, Aluminium city, New Kensington Pennsylvanie, sont également publiés dans DOMUS avril 1946 numéro spécial *Wartime Housing developments (for peace)* mentionnant comme particularité que le projet respecte au maximum la nature et les caractéristiques de la zone et du terrain. Dans le même article les logements de *Channel Eights* de R. Neutra sont également reproduits.

⁵⁶⁸ Zévi note dans son ouvrage sur F. L. Wright que c'est à l'initiative de C. Ludovici et d'Oscar Storonov, qu'est ouverte à Florence une magnifique exposition sur les oeuvres de Wright en 1951.

⁵⁶⁹ Zévi a bénéficié de son enseignement à Harvard

⁵⁷⁰ Il publie dans l'ouvrage l'école de Villejuif de 1933

⁵⁷¹ ZEVI, B., *op.cit.* p 134

grand effort fait par la nouvelle génération d'architectes modernes, leur attitude envers l'architecture et ses problèmes et les variations de leurs préférences, montrent en effet, que nous devons admettre que l'architecture organique a une place en elle-même - pas dans l'esthétique de l'architecture, mais dans la psychologie, dans l'intérêt social et dans les prémisses intellectuelles de ceux qui pratiquent l'architecture. La distinction donc, entre architecture organique et inorganique n'apparaît pas pour être absolue mais un degré et une accentuation. [...] nous devons décider qu'il y a une différence - pas, je le répète dans la valeur artistique, mais dans la mentalité et le regard psychologique que jettent les architectes sur leur travail - entre Grec et Gothique entre Le Corbusier et Aalto, et entre la première et la seconde génération d'architectes modernes.»⁵⁷²

(Figure 34)

La configuration organique de Zévi est calquée sur la configuration empiriste de Richards (il entretient la même fascination pour l'architecture nordique). Le rapport au milieu est écologique puisque l'homme est au centre de la réalisation de l'environnement physique. Il s'agit d'élargir le savoir déterminant de l'architecte fondé sur la rationalité à un savoir réflexif que détient la figure de l'autre, « l'homme » qui n'est pas une unité statistique. L'architecte doit faire preuve de psychologie. La configuration est sous tendue par une posture morale, la recherche du bonheur⁵⁷³.

⁵⁷² *Idem* p 71. Zévi reproduit un texte de Wright daté de 1939, des définitions données par Sullivan le maître de Wright, puis par S. Giedion et enfin par P. Berhens, afin d'explicitier le sens du terme « organique »

⁵⁷³ Zévi n'évoque pas Geddes dans cette édition, bien qu'il n'attende *sans* doute pas la traduction en italien des années 1970 pour le lire. L'omission des écrits de Geddes par Zévi peut-être interprétée aussi comme l'indice de l'éveil international d'une tendance participative dans les années 1940, suscité par divers autres éléments. Zévi, né en 1918, reçoit un enseignement de l'urbanisme qui ne mentionne peut-être pas les études d'avant la première guerre de P. Geddes mais il est informé des recherches d'Abercrombie, héritier de l'Ecosais (le même décalage générationnel se produit avec L. Van Der Swaelmen, qui en 1913, très au fait des recherches urbanistiques naissantes à l'époque fait l'impasse sur Geddes pour utiliser la méthode de Lanchester comme fondement de son encyclopédie d'Art Civique). Sachant Geddes tardivement « redécouvert » par les architectes de la seconde moitié du XXème siècle, il semble probable qu'il ne soit pas à la base du développement théorique de Zévi. Formé aux Etats-Unis, Zévi intègre la théorie geddesienne par la lecture d'auteurs comme L. Mumford. Zévi est un homme engagé dans la résistance anti fasciste, même lors de son exil aux Etats-Unis. A son retour en Italie il n'aura de cesse de militer pour la liberté des architectes mais aussi des hommes en général.

Si dans *Vers une architecture organique*, la participation n'est pas nommée, dans le *Langage moderne de l'architecture*, elle apparaît dans la définition de l'architecture organique. Zévi revoit le rôle de l'architecte et admet la participation de l'usager: « la maison standardisée et l'architecte démiurge sont désormais des notions anachroniques. L'utilisateur veut participer au projet du milieu où il vit. Il veut être l'auteur ou du moins le co-auteur »⁵⁷⁴. Pour débattre de la nécessité de l'existence des architectes, il se base sur le manifeste de Hundertwasser qui propose que les gens construisent des bidonvilles s'ils veulent plutôt que de les mettre dans des poulaillers fonctionnalistes où ils risquent de perdre leur âme.⁵⁷⁵ Bruno Zévi refuse l'objet fini « en laissant à l'observateur le soin de compléter lui-même le processus amorcé par l'artiste »⁵⁷⁶. Le rôle actif et créatif de l'usager est ici réaffirmé « il s'agit de participer à la vie de la ville de l'intérieur, non pas passivement mais énergiquement »⁵⁷⁷.

Dans la configuration organique, l'architecte adopte une posture didactique pour assurer la connaissance du langage architectural comme médium. Le citoyen doit voyager pour s'imprégner des lieux :

« ce sens de complète participation, cette volonté, cette conscience de liberté que nous éprouvons dans l'expérience physique de l'espace(...) Partout nous devons « vivre » l'expérience spatiale; nous devons y entrer nous même, nous sentir partie et « unité métrique »

⁵⁷⁴ Dans la préface de l'édition française parue en 1981, ZEVI, Bruno, *Langage moderne de l'architecture* Dunod Editeur, Paris, (Première édition *Il linguaggio moderno dell'architettura*, 1973, Turin, et *Architettura e storiografia*, Turin, 1974, Première édition française, Bordas, Paris, 1981) 1991

⁵⁷⁵ « *Painting and sculpture are now free, for today anyone can produce any kind of work and afterwards exhibit it. In architecture, however, this fundamental freedom, which must be regarded as the precondition for any art, still does not exist, because in order to build one first to have a diploma. Why? Everyone should be able to build, and so long as this freedom to build does not exist, the planned architecture of today cannot be considered an art at all. Architecture with us is subject to the same censorship as painting in the Soviet Union. [...]* » F.HUNDERTWASSER, "Mould Manifesto against rationalism in architecture, 1958, p 157- 160 in CONRADS, U. (Ed.), *Programmes and manifestoes on 20th-century architecture*, Frankfort, 1964, traduit par Michaël Bullock, Londres et MIT Press Massachusetts, Lund Humphries London, 1970

⁵⁷⁶ ZEVI, Bruno, *Langage moderne de l'architecture*, première édition *Il linguaggio moderno dell'architettura*, 1973, Turin, et *Architettura e storiografia*, Turin, 1974, première édition française, Bordas, Paris, 1981 puis Dunod, Paris, 1991, p 88

⁵⁷⁷ *Loc.cit.*

de l'organisme architectural, nous devons être nous même dans l'espace»⁵⁷⁸.

Les ouvrages de Zévi ont pour vocation d' « apprendre » à voir la ville et l'architecture, il écrit un manuel d'apprentissage du « *Langage de l'architecture moderne* ». Dans le *Langage moderne de l'architecture*, il évoque l' « urbatecture »⁵⁷⁹ parce que les sept invariants qu'il définit conviennent aussi à l'urbanisme :

« ce livre s'adresse aux producteurs, aux consommateurs et au *do it yourself*, à ceux qui veulent gérer eux-mêmes l'architecture. Il illustre sept invariants du langage moderne et en décrit la genèse historique: sept libertés créatrices, utiles à tous les niveaux de l'activité, aussi bien pour placer un tableau sur un mur que pour construire une ville »⁵⁸⁰.

Il s'agit de réintégrer la ville, de refaire les mailles du tissu urbain à l'aide d'une planification qui ne soit pas celle du classicisme et qui se base sur l'inventaire, les dissonances, la vision anti-perspective, la décomposition, l'espace temporalisé et la coordination organique. L'inventaire de la configuration de Zévi est proche de l'enquête. L'espace temporalisé n'est autre que la conjugaison de la posture écologique et évolutionniste, pour la construction d'une ville non finie et la planification d'un projet toujours en progression. Si le lien avec l'histoire est introduit avec force par E. Rogers, Zévi y ajoute le principe de la continuité et de la préexistence environnementale (1949), ainsi que l'importance de la culture architecturale et de sa transmission. Son raisonnement organique s'applique tant à l'échelle architecturale qu'urbaine:

«l'architecture est organique quand l'arrangement spatial d'une pièce, d'une maison, d'une ville est planifiée pour le bonheur humain, matériel, psychologique et spirituel. L'organique est basé sur une idée sociale et non sur une idée figurative, nous pouvons seulement

⁵⁷⁸ ZÉVI, Bruno, *Apprendre à voir l'architecture*, Editions de Minuit, texte français de Lucien Trichaud, Paris(1959) 1989, p 35. La première traduction anglaise date de 1957 (New York).

⁵⁷⁹ ZÉVI, B., *Le langage moderne de l'architecture(...)* op.cit.p 92

⁵⁸⁰ *Idem* Préface

appeler l'architecture organique quand elle a le dessein d'être humaine avant d'être humaniste»⁵⁸¹.

De plus en plus, dans la construction et la reconstruction, les urbanistes trouvent absurdes les théories abstraites des quinze dernières années « qui réduisent l'homme à une unité statistique à loger, un groupe d'hommes à un nombre, et le problème à résoudre à un problème mathématique quantitatif»⁵⁸². Par exemple, les logements élaborés aux Etats-Unis et en Scandinavie pendant la seconde guerre combinent les principes modernes de planification et l'approche humaine conjuguées à l'attention portée au paysage. Pour Zévi l'approche organique brise la « super-ville »⁵⁸³ en organismes sociaux, donnant la plus grande importance à des solutions architecturales naturelles, variées et élégantes⁵⁸⁴.

1.2 L'architecture, la ville, la participation: le manifeste de 1948 de G. De Carlo

Le rapport au milieu de l'architecture et le rapport au temps, « en permanence », caractérisent la posture écologique de la configuration expressiviste ou égalitariste de De Carlo : « la cité se qualifie par la coexistence d'évènements disparates caractéristiques d'un site, vers la définition d'une contextualité où l'architecture se doit en permanence d'être réactivée, d'être en situation »⁵⁸⁵.

En 1948, Ernesto Rogers, présent pour la première fois aux Congrès des CIAM en 1947, rapporte sans doute les débats à l'ingénieur De Carlo⁵⁸⁶ étudiant en

⁵⁸¹ *Ibidem* p76. E. Rogers en 1946, dans la première édition de *Domus*, déclare que l'architecture est aussi un problème social; « Le grand mérite des deux générations qui ont donné naissance à l'architecture moderne est d'avoir rétabli l'unité fondamentale des responsabilités sociales, techniques et artistiques de l'architecte. » Il s'agit de construire une société, il ajoute donc cette dimension indispensable à l'idée participative, et rejoint en cela les préoccupations anglo saxonnes (connaître le rôle de l'architecture, sa fonction civile).

⁵⁸² *Ibidem*, p138, conclusion

⁵⁸³ *Loc. cit.*

⁵⁸⁴ «La troisième cause de la décadence française, était que les architectes modernes [...] étaient théoriques et abstraits, et leurs dogmes, qu'ils soient fonctionnalistes ou formels, détruisent la vie [...] ils font des villes comme un arrangement impersonnel de lignes [...] un ou deux privilégiés pourront certainement admirer ces endroits d'un avion, mais le public n'a toujours pas l'opportunité de les voir » *Ibidem* p 48

⁵⁸⁵ Catalogue de l'exposition qui lui est consacrée par Frédéric Migayrou

⁵⁸⁶ De Carlo ne fera partie du groupe italien des CIAM qu'en 1953, l'année où il intègre aussi la nouvelle équipe éditoriale de *Casabella-continuità* dirigée par Rogers. Si De Carlo cite Geddes dans

architecture à Venise avec Ignazo Gardella jusqu'en 1949. Les convictions politiques de G. De Carlo - depuis son adhésion à la cellule antifasciste pendant ses études à Milan, jusqu'à son engagement durant la guerre - l'amènent en 1948 à militer dans un journal anarchiste anglais. *Freedom* est fondé en 1886 par des volontaires dont Peter Kropotkine⁵⁸⁷, qui œuvrent pour une société d'aide mutuelle dans laquelle l'économie se base sur un concept d'échange réciproque des ressources et des bénéfices, dans une coopération volontaire. De Carlo qui a assisté aux congrès anarchistes italiens en 1945 et 1948 y apprend la concertation⁵⁸⁸, il tire à la fin de sa vie tout l'impact que cette idéologie a sur son travail d'architecte:

«les anarchistes ont influé sur ma façon d'aborder un projet, en examinant tous les points de vue possibles, sans décider *a priori* que l'un est meilleur que l'autre. Je suis convaincu que l'ordre des choses change et chaque tentative pour le figer en une hiérarchie de valeurs n'est rien d'autre qu'une affirmation de pouvoir; l'important, ce n'est pas le résultat mais le parcours effectué pour tenter de l'atteindre en accueillant tous les apports positifs que l'on rencontre en chemin, en affrontant les obstacles avec un esprit ouvert. Le doute est une clé capable d'ouvrir différentes voies d'accès au problème; le processus est le véritable but et l'objet équivaut à une vérification. C'est cela que je crois avoir appris de la pensée anarchiste et avoir fait passer dans ma façon de pratiquer l'architecture. »⁵⁸⁹

Le concept d'*objet* architectural, la fin, est rejeté en faveur du *processus*, les moyens d'y arriver⁵⁹⁰. Les deux voies qui s'ouvrent après le CIAM de 1947 sont visitées par

certaines interviews comme une figure importante pour son travail, il ne mentionne pas l'avoir lu. La configuration synergique de l'Écossais lui est amenée par son propre cheminement, ses contacts avec Turner d'abord et le Team Ten ensuite et par l'anarchisme. Il refait le chemin geddesien, la révolte devant la ville en ruine, l'élan anarchiste, l'éthique, l'idéalisme et l'engagement... Voir PINSON, Daniel, « Les apports d'un échec ou l'influence sous-estimée de Jaqueline Tyrwhitt » (...) *art.cit.* p 3

⁵⁸⁷ De Carlo dit de Kropotkine " sa pensée me semblait ouverte aux problèmes contemporains. Cela m'intéressait qu'il ait été scientifique, géographe, environnementaliste, grand voyageur, qu'il ait découvert des territoires, qu'il ait été écrivain et qu'il ait possédé une culture à la fois humaniste et scientifique qui est bien rare aujourd'hui" in DE CARLO, Giancarlo, *Architecture et liberté*, Editions du Linteau, Milan, 2000, Paris, 2004, p 84

⁵⁸⁸ Relevé par McKEAN John, *Giancarlo De Carlo, Des lieux, des hommes*, Edition Axel Menges, Stuttgart- Londres, Centre Pompidou, Paris, 2004

⁵⁸⁹ DE CARLO, G., *op.cit.*, p. 88

⁵⁹⁰ Relevé dans MASSU, Claude (dir.), VERNANT, Aurélien, *Architecture et Liberté, L'« Anarchitecture » de Giancarlo de Carlo, Etat du savoir critique et Questions de Méthodologie*, Mémoire de DEA d'Histoire de l'architecture, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, UFR Histoire de l'Art et Archéologie, Septembre 2005, p6

De Carlo qui empreinte celle du processus. Sa pensée se synthétise et s'unifie « autour d'un principe politique, qui s'origine dans la pensée anarchiste »⁵⁹¹ la grammaire participative de De Carlo ancrée dans le contexte de la société. L'anarchisme fonde aussi la posture morale de l'architecte et active de la figure de l'autre dans la configuration de De Carlo, ce qui la différencie de celle de Zévi. Ce dernier se focalise sur un médium, l'élaboration d'un langage maniable et compréhensible par tous, l'objectif est donc délibératif, alors que chez De Carlo, l'objectif s'inscrit dans la décision et la réalisation de l'objet architectural ou urbain. Les figures de la configuration de De Carlo ne se contentent pas d'une réflexion distanciée ou d'une délibération argumentée, mais s'inscrivent dans la pratique. Giancarlo De Carlo utilise ce va et vient entre théorie et pratique dans la réalisation de son premier bâtiment à Sesto San Giovanni en 1950. Une fois le bâtiment utilisé, il réfute les principes modernistes qu'il a utilisés pour mettre au point les logements. Il vérifie que les usagers ne se font pas au modulator ni aux typologies de logement mises en place *a priori*. Cette expérience marque un tournant dans sa pensée qui est dès lors plus sociale et axée sur la communication de l'architecture. Le rapport au temps de sa configuration est évolutionniste, la réflexion est toujours actualisée au gré de l'expérimentation et publiée pour être transmise.

La posture de l'architecte est didactique. De Carlo utilise l'écrit et la publication comme médiums de sa grammaire participative, il est un auteur prolifique qui écrit des centaines d'articles et plusieurs livres traitant de l'architecture, de l'urbanisme et de la société. Il utilise aussi la forme cinématographique pour la troisième Triennale de 1954. Le médium est séduisant pour assurer la communication des idées vers le public et pour motiver la naissance d'un sentiment collectif dans la critique de la ville. Les films⁵⁹² offrent une présentation simple, plus sociale que technique du problème de l'architecture et de la ville en Italie avant la guerre et de solutions à envisager, notamment par la formation de collectivités locales. Il réitère « l'appel à la participation populaire comme outil incontournable d'un urbanisme efficace »⁵⁹³. Il développe un enseignement particulier pour les architectes, afin de leur montrer la

⁵⁹¹ *Idem*

⁵⁹² Rediffusés lors de l'exposition De Carlo au Centre Georges Pompidou, Paris, 2004

⁵⁹³ PINSON, Daniel, « Les apports d'un échec ou l'influence sous-estimée de Jacqueline Tyrwhitt », Communication CIAM 9 1953-2003, 2003, p 4

richesse qu'un savoir réflexif peut amener à un savoir déterminant. Il leur enseigne la modestie de l'architecte fondée sur le doute et la mise en question des *a priori*⁵⁹⁴.

Colin Ward traduit de l'italien, en vue de sa publication dans *Freedom* (l'original est publié dans la revue anarchiste italienne *Volontà*), l'article de jeunesse de De Carlo. La première partie s'intitule « La planification du logement en Italie », De Carlo y critique le contenu politique de la reconstruction ignorant le problème du logement qui matérialise pourtant la crise de la société contemporaine⁵⁹⁵. Les données statistiques dénombrent les logements manquants et la surpopulation qui engendrent un environnement dans lequel les relations humaines sont infructueuses et deviennent un dangereux instrument de dégradation morale et physique. Ces crises s'accompagnent d'une « séparation de l'art et de la culture de la vie », De Carlo utilise ici le même argument que celui développé par J.M. Richards, la séparation du savoir déterminant de l'architecte artiste et du savoir réflexif de l'homme de la rue. L'impulsion de l'action directe décline et la ville devient un organisme malin persécutant l'homme entraîné dans sa décadence, une critique de la ville qui était déjà contextuelle de la grammaire participative de Geddes et Mumford.

L'Etat ne fait rien, pour lui, seul compte le principe d'autorité qui ne peut avoir aucun contact avec la réalité concrète - l'homme lui-même « qu'il manipule comme s'il était juste une abstraction [...] »⁵⁹⁶. Il critique la construction par l'Etat de logements inadaptés qui « ne sont pas construits pour les besoins humains tels qu'ils sont réellement mais pour l'homme abstrait conçu par l'Etat »⁵⁹⁷. La figure de l'autre est un homme réel et actif. De Carlo en fait plusieurs constats, d'abord le problème du logement ne peut pas être résolu par en haut, c'est un problème « *du peuple* » insiste-t-il en italique, qui doit résulter de l'action des gens eux-mêmes. Il décline les types d'actions directes utilisées: les coopératives de construction, l'occupation illégale de maisons vides ou les grèves du logement. Il ne croit pas à la coopérative

⁵⁹⁴ Voir à ce sujet Partie III chapitre 3.3 « Enseigner la participation »

⁵⁹⁵ En février 1946, Ernesto Rogers publie dans *Domus* un plaidoyer pour la reconstruction des logements en Italie. Se basant sur les statistiques il attire l'attention du lecteur sur le fait que le problème du logement existait déjà bien avant les destructions de la guerre de 1940-1945. Il ne va pas aussi loin que De Carlo dans le raisonnement qui implique l'habitant dans la conception de son environnement mais montre une conscience de la perte de dignité et d'identité de l'homme qui ne peut bénéficier d'un logement salubre.

⁵⁹⁶ DE CARLO, Giancarlo, « *The housing problem and planning* », *Freedom*, Londres, 12 et 26 juin 1948. Trad. J. le Maire

⁵⁹⁷ Loc.cit.

dont le premier but est de donner du travail plutôt que de pourvoir des logements. Ces coopératives sont soumises aux fluctuations du marché et souffrent de l'amateurisme des constructeurs-habitants et de la mauvaise qualité des matériaux. Pour De Carlo, les collectivités de construction doivent prendre place dans un programme communal d'action et s'adjoindre un mécanisme financier. Il critique pourtant le décret de mai 1947 sous prétexte que les initiatives politiques révèlent tôt ou tard leur faiblesse et l'intérêt de leurs financiers. Or il est nécessaire que le financement soit fait par les gens eux-mêmes qui doivent obliger la municipalité à leur donner gratuitement ou à bas prix des sites et des matériaux de construction. Quand aux squatters - dont il date les actions les plus importantes après 1918 et après 1940 -1945 en Angleterre mais dont le mouvement s'est diffusé dans les autres pays - ou les grèves du logement de groupes qui refusent de payer leur loyer, ce sont des moyens de créer des coopératives de logement financées par les loyers économisés par les habitants. La configuration abolit la hiérarchie des figures et n'est pas méthodologique (la constitution d'associations d'habitants ne doit émaner que d'eux même et pas d'une institutionnalisation organisée par l'Etat) (Figure 35).

De Carlo montre aussi le rapport au milieu de sa configuration et élargit le terme « logement » à celui de « *home* » qui est plus que quatre murs, c'est « l'espace, la lumière, le soleil, et l'environnement extérieur », ce sont aussi les écoles, les services, les espaces verts, les plaines de jeu, en fait le « *home* » s'étend à la communauté. Une communauté saine est aidée par la vie dans un logement sain : « le logement est un organisme en relation directe à l'homme. C'est son environnement extérieur, son affirmation dans l'espace »⁵⁹⁸.

La critique de la ville actuelle est relative à la posture écologique défaillante sur deux plans, une « agglomération physique de bâtiments et de gens seuls ». La maladie du logement correspond à celle de la ville, de plus cette désintégration de la communauté médiévale⁵⁹⁹ vient de la perte de l'homme au profit de l'autorité: « La subordination des faits concrets aux abstractions et l'élévation de l'abstraction au monde des réalités - l'Homme a perdu sa capacité à donner une expression sociale

⁵⁹⁸ DE CARLO, Giancarlo, « *The housing problem and planning* », *Freedom*, Londres, 12 et 26 juin 1948. Trad. J. le Maire. Les phrases suivantes entre guillemets sont issues de cet article.

⁵⁹⁹ Voir à ce sujet l'importance de la communauté médiévale pour la grammaire participative de Mumford notamment.

adéquate à sa vie en société». Pourtant, concevoir la planification urbaine comme un moyen technique de sauver la structure sociale existante est une dangereuse illusion. Il faut la concevoir dans une voie différente comme la manifestation d'une collaboration communale, plus qu'un problème de transport ou d'esthétique de construction (il regroupe ici la critique de Geddes et celle de Richards). Le médium de sa configuration n'est pas l'objet bâti mais un objectif : c'est l'attitude en matière de planification urbaine qui est décisive, soit une attitude d'autorité soit une attitude de participation, « [...] le plan offre l'opportunité de "liquider" notre ordre social actuel en changeant sa direction et le but de ce changement est le préliminaire nécessaire pour une structure sociale révolutionnaire ». Cette attitude de participation est fondée sur deux arguments majeurs, d'une part l'égalité des figures - l'autorité ne peut pas être un agent de libération - d'autre part, l'homme ne peut rien faire tant qu'il n'est pas libre. Il doit se libérer lui-même dans l'expression consciente de sa volonté. L'investigation des problèmes de la région, de la ville et de la maison est une telle activité. La planification peut-être une arme révolutionnaire « si nous réussissons, elle peut devenir un instrument effectif de l'action directe collective ».

En 1954, De Carlo renforce le concept de « *home* » par celui d'*ambiente*, il s'oppose au formalisme qui isole de l'*ambiente* et des événements humains. Il refuse l'élitisme qui intellectualise la création et l'écarte du populaire. L'*ambiente* est la clé de la relation à la ville:

« l'*ambiente* serait le réceptacle du vécu subjectif, c'est-à-dire le lieu où se sédimentent les traces des multiples relations qu'une communauté, *a fortiori* une ville, a su créer avec l'Histoire, et que matérialisent l'espace de vie construit tout autant que le paysage naturel qu'elle contribue à modeler. »⁶⁰⁰

À cette époque, De Carlo a assimilé les concepts de tradition et d'objets environnementaux existants et a un intérêt particulier pour l'architecture spontanée⁶⁰¹.

⁶⁰⁰ STANIC, Jacqueline, "lire les lieux", in McKEAN, John, *op.cit.*, p 12

⁶⁰¹ PROTASONI, Sara, "The Italian Group and the Modern Tradition", pp 28-39 in GREGOTTI, Vittorio (Ed.), « The Last CIAMs », *Rassegna*, Bologne, 1992, p 37

1.3. Local versus régional: l'Habitat est à l'échelle du Quartier

Dans les années cinquante seulement, la rupture forte qui existe entre les urbanistes et les architectes des Beaux Arts commence à s'atténuer⁶⁰². Dans la filière de l'urbanisme humaniste et traditionaliste tracée par Bardet, l'architecte Robert Auzelle transpose, en 1943, le terme « îlot insalubre » - qui désigne un objet - en « habitat défectueux » - qui englobe l'objet déclassé dans le contexte urbain nocif pour la collectivité (les dysfonctionnements sont cherchés tant dans la sociologie, la psychologie des habitants en plus de l'état matériel du logement).⁶⁰³ Il assure un rôle de passeur entre les échelles, depuis l'architecture jusqu'à l'urbanisme. Auzelle ne parle pas de taudis, afin de ne pas exprimer un jugement de valeur, il substitue au concept de logement celui d'Habitat, intégrant l'action d'habiter, c'est à dire la participation de l'homme à l'adaptation de son habitation. L'architecture sort du purement fonctionnel ou de l'esthétisant pour entrer dans le domaine du service, l'architecte prend une posture modeste, négligée au cours des siècles précédents⁶⁰⁴. Heidegger⁶⁰⁵ en 1951 réfléchit également au concept de l'Habitat, sa critique de la

⁶⁰² « Il avait une ouverture sur le monde, la ville le territoire, le logement collectif, que nous n'abordions absolument jamais à l'école » HUET, Bernard, « Un humaniste ouvert sur le monde », pp14-15 in « Actes des tables rondes Robert Auzelle, IFA février et mars 2000 », *Colonnes*, Archives d'Architecture du XX^e siècle, n°19, novembre 2002

⁶⁰³ AUZELLE, Robert, article dans *Destinée de Paris*, 1943. Auzelle se fait connaître pour un travail de transformation du quartier du Marais à Paris en 1939, conçu avec trois associés sous l'égide de Bardet dans le cadre de l'Atelier Supérieur d'Urbanisme Appliqué (les autorités françaises avant guerre ne trouvent pas indispensable cette formation pratique fondée en 1939, il s'agit d'un Atelier librement constitué d'étudiants ayant déjà un diplôme d'architecture pour effectuer la troisième année d'études à l'Institut d'Urbanisme (BARDET, Gaston, « Formation et évolution de l'enseignement de l'urbanisme en France », *Reconstruction*, Bruxelles, N°33, 1943)). L'étude qui est son modèle est celle d'Economie et Humanisme, groupe d'étude fondé par le Père Lebreton en 1942 : la reconstruction de la France nécessite la mobilisation des communautés. En 1945, il appliquera cette notion d'habitat défectueux alors qu'il est en mission pour la reconstruction de villes en Bretagne: il met au point une méthode pour évaluer le degré d'insalubrité des immeubles et pour mieux connaître le mode et le niveau de vie des habitants afin de disposer d'informations préalables à la décision de conserver, d'améliorer ou de démolir.(AUZELLE, R., « Recherche d'une méthode d'enquête sur l'habitat défectueux », Vincent, Fréal et Cie, Paris, 1949)

⁶⁰⁴ Auzelle pour le MRU commande des enquêtes photographiques pour évaluer « l'habitat défectueux » en Haute Normandie notamment. Les images réunies sont peuplées des habitants, une posture humaniste du photographe, pourtant en service commandé par une institution, induite par la commande sensible d'Auzelle. Voir à ce sujet, VOLDMAN, Danielle, *La reconstruction des villes françaises, 1945-1954, histoire d'une politique*, L'Harmattan, 1997, p 327.

⁶⁰⁵ Voir HEIDEGGER, Martin, « Bâtir, habiter, penser », *Essais et Conférences*, Gallimard, Paris, 1951, p 70. Comme l'explique J.L. Genard (« Architecture et réflexivité »), Heidegger défend également l'idée que l'histoire de l'art a perdu sa grandeur avec l'émergence d'une réflexion esthétique chez Platon et Aristote, c'est-à-dire avec la main mise de la raison et la soumission de l'art au *logos*. On

raison se base sur l'oubli de l'Être : en développant un « habiter » fonctionnaliste le sens fondamental de l'Être dans l'architecture s'est perdu. La même année lors du CIAM d'Hoddeson l'historien suédois Gregor Paulson introduit également la dimension écologique de « l'Habitat »⁶⁰⁶, qui revient ensuite de façon récurrente, par exemple au congrès d'Aix en Provence en 1953 sous l'appellation « Habitat: logement prolongé ». Elle est illustrée aussi par le travail de S. Woods sur le *Stem*, générateur de l'habitat, « il procure l'environnement dans lequel les cellules peuvent fonctionner »⁶⁰⁷. Les Smithson utilisent d'ailleurs les termes « une approche écologique du problème de l'habitat »⁶⁰⁸.

C'est à Sigtuna⁶⁰⁹ autour du thème du congrès suivant - la rédaction d'une Charte de l'Habitat - pendant de la Charte d'Athènes pour l'urbanisme - que débute la discorde autour de la notion d'Habitat. Les « anciens » ne voient derrière le terme qu'un synonyme d'habitation tandis que les jeunes en ont une vision élargie dans « un sens écologique, comme un établissement humain complet pour toute la communauté - c'est-à-dire pas une collection de logements mais une structure d'habitation et de services communaux entrelacés »⁶¹⁰.

Dans les textes d'Aldo Van Eyck, présent à Sigtuna, notamment dans sa relecture du Manifeste de Doorn en 1954, le terme « écologique » est de plus en plus utilisé, sanctionnant le rapprochement architecture - urbanisme opéré selon ses dires depuis le congrès de Bridgwater:

« depuis lors, une nouvelle conscience esthétique a vu le jour. L'urbanisme est maintenant engagé dans un processus qui le fait devenir un art dépendant et impensable sans la forme - la distance entre urbanisme et architecture diminue »⁶¹¹

retrouve dans l'histoire de l'architecture le développement d'un déclin lié cette fois au triomphe de la pensée mathématique. On perd le sens au profit de la raison, de l'ordre, de la règle, bref d'un langage.

⁶⁰⁶ LIGTELIJN, V., STRAUVEN, F., *op.cit.* p 703

⁶⁰⁷ ROUILLARD, Dominique, *Superarchitecture-le futur dans l'architecture 1950-1970*, Edition de la Villette, Paris, 2004, p 63

⁶⁰⁸ SMITHSON, A. et P., « *The built world: Urban re-identification* » (juin 1955) in *Ordinariness and light, urban theories 1952-60 and their application in a building project, 1963-1970*, MIT Press, Massachussets, 1970, p 104. Je me reporte également à l'intitulé du livre de Constant, 1953, *Pour une architecture de situation*

⁶⁰⁹ Une réunion préparatoire du CIAM 9 tenue en Suède en 1952.

⁶¹⁰ LIGTELIJN, Vincent et STRAUVEN Francis, *op.cit.* p 180

⁶¹¹ *Idem* p 189

Van Eyck considère en effet qu'il est temps de cesser de diviser la réalisation de cet habitat entre deux disciplines, architecture et urbanisme:

« une maison doit être comme une petite cité, si elle est destinée à être une vraie maison: une cité doit être comme une grande maison si c'est pour être une véritable cité. En fait, ce qui est grand sans être petit n'a pas de taille réelle, pas plus que ce qui est petit sans être grand. Si il n'y a pas de taille réelle, il n'y aura pas de taille humaine.»⁶¹²

Se pose donc la question de définir les échelles qui sont en jeu entre architecture et urbanisme. Une série de travaux définissent d'une part l'échelle locale, c'est à dire les distances des habitations et des équipements qui les desservent qui finalement équivaut à une redéfinition de l'unité de quartier. L'échelle régionale est aussi interrogée puisque cette partie de ville est le composant d'un territoire plus large au sein duquel il est pensé. La définition du quartier marque les opérations jusqu'à la fin du siècle, spatialement mais également en terme d'individus: l'Habitat cristallise les associations humaines. Les échelles d'associations sont appréhendées dans le Manifeste de Doorn, rédigé par le Team Ten en 1954, qui est fortement teinté par les prescriptions geddesiennes.⁶¹³ La division entre les auteurs documente l'omission participative du manifeste. Ce sont les Smithson qui prennent l'ascendant sur le document initial (notamment pour l'intitulé: « *the Habitat and its scale of associations* ») et malgré leur approche spécifique et leur excellente compréhension des valeurs du local et de l'Habitat, ils ne construisent pas avec les habitants.

Le terme « écologique » utilisé dans le manifeste illustre le fait que l'habitation soit issue et influente sur son contexte: « cela nous permet d'étudier les fonctions particulières dans leur champ écologique approprié »⁶¹⁴.

Une des caractéristiques du manifeste est la mise en relation permanente de l'Habitat individuel avec celui de toute la communauté dans un aller-retour incessant, mais il s'agit surtout de remplacer l'approche fonctionnaliste (habiter, travailler, se

⁶¹² VAN EYCK, A., intervention à Otterlo en 1959, *Ibidem*, p 205. Quelques années plus tard à Royaumont, Aldo Van Eyck redéfinit l'architecture à travers l'analogie de l'arbre, « un arbre est une feuille et une feuille est un arbre » (dont le principe poétique est vivement critiqué par les autres membres du Team notamment Smithson et Woods). Van Eyck rappelle l'ascension des dimensions, le changement d'échelle et l'ambivalence entre les deux propositions: une maison est comme une petite ville et une ville comme une vaste maison.

⁶¹³ Ils écrivent un manifeste à Doorn en Hollande, *The Doorn Manifesto*.

⁶¹⁴ Manifeste de Doorn, 1954 cité in Ligtekijn et Strauven p 185

récréer et circuler) par une approche basée sur les interrelations humaines⁶¹⁵.

Le manifeste débute par cette phrase, « il est inutile de considérer la maison sinon comme une partie d'une communauté en raison de l'interaction de celles-ci sur les autres. » L'interaction entre les échelles des éléments de l'environnement qui est définie par Geddes est explorée à l'aide des machines à penser afin de créer tous les sens possibles par l'inversion des termes. Dans le manifeste – le lieu bâti (*place*), l'interaction (*work*), la communauté humaine (*folk*)- interagissent l'un sur l'autre : le lieu bâti forme la communauté et inversement il est bâti par la communauté humaine agissante. Dans d'autres travaux des Smithson le lien élaboré au Moyen Age entre la communauté et la ville est convoqué: par exemple, la place médiévale est l'archétype du lieu que veulent définir les architectes anglais autour du concept de rue (*street*.) Ils sont à la recherche d'une nouvelle forme architecturale et urbaine qui convienne aux relations entre les individus et la collectivité sans être basée sur le modèle de la rue. Dans leurs planches pour les CIAM ils utilisent aussi la reproduction d'un tableau ancien représentant les relations sociales qui se nouent lors de la corvée d'eau à la fontaine, le tableau est présenté au même titre qu'un plan de ville⁶¹⁶.

C'est le groupement et la densité des habitations qui déterminent les communautés - ou les associations - du Manifeste de Doorn. Les membres du Team Ten dessinent un schéma issu de la coupe dans la vallée geddesienne et c'est la configuration synergique qu'ils revisitent⁶¹⁷:

« les communautés sont les mêmes partout (1) maison, ferme isolée (2) village (3) villes de sortes diverses (industrielles/ administratives/ spécialisées) (4) cités (multi-fonctionnelles). Elles sont montrées en relation à leur environnement (habitat) dans la coupe de la vallée de Geddes»⁶¹⁸.

⁶¹⁵LIGTELIJN, V., STRAUVEN, F., *op.cit.* p 180

⁶¹⁶ Lewis Mumford élabore sa théorie urbaine sur le modèle de la Communauté active du Moyen Age, des hommes acteurs et pas spectateurs du drame de la vie qui se joue dans la cité. Richards à Bridgwater interroge l'humanisation aux deux échelles de l'architecture et de l'urbanisme à plusieurs reprises.

⁶¹⁷Les Smithson précisent qu'ils ont pris connaissance des écrits de Geddes pendant leurs études, alors que leurs professeurs le découvrent.

⁶¹⁸TEAM TEN, *The Doorn Manifesto*, Hollande, 1954 in SMITHSON, Alison (Ed.), *Team 10 Primer*, MIT Press, Cambridge (Mass.), Londres, (1968) 1974

Ils envisagent de travailler sur le logement et les regroupements nécessaires pour produire des communautés commodes aux différents points de cette vallée. Ils adoptent d'une part la vision à l'échelle régionale qu'apporte la coupe dans la vallée (de la montagne à la plaine) et ils développeront d'autre part une vision locale qui permettra de préciser et de dessiner des modèles pour chaque communauté urbaine, de la moins dense à la plus peuplée. Leur vision pourtant induit un dysfonctionnement dans la configuration synergique, elle n'inscrit pas la nécessité d'une figure de l'autre qui participe. Le manifeste se termine d'ailleurs par cette phrase : « la justesse de toute solution pourrait reposer dans le champ de l'invention architecturale plutôt que dans l'anthropologie sociale ». C'est toujours l'architecture qui change la société, le facteur humain compose l'approche écologique du milieu mais il est « étudié » par l'anthropologie sociale. *A contrario*, le schéma de Geddes *The Notation of Life* établit très précisément la spirale qui mène des éléments scientifiques de toutes les disciplines (histoire, anthropologie, géographie...), à la réalisation bâtie de ces idées par les individus autodidactes. Pas question pour Geddes de dissocier l'architecture du champ social, même dans la phase de réalisation. Même s'il est bien entendu par les rédacteurs du Manifeste de Doorn que l'architecture n'est pas uniquement la somme de critères techniques ou de données programmatiques ou contextuelles, la synthèse créative pour les formaliser appartient à la figure savante de l'architecte. En effet, si le discours balaie l'ensemble des échelons de la maison à la ville et de l'architecture à l'urbanisme, ce qui dénote certes, une acception de l'infime et à la fois du général qui sied parfaitement à la grammaire participative, le recours à la participation n'y est pas notifié : recueillir les éléments amenés par chacun, en faire une synthèse qui soit validée par tous permettant la substitution des revendications individuelles aux impératifs collectifs. Le fait même de distinguer des types d'habitat, de les ériger en modèles comme les Smithson vont le faire, est à l'opposé des recommandations contextuelles de la configuration geddesienne : les architectes dessinent des projets théoriques pour chacune des échelles d'associations comme si l'étude était faite une fois pour toutes...

Les Smithson proposent une nouvelle formalisation architecturale et urbaine. Ils développent une approche de l'ordinaire telle que la décrivait J.M. Richards dans son article de 1946 sur les faubourgs. Ils observent la décoration des logements d'un

quartier: Ils rassemblent des objets du quotidien, ils font des recherches sur la ré appropriation urbaine par les habitants ('philosophie du pas de porte '), ils cherchent des couleurs à appliquer ou des signes d'occupation de l'espace extérieur...⁶¹⁹ Ils pratiquent une lecture du site et de la conscience populaire: Quels feuilletons regardent-ils, quelles publicités les entourent? Ils travaillent en cherchant les traces de l'éphémère puisque cet éphémère est source d'invention (ils collectionnent nombre d'objets, comme des cartes postales, dans les années 1950⁶²⁰.) Leur processus créatif est issu d'une analyse geddesienne, approfondie et ouverte, mais ils omettent ensuite de travailler dans la synergie nécessaire pour arriver à l'architecture, ce qui les éloigne de la participation architecturale. Ils oblitèrent le travail collectif dans leur création tout en parcourant le chemin analytique et synthétique qui y mène. De leur aveu, les Smithson n'ont pas réussi à aller au delà de l'enquête minutieuse et de leur fascination pour l'ordinaire:

« enquête! Prêchait Geddes. Hélas, le maître n'a jamais expliqué ce qui arrivait ensuite, ou ce que vous faisiez avec l'enquête une fois que vous l'aviez. »⁶²¹

John F.C. Turner⁶²² documente le dysfonctionnement induit dans Manifeste de Doorn lorsqu'il commente les Machines à penser dans la seconde édition de *Cities in evolution*. Il approche Geddes notamment par l'ouvrage de son professeur, Tyrwhitt, *Geddes in India* (Figure 36) :

« l'urbanisme ce n'est pas faire une place, ni encore un travail de planification. Si cela doit réussir ce doit être du « *folk-planning* ». Celà

⁶¹⁹ Voir à ce sujet *Alison+Peter Smithson, The shift*, Academy Editions, Londres, 1982, dans lequel on découvre comment Les Smithson ont abordé des questions telles que « comment meubler une pièce»; « pourquoi le mobilier contemporain jure-t-il autant avec les impressions produites par les bâtiments»; « comment mettre en œuvre une décoration de l'espace authentique et primordiale».

⁶²⁰ P. Abercrombie lorsqu'il décrit la première exposition de Patrick Geddes à Londres cite les objets qui tapissent la salle afin de faire comprendre sa vision du *Town Planning*: « cartes postales, extraits de journaux, étranges diagrammes»

⁶²¹ « *Survey ! preached Geddes. Alas ! the master never explained what happened next , or what you did with the survey once you had it. »*, SMITHSON, A. et P., *Ordinariness [...] op.cit.* p 22 L'attention des Smithson au réel avait été exacerbée par les enquêtes urbaines du London County Council 1949-1950

⁶²² TURNER John F. C., 1927-, alors étudiant en architecture à la *Architectural Association School* de Londres est un lecteur assidu de *Freedom* et il résume comme travail scolaire un chapitre de Lewis Mumford - *The Culture of the City* – il découvre de cette façon le travail de Geddes. Il rencontre lors d'une réunion des CIAM à Venise en 1950, Eduardo Neira. A son invite, il part au Pérou en 1957 travailler dans la restructuration des bidonvilles en autoconstruction. Il enseigne au MIT dans les années 1960 et publiera avec R. Fitcher, *Freedom to build* en 1972 puis *Housing by people* en 1976. Il se consacre à la pratique et aux outils de *self-management* pour le logement et le quartier

signifie que sa tâche est de trouver la bonne place pour chaque sorte de personne; des lieux où ils vont réellement prospérer. Donner aux gens en fait l'attention qu'ils accordent aux fleurs quand ils les transplantent, plutôt que de rudes évictions et des instructions arbitraires de « circuler », délivrées à la manière d'un policier amateur trop zélé»⁶²³

Les *Thinking-Machines* sont un médium d'expression et pas une formule. Elles illustrent le contraste entre les façons de penser et c'est là leur unique fonction. La pensée analytique montre des faits objectifs et les isole plutôt que de les traiter comme un tout. Or, ce qu'indiquent les diagrammes, c'est qu'il faut s'exercer à une pensée synthétique pour redonner aux faits des relations dynamiques. C'est la simultanéité des pensées analytique et synthétique qui permet à l'homme une créativité formelle qui soit une solution complète, plutôt qu'une réutilisation de formes mortes. Il est inutile de les imiter alors qu'elles ont été pensées, créées et construites dans un autre temps, dans un autre endroit et dans des conditions qui demandent une forme différente. Les Smithson reviennent à la forme plutôt que de se saisir de la configuration de Geddes dans son diagramme « *The notation of life* ».

En effet, Geddes présente l'architecture comme un accomplissement: la réalisation du projet (« *achievement*») issu de la « *synergy*». Littéralement, la synergie est la synthèse d'énergie, un travail voué à une fin spécifique et dans l'action: donc en participation et qui mène à la concrétisation du projet en architecture. Geddes considère que l'art, ne commence jamais en copiant des choses, même quand il nous est demandé d'imiter, nous devrions sentir le besoin de *designer*. Le véritable artiste travaille avec sa vision intérieure : «le premier (le travail) vient après avoir regardé le jardin; l'autre (la vision intérieure) doit intervenir avant d'y travailler encore »⁶²⁴. Turner ne relève pas la disparition de la synergie dans les grilles utilisées par les CIAM⁶²⁵.

⁶²³ Patrick Geddes, *Patrick Geddes in India*, Jacqueline Tyrwhitt éditeur, Hund Humphries, Londres 1947

⁶²⁴GEDDES, Patrick, "*the world without and the world within*", tiré de "*Sunday talks with my children*", 1905, in *Cities in evolution*, annexe à la seconde édition, 1948.

⁶²⁵ Ni Welter récemment,

Les objets architecturaux des échelles d'associations

La démarche des Smithson, qu'ils intitulent « *Shift to the Specific* », n'est autre qu'une soigneuse attention portée au contexte. D'autres se tournent vers l'ordinaire, comme Ian McCallum à Hoddeson (CIAM 8) qui dénonce le risque de voir disparaître la vie dans le centre (le *Core*) si les architectes ne font pas rapidement attention à préserver la spontanéité qui donne vie aux espaces. Il ne faut pas que cette vitalité disparaisse. McCallum fait un relevé minutieux des objets et des traces du quotidien : Les pigeons de Trafalgar square, le mobilier des rues, les publicités, les signaux nocturnes et les illuminations...⁶²⁶ Il a déjà un regard critique sur le non sens de planifier des lieux, « un paysage civique » comme est défini le « *Core* », destiné à mettre en scène la spontanéité... (Figures 37 , 38, 39)

Lors de la réunion préparatoire du CIAM 10, qui se tint à La Sarraz en septembre 1955, A. et P. Smithson veulent montrer comment leur génération sent la « spécificité ». Ils ont préparé quatre projets spécialement pour le congrès qui aura lieu à Dubrovnik en plus d'un projet existant. Leur présentation se base sur la coupe de la vallée qui illustre le Manifeste de Doorn. Ils inscrivent dans ce schéma les « situations » des éléments de la vallée et non pas leur « localisation ». Ils tiennent donc compte du concept élargi d'Habitat en ce que « localiser » signifie donner des renseignements spatiaux à propos d'une architecture, alors que « situer » implique à la fois de localiser à l'aide de coordonnées spatiales, mais aussi de contextualiser le point renseigné (géographiquement, fonctionnellement, historiquement, par rapport aux ressources et aux usages des habitants). Ils souhaitent montrer ce qui est spécifique à la « situation ». À cette fin, ils présentent pour chacun des types urbains ponctuant le schéma une création architecturale.

Ils coupent dans la vallée transversalement et pas longitudinalement comme le fait Geddes, leur travail est réduit à une échelle plus locale que régionale. Le concept de la Vallée est amputé de sa longueur dans le paysage et de son cheminement vers la mer. Le dessin de la vallée⁶²⁷ diffère de celui dessiné sur la feuille originale du

⁶²⁶ Banham rediscutera dans « *Spontaneity and Space* », dans la série *Non Plan* des années 1960, la spontanéité n'ayant plus cours dans les centres villes anciens, mais produit le *strip* de Los Angeles où l'architecture est remplacée par des signes.

⁶²⁷ Présenté dans SMITHSON, Alison (Ed.), *Team Ten Meetings 1953-1984 (...)* op.cit..

Manifeste de Doorn⁶²⁸(Figure 40). Les deux versions ne comportent pas les mêmes « situations»: dans la version du Manifeste (la première), il y a quatre formes d'habitat énumérées: 1 la maison isolée, 2 le village, 3 des villes de différentes sortes, 4 la *city* multi fonctionnelle. La numérotation des éléments constitutifs de la vallée du Manifeste croit du haut du versant vers le centre de la vallée. Le dessin de la vallée publié par les Smithson est numéroté à l'inverse: au départ de la ville vers les habitats ruraux. La logique de Reclus et Geddes qui suivaient des populations descendant dans la vallée est retournée par les Smithson : c'est la population urbaine qui se dissémine dans la campagne. L'échelle des associations en dépend, la ville est au centre. Le lit du fleuve est bâti et l'usine est entrée dans la ville des Smithson, un *skyline* de gratte ciels plus hauts que les églises de la version de Doorn (Figure 41). La première architecture est la ferme isolée (*Burrows Lea Farm*), la seconde les *Galleon Cottages*, constituent le hameau des vallées du Yorkshire (un ensemble de maisons de une à quatre chambres) est ajoutée par rapport au schéma initial. Les maisons de berger (*Fold Houses*) du « *village*» sont la troisième architecture, la quatrième est la ville, une étendue de maisons accolées. Enfin, la cinquième présente du logement en rangées (*Terraced* ou *Crescent Housing*) pour la grande ville, la « *city* »⁶²⁹). À partir d'illustrations de maisons traditionnelles anglaises, de l'architecture de tentes des camps militaires ou du tableau du hollandais Peter de Hoorn montrant les femmes à la fontaine, P. et A. Smithson proposent un projet pour chaque échelle définie dans le schéma de la vallée⁶³⁰(Figure 42). L'habitation rurale proposée est, à la manière du château fort donné en exemple, à la fois partiellement enterrée et en même temps en surplomb du paysage. Le rapport au lieu est moins aléatoire que celui de la ferme radieuse de Le Corbusier. Le point commun des deux projets est la surélévation de l'étage de vie dans le but de capter la lumière et de contrôler des autres bâtiments de la ferme. Les cottages qui constituent les hameaux sont compacts et présentent des variations pour les familles en fonction du nombre de chambres disponibles et pour les personnes isolées. L'implantation en fond de parcelle des maisons densifie le hameau existant, elles ne nécessitent pas d'infrastructure supplémentaire, juste un

⁶²⁸Publié notamment dans *The Last CIAMs*, Rassegna issu des archives gta/ETH Zurich

⁶²⁹ SMITHSON, Alison (Ed.), *Team Ten Meetings 1953-1984 (...) op.cit.*

⁶³⁰ Ces images figurent sur les planches présentées au CIAM 10 de Dubrovnik (elles sont également publiées dans leur ouvrage de 1970, sans les projets qui les accompagnent sur les planches du CIAM in SMITHSON, Alison et Peter, *Ordinariness (...) op.cit.*)

réseau piétonnier qui s'étire entre elles. Les maisons remplissent les interstices entre les anciennes bâtisses du village sont conçues dans un esprit écologique remarquable, récupération de matériaux des ruines des dépendances du village et parachèvement en panneaux de bois. Le plan lui-même est conçu pour être complété, il s'agit d'une structure carrée remplie en fonction du nombre chambres souhaité. Ces possibilités d'extensions montrent la sensibilité des architectes aux architectures flexibles gages de pérennité. Les maisons de « remplissage » sont érigées à des endroits clés pour protéger les bâtisses du village existant, aux terminaisons du réseau ancien, elles sont comme de nouveaux fruits sur les branches existantes de la grappe.

Les maisons en rangée, *close houses*, revisitées par les architectes anglais sont commentées sur la planche de présentation de Dubrovnik, comme différenciés pour convenir aux demandes individuelles, toutes dérivées du même principe d'organisation et d'éléments standards. Elles s'attachent sur une tige de la grappe qui comporte un passage couvert⁶³¹ et chacune dispose d'un porche. Les architectes réintroduisent le lien temporel geddesien pour la répartition des villes dans la région, distancées par la mesure d'une journée de marche au pas d'homme: sur un des schémas des Smithson l'échelle graphique est arpentée par un personnage qui franchit les premiers cent *yards* sous l'intitulé « cinq minutes de marche » (Figure 43). Bien que ne rencontrant pas l'intégralité des postures de la configuration synergique, la qualité des propositions dans leur rapport à l'environnement paysager et au bâti existant, ainsi que la posture évolutionniste des propositions, construisent une configuration écologique. La figure absente de l'autre participant laisse toute latitude à l'architecte autoritaire dont le savoir, bien qu'enrichi par les données de l'enquête, reste déterminant. Le but du congrès CIAM de Dubrovnik en 1956 est d'élaborer une Charte de l'Habitat (qui ne fut jamais écrite⁶³²) qui prenne en compte l'individu et sa famille, le cycle de la vie humaine, les relations avec la communauté et le contact avec la nature⁶³³. La définition de l'architecture s'élargit et l'homme isolé devient un «

⁶³¹ « *Walk-in-the-dry* », les Smithson utilisent aussi le terme "portique" pour qualifier cet espace couvert

⁶³² D. Pinson rapporte qu'en 1973 la charte de l'habitat sommeille toujours dans les dossiers refermés et archivés à Harvard. PINSON, Daniel, « Les apports d'un échec ou l'influence sous-estimée de Jacqueline Tyrwhitt », Communication CIAM 9 1953-2003, 2003, p 1

⁶³³ Une « Charte de l'habitat du Cercle d'Etudes Architecturales », non datée, reprend les principes de l'ATBAT mais conclut sur un ton paternaliste: « on ne peut pas plus apprendre l'art que devenir

être participant activement à la vie de la communauté »⁶³⁴, le terme « usager » apparaît et le principe de la table rase est écarté au profit d'un projet d'architecture qui se rapproche de la réalité : la ville existante⁶³⁵.

« *The ground loving man* »

La ville médiévale sinueuse et piétonne est un objet de la grammaire participative, elle est le lieu de la communauté des hommes, façonnée en des formes issues de la spontanéité d'une figure de l'autre créative et participante. Le déambulatoire des stoïciens est un des aspects du bâti de la grammaire participative, lieu de rassemblement citoyen abrité, pour débattre des affaires de la ville et échanger savoirs et réflexions. Il est réinterprété sous la forme des rues couvertes⁶³⁶ et à travers le « cheminement » du piéton dont les dimensions spatiales et temporelles ajoutent à la fonction sociale. Ces éléments sont récurrents et liés aux préoccupations de préservation de l'environnement (le paysage, la santé et le confort des habitants...)

La définition urbaine à l'aide de la distance que parcourt le piéton en un temps donné, est évoquée tant par Geddes que par Khan et Storonov et pratiquement tous les autres architectes développant une grammaire participative. Les architectes du *New Deal* insistent sur le fait que les quartiers sont liés à une communauté et que les équipements urbains sont les extensions de l'habitation. Ils prennent la distance piétonne comme marqueur des limites du quartier. Zévi, lorsqu'il compare le plan du Groupe Mars pour Londres et le LCC plan d'Abercrombie ajoute de la valeur à cette

intelligent mais l'élite peut perfectionner sa sensibilité et ses moyens d'expression afin de transmettre ses émotions aux autres et les leur faire partager. »

⁶³⁴ GIEDION, Siegfried, *Espace, temps, architecture*, Denoël, Paris, (première édition 1940), 1990, p 396, à propos du CIAM dde Dubrovnik.

⁶³⁵ Voir au sujet d'une nouvelle définition de l'architecture l'ouvrage de Dominique Rouillard *Superarchitecture(...) op.cit.*. L'auteur explique que l'utopie jusqu'au Mouvement Moderne projette l'architecture du futur et qu'un retournement est opéré dans les années 1950-1970. L'interrogation formulée alors est « Mais l'architecture a-t-elle un futur ? ». Ce questionnement sur le futur se résume peu à peu à une réduction de l'architecture à des usages, à des structures, à des visages, des surfaces et des réseaux. Il ne vise pas l'invention d'une nouvelle architecture mais une redéfinition. Le principe de la table rase est écarté : le projet d'architecture se rapproche de la réalité : la ville existante. La « superarchitecture » indique que dorénavant l'existant livre toutes les données du projet, toute l'utopie dans le réel. La grammaire participative du Team Ten documente ce changement.

⁶³⁶ B. Rudofksi est précédé par des membres de l'ATBAT dans l'admiration des Dogons, de l'habitat primitifs et des passages couverts.

attention. Le second plan dit-il dépasse le premier parce que les divisions de Londres sont des unités sociales, qui ont toutes une échelle humaine et un caractère individuel. Les deux, répondent aux impératifs de l'auto et de l'aéroplane mais celui d'Abercrombie donne aussi la viabilité nécessaire à « la plus vieille machine qui voyage dans la ville - le piéton, *ground-loving man* »⁶³⁷. C'est donc un milieu pensé pour l'échelle humaine qui intéresse la grammaire participative.

Lors du CIAM 8, à propos de la fonction du « Core » il est impératif, « que toute circulation mécanique soit détournée du « cœur » qui reste avant tout le domaine du piéton ». Mais les développements les plus remarquables en la matière sont sans doute ceux de S. Woods qui ne compte pas l'espace en mètres mais à la mesure du temps nécessaire pour le parcourir à pied. L'architecte B. Rudofsky célèbre aussi le temps gagné par l'habitant qui descend dans son lieu de travail au rez de sa maison et la qualité de la déambulation dans les rues couvertes, reflet d'un degré élevé de civisme qui rend à la communauté une partie de la propriété privée sous la forme des arcades⁶³⁸(Figure 44). Aldo Van Eyck écrit aussi « roues ou pas, l'homme est essentiellement un piéton [...]»⁶³⁹. Il est très influencé par la Lijnbann de Jaap Bakema et J.H. Van Den Broek pour Rotterdam. Le projet implique une redistribution massive des propriétés, approuvée par les citoyens, pour appliquer un nouveau schéma de circulation. Dessiné sur le précédent américain de la ville de Radburn, le schéma génère un système de sentiers (*path system*) qui donne la prééminence à la circulation pédestre. Sans la séquestrer par rapport à la circulation automobile mais leur interaction est intensifiée : « le design était conduit par des considérations sur la communauté, aussi bien que sur l'efficacité des services, ce que Bakema appelait « valeur relationnelle » »⁶⁴⁰. Pour expliciter le *design* par le système de sentier (*path-based design*), Bakema se réfère à la ville de Split (le palais de Dioclétien que

⁶³⁷ ZEVI, Bruno, *Vers une architecture organique, op.cit.* p142, conclusion

⁶³⁸ Il donne comme illustration des arcades celles de Bologne dont la restauration participative est évoquée en conclusion. Patrick Geddes avait précédemment célébré les galeries en plein air d'Edimbourg dans *Cities in Evolution*, pp 8-9. Cette configuration des maisons anciennes d'Edimbourg offrait à la ménagère une cuisine ouverte sur une galerie couverte mais en plein air dont il vante les qualités (alors que l'évolution d'Edimbourg a mené à des taudis dans lesquels les cuisines sont reléguées dans des pièces *sans* espace et *sans* lumière. La rue couverte, construite d'un seul côté, est élaborée par les Smithson dans les années cinquante, ils développent l'idée de place continue (ROUILLARD)

⁶³⁹ VAN EYCK, Aldo, « *Wheels or not wheels, man is essentially a pedestrian* », in LIGTELIJN, V., STRAUVEN, F., *op.cit.* p 111

⁶⁴⁰ LEFAIVRE Liane, TZONIS Alexander, *Aldo Van Eyck Humanist Rebel, in between in a postwar world*, 010 Publishers, Rotterdam, 1999, p 94

visitent les architectes présents au CIAM de Dubrovnik). Shadrach Woods l'applique pour l'Université Libre de Berlin, une « vraie découverte poétique, par laquelle l'homme piéton peut exister et être associé »⁶⁴¹. Pour eux, Louis Khan joue un rôle important car il est un des premiers à avoir pris une position claire en faveur du *path based design* dans le plan pour Philadelphie de 1953. Il demande un retour à la rue qui sera un espace s'accordant au modèle de servi et servant, une réminiscence de la dualité entre la salle et le corridor.⁶⁴² Les Smithson développent des idées similaires, en 1953 ils déclarent oublier l'idée de la rue et en venir à la création d'espaces groupés qui rendent la vie sociale possible.

La division - issue du modernisme - des flux de circulation piéton-voiture persiste aussi dans les projets d'Alison et Peter Smithson et même dans les mégastructures de Yona Friedman qui se détachent de la ville. La question de flux et de mouvement de l'automobile et les réseaux reliant les villes entre elles, n'est pas à l'époque une problématique de la grammaire participative. La marche à pied est considérée dans l'organisation des éléments du quartier, les services et les distances à la maison, mais pas le déplacement en voiture. Dans les quartiers réalisés à l'aide d'une grammaire participative, c'est une division horizontale et non verticale qui s'opère: les piétons reconquièrent des cheminements qui leur sont propres et tracent au sol des chemins qui structurent la communauté plutôt que de créer le quartier sur le tracé des rues pour les véhicules. qui intéressent particulièrement la grammaire participative. Quand à l'évènement dont la terminologie occupe le discours architectural des années 1960, si l'action des hommes qui génère la ville dans la grammaire participative relève du quotidien plus que de l'évènement. Le déplacement piéton est attaché à des valeurs sociales et de rencontre, la temporalité de la marche à pied prolonge le contact et assure une évaluation par les habitants des espaces réalisés⁶⁴³, l'appropriation est plus importante que lors d'une traversée rapide (au volant l'homme disparaît à nouveau derrière la machine, il redevient quelconque: un individu dans la masse en déplacement). L'activité de la figure de l'autre renforce la posture écologique initiale de la configuration.

⁶⁴¹ WOODS, Shadrach, "Web", in *Carré bleu* n°3, 1962

⁶⁴² LEFAIVRE, Liane, TZONIS, Alexander, *op.cit.* p 98

⁶⁴³ José Luis Sert quand il enseigne à Harvard intitule une de ses conférences « Une promenade à travers la ville » (« *a walk through the city* »), c'est l'imprégnation du site et la connaissance du lieu qu'il introduit à la manière geddesienne (dont on sait qu'il l'a assimilée depuis sa lecture de Geddes dans le texte dans les années 1940 et ensuite au contact de Jacqueline Tyrwhitt).

Le lien social et l'appropriation du lieu sont à l'échelle de la proximité

Dans la notion de quartier des années 1950, l'attention au milieu et aux hommes est formalisée par la possibilité d'y organiser un cheminement piéton d'une part mais également parce que le quartier est l'échelle qui, par excellence, favorise une participation directe. En effet, la notion d'échelle locale défendue par Geddes en opposition au territoire régional assure par la proximité et par le nombre d'habitants, la réalisation de procédures de concertation ou de participation lors desquelles la prise de parole est possible. A Bridgwater, les aspects sociaux questionnent la planification et son échelle : quelles tailles sont considérées adéquates pour la subdivision des aires de résidence et sur quelles références se baser pour favoriser l'une ou l'autre ? Quelles fonctions de la vie communautaire sont assignées à chacune des subdivisions ? Bakema dans son intervention le note précisément :

« la planification du quartier est bien sûr nécessaire parce que les gens ont besoin dans leur ville d'une échelle dont ils puissent s'occuper et de se sentir eux-mêmes responsables pour les matières de l'économie et de la culture. Ils peuvent prendre une part plus active dans le gouvernement et développer notre société dans une démocratie plus réelle. »⁶⁴⁴

A Hoddeson au CIAM 8, le « Core » rassemble l'impératif piéton et la recherche de proximité :

« le « cœur » devra offrir toutes les facilités à la sauvegarde des valeurs locales[...] le « cœur » doit représenter un dénominateur commun à tous les individus, solidaires par proximité et par choix. »⁶⁴⁵

Le niveau local pose la question de son périmètre. Georges Perec définit le quartier comme l'endroit de la ville dans lequel il n'est pas nécessaire de se rendre puisque précisément vous y êtes. Le quartier est également la partie de ville que chacun

⁶⁴⁴ BAKEMA, Jaap, « *Architecture and public opinion. Social architecture- New Architecture* » présentation au CIAM VI, NAI fond Bakema, boîte g 9 à 21 BAKE0153, g10

⁶⁴⁵ « Compte rendu final, Commission I Urbanisme CIAM 8 », 8 pages, NAI fond Bakema, boîte g 9 à 21 BAKE0153, g18

s'approprié et l'environnement auquel il participe⁶⁴⁶.

Les Smithson ont remarquablement saisi combien l'échelle locale sert l'appropriation des lieux par leurs habitants. En 1953 au congrès d'Aix en Provence, les textes des panneaux qu'ils présentent font tous référence à l'appropriation de la rue par l'habitant, à l'importance de la voirie qui prolonge la maison et à celle de la vie de l'habitant dans sa maison, son jardin et son quartier: « vous connaissez le laitier, vous êtes hors de votre maison dans votre rue»⁶⁴⁷. Dans le *cluster* et dans les différentes formalisations architecturales évoquées ci dessus, l'échelle de la proximité est celle des relations au sein d'un village. Les associations humaines produisent différentes gradations entre l'habitat isolé (l'unité) et des groupements à l'échelle du quartier, l'agglomérat de quartiers constitue ensuite la grande ville (Figure 45). Friedman, malgré l'immensité de ses mégastructures⁶⁴⁸ insiste aussi sur une échelle imposée par la gestion des conflits de voisinage, le « village urbain»⁶⁴⁹. L'homme ne peut s'organiser socialement qu'en groupes de dimensions limitées – groupes critiques - même s'il est aussi attiré par « l'aventure » de la foule. La ville est donc formée de plusieurs villages qui possèdent chacun un vrai centre où s'organise la vie. Les activités des habitants se font au sein du village urbain en majorité, car il produit la plus grande part de la nourriture et des fournitures nécessaires. Ils ne sont pas dépendants de la ville même s'ils la composent. Friedman propose une auto planification par l'habitant de « villages » mais qui sont des parties de ville(Figure 46). Dans les années cinquante et soixante, les municipalités sont des positions de repli pour les partis politiques alors que dix ans plus tard, elles deviennent des bases d'opérations⁶⁵⁰. Une décentralisation a lieu tant dans la conscience politique que pour tenter de nouvelles expériences participatives urbaines à cette échelle locale. La redéfinition du local rapproche la configuration écologique des Smithson d'une configuration synergique dans laquelle l'homme n'est plus seulement une partie du milieu, observable mais devient une figure de l'autre participante. L'homme qui

⁶⁴⁶Dans les opérations de rénovation urbaine bruxelloises, les contrats de quartier- qui visent à investir, dans un délai de cinq ans, dans le logement, du social et de l'espace public d'un quartier précarisé-la première année du contrat est dévolue à définir avec les habitants constitués en Commission Locale de Développement Intégré, le périmètre du quartier.

⁶⁴⁷ « *You know the milkman, you are outside your house in your street.* » Ce sont les architectes qui soulignent.

⁶⁴⁸ Voir chapitre 1.4 ci-dessous.

⁶⁴⁹ FRIEDMAN, Yona, *L'architecture de survie, une philosophie de la pauvreté*, L'Eclat, Paris, 2003, p 36. Les groupes critiques sont développés dans *Utopies réalisables 1975*

⁶⁵⁰ LEFEBVRE, Rémi, *op.cit.*

participe est actif, l'architecte adopte une posture morale dans laquelle l'objectif de la grammaire participative n'est pas seulement l'objet architectural ou urbain mais la création de lien social. Les médiums, réunion, information, comités d'habitants sont des éléments qui créent la rencontre des habitants autour de l'objet « quartier ».

1.4. L'Habitat évolutif et flexible

La configuration écologique issue du Manifeste de Doorn évolue vers une grammaire participative renforcée par l'approche spatiale localisée et la création de lien social et d'appropriation des lieux. La temporalité est interrogée aussi, d'une structure moderniste achevée, les architectes des années 1950 s'orientent vers l'évolution de la ville dans le temps. Le biotope urbain est en perpétuelle évolution, les objets architecturaux et urbains sont configurés pour prendre en compte ce mouvement temporel induit par l'usage. Le rapport au temps de la grammaire participative englobe la durée du projet, le temps de l'évaluation par l'enquête, le processus de conception, la réalisation et l'utilisation des objets construits. L'architecture est donc susceptible d'être adaptée et améliorée au cours de la vie du bâtiment grâce à la participation des habitants. La jeune génération d'architectes qui exerce dans les années 1950 propose des formes flexibles à cet effet afin de remédier à la posture des architectes du Mouvement Moderne et de fonctionnalisme qui préétablit les fonctions du bâtiment et prétend figer l'architecture⁶⁵¹. La posture de la grammaire participative élaborée ici est positiviste, l'architecture comme technologie, une infrastructure, est utilisée comme médium. Ils élaborent des mégastructures, des systèmes préfabriqués d'ossatures reproductibles et des techniques de remplissage pour les cellules ainsi créées qui permettent des centaines de possibilités destinées à rencontrer les multiples desiderata des usagers. Alors que l'objet architectural résiste au temps par sa nature rigide, le retour à une architecture qui s'use (usuelle

⁶⁵¹ La rigidité moderniste détournée, le lotissement de Pessac en est une illustration. Malgré la volonté initiale de l'architecte Le Corbusier, les vides des ossatures des maisons de la cité ont été exploités par les habitants. Le plan libre et son ossature qui assuraient la liberté du dessin de l'architecte à l'origine du bâtiment a été utilisée pour sa flexibilité: les terrasses ont été fermées pour être habitées et les soubassements sont devenus des garages ou des pièces de vie au rez de chaussée. Ce détournement de l'usage illustre les manquements du lotissement construit, la réception détruit l'objet moderniste « achevé », la flexibilité que s'offre l'architecte est récupérée par l'utilisateur.

et usagée) et s'adapte va occuper les architectes soucieux du processus architectural.

La configuration organique de Zévi introduit la flexibilité au service des particularités des habitants:

« partir de l'homme comme base, veut dire avant tout que nous devons étudier la vie des gens qui vivent dans la maison, l'équipement qu'ils veulent avoir, et leurs besoins généraux, et que nous devons construire la maison autour des activités de ses occupants.»⁶⁵²

Le paysan européen construit une maison plus vaste que ne l'imposent ses besoins. Il programme au préalable l'évolution en termes de surface et l'exécute dans un projet géométrique. Le laboureur américain suit un principe différent, il construit d'abord une pièce mais la seconde quand c'est nécessaire afin de rencontrer progressivement ses besoins changeants. Le paysan européen agit de façon théorique, inorganique et classique, à l'inverse l'attitude de l'américain est plus évolutionniste et proche de la croissance naturelle, en un mot organique: les formes extérieures dérivent de l'espace intérieur. La maison préfabriquée peut être conçue organiquement et être différente de ses voisines afin d'exprimer la vie personnelle et actuelle de ses occupants. La *Churchill House*⁶⁵³ construite en masse en Grande Bretagne est rigide, classique et impersonnelle, alors que les maisons préfabriquées suédoises ou américaines sont conçues pour ajouter ou retirer des pièces suivant le désir de l'acheteur. L'architecture organique réalise le mouvement dans l'arrangement spatial qui correspond fondamentalement aux déplacements de l'homme qui l'habite, « l'architecture organique n'est pas d'un utilitarisme abstrait, mais dans le sens intégral du terme; (elle est) fonctionnelle»⁶⁵⁴. Tandis que la fonctionnalité apportée par le plan libre est limitée, avantageux pour l'érection d'unités de bureaux, son abstraction ne sied pas à la maison :

« il [le plan libre] cherche à donner à une abstraction d'homme toutes les possibilités de vie, mais l'homme actuel vivant, avec un parfait bon sens, dit seulement en réponse qu'il veut une maison qui

⁶⁵²ZÉVI, Bruno, *Vers une architecture organique (...)*, op.cit. p 143

⁶⁵³ La *Churchill house* ne figure pas comme exemple dans l'édition de *Vers une architecture organique* de 1945, elle est ajoutée dans l'édition anglaise.

⁶⁵⁴ ZÉVI, B., *Vers une architecture organique*, op.cit. p 76

corresponde à ses besoins personnels et réels. Appliqué d'une manière abstraite et a priori, le principe de flexibilité et d'élasticité - qui est fondamental dans l'architecture moderne - irrite simplement les gens qui veulent une petite stabilité dans leurs maisons[...]très bien donc, réfléchit le public; si c'est juste un style (celui de Le Corbusier) comme les autres...je ne l'aime pas[...]nous vivons entre les machines dans notre travail toute la journée et le soir pour nos heures de loisir, nous voulons des maisons qui ne soient pas des machines, nous voulons des maisons qui aient l'air stables et qui aient les pieds sur terre.»⁶⁵⁵

L'architecture organique répond donc à l'exigence de flexibilité⁶⁵⁶ d'une part et de l'autre elle offre à l'usager l'opportunité de ne pas être spectateur mais acteur affirme Zévi (comme le décrit son contemporain L. Mumford) :

« la conception de l'architecture organique que nous souhaitons avancer n'a pas de lien avec ces associations étrangères dans lesquelles le facteur vital - le protagoniste en fait - c'est la construction et l'homme est seulement un spectateur avec un nombre de souvenirs psychologiques et physiques. »⁶⁵⁷

La « flexibilité », une terminologie utilisée par Considérant pour qualifier le modèle fouriériste de logement, caractérise plus tard le plan organique d'après Lewis Mumford, Zévi opte ensuite pour une architecture non finie :

«la participation, n'est donc plus une offre paternaliste mais un caractère inhérent à l'œuvre ouverte en train de se faire. [...] le non-fini, résultat des sept invariants, est la condition nécessaire pour que l'architecture participe du paysage urbain, en assimile les contradictions, [...] Dans le langage moderne non-fini, la participation

⁶⁵⁵ *Idem.*, p 49

⁶⁵⁶ Terme peu usité à ma connaissance avant 1940, dont il fait l'apologie à propos du plan libre encore dans *Langage moderne de l'architecture (...)* 1973. On le trouve dans *Culture of the Cities* de Mumford, 1938, dans les écrits des années 1940 de Van Eyck et plus tardivement dans le vocabulaire d'Alexander et de Kurokawa (interventions de Royaumont 1962).

⁶⁵⁷ ZÉVI, Bruno, *Vers une architecture organique (...)* op.cit. p75

est le complément structural indispensable de l'action architecturale.»⁶⁵⁸

Le terme est abondamment utilisé par les hollandais dans les années 1950. Candilis et Woods, à ce moment, introduisent « l'habitat évolutif » pour le changement et l'agrandissement de la maison individuelle.

⁶⁵⁸ *Ibidem* pp 78-79

Le grand nombre et la ville non finie : technologie et infrastructure

La grille d'Aldo Van Eyck et Sandy Van Ginkel en septembre 1953 au congrès d'Aix-en-Provence proclame « chacun à le droit à l'habitat [...] le plus grand nombre [...] ». Candilis, Bodiansky et Woods, membres de l'ATBAT présentent au même congrès une infrastructure accueillant un grand nombre de logements:

« dans ce schéma, le style de vie Arabe est atteint dans un environnement urbain, à travers les technologies du XXème siècle, l'unité et la brillance d'un village de l'Atlas sans être aucunement ni sentimental ni revivaliste. »⁶⁵⁹

Dans cette configuration, l'architecture doit rencontrer les « besoins fondamentaux des hommes » mais ils sont des standards et pas des participants. L'intérêt pour les habitants est « anthropologique ». L'enquête est le seul médium retenu de configurations antérieures. Le groupe d'Alger présente également une enquête sur le bidonville « Mahiedinne » composée de dessins, vraisemblablement réalisés par les architectes, de facture semblable à ceux établis par les élèves de Suzanne Bézard pour la ferme radieuse : emplacement des mobiliers, représentation des personnages (il est probable d'ailleurs que les architectes aient connaissance des dessins fournis par Bézard à Le Corbusier) (Figures 47 et 48).

Les configurations constituées autour de la problématique du « plus grand nombre » à satisfaire s'accompagnent d'un rapport au milieu qui opère une transition d'échelle. La flexibilité des infrastructures sert l'objectif de loger le « plus grand nombre » de personnes et des besoins exponentiels qui en découlent, non seulement à l'échelle de l'architecture mais également de la ville. Les cellules des infrastructures prolifèrent et la préoccupation de faire de ces logements des Habitats est parfois reléguée à l'arrière plan. Pourtant, A. Van Eyck et J. Bakema ajoutent au Manifeste de Doorn une seconde partie intitulée « L'habitat pour le plus grand nombre - *The aesthetic of number* »⁶⁶⁰. Les projets doivent résoudre les problèmes esthétiques résultant de la standardisation des éléments constructifs (la monotonie du nombre et

⁶⁵⁹ L'étude est publiée dans *Architecture d'Aujourd'hui* en 1953 puis les Smithson la publient dans *Architectural Design* en 1955 et puis dans *Ordinariness* en 1970, SMITHSON, A. et P., *Ordinariness [...] op.cit.* p 109

⁶⁶⁰ LIGTELIJN, V., STRAUVEN, F., *op.cit.* p 192

la recherche autour de la variation est déjà la problématique du peintre R.P. Lhose et du mouvement De Stijl dont Aldo Van Eyck et Bakema sont familiers) :

« comme un facteur positif dans l'expression plastique. L'architecture et l'urbanisme doivent perdre leur caractère fini. L'habitat devrait être planifié et construit de façon à ne pas résister à leur développement spontané (le développement de ceux qu'ils servent). »⁶⁶¹

L'objectif esthétique introduit la présence humaine et ce qu'elle apporte de spontanéité si elle participe à l'occupation et la transformation par l'usage des infrastructures. Certains architectes intègrent dans la configuration technologique un rapport au temps plus long de l'habitant participant avec l'infrastructure. Ils désamorcent ainsi le dysfonctionnement induit par l'objet qui a repris plus d'importance que l'habitant lui-même.

Le *stem* de l'équipe Candilis, Josic et Woods⁶⁶² qui rassemble les données temporelles et formelles de la flexibilité a un équivalent à la grande échelle, le *web*, qui intègre une participation de l'habitant durant l'usage :

« aujourd'hui l'espace est entier et la société universelle. Ces réalités doivent se refléter dans nos plans et dans nos bâtiments. [...] nous essayons d'établir des systèmes qui puissent réunir les activités entre elles et qui soient compréhensibles. [...] les systèmes ne se limiteront pas aux trois dimensions habituelles, ils auront également une dimension temps. Les systèmes seront suffisamment flexibles pour permettre leur extension et des transformations intérieures au cours de leur existence. Les systèmes resteront ouverts vers l'intérieur comme vers l'extérieur [...]. Nous avons le sentiment que le *web*, mot par lequel nous voulons exprimer l'idée du « *stem* » à un degré plus élevé, peut nous procurer un moyen d'approcher du but dans le cas des systèmes (...la flexibilité est garantie par l'uniformité

⁶⁶¹ LIGTELIJN, V., STRAUVEN, F., *op.cit.* p 193, il s'agit de la relecture du Manifeste de Doorn en 1954

⁶⁶² Shadrach WOODS, 1923-1973, américain, a suivi une formation d'ingénieur et de philosophe, il rejoint l'agence de Le Corbusier à Paris en 1948. Il y rencontre Georges Candilis et travaille sur l'Unité d'Habitation de Marseille. Il dirige ensuite la section ATBAT Afrique au Maroc où il travaille avec Candilis. Ils rentrent en France en 1954 et s'associent avec l'architecte Alexis Josic en 1956. Il participa aux discussions du Team Ten aux côtés des Smithson et conserva de bonnes relations avec G. De Carlo qui l'invite à la triennale de Milan en 1968. Il y développe L'urbanisme est l'affaire de tous- (*Urbanism is Everyone's bussiness*)

de l'intensité initiale des activités sur le « *web* », de telle sorte qu'il puisse être accroché en n'importe quel point, et qu'il puisse lui même s'accrocher aux systèmes plus importants à n'importe quel endroit »⁶⁶³

Shadrach Woods à Royaumont en 1962 évoque le *stem* avec un rapport au temps long qui englobe l'usage mais qui dès sa création est un dialogue avec les habitants. L'architecte ne peut ériger des ensembles planifiés *a priori* parce que dès que la première infrastructure est construite, elle influence l'environnement et donc les données de base qu'il a étudiées en sont changées. Il propose que :

« la cité soit considérée comme un organisme vivant et que cette structure soit « *open-ended* » et basée sur les possibilités d'un changement continu.[...]Nous essayons de construire dans une possibilité de changement et de croissance, dans le sens qu'au lieu de faire un schéma large et donc de le construire sur une période de temps, nous essayons de trouver une structure que vous pouvez commencer à construire et qui soit capable de s'adapter aux nouvelles conditions une fois construite et idéalement dans le futur qui soit aussi capable de se réadapter »⁶⁶⁴

Le rapport au milieu physique de la configuration technologique est renforcé par Woods, les points d'entrées dans les constructions linéaires du système ne sont pas systématiques mais établie sur le terrain. Ce qui implique de « *brief* » les gens et qu'ils participent : « tu dois travailler avec lui ou lui doit travailler avec toi. Je ne crois pas que c'est impossible, parce que ça arrive »⁶⁶⁵. La discussion autour de la présentation de Woods tend à redéfinir la position de l'architecte et l'implication qu'il a dans la forme et dans le système de la configuration technologique. L'architecte n'est pas seulement un technicien qui compose des structure mais il a un rapport important au terrain et laisse place à une figure de l'autre présente avant le débuta du projet et durant la vie du bâtiment.

⁶⁶³WOODS, Shadrach, « *Web* », *Le Carré Bleu*, N°3, 1962

⁶⁶⁴ SMITHSON, Alison (Ed.), *Team Ten Meetings (...)* op.cit. p 89

⁶⁶⁵ *Idem* p 92 « Je crois que ce que nous disons c'est que en donnant certaines conditions pour une bonne construction- des constructions qui servent leurs usage prévu aussi bien et aussi loin que vous puissiez les déterminer-vous augmentez les chances d'avoir une bonne construction. Mais c'est aussi loin que vous puissiez aller parce que vous ne pouvez imposer une bonne construction à quelqu'un »

La « structure à remplir », sans doute le *web* de Toulouse le Mirail⁶⁶⁶, évoquée lors de la réunion du Team Ten à Londres en 1969, par Georges Candilis a permis un contact avec des étudiants « révolutionnaires ». Il explicite son travail pour un centre de récréation dans le sud de la France avec un système de construction à compléter par les utilisateurs : « cela peut-être une contribution essentielle pour une plus large participation dans le processus de décision pour la construction de l'environnement humain »⁶⁶⁷. Néanmoins, la réalisation de Toulouse-le-Mirail n'en fait pas la « scène ouverte à toute manifestation et fonctionnant comme un lien pour la communauté habitante »⁶⁶⁸ projetée en théorie. Dans un ouvrage entièrement consacré à la réalisation du Mirail, pas une fois la participation directe n'est évoquée, c'est la « flexibilité » de la structure qui permet les expressions spontanées :

« les lieux de rencontre, la Rue-Centre, dégagés de toute circulation automobile, permettent toutes les activités urbaines; celles que l'on prévoit dès maintenant ou celles qui naîtront spontanément dans le futur [...] la rue pour les manifestations spontanées et les activités quotidiennes, la rue où on dit « salut! » La rue pour tous »[...] des volumes neutres modulés, simples et économiques qui peuvent recevoir des activités et des équipements imprévisibles [...] nous voulons éviter l'impersonnalité des bâtisses découlant d'une programmation froide des « spécialistes ». »⁶⁶⁹

Dans les années qui suivent, le rapport au temps long de la grammaire participative s'accroît. La flexibilité permet les adaptations dans le temps. De Carlo affirme sa conviction que la flexibilité est destinée à permettre le consensus continu. Il s'agit de ne pas figer un plan établi en participation mais de le prévoir pour qu'il soit évolutif⁶⁷⁰ :

« à Terni, la flexibilité de ces espaces a été, me semble-t-il, maximale. La qualité architecturale dépend largement de cette

⁶⁶⁶ Le concours est lancé en 1960 et la construction débute en 1964

⁶⁶⁷ BAKEMA, Jaap, « Rapport de la réunion que les membres du Team Ten a à Londres en 1969 », Fond Bakema, NAI, Rotterdam.

⁶⁶⁸ ROUILLARD, D., *op.cit.* p 72. S'y référer pour l'analyse architecturale du projet.

⁶⁶⁹ CANDILIS, G., JOSIC, A., WOODS, S., *Une décennie d'architecture et d'urbanisme*, Editions Eyrolles, Paris, 1968

⁶⁷⁰ DE CARLO, G., *Op.cit. Il pubblico dell'architettura* in BLUNDELL JONES, Peter, PETRESCU, Doina, TILL, Jeremy (Dir.), *Architecture & Participation*, Editeurs Spon Press, Londres, 2005

flexibilité, de cette capacité à laisser l'espace construit, ou délimité, à vivre d'autres vies que celle imaginée par son premier concepteur. »⁶⁷¹

C'est l'objectif du cluster des Smithson d'être une hiérarchie ouverte, « quand l'organisme urbain croît, l'image des parties conserve son identité et ses connections aux autres »⁶⁷² c'est un système diffus et non pyramidal (par contre, leur bâtiment-rue une fois construit n'évolue plus : « il se substitue progressivement aux bâtisses insalubres »⁶⁷³).

Le recyclage des matériaux ou la rénovation de l'existant montrent une posture écologique du rapport au milieu. Dans la configuration technologique la flexibilité dans le temps n'est pas envisagée au sens geddesien où la préservation et la rénovation des bâtiments a son importance. Dans les années cinquante, la grammaire participative de cette configuration a pour objet des bâtiments à construire et à concevoir. Dans les écrits d'Habraken le logement s'apparente à un objet de consommation, seule l'infrastructure est réutilisable. Le rapport au milieu est donc à nouveau distant, les hommes participants dominant le milieu. La figure de l'architecte technicien s'accroît, il a un ascendant aussi sur le milieu. La question du langage de l'architecture réalisée en participation (voir ci dessous) se pose avec d'autant plus d'acuité que l'architecture proposée est « ajoutée », construite en matériaux neufs. Certains comblent parfaitement ce manque en utilisant des matériaux standardisés dans une variété soigneusement étudiée pour déjouer la répétition (un écueil dans lequel tombe le *New Urbanism* américain de la fin du XXème siècle). D'autres travaillent l'infrastructure en une structure ouverte dont les remplissages sont modifiables indéfiniment.

La configuration technologique est aussi construite par Reyner Banham⁶⁷⁴, à la suite des Situationnistes, militants pour l'action directe. Il propose de planifier uniquement

⁶⁷¹ MASBOUNGI, Ariella, PAQUOT, Thierry, « Interview de Giancarlo De Carlo », Milan, mars 1997, publié sur le site de l'Institut d'Urbanisme de Paris, <http://urbanisme.univ-paris12.fr>

⁶⁷² ROUILLARD, D., *op.cit.* p 48

⁶⁷³ *Idem* p 49

⁶⁷⁴ Reyner BANHAM, 1922-1988, historien, critique et enseignant de l'architecture, son ouvrage *New Brutalism* m'intéresse dans l'indication donnée par son sous titre : *ethic or esthetic ?* définissent les deux voies de l'architecture, celle du langage ou celle du processus. Il écrit « *The City Scrambled egg* » et bien d'autres essais. Ses contributions à *Non Plan* intéressent particulièrement l'histoire de la participation.

une infrastructure d'installations utilisables par les citoyens (*an infrastructure of usable facilities*⁶⁷⁵), prévoir des locaux pour les associations est déjà trop directif. La posture éthique de l'architecte – artiste est déstabilisée, il est *designer* d'une infrastructure technologique mais est-il « responsable(s) de son apparence éventuelle? »⁶⁷⁶ Banham commente la configuration technologique notamment en regard du projet de Cedric Price⁶⁷⁷, *Fun Palace*, qui permet la libre expression des utilisateurs. Le projet commencé en 1960 est un « *hardware* », une architecture destinée à répondre à toutes les circonstances incertaines. La structure est un activateur social qui stimule la vie de tous les jours. Cedric Price comme les Smithson (ou Robert Venturi et Denise Scott Brown aux Etats-Unis) est fasciné par l'ordinaire. Il évoque son travail en termes de « coopération » et de « contrôle des utilisateurs sur leur environnement » dans un processus de *design* dans lequel le facteur temps et la flexibilité sont indispensables. L'architecture ne doit pas régler des problèmes, ce n'est pas son rôle, elle est trop lente pour cela. Sa seule raison d'être c'est de créer un dialogue continu avec l'autre. Il ajoute : « c'est comme cuisiner un repas, je ne cuisine que si quelqu'un veut manger ». Banham qualifie de « mégastructure rustique »⁶⁷⁸ *Byker Wall*, le projet de Ralph Erskine qui débute en 1968. Formellement, il y voit la suite du travail d'Erskine en Antarctique (le déploiement du mur protecteur se répète, le projet serpente sur le site tournant le dos à la voie rapide et ses nuisances). En l'assimilant à une infrastructure, Banham ne saisit pas l'échange de savoirs qui a lieu autour de *Byker Wall*, conçu avec une participation locale des citoyens. Le projet est développé par phase afin de pouvoir être amélioré par l'usage critique des premiers occupants. Banham émet un jugement sur l'esthétique de l'objet architectural sans tenir compte de l'objectif d'appropriation et de bien être des habitants⁶⁷⁹. Il montre deux objets qui résolvent la question esthétique différemment. La figure de l'autre participe à la vie de l'infrastructure, mais finalement dans cette configuration, c'est avec l'objet qu'elle

⁶⁷⁵ BANHAM, Reyner, « *The City as Scrambled Egg* », ?, 1959

⁶⁷⁶ BANHAM, Reyner, 1964 cité in MORTON, Pat (ed.) « *Psychogeography and the End of Planning . Reyner Banham's Los Angeles. The Architecture of Four Ecologies* » in *Pop Culture and Postwar American Taste*, Blackwell, Londres 2006

⁶⁷⁷ Cedric PRICE, 1934-, architecte anglais diplômé de la AA School, proche du groupe Archigram. Il y enseigne à partir de 1957. Il donne des cours également dans les universités américaines à partir de 1964.

⁶⁷⁸ BANHAM, R., « *Megastructure, urban future of the recent past* », Thames and Hudson, Londres, 1976, p 194

⁶⁷⁹ Voir le développement de la grammaire d'Erskine dans le chapitre 3.

dialogue et pas avec l'architecte. Sa posture de technicien induit une hiérarchie par rapport à la figure de l'autre. Une fois son travail technique achevé, l'architecte se retire. Il n'y a pas d'échange des savoirs puisque les sujets de la configuration se restreignent à ne pas empiéter sur le domaine de l'autre. La configuration se retire dans l'abstraction de l'objet plutôt que dans le processus de dialogue.

Aldo Van Eyck est conscient de ce que la configuration technologique résout d'une façon abstraite la question du dialogue entre les sujets, « comment construire sans participation directe? »⁶⁸⁰

« est ce que les architectes peuvent rencontrer la demande plurale de la société? Peuvent-ils substituer le manque actuel de vernaculaire et quand même construire une ville qui est réellement une ville? Un lieu vivable pour une multitude de gens? Le vernaculaire a été capable de faire face à une pluralité limitée autrefois. Comment les gens participent-ils à la construction de leur environnement immédiat sans concevoir une trame d'ensemble? Vous voyez quand on dit « cité » on implique les « gens », pas seulement la « population ». »⁶⁸¹

Christopher Alexander⁶⁸², présent lors des discussions du Team Ten à Royaumont tente une réponse, il replace d'abord l'idée de l'architecture « *nose to nose* » dans le contexte du nombre: il n'y aura jamais assez d'architectes pour les trois millions d'habitants de la planète, il propose un modèle de gestion basé sur des recherches mathématiques⁶⁸³. Ce jour là, il n'est pas question directement de participation des usagers (bien qu'il soit disposé à consulter la personne la plus apte à trancher une des questions auxquelles il ne peut pas répondre). Alexander a pour objectif de

⁶⁸⁰ Texte de 1962 « *The False Client and the Great Word 'No'* », publié dans *Forum*: « *Can it be built without those from whom it meant?* »

⁶⁸¹ VAN EYCK, Aldo, *The Child, the City and the Artist. An essay on architecture. The in between realm*, Sun, (1962), 2008, p124

⁶⁸² ALEXANDER, Christopher, 1936-, se forme à la fois aux mathématiques et à l'architecture aux Etats-Unis, il sort d'Harvard en 1963. *Notes on the Synthesis of Form* est à la base du développement de ce que Ch. Jencks appellera le design paramétrique. Il en tirera un ouvrage *A pattern Language*. Il met en application ses théories du *Pattern* notamment à Lima pour la planification de milliers d'habitations mais également sur le projet de l'Université d'Oregon (*The Oregon Experiment* (1975) (traduit en 1976, *Une expérience d'urbanisme démocratique*, Editions du Seuil, Paris) pour le développement duquel il utilisera son système paramétrique et aura recours à la participation des usagers.

⁶⁸³ Sa thèse qu'il publie en 1964, ALEXANDER, Christopher, *De la synthèse de la Forme, essai*, Edition anglaise Harvard university Press, (*Notes on the Synthesis of Form*, 1964), Dunod, Paris, 1971

servir la société avec un objet architectural « qui pouvait accepter les liens d'amitié multiples et extensibles, caractéristiques de notre époque (plutôt que les groupes d'amis fermés, hiérarchiques, caractéristiques d'une société fermée.) »⁶⁸⁴ Il est conscient que la ville n'est pas seulement un problème statistique mais un problème humain que la structure de la ville doit englober. Alexander élabore et combine des modèles abstraits pour accorder les besoins de l'utilisateur et la forme architecturale grâce à « une profonde et importante correspondance structurelle entre le schéma (*pattern*) d'un problème et le processus d'élaboration d'une forme physique qui répond à ce problème ». Le médium mathématique gère tous les éléments (sociaux, historiques, économiques, structurels,...), les informations détenues par les spécialistes. Le concepteur - le « fabricant de formes » - grâce au médium mathématique en obtient une écriture simple suivie d'une formalisation urbaine. La posture d'Alexander est écologique, le problème de conception repose sur l'adéquation entre la forme et son contexte dont les paramètres sont trop nombreux pour pouvoir être assimilés. Le modèle de l'organisme adapté à son milieu naturel montre que de la même façon, la forme urbaine est composée du fond humain qui définit les besoins et de l'environnement physique des sites disponibles. Il est favorable à la participation des habitants mais confronté au problème de leur nombre il propose un médium pour les gérer. Les hommes restent finalement une masse dont il assume la gestion :

« résultat, si, idéalement parlant, une forme devait refléter ou tenir compte de tous les faits connus pouvant avoir une incidence sur sa conception, dans la pratique, le concepteur moyen explore toute l'information qu'il rencontre, prends de temps à autre, s'il se heurte à des difficultés très spéciales, l'avis d'un consultant, et introduit cette information glanée à l'aventure dans des formes conçues pour le restant, dans " *l'artist's studio* " de son imagination. »⁶⁸⁵

La figure des l'architecte est technicienne, la multiplication des critères et des exigences fonctionnelles, ne lui permettent plus d'agir en artiste intuitif. Mais Alexander croit en la vertu de la gestion scientifique et la connotation négative de la systématique pour la création de la forme n'est pas plus dangereuse à son avis que

⁶⁸⁴ JENCKS, Charles, *Mouvements modernes en architecture (...)* op.cit. p 436

⁶⁸⁵ ALEXANDER, C., op.cit. p 3

l'irresponsable prétention au génie des concepteurs. La conception par tâtonnement peut être remplacée par une méthode. Alexander démonte tous les arguments de notre civilisation « consciente » et reconstruit un modèle basé sur l'observation des sociétés primitives - civilisations « naturelles » - donnent la perspicacité nécessaire pour résoudre le problème complexe de la ville. Sa posture est donc évolutionniste puisqu'il cherche dans le savoir traditionnel et adopte une réflexion permanente sur la forme et son adaptation dans le temps. Les formes primitives sont heureuses parce qu'elles sont l'aboutissement d'un processus d'adaptation graduel à leurs civilisations. Il montre la valeur de l'auto construction, celui qui habite modifie pas à pas les défauts de la forme. Mais le système démontre sa pauvreté quand il s'agit de créer une forme de zéro. La figure de l'autre autoconstructeur est un bon agent d'adaptation de la forme mêlée à la persistance de la tradition mais il n'est pas un créateur :

« étroitement associé à ce caractère d'immédiateté (*matériaux proches de lui*) est le fait que le propriétaire est son propre constructeur, que le fabricant de formes ne se contente pas de les faire mais qu'il y vit. Il y a aussi un constant perfectionnement de la forme de sa maison, si quelque chose doit changer il le fait tout de suite. »⁶⁸⁶

La perte de contact entre l'habitant et la forme est une des complexités qui doit être réglée dans la conception pour le grand nombre:

« l'œuvre de construction ne repose plus dans les mains des habitants : lorsqu'apparaissent les défauts, ils doivent être plusieurs fois expliqués et décrits avant que le spécialiste ne vienne les identifier et apporter quelque changement permanent. »⁶⁸⁷

Alexander tend à la résolution objective de la conception de la forme sur base d'un programme. Il expérimente son système au Pérou. Avec son équipe, ils conçoivent un système de construction bon marché de mousse de bambou et d'uréthane et ils y incorporent les exigences formelles traditionnelles telles que le mirador, et la *sala* sans être historicistes ou condescendants. En outre, les squatters pouvaient continuer à construire leurs propres maisons aussi bien que choisir leur type et leur

⁶⁸⁶ *Idem* p 41

⁶⁸⁷ *Ibidem.* p 46

emplacement⁶⁸⁸. Dans ses travaux ultérieurs comme à l'Université d'Oregon, il décline son système avec la participation des habitants et des étudiants.

Les superstructures ouvertes : l'objectif de mobilité

Alors que la mégastructure est vue par les participants à la démocratie de la rue comme le symbole presque parfait de l'oppression du capitalisme libéral⁶⁸⁹, du point de vue d'un de ses créateurs Y. Friedman,⁶⁹⁰ elle a un idéal opposé de liberté. Il construit une configuration structuraliste dans laquelle l'objet mégastructure est flexible, durable et a pour objectif d'offrir la liberté expressive à la figure de l'autre - elle est rigide mais les cellules à remplir sont innombrables. La mégastructure est « un urbanisme réfléchi à partir des désirs et des sensations de l'individu, la conception d'une ville interactive et l'introduction de l'informatique »⁶⁹¹.

La figure à laquelle la configuration structuraliste s'adresse est l'individu sur lequel se sont recentrés les architectes du Team Ten, « défini comme sujet culturel, vivant en communautés d'associations, puis consommateur, avant tout mobile et imprévisible »⁶⁹².

Le thème central du CIAM de 1956 est la « mobilité ». Au lieu d'étudier des « *mobile homes* », Friedman se propose d'investir les dimensions sociales de cette mobilité. Le concept d'architecture mobile qu'il propose concilie production de masse et habitat personnalisé par la fabrication industrielle d'éléments ordonnables à volonté par l'habitant lui-même. La mobilité interne de l'habitation et la liberté laissée aux initiatives individuelles conduisent Yona Friedman à rechercher les composants minimums de l'habitat : ce sont pour lui le lien sol-plafond et la circulation d'énergies

⁶⁸⁸ La description est issue de JENCKS, Charles, *op.cit.* pp 442-443

⁶⁸⁹ Voir à ce sujet ROUILLARD, D., *Superarchitecture (...) op.cit.*

⁶⁹⁰ Yona FRIEDMAN, 1923-, né à Budapest, il fait des études d'architecture à Haïfa, exerce en Hongrie puis se rend en France en 1957. En 1956, il participe au Xe CIAM (Congrès International d'Architecture Moderne) qui se tient à Dubrovnik la «ville spatiale» (1958) est le premier projet dans lequel il développe une mégastructure enjambant la ville existante. Dans la suite de sa carrière il se tournera vers l'autoconstruction et développera une série de manuel destinés aux habitants (voir ci après)

⁶⁹¹ Idem ROUILLARD *Superarchitecture (...) op.cit.* p 15

⁶⁹² *Ibidem* p 83

et de fluides. Appliqué à l'échelle de la ville, la notion d'architecture mobile engendre bientôt celui de ville spatiale⁶⁹³ (Figure 49).

Dans la configuration structurelle, la double échelle de la mégastructure assure d'une part avec « l'infrastructure du système primaire et stable » le rapport au milieu et de l'autre, « la microstructure de remplissage des unités mobiles »⁶⁹⁴ indique le rapport au temps: l'évolutivité. L'objectif de la configuration est la mobilité à travers l'objet mégastructure.

Quant au milieu, la mégastructure est « respectueuse » du contexte qu'elle enjambe et des habitants auxquels elle laisse toute liberté. Les mégastructures ne relèvent pas de la création d'un Habitat issu d'un processus organique, elles sont sans appartenance à la terre et ne surgissent pas de la spontanéité des hommes, « la puissance symbolique de la forme de la mégastructure supplante la représentation de l'habitant, devenu implicite dans le projet »⁶⁹⁵. C'est l'objet libérateur qui est la finalité.

L'architecte se met en retrait, il n'est plus un artiste et l'architecture de la mégastructure dessinée par Friedman est sans spécification :

« (...)pour favoriser l'écoute attentive de l'individu-confiant dans le succès remporté par des croquis au message simple. Il en maintiendra la facture, arguant qu'ils sont destinés aux habitants, aux enfants, abandonnant une conception formelle dont il croit avoir tout dit. »⁶⁹⁶

L'architecte échange son statut avec le citoyen qui a « découvert le pouvoir du consommateur - la liberté du choix - et retrouvé son rôle dans la cité, « l'auto planification ». »⁶⁹⁷ Il se contente d'offrir cette structure et de réapprendre à vivre à l'habitant « (...) Participez, exprimez vous, libérez votre moi artistique (...) »⁶⁹⁸ :

« l'infrastructure » [...] était inévitable... et elle l'est, car c'est la seule conclusion possible à la volonté d'émancipation de l'habitant, la seule conclusion possible à l'idée qu'une telle infrastructure ne

⁶⁹³ SANS, « Yona Friedman, une production récente », 21 02 2007, publié sur www.moca-lyon.org

⁶⁹⁴ *Ibidem* ROUILLARD p 90

⁶⁹⁵ *Ibidem* ROUILLARD p 90

⁶⁹⁶ ROUILLARD, D., *op.cit.* p 93

⁶⁹⁷ *Idem* p 99

⁶⁹⁸ *Ibidem* p 100

déterminerait pas trop le comportement arbitraire de chaque habitant »⁶⁹⁹ (Figure 50).

Le projet *Flatwriter* de 1970 illustre l'éventail des choix laissés à l'habitant :

«le Flatwriter est le premier simulateur architectural. En effet, il ne s'agit pas de réaliser concrètement le projet mais d'offrir à l'utilisateur de l'appareil l'illusion du processus architectural, depuis les premiers tâtonnements jusqu'à la vérification de la faisabilité technique et financière et à la visualisation du résultat. Le dispositif se compose d'une machine à écrire qui imprime des plans. Un clavier composé de 53 touches permet à l'utilisateur de sélectionner parmi un ensemble les formes de chaque pièce, les différentes associations possibles, la localisation de la cuisine, de la salle de bain et l'orientation du logement. Le nombre d'appartements concevables est de 24 millions. Après une première sélection, le choix est imprimé, avec en plus une évaluation du coût de la construction. Mais l'expérience ne s'arrête pas là. Par l'intermédiaire d'un second clavier, l'utilisateur peut vérifier son choix.

Le Flatwriter indique par exemple la fréquentation probable des différentes pièces à partir du mode de vie de l'utilisateur. Si le résultat semble en désaccord avec son mode de vie, il est possible pour l'utilisateur d'améliorer la première configuration. Enfin, après avoir déterminé la solution optimale le Flatwriter visualise sur un écran vidéo le plan de l'infrastructure dans laquelle vient s'insérer l'appartement. L'utilisateur peut alors définir l'emplacement exact de son appartement, sous le contrôle du Flatwriter qui vérifie les conditions d'accès, l'ensoleillement, l'air. Finalement le Flatwriter affiche l'emplacement final, et fournit un « diagramme d'effort » qui informe des conséquences du choix sur l'infrastructure, sur le voisinage.»⁷⁰⁰

⁶⁹⁹ FRIEDMAN, Yona, *Pour l'architecture scientifique (...)* op.cit. p 12

⁷⁰⁰ NANTOIS, F., « Processus architectural et technologies numériques », Rencontres d'architectures, IUFM Université Orléans-Tours, 27 mars 2004

Selon Yona Friedman, avec l'introduction d'un tel procédé, le choix architectural final n'appartient plus à la « machine » mais à l'individu qui l'emploie, comme s'il y avait un transfert de décision par l'intermédiaire du clavier. L'architecte friedmanien s'efface de plus en plus laissant l'habitant redevenir l'autoconstructeur d'alors⁷⁰¹. Tout son travail vise à émanciper l'habitant du patronage de l'architecte. C'est le problème du « grand nombre » qui justifie l'outil informatique et le repli technique de l'architecte, Friedman pense que si le concepteur est capable de trouver un certain nombre de solutions, il ne pourra certainement pas atteindre les millions de variantes que l'outil informatique peut calculer.

« autrefois, toutes les décisions architecturales étaient prises par le client lui-même. De nos jours, l'explosion démographique a conduit l'architecte à définir son utilisateur « moyen », un client-type, et c'est à partir de ce personnage parfaitement imaginaire que se fait tout son travail.

C'est de cette falsification que naît l'équivoque actuelle, car il est bien évident que ce mythique client-type sera le prétexte au subjectivisme le plus total en matière de création architecturale, et à l'abus de pouvoir de l'urbaniste, qui impose ses propres choix au client en fonction de son système de valeurs personnel (même si cela reste inavoué). »⁷⁰²

La mégastructure de Friedman est donc une architecture flexible, qu'il dit mobile et qui permet une auto planification concrète, ce qui suppose qu'il y a un utilisateur futur qui accepte le risque de ses propres erreurs dont il découvre les conséquences à l'usage. C'est ce qui sera formalisé dans le manifeste de 1960, du GEAM dont Friedman fait partie. Le Groupe d'Etude pour l'Architecture Mobile composé d'architectes de France, de Hollande, de Pologne, et d'Israël déclare que « les habitants doivent avoir l'opportunité d'adapter leurs habitations eux-mêmes aux besoins du moment »⁷⁰³. A cette fin, le GEAM propose des éléments préfabriqués interchangeables murs extérieurs, intérieurs, planchers et plafonds mobiles

⁷⁰¹Voir Chapitre 2.4

⁷⁰² Préface de SERS Philippe, pp 7-10 in FRIEDMAN Yona, *Pour l'architecture scientifique (...)* op.cit.

⁷⁰³ In CONRADS, U. (Ed.), *Programmes and manifestoes on 20th-century architecture (...)* op.cit. pp 166-168

Friedman est convaincu que l'outil informatique et la technologie peuvent résoudre le problème de la pauvreté et du manque de logement ainsi que de la liberté de l'habitant. Cette position évolue dans les années 1970 vers un retour au manuel.

Nikolaas Johannes Habraken⁷⁰⁴ développe une infrastructure informatisée avec le groupe de recherche SAR⁷⁰⁵. La solution semble adéquate pour répondre aux habitants en leur laissant décider d'une grande partie des aménagements de leurs logements. L'architecte est concepteur de la structure et a un rôle didactique pour former l'habitant à l'utilisation de la structure. Habraken publie en 1961 *Des supports et des hommes : la fin de la construction du logement de masse*. Il y fait une distinction majeure entre les supports et les unités détachables. Les uns sont rigides - l'infrastructure, responsabilité des autorités publiques et des architectes est faite pour durer - les autres sont flexibles, modifiables à court terme par les citoyens.

Il publie sa méthode⁷⁰⁶ : « Pour qui, pour quoi, réflexion à propos de l'habitat », dans *Forum*.⁷⁰⁷ Il présente sous forme de vignettes des symboles qui explicitent graphiquement le propos (les dessins schématiques sont proches du mode graphique utilisé par Y. Friedman pour communiquer à un large public, bien qu'ici la symbolisation les rende moins facilement compréhensibles, un apprentissage préalable du code utilisé est nécessaire). Les dessins sont accompagnés de photographies de personnes, d'enfants et de constructions :

«de plus en plus souvent, nous nous posons la question: comment obtenir avec des éléments industrialisés une très grande variété d'applications dans l'habitat?»

⁷⁰⁴ Nikolaas Johannes HABRAKEN, 1928-, architecte hollandais formé à l'école de Delft. Crée en 1964 le SAR (fondation pour la recherche architecturale) après avoir publié en 1961 *De dragers en de mensen : het einde van de massawoningbouw* (Des supports et des hommes : la fin de la construction du logement de masse), ouvrage dans lequel il plaide pour l'individualisation du logement, il n'aura de cesse de développer un système permettant aux habitants d'investir la structure de leur logement pour l'aménager librement.

⁷⁰⁵ *Stichting Architecten Research*: Fondation pour la recherche architecturale.

⁷⁰⁶ Dans la revue *Environnement* en mars 1970, le même article suit celui de Giancarlo De Carlo « l'architecture est-elle trop importante pour être laissée aux architectes? » Il s'agit en fait de la conférence donnée à Liège par De Carlo en octobre 1969. Ce texte dans les archives de De Carlo porte le titre « *Il pubblico dell'architettura* »

⁷⁰⁷ Décembre 1966, *Forum* dont Habraken est rédacteur entre 1964 et 1969. « Pour Qui, Pour Quoi: Réflexion a propos de l'Habitat », *Environnement No. 3*, Bruxelles, 1970. Il est traduit avant 1973 en espagnol, norvégien, italien, anglais... " *Supports, responsabilites et possibilites*", in Bruno Fortier, Ed., *L'Habitat comme Pratique*. Paris: Institut de l'Environnement, 1974.

Les images qui vont suivre, vont vous aider au départ de nos recherches à prendre conscience du problème.

On parle souvent de structure et de tout ce qu'on pourrait y inclure.

Qu'est-ce qu'une structure? Que peut-on y incorporer?

Quel est le rôle de l'habitant, quel est celui de l'architecte et, problème majeur: quel pourrait être le rôle d'une production industrielle?

Pourrait-on établir une relation entre habiter et produire d'une façon industrialisée? »⁷⁰⁸ (Figure 51)

Habraken se base sur la perte de l'intervention de l'individu causée par la prise en charge de la communauté. A l'inverse, dans les bidonvilles tout commence dans le domaine de l'individu. La communauté n'y est pas encore productive... La répartition entre intervention individuelle et collective dépend des architectes et des urbanistes :

« ne vous y trompez pas en croyant que l'uniformité de nos logements est la conséquence de l'industrialisation. Cette uniformité provient de l'élimination de l'individu (...) c'est un problème d'organisation, c'est la question de savoir quel peut-être le rôle de l'individu et surtout c'est le problème d'avoir la conviction que l'individu doit jouer un rôle »⁷⁰⁹.

Il étudie les types de relations entre l'homme et son habitat qui sont collectives et communautaires ou individuelles. Le camping ou les civilisations primitives construisant leurs maisons sont les modèles appelés pour illustrer la relation de l'individu avec son logement. Celle-ci disparaît au cours du temps, des intermédiaires (les corps de métier, les architectes...) et la construction massive de logement effacent la distinction entre l'individu et la communauté. La production industrialisée fournit ensuite des éléments que l'utilisateur peut placer où il veut :

« et ce n'est qu'à partir de là que peut renaître à nouveau une relation directe entre le produit et l'individu. »⁷¹⁰

L'industrie sert dans la construction pour la communauté et dans les produits d'utilisation pour l'individu, mais l'individu peut aussi travailler en relation directe:

⁷⁰⁸HABRAKEN, N.J., « Pour qui, pour quoi? Réflexion à propos de l'habitat », *op.cit.* p 61

⁷⁰⁹*Idem* p 63

⁷¹⁰*Ibidem* p 66

« (...) nous ne pouvons plus construire des habitations car un logement n'est pas un objet qui peut se faire pour d'autres. Habiter est un acte. (...) On peut construire tout ce qui peut-être employé collectivement dans le logement et on peut produire tout ce qu'on peut employer individuellement pour son logement. Les éléments dans le domaine collectif nous les appellerons les structures portantes. Les éléments du domaine individuel, nous les appellerons les éléments d'incorporation. (...) L'habitat ne naît qu'à ce point de rencontre de ses structures et de ses éléments d'incorporation. Les urbanistes et les architectes peuvent seulement créer des circonstances, parce qu'habiter est un acte. »⁷¹¹

Habraken ajoute un objectif moral à la configuration structuraliste, la relation directe entre l'utilisateur et les éléments d'incorporation le rendent responsable et lui permettent de s'identifier à son logement. Il est un des premiers à souligner que la participation entraîne l'appropriation. Cette dernière assure que la figure de l'autre poursuive son action sur l'environnement, le rapport au temps est allongé. Les structures apportent une dimension temporelle au problème du logement, en termes de générations, les éléments d'incorporation peuvent être renouvelés parce que « (...) Les modes s'usent, les techniques évoluent, nous ne voulons pas reprendre les vieilles affaires des parents; les opinions sont autres et on ne vit qu'une fois »⁷¹². C'est l'illustration d'une configuration qui valorise le processus comme objectif et pas l'objet fini : « *l'architecture ouverte* n'est pas une question de style et ne véhicule pas une image particulière. »⁷¹³

Le quartier Molenvliet construit à Papendrecht, près de Rotterdam en 1974 - Frans van der Werf en est l'architecte - est une des premières réalisations concrètes de la méthode. Il s'agit d'une commande de la commune et d'une société d'habitations. L'architecte en tire un livre dont le titre « *Open ontwerpen* » - « projet ouvert » - fait écho aux déclarations de Woods à propos de l'architecture « *open ended* ».

⁷¹¹ *Ibidem* p 67

⁷¹² *Ibidem* p 69

⁷¹³ HABRAKEN, J.N., « *Het ontwerp van het alledagse* », mars 2006 in *Bouwmeesters*, NAI éditeurs, Rotterdam, 200. C'est Habraken qui souligne. Traduction de « *open bouwen* » littéralement « la construction ouverte » et des expressions suivantes J.le Maire.

Habraken utilise en néerlandais *Het ontwerp van het alledagse*, littéralement « le projet de tous les jours » ou *The structure of the ordinary*, « la structure de l'ordinaire », mais le titre le plus explicite est sans doute celui « d'œuvre ouverte », que décerne Lucien Kroll à la méthode du SAR. Habraken propose sa méthode à tous les architectes qui souhaitent la mettre en pratique. Ses développements informatiques sont disponibles à condition d'échanger les résultats pour améliorer la technique. La figure de l'architecte solitaire s'efface derrière le travail d'un réseau de praticiens. Le credo d'Habraken le proclame encore aujourd'hui, coopérez: « évitez le style: laissez le aux critiques et aux historiens. Choisissez la méthode: c'est ce que vous partagez avec vos pairs.»⁷¹⁴

Lucien Kroll⁷¹⁵ en Belgique utilise le principe du SAR notamment pour la conception de la Mémée (maison médicale) en 1970, appelé par les étudiants de l'Université Catholique de Louvain qui s'implante à Bruxelles :

« ils ne me connaissaient pas; je n'ai aucune parenté avec l'Université Catholique de Louvain. Ils voulaient proposer leur architecte et, par hasard, ils ont été à La Cambre et ils ont demandé : « Qu'est ce qu'un architecte ? Et ceux qui font de la participation ? » Certains ont répondu : « Kroll, il fait ça ». J'ai donc été proposé aux autorités universitaires par les étudiants en médecine, j'allais dire contre les autorités, mais elles n'avaient rien contre, parce que j'étais l'alibi. La maison médicale, le cercle des étudiants en médecine, était puissante et manifestait courageusement. C'étaient des médecins, non pas révolutionnaires mais réformistes, donc beaucoup plus

⁷¹⁴ Publié sur le site <http://www.habraken.org/>

⁷¹⁵ Lucien KROLL, 1927-, Formation en architecture à la Cambre et à l'ISUA (Gaston Bardet). Il est un des membres fondateurs de l'Institut d'esthétique industrielle. Il travaille en Belgique, en Afrique et dans plusieurs pays d'Europe en participation avec les habitants depuis les années 1960. L'Atelier qu'il a fondé travaille plus dans « un but écologique qu'en poursuivant l'affirmation d'une architecture spécifique. Cela implique de refuser l'ingénieurat brutal (mais de faire le choix de composants constructifs intelligents), de refuser l'abstraction du design urbain et des schémas strictement commerciaux ou stupidement autoritaires, de refuser la monstruosité hors d'échelle. Il encourage la participation des habitants dans leurs propres projets architecturaux ou urbains. Cela aidant à échapper aux objets modernes autistiques et artificiels. AUAJ est occupé (souvent ailleurs, jamais en Belgique pourquoi ?) à des groupes de maisons sociales, à l'évidence toutes différents, à des bâtiments publics sans répétition idiote ou d'éléments identiques, choisissant quelques fois des éléments traditionnels qui invitent l'homme commun à se reconnaître dans leur image, etc. Et depuis 1981, AUAJ organise un programme de CAD destiné à permettre la diversité. » <http://homeusers.brutele.be/kroll/index.html>

dangereux, parce qu'ils posaient des questions réelles et il fallait leur répondre. L'université, assez honnêtement, disait ce qu'elle voulait faire et les étudiants disaient: oui, non, peut-être. L'administrateur général m'a convoqué pour me charger de la mission Woluwé-Saint-Lambert : J'ai aussitôt demandé où étaient les étudiants et nous ne nous sommes plus quitté pendant des années...⁷¹⁶ Par exemple, ils m'ont dit : « On doit commencer par la maison médicale qui doit être située là au milieu, parce que nous n'aurons pas la force de vivre en périphérie», je croyais l'inverse. Je ne leur ai pas demandé de dessiner, mais j'ai interprété leur affaire. Je leur ai toujours montré ce qu'on proposait et obtenu, pas leur bénédiction, mais d'en discuter avec eux s'il y avait des objections, leurs intentions. On a eu un nombre incroyable de réunions. Avec l'approbation de l'administration de l'UCL. De temps en temps un représentant de l'UCL apparaissait dans les réunions, mais c'était rare et il ne valait mieux pas. À Gennevilliers aussi, j'avais déconseillé à l'adjoint au maire d'assister aux réunions : Qu'il vienne quand c'est fini car son autorité, dont il ne peut se débarrasser, gèle les initiatives. »⁷¹⁷

L'*open building* d'Habraken s'applique en particulier aux grands projets dont on ne connaît pas les futurs habitants. L'architecture réalisée permet qu'ils la fassent évoluer au cours du temps :

« avec Habraken on considérait la différenciation de vieillissement du bâtiment par rapport aux gens. Les infrastructures ça doit durer quatre cents ans. C'est un minimum pour l'énergie dépensée. Ce qui est relativement mobile, comme les cloisons changent tous les 25 ans dans nos pays ; et ailleurs c'est parfois encore plus rapide. Le mode de vie change et le bâtiment doit être démontable sans devoir être démoli. C'est ça l'*Open Building System*. Quand on démolit les

⁷¹⁶ KROLL, Lucien, « Gare de métro "Alma", Quartier des Facultés Médicales UCL, Bruxelles », in *l'Architecture d'Aujourd'hui*, n° 217, octobre 1981

⁷¹⁷ Le MAIRE, Judith, LUND, Irène, « Le psychodrame, les langues de chats et l'amaryllis... Interview de Lucien Kroll, juin 2004 », p 142 in « De la participation urbaine. La place Flagey », *Les cahiers de la Cambre Architecture nouvelle série n°3*, La Cambre et La Lettre Volée, Bruxelles, 2005. Voir Annexe.

choses c'est parce que c'est trop raide et que l'on ne peut plus rien y faire!

Aujourd'hui il y a une grande masse de gens qui essaient de faire ça. L'idée c'est que, si tout doit être à ce point mobile, la décision ne revient pas uniquement à l'architecte: l'habitant peut aussi décider de la confection des plans. L'architecte doit lui fournir plusieurs possibilités. Et au cours de la vie du bâtiment, le logement doit pouvoir changer sans que le reste en pâtisse et tout doit être coordonné. Ca n'empêche pas du tout de faire de la terre sèche à l'intérieur ou de faire des choses continues ou de l'artisanal etc. Il faut que ce qui doit être modulé le soit et pour le reste, on le fait comme il le veut, à la condition que l'avenir soit assuré. Dans notre projet à Dordrecht on est confronté à des problèmes réels qu'on est obligé de construire et ça se construit. Donc, on n'est pas des romantiques ni des théoriciens. »⁷¹⁸

Kroll suit l'enseignement de l'ISUA à Bruxelles où il est sensibilisé aux théories geddesiennes et aux applications pratiques de Bardet. A la configuration humaniste basée sur la polyphonie pour éviter la monotonie - des équipes pluridisciplinaires avec des décideurs changeants - il ajoute l'utilisation du médium de la configuration structuraliste notamment l'informatique et *l'Open building* d'Habraken. Il relativise l'aspect monotone de l'industrialisation des éléments de la construction:

« les ordinateurs pourtant ne font qu'obéir. (Qu'ils) permettront ensuite de réintroduire une complexité parallèle aux gestes vivants d'une société. (...) Lorsqu'une première rationalisation industrielle consiste inmanquablement à appauvrir le vocabulaire, il faut passer aussitôt à une deuxième phase plus complexe et plus civilisée. »⁷¹⁹

L'enrichissement a lieu si les architectes s'inquiètent de faire participer « une certaine masse d'individus aux décisions conscientes de leur environnement. »⁷²⁰ Son bureau se nomme toujours « Atelier d'Architecture, d'Urbanisme et d'Informatique », les projets récents de Dordrecht ou celui de Zilvervloot sont gérés à l'aide de

⁷¹⁸ *Idem*

⁷¹⁹ KROLL, Lucien, « informatique contre architecture », *Neuf*, n°12, janvier-février 1968. Dans les articles écrits dans les années 1990, L. Kroll assure encore que l'informatique est là pour aider la complexité au lieu de la mécaniser encore.

⁷²⁰ *Idem*

modélisations informatisées. Les multiples critères techniques et les souhaits des habitants sont gérés par des logiciels, pourtant la figure de l'architecte est toujours présente pour rencontrer les futurs habitants, pour organiser avec les riverains des projets la programmation des lieux et leur architecture. Le travail en maquette est privilégié. La participation des habitants porte aussi sur les décisions esthétiques et les choix de matériaux.

Bien d'autres vont utiliser les principes du SAR comme medium de la grammaire participative, notamment l'architecte belge Willy Van der Meeren⁷²¹, qui étudie également à la Cambre, pratique une « architecture de la pauvreté » basée sur une logique constructive.⁷²² L'architecte portugais Alvaro Siza dans certains des projets qu'il développe en 1974 parle aussi d'architecture ouverte, c'est le rapport à un temps continu qui l'intéresse dans la configuration structuraliste : « le projet n'était jamais une chose finie, la construction était le fruit du contact de la population avec les formes en construction, et ceci est très important, ceci a changé les opinions »⁷²³. Les autres développeurs de mégastructures, comme les métabolistes japonais, ne semblent pas avoir la volonté de faire participer l'habitant à l'évolution des infrastructures qu'ils proposent. Dans les écrits et les réalisations de Friedman, d'Habraken ou de Kroll, l'objectif humaniste est affirmé, le statut de l'architecte est équilibré avec celui de la figure de l'autre. Le contexte de la configuration structuraliste des années soixante et soixante dix que le sociologue américain Daniel Bell décrit en parlant d'une « esthétisation de la vie quotidienne ». Les valeurs

⁷²¹ Willy VAN DER MEEREN, 1923- 2002, architecte belge, formé à la Cambre, membre de la section belge des CIAM.

⁷²² Il mène avec Léon Palm (1922-1992) une expérience d'industrialisation de l'habitat unique en Belgique (« Chacun sa maison » (*Ieder zijn huis*) à Bruxelles (Evere) entre 1954 et 1960). Il est membre de la section belge des CIAM et assiste au congrès de 1959 lors duquel il présente ses maisons préfabriquées. Il reste en contact avec le Team Ten, notamment avec J. Bakema, auquel il envoie des photos des maisons CECA réalisées. Il est ensuite le porte parole de la construction personnalisée de logements de masse. DE KOONING, Mils, *Willy Van der Meeren, Laat XXe Eeuws Genootschap*, non daté, p 79. Il ne bénéficiera jamais des commandes lui permettant de mettre en pratique ses hypothèses sur le grand nombre.

⁷²³ ROUSSELOT, Christine, BEAUDOIN, Laurent, « Entretien avec Alvaro Siza du 8 septembre 1977 à Porto », *AMC*, N°44, 1978, pp 33-41. Siza en 1955 s'associe avec F. Tavora, son professeur avec qui il travaille pendant 3 ans. Tavora assiste au CIAM de Dubrovnik et sera le créateur du SAAL qui a influencé toute une génération d'architectes portugais qui mirent en pratique une participation avec la population pour la reconstruction des quartiers de Porto à partir de 1974. La révolution portugaise provoque une remise en question idéologique du droit au logement de laquelle découlent ces expériences participatives. Siza quittera tout à fait ces opérations qu'il dénonce « Erigé en méthode ce qui fut d'abord un mouvement participatif, dégénère en alibi commode, modérateur aliénant, réticence à plonger dans la reformulation du désir- le nôtre et celui des autres. »

associées à la figure de l'architecte créateur de génie, sont accessibles à la figure de l'autre : « authenticité, créativité, inventivité, spontanéité, expressivité »⁷²⁴.

⁷²⁴ GENARD, Jean-Louis, « L'idéologie de la créativité et ses contradictions », pp 21-29 in *Enjeux de la créativité, réflexions et perspectives*, Ministère le Communauté française, Direction générale de la Culture, Bruxelles, 2003

CHAPITRE 2. PROCESSUS ET ECHANGES DE SAVOIRS DE LA GRAMMAIRE PARTICIPATIVE

Les configurations de la grammaire participative montrent divers modes d'échange des savoirs entre les figures. Les préciser clarifie les objectifs de la configuration et les rôles de chacun. L'impact sur l'objet architectural ou urbain qui résulte de la grammaire participative est alors cerné. Dans certaines configurations l'architecte récolte simplement des données, les architectes augmentent leur savoir déterminant à l'aide de médiums, des enquêtes, des grilles d'informations. La dernière colonne de la grille projetée par l'ASCORAL fin 1947 pour y inscrire les réactions du public à l'architecture moderne n'apparaît finalement pas. Le médium est donc uniquement un recueil des informations de l'enquête, de la réception que font les architectes de l'architecture vernaculaire et du mode de vie des usagers. Le Corbusier et Patrick Geddes instituent tous deux la grille comme un outil de « monographie » d'une ville ou d'un village, d'une maison familiale aussi bien que d'une nation : « cette grille est un instrument pour penser [...] il y a l'environnement d'une cuisine, et l'environnement d'un continent. »⁷²⁵ (Le Corbusier réutilise le terme « machine à penser » peut-être en référence aux « *Thinking-Machines* » de Patrick Geddes ou en une déclinaison de sa « machine à habiter »⁷²⁶). Les grilles présentées au CIAM d'Aix sont composées de médiums de la configuration synergique geddesienne: des photographies du quotidien urbain et des architectures spontanées, en regard de propositions architecturales modernes, le tout agrémenté de textes d'analyses. Geddes n'est pas le premier à faire un reportage photographique de la ville lors de son étude d'Edimbourg dans les années 1890, mais il a l'idée originale de prendre spécifiquement ces images comme base pour formuler des propositions de design architectural et urbanistique (Figure 52).

Les membres des CIAM et la jeune génération, sans délaisser l'analyse régionale pour élaborer le projet d'architecture, se tournent également vers l'analyse des faits

⁷²⁵ Le Corbusier cité par Welter, ce dernier introduit son article par la phrase de Peter Smithson « derrière tout cela...un écho de Patrick Geddes » et il rapporte ensuite le slogan de l'architecte: « glisser vers le spécifique » (*shift to the specific*), WELTER, Volker, "Talking squares- Grids and Grilles as architectural analytical and communicative tools", 2005, p 185

⁷²⁶ Sert publie « *From Architecture to city Planning* » dans un ouvrage consacré à Le Corbusier (PAPADAKI, Stamo, *Le Corbusier, Architect, Painter, Writer*, New York, 1948) dans lequel il évoque le travail de Geddes. On peut donc penser que Le Corbusier a connaissance des Machines à penser.

particuliers. Ils s'intéressent à l'architecture traditionnelle et sont à l'écoute du savoir de l'autoconstructeur d'autres régions que l'Europe ou les Etats-Unis, sans les traiter suivant les standards européens⁷²⁷. Par exemple, les Smithson explorent avec soin les menus faits de la vie quotidienne, ce que la société aime. Ils sont membres comme Reyner Banham ou Nigel Henderson de *l'Independant Group* dont l'intérêt est de déchiffrer l'impact de la culture populaire sur la vie de tous les jours⁷²⁸. Mais ce matériel reste une inspiration à utiliser, leur architecture n'est pas composée d'éléments appartenant à la culture populaire au sens d'un collage et ils n'envisagent pas figure de l'autre qui participe. Le travail des Smithson est publié dans un ouvrage de 1970 qui traite de cette « banalité »⁷²⁹. Ils se réfèrent au concept du *as found* (l'objet trouvé ou le déjà là) qui envisage la création comme un processus, consistant à « « recueillir » d'abord les fragments du réel, les « réinterpréter » ensuite (ou les détourner) avant de les assembler entre eux ou les combiner avec d'autres choses.»⁷³⁰

Certaines configurations vont plus loin que l'enquête et proposent de mettre au point « une technique-du-travailler-ensemble dans laquelle chacun prête attention à l'autre et à l'ensemble dans la mesure où il en est capable»⁷³¹. Dans un premier temps, avant l'éclatement au CIAM d'Otterlo, la participation envisagée est toujours la constitution d'une équipe pluridisciplinaire de spécialistes, mais pas encore la participation des individus. JM Richards, Bakema et Van den Broeck, ainsi qu'Aldo Van Eyck ou encore André Bloc assistent à une réunion préparatoire à la rencontre de septembre 1956 à Otterlo. Il y est mentionné le thème : « l'intégration de l'art dans la vie moderne ». Les participants à la réunion constatent que l'architecte a trop peu de contact avec le public dont il ne connaît les inspirations que par l'intermédiaire de la personne qui fait la commande. Très souvent ils ne se comprennent pas parce que

⁷²⁷ Lors du CIAM d'Hoddeson en 1951, les travaux du groupe GAMMA sont consacrés au Maroc, d'autres concernent Chimbotte.

⁷²⁸ «C'est bien dans ces projets de maisons que se révèle au mieux l'attention que portent Alison et Peter Smithson à « l'ordinaire » et à la « vie quotidienne » d'une part et d'autre part la spécificité de leur recherche sur ce qu'ils nomment « l'art de l'habitation : la manière dont les gens utilisent, occupent et s'approprient leurs maisons. » BLAIN, Catherine, « L'art de l'habitation, les maisons de Alison et Peter Smithson », *AMC*, n°144, juin-juillet 2004, pp 88-93

⁷²⁹ *Ordinariness and light, urban theories 1952-60 and their application in a building project, 1963-1970, op.cit.*. Le vide chargé: architecture, routine et lumière. L'ouvrage est issu de leurs recherches des années cinquante auxquelles ils disent n'avoir rien changé

⁷³⁰ VAN DEN HEUVEL, Dirk, RISSELADA, Max, *Alison et Peter Smithson .From the house of the future to a house of today*, 010 publishers, Rotterdam 2004, p 89

⁷³¹ VAN DEN HEUVEL, Dirk, RISSELADA, Max p 3

leurs conceptions spatiales et esthétiques diffèrent. Ils décident donc d'inviter des artistes, des industriels pour ne pas limiter le groupe à des connaisseurs et des adeptes. Il s'agit de faire participer l'architecte à l'élaboration du programme de construction: à cette phase il ne s'agit ni de problèmes fonctionnels ni esthétiques mais d'établir un contact entre l'architecte et le public. « Beaucoup est encore à faire en ce domaine »⁷³² est leur conclusion.

Le développement de l'éducation populaire à l'architecture et à l'urbanisme retient l'attention dans plusieurs configurations de la grammaire participative⁷³³. L'apprentissage préoccupe déjà Blondel ou Viollet le Duc et constitue le fond de la question posée lors du CIAM de 1947, est ce que l'homme commun va avoir le sentiment de participer si le langage de l'architecture moderne lui semble incompréhensible ? Dans *Les trois établissements humains* de l'ASCORAL, une large place est faite à l'école rurale, « l'outil préparateur »⁷³⁴, qui est l'équipement indispensable pour que l'ouvrier augmente ses qualifications professionnelles mais également aux fins d'acquérir humanisme et civisme :

« choses attachées à sa raison d'être [...] Quittant sa solitude, le paysan aura trouvé dans les institutions neuves du centre coopératif, l'alimentation intellectuelle, technique et civique »⁷³⁵

La figure de l'architecte adopte une posture didactique. Il enseigne une méthode à la figure de l'autre, l'utilisation d'une infrastructure, un langage ou des techniques...En dispensant des cours ou en éditant des manuels. L'objectif est l'acquisition du savoir déterminant par l'habitant pour qu'il participe directement. Le « savoir penser » assure l'action de la figure dans l'autre dans le processus participatif est fondé sur l'éducation populaire et permanente. L'apprentissage permet à l'homme de s'ériger en citoyen et d'agir ensuite. D'autre part, le partage des connaissances est le gage d'une cohabitation harmonieuse d'individus différents. Alors que certains membres du Team Ten se refusent à éduquer l'habitant - « nous ne sommes pas des

⁷³² « Rapport succinct de la réunion tenue au musée Kröller Muller à Otterlo le 10 et 11 octobre 1955 », NAI fond Bakema, boîte g 9 à 21 BAKE0153, g9

⁷³³ L'enseignement destiné aux architectes est traité dans le chapitre 3

⁷³⁴ LE CORBUSIER, *Les trois établissements humains (...) op.cit.* P 64

⁷³⁵ *Idem* p 57

réformateurs sociaux... »⁷³⁶ - d'autres architectes proposent des médiums pour la formation continuée des habitants et revendiquent leur libre accès à l'information.

Les termes de 'participation' et d'animation sociale' sont ceux de l'éducation populaire. Les architectes donnent également place à une figure de l'autre spontanée et agissante dont ils observent l'expression sur l'environnement dans une configuration de participation indirecte

2.1 Objets et sujets didactiques : espaces verts et jeux d'enfants

La culture du sol comme médium de la grammaire participative est valorisée déjà par Kropotkine, cité par Bardet, « chaque individu se livrant à la fois au travail de la terre et à un art industriel quelconque, chacun combinant des notions scientifiques avec la connaissance d'un métier manuel.»⁷³⁷ L'anarchiste indique l'avantage de l'exploitation des jardins par les habitants pour produire des matières indispensables à l'échelle du quartier, il insiste sur la nécessité de produire soi-même, «que chaque homme et chaque femme passent une partie de leur vie en travail manuel à l'air libre». Lavedan cite Le Play qui défend « comme essentielle à la bonne santé morale d'un atelier la culture d'un potager avec un petit élevage. »⁷³⁸ Les activités simples de jardinage et d'embellissement de l'environnement sont la manifestation d'une figure de l'autre active, qui s'approprie son environnement et donc l'entretien, en prend la responsabilité. Geddes relève la réflexion intérieure qui a lieu lors d'une action sur l'environnement, ne serait-ce qu'en repiquant des fleurs. Dans la revue belge *La Maison* un long article est consacré aux « parcs-coins de terre » en 1947⁷³⁹. L'auteur attribue l'invention du « coin de terre » à Joseph Goemare « bienfaiteur du

⁷³⁶ ROUILLARD, D., *Superarchitecture (...) op.cit.* p 100

⁷³⁷ KROPOTKINE, « champs, usines, ateliers » 1898 cité dans BARDET, GASTON, « la dernière chance: l'organisation polyphonique », *L'habitation*, n°3, Bruxelles, mars 1950

⁷³⁸ Cite par LAVEDAN, Pierre, *Histoire de l'Urbanisme. Epoque contemporaine*, M. Laurens Editeur, Paris, 1952, p 137. Dans le chapitre consacré à la cité-jardin, Lavedan donne comme fondement à la théorie des cités-jardin d'une part la valeur morale du travail agricole et de l'autre l'idée sentimentale de l'amour de la nature

⁷³⁹ JURDANT, René, « Un nouveau problème d'urbanisme. Les parcs-coins de terre », *La Maison*, Bruxelles, 1947

peuple » qui en fait une forme d'assistance aux familles pauvres en 1896 (Goemare fonde également l'Internationale verte)⁷⁴⁰. Ravitaillement, instrument d'éducation de la jeunesse des classes populaires, l'évolution du coin de terre est comparable à l'évolution de la société. Le coin de terre joue un rôle dans l'urbanisation des grands centres pour le loisir des travailleurs. Il ne s'agit, dans l'urbanisme d'après guerre, que d'un coin de terre comme complément de ressources mais qui se mue aussi en complément du bon logis :

« (c'est) le haut lieu de la cité nouvelle où l'homme et la famille retrouveront le contact avec la vie, où ils corrigeront les inconvénients de la société mécaniste: bruit, trépidation, séjour dans des locaux aérés, éclairés et chauffés artificiellement. C'est le sanctuaire où l'homme récupèrera une personnalité, où il redeviendra maître de lui-même, maître de sa vie. C'est l'endroit où il acquerra la plénitude de ses aspirations culturelles, où il pratiquera progressivement les disciplines de l'esprit: observation, étude, enquête médiation ».⁷⁴¹

S'il n'avait été inventé en 1896, les urbanistes de 1946 l'auraient inventé⁷⁴²... Le coin de terre décrit ici n'est pas une enclave prélevée sur un terrain en friche un élément d'urbanisme, « incorporé dans une cité urbaniste, c'est le PARC COIN DE TERRE appartenant en pleine propriété à la ligue locale »⁷⁴³ et dont les allées sont accessibles au public jouté d'une plaine de jeux réservée aux enfants. Nos urbanistes, poursuit l'auteur, à la suite de Le Corbusier, ou Bardet, se soucient de faire vivre l'homme dans un cadre de vraie nature. Les photographies publiées sans légendes (à l'exception d'un exemple de Stockholm) rappellent les prises de vue illustrant *Cities in Evolution* de Geddes ou les ouvrages de Mumford. Les objets plus structurés de la grammaire participative, l'espace vert et l'espace public en général, ont aussi une fonction de loisir. Lewis Mumford accorde une place importante au

⁷⁴⁰ Pierre Lavedan cite dans *l'Histoire de l'Urbanisme* l'abbé LEMIRE, 1853-1928, qui fonde la Ligue du coin de Terre et du Foyer à Hazebrouck, village du nord de la France. En 1926 elle devint l'Office International du Coin de Terre et des Jardins Ouvriers qui organise des congrès jusqu'en 1937. Après guerre, l'Office constata combien les jardins avaient été indispensable pour sauver les foyers de la famine.

⁷⁴¹ JURDANT, René *Idem*

⁷⁴² Il semble que ce soit tenu un Congrès International du Coin de Terre à Poznan en 1935 dans la banlieue de cette ville polonaise, les congressistes ont visité de nombreux « coins de terre week-end ».

⁷⁴³ JURDANT, René, *op.cit.*, c'est lui qui typographie en majuscules.

développement des parcs, déjà dans son rapport sur Honolulu de 1938, un chapitre est consacré à la « Conception et fonction des plaines de jeux de voisinage ».⁷⁴⁴ La plaine de jeux est un des éléments de l'unité de quartier américaine. Comme l'école, elle est accessible à pied de n'importe quel endroit du quartier, elle est aussi un lieu de rassemblement pour des activités de la vie de la communauté.⁷⁴⁵

C'est l'idée défendue par Jaap Bakema lors du CIAM 8 à Hoddeson, dans son exposé intitulé « Relation entre les hommes et les choses », il décrit le *Core* comme moment et pas comme lieu: quand la conscience s'éveille à la plénitude de la vie au moyen de l'action coopérative. Bakema constate le manque de *Core* dans notre société alors qu'il y en avait une expression claire dans les villes hollandaises du moyen âge. Un équilibre entre les choses et les hommes existe alors, il a été détruit par la mécanisation : les choses ont pris plus d'importance que les relations entre les hommes. Dans la ville elle-même il n'y a plus d'expression claire de la valeur de ces relations, mais les gens en ont réalisé l'importance et pour les conscientiser, ils prennent part à des activités. Le CIAM doit stimuler cette possibilité par l'urbanisme, l'architecture, la sculpture et la peinture. Les dessins présentés par Bakema montrent une unité de vie de cinq cents habitants dans laquelle toutes sortes de familles peuvent trouver place, au sein de bâtiments variés. Les auteurs du projet croient que l'activité peut-être une approche directe de la vie, c'est pourquoi ils l'ont traduite en termes d'urbanisme en ménageant dans chaque unité un espace pour jardiner et pour d'autres formes d'activités.

La problématique de la grammaire participative s'élargit à l'espace public et au mode de vie de l'habitant et ne se focalise plus uniquement sur l'habitation et sa vétusté. Les objets, tels les espaces de loisir sont des lieux pour l'expression de la communauté et ils ont une dimension didactique par la transmission du savoir réflexif à l'architecte. En effet, ce dernier apprend de l'utilisation des espaces par un

⁷⁴⁴ « *design and function of neighbourhood playgrounds* » in *City Development, Studies in Disintegration and Renewal*, Harcourt, Brace and Company, New York (première édition, rassemble des essais écrits de 1922 à 1945), 1945, pp 126-130

⁷⁴⁵ On a noté plus haut la tentative d'implication des habitants par des activités de jardinage prévues dans le projet américain de *Channel Heights*... Mumford en faisant l'analyse du plan pour la reconstruction de Londres de 1943, rappelle que c'est l'étude de Geddes sur les parcs et jardins de Londres qui l'a inspiré. Ce relevé des espaces verts est une technique aussi utilisée notamment lors du congrès de Royaumont en 1962: le travail que présente Peter Smithson est une enquête préliminaire sur Londres. Elle consiste à repérer dans la ville les espaces verts. Ces espaces calmes, qui sont aussi des hôpitaux ou des écoles, les chemins piétonniers et plantés d'arbres, sont pour lui l'indice d'un déplacement lent qui lui permet de tracer un réseau qui peut être donné aux autorités comme indication lors de la restructuration des quartiers. Il les nomme aussi des 'connections vertes'.

nouveau sujet de la grammaire participative : l'enfant. Son appropriation de l'espace est faite de spontanéité, d'imagination et d'authenticité. Autant de qualités perdues dans le monde des adultes tenus à l'écart de tout processus créatif et de toute intervention sur leur environnement bâti. Déjà au début du XIX^{ème} siècle, la créativité enfantine, fascinante de spontanéité, s'oppose au modèle créatif convenu dispensé par les Académies. La démocratisation de la figure du génie⁷⁴⁶, l'artiste ou l'architecte s'étend au reste de la société du XX^{ème} siècle avec une apogée dans les années 1960, en même temps que la figure de l'enfant prend de l'importance. Alors que la couverture de *Cities in evolution* illustre l'estime de Geddes pour les enfants, photographiés dans un espace vert, il faut attendre la publication du CIAM 8 quarante ans plus tard par Rogers, Sert et Tyrwhitt pour voir des images habitées et des centres urbains envahis par les citoyens. Sert en fait la demande explicite: « les illustrations pour le livre devraient montrer des *gens*, partout où c'est possible »⁷⁴⁷. Les planches présentées par des membres des congrès revenant d'Afrique du Nord, au CIAM d'Aix en 1953, montrent des habitants réels qui envahissent les dessins et les photographies d'architecture⁷⁴⁸. L'importance du sujet pour Aldo Van Eyck, dans l'orphelinat ou dans les plaines de jeux d'Amsterdam, est issu sans doute de la même valorisation de la spontanéité et de l'inventivité des enfants qui sont les derniers individus à n'être pas bridés dans leur participation à l'architecture. Il produit des photos d'enfants lors de son exposé du CIAM 10 et également au congrès d'Otterlo, ils envahissent le milieu bâti de leur mouvement, de la même manière que les petits anglais des Smithson, saisis par le photographe sont les occupants de l'espace urbain: ils sont des participants actifs de la ville et les architectes leur reconnaissent ce droit⁷⁴⁹(Figure 53).

⁷⁴⁶ GENARD, Jean-Louis, « L'idéologie de la créativité et ses contradictions », pp 21-29 in *Enjeux de la créativité, réflexions et perspectives*, Ministère le Communauté française, Direction générale de la Culture, Bruxelles, 2003

⁷⁴⁷ J.L. SERT, lettre à Jaqueline Tyrwhitt, 1er août 1951, in *Sert*, p 161. Il précise dans le même courrier que l'ouvrage doit être attractif, une jaquette qui ne soit pas abstraite, un appel populaire. C'est la même raison pour laquelle il décide que le livre doit s'appeler le « cœur » de la ville et pas le « cœr » qui est incompréhensible et impopulaire.

⁷⁴⁸ Les projets de Le Corbusier sont néanmoins habités par des athlètes au physique idéal qui répondent à l'image d'un homme standard, bien peu réel.

⁷⁴⁹ Pour une analyse de ces images d'enfants notamment, consulter le chapitre intitulé « la ville relationnelle » ROUILLARD, Dominique, *Superarchitecture (...) op.cit.*

Déjà dans divers articles des années 1950, Van Eyck développe une analyse de la place de l'enfant dans la ville, qui abouti à la publication d'un ouvrage *The child, the city and the artist* en 1962⁷⁵⁰. Au début de son activité d'architecte il est impliqué dans un projet de la municipalité d'Amsterdam. De nombreux jardins existent mais ils sont réalisés et gérés par une association qui en réserve l'accès aux enfants de ses membres. La municipalité décide en 1947 la réalisation de plaines publiques, à raison d'une par quartier. Van Eyck livre un premier travail d'une grande simplicité qui sera plébiscité par la population. Les formes primaires des équipements de jeu laissent une liberté totale d'utilisation, le langage simple utilisé par Van Eyck est destiné à être compris et utilisé par tous. Il réalise en trente ans plus de sept cents plaines de jeux qui créent un réseau dans la ville et injectent une nouvelle forme de vie (à l'inverse des plaines de jeu fermées qui isolent les enfants de la scène de la vie urbaine⁷⁵¹.) L'objectif est d'ouvrir les chancres urbains à l'occupation des enfants et permettre ainsi leur rencontre et leur invention active d'usages autour des formes de la ville que les adultes ne perçoivent pas. Les enfants participent alors que les adultes sont passifs (Figure 54) :

« Le citoyen a abandonné son identité
Il est devenu un observateur plutôt qu'un participant,
Une âme isolée parmi des milliers d'âmes isolées.
Mais l'enfant se retire de ce paradoxe.
Contre toute attente, il découvre son identité [...] »⁷⁵²

La configuration directe est créée par la figure de l'autre et pas forcément sur l'invitation de l'architecte à participer. La disparition de la figure de l'architecte en fait une configuration où la figure de l'autre dialogue avec l'espace et ses pairs. C'est une configuration qu'Aldo Van Eyck construit plus tard à travers le concept d'*in between* et la traduction architecturale qu'il en fait. Le concept est issu de sa lecture

⁷⁵⁰ Khan qui rencontre Van Eyck au CIAM de Otterlo en 1959 le recommande à l'Université de Philadelphie, Van Eyck y enseigne durant l'été de 1960. Van Eyck propose et dirige un projet sur l'interaction de l'enfant et la ville qui a été appliqué sur plusieurs zones de la ville. L'Université lui commande ensuite la rédaction d'un ouvrage qui sera publié en 1962. LIGTELIJN, Vincent, STRAUVEN Francis (Ed.), *Aldo Van Eyck, Writings, Volume 1, The child, the city and the Artist* (1962), SUN Publishers, Amsterdam, 2008, p 224

⁷⁵¹ VAN EYCK, Aldo, « *Child and the City* » (première publication « *Kind en stad* » in *Goed Wonen*, Oct. 1950) LIGTELIJN, V., STRAUVEN F., *op.cit.* pp 102-107. Van Eyck reproduit les mots de Mumford qui écrivait que la ville était la scène de la vie

⁷⁵² VAN EYCK, Aldo, « *When snow falls on the city* », pp 108-109 (première publication « *Kind en stad* » in *Goed Wonen*, Oct. 1957), in LIGTELIJN, V., STRAUVEN, F., *op.cit.* p 108

de Buber⁷⁵³ qui détermine trois formes de dialogue, le dialogue technique, qui arrive dans l'intention d'acquérir de l'information, le monologue qui masque un dialogue et le dialogue-authentique (*genuine dialogue*), qui se caractérise par l'intention d'établir une relation vivante mutuelle entre « toi et moi ». Buber pense que le dialogue sincère et véritable n'a pas besoin d'être acté à travers un rituel traditionnel parce qu'il peut également passer par le toucher ou le silence. Ce qui importe dans ce dialogue c'est le « entre », « *between* », que Van Eyck spatialise dans ses « *in between* » architecturaux.⁷⁵⁴ Dans plusieurs de ses bâtiments, les salles sont disposées pour provoquer la rencontre et ce dialogue « entre toi et moi » dans cet « entre-deux » (« *in between* »). Aldo Van Eyck plutôt que de chercher une participation effective s'investit dans la recherche architecturale d'un espace « communicant », ludique, un entre deux qui provoque une autre relation entre l'homme et l'architecture que la relation rigide fonctionnaliste. Pour lui l'architecture est un dialogue, ce n'est pas toujours la figure de l'architecte qui dialogue avec l'utilisateur, c'est la forme qu'il dessine. Pour la maison Hubertus (1976-1978) un projet plus tardif de Van Eyck :

« le dialogue entre l'architecte et l'utilisateur fut établi depuis le début et continua pendant des années après que le bâtiment fut achevé [...] la signification des nouvelles configurations inventées par l'architecte peuvent être apprises par les usagers, de la même façon qu'il pouvait apprendre d'eux pendant qu'il créait le schéma.»⁷⁵⁵

A travers les objets de la grammaire participative - espaces verts, espaces de jeux, architecture - une temporalité longue apparaît, la durée du processus participatif s'étend en amont à l'évaluation des usages de l'espace et en aval à sa gestion. Il importe que la temporalité de la participation dépasse la réalisation de l'objet pour assurer l'appropriation du projet par les participants et une pérennisation des aménagements créés à l'aide d'instruments participatifs.

⁷⁵³ Martin BUBER, philosophe, 1878-1965

⁷⁵⁴ Cette conception de l'*in between* en relation à Buber est développée dans LEFAIVRE, Liane, TZONIS, Alexander, *Aldo Van Eyck Humaniste Rebel, in between in a postwar world*, 010 Publishers, Rotterdam, 1999, p 66

⁷⁵⁵ *Idem* p 134

2.2 Participation directe et consensus continu: planifier « avec »

Dans *Il pubblico dell'architettura* (le public de l'architecture), De Carlo écrit un memorandum pour la participation en architecture à la fin des années 1960⁷⁵⁶. Il construit une configuration continue basée sur la critique de l'architecture du Mouvement Moderne. Plutôt que d'utiliser des méthodes objectives basées sur le « comment », il recentre autour du « pourquoi » le processus architectural et construit « avec » le public et pas « pour ».

Le Mouvement Moderne en architecture ne se demande pas quel est son public. Les modernistes remplacent simplement le langage de l'art académique par celui de l'art moderne, de plus, ils proposent que l'architecture soit scientifique. Finalement, le public touché par l'architecture moderne est le même que celui investi par l'architecture académique auparavant: les architectes, les clients, les entrepreneurs, quelques dirigeants... Les architectes sont en position d'élite au côté du client plutôt qu'au côté de l'utilisateur.

Dès le congrès de Francfort en 1929 les CIAM prévoient « comment » réaliser un habitat de masse minimum. Pourtant, « pourquoi » le logement doit-il être aussi économique que possible et pas le plus cher possible; « pourquoi » le réduire à des niveaux minimum - de sol, de surface, d'espace, d'épaisseur, de matériaux – plutôt que de faire des logements spacieux, protégés, isolés, confortables, bien équipés, riches en opportunité de privacité, en communication, en échange et en créativité personnelle?⁷⁵⁷ L'argument d'économiser les ressources ne tient pas quand elles sont dépensées pour les guerres, les systèmes de missiles et les projets sur la lune.

⁷⁵⁶ Le texte est celui d'une conférence donnée à Liège en 1969 (Document dactylographié pour une conférence du 24 octobre 1969, dans les archives De Carlo-, n° d'inventaire scritti/094) et a été publié dans *Parametro*, périodique italien en langue italienne et anglaise. Il est traduit en français dans la revue *Environnement*, en mars 1970. La réception est très rapide en Belgique étant donné que la conférence a eu lieu à Liège mais aussi parce que Lucien Kroll rédacteur de *Environnement* garde des contacts rapprochés avec les membres du Team Ten intéressés par la participation des habitants: De Carlo, Bakema notamment. Le texte est ensuite retraduit en 2005 dans BLUNDELL JONES Peter, PETRESCU, Doina, TILL, Jeremy (Ed.), *Architecture & Participation*, Spon Press, Londres, 2005

⁷⁵⁷ Seuls les pays du nord, la Suède notamment ont entamé une politique de logement après guerre qui contribuait à l'agrandissement des surfaces des logements. Cette décision étonnante dans un monde conditionné par l'économie s'explique par la dimension déjà minimale des logements en Suède, la majorité de la population vit dans une pièce qui ne bénéficie d'aucun confort. Néanmoins de nombreuses expériences sont faites en Suède également pour rationaliser les mouvements, les dimensions des pièces de vie, ...mais ce n'est jamais la solution minimale qui est choisie comme standard: c'est une pièce dont les dimensions permettent la flexibilité dans le temps et des variantes d'aménagement.

L'échelle prioritaire dictée par le pouvoir n'a pas de sens, personne ne doit accepter la basse priorité assignée au logement, la ville et le paysage:

«personne ne peut ou ne devrait croire, au regard des dogmes établis à Francfort, que c'est une bonne idée de définir des limites spatiales dans le but de cuire des omelettes plus vite. Travailler sur le « comment » sans un contrôle rigoureux du « pourquoi » exclut inévitablement la réalité du processus de planification »⁷⁵⁸

Ne pas planifier « pour » mais « avec »

Planifier « pour », s'inscrit dans un principe d'autorité, même si les intentions sont libérales. En planifiant « avec », l'acte devient libérateur et démocratique, il stimule une participation multiple et continue. L'évènement planifié « avec » acquiert une légitimité politique certes, mais surtout cela le rend résistant à l'usage, aux circonstances défavorables et aux temps qui changent.

De Carlo sait par expérience que le planning des régions et des villes échoue même s'il est dessiné en accord avec des analyses consciencieuses et avec des prévisions précises et même quand les intérêts collectifs sont soigneusement considérés. Cet échec est attribué à l'intervention de forces opposées au développement organique de la collectivité et aux « plans sages », une explication crédible sans doute mais pas exhaustive. En fait, les « plans sages » échouent parce que la collectivité n'a pas de raisons de les défendre. Si elle n'a pas participé à leur formulation, elle est en droit de ne pas les considérer comme «sages » et de ne pas les soutenir. De Carlo met en exergue une des conséquences primordiales de la grammaire participative pour l'environnement, c'est l'appropriation des lieux qu'elle permet:

«les quartiers et les bâtiments planifiés « pour » les utilisateurs décrépissent parce que les utilisateurs, n'ayant pas participé à leur planification, ne sont pas capables de se les approprier et donc n'ont pas de raison de les défendre.»⁷⁵⁹

⁷⁵⁸ BLUNDELL JONES Peter, PETRESCU, Doina, TILL, Jeremy (Ed.), *Architecture & Participation*, Spon Press, Londres, 2005., p 9

⁷⁵⁹ *Idem* p 16

La planification avec les gens plutôt que pour eux se différencie d'abord par la qualité du consensus.

«quand on planifie pour les gens (...) On tend, une fois que le consensus est atteint, à le geler en un fait permanent. La consultation influence donc la conception du plan mais pas son usage subséquent, en d'autres mots la vie concrète de l'évènement planifié. Donc malheureusement le consensus est renié au moment où il est reçu. Mais si nous planifions « avec » les gens le consensus reste ouvert en permanence; il est renouvelé par la confrontation avec l'évènement planifié tout le long de l'arc de son existence et réciproquement cela renouvelle l'évènement planifié en l'adaptant à la demande d'un dispositif de soutien qui se redéfinit lui même. »⁷⁶⁰

La seconde différence fondamentale entre planifier « pour » ou « avec » les gens tient aussi dans la qualité du planning. Par participation des usagers De Carlo n'entend pas qu'ils se mettent à la table à dessin ou qu'ils dictent pendant que l'architecte transcrit transformant les aspirations en images, en réalité la participation demande de transformer la planification architecturale de l'acte autoritaire qu'il a été jusque là en un processus. Ce processus commence avec la découverte des besoins de l'utilisateur, en passant par la formulation d'hypothèses formalistes et organisationnelles avant d'entrer dans la phase d'usage.

Le processus continu

Le processus doit être réouvert en continu... les trois phases-découverte des besoins, formulations d'hypothèses et usage actuel - ne se suivent pas seulement de façon séquentielle mais doivent aussi avoir une relation cyclique (De Carlo formule une méthode de participation indirecte). La définition des besoins de l'utilisateur ne consiste pas à lister des « les besoins humains universels », types et standardisés. Il faut accepter une confrontation au risque de mettre en péril les structures établies (codes, valeurs et références) de ceux qui entament le processus. Ce qui émerge de la consultation des « autres » sont de nouvelles valeurs qui existent potentiellement dans les marges qui ne sont pas encore contrôlées par les institutions, « ce sont les

⁷⁶⁰ Loc.cit.

manifestations du désordre ». De Carlo revendique la provocation d'une « participation directe » avec comme conséquence la remise en cause des valeurs.

Quant aux hypothèses, elles sont l'équivalent du « projet » dans une procédure non participative. Dans le planning continu, la participation amène la formulation de séquences d'hypothèses qui sont élargies, une à une par la suivante plus adéquate. De Carlo prévoit que la séquence soit suspendue quand un point d'équilibre est atteint qui permet la matérialisation physique des dernières hypothèses jugées satisfaisantes. Il redéfinit le travail du planificateur: étendre la séquence d'hypothèses, élargir l'image au delà de la trame imposée par le client et de cette façon montrer que l'on peut aller plus loin que ce qui est préétabli en permettant une confrontation avec les droits réels.

Le processus recommence ensuite dans la phase d'usage, lors de laquelle le plan se prolonge au delà de la construction de l'objet architectural. D'autres acteurs prennent place « le client et l'architecte quittent la scène » et c'est l'objet architectural et ses usagers qui entrent en relations. Au sein d'une planification autoritaire c'est l'utilisateur qui va s'adapter à l'environnement conçu pour lui alors que dans ce processus, il influence aussi son environnement. C'est l'explication que donne De Carlo à la tendance « récente » des architectes à se poser les questions de la croissance et de la flexibilité de l'architecture. Il est nécessaire pour cette génération d'architectes d'établir une nouvelle conception de l'architecture et développer de nouveaux instruments pour la pratique.

Dans la configuration continue, le rapport au milieu est guidé par la priorité donnée au logement, à la ville et au paysage. L'architecte construit avec la figure de l'autre, le public. Il est à ses côtés sans hiérarchie élitiste. Les objectifs sont de rendre résistant à l'usage et au temps. La formulation en commun des plans permet au public de se les approprier et de les défendre en connaissance de cause. Il en partage la responsabilité. Le rapport au temps est continu et phasé (découverte des besoins et des valeurs, formulation d'hypothèses, usage). La planification avec le public est gage d'un consensus de qualité parce qu'il est ouvert en permanence, notamment lors de la confrontation du plan à l'usage. L'objet architectural dialogue avec l'utilisateur comme dans la configuration directe, l'utilisateur l'adapte.

Une vitrine comme medium du consensus continu : la pratique d'Erskine

L'installation de l'architecte sur le site du projet ou la présence du comité de quartier pour informer en continu autour du projet sont assurées par un médium de la grammaire participative : le « quartier général » décrit dans les fascicules de Philadelphie ou la vitrine des comités de quartier des expériences d'urbanisme participatif des années 1970. Par exemple, le système préféré par Paul Davidoff pour l'interaction est le *community design workshop* qui occupe souvent une devanture de magasin dans le quartier. De cette façon, l'avocat peut rendre le *planning process* plus sensible au public. Ralph Erskine installe son bureau sur une péniche et une équipe d'architectes est détachée sur les sites des projets. Le bureau est comme une vitrine, il est ouvert à tous et situé au milieu de la communauté (un bureau satellite est détaché par exemple en Angleterre sur le site du projet *Byker Wall* ou en 1968, à Killingworth) (Figures 55 et 56).

Ralph Erskine utilise une grammaire participative dans son métier d'architecte donc la configuration est directe et continue. Il écrit peu à ce sujet (ses principaux articles à partir des années 1960 concernent ses recherches sur la vie en arctique et vers la fin des années 1976 paraissent également quelques articles à propos du projet *Byker Wall*). Des éléments biographiques construisent la posture éthique et l'objectif de justice sociale de la grammaire participative d'Erskine. Ses parents adhèrent à la *Fabian Society of Socialist Intellectuals*⁷⁶¹ dont les décisions sont adoptées lors de débats autour du café et des *buns*⁷⁶². Erskine défend le processus architectural participatif comme un droit politique et démocratique des usagers. Il revendique ce droit pour les usagers bien avant qu'eux-même le réclament.⁷⁶³ Son équipe accepte les projets en fonction de la politique locale appliquée par les autorités et à laquelle ils veulent adhérer, ils travaillent en équipe sans hiérarchie. La posture de l'architecte est modeste, souvent issus de la classe moyenne, les architectes ne peuvent que deviner ce que souhaitent des occupants d'une autre catégorie sociale. L'architecture d'Erskine ne met pas l'usage en péril pour favoriser un projet basé exclusivement sur

⁷⁶¹ Biographie in COLLYMORE, P., *op.cit.*, pp 1-9

⁷⁶² L. Kroll utilise "café et "langues de chat"

⁷⁶³ Un des points les plus discutés était le manque d'esprit de quartier, d'identité, du sens du lieu qui caractérisait les nouveaux logements. Erskine constate que les architectes du Team Ten s'en sont préoccupés longtemps avant que le grand public ne proteste, voir COLLYMORE, P., *op.cit.*, pp 36-37

une recherche esthétique ou géométrique. Il voyage, ce qui le mène en Suède, pays dans lequel il trouve une société plus égalitaire et des architectes plus pragmatiques et moins abstraits que les anglais⁷⁶⁴. Il emporte en Suède le *planning* basé sur l'unité de quartier anglaise et l'échelle de la cité jardin. Dans la participation qu'il pratique, il observe le site sous différents angles⁷⁶⁵. Sur ses dessins, une montgolfière (reproduite sur le mur du bureau de *Byker Wall*) survole les projets, elle est devenue le sigle de son atelier d'architecture (elle symbolise peut-être la volonté de changer de point de vue pour apprendre du site).

Ralph Erskine n'abandonne pas au cours de sa carrière la grammaire participative avec les habitants, il développe de nombreuses façons de faire pour recueillir la richesse qu'ils peuvent amener. La date de fin du projet reste ouverte, puisqu'il est sans cesse retravaillé et complété durant des années, il suit donc un processus continu. Un de ses premiers projets à Gästrike Hammarby en Suède – qui débute en 1948 - révèle les multiples attentions au contexte et la conjugaison d'éléments qui lui permettent de réaliser la synergie geddesienne : une maîtrise d'ouvrage assurée par une usine de bois qui commande la construction d'un village, donc pour et avec une communauté d'ouvriers. L'architecte en fait un « village vert » inspiré par ses voyages dans l'Angleterre d'après la seconde guerre dans lequel les plantations des jardins privés et de l'espace public se confondent (l'environnement y est soigneusement respecté), avec des équipements communautaires Erskine prend exemple sur la génération des villes du moyen âge qui « sont le résultat d'une multitude de décisions prises par ceux qui construisent, plutôt que par une planification centralisée par les institutions du pouvoir politique »⁷⁶⁶. Il considère qu'une aire de vie intègre d'autres équipements que le logement, des écoles, des magasins, des lieux de travail... Pour la tranquillité des lieux jour et nuit le trafic est souvent rejeté hors des zones développées. Il est possible de faire ses courses à pied et le déplacement des handicapés est étudié. Erskine envisage même parfois de déplacer le site du

⁷⁶⁴ ERSKINE, Ralph, " *Ralph Erskine talk to the AJ* ", *The architects' Journal*, Londres, N° 3, 3 mars 1976, pp 417-419. De Carlo dans une interview de 1997 dit d'Erskine qu'il était persuadé que la Suède était le pays du "socialisme à visage humain"

⁷⁶⁵ Dans les quelques articles rédigés par Erskine il n'est pas fait référence à Geddes. Pourtant sa pratique en a développé chacun des principes avec tant d'exhaustivité que son apprentissage en Angleterre l'y a sans doute confronté, ainsi que sa collaboration avec Collin Ward (le rédacteur anarchiste ami de De Carlo) et plus tard ses discussions avec le Team Ten.

⁷⁶⁶ *Idem* p viii

projet pour assurer la proximité avec des centres existants. Il développe des buanderies collectives ou des salles de réunion pour les habitants des logements, « un équivalent moderne de la pompe à eau des villages anciens et de sa fonction sociale », ⁷⁶⁷ l'« extension du logement » que les Smithson illustrent par les femmes à la fontaine, sur leurs planches du CIAM de 1956. Lors de ce projet, Ralph Erskine parle à tous ceux qui sont concernés, il utilise les médiums de la grammaire participative, « des réunions ouvertes se tenaient avec du café et des petits pains, diapositives et perspectives, dessins et modèles » ⁷⁶⁸. Aujourd'hui encore les habitants d'Hammarby développent leur village, avertis et convaincus de l'impact important de cet environnement pour leur communauté. (Figure 57)

Erskine travaille l'adaptation de la forme au climat et préfère l'utilisation des matériaux locaux, des dimensions écologiques de son approche du milieu toujours augmentées de la participation de l'utilisateur au processus de conception du bâtiment. L'exemple le plus atypique dans lequel Erskine maximise les ressources naturelles et locales est sans doute le projet qu'il présente à Otterlo en 1959 (auquel il est invité par les membres du futur Team Ten). *Resolute Bay* est le projet d'une nouvelle ville arctique au Canada qu'il a élaboré l'année précédente. Il y affirme la relation bâtiment – climat - utilisateur. Un mur médiéval entoure la ville, dont les faces nord sont très fermées, il embrasse les habitations individuelles et les équipements, tentant de réduire les effets physiques et psychologiques du climat.

L'échange de savoir est essentiel dans ce projet. Il a dessiné six avant-projets pour discuter avec les esquimaux et canadiens blancs. Les habitants originaires du lieu, eskimos ou blancs, sont relogés de préférence et s'installent sur le site avant les autres pour préserver leur culture locale et leurs spécificités culturelles.

Ce projet illustre notamment l'étape de conception du projet de la configuration continue de De Carlo, basée sur de multiples hypothèses (Figure 58).

Erskine poursuit cette pratique participative notamment pour le projet *Byker Wall* à Newcastle-Upon-Tyne qui débute en 1968 et consiste à reloger dix mille habitants à la demande de la ville ⁷⁶⁹ à un *mile* à l'est du centre. Byker est un village du XIXème

⁷⁶⁷ COLLYMORE, P. *op.cit.* p 22

⁷⁶⁸ COLLYMORE, P., *op.cit.* p 49

⁷⁶⁹ *Newcastle Housing Development Committee*. Les collaborateurs d'Erskine pour ce projet étaient Vernon Gracie et Roger Tillotson

siècle constitué de maisons mitoyennes sans sanitaires dont l'état des fondations et des murs ne laissent envisager que la démolition. D'une part, le but politique du développement est « Byker pour les citoyens de Byker » et la préservation de l'unité sociale de la communauté formée au cours du temps dans ce quartier (une enquête indépendante réalisée en 1968 montre que quatre-vingts pour cent des habitants sont favorables à un redéveloppement du village). Mais d'autre part, le *Newcastle Development Plan* impose la construction de nouveaux logements et l'intégration de nouveaux habitants. Erskine travaille au même moment à un projet de logement juste en dehors de Newcastle et apporte un regard extérieur. Il est disponible immédiatement, ce qui importe en raison de l'érosion rapide de la population de Byker. Il commence par demander un mois de réflexion pour poser les problèmes sociaux en jeu, il fait de nombreuses visites à sa fille qui vit dans la région pour s'imprégner des lieux et arrête des priorités: la plus grande attention est donnée à ceux qui résident à Byker et doivent être relogés sans briser les familles en tenant compte aussi des aspects du site et du climat. Ensuite les nouveaux arrivants et enfin le client qui assure le financement :

« au coût le plus bas pour les résidents et en une collaboration et un contact intime avec eux en particulier et avec les autorités concernées en général, pour préparer un projet pour planifier et construire un environnement complet et intégrer pour y vivre, dans le sens le plus large possible. »⁷⁷⁰

L'opération doit avoir lieu avec tous les gens, de tous les âges et tous les goûts, dans le but de maintenir le plus possible les traditions et les caractéristiques de l'endroit et de ses relations avec la région et le centre de Newcastle.

Erskine installe un bureau sur le site et entame une concertation informelle avec une politique de « porte ouverte » (un des architectes s'établit dans l'appartement au dessus du bureau). Le premier résultat physique de la participation est un schéma pilote réalisé avec quarante-sept familles qui se portent volontaires pour prendre part à l'exercice, Janet square en est l'objet, il est construit en 1971-1972 :

« après de nombreuses réunions et des questionnaires, beaucoup des suppositions de l'administration à propos des « désirs » des

⁷⁷⁰ EGELIUS, Mats, « *Ralph Erskine : the humane architect* », *AD Profiles* 9, 11-12 1977

habitants furent rejetés. Par exemple, la préférence des habitants pour un plan ouvert et des couleurs vives était une surprise pour beaucoup des professionnels impliqués.»

Le schéma pilote sert essentiellement à éveiller les critiques et à poser quelques demandes aux autorités que l'architecte a convaincu de donner un budget aux habitants pour gérer eux-mêmes la maintenance des bâtiments.

Les logements forment un mur de sept kilomètres de long dont les habitants rappellent la fonction protectrice qui bloque le bruit du trafic et le vent du nord. Erskine réalise pour *Byker Wall* la rue-galerie dont parle le Team Ten, qui n'a pas la forme d'une rue mais reproduit l'appropriation que peut faire l'habitant de sa rue (Figure 59). La presse couvre largement le sujet et analyse le resserrement réussi d'une communauté, le mélange du neuf et de l'ancien et le langage esthétique, la recreation du village vernaculaire et la participation des habitants.

Pour chaque projet Erskine invente une façon de faire. En Suède il commence les réunions en créant des groupes de référence sur base de statistique. S'il n'y a pas d'habitants et si les futurs occupants ne sont pas connus, il recrute des personnes susceptibles de vivre là. En Suède les gens sont plus habitués à être consultés et ils sont plus réceptifs aux idées de développement (il y existe un type de compétition sur invitation où les idées sont développées durant des réunions avec le client et souvent avec des groupes de références d'usagers intéressés par la constructio... Le vainqueur est désigné par tous ces intervenants en concertation).

Comme dans la configuration continue, Erskine élabore souvent le projet en phases comme à *Byker Wall* ou dans les villes en arctique. Un premier ensemble de logements est construit, les gens emménagent et critiquent le prototype en usage afin de remédier aux défauts dans les phases ultérieures du projet. Les habitants sont susceptibles de changer au cours de la vie du projet, l'importance de réévaluer les bâtiments est d'autant plus grande. Quand aucun budget n'est disponible pour la participation, il tire des éléments de réponses de ses autres expériences.

2.3 *Reading* et permanence de la participation, vers la « participation indirecte »

C'est ce type de réévaluation du projet que De Carlo développe dans la configuration de participation indirecte ou *reading*. Il s'agit de travailler au sein de l'histoire toujours recommencée qui fonde le projet urbain et architectural⁷⁷¹. Lors d'une conférence à Melbourne en 1971, après des interventions de J.M. Richards et de Peter Blake, De Carlo ajoute à l'argumentaire de ses écrits précédents la dimension temporelle de la réception du projet d'architecture et également l'horizon d'attente des usagers.⁷⁷²

« l'architecture de participation est une approche qui permet aux usagers de participer aux décisions en matière d'environnement [...] la participation de l'utilisateur transforme l'élaboration en un processus où les hypothèses sont vérifiées au fur et à mesure de la progression de l'étude et le degré de satisfaction de la part des usagers - le projet une fois fini rétroagit sur le programme de l'objet suivant»⁷⁷³

La réception est utilisée par De Carlo comme un médium de la grammaire participative dont l'objectif est de créer un processus de «consensus continu» pour l'élaboration de l'environnement. La pratique participative de De Carlo évolue peu à

⁷⁷¹ Sa pratique professionnelle n'est pas la seule raison de son discernement, son maître à penser, Geddes élabore la configuration synergique sur la réception dans les *Thinking-Machines* (une rétroactivité du passé sur le présent et du présent sur l'avenir). C'est en 1970 que paraît la traduction de *Cities in Evolution* en italien souhaitée par De Carlo. L. Mumford revisite également ce principe avec le passé utilisable.

⁷⁷² un concept élaboré par H. R. Jauss la même année au sein de l'école de Francfort (JAUSS, H.R., *Pour une esthétique de la réception*, Gallimard, Paris, 1998, édition allemande 1975 (premiers articles sur le sujet publiés en 1972.) Les écrits de H.R. Jauss sont un indice important de l'évolution vers une théorie qui envisage l'utilisateur, le récepteur plutôt que l'œuvre et son auteur. Ils sont appliqués essentiellement à la littérature mais le lien est rapidement établi avec le processus de réception dans les autres arts, dont l'architecture. Il s'agit d'une étude de l'effet produit par l'œuvre et réceptionnée par le lecteur, ainsi que son horizon d'attente, la transsubjectivité. Jauss inclut le temps et l'usage dans l'histoire formaliste, il place la réception dans une trilogie, comme une étape: Production-Communication- Réception à laquelle il ajoute ensuite une phase de consommation, la communication rapprochant des questionnements sur le langage propres aux architectes depuis l'après guerre (1940-45). L'apport de Jauss, qui intéresse la grammaire participative est qu'il envisage le récepteur comme actif: « la vie de l'œuvre littéraire dans l'histoire est inconcevable sans la participation active de ceux auxquels elle est destinée » (p 49). Voir également d'autres auteurs de la théorie de la réception dans la bibliographie.

⁷⁷³ *Idem.*, p 9. De Carlo applique cela dans les logements pour étudiants d'Urbino dont les galeries de liaison seront couvertes dans la phase 2, les étudiants s'étant plaints du froid et de la pluie hivernale dans leurs déplacements sur le campus.

peu vers le concept de « participation indirecte » ou *Reading* qui étend le champ de l'architecture autant au bâtiment qu'à la ville ou au territoire sans frontières :

« le lieu où se sédimentent les traces des multiples relations qu'une communauté, *a fortiori* une ville, a su créer avec l'Histoire, et que matérialisent l'espace de vie construit tout autant que le paysage naturel qu'elle contribue à modeler. »⁷⁷⁴

Il s'agit de faire une série d'hypothèses en étudiant le site, en une sorte de va et vient entre la conception et la lecture :

« la lecture n'est pas seulement une base pour une conception argumentée à *posteriori*, mais également un moyen, au sein du projet de développement, de capter l'attention et la participation de ceux que concerne ou concernera l'habitat projeté. »⁷⁷⁵

Le *reading* est une lecture des réceptions successives et de leurs rétroactions qui façonnent l'environnement. Lecture vient de *logos* ou *legere* qui signifie assembler, rassembler des éléments par la lecture ce qui les rend signifiants, c'est la notion ancienne de parcourir l'espace, on disait « lire la côte » quand on la longeait en bateau⁷⁷⁶. Le sens de *Reading* est proche du *civic survey* geddesien mais il n'inclut pas forcément les habitants qui ne sont pas forcément conviés à la lecture.

De Carlo considère que la participation directe a une limite: la figure de l'autre qui participe manifeste ce que la culture dominante lui a inculqué. La participation directe fait courir le risque à l'architecture de répéter une image populaire biaisée et n'est donc pas le meilleur moyen de donner la parole aux gens. De Carlo est persuadé que c'est dans l'habilité de l'architecte que se joue la composition: en faisant ce détour par la lecture spatiale en plusieurs temps, un moment préalable au projet mais aussi pendant qu'il est construit et utilisé ensuite (c'est la posture de l'urbaniste chef d'orchestre qu'avait également adoptée Gaston Bardet). Dans ses projets à partir des années 1980, la participation directe n'est plus systématiquement utilisée par De Carlo. Après le *Reading* il élabore d'autres théories dont « *Tentative* » qui peut se traduire par « essai » en français. Mais l'anglais donne une double dimension à « *Tentative* », c'est à la fois l'architecte qui tente le site, qui l'essaie en

⁷⁷⁴ MASSU, C. (dir.), VERNANT, A., *op.cit.* p 6

⁷⁷⁵ McKEAN, J., « Lire les lieux », *op.cit.* p 57

⁷⁷⁶ C'est l'interprétation de Bruno Queysanne qui est confronté à ce terme *Reading*, dont il cherche l'étymologie lors d'une université d'été de l'ILAUD

projetant et le site qui tente l'architecte, qui le séduit et dans cet envoûtement le projet est créé⁷⁷⁷.

Au cours de la discussion du Team Ten à Royaumont en 1962, Bakema redit l'importance du « *nose to nose* »⁷⁷⁸ (face à face) avec les usagers des bâtiments au risque de perdre sinon la « part vitale du problème ». Il constate qu'aux USA, quarante à soixante pour cent des bâtiments sont réalisés et décidés sans avoir eu de contact « vraiment autour d'une table avec l'homme qui va l'utiliser »⁷⁷⁹ avant de passer à un contact avec les représentants (lors de la visite du Team Ten à Berlin ils en étaient venus à chiffrer cette proportion à seulement quinze pour cent des bâtiments). Bakema propose à l'architecte de garder son pouvoir de décision car face aux représentants, c'est lui qui doit imaginer pour l'utilisateur absent, il reste le spécialiste qui voit les « conditions émotionnelles », celles qui ne peuvent pas être analysées sont « dans ses doigts quand il a un morceau de papier ». L'élaboration de standards dans le logement que demandent les représentants est tout simplement impossible ajoute-t-il, se pose donc une autre question « que pouvons-nous faire? Construire pour des gens que nous ne voyons pas? »⁷⁸⁰

Il semble que des réponses à cette absence d'habitants sont données par Van Eyck et De Carlo à travers les configurations de participation indirecte et directe. Erskine interroge les habitants « existants » pour projeter et construire une première phase du projet avant l'arrivée de la nouvelle population, l'architecte Lucien Kroll recrute des habitants voisins du projet qui sont d'accord de partager leur savoir pour aider le projet à venir. La disponibilité fluctuante des spécialistes de l'habiter est aussi un critère à prendre en compte pour l'organisation de configurations de grammaire participative. Elle laisse penser que le rôle de l'architecte est toujours important et ajoute à la certitude que la participation est celle de « toutes les parties » avec plus ou moins d'intensité :

« ce qui m'appartient certainement [dans l'architecture] c'est le processus. Le processus, C'est moi-même qui le bâti. C'est-à-dire

⁷⁷⁷Interprétation de B. Queysanne, « De Carlo et le Team X », 19 février 2008, conférence ISA St-Luc, Bruxelles

⁷⁷⁸ GUEDES, Amancio, cite in « *Team 10 at Abbaye Royaumont, 1962, Amancio Guedes* » pp 39-51 in SMITHSON, Alison (Ed.), *Team Ten Meetings 1953-1984 (...)*, op.cit..

⁷⁷⁹ BAKEMA, J., *Idem*

⁷⁸⁰ *Ibidem*, p 47

que je commence à établir ce colloque avec l'environnement, avec le contexte. C'est un colloque humain parce que le contexte, je prétends le lire, j'essaie de le lire, pour qu'il me dise ce qui s'est passé entre les choses naturelles et les choses humaines, entre le solide et le fluide... Et j'établis un colloque avec les gens, directement, et pas seulement les habitants ou les propriétaires, mais aussi les gens qui vont trouver cet « évènement » dans leur espace quotidien ; ils sont nombreux ceux-là : ce ne sont pas seulement les visiteurs, il y a aussi les passants. Car je pense que l'architecture a un effet sur les gens. [...] »⁷⁸¹

2.4 L'architecture « enseignable » : vers l'autoconstruction

Dans certaines configurations, la figure de l'architecte s'efface jusqu'à disparaître. La grammaire participative peut avoir pour objectif la construction de bâtiments sans le recours aux architectes. L'initiative de la grammaire participative incombe alors aux habitants ce qui est un facteur de succès pour les opérations. Les habitants prennent la responsabilité et s'approprient naturellement l'environnement qu'ils façonnent. L'invitation de l'architecte à des habitants constructeurs induit certains dysfonctionnements s'il n'y a aucune demande. C'est le cas de la commande du village de New Gournà à Hassan Fathy⁷⁸² en 1946. Il se propose comme architecte consultant dans cette opération mais il éprouve des difficultés à établir une relation avec les habitants que le gouvernement veut déplacer de Gournà vers le nouveau village. Fathy tente donc de recueillir des informations des habitants et se base sur

⁷⁸¹ « Entretien avec Giancarlo De Carlo, propos recueillis par Bruno Queysanne et René Borruey le 1er août 1998 à Milan », pp 37- 50 in BORRUEY, René, DE CARLO, Giancarlo, DESGRANCHAMPS, Guy, PECKLE, Benoît Philippe, QUEYSANNE, Bruno, *Architecture et modestie, actes de la rencontre tenue au couvent de la Tourette, centre Thomas More les 8 et 9 juin 1996*, Théétète éditions, Lecques, 1999

⁷⁸² Hassan FATHY, 1900- 1989, diplômé en architecture à l'Ecole Polytechnique du Caire. Il s'intéresse aux traditions constructives égyptiennes et s'oppose à l'importation de standards internationaux. Il défend rapidement l'autoconstruction et la participation des pauvres à la construction de leur logement. Il enseigne en Egypte dans les années cinquante. Il sera consulté par le groupe Doxiadis en 1957, en lien avec J. Tyrwhitt. Il influencera notamment le groupe CRATerre qui s'intéresse aux techniques constructives avec les matériaux locaux, spécialement la terre.

son attention à la vie paysanne et une étude poussée de leurs traditions (il s'intéresse au savoir faire traditionnel pour la construction de voûtes et la technique de brique de boue). Il cherche à rencontrer la particularité de leurs pratiques pour dessiner le groupement des maisons du nouveau village⁷⁸³. Les plans sont destinés à être auto construits par les futurs habitants de New Gourn, pourtant les habitants sollicités pour l'auto construction des habitations de New Gourn entendent entrer dans des logements finis puisqu'on les déplace contre leur gré. Fathy est contraint à recourir à de la main d'œuvre extérieure et il forme des paysans à la maçonnerie avec la brique de boue sur le chantier. Devant le refus des habitants de Gourn de déménager à New Gourn, le gouvernement et les architectes extérieurs ont considéré l'opération comme un échec⁷⁸⁴. Fathy relate l'expérience dans *Construire pour le peuple*⁷⁸⁵ qui illustre sa philosophie : construire pour les pauvres et dans une certaine mesure par les pauvres.⁷⁸⁶ Dans la pratique de Fathy sur New Gourn c'est une progression vers l'autoconstruction issue de l'enquête sur la situation existante, qui se dessine, basée sur une tentative de coconception avec les habitants.

La configuration didactique de Friedman dans ses travaux concernant l'autoplanification introduit une architecture « enseignable », un degré plus important que « l'apprentissage », un stade auquel il n'y a plus de participation de l'architecte. Le processus « enseignable » peut-être utilisé par l'habitant sans architecte, une fois acquis, il est le concepteur et le constructeur de l'architecture, afin d'éviter tout malentendu, toute interprétation subjective et le paternalisme de l'architecte. A l'inverse, l'architecture « apprentissable » implique encore une participation : l'habitant apprend suffisamment l'architecture pour pouvoir être acteur d'un processus en participation avec l'architecte. Friedman développe des méthodes destinées à servir les deux façons de faire, soit l'habitant utilisera la méthode seul pour construire son habitation, soit l'objet d'architecture sera le résultat d'une « collaboration » entre le concepteur et l'habitant et pour ce faire, il faut disposer d'un langage facilement manipulable afin que l'habitant puisse exprimer ses désirs.

⁷⁸³ D. Pinson évoque l'ethno culturalisme de Fathy

⁷⁸⁴ Vingt ans plus tard, le village est habité par une communauté stable. Les causes multiples de l'échec sont analysée notamment par Daniel PINSON, *Architecture et usage (...) op.cit.* pp 114-118

⁷⁸⁵ Edition Sindbad, Paris 1979 (Edition anglaise, Le Caire, 1969)

⁷⁸⁶ Son expérience a servi aux architectes qui travaillent pour le logement dans le tiers monde

L'architecte devient donc l'écrivain de cette grammaire et son enseignant. Les rôles sont renversés en faveur de « la participation de l'architecte »⁷⁸⁷, qui n'est plus l'interprète de l'habitant mais son professeur de langue. Friedman souhaite dépasser le stade de la participation qu'il appelle une consultation « où l'architecte-arbitre amène en fait les habitants à dire ce qu'il souhaite les entendre dire de son point de vue d'architecte. »⁷⁸⁸ Le nouveau rôle de l'architecte se réduit « à la construction d'un répertoire complet et compréhensible, l'établissement des avertissements, et la création d'un code de notation, pour permettre le choix de l'utilisateur. »⁷⁸⁹

Sur ces bases s'élabore un nouvel enseignement de l'architecture. Au niveau primaire et secondaire, l'élève apprend à lire le répertoire. Au niveau supérieur, il apprend à l' « écrire ». De cette manière n'importe qui sait lire le répertoire pour prendre ses décisions. Quand à l'architecte « scientifique », il constitue le répertoire et de met en place une infrastructure « neutre » qui permet la réalisation et la transformation du *hardware* choisi. Dans cette nouvelle architecture les rapports sont inversés, le « coup de génie », appartient au client, à l'architecte reste la méthode objective.

La configuration enseignable équilibre la hiérarchie des figures et des savoirs. L'habitant a désappris au fil du temps à se fier à son bon sens et le concepteur s'en tient aux outils fournis lors de sa formation sans les remettre en question. Friedman entend remédier à ce défaut.

John F.C. Turner s'engage dans ce type de pratique dans les années 1950 au Pérou. Il a rencontré Edouardo Neira, architecte péruvien qui transpose les diagrammes de Geddes pour ses élèves de l'Université de Lima. A son invitation, il part au Pérou en 1957 pour reproduire le travail accompli en Inde par Geddes⁷⁹⁰. Son autre référence est W. Morris, dont il conserve l'amour du travail manuel, du vernaculaire et du maintien de la production à un niveau local. Après le tremblement de terre de 1958, il met au point des projets de logements en autoconstruction pour la seconde ville du Pérou Arequipa (à la demande du Ministère des Travaux Publics

⁷⁸⁷ FRIEDMAN, Yona, *L'architecture de survie*, p 57

⁷⁸⁸ Loc. cit.

⁷⁸⁹ SERS, Philippe, préface pp 7-10 in FRIEDMAN Yona, *Pour l'architecture scientifique*, Pierre Belfond/ art action architecture, Paris, 1971

⁷⁹⁰ CHAVEZ, Roberto, VILORIA, Julie, ZIPPERER, Mélanie, *Interview de John F. C. Turner à la Banque Mondiale*, Washington, 11 septembre 2000

péruviens, il est assistant d'un organe d'assistance technique à l'urbanisation créé par Neira en 1955. A sa connaissance, c'est le seul gouvernement au monde qui met en place une assistance pour développer le logement de squatters si tôt dans les années cinquante (il cite des expériences en Afrique dans les années trente – peut-être celles de Fathy - et celles de Puerto Rico. Il mentionne également certaines pratiques lors du *New Deal* américain.) Le gouvernement a également commandé une enquête à un géographe et un anthropologue sur les *barriadas*, en 1956. Depuis lors, un millier d'hectare de logements ont été construits par les habitants.

Turner réalise dès que les constructions commencent combien son savoir d'architecte et de technicien est surfait et ses idées éloignées des réalités des habitants. Leur savoir lui apparaît comme indispensable. Dès lors, il supervise et coordonne même si les accords se font le plus souvent verbalement entre les habitants et non par l'intermédiaire de son équipe. Les habitants des bidonvilles ont une culture du travail en commun et de l'aide mutuelle, ainsi qu'une grande honnêteté dans les engagements pris. Ils mènent les constructions de jour et les réunions d'organisation le soir. Turner leur propose un manuel élaboré sur le système de « *aided and mutual self help* » de Puerto Rico⁷⁹¹. Certains groupes acceptent d'adopter ces recommandations qui permettent une plus grande performance du travail. Peu à peu, les habitants opposent moins de résistance à l'organisation et aux plans proposés par les spécialistes et le travail avance plus vite. L'échange de savoirs a eu lieu. Sa mission d'architecte concerne plutôt une fonction d'aménageur et d'urbaniste que de concepteur de l'espace domestique⁷⁹². Cette transposition d'échelle constatée lors de la redéfinition du logement en Habitat, implique l'habitant dans l'architecture en reconnaissant son savoir, provoque un glissement du statut de l'architecte : plus de participation du premier, une mission limitée à l'aménagement de la structure de l'habitat pour le second. Les rôles sont redistribués. Turner entend néanmoins conserver un rôle à l'architecte dans la grammaire participative.

Le Team Ten au congrès de Royaumont en 1962, opère la même redéfinition de la figure l'architecte. De Carlo évoque son expérience de logements à Sesto San

⁷⁹¹ Il s'agit du travail réalisé par Richard Neutra à Puerto Rico et le fonctionnement du système mis au point en 1949. Turner stipule que c'est Neira qui lui remet le manuel.

⁷⁹² PINSON, Daniel, *op.cit.*. P 120

Giovanni. Il observe la vie des habitants et fait une autocritique de la conception *a priori* des plans en regard de l'utilisation inversée qu'en font les gens:

« par l'observation, j'avais compris que plus que toute autre chose, il était important pour les habitants de communiquer et que l'architecture devait favoriser, et solliciter cette communication, sans préjugés, et même au risque d'avoir à reconsidérer certains présupposés de l'architecture moderne, qui étaient peut-être des préjugés ou bien qui étaient démodés. »⁷⁹³

La voix des usagers est indispensable et le rôle de l'architecte est de concevoir une méthodologie qu'il livre aux autorités et aux habitants pour créer la ville: « il n'est pas possible qu'un architecte puisse construire une ville seul, sans la participation de beaucoup de forces - et par dessus tout - des forces des gens qui vivent à cet endroit »⁷⁹⁴. La méthode que propose De Carlo doit pouvoir fonctionner sans l'architecte. Van Eyck entend bien transmettre cette méthodologie aux gens afin de ne pas l'imposer, ne pas la réaliser; il s'agit de livrer une méthode et pas une formalisation. Elle permet de contrer le fonctionnement formaliste corbuséen qui consiste à mettre au point des archétypes ou des prototypes comme solution à des problèmes.

2.5 Les manuels : diffuser les techniques, informer des processus et former au langage architectural

Un des médiums de la grammaire participative est la diffusion à l'aide de *Primers* facilement reproductibles. Les auteurs de grammaires participatives s'investissent dans la diffusion d'information. L'impression et l'édition facilitent la diffusion des idées notamment dans le domaine de la construction, par exemple l'essaimage mondial des manuels de François Cointeraux⁷⁹⁵ édités au XVIIIème siècle (Figure 60). Il s'agit

⁷⁹³ DE CARLO, G., *Architecture et liberté*, op.cit. p 102

⁷⁹⁴ SMITHSON, Alison (Ed.) *Team Ten Meetings 1953-1984*, op.cit. p 82

⁷⁹⁵ COINTERAUX François, architecte Lyonnais, 1740-1830, Auteur de 72 fascicules sur la construction en pisé. Ses écrits seront traduits et diffusés dans le monde entier, contribuant à développer la construction en pisé. Cointeraux publiera trente-cinq titres qui seront traduits et diffusés notamment en Allemagne, au Danemark (deux mille fermes en pisé y ont été construites entre 1800 et 1870) aux E.U.A., en Australie et en Angleterre (par Henry Holland, 1745-1806). Il construira plusieurs dizaines de bâtiments en pisé autour de Lyon et à Lyon même. La réalisation d'un bâtiment mobilisait

de fascicules pour le grand public qui rendent accessibles des techniques constructives (celles du pisé notamment nécessitant un travail communautaire, les pamphlets seront diffusés jusqu'en Amérique du Nord et en Australie). La publication sous forme de fiches, facilement reproductibles et diffusables, est privilégiée, Elisée Reclus déjà, écrit une encyclopédie de géographie qu'il préfère publier en fascicules bon marché plutôt qu'en un épais volume destiné à la consommation universitaire (il présente les documents de manière à pouvoir les comparer). Otlet entend diffuser l'information à tous, les connaissances étant gage de paix, ce qui préside à l'élaboration de son système de classement bibliographique (Van Der Swaelmen réutilise le classement pour d'assurer à tous l'accès aux données de l'Art Civique). L'information de la population est le premier pas vers sa participation.

Les écrits servent également des visées politiques et les objectifs démocratiques de la grammaire participative. Geddes rédige *Cities in evolution* non pas dans le but d'écrire une philosophie de la planification mais plutôt comme un tract nécessaire pour précipiter l'action du gouvernement. Dans les années quarante, Zévi milite pour investir l'architecture d'une fonction sociale et promouvoir l'éducation populaire en la matière. La constitution de l'APAO est un plaidoyer pour le retour à une société démocratique après l'oppression fasciste.⁷⁹⁶ L'ouvrage *Apprendre à voir l'architecture* s'adresse à un large public et lui propose un manuel éducatif: il s'agit d'apprendre à voir pour participer. La participation n'est pas le sujet de l'ouvrage mais elle en est l'objectif.

Divers autres documents informatifs sont publiés notamment par Robert Auzelle à partir de 1947, les *Documents d'urbanisme* s'adressent à l'architecte et à l'urbaniste et au grand public. Les fiches suivent une présentation stricte: des cartes de places redessinées à la même échelle accompagnées de cartes anciennes et de

tous les bras valides d'un village en raison de son énorme besoin en main d'œuvre. Il écrit notamment *Même maison de terre sortant de la main de l'ouvrier*, Ecole d'Architecture rurale, Paris, Fuchs, 1790, 1er cahier 31 pages, 2ème cahier 50 pages. Ses cahiers s'intitulent: « Ecole d'architecture rurale, premier cahier dans lequel on apprendra soi-même à bâtir solidement les maisons de plusieurs étages avec de la terre seule (...) » Les informations sur François Cointeraux sont tirées de www.inti.be hébergeant le site Ecotopia, notamment et de l'interview de Patrice Doat - CRATerre

⁷⁹⁶ Publiée dans *Metron* en septembre 1945. La revue *Architettura, Cronache e Storia* - qui remplace la revue *Metron* (1945-1955) - est l'organe de presse de l'APAO (l'Association Pour l'Architecture Organique). Zévi dans cette revue combat le postmodernisme dans les années 1980.

photographies pour illustrer le plan grâce à la réalité. Les photographies sont prises à hauteur d'homme pour donner un point de vue concret sur les sites présentés:

« photographies aériennes pour la troisième dimension, la vision d'ensemble et le contrôle, photographies au sol de toutes perspectives intéressantes, textes historico-descriptifs, notes bibliographiques. » (Figure 61)

Lors de la reconstruction les manuels enseignent des techniques, les « Murondins » par exemple mais aussi des méthodes, le pamphlet de L. Kahn et O. Storonov informe de la procédure de participation des citoyens à l'urbanisation de leur quartier⁷⁹⁷ (Figure 62, 63,64).

Friedman édite plusieurs manuels explicitant des processus à destination des utilisateurs de l'architecture, c'est-à-dire « toute personne qui subit de quelque manière que ce soit « l'effet » de l'objet en question »⁷⁹⁸. Il met au point un système de graphes - objets et vecteurs - destinés à la programmation de l'architecture par l'habitant: le système est conçu pour indiquer à l'habitant les éventuelles conséquences néfastes de ses choix. Pour passer du graphe au dessin du plan, il dessine un manuel avec lequel l'habitant peut concevoir le plan de son habitation, « il est devenu son propre architecte: il est devenu autoplanificateur »⁷⁹⁹ (Figure 65). Pour diffuser l'information dans un langage accessible et sur un support simple et bon marché, Yona Friedman propose le « Livre de Mur », soit l'affichage des trente planches qui composent un manuel afin que des centaines de personnes puissent consulter cet affichage vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

La diffusion d'informations destinées au grand public est aussi une dimension importante du travail de Cedric Price, à partir de 1964 il annonce l'idée d'un équipement éducatif qu'il développe en 1969 sous le nom d'*Atom*. La première étape consiste à classer les nombreux terminaux d'informations éparpillés dans la communauté, soit tous les médias disponibles par incidence, afin de les incorporer dans la planification comme des terminaux d'apprentissages « pour stimuler la vie communautaire d'une nouvelle vitalité. Dans «*Learning* »⁸⁰⁰, il affirme que

⁷⁹⁷ Ils conçoivent également le livret explicatif de l'exposition de ville *Better Philadelphia*

⁷⁹⁸ FRIEDMAN, Yona, *L'architecture de survie, une philosophie de la pauvreté*, L'Eclat, Paris, 2003, p 17

⁷⁹⁹ FRIEDMAN, Yona, *L'architecture de survie*, p 26 La bande dessinée qu'il réalise est exposée au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris en 1975- *Une utopie réalisée*- puis au Brésil.

⁸⁰⁰ *Architectural Design*, mai 1968

l'éducation n'est pas réservée à un groupe d'âge mais doit être un processus continu dans la communauté. Les services d'éducation, comme les services sociaux, intègrent donc les espaces de vie sous forme d'un média. Des machines, à chaque coin de rue dans chaque maison qui rendent l'ordinaire passionnant. Les diagrammes d'Atom montrent l'architecture d'un réseau d'informations semblable à l'internet actuel⁸⁰¹. Price projette un réseau invisible qui coexiste avec la communauté humaine, permettant de découvrir et d'organiser les relations spécifiques entre les affaires les plus ordinaires de chaque jour...

*L'Advocacy Planning*⁸⁰² fait l'objet de boîtes pédagogiques qui contiennent des disques, des films et des fiches informatives pour animer un cours de « *city planning and city politics* » à destination des enfants des ghettos new yorkais. Ce cours donné en une ou deux années, consiste à faire réaliser aux enfants que l'environnement urbain dans lequel ils vivent est une pure création de l'homme et qu'ils peuvent donc le modifier. Ils sont acteurs et pas spectateurs de leur communauté⁸⁰³.

Dans les années 1970, le groupe CRATerre publie des manuels de technique du pisé et des architectures de terre à l'intention des constructeurs :

« nous ne pensons pas que les problèmes de l'ENVIRONNEMENT seront résolus pas les spécialistes. Nous ne pensons pas que le Urbanistes changeront quelque chose au chaos des villes, ni que les Architectes embelliront suffisamment nos demeures, ni que les géomètres empêcheront un jour la spéculation de ronger les terrains, ni que les sociologues trouveront le moyen d'éliminer la grande solitude de l'homme dans la foule des hommes, ni que les psychiatres recolleront toujours les pots cassés par l'ennui et l'incohérence.

⁸⁰¹ Pour l'utilisation de l'ordinateur en tant qu'outil de gestion puis comme substitut à l'architecture elle-même dont l'infrastructure disparaît, se référer à ROUILLARD, D., *op.cit.* p 115, l'ordinateur devient par Archigram en plus d'un gestionnaire de la mégastructure, un dispositif d'écoute et d'échange entre les habitants de la ville.

⁸⁰² Au niveau urbain, la participation des habitants sera pratiquée aux Etats-Unis en 1965, au sein du mouvement *Advocacy planning*; L'action est menée par des professionnels- qui ne sont ni architectes, ni urbanistes, mais souvent juristes- révoltés par les difficultés des minorités urbaines à imposer leurs souhaits. Ces militants défendent la parole des habitants pour la faire entendre lors de l'aménagement de leurs quartiers face à la planification dévastatrice imposée par les autorités. Paul Davidoff son fondateur, a suivi l'enseignement de Lewis Mumford.

⁸⁰³ COLBOC, Pierre, « *Advocacy planning, échec ou réalité de la démocratie directe* », *Architecture d'Aujourd'hui*, n° 153, pp 34-38. L'article relate de nombreuses opérations destinées à une pédagogie de la participation à destination des habitants.

Nous ne pensons pas que les fonctionnaires aient le droit de normaliser nos besoins (et nos rêves ?) dans des grands livres cartonnés, de planifier la construction des « habitats sociaux » et de regagner audacieusement chaque soir leur hôtel particulier (ce ne sont pas les petits fonctionnaires qui établissent les normes...)

Nous croyons que seuls les « habitants » peuvent (et doivent pouvoir) résoudre les problèmes profonds de l'habitat. Pour cela il faut qu'ils soient MOTIVES, donc INFORMES réellement, et surtout, il faut qu'ils puissent s'introduire dans les processus de DECISION.

Il faut, il faut...alors, on rêve ?... »⁸⁰⁴ (Figure 66)

Ils poursuivent des objectifs d'économie et d'accessibilité autour d'une recherche scientifique sur la terre. La terre étant une tradition orale, ils menaient eux un travail scientifique qui consistait en l'écriture dans la science de cette tradition (la anulométrie de la terre à employer, la vérification de ses caractéristiques propres à la construction, les essais Proctor, les machines pour presser,...) Une fois le *process* inscrit, la reproduction est possible. Après la parution d'un second livre, plusieurs centaines de logements sont autoconstruits en France. Le livre est traduit en Espagnol par des étudiants qui viennent se former avec eux, il est diffusé sous forme de photocopies à plus de dix mille exemplaires au Pérou, trois mille au Mexique et dans d'autre pays d'Amérique latine et permet la construction de milliers d'habitations. Le livre en raison de la demande sociale importante est réédité à plusieurs reprises (trois mille exemplaires d'abord aux Editions Alternative) : « ce qui nous intéressait c'est que le livre soit diffusé et accessible à un plus grand nombre possible de personnes »⁸⁰⁵. Ils souhaitent donner à l'usager le contrôle de son cadre de vie et ne sont pas architectes des projets. Certaines opérations ont lieu en partenariat avec des architectes locaux, un collectif ou des constructeurs. A Mayotte, trois mille cinq cent logements sont réalisés. La ressource financière apportée par le système HLM (entre cinq cent et mille euros par habitation) est dépensée en matériaux et pour le contrôle des fondations et de la toiture. Les habitants construisent la maison (une cellule d'information est installée et une vingtaine de plans économiques et astucieux sont proposés).

⁸⁰⁴ CRA-Terre (P. Doat, A. Hays, H. Houben, S. Matuk, F. Vitoux). *Construire en terre*, Editions alternative et Parallèles/ collection Anarchitecture, Paris, novembre 1979, préface Pierre Clément

⁸⁰⁵ Ce récit est issu de l'interview accordée par Patrice Doat en 2004.

Les manuels sont informatifs de la planification, des encyclopédies ou encore servent la diffusion de techniques et de processus de la grammaire participative. Des éditions destinées à l'apprentissage du langage architectural sont également disponibles. Les médiums de la grammaire participative sont au service d'une configuration didactique ou enseignable. Elle est accentuée par le contexte du passage d'une démocratisation de la culture à une démocratie culturelle. Depuis la seconde guerre mondiale, les politiques culturelles des pays européens développent un meilleur accès pour tous aux œuvres culturelles⁸⁰⁶. Une démocratisation de la culture parallèle à une démocratisation des études. La critique de cette démocratisation est relative notamment au manque de participation du public face à cette « exposition » d'œuvres. Le passage a lieu dans les années soixante dix à une démocratie culturelle dans laquelle « tout le monde » est créatif. Dans le domaine architectural, cela renforce les configurations de la grammaire participative dans lesquelles la figure de l'autre peut s'emparer d'une méthode, d'une technique ou tout simplement user de son savoir de spécialiste de l'habiter pour créer son environnement. Dans les apprentissages, il s'agit de former à l'autonomie, à l'agissement et à la capacitation. L'acte créateur a autant d'importance que la création elle-même. De cette façon, la figure de l'autre de la grammaire participative détient un savoir aussi important que le savoir scientifique de l'architecte. L'expressivité et la créativité sont aussi des postures de la figure de l'autre.

2.6 Echange de savoirs, populaire versus démagogie

Les fondateurs des CIAM jusqu'à Otterlo cherchent un moyen de faire accepter le langage architectural moderniste par le grand public. Le groupe italien lors du CIAM de Bergame exploite le rapport à l'histoire. Ils présentent une architecture traditionnelle dans son expression (basée sur des études approfondies du contexte)

⁸⁰⁶ GENARD, Jean-Louis, « L'idéologie de la créativité et ses contradictions », pp 21-29 in *Enjeux de la créativité, réflexions et perspectives*, Ministère le Communauté française, Direction générale de la Culture, Bruxelles, 2003

mais élaborée sur des bases rationnelles de type moderniste. Le débat d'Otterlo se focalise sur l'emploi d'un tel langage architectural dans le projet la tour Velasca de E. Rogers et les logements à Matera de G. De Carlo (Figure 67). Certains évoquent la trahison⁸⁰⁷ des Italiens, Wogensky adopte une posture paternaliste en proposant d'éduquer « ces gens » et de leur ouvrir les yeux sur la situation du monde actuel avec une nouvelle expression plastique alors que le bâtiment les tourne vers le passé⁸⁰⁸. De Carlo utilise la conjugaison d'une approche écologique et évolutionniste du passé, du présent et du futur de la configuration synergique :

« ce que je considère comme l'histoire c'est l'acquisition d'un savoir exact des problèmes que nous, comme architectes [...] nos choix sont attachés à une réalité continue et sont en progression. L'histoire ne concerne pas quelque chose du passé mais a quelque chose qui a à voir avec le présent et donne la direction du futur. »⁸⁰⁹

Il recentre le débat sur le processus qui mène à l'utilisation d'un tel langage architectural par un échange de savoirs, les habitants explicitent leur rapport à l'histoire, amènent leur connaissance du bâti ancien de ce que son évolution évoque. De Carlo n'est pas disposé à produire la « nouvelle expression plastique » des CIAM parce que les habitants ne se l'approprient pas:

«les gens de Matera ne voulaient pas d'une reproduction contemporaine des conditions anciennes et conséquemment désertaient les nouveaux quartiers qui tentaient de reproduire dans un langage moderne la complexité plastique et la liberté organique de la ville ancienne.»⁸¹⁰

Les habitants s'engagent à défendre quelque chose « de plus rigide et formel qui leur donnait un sentiment d'ouverture et de stabilité du futur»⁸¹¹. De Carlo construit donc

⁸⁰⁷ PROTASONI, Sara, "The Italian Group and the Modern Tradition", pp 28-39 in GREGOTTI, Vittorio (Ed.), « The Last CIAMs », *Rassegna*, Bologne, 1992

⁸⁰⁸ WOGENSKY in LIGTELIJN, V., STRAUVEN, F., *Van Eyck (...) "University college in Urbino by Giancarlo De Carlo"* (première édition 1966, in *Zodiac*), pp 575-589, *op.cit.* p 575. Marcel Lods en 1953 déclare comme le fait Le Corbusier qu'il faut "apprendre aux hommes à habiter" in PINSON, Daniel, « Les apports d'un échec ou l'influence sous-estimée de Jaqueline Tyrwhitt », *Communication CIAM 9 1953-2003*, 2003, p 10

⁸⁰⁹ DE CARLO, G. in LIGTELIJN, V., STRAUVEN, F., *Van Eyck (...) "University college in Urbino by Giancarlo De Carlo"* (première édition 1966, in *Zodiac*), *op.cit.* p 580

⁸¹⁰ DE CARLO, G., in LIGTELIJN, V., STRAUVEN, F., *op.cit.* p 577

⁸¹¹ *Loc. cit.*

des bâtiments longs, en blocs bruts⁸¹². Il adopte une posture éthique et l'objectif de sa grammaire participative est de leur donner la conscience de leurs droits et le sentiment de la stabilité de ceux-ci.

Pour Ernesto Rogers «le fait de chercher à être plus communicatif, plus populaire, devint sacrosaint, comme un moyen essentiel d'être plus complètement à la page, récent », il ajoute qu'il est nécessaire pour cela «de rejeter tout les *a priori* stylistiques, ce que l'on appelait le langage « moderne » inclus »⁸¹³. La configuration a un objectif de lien social et de dialogue avec l'utilisateur et non plus la finalité d'un objet architectural.

Le sens de « populaire » est positif « qui appartient au peuple, qui est issu du peuple »⁸¹⁴ même si suivant la définition commune il « est jugé conforme aux goûts de la population la moins cultivée »⁸¹⁵ ce qui induit une hiérarchie des savoirs et des figures. Le groupe italien valorise le savoir populaire et n'a pas un objectif populiste, qui serait une « attitude politique qui vise à satisfaire les revendications immédiates du peuple sans objectif à long terme ».⁸¹⁶ Le recours au vernaculaire, dans la forme ou dans l'utilisation des matériaux, de la grammaire participative n'est pas populiste dans un objectif démagogique mais une tentative d'être populaire au sens démocratique du terme. L'utilisation de matériaux traditionnels dans les réalisations aux Etats-Unis, en Suisse et dans la culture scandinave sont les modèles d'une esthétique moderniste déclinant les matériaux « naturels » - le bois, la pierre,...⁸¹⁷ Ils ne sont pas la marque d'un populisme mais de la reconnaissance d'une tradition constructive qui répond à la critique du rationalisme moderniste. De plus, il ne s'agit pas d'une politique à « court terme », en témoigne la valeur de la dimension évolutive dans la configuration synergique puis dans celles élaborées par De Carlo.

⁸¹² il est établi par Geddes déjà que la participation des citoyens ne s'apparente pas à assouvir leurs désirs quand ceux-ci engendrent la destruction de bâtiments qui pourraient être rénovés par exemple: lors de la présentation de son plan pour Dumferline, dans *City development*, les citoyens voulaient démolir des vieilles structures encore utilisables, il déclara qu'il était « nécessaire de modifier l'opinion publique en cette matière » (Mairet p 19) et suggéra des issues pour le faire, il arrivait à révéler l'utilité méconnue d'un bâtiment, son intérêt et sa beauté.

⁸¹³ E. Rogers, 1954, in *Casabella*, N° 202

⁸¹⁴ *Le Petit Larousse Illustré*, Paris, 1995, non paginé

⁸¹⁵ *Loc. cit.*

⁸¹⁶ *Loc. cit.*

⁸¹⁷ ces tendances sont illustrées dans l'exposition de 1939 à Zurich ou dans les pavillons scandinaves de Markelius et d'Aalto de la *World Fair* à New York-

Le langage traditionnel ou vernaculaire n'est pas systématiquement convoqué, en atteste l'exemple de Matera fin des années cinquante et que constate Alvaro Siza dans les années 1970:

« le plus compliqué c'est que cette population voyait avec plaisir la destruction de ces références. J'ai eu des problèmes pour conserver les murs, les ruines, etc. Ce qui nous a permis d'avoir des débats intéressants avec la population, soulevant le problème de la participation des habitants et de leurs rapports avec les techniciens. [...] certains architectes pensaient qu'il faut donner à la population exactement ce qu'elle demande, je pense que c'est de la démagogie. Nous avons connaissance d'un certain nombre de choses, nous devons mettre cette connaissance au service de la population. Après seulement nous pouvons entamer la discussion. Cette rencontre a été très riche et utile pour moi, pour la population aussi je pense [...]»⁸¹⁸

La grammaire participative concerne un échange des savoirs et celui de l'architecte autant que celui des bâtisseurs et des usagers sont fondamentaux. Les avancées du structuralisme et de la sémiologie étaient nécessaires et le contexte de mai 1968 permet une mise à zéro totale existentielle et pas seulement architecturale pour stimuler dans les années 1970 un langage démocratique. Zévi lie cette émergence au concept de Barthes « le degré zéro de l'écriture ». Il consiste en un retour à « la préhistoire, le degré zéro de l'architecture », soit la reconnaissance de la valeur de l'architecture et de l'urbanisme sans architectes, des milieux et des environnements spontanés :

« les plans d'aménagement modernes embrassent tous les aspects physiques des communautés humaines et il est logique qu'ils analysent aussi les agglomérations "hors du temps" que sont les *barriadas*, les *favelas*, les taudis et les baraques, bref, tout ce qui a été jusqu'à présent banni de l'histoire de l'art.»⁸¹⁹

⁸¹⁸ ROUSSELOT, C., BEAUDOIN, L., *op.cit.* pp 33-41

⁸¹⁹ *Ibidem* p 149

La valorisation des architectures « spontanées », « vernaculaires » ou « autoconstruites » - par Le Corbusier puis dans une autre dimension par Van Eyck notamment ou les modernistes de l'ATBAT, servent la configuration synergique qui fonctionne sur l'échange de savoir. Celui de l'habitant qui adapte la forme à l'usage au cours du temps seul détenteur de ce savoir faire. La technique utilisée pour la construction traditionnelle - toujours relativement simple - impose une limite naturelle, elle produit la diversité tout en donnant le sentiment d'une unicité qui tient à la pauvreté de la technique appliquée. Elle garanti les règles pratiques et esthétiques.⁸²⁰

Ce savoir évite à l'architecte de dessiner ce que lui indique son éducation architecturale. Pour Kroll quatre-vingt-dix-neuf pour cent de la population est heureusement passée à côté du mouvement moderne. La parole des gens rend à l'architecte une échelle qu'il peut inventer en amenant des choses connues depuis toujours mais d'une manière particulière. Le rapport des habitants à la ville est évident et leur participation structure l'architecture, ils ont un « instinct urbain ». Il en fait un concept, celui de sa « Tante Berthe » qui a mauvais goût à ses yeux mais qui est l'héritière

« (d')un instinct de dix mille ans d'expérience de ville, d'agglomération. L'agglomération c'est trois maisons. Des conglomérations qui se mettent ensemble et déterminent un espace commun entre deux individus, qui créent une relation entre les choses. »⁸²¹

L'établissement d'une relation plus démocratique entre le résident et l'architecte sont des thèmes importants dès l'après guerre et les réponses ne sont pas celles données plus tard par l'architecture postmoderne caricaturale ou populiste. Le savoir de l'architecte reste une valeur de l'échange de la grammaire architecturale :

« je ne veux aucun malentendu ici: j'ai dis un langage multiple, pas éclectique. L'éclectisme est une combinaison sélective de styles variés, donc c'est stylistique. Mais le langage multiple duquel je parle et que je cherche dans mon travail n'est pas stylistique ; il

⁸²⁰ FRIEDMAN, Y., *L'architecture de survie (...)* ocpit. p 29

⁸²¹ Interview de Lucien Kroll par Marc Emery in BRAUSCH, Marianne, EMERY Marc, *l'architecture en questions, entretiens avec des architectes*, Le Moniteur , Paris, septembre 1996, p 123

repousse intrinsèquement toute sorte de greffe stylistique[...] donc les significations ne sont pas univoques ni inconvertibles. Elles ont de nombreuses facettes et une large tolérance donc elles seront compréhensibles par les gens avec une large autonomie et capacités pour comprendre. [...]C'est impossible de penser qu'un bâtiment ou une configuration urbaine communique un code unique que chacun peut ou doit accepter. Nous vivons dans une société caractérisée par le conflit non par l'assentiment spontané. Dès lors, l'expression qui représente ça (qui rend la communication possible) doit avoir de nombreux côtés. Cela ne signifie pas que cela doit être « délibérément ambigu » ainsi que les fous continuent à le maintenir : cela doit être multiple »⁸²²

La posture éthique de l'architecte y est confrontée afin que le langage dans la grammaire participative ne soit pas un médium démagogique :

«est-ce ce qu'ils disent vouloir qui est vraiment requis? Et poursuivant cette interrogation, l'architecte est-il en position de fournir ce qu'il croit réellement requis, sans participation dans le processus de conception avec les ultimes occupants du bâtiment?»⁸²³

Les configurations de la grammaire participative valorisent *l'échange* des savoirs et pas la disparition de celui de l'architecte :

« que signifie donc la participation en architecture? Donner un té, une équerre, un compas aux gens? En leur disant « construisez comme vous voulez »? Ils singeraient les modèles classiques les plus rétrogrades. Préparer plusieurs solutions et leur dire « choisissez »? Selon quels critères? La participation ainsi conçue n'est qu'un slogan.⁸²⁴(...)C'est seulement maintenant que le fait de parler, lire et écrire l'architecture n'est plus limité à une élite spécialisée. Ce résultat déborde le cadre de la discipline et implique

⁸²² KARRER, Francesco, « Interview of Giancarlo De Carlo », *DOMUS*, juin 1988, N°695, pp 17-28

⁸²³ COLLYMORE, P., *op.cit.* p 12

⁸²⁴ ZEVI, B., *op.cit.*p 78

un tournant démocratique et un renouvellement social de l'architecture basé sur un consensus - non pas paternaliste, populiste ou velléitaire dans lequel les besoins réels se confondraient continuellement avec ceux que la publicité induit - mais authentique et direct. »⁸²⁵

De Carlo en 1997 le rappelle encore :

« selon mon interprétation, la participation ne consiste pas du tout à entendre les desiderata des habitants, mais à modifier son architecture afin qu'elle réponde à leurs besoins réels, bien différents de leurs besoins créés. Il y a une dimension pédagogique dans le métier de l'architecte qui ne doit pas être occultée et qui nécessite un peu d'humilité... »⁸²⁶

⁸²⁵ *Idem* p 81

⁸²⁶ MASBOUNGI, Ariella, PAQUOT, Thierry, « Interview de Giancarlo De Carlo », Milan, mars 1997, publié sur le site de l'Institut d'Urbanisme de Paris, <http://urbanisme.univ-paris12.fr>

CHAPITRE 3. LA FORTUNE CRITIQUE DE LA PARTICIPATION DANS L'HISTOIRE ET L'ENSEIGNEMENT DE L'ARCHITECTURE

Les historiens de l'architecture ou de l'urbanisme réceptionnent les objets de la grammaire participative. Mais les ouvrages n'analysent pas les variables en présence qui construisent des configurations de la grammaire participative. Soit ils rendent compte d'expériences, soit ils citent des auteurs qui militent pour des processus participatifs. La définition de « la participation » n'est pas donnée. L'histoire au XXème siècle trouve dans d'autres sciences des sources pour articuler les faits et les évènements. La sociologie, l'anthropologie, l'archéologie dégagent l'histoire de la succession objective des œuvres. C'est sans doute cette ouverture à l'histoire des idées et de la culture qui inscrit dans l'histoire de l'architecture des éléments et des pratiques relatives à la grammaire participative⁸²⁷. La transmission de la grammaire participative et la confrontation des variables des configurations de chacun s'opère à travers un mode nouveau de colloques d'architectes.

Comme la synergie geddesienne se transmet oralement lorsque l'Écossais fait « vivre » ses machines à penser, ses cours sont des facteurs de diffusion majeurs. De la même façon, la posture engagée des architectes et des urbanistes qui construisent des grammaires participatives et la dimension morale qui les conditionne se perpétuent à travers leurs enseignements auprès de leurs pairs.

Les médiums de la pratique sont convoqués pour la formation : pratique de terrain, valeur de l'enquête, concertation autour des projets plutôt qu'un jugement par les professeurs sur des critères académiques...le contexte qui voit naître la révolution de 1968 est construit sur les mêmes variables que les configurations qui présentent le plus de facteurs de succès : un rapport au temps long, dans le passé mais également dans la gestion et l'usage qui succède au projet, une posture écologique qui englobe le milieu et ses habitants, la construction d'une figure de l'autre

⁸²⁷ La posture modeste des architectes qui construisent des configurations de la grammaire participative ne favorise pas la diffusion de leur travail. Leurs écrits valorisent la figure de l'autre et il faut attendre la fin du XXème siècle pour que, au-delà de l'histoire des œuvres et de leurs auteurs, par le biais de la réception notamment, l'histoire de l'architecture s'intéresse au point de vue et aux actions du public ou du commanditaire.

participant à la vie de la Cité, dont la capacitation est importante à des fins d'expressivité et de création pour sa réalisation personnelle.

3.1 L'histoire de l'objet architectural et celle du processus

Quand Geddes est référencé par les auteurs de l'histoire de l'architecture et de l'urbanisme, l'enquête et l'exposition municipale pénètrent largement la culture des architectes et urbanistes. Outre les biographies qui lui sont consacrées par A. Defries, *The interpreter Geddes* en 1927, par Ph. Boardman en 1936 et enfin par Ph. Mairet en 1957, Geddes est porté à la connaissance des architectes par les écrits de ses disciples, Mumford, Bardet ou Tyrwhitt, essentiellement au cours des années 1940. Non seulement ces derniers citent Geddes comme père du médium *civic survey* mais ils ont de plus saisi la grammaire participative dans son œuvre : la présence du citoyen actif et l'objectif de justice sociale de la grammaire participative. (Figures 68 et 69)

Aux Etats-Unis Paul et Percival Goodman⁸²⁸ publient *Communitas*. Ils proposent l'action directe également pour rénover le logement et relatent l'expérience réalisée avec des citoyens Portoricains qui rénovent leurs logements eux-mêmes, aidés de conseils.⁸²⁹ En France, outre Bardet, ce sont les successeurs de Poëte, Auzelle et Pierre Lavedan qui relaient le discours geddesien. Dans l'*Histoire de l'Urbanisme* de Lavedan parue en 1952, Patrick Geddes est nommé comme le premier à formuler l'idée « qu'avant de tracer un plan d'aménagement ou d'extension il convient de rassembler un certain nombre de documents humains »⁸³⁰ c'est à dire procéder à un *civic survey*.

⁸²⁸ Les deux frères Goodman, l'un écrivain et l'autre architecte proposent la grammaire participative pour l'urbanisme après guerre aux USA : « la meilleure défense contre le *planning* - et les gens ont besoin d'une défense contre les urbanistes - est d'être informé à propos du plan qui opère sur nos vies ; et d'apprendre à prendre l'initiative en proposant ou défendant des changements raisonnés. Une telle action n'est pas seulement une défense mais elle est bonne en soi, pour prendre des décisions positives pour la communauté plutôt que d'être régimenté par les décisions des autres, c'est un des actes humains les plus nobles » GOODMAN Paul, GOODMAN Percival, *Communitas, means of livelihood and ways of life*, Vintage Books, New York, 1960, première édition en 1947.

⁸²⁹ Il s'agit sans doute des expériences de R. Neutra.

⁸³⁰ LAVEDAN, Pierre, *Histoire de l'Urbanisme. Epoque contemporaine*, M. Laurens Editeur, Paris, 1952, p 159. On trouve dans les cours de Robert Auzelle la référence à Geddes.

Quant aux historiens et aux critiques d'architecture, J.M. Richards fait allusion à la participation dès *Castles of the Grounds* en 1946 et la questionne à Bridgwater dans son texte reproduit sans autre analyse dans *A Decade of new architecture* de Giedion en 1951. Certains comme Reyner Banham montrent assez tôt un intérêt pour inscrire certaines configurations dans l'histoire de l'architecture. Il a un regard critique et engagé sur les mouvements architecturaux qui oscillent autour de la grammaire participative et rapporte leurs travaux et leurs écrits dans ses ouvrages. Il s'intéresse au début des années cinquante aux artistes qui se nourrissent de la culture populaire comme *'l'Independent Group* dont il fait partie avec les Smithson et il étudie les travaux des Situationnistes. Il est passionné par l'arpentage proposé dans la psychogéographie de Guy Debord⁸³¹, une cartographie de la façon dont la ville affecte les sensations et les comportements des individus et par l'action directe du groupe. Avec Price, le géographe urbain Peter Hall et Paul Barker, Banham collabore à l'édition d'articles dans la revue *New Society*, sous le titre *Non Plan*⁸³² à partir de 1965. Manifestes pour la spontanéité plutôt que pour un urbanisme où « rien n'est simplement autorisé à arriver »⁸³³. Price considère que l'impact de *Non Plan* sur la construction des années soixante est marginal mais représente une rupture importante dans le paradigme moderniste: loin de l'idée du bâtiment comme une conclusion mais vers quelque chose d'« *open-ended* »⁸³⁴ et qui laisse les habitants exprimer leurs désirs. Les articles sont publiés aussi dans *Architectural Design*, ils interrogent l'existence de la planification et du planificateur : Que se passerait-il s'il n'y avait pas de plan, pas de choix tramé et que l'on créait des "zones libres de

⁸³¹ DEBORD, Guy, 1931- 1994, est notamment l'auteur de " la Société du spectacle " (1967). Il a fondé l'Internationale situationniste en 1957

⁸³² « Les choses pourraient-elles être pires si il n'y avait pas de planification du tout? [...] pourquoi ne pas suggérer une expérience *sans* planification et voir ce qui émerge? Nous l'appelâmes "*Non Plan*" » BARKER, Paul "*Thinking the unthinkable*", pp 2-21, HUGHES, Jonathan, SADLER, Simon (Ed.), *Non-Plan, essays on freedom participation and change in modern architecture and urbanism*, Architectural Press, 2000, p 4

⁸³³ BANHAM, R., BARKER, P., HALL, P., PRICE, C., « *Non Plan: an experiment in freedom* », *New Society*, 20 03 1969. Dans son ouvrage « *Megastructure, urban future of the recent past* » de 1976, Banham évoque à nouveau la participation à plusieurs reprises, notamment au sujet de Byker Wall.

⁸³⁴ « Toute ville est un peu construite, faite par nous(...) » le discours de Roland Barthes, en 1967 à l'Institut d'Histoire de l'Architecture de Naples, incite à la lecture de la signification de la ville par chacun. Une lecture qui ne sera pourtant jamais figée dans une signification finale. Il érige donc la ville comme une œuvre ouverte destinée à la lecture infiniment recommencée par l'utilisateur qui participe à la construction de sa signification. L'atelier AREA en France (B. Hamburger, Gérard Bauer, Philippe Boudon, Jean-Michel Roux, Alain Sarfati et Jean-Louis Venard) va privilégier l'œuvre ouverte dans son travail dans les années 1970. Ses membres visaient la réalisation urbaine avec plusieurs architectes intervenants pour assurer la variété.

plan" ? Reyner Banham au départ d'une vision orientée sur la résolution esthétique de la configuration structuraliste, se rapproche de la figure de l'autre participant. La créativité de ce dernier et la subjectivité mettent en péril la persistance de la figure de l'architecte dans la configuration de Banham. L'implication personnelle de l'auteur l'amène à favoriser l'objectif éthique pour l'accès de tous à la réalisation personnelle par le geste artistique, plutôt que de valoriser l'objet architectural comme une finalité. Les écrits relatifs à la participation à l'architecture et à l'urbanisme restent rares dans les années 1950, alors que la pratique participative, l'expérimentation et les discussions s'amplifient. Pendant cette même décennie, la majorité des manifestes artistiques⁸³⁵ mentionnent la participation de la figure de l'autre.

Les publications qui concernent le domaine architectural apparaissent de façon récurrente seulement à la fin des années 1960, surtout par le biais de pratiques et essentiellement autour dans les contextes de crises des villes américaines ou de l'invasion d'un urbanisme radical issu des principes modernistes appliqués dans les années soixante. Les propos militants concernent le droit à la ville des habitants insistant sur la posture éthique et l'engagement des urbanistes et des architectes (ces derniers n'en sont pas les auteurs qui sont issus d'autres disciplines qui font la critique de la ville⁸³⁶). L'ouvrage majeur de Jane Jacobs paraît en 1961⁸³⁷ aux États-Unis. Elle milite pour que l'urbanisme soit envisagé du point de vue de l'homme et pas du point de vue de la forme par les planificateurs, elle les appelle à un engagement civique. Paul Davidoff, l'avocat américain et urbaniste formé à l'école de Mumford, publie un article dans *JAIP* en 1965. La critique concerne la constitution démocratique des partis qui sous-entend le processus démocratique du planning.

⁸³⁵ Notamment en 1958, *Mould Manifesto against rationalism in architecture* de Hundertwasser par exemple, le programme du groupe GEAM de 1960, l'autonomie, la liberté, la participation totale revendiquée dans le manifeste des situationnistes de 1960, l'autoconstruction proposée par le projet New Babylon...

⁸³⁶ L'histoire de l'architecture comme les praticiens tend à s'orienter avec exclusivité sur la production architecturale ou l'histoire des architectes. La pluridisciplinarité recommandée dans la configuration geddesienne par exemple fait défaut tant dans la pratique que dans la critique. Tyrwhitt mentionne en évoquant les symposiums Delos organisés par Ekistics la richesse amenée à la discussion sur les mêmes éléments, les établissements et l'habitat humain par des spécialistes d'autres disciplines. PINSON, Daniel, « Les apports d'un échec ou l'influence sous-estimée de Jacqueline Tyrwhitt », Communication CIAM 9 1953-2003, 2003, p 6

⁸³⁷ Jane JACOBS, 1916-2006, journaliste, mariée à un architecte. Son ouvrage de 1961, *Death and Life of Great American Cities* traite de l'actualité brûlante dans le contexte des grandes rénovations urbaines et le traumatisme qu'elles suscitent dans les centres urbains à l'époque. Elle présente les problèmes tels qu'ils sont et pourraient être ressentis par l'homme de la rue.

C'est le dysfonctionnement de la configuration méthodologique ou systémique qu'il dénonce, notamment le médium des commissions, celui du processus politique démocratique de décision. La posture éthique des architectes et des urbanistes est mise en cause :

« historiquement, les urbanistes et ceux qui sont concernés par le *planning process* n'ont pas cherché à faire du city planning un mécanisme politique. Politique est ici utilisé dans le sens que les buts de la politique publique sont ouverts au débat à travers le processus politique. Plutôt que d'être ouvertes à un débat politique public, les décisions de *planning* ont historiquement été exécutées dans un isolement relatif offert par l'établissement de commissions indépendantes de planning. Les commissions sont composées de bonnes gens de la communauté, et ont attend qu'elles opèrent sans s'exposer à la corruption des politiques électorales [...] il est assumé que l'urbaniste professionnel, un expert du domaine, servira consciencieusement l'intérêt public. Il n'a pas été assumé que l'intérêt du public consiste dans des groupes d'intérêt divers, avec des idées concurrentes dans lesquelles la politique publique est la meilleur ; en effet, il a été assumé que l'intérêt du public est unitaire, et évident, et que la partialité politique ne ferait que distordre son interprétation.»⁸³⁸

L'urbaniste doit être la voix des groupes sociaux qui ne sont pas entendus dans les processus de planification. L'avocat doit s'opposer aux projets qui menacent le quartier par l'éducation du client et dans le but d'organiser une réponse à travers la conscience communautaire. Davidoff veut procéder à l'établissement de plusieurs plans reflétant les objectifs économiques, idéologiques de toutes les parties et pas seulement de la majorité : chaque parti doit présenter un plan élaboré à l'aide de spécialistes de planning qui sont nécessaires mais « les plans représentant les valeurs de différents groupes d'intérêt dans une communauté doivent aussi être faits par le public.» La posture défensive débute la critique des configurations de la

⁸³⁸ DAVIDOFF, Paul, "Advocacy Planning", *Journal of American Institute of Planners*, novembre 1965 in OCKMAN, Joan, *op.cit.* p 443

grammaire participative. C'est l'objectif consensuel de la grammaire participative qui est discuté⁸³⁹.

En 1965, Françoise Choay dans *L'urbanisme, utopie et réalités*, sélectionne les textes de Geddes dans cette anthologie sans y discerner le propos participatif. Ce sont les *Sociologic Surveys* qui sont détaillés. Elle mentionne néanmoins dans une note de bas de page l'importance pour les habitants de s'intéresser activement au modellement de leur cité que Geddes nomme *Civics*. Elle décrit la critique de l'urbanisme qui se développe aux Etats-Unis dans les années 1960 notamment sous la plume de psychiatres comme Léonard Dhul (*The urban condition*, 1961) ou de polémistes comme Jane Jacob. Ils critiquent la méthode et le processus contraignant de l'urbanisme qui met l'habitant devant le fait accompli et le traite en véritable objet. Faire participer les intéressés leur semble la tâche la plus urgente :

« notre société a subi des changements profonds qui situent l'individu à une distance toujours plus grande des décisions qui l'affectent et le laissent dans une situation de relative impuissance, sujet par conséquent à une grande inertie. Il faut trouver les moyens qui permettent à tous de participer plus pleinement à des décisions qui les concernent aussi vitalemment. »⁸⁴⁰

Choay mentionne ce genre de critique en France au même moment à propos des grands ensembles. Elle lance un vigoureux appel à moins de dirigisme dans l'urbanisme. Elle présente la participation des usagers comme une réaction « contre » l'urbanisme imposé par l'autorité.

⁸³⁹ « *l'advocacy planning* implique l'engagement de *planners* professionnels et de designers pour représenter les intérêts des organisations qui sont leur client. Cet engagement implique une bonne volonté pour prendre place dans les luttes politiques, plutôt que de s'efforcer de synthétiser tous les intérêts en un intérêt public qui est présumé servi par un plan public. Dans beaucoup de cas, cet engagement est suppléé par les convictions des *planners* eux-mêmes (...) Dans les dernières années, un groupe a commencé d'avoir ses valeurs représentées par des *advocate planners*. C'est le groupe comprenant les non-représentés dans notre société, le pauvre et le Negro. Les avocats du pauvre ont été dans plusieurs cas architectes ou architectes *planners*. » DAVIDOFF, Paul, *op.cit.* p 444

⁸⁴⁰ DHUL, Léonard, *The changing face of mental health*, in DUHL, L.(Dir.) *The urban condition*, Basic Books, New York, 1963 cité in CHOAY, Françoise, *L'urbanisme, utopies et réalités*, Seuil, Paris, 1965, p 68

En 1969, Sherry Arnstein⁸⁴¹ publie dans le *Journal of American Institute of Planners* une échelle de la participation qui fait la critique des dérives de configuration systémiques mises au point par les autorités qui manipulent des processus participatifs. Les pratiques participatives des municipalités servent de support d'Arnstein pour construire une échelle des médiums de la grammaire participative et un classement des objectifs poursuivis⁸⁴². C'est autour de l'échange de savoirs que les configurations disfonctionnent (Figure 70). Elle définit les degrés de la participation dans les programmes urbains. L'échelle va de la non participation de gouvernements qui éduquent les citoyens afin qu'ils adoptent des plans déjà programmés, ou encore de guérir les citoyens de comportements qui ne servent pas leurs objectifs (« manipulation et thérapie »). Viennent ensuite les niveaux d'information des citoyens, à propos de leurs droits et des planifications engagées par les gouvernements. La consultation permettant de récolter les opinions des citoyens, bien que ce procédé n'assure pas que ces avis soient pris en compte. L'idéal d'Arnstein est la capacitation des habitants pour qu'ils s'investissent dans la planification. Les plus hauts niveaux de la participation sont la délégation de pouvoir, l'association et le partenariat - qui permettent une redistribution des pouvoirs et une négociation - ainsi que le contrôle citoyen.

Parmi les architectes, Leonardo Benevolo ne problématise pas la participation dans *L'Histoire de l'architecture moderne. Les conflits et l'après guerre*⁸⁴³ (il est pourtant amené à Bologne à faire une série d'études qui débutent le processus participatif). Quant à Aldo Rossi, l'analyse urbaine de son ouvrage concerne la morphologie et la typologie, il qualifie essentiellement un rapport entre le milieu bâti et les hommes, il définit la ville comme la « chose humaine » :

« de quelle manière le « *locus urbi* », une fois déterminé influence-t-il l'individu et la collectivité ? Cette question est à comprendre dans le sens donné par Marc Sorre à la question fondamentale de l'écologie : quelle est l'influence du milieu sur l'individu et la

⁸⁴¹ Sherry R. ARNSTEIN, travailleuse sociale américaine qui est alors « *Special Assistant to the Assistant Secretary of the Department of Health, Education and Welfare* ».

⁸⁴² Peut-être s'agit-il de l'*Economic Opportunity Act* de 1966 du gouvernement Johnson qu'évoque P. Hall: le programme doit être exécuté avec « le maximum faisable de participation des résidents des espaces et les membres des groupes servis » instaurant la création des *Community Development Agency* qui doivent obtenir la participation citoyenne la plus large possible et l'initiative locale

⁸⁴³ Dunod, Paris (parution italienne Bari 1960) 1980

collectivité ? Marc Sorre répond que la question est d'autant plus intéressante, si l'on pose en même temps la question inverse : de quelle manière l'homme change-t-il son milieu ? L'écologie humaine prend alors tout à coup un autre sens ; elle englobe toute l'histoire de la civilisation.»⁸⁴⁴

Il montre la complémentarité de l'architecture et la ville, la première n'existe que livrée au collectif, la ville, « l'architecture suppose la ville.» Mais s'il évoque la perception psychologique et les formes d'enquêtes de Lynch pour éclairer le savoir urbain, il ne propose, ni ne mentionne la participation des habitants à l'architecture de la ville.

Charles Jencks⁸⁴⁵ présente l'action des habitants comme la conséquence d'autres idéologies libertaires ou anarchistes rapportées dans l'architecture sous la forme de pratiques. Comme M. Ragon⁸⁴⁶ le fait, il détaille des expériences (*squatts, barriadas* péruviennes, *l'Advocacy planning*) et des méthodes comme « les supports structurels et les unités détachables » de Nikolaas Habraken ou encore les recherches de Christopher Alexander sur le design paramétrique.

En Belgique, Geert Bekaert et Francis Strauven, critiques d'architecture, consacrent une partie de l'ouvrage *La construction en Belgique 1945-1970*, de 1971 à l'absence de méthodes ou d'enseignement pour une pratique de la grammaire participative :

«à partir de 1955, on commença à se rendre compte que le modèle de vie exprimé dans l'architecture ne tenait pas la route. Non seulement le confort du nouvel habitat restait inaccessible à une grande partie de la population, malgré de nombreuses offres de primes, mais on commença également à réaliser que ce confort

⁸⁴⁴ ROSSI, Aldo, *L'architecture de la ville*, (Italie 1966), 1981, Livres et communication, Paris, 1990, p 140. Il cite Lewis Mumford à plusieurs reprises ainsi que les travaux de Marcel Poëte. De Geddes, pas de traces.

⁸⁴⁵ Charles JENCKS, 1939-, architecte et historien de l'architecture américain écrit et construit une architecture qualifiée de postmoderniste. JENCKS, Charles *Mouvements modernes en architecture, op.cit.*. Voir aussi la préface du numéro spécial de *AD* qu'il écrit et son analyse de la participation architecturale en 1977 (EGELIUS Mats, « *Ralph Erskine : the humane architect* », *AD Profiles* 9, 11-12 1977)

⁸⁴⁶ RAGON, Michel, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes, 3. De Brasilia au post modernisme, 1940-1991*, Casterman, Points- Essais, Paris, 1986. Il semble considérer que les rapports architectes et maîtres d'ouvrage sont une question de psychologie de la part des premiers... S'il cite une partie du manifeste d'Hundertwasser il ne met pas en avant ses propos sur la participation, mais sur l'aspect formaliste, « la ligne droite est la seule ligne non créatrice. » Dans la chronologie à la fin du volume il évoque les « luttes urbaines » de 1974 et la participation et/ou l'autogestion de l'habitat par les habitants eux-mêmes.

n'offrait pas d'alternative à la culture sociale qui animait encore les quartiers pauvres anciens ou nouveaux. Quand il voulait bien prendre ce fait en compte, l'architecte se retrouvait complètement désarmé. La forme qu'il avait à offrir avait éclaté dans ses mains comme une bulle de savon. De plus il ne possédait pas les outils nécessaires pour réagir efficacement face à la réalité dont il prenait conscience. Il ne lui restait plus qu'à devenir un mauvais plombier ou à s'improviser assistant social puisqu'il se retrouvait désespérément seul avec son idéal d'architecture au service du peuple : aucune association professionnelle pour le soutenir, aucun enseignement, aucune opinion publique auxquels faire appel »⁸⁴⁷

L'historien belge P. Puttemans présente le CIAM de Bridgwater comme lieu des premiers débats autour de la participation.⁸⁴⁸ Il fait une lecture distante d'une trentaine d'années de ce congrès (1974), dans un contexte bruxellois où les luttes urbaines sont au centre de l'actualité. Puttemans évoque également les contre-projets des habitants et la grammaire participative des architectes (Lucien Kroll spécialement ou Willy Van Der Meeren)⁸⁴⁹.

Dans l'histoire de l'architecture il faut attendre la fin des années 1980 pour trouver parfois un paragraphe consacré exclusivement à la participation.⁸⁵⁰ Elle est alors présentée comme un mouvement en se basant sur des projets qui exemplifient cette

⁸⁴⁷ BEKAERT, Geert, STRAUVEN, Francis, *La construction en Belgique 1945-1970*, Confédération de la Construction, Bruxelles, 1971

⁸⁴⁸ Interrogé à ce sujet en 2008, Pierre Puttemans n'a pu me donner la source qui l'a amené à mettre en exergue l'intervention de Richards à Bridgwater, c'est à son analyse du texte dans le contexte architectural belge des années 1970 très orienté vers la participation, que l'on doit sans doute cet apport. On ne trouve dans aucune autre histoire de l'architecture à ma connaissance la mise en exergue de cette problématique participative amenée par Richards à Bridgwater, le titre de son intervention ne livrant pas de lui-même son rôle dans l'histoire de la participation.

⁸⁴⁹ Dans SAMONA, Giuseppe (dir.) *Il dibattito architettonico in Italia 1945-1975*, Bulzoni Editore, Rome, 1977, un chapitre est consacré à l'architecture de la participation. A la fin des années soixante-dix des manifestes émanent des architectes notamment « La déclaration d'Amsterdam » publiée en 1976

⁸⁵⁰ Les exemples d'omissions sont nombreux, mais on peut citer un non lieu assez flagrant dans KOPP Anatole, BOUCHER Frédérique, PAULY Danièle, *l'architecture de la reconstruction en France 1945-1953*, Editions du Moniteur, Paris, 1982, A. Kopp qui traite de l'urbanisme démocratique de Lurçat et évoque Bridgwater ne relève pas le thème de l'intervention de J.M. Richards, pourtant cruciale pour ce type d'urbanisme démocratique et la reconstruction. Dans les histoires de l'architecte consultées qui paraissent dans les années quatre-vingt-dix, alors qu'on est enfin passé de l'histoire des œuvres à celle des auteurs, aucune mention de l'activité participative de certains n'y est faite.

pratique présentée comme singulière.⁸⁵¹ Tafuri néanmoins singularise l'écrit de Zévi, *Vers une architecture organique*, comme un paidoyer pour une architecture démocratique. Il extrapole la notion en explorant le néoréalisme italien de la fin des années quarante :

« caractérisé par sa contamination entre l'individuel et le collectif [...] l'histoire de la rencontre inattendue entre les intellectuels et les masses subordonnées devenues héroïques par la résistance »⁸⁵².

L'apport des néoréalistes est thématiquement par Tafuri autour du populisme plus que de la participation (Zévi n'y verra d'ailleurs pas l'incarnation de l'architecture organique.) Tafuri évoque également l'architecte romain Ludovico Quaroni⁸⁵³ et le groupe *Comunità* d'Olivetti qui intéresse l'histoire de la participation en ce qu'il privilégie la planification urbaine « avec des références à la sociologie et aux modèles anglo-saxons d'intervention ». Les tendances populistes présentes à l'âge de la reconstruction rencontrent des modèles décentralisés et une philosophie de la récupération des qualités communales pour les logements comme alternatives à la « ville dinausore. » Les objets de la grammaire participative geddesienne sont les références de *Comunità*⁸⁵⁴.

Après l'intervention d'Habermas en 1981, le terme participation semble tomber en disgrâce, sans doute lié de façon impropre à l'architecture postmoderniste. La critique confond semble-t-il l'architecture postmoderne, démagogique et discordante qui utilise un langage condescendant destiné à répondre au goût des gens pour des raisons commerciales et le langage qui résulte d'architectures élaborées en

⁸⁵¹ En France par exemple dans ABRHAM, Joseph, MONNIER, Gérard (Dir), *L'architecture moderne en France, Du chaos à la croissance 1940-1966*, tome 2, Editions Picard, Paris, 1999(évoque la participation des habitants de Maubeuge lors de la reconstruction) ou MONNIER Gérard, *L'architecture moderne en France, Tome 3, de la croissance à la compétition, 1967-1999*, Editions Picard, Paris, 2000. Il évoque la participation des habitants à propos de l'Alma gare à Roubaix en 1973. En Belgique, Pierre Puttemans relève l'intervention de J.M. Richards au CIAM de 1947 dans *Architecture moderne en Belgique*, Marc Vokaer Editeur, Bruxelles, 1974, des auteurs engagés comme l'architecte et critique J. Aron qui écrit sur l'urbanisme démocratique, évoquent la participation.

⁸⁵² TAFURI, Manfredo, *op.cit.* p 10

⁸⁵³ Ludovico QUARONI, 1911-1987, membre de l'APAO, travaille sur Matera dans les années cinquante. Il travaille avec De Carlo lors de la réalisation de films pour la biennale de 1954 *Urbanistica* réalise ensuite un projet de ville nouvelle avec De Carlo. Tafuri lui consacre un ouvrage en 1964.

⁸⁵⁴ TAFURI, Manfredo, *Idem* P 23. « les textes de L.Mumford, les Greenbelt cities de l'ère Roosevelt, et les cités jardin furent filtrées à travers l'idéologie d'Olivetti et servirent de base à ses expérimentations(...)Les modèles du New Deal et ceux de l'Autorité de la Tennessee Valley en particulier, étaient basés sur une stratégie similaire : viser les régions sous développées avec le but d'établir un équilibre territorial. »

participation. Certains architectes qui pratiquent jusque là avec une grammaire participative renoncent alors à leur engagement. La critique principale qui motive ce renoncement est l'instrumentalisation des processus par les autorités (Alvaro Siza par exemple)⁸⁵⁵.

3.2 Colloques d'architectes après 1950

Le peu de textes théoriques édités à propos de participation dans le domaine architectural s'explique notamment par un changement des pratiques des architectes au cours de la seconde moitié du XXème siècle. Les groupes qui éditent les comptes rendus de leurs colloques disparaissent ou ne publient plus. L'évolution des Congrès Internationaux d'Architecture Moderne en donnent une illustration. Les débats qui s'y déroulent sont publiés régulièrement et accompagnés par la reproduction de projets, jusqu'à leur disparition en 1959.⁸⁵⁶ Ces actes ont un but politique de diffusion des bienfaits de l'architecture moderne.⁸⁵⁷ C'est sans doute la raison de la censure du texte de J.M. Richards de 1947 par Giedion dans la publication des actes. Les remises en questions de la standardisation et du langage architectural autant que la constitution d'une figure de l'autre participante de ses propositions, mettent en péril la propagande à laquelle sont destinés les actes des CIAM :

« alternativement, pouvons nous décider qu'un temps pourrait venir où le processus d'industrialisation lui-même devra être arrêté, parce que son inhumanité menace de peser plus que ses avantages économiques. Ou bien autre alternative, devons-nous craindre que la standardisation des composants du logement soit si bien acceptée

⁸⁵⁵La législation urbanistique incluant une participation dans les pays européens débute dans les années 1960. La démagogie des procédures de concertation est révélée dans de nombreuses études des années 1990 sur le sujet. Plusieurs architectes ayant expérimenté le processus participatif le critiquent. Ainsi Alvaro Siza interrogé en 2004 sur ses projets au sein du SAAL: " érigé en méthode ce qui fut d'abord un mouvement participatif, dégénère en alibi commode, modérateur aliénant, réticence à plonger dans la re formulation du désir- le nôtre et celui des autres"

⁸⁵⁶Les actes des congrès CIAM sont publiés depuis 1931 jusqu'au dernier congrès de 1959, notamment: *La Charte d'Athènes*, *Will our Cities Survive?* (1942), *Dix ans d'architecture contemporaine* (1951), *CIAM 8, The heart of the city : towards the humanisation of urban life* (1952).

⁸⁵⁷ Dans les buts réaffirmés des CIAM après Bridgwater figure « la promotion d'une popularisation large de ses principes par la publication de livres, périodiques et articles, l'organisation d'expositions, la projection de films, l'usage des radio transmissions adressées au grand public dans tous les pays. » NAI fond Bakema.

que le public ne recquière plus la maison elle-même comme un médium de son expression personnelle ?»⁸⁵⁸

Quant aux congrès de l'UIA, l'Union Internationale des Architectes, ils sont organisés longtemps après la fin des CIAM et des actes publiés. Après une tentative de collaboration, les congrès de l'UIA sont organisés à l'écart de l'autorité Corbuséenne:

«contrairement aux organisations pré-existantes, l'UIA devait être représentative et démocratique. Elle ne devait pas être élitiste comme le CPIA, dogmatique comme les CIAM, lieu de rencontre comme les RIA. N'étaient admis comme membres que les organisations professionnelles représentatives des divers pays (Etats ou régions).»

Ses objectifs sont différents, la configuration mise en valeur d'après les actes du congrès de Prague en 1967 est méthodologique, elle propose l'éducation de la population et l'encadrement par une législation et des institutions:

« 14. La mise en valeur de l'architecture et de son développement dépend également de la compréhension et de la participation du public et de la maturité des responsables ainsi que des instruments que la société saura créer par une législation efficace et souple et par la fondation des institutions nécessaires. En effet la population doit être éduquée pour pouvoir participer à la politique concernant la structure, la forme et le contenu du milieu humain créé pour elle.[...]Recommandations[...]Les sections Nationales de l'UIA informeront leur gouvernement, les autorités locales, les administrations ainsi que l'opinion publique de leur pays respectif des conclusions du IX^e congrès qu'elles s'efforceront d'appliquer. [...] »

859

⁸⁵⁸ RICHARDS, J.M., « *CIAM BRIDGWATER 1947 Architectural expression* (papier de JM Richards) », NAI fond Bakema, boîte g 9 à 21 BAKE0153, g 10. Ce passage n'est pas repris dans *A Decade of new architecture* de Giedion. Bakema le souligne sur son exemplaire.

⁸⁵⁹ Annexe 27, p 590 « Résolutions du IX^e Congrès de l'UIA Prague, 1967, Revue UIA », in NICOLAS Aymone, Thèse *L'Union Internationale des architectes et les concours internationaux d'architecture et d'urbanisme (1949-1969) Desseins d'architecture et de politique*, Université Paris I Panthéon Sorbonne, Gérard Monnier directeur, année universitaire 2001-2002

En 1978 à Mexico, les délégués de la Finlande, du Danemark, de la Norvège et de la Suède ont proclamé que « tout le monde a le droit de participer dans la décision, la planification et la réalisation de leurs habitations et de leur environnement, ce dont les architectes doivent avoir conscience. L'architecture moderne doit tenir compte des besoins personnels des futurs habitants. On ne peut pas

Les réunions des membres du Team Ten succèdent aux CIAM, elles sont assez informelles et ne donnent pas toujours lieu à une publication.⁸⁶⁰ Il s'agit plutôt pour ces jeunes architectes de se rassembler pour discuter d'un projet et de le visiter. Lors de ces réunions, les questions pratiques et théoriques sont débattues plutôt que formalisées par des interventions préparées et formalisées par un texte. Il y a peu de traces des débats qui ont lieu à l'exception du Manifeste de Doorn, de résumés des discussions rédigés par Alison Smithson sur base d'enregistrements ou de notes qui ne sont publiés qu'à la fin du XXème siècle.⁸⁶¹ Le Team Ten ne communique pas comme les modernistes des congrès, la nature des publications évolue également : les ouvrages reliés et illustrés que publiaient les secrétaires des CIAM disparaissent au profit d'articles dans les revues auxquelles collaborent les participants aux réunions (*Forum* en Hollande ou *Architectural Design* en Angleterre). La tendance est établie par le rédacteur en chef, De Carlo pour la revue *Casabella* publie de nombreux articles qui concernent la grammaire participative, ainsi que le font Van Eyck ou Bakema tant qu'ils dirigent la revue *Forum*. Le *Carré bleu* créé en 1958 par le groupe CIAM d'Helsinki, reste un dépliant de quatre à six pages jusqu'en 1969, dans lequel sont publiés notamment les projets des membres du Team Ten, l'Université libre de Berlin (G. Candilis, A. Josic, Sh. Woods), la Cité universitaire d'Urbino en Italie (G. De Carlo) ou le Centre de Rotterdam (J. Bakema). Les suivants de Geddes y sont interviewés, R. Auzelle en 1959, les contributions des membres du Team y sont publiées, « Proposition pour un habitat évolutif » de Candilis, Josic et Woods, Ralph Erskine sur Stockholm, les Smithson et De Carlo à propos du Mouvement Moderne en 1960 ou un article sur « l'architecture et la nouvelle société » de Bakema. Le colloque « des Team X » à Royaumont en 1962 y est relaté par les participants. En 1967, « L'œuvre de Patrick Geddes » fait l'objet d'un article d'André Schimmerling et le lien est établi entre Geddes et la participation dans

les oublier ni penser qu'un bâtiment aussi moderne et fonctionnel soit-il, est l'idéal pour toutes les familles. » Néanmoins, au cours des congrès de l'UIA intermédiaires, on perçoit que la société et les besoins de l'homme pour lequel on construit sont au centre des préoccupations. De même, la formation de l'architecte mais aussi celle des autorités politiques susceptibles de participer à la conception de l'architecture sont évoquées. Il est clair pourtant que les discussions ne privilégient pas une démarche participative de la part des architectes ni la façon dont on pourrait concrétiser une pratique participative.

⁸⁶⁰ Un compte rendu globalisé est proposé par Alison Smithson dans *Team Ten Primer* en 1962, il sera réédité avec une nouvelle préface en 1974. Les réunions du Team Ten ont lieu entre 1960 et 1981.

⁸⁶¹ Voir notamment le développement des éléments trouvés dans les archives de Jaap Bakema conservées à Rotterdam.

l'éditorial de la revue qui s'intitule «coopération pluridisciplinaire dans l'aménagement de l'espace ». Dans *Environnement* en Belgique Lucien Kroll, entré dans le comité de rédaction, contribue à la publication de réflexions sur la grammaire participative au cours des années 1950 et 1960. Dans *L'habitation* il publie également un long article en 1950 à la suite des Journées d'Etudes Internationales d'Urbanisme appliqué organisées par l'ISUA au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles en novembre 1949. Le CEA, centre de recherche en architecture, fondé en mars 1967 par Kroll, publie les *Cahiers du centre d'études architecturales* de 1967 à 1972. Il existe également les *Cahiers de l'environnement* édités en 1970-1972 par le CERE (Centre de recherches de l'environnement, fondé sous la présidence de Robert Delevoy et avec le soutien de Yona Friedman, qui publie les recherches de ce dernier).

Tous ces organes de la presse spécialisée rapportent depuis la fin des années cinquante jusqu'après 1970 des pratiques et des réflexions concernant la grammaire participative. Si dans les congrès de CIAM la participation est un thème approché mais laissé de côté volontairement, dans les réunions du Team Ten, la participation architecturale est mentionnée, étudiée et envisagée⁸⁶². Les projets visités par le Team Ten - les logements Matteoti de G. De Carlo, la Maison des mères d'A. Van Eyck, ceux d'Erskine ou la *Freie Universität*⁸⁶³ de Berlin - déclinent des postures de la grammaire participative :

«le Team Ten s'est réuni à [...] Spoleto, mais cette fois-là on se rencontrait pour discuter de mon projet pour le quartier Matteoti de Terni en partant d'une réflexion sur la participation des habitants. [...]Nous préférons prendre pour base de discussion un projet déjà réalisé parce que nous pensions que la cohérence entre l'édifice et le lieu était très importante. C'est en cela aussi que nous étions exactement à l'opposé du style international. »⁸⁶⁴

⁸⁶² Voir les notes prises par Jaap Bakema lors des réunions, NAI Fond Bakema, Rotterdam. Se référer également à *Team Ten Meetings*

⁸⁶³ D'après Candilis, l'Université de Berlin est un projet basé sur l'observation qu'ils font du souk marocain, S. Woods et lui. En effet, la structure du souk est présidée par deux phénomènes: la spontanéité et la diversité. Ils font un projet d'université au Maroc en 1952, Josic les rejoint ensuite et fait partie de l'équipe lorsqu'ils travaillent sur Berlin

⁸⁶⁴ DE CARLO, G., *Architecture et liberté, op.cit.*, pp 152-153

D'après les notes de Bakema, la réunion de 1969⁸⁶⁵ porte essentiellement sur la participation et le concept associé d'«*open design*». Les projets de De Carlo (Rimini), Ralph Erskine (Newcastle Upon Tyne) et Jaap Bakema (Hamburg Mummelmansberg), sont montrés en exemple⁸⁶⁶ :

« nous avons apprécié de nous rencontrer à Londres et d'améliorer notre compréhension de la situation actuelle dans laquelle l'exigence pour plus de participation dans le processus de décision et de *design* requiert un processus de *design* de l'environnement bâti plus ouvert. Quelques points importants de l'action à réaliser du team X (depuis 1956) sont: changement – croissance - identité du groupe. Discuter des recherches des ateliers de chacun peut aider à savoir plus sur le rôle de l'architecte dans notre situation présente.»⁸⁶⁷

Bakema relate le processus de *design* dans ses projets, notamment une discussion du projet Mümmelmansberg dans une auberge sur le site, où autour d'une table et de bières ils se mettent d'accord avec les usagers sur certaines formes. Il en vient à se demander comment les spécialistes et les utilisateurs pourraient s'accorder sur des règles de *design* :

« comment pourrait-on être d'accord sur certaines *space-form-decision* dans une communauté qui ne donne aux enfants de leur troisième à leur quatrième année pratiquement aucun stimulus pour prendre l'espace en mains? A la maison peut-être sait-il encore que l'espace sous le lit, la chaise ou la table a une dimension propre mais une fois à l'école c'est déjà presque fini. C'est bien plus tard quand il choisit de devenir étudiant en architecture ou l'utilisateur de l'environnement bâti qu'il peut commencer de nouveau à y penser. Dans cette société, dans laquelle la plupart des décisions sont prises sans test de leur résultat spatial qualitatif, on commence

⁸⁶⁵ Réunion préalable à celle de Toulouse le Mirail en 1971, elle a lieu chez Peter et Alison Smithson à Londres dans leur maison.

⁸⁶⁶ Risselada évoque l'inexistence des archives concernant la réunion de 1969 et celle de 1971. Il n'y a que peu d'éléments dans les archives concernant la réunion de Toulouse, les projets présentés ne sont pas connus et la liste des participants a du être reconstituée à partir d'une photographie de groupe prise par Peter Smithson. RISSELADA, Max, "Réunion à Toulouse le Mirail 9-12 avril 1971", www.team10.org.

⁸⁶⁷ BAKEMA, J., *op.cit.* Fond Bakema g138. C'est Bakema qui souligne (traduction J. le Maire).

à lutter contre la situation hypertendue en bataillant contre l'« architecture ». [...] »

Pour donner plus de responsabilité et de conscience architecturale à chaque individu vivant dans l'espace :

« a. Les architectes doivent stimuler la conscience de la qualité spatiale (*space – quality - awarness*) par leur travail et peuvent expliquer comment la fonction de la construction espace-forme (*space-form*) peut être un facteur important dans l'existence de l'homme (la construction comme message spatial.)

b. Nous devrions développer plus de technique de *design*, de cette façon, les différentes décisions de *design* deviendront aussi claires que possible pour tous les gens concernés (spécialement les utilisateurs), de cette façon par exemple la transformation de l'environnement bâti (intérieur et extérieur) peut être manipulée comme une chose commune (mini-maxi décision)

c. Notre technique de communication sur le processus de *design* doit être adaptée au processus de construction pour un client anonyme.

d. Par dessus tout il faut examiner comment des méthodes peuvent être développées de façon à réaliser le droit de l'homme (individuel et social) à utiliser l'espace.

e. Tout ceci ferait partie des études pour des groupes de recherche-projet (encore manquant dans notre profession)» ⁸⁶⁸

Après les expériences de 1948 à 1968, Bakema affirme qu'ils sont « à une période dans laquelle la participation des usagers dans le processus de conception-décision peut devenir une réalité » ⁸⁶⁹. Il liste les apports en la matière des membres présents, Candilis la structure à remplir par l'utilisateur, Erskine « l'architecte qui prend part aux problèmes des gens en installant son bureau d'architecture dans

⁸⁶⁸ BAKEMA, Jaap, « Rapport réunion du Team Ten à Londres, 1969 », NAI fond Bakema, boîte g 133-150 BAKE 0163 (22_0163), g138. C'est Bakema qui souligne. (traduction J. le Maire).

⁸⁶⁹ BAKEMA, Jaap, « Rapport réunion du Team Ten à Londres, 1969 », NAI fond Bakema, boîte g 133-150 BAKE 0163 (22_0163), g138. C'est Bakema qui souligne. (traduction J. le Maire).

l'environnement qui a besoin d'aide. Utilisant le contact personnel avec les habitants pour fonctionner dans la réalité des gens ». De Carlo tente de transposer à la période actuelle le processus de décision des villes des périodes renaissantes et médiévales.

La réunion du Team Ten en 1974 exemplifie la teneur des débats sur le rôle de l'architecte : la discussion s'articule autour du projet de *Town Hall* de Bakema. De Carlo soulève immédiatement un problème de langage : il véhicule des concepts qui sont propres à une langue d'initiés. Or le *Town Hall* est soit la représentation des habitants de la ville, soit celle du pouvoir. Le langage du pouvoir est très sophistiqué et n'a rien à voir avec les gens et leurs valeurs. Pour De Carlo le langage utilisé dans cette architecture est complexe et exprime le plaisir personnel de l'architecte, « une acrobatie architecturale ». De Carlo veut en venir au fait que l'architecte n'a pas prêté attention à ce qui était compréhensible ou pas par les gens, rien n'est familier pour l'homme qui vient de la ville et s'approche du bâtiment.

Le problème de la programmation du bâtiment par les citoyens est alors soulevé : s'ils disent qu'ils veulent telle pièce ou telle implantation, faut-il la leur donner ? Bakema propose, plutôt que d'exécuter ce qu'ils veulent, de les informer sur la façon dont peut fonctionner ou pas ce qu'ils demandent, sur le plan architectural également. Smithson pense qu'il faut amener ce à quoi justement ils n'auraient jamais pensé sans vous l'architecte, parce que les non spécialistes sont arrêtés par les conventions liées aux types de *building* : ils ne trouvent pas de formulation différente du type conventionnel pour un espace de bureaux par exemple. Vous pouvez leur donner plus que ce qu'ils demandent parce que vous pouvez voir la possibilité de formes qui n'existent pas, conclut Smithson. Il ajoute que la participation ne peut fonctionner qu'à un niveau à peine plus élevé que le face à face : des comités de quartier, de voisins pour gérer le parking, construire la piscine municipale, il n'y a pour lui de participation possible que lorsqu'on en voit un effet direct. Dans le cas d'un *Town hall* pour une ville de cinquante mille habitants, c'est impossible.

L'époque de consommation à outrance est difficile ajoute encore Peter Smithson, parce que ce n'est pas seulement ce que « l'homme de la rue »⁸⁷⁰ veut qui importe

⁸⁷⁰ "Team 10 in Rotterdam, April 1974", pp 105-145 in SMITHSON, Alison (Ed.), *Team Ten Meetings 1953-1984 (...)* op.cit.. p 125

mais aussi l'homme qui préside à l'architecture : il n'est pas prêt à construire dans le style qui est déterminé comme celui qui sera le plus vendeur pour le public⁸⁷¹.

Une forme participative de réunion

Les discussions du Team Ten témoignent que la participation est une problématique largement abordée par des hommes convaincus d'une action processuelle. Se pose donc la question de la personnalité des architectes qui véhiculent une telle grammaire : ils sont suffisamment passionnés par leur métier que pour assister à ces réunions internationales (la précarité économique d'après guerre ne permet d'ailleurs pas à certains de s'y rendre), les circonstances de leur vies (éducation, temps de guerre et résistance, militantisme) influencent leur engagement dans une grammaire participative architecturale.

Giancarlo De Carlo explique que la communication du Team Ten est limitée par l'adoption des attitudes anarchistes, par exemple, le fait de ne pas trop se prendre au sérieux, de ne pas penser que le monde sera révolutionné dès le lendemain par ce qu'on a dit ou encore la conscience de faire ce à quoi on croit ou d'en approcher le plus possible. Comme les anarchistes, ils tendent vers une limite sans savoir exactement laquelle, la définissant au fur et à mesure et sans jamais prétendre l'avoir atteinte. Les Smithson ou Shadrach Woods comptaient beaucoup sur l'impulsion qui surgit des idées échangées au sein du groupe. De Carlo apprécie cette « ambition modeste » qui réunit le Team Ten⁸⁷². Les sources d'informations sur le Team Ten restent les œuvres et les écrits, très différents entre eux et souvent en désaccord, de ceux qui participent directement au Team Ten⁸⁷³ :

⁸⁷¹ SMITHSON, P., Loc. cit. « Mais ce consumérisme est la philosophie qui est derrière le style, cette façon de faire en vieux style parce que si vous adoptez ce style ancien vous pourrez vendre plus, la moralité est seulement commerciale. Alors que la moralité du mouvement moderne est que cela ne doit pas être uniquement une question de succès commercial mais plutôt quelque chose qui se rapproche du sacrifice. C'est pour cela que l'époque que nous avons devant nous est difficile, c'est de confronter cette chose qui est dans l'air: pas seulement ce que l'homme de la rue veut, mais l'homme qui préside à l'architecture »

⁸⁷² DE CARLO, G., *Architecture et liberté*, op.cit. pp 149-151

⁸⁷³ DE CARLO, G., *Idem* p 156. Bakema suggère dans le rapport de la réunion du Team Ten à Londres en 1969 : « General: je pense qu'il serait toujours utile dans la situation actuelle d'imprimer les cassettes des réunions de «Royaumont (1962) et d'Urbino (1966) », des impressions qui depuis ont donné des éclaircissements sur les positions de chacun.

« lors du meeting avec les étudiants de Buenos Aires en 1969 quelqu'un m'a demandé « que signifie le Team Ten pour vous? » bien, juste un millimètre hors de ma peau, disons, fusion avec la respiration des autres, tandis que l'on travaille sur un environnement adapté à la respiration de l'homme. »⁸⁷⁴

Alison Smithson en définissant le Team Ten l'affranchit de tout objectif théorique, le Team Ten est utopique mais ce groupe entend réaliser l'utopie du présent. Leur but n'est pas de théoriser mais de bâtir.⁸⁷⁵ Le Team Ten ne se cantonne pas au discours et s'impose la pratique⁸⁷⁶ (Peter Smithson est « suffoqué par la théorie sans la perspective de l'action »⁸⁷⁷). La volontaire mise en pratique de l'architecture, participative ou non, élude l'exercice d'une théorisation architecturale en général et en particulier d'une grammaire participative. Les publications récentes des notes prises lors des réunions du Team Ten reproduisent simplement les discussions mais n'en font pas de synthèse théorique. La richesse de leurs échanges tient à l'objectif de ne pas en faire des doctrines ou des règles :

« le danger pour un groupe comme Team X, comme pour tous les groupes de réflexion, c'est d'instaurer des "grands principes" qui, au fur et à mesure, se transforment en dogmes, en vérités incontestables. En fait, il faut toujours lutter contre la routine, le conformisme, l'académisme, et se remettre sans cesse en cause. Plus on vieillit, plus on a tendance à être indulgent avec soi-même... »⁸⁷⁸

Les réunions informelles du Team Ten telles que les décrit De Carlo, sont en elles-mêmes typiques de la grammaire participative, la prise de parole est libre. La critique

⁸⁷⁴ BAKEMA, Jaap, « Rapport réunion du Team Ten à Londres, 1969 », NAI fond Bakema, boîte g 133-150 BAKE 0163 (22_0163), g138

⁸⁷⁵ SMITHSON, Alison (Ed.), *Team 10 Primer*, MIT Press, Cambridge (Mass.), Londres, 1968

⁸⁷⁶ « L'esprit dans lequel ont été conduites les activités de Team X est symptomatique de cette attitude. Les membres du groupe se méfiant profondément des historiens et des critiques d'architecture, seules les personnes ayant construit des projets qu'ils souhaitaient présenter et soumettre au débat étaient invitées (les premières années tout du moins). » in VERNANT, A., MASSU, Claude (Dir.), *op.cit.* p 18

⁸⁷⁷ 1977, alors que l'agence était *sans* commande depuis près de dix ans cité in ROUILLARD, Dominique, " Peter Smithson ", *AMC*, n°133, avril 2003, p 18. L'architecte se sent comme un homme *sans* bras, et presque *sans* identité, s'il ne peut pas construire (*Alison+Peter Smithson, the shift*, Academy Editions, Londres, 1982, p 9)

⁸⁷⁸ MASBOUNGI, Ariella, PAQUOT, Thierry, « Interview de Giancarlo De Carlo », Milan, mars 1997, publié sur le site de l'Institut d'Urbanisme de Paris, <http://urbanisme.univ-paris12.fr>

du projet concerne aussi la mise en pratique de la grammaire participative⁸⁷⁹. L'intimité des rencontres est préservée par Alison et Peter Smithson opposés à de grandes manifestations tels les congrès CIAM. La présence récurrente d'une personne aux rencontres marque son appartenance à la communauté Team Ten. C'est seulement après le succès de la rencontre avec des étudiants à Stockholm⁸⁸⁰, qu'ils organisent un congrès important à Royaumont⁸⁸¹. Après le congrès d'Urbino en 1966, lors duquel ils se sentent envahis par les invités qui s'immiscent dans les discussions, les réunions redeviennent restreintes à la « famille » Team Ten.

La structure des réunions d'architectes change dans la forme également pour favoriser la participation des « spectateurs ». En 1971, l'organisation des journées d'études de l'Ordre des Architectes à Bruxelles est confiée à Lucien Kroll, sur ses demandes insistantes. Les débats ne sont pas directifs, les conférences ne sont pas magistrales afin d'écouter la voix des habitants sur le thème d'« habiter ». Les personnalités invitées sont heureusement surprises par le ton libéral des discussions, modérées par des psychologues et des sociologues qui obligent à s'interrompre quand le discours est trop sentencieux et si le vocabulaire savant obscurci la pensée. Les réunions sont prévues sous des tentes dont la configuration est modifiée au gré des travaux, en petits groupes ou en assemblée⁸⁸². Le chapiteau dressé dans la ville permet de saisir le bruit de la circulation, le climat extérieur et le brouhaha des passants. Le congrès se déroule autant dans les cafés mitoyens de la tente que sous celle-ci. Lucien Kroll, paraphrasant De Carlo, conclut le compte rendu de ces journées qui sont « [...] pour ceux qui ont vécu l'évènement, une ouverture, le début d'une attitude de participation. »⁸⁸³

⁸⁷⁹ Malgré cette participation au cœur du débat qu'indique De Carlo, l'article publié dans *Architecture d'Aujourd'hui* de Peter Smithson sur les logements de Terni qu'il visite avec le Team Ten en 1976, n'évoque pas du tout la participation des usagers. Peter Smithson « A propos de Terni » in « Le centre National d'art et de culture Georges Pompidou. Concours Alberti: résultats. Rome: quartier Garbatella », *Architecture d'Aujourd'hui*, N°189, février 1977.

⁸⁸⁰ Rencontre en janvier 1962 avec Erskine, Woods, Bakema et Voelcker

⁸⁸¹ SMITHSON, Alison (Ed.), *Team Ten Meetings 1953-1984*, Université de Delft, publié par Publicatieburo Bouwkunde, Delft(Hollande),1991, Rizzoli, New York, 1991, p 28. C'est suite à cette réunion qu'ils rassemblent pour la première fois les textes du *Team Ten Primer* en décembre 1962.

⁸⁸² la salle du palais des Congrès dont la disposition est trop rigide est délaissée au profit d'une tente dressée sur l'espace public « on discutait par petits groupes autour de tables de café » rapporte P. Puttemans.

⁸⁸³ KROLL, Lucien, « Habiter ? », *Environnement*, N°11-12, novembre- décembre 1971, p 387. Jaap Bakema assiste au congrès et écrit les commentaires pour *Environnement*

3.3 Enseigner la participation

Outre les publications d'une part, les réunions d'architectes et d'urbanistes d'autre part, les filières d'enseignements servent la diffusion de la grammaire participative. La grammaire participative est enseignée par ceux qui en construisent les configurations. Ces enseignements tiennent compte de la posture évolutionniste en réintroduisant l'importance de l'histoire. C'est seulement en 1949 à Bergame qu'E. Rogers plaide pour un enseignement de l'histoire de l'architecte dans le cadre de l'histoire de l'humanité. Sert ajoute « l'importance de l'étude de l'histoire et des effets de l'histoire comme moyen de comprendre la vie contemporaine. »⁸⁸⁴ La réhabilitation du passé ouvre la voie à l'enquête⁸⁸⁵, à la connaissance du lieu et des hommes.

Dans les années soixante, la revendication d'intégrer la sociologie dans les cursus d'architecture relève de la même connaissance fondamentale des habitants du milieu et des acteurs de l'histoire : la figure de l'autre.

La succession des élèves de Lewis Mumford à l'Université de Philadelphie (à partir de 1944), de Khan à Paul Davidoff⁸⁸⁶ qui rejette l'approche formaliste de Yale donne une filiation, mais les étudiants de Gropius pourraient être repérés ou encore ceux de Sert, qui donne des conférences à Harvard après 1953:

« quand nous demandons comment les villes doivent être projetées, je pense qu'il est important de garder à l'esprit que nous ne projetons pas pour le maire ou pour la commission de la planification ou pour l'expert en circulation, mais seulement pour le peuple et avec le peuple. Sans cela, nous n'y arriverons jamais. »⁸⁸⁷

⁸⁸⁴ SERT in MUMFORD, Eric, ROVIRA, Joseph, BORGATELLO, Octavio (Ed.), *Sert 1928-1979 half a century of architecture complete work*, Joseph M. Rovira editeur, Fondation Juan Miro, 2005 p 158.

⁸⁸⁵ Le *Civic Survey* est déjà donné comme une méthode lors de la reconstruction après la première guerre mondiale. Les cours donnés à Londres pendant la guerre par Geddes notamment sont suivis par les architectes belges et français en exil. Déjà en 1914 *Architectural Review* publie la décision du *Benevolent sub committee of the architects* d'utiliser le *Civic Survey*: « *this scheme may be described shortly as a proposed inauguration of civic surveys of all the larger cities. The surveys are to cover the following ground: archaeological, social and recreative, educational, hygienics, commercial, traffic, valuation.* » *Architectural Review*, VOL XXXVI, 1914, non paginé

⁸⁸⁶ Paul DAVIDOFF, 1930-1984, le fondateur de l'*Advocacy planning* en 1965. Il définit le rôle de l'avocat comme devant s'opposer aux projets qui menacent le quartier, par l'éducation du client à propos des plans menaçants, pour organiser une réponse à travers la conscience communautaire, la participation de groupe et spécialement avec des systèmes, des combinaisons alternatives et pour représenter le groupe devant les autorités de la ville.

⁸⁸⁷ SERT, J.-L., *op.cit.* p 164

L'ISUA créé en 1947 par Gaston Bardet à Bruxelles suit les principes de l'Institut des Hautes Etudes Urbaines Parisien et l'enseignement de Marcel Poëte. L'urbaniste conserve son expérience de terrain grâce à l'organisation des cours en soirée depuis la création de l'Institut Parisien en 1919. La mise en pratique de ses ouvrages théoriques se fait en ateliers. L'ISUA ferme en 1973, lui succède alors l'ISURU, dont l'enseignement fait une large place à la participation des citoyens. L'approche humaniste et sociale de la ville et l'ouverture à toutes les opinions qui existent dans la société y sont préservées. Les cours sont toujours proposés en soirées afin de permettre aux personnes actives la journée d'y assister.

Les filières d'élèves passés par l'école de G. Bardet, celle de Mumford à Philadelphie permettent une traçabilité de la transmission de la grammaire participative⁸⁸⁸ au sein de l'histoire de la pensée architecturale. Ces formations permettent d'aborder aussi bien l'architecture que l'urbanisme, ce pour quoi De Carlo milite par exemple lors de la constitution du programme de l'Ecole d'Architecture de Venise ou dans les sessions de l'ILAUD. *L'International Laboratory of Architecture and Urban Design* permet de poursuivre les échanges arrêtés du Team Ten sur le même mode expérimental, avec des architectes et des étudiants pendant l'été. Le premier thème abordé en 1976 est celui de « la participation » (à l'époque de leur démarrage De Carlo a déjà proposé le *reading* ou la participation indirecte qui n'implique plus de faire participer directement des usagers à l'élaboration ni d'un programme, ni d'un projet) :

« La vie est commune, les séminaires, les projets, tout se fait ensemble, dans une atmosphère tendue, avec une grande exigence intellectuelle. Les résultats sont présentés au public de la ville qui nous reçoit, et nous publions nos résultats dans un numéro spécial d'une revue. Du reste, le sujet traité est décidé en accord avec la ville. C'est une sorte d'échange: son accueil contre nos propositions. »⁸⁸⁹

⁸⁸⁸ Patrick Geddes dans *l'Outlook Tower* organisait déjà des *Summer Meeting* dans les années 1890 auxquelles participent des étudiants et des professionnels du monde entier dont la filiation vers le domaine architectural participatif, serait à établir.

⁸⁸⁹ MASBOUNGI, Ariella, PAQUOT, Thierry, « Interview de Giancarlo De Carlo », Milan, mars 1997, publié sur le site de l'Institut d'Urbanisme de Paris, <http://urbanisme.univ-paris12.fr>

Lucien Kroll entend diffuser au CEA un enseignement de l'architecture d'une façon ouverte à l'inverse de la formation académique donnée encore dans les écoles et les universités. Il a saisi l'importance d'une formation continuée et d'une éducation permanente des architectes. Le CEA est un mouvement interprofessionnel qui s'attache la collaboration de Robert Auzelle, de Yona Friedman, ou de Michel Ragon et des membres du GIAP (Groupe International d'Architecture Prospective). Les quelques expériences d'enseignement que Kroll a faite l'amènent à dénoncer les filières classiques de la formation en architecture :

« l'architecte est là pour fabriquer des objets isolés, même s'il n'aime pas cela. Aussitôt qu'il franchit le pointillé de sa parcelle et de sa mission et qu'il questionne et veut agir sur le voisinage, le programme, les motifs, on le remet brutalement à sa place. Il s'y fait et, bien élevé, il sait qui le paie. L'enseignement impose déjà cet isolationnisme : parcellisation des matières enseignées, concurrence entre les étudiants, thèmes de recherches et de projets fermés, solitude du milieu scolaire, etc. Il produit, au mieux, des objets narcissiques, au pire, étrangers ou autistiques. [...] Pas étonnant que ces écoles-machines-outils forment des mercenaires de l'architecture ! Si par hasard, ils rencontrent "les populations" (luttés urbaines ou non) ils n'arrivent souvent à se comporter que comme d'aimables visiteurs de zoo.»⁸⁹⁰

Lors des luttes urbaines des années 1970, certains professeurs et étudiants des ateliers de l'école d'architecture de la Cambre à Bruxelles, s'engagent dans la conception de projets à la demande des groupes d'habitants. Maurice Culot enseignant à la Cambre produit avec ses étudiants des contre-projets déclinant les images d'un pastiche régional ou de l'Europe ancienne. Munis de ces documents, les comités de quartier s'opposent aux projets du gouvernement. Interpellé lors d'une conférence⁸⁹¹, Maurice Culot a confirmé qu'il n'a pas engagé de démarche participative avec les meneurs des luttes urbaines de l'époque et que le langage architectural des contre-projets n'est pas issu d'une demande des habitants.

⁸⁹⁰ KROLL, Lucien, « L'architecture s'enseigne-t-elle ? », envoyé par L. Kroll, 1984

⁸⁹¹ La Cambre, Bruxelles, conférence fin 2007 intitulée par l'orateur « la révolution en chantant »

D'ailleurs, la déclaration de Bruxelles⁸⁹² rédigée lors d'un Colloque international qui se tint du 16 au 17 novembre 1978, ne propose pas de participation à l'architecture ou à la reconstruction du grand projet de M. Culot et L. Krier (la reconstruction de la ville européenne détruite par le zonage modélisé par la ville fonctionnaliste.) Ils y soulignent la valeur des actions engagées par les comités d'habitants de Bruxelles pour la défense et la réparation de leur ville et condamnent la politique irresponsable de la CEE en exigeant la formation d'une commission au sein des institutions européennes « qui prendrait enfin en compte les objectifs de reconstruction de la Ville Européenne voulue par ses habitants». Nulle part la publication ne mentionne comment les habitants se sont exprimés en ce sens. Les projets produits par Culot et ses étudiants ont peut-être atteint leur objectif de propagande: promouvoir l'image passéiste et hors d'échelle de l'architecture post moderne auprès des comités.

L'analyse de la teneur des enseignements à l'aide des variables de la grammaire participative indique quelle configuration ils construisent. Celle de M. Culot a un rapport au temps essentiellement fondé sur la transposition du passé. La posture évolutionniste manque pour que le savoir réflexif des bâtisseurs du passé soit transmis. La figure de l'autre n'existe pas. L'attention au milieu est restreinte à la morphologie d'une époque et le langage architectural utilisé est réapproprié par les architectes comme savoir déterminant⁸⁹³. La figure de l'architecte est autoritaire et amène un savoir déterminant qui n'est pas remis en question. Un dysfonctionnement a lieu dans la configuration, il n'y a pas d'échange de savoir mais la transmission d'un langage architectural passéiste aux habitants qui s'en emparent. La posture éthique de l'architecte ne concerne plus la justice sociale mais la défense d'objets architecturaux. Le processus n'a pas lieu.

⁸⁹² BAREY, A., *Propos sur la reconstruction de la ville européenne. La déclaration de Bruxelles*, Edition des Archives d'Architecture Moderne, 1980. La démarche engagée par cette déclaration consistait également à veiller à la protection du patrimoine urbain et à repenser la ville en termes de quartiers. Cet aspect de la déclaration de Bruxelles a permis le sauvetage de nombreux témoins de l'architecture des siècles passés et du XXème siècle également.

⁸⁹³ Néanmoins, au delà de la production de projets des étudiants de la Cambre, l'attention des pouvoirs publics fut attirée sur la prise de parole des habitants qui se sont investis dans les décisions à prendre pour leur ville. Lors de l'élaboration du Plan de Secteur de 1979, les autorités prennent en compte la participation à la décision sur l'espace public et instituent la procédure de la Commission de Concertation et l'Enquête Publique. Comme l'indiquent les termes de l'arrêté, il ne s'agit que de « concertation », c'est à dire, la création d'un espace où les habitants, informés par l'affichage de l'enquête publique et ayant désormais accès au dossier du projet, peuvent émettre des remarques devant une Commission composée par les différentes autorités en présence sur le territoire qui se concertent entre-elles pour prendre une décision sur les projets.

D'autres écoles comme les grands Ateliers de l'Isle d'Abeau développent un enseignement très complet sur le plan de la grammaire participative, dans leurs publications des années quatre-vingt-dix, à la demande de l'UNESCO, ils développent une pédagogie structurée sur l'ouverture des écoles, la liaison avec l'industrie, les entreprises et les professionnels et la capacité d'innovation. Ils rassemblent savoir-faire et savoir-penser :

« renouant avec la philosophie d'un grand nombre d'architectes et d'ingénieurs qui ont toujours vu dans l'acte de construire le fondement moral et esthétique de toute démarche de conception, on revendiquera contre une approche formaliste la primauté du chantier et de l'atelier comme lieux d'expérimentation. C'est à l'échelle du geste et au rythme du travail qu'une architecture doit trouver naturellement son ordre. »⁸⁹⁴

Le matériau vient occuper la place centrale « évocation du lieu par nature et de la société qui le transforme par sa culture, le matériau devient l'interlocuteur privilégié de la démarche du projet »⁸⁹⁵. La posture de l'architecte est engagée et son rôle social et d'écoute de l'utilisateur est central :

« [...] nécessairement pluridisciplinaire et son intervention se situe au point de rencontre de deux mondes le social et le technique, qu'il tente de mettre en accord à travers sa production architecturale. SAVOIR CONSTRUIRE c'est donc savoir répondre dans une situation sociale particulière, à la demande et aux besoins de l'utilisateur. L'aspect social est ainsi principalement étudié à partir du concept d'usage et de demande en accordant une attention particulière à l'analyse des modes de production à travers l'histoire et la théorie de l'architecture, l'histoire de l'art, le droit, l'organisation du travail et la production. »⁸⁹⁶

D'autres « héros » qui de la grammaire participative enseignent, N.J. Habraken travaille l'infrastructure ouverte à Delft et puis au MIT aux Etats-Unis de 1975 à 1981,

⁸⁹⁴ DOAT, Patrice, FERRO, Sergio, SCHNEEGANS, Guy, VERDILLON, Claude, *Architecture et cultures constructives, éléments pour un pôle d'enseignement de la construction*, Unité architectures pour l'éducation de l'UNESCO, Editions CRA-terre-EAG, Villefontaine, 1993, p 9

⁸⁹⁵ *Loc. cit.*

⁸⁹⁶ *Idem* p 10

il met au point un site internet afin de diffuser les connaissances et de favoriser l'échange de savoirs entre les architectes qui entendent utiliser ce principe. Ch. Alexander et bien d'autres diffusent avec passion des configurations de la grammaire participative architecturale.

L'assimilation de la configuration synergique de Geddes par les architectes et les urbanistes se produit par étapes. Les variables et les postures de la grammaire participative sont peu à peu admises dans les pratiques. De la même façon, les écrits de De Carlo qui théorise dans des écrits la grammaire participative ne font pas l'objet d'une synthèse en 1970 de la part des critiques ou des historiens de l'architecture. L'œuvre de l'un et de l'autre ne sont que rarement désignées comme élaborant une grammaire participative. Les publications sont en général descriptives des pratiques de De Carlo. Cette réception manquée de sa réflexion théorique⁸⁹⁷, en tout cas en France, retarde l'assimilation par le cercle des architectes de la participation comme grammaire. En conséquence, de nombreuses de pratiques architecturales participatives ont lieu en Europe entre les années 1960 et 1980 mais ne disposent d'aucune synthèse théorique. La participation illustrée uniquement par la production architecturale fait figure de méthode que les architectes reproduisent. Les maîtrises d'ouvrage publiques et les autorités vont accentuer dans les années post soixante huit les configurations méthodologiques jusqu'à en figer les postures sans analyser les disfonctionnements qui en découlent.

⁸⁹⁷ Voir à ce sujet VERNANT, A., MASSU C. (Dir.), *op.cit.* p10: " aucune étude historique française sur Giancarlo De Carlo n'a été publiée à ce jour seul un mémoire de DEA est à signaler, rédigé en 2003 par Michel Aschbi sous la direction de Yannis Tsiomis à Paris VIII. Il concerne *Deux expériences de Participation de De Carlo*". Il date le premier ouvrage historisant la réflexion de De Carlo plutôt que compilant des projets à 1981 en Italie, BRUNETTI, F., GESI, F., *Giancarlo De Carlo*, éditions Alinea, Florence 1981 et en soulève les lacunes. Il faut d'après lui attendre l'ouvrage de ZUCCHI, B., *Giancarlo De Carlo*, Butterworth Architecture, Oxford, 1992, dans lequel « pour la première fois, l'auteur a réussi à opérer un dialogue dynamique et soutenu entre les thèmes et les réalisations, si bien que c'est des multiples connexions que surgit le sens ».

CONCLUSION

A l'étude des configurations et de leurs disfonctionnements, les facteurs de succès de la grammaire participative peuvent être énoncés : un rapport au temps long, une approche du milieu à la fois locale et globale, attentive aux ressources physiques et humaines. La figure de l'autre est active et expressive, égale à celle de l'architecte, dont la figure est celle d'un technicien et d'un créatif. L'échange des savoirs entre les figures sur un mode didactique est un objectif. Toutes les parties sont avides d'apprendre de l'autre. La figure de l'autre acquiert une maîtrise du langage architectural et des processus qui lui permettent d'argumenter et de participer. L'autre apprend également les contraintes techniques et constructives. L'architecte prend connaissance de la tradition, des impératifs techniques et organisationnels des participants et de leurs objectifs esthétiques. L'éthique, la justice et le lien social, l'écoute et le consensus sont des objectifs de la grammaire participative. L'appropriation, le partage des responsabilités, la bonne gestion, la pérennité des espaces réalisés et le bien-être en sont des bénéfiques. Aucun acteur n'érige la grammaire en doctrine et c'est le fait que « la participation » soit construite pendant qu'elle a lieu qui assure son succès. Il s'agit d'investissements ordinaires de l'espace des architectes et de citoyens différents de l'investissement structuré et institutionnalisé qu'en font les autorités publiques.

La conclusion propose l'état des lieux du contexte de 1968 et dans l'évolution vers les années 1970, la formalisation de configurations en méthodes et en règlements par les autorités publiques. Enfin, les critiques faites à la grammaire participative institutionnalisée de la fin du XXème siècle sont confrontées aux facteurs de succès des configurations antérieures.

1968, une société en participation

La période qui débute en 1968 est souvent considérée comme moment premier des expériences d'urbanisme et d'architecture participatives vraisemblablement en raison

de l'absence d'histoire de la grammaire participative avant les années soixante - dix. Si la date de 1968 peut sembler emblématique, elle marque dans le temps la rencontre des variables de la grammaire participative de la société avec celles de l'architecture et l'urbanisme. Les éléments donnés ci-dessous montrent des faits, des exemples de ce qui est valorisé dans la société autour de 1968. Ils sont commentés et mis en rapport avec les configurations de la grammaire participative élaborées dans la thèse. Il en ressort que les facteurs de succès de la grammaire participative sont présents dans le contexte historique. Cette rencontre d'objectifs entre la société et la grammaire participative du domaine architectural et urbanistique produit sans doute l'augmentation des pratiques participatives autour de cette date.

Le contexte politique précipite la société européenne vers une démocratie directe dès 1962, Pierre Mendès-France appelle à «dépasser l'étape de la démocratie traditionnelle de représentation pour réaliser la démocratie de participation»⁸⁹⁸. Elle est formalisée dans beaucoup de domaines, ainsi dans le monde de l'entreprise en France avec une ordonnance de « réserve spéciale de participation » en 1967 pour les structures de plus de cinquante personnes (elle consiste à associer plus étroitement les salariés à leur entreprise par le moyen de comités et par un partage des parts égal entre propriétaires et salariés). Les discours politiques de diverses tendances organisent une grammaire participative dans le but de fédérer leurs électeurs.

Dans le rapport au milieu, le « local » prend valeur d'échelle idéale pour la participation des habitants.

La valorisation de la figure d'un public participant se marque à travers le rapprochement opéré au cours du XXème siècle entre le citoyen prolétaire et l'artiste, tous deux opposés au bourgeois producteur. Le citoyen travailleur socialiste est admis à avoir un avis et à agir tant sur le plan artistique que sur son environnement⁸⁹⁹. Lors du changement cristallisé par l'année 1968, c'est la société

⁸⁹⁸Dans *La République Moderne. Propositions*, Paris, Gallimard, 1962, cité par LEFEBVRE, Rémi, *opcit.*

⁸⁹⁹ Voir à ce sujet GENARD, J.-L., *L'idéologie de la créativité et ses contradictions*, certains de ces arguments font l'objet de développements dans J.-L. GENARD, *Les pouvoirs de la culture*, Labor, Quartier Libre, Bruxelles, 2001. Les expressions entre guillemets ci-dessous son issues du même article.

qui opère le rapprochement entre l'homme de la rue et l'artiste. Il peut s'interpréter à la fois comme « une régression de l'élitisme artiste » ou comme une « démocratisation de l'idéologie de la créativité ». C'est le processus d'« esthétisation de la vie quotidienne » décrit par le sociologue américain D. Bell. Les « valeurs caractéristiques de l'individualisme artiste – authenticité, créativité, inventivité, spontanéité, expressivité... - d'abord réservées à des individus de choix (dans la foulée du modèle élitiste du génie) », deviennent valables pour tout le monde. Ces valeurs constituent finalement une véritable « éthique de vie » ou « éthique de l'authenticité »⁹⁰⁰. Ce processus de « démocratisation » ou d'universalisation opéré dans les années soixante et soixante dix, se manifeste notamment durant les événements de mai 1968. Apparaît alors une conviction partagée selon laquelle chacun possède une capacité créative qu'il s'agit de découvrir et d'exprimer : « de ce processus résulteront de multiples conséquences dont les incidences sur les politiques culturelles seront importantes »⁹⁰¹. Dans la grammaire participative, la figure de l'autre créative voit son savoir et son authenticité valorisés au même titre que celui de l'architecte sur le plan de la créativité. L'expressivité de la figure de l'autre, de ses instincts s'affirme au sein d'un système social démocratique. Herbert Marcuse⁹⁰² propose la société fouriériste comme modèle pour celle de 1968⁹⁰³. Il affirme que la domination sociale (politique ou économique) implique une répression des instincts, le refoulement des pulsions et du principe de plaisir. La domination est une négation de la vie. Il pense que l'art annonce l'éventualité de « la reconstruction de la société et de la nature de façon à accroître la possibilité humaine d'accéder au

⁹⁰⁰ Opcit GENARD, Charles Taylor le désigne par cette expression dont il a montré les origines, notamment dans le romantisme.

⁹⁰¹ Idem .

⁹⁰² Herbert MARCUSE, 1898-1979, appartient à l'Ecole de Francfort, élève de Martin Heidegger, philosophe d'origine allemande qui émigre aux Etats-Unis en 1934. Il fut une référence intellectuelle de mai 1968, année de la parution en français de son ouvrage *L'homme unidimensionnel* (1964-critique du caractère inégalitaire du capitalisme...).

⁹⁰³ « Son système comporte un véritable amour de l'inférieur ou de l'autre différent ; il ménage le brassage créateur des classes, des âges, des sexes et des passions, un nouvel impact de la jeunesse, « cheville ouvrière » du Nouveau Monde, et des adultes. Excitateur d'une aptitude à vivre qui porte avec elle le plaisir ou le bonheur, il cherche à ressaisir le mouvement à la source, où la sève est la plus riche et la plus lourde d'avenir, et il refuse les valeurs négatives de l'éthique. « La nature dit-il, entraîne au bien comme au mal, selon les chances » et l'énergie plus ou moins agissante. Il faut savoir orienter cette puissance obscure, ouvrir des voies à toutes les formes d'expression. La révélation des poussées primitives projette des lueurs nouvelles sur les êtres et les choses : Fourier découvre des résonances harmoniques, « l'analogie universelle », qui pulvérise les cloisons étanches et relie l'art et les sciences à la vie » DEBOUT-OLESZKIEWICZ, S., « Fouriérisme », Corpus 9, *Encyclopaedia Universalis* éditeur, Paris, 1995, p 753.

bonheur.»⁹⁰⁴ Marcuse décrit une configuration de la société dans laquelle la supériorité de la figure du spécialiste instituée par son savoir déterminant est abolie, il célèbre l'expressivité et la recherche du bonheur.

La remise en question de l'autorité et la soif d'égalité s'accompagnent d'une revendication de participation dans tous les domaines.⁹⁰⁵ Au XXème siècle les théories anarchistes trouvent leur pleine et véritable application dans les révolutions russe ou espagnole mais aussi dans les mouvements à caractères révolutionnaire comme celui de Mai 1968. Une forme de démocratie de participation jaillit spontanément à chaque révolution. Une organisation à partir de l'action directe - en tant qu'opposée à l'organisation basée sur des démarcations de classes ou idéologiques. Ce qui explique peut-être les similitudes intéressantes que des groupes d'habitants ou d'architectes partagent même à travers des cultures différentes⁹⁰⁶ : dans la société américaine du nord (l'organisation New-yorkaise « Des citoyens pour une démocratie ») autant que dans l'Europe des années 1970 ou en Amérique Latine où Paulo Freire écrit *Pédagogie des opprimés*⁹⁰⁷ en 1968. Il plaide pour l'établissement d'une société plus équitable dans laquelle la participation est centrale afin de lutter contre l'oppression des plus marginalisés et dans le but de leur donner, par la compréhension de l'environnement sociopolitique, les moyens de rivaliser. Il s'agit bien de favoriser l'acquisition de savoir pour participer. L'anarchisme et les idées libertaires et humanistes de Giancarlo De Carlo, mais aussi de John Utzon ou de John F.C. Turner⁹⁰⁸ prennent racine, pour chacun de ces architectes, à peu près au même moment. Leurs recherches, quand ils se sont rencontrés par la suite, se rejoignaient, De Carlo cite Utzon, Candilis, Woods, Josic, Van Eyck,

⁹⁰⁴ MARCUSE, H., *La dimension esthétique*, Le Seuil Editions, Paris, p 67.

⁹⁰⁵ BENTELI, Marianne, "L'anarchisme" in FELLER, Jean (Dir.), *L'Histoire, 1871-1971, les idées les problèmes*, Les dictionnaires du savoir moderne, CEPL, Paris, 1971, pp 44-59.

⁹⁰⁶ JENCKS, Ch., *Mouvements modernes en architecture*, Editions Mardaga(1972), 1973, p 467.

⁹⁰⁷ Cité par BIEWENER, Carole, BACQUE, Marie-Hélène, « L'empowerment, développement et féminisme : Du projet de transformation sociale à la gestion néolibérale », Journées d'études « généalogies de la démocratie participative », Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Paris-Val de Seine, 8 et 9 février 2008. P. Freire voir la notion de *conscientizacion* à travers des méthodes de pédagogie populaire qui a inspiré les fondements de l'empowerment.

⁹⁰⁸ Colin Ward dans son article, "*Anarchy and architecture. A personal record*"(pp 44-51 in HUGHES, Jonathan, SADLER, Simon (Ed.), *Non-Plan, essays on freedom participation and change in modern architecture and urbanism*, Architectural Press, 2000), signale l'admiration de John F.C. Turner pour L. Mumford et le travail de Geddes, il contribuera en 1949 à la réédition de *Cities in Evolution* (Jacqueline Tyrwhitt éditeur).

l'énumération peut comporter également les noms de Zévi⁹⁰⁹, Erskine ou encore celui de Lucien Kroll.

Ils s'engagent dans des configurations égalitaristes de la grammaire participative avec pour objectif la justice sociale. Dans la grammaire participative, la conviction anarchiste fait de la figure de l'architecte un acteur autonome de l'autorité et du commanditaire.

L'apport de la spiritualité chrétienne⁹¹⁰ à la posture morale de certains architectes est formalisée dans les déclarations papales de 1961 et 1963 qui confortent la tendance vers le social, l'action, la morale et la participation de l'homme à la vie publique. Les églises de la période 1950-1970 destinées aux quartiers d'habitat collectif sont des objets d'une grammaire participative, où l'espace est fait d'immatérialité, de mobilité et de polyvalence destinées à favoriser la participation de la communauté.⁹¹¹

Quant à l'égalité des savoirs déterminants, réflexifs ou subjectifs, si la société en général tend vers moins de contraintes, la ville et l'architecture sont soumises à un régime réglementaire complexe que seuls les spécialistes manient. En réaction, la tendance des années soixante invite les habitants à ne plus suivre le script proposé par la ville, sa planification et sa réglementation : les citoyens deviennent actifs, ils participent. Michel de Certeaux décrit d'ailleurs les « arts de faire »⁹¹² qui privilégient l'usage pour contrer le pouvoir des spécialisations des disciplines, notamment la planification urbaine. Son ouvrage *L'invention du quotidien*, qu'il entame en 1974, qualifie justement la société post soixante-huit, il y propose de « marcher dans la ville ». Il recommande un changement de point de vue geddesien, voir la ville d'en haut pour le plaisir de « voir l'ensemble » et lire les traces du bâti⁹¹³. L'espace planifié est un ordre spatial qui organise un ensemble de possibilités et d'interdictions que l'utilisateur peut détourner et inventer. L'usage caractérise les espaces de la

⁹⁰⁹ À la fin des années 1940 il enseigne à Venise avec De Carlo, Albini, Gardella.

⁹¹⁰ Partie I, Chapitre 3.

⁹¹¹ LEBRUN Pierre, « Des églises nomades, démontables, polyvalentes, immatérielles », pp121-136 in KLEIN, Richard, MONNIER, Gérard (Dir.), *Les années ZUP, architectures de la croissance 1960-1973*, Picard, Paris, 2002. L'auteur n'envisage pas le lien entre la vocation participative évoquée dans l'encyclique de Jean XXIII de 1961 et 1963 dont le rapport avec l'architecture des lieux de cultes est assez direct.

⁹¹² DE CERTEAUX, Michel, *L'invention du quotidien, arts de faire*, Gallimard, Paris, 1990. Michel de Certeau publia déjà en 1968 deux articles majeurs dans la revue *Etvdes*: « Pour une nouvelle culture : prendre la parole » dans le numéro de juin-juillet 1968, puis « Pour une nouvelle culture : Le pouvoir de parler » dans le numéro d'octobre.

⁹¹³ DE CERTEAUX, Michel, « Marches dans la ville », pp 139-164 in *L'invention du quotidien, arts de faire*, Gallimard, Paris, 1990.

ville, dégrade la conception fonctionnaliste moderniste et de cette façon, la marche permet de s'appropriier la ville.

Depuis *La critique de la vie quotidienne* de 1946, Lefebvre remet en valeur « l'extraordinaire de l'ordinaire »⁹¹⁴ et l'importance de la valeur sociale de la rue⁹¹⁵. Les caractéristiques du savoir de l'habitant sont valorisées dans la configuration synergique geddesienne mais aussi dans les configurations directe et indirecte plus proches dans le temps. La publication du *Droit à la ville* de 1968 rassemble la célébration du citoyen et l'affirmation de ses droits notamment celui de participer (une posture de justice sociale). La posture est écologique, l'importance du concept d'Habitat⁹¹⁶ y est concrétisée par la double échelle à laquelle s'applique le droit du citoyen : le logement et son contexte urbain.

L'exposition de B. Rudofsky, *Architectures sans architectes*, est présentée pour la seconde fois en 1969 au Musée des Arts Décoratifs de Paris. Elle suscite un regain d'intérêt pour l'architecture vernaculaire, « l'insistance est donc mise sur la pratique communautaire de cette production architecturale, son caractère humain et sa capacité à répondre à des exigences à la fois pratiques, techniques, symboliques et esthétiques »⁹¹⁷. C'est une figure de l'autre dont la posture écologique est très intense ; elle est d'essence collective et ses constructions sont les objets du lien social de la communauté. De plus le savoir primitif des bâtisseurs est valorisé ce qui montre un rapport au temps long :

« l'histoire de l'architecture orthodoxe met l'accent sur l'architecte et sur l'œuvre individuelle ; ici ce qui nous importe c'est l'entreprise communautaire - ce que Pietro Belluschi a défini comme « un art communautaire » - produit non par quelques intellectuels ou par quelques spécialistes, mais par l'activité spontanée et continue d'un

⁹¹⁴ Cité in PINSON, Daniel, *Usage et Architecture*, L'Harmattan, Paris, 1993, p 149. Il faut rappeler également la parution de *L'ambiguïté en architecture* en 1966 de Venturi cherchant la richesse de significations en architecture en convoquant « l'histoire et les paysages de la quotidienneté » (voir à ce sujet également PINSON, p 125).

⁹¹⁵ Idem pp 148-149. D. Pinson donne l'année 1967 comme début de son influence dans les milieux de l'architecture. L'article auquel il fait référence est « Propositions », *Architecture d'Aujourd'hui*, n°132, Paris, 1967

⁹¹⁶ Partie III, Chapitre 1

⁹¹⁷ PINSON, Daniel, *op.cit.* p 112.

peuple tout entier, dépositaire d'un héritage commun et obéissant aux leçons d'une commune expérience. »⁹¹⁸

Les milieux de l'architecture évoluent avec la société vers les variables des configurations directe et indirecte et une figure de l'autre participante. De nombreux faits corroborent cette avancée. La Triennale de Milan de 1968 organisée par De Carlo qui invite Shadrach Woods à contribuer au thème *Urbanism is Everybody's Business*⁹¹⁹.

La présentation du travail de Woods, Candilis et Josic est replacée dans une réflexion large de l'urbanisme incluant les ressources naturelles, la pollution, la participation,...soit la conjugaison des postures écologique et évolutionniste⁹²⁰ (Figure 71). La tendance pour une société active sur l'urbanisme est marquée en outre, la même année, par un numéro spécial d'*Architectural Design* intitulé *The architecture of democracy*⁹²¹ dans lequel est publié, notamment, le travail de John F. C. Turner. 1968 marque le début du projet de *Byker Wall*, emblématique de la participation des habitants. L'année d'après commencent la lutte des mal-logés à l'origine du projet de l'AlmaGare à Roubaix et celles des habitants des Marolles à Bruxelles...

La configuration geddesienne synergique, est conscientisée dans des écrits importants. Jürgen Habermas définit en termes philosophiques la grammaire participative dans le projet, à partir notamment de *La technique et la science comme idéologie* en 1968. Le projet est architectural ou urbain est un espace public matériel et immatériel. Il entend sortir l'architecture du domaine du travail au sein duquel elle est pensée comme la manipulation d'une matière (et d'un programme). La conception architecturale doit glisser vers les milieux de l'interaction ou du langage, ce sont les médiums identifiés dans les configurations de la grammaire participative architecturale. L'interaction est guidée par une activité intersubjective avec pour modèle l'ajustement des activités et la compréhension mutuelle. Les figures

⁹¹⁸ RUDOFISKY, Bernard, *Architecture sans architectes, brève introduction à l'architecture spontanée*, Chêne, Paris(Exposition du 9 novembre 1964 au 7 février 1965 *Architecture without Architects*, première publication MOMA, New York, 1969), 1979, p 3

⁹¹⁹ *L'urbanisme est l'affaire de tous*. Trad. J. le Maire.

⁹²⁰ Une biennale dont l'inaccessibilité marque plus les esprits que l'exposition puisque l'entrée en est interdite au grand public par les manifestants

⁹²¹ N°38, Londres, 1968.

d'Habermas sont donc expressives et le savoir réflexif est valorisé autant que le savoir scientifique. Une relation moi/autrui s'établit qui renforce l'égalité des figures. Habermas distingue « l'agir stratégique » de « l'agir communicationnel ». Dans la grammaire participative c'est plutôt une relation communicationnelle qui est indiquée, dans laquelle les acteurs ne visent pas le succès d'une finalité externe à la relation mais bien l'entente. L'objectif est le consensus. Ils sont prêts à renoncer à leurs buts égoïstes pour se soumettre aux exigences d'un accord juste et équitable entre partenaires. La justice et l'équité de l'accord présupposent en quelque sorte « une commune bonne volonté, l'absence de pression, de menace, de manipulation... toutes conditions indispensables pour que l'engagement des partenaires y dépasse leurs seuls intérêts égoïstes. »⁹²² La configuration évoquée à la lecture d'Habermas est continue. Parce que le projet immatériel est valorisé, ce qui est un facteur de succès de la grammaire participative. Il consiste à prolonger l'objectif de lien social pendant et après le projet en continuant le processus participatif lors de la gestion et de l'usage des espaces réalisés.

De Carlo publie aussi l'état de la question de la configuration synergique de la grammaire participative dans « *Il pubblico dell'architettura* »⁹²³ tandis qu'il met en pratique cette configuration dans le projet de Terni. Il impose au commanditaire la participation des futurs habitants. Par le médium de nombreuses réunions préparatoires avec les ouvriers, il crée deux cents cinquante logements (déclinés en cinq types d'appartements) et leurs accès piétonniers. Ce village montre, sur le plan formel, l'apport du savoir de l'architecte, un vocabulaire qui n'a rien de « néo » vernaculaire ou d'un amalgame de langages particuliers. La réalisation en béton brut est scandée par les jardins suspendus que les habitants ont créés sur les terrasses :

« les futurs habitants discutent du projet en général sans être capables d'identifier un logement en particulier. Ce qui signifie que chaque type de maison fut développé en accord avec des critères partagés - la culture générale des habitants - plutôt qu'avec des souhaits individuels. Cependant, les requêtes conflictuelles, par exemple pour l'utilisation des locaux, peuvent être accommodées par la flexibilité de la construction. [...] Ce qui est peut-être le plus

⁹²² GENARD, Jean-Louis, « Notes de cours provisoires pour une introduction à l'esthétique philosophique », édition ISACF La Cambre, Bruxelles, 1994, p 125

⁹²³ 1969. Voir Partie III, Chapitre 1.

important dans le dialogue social que le design des logements, c'est le développement du royaume public, l'espace appartenant à la communauté, dans beaucoup de développements modernes de résidences il est dominés par les techniques - routes et services et n'a pas d'identité sociale finalement. S'il peut être prévu par consensus il est susceptible d'être employé. »⁹²⁴ (Figures 72 et 73)

Dans l'enseignement de l'architecture se matérialisent aussi les revendications issues du mouvement sociétal de 1968. Les architectes demandent une réflexion théorique sur le rôle social de l'architecte et sur ses responsabilités.⁹²⁵ Les sociologues publient sur la ville et confrontent l'architecte à la société, son statut est remis en question dans de nombreuses études dont les titres parlent d'eux-mêmes: *Pourquoi des architectes ?*⁹²⁶ La discipline architecturale va, sous l'impulsion des étudiants notamment, s'ouvrir aux sciences humaines et sociales⁹²⁷ - alors qu'ils sont cantonnés pratiquement à l'étude des ordres classiques. En Belgique, les étudiants réclament la cogestion des écoles avec les professeurs, ils revendiquent un débat notamment de pouvoir défendre leur projet devant le jury plutôt que de lui remettre les documents graphiques sans autre commentaires. En 1968 s'affirme une volonté d'autogestion dans de nombreux domaines, le slogan « les études aux étudiants » peut être décliné en « l'architecture et la ville aux habitants » plutôt qu'aux architectes et aux urbanistes. Les étudiants en architecture reprochent à la pratique

⁹²⁴ BLUNDELL JONES, Peter, « *Housing Mazzorbo near Venice* », *Architectural Review*, juin 1987, N°1085, p 25.

⁹²⁵ Voir à ce sujet les recherches des sciences sociales qui, au même moment, abolissent la distance entre l'étude et l'objet. POLLAK, Michaël, « Signes de crise, signes de changement », pp 9-20 in BEDARIDA, François, POLLAK, Michael (Dir.), « Mai 68 et les sciences sociales », *Les cahiers de l'IHTP*, Cahier n°11, avril 1989.

⁹²⁶ BRUYERE, André, *Pourquoi des architectes ?*, J.-J. Pauvert, Paris, 1968. En France, la réflexion se poursuit avec la circulaire Guichart « barres et tours » de 1973, puis le groupe de réflexion « habitat et vie sociale » qui voit comme remède à la mal-vie des grands ensembles, entre autres, la participation des habitants. Se référer au site très documenté <http://www.vie-publique.fr/politiques-publiques/politique-ville/chronologie>.

⁹²⁷ « Imaginez en 1966-67, en ces lieux mêmes (*auditoire de la Cambre Bruxelles*), les « chefs d'atelier » protestant contre l'invitation faite à Françoise Choay à donner un cours de sémiologie de l'urbanisme. « *La sémé... quoi? On n'en a rien à cirer* » : voilà en substance ce qu'était la réaction, l'expression exacte ayant du être un peu plus grossière », GODARD, Michel, « William Morris: culturalisme et progressisme revisités », pp19 - 22 in BURNIAT, Patrick, GENARD, Jean-Louis (Dir.), *La modernité un projet inachevé ? Rencontre du 22 avril 1999 par l'ISACF- La Cambre, en hommage à Jacques Aron, professeur admis à l'honorariat*, Edition Institut Supérieur de la Communauté Française, La Cambre, Documents d'architecture n°5, février 2000, 60 pages.

de « définir les besoins des utilisateurs à l'écart des utilisateurs eux-mêmes »⁹²⁸. Un manifeste est publié à la suite des Etats Généraux de l'Architecture. Il revendique :

« l'organisation d'une information du public, l'invitant à participer à la définition critique de ses aspirations et à collaborer avec les spécialistes. L'accès du public et des spécialistes à toutes les informations de l'administration (statistiques, économiques, etc....) et à tous les projets en cours d'étude par le canal de centres d'informations permanents et de publications officielles.»⁹²⁹

Entraînés par le mouvement de soixante-huit, beaucoup d'architectes font des expériences sans poursuivre dans la voie participative. Renzo Piano crée un village mobile d'unités autoconstruites au Sénégal, des logements à Corciano avec la participation des occupants («avec un manque total de motivation de la part des habitants ») et des séries d'ateliers de travail voués à encourager l'investissement local dans le design et l'exécution (Bari, Burano, Otranto,...⁹³⁰). Alvaro Siza pratique la grammaire participative au sein du SAAL⁹³¹ pendant quelques années. Jean Nouvel et Pierre du Besset s'y essaient en 1979 pour un groupe de maisons en participation à Cergy Pontoise. La construction de villes nouvelles donne parfois lieu à une grammaire participative comme pour le Vaudreuil près de Paris. D'autres en font un processus plus durable dans leur pratique. L'italien Giovanni Michelucci dans les années 1969 et, plus tardivement, les architectes Reichen et Robert qui programment systématiquement leurs bâtiments en participation (notamment pour les équipements hospitaliers), leurs édifices sont également prévus pour être transformés. D'autres s'engagent comme Walter Segal, l'architecte qui produit à partir des années soixante des structures réalisables en autoconstruction, pour qui

⁹²⁸ Reproches publiés dans *Carré Bleu* Numéro spécial de mars 1968 : reproche fait à l'architecture cité in PUTTEMANS, Pierre, *Architecture moderne en Belgique*, Marc Vokaer Editeur, Bruxelles, 1974, p 42.

⁹²⁹ Manifeste du 27 septembre 1968 reproduit in PUTTEMANS, P., opcit. pp 243-244. Deux réunions se tiennent dans l'école d'architecture de la Cambre.

⁹³⁰ Après ces diverses tentatives, Piano conclut que l'architecte est indispensable lors de la participation pour superviser le projet. Les gens ne peuvent pas être engagés dans le processus de décision, c'est l'architecte qui doit contrôler toutes les données politiques, techniques, etc. Il n'entend pas que la participation soit l'accession aux désirs des gens qui amènent leurs modèles de maisons bourgeoises du siècle passé. Pour lui l'architecture ne peut pas être un processus démocratique ou chacun amène sa créativité, ce qui en découle n'est pas l'architecture. Il est opposé à la démagogie architectonique.

⁹³¹ *Servicio de Apoyo Ambulatorio Local* (service d'aide mobile locale) : créé en 1974, assainir les zones existantes et permettre aux habitants de s'approprier leur lieu d'habitation, ceci à travers un travail de commissions d'habitants et d'équipes regroupant architectes, ingénieurs, assistantes sociales et sociologues et techniciens.

« l'architecture fournit un cadre aux gens, cadre qui les enveloppe, les protège, leur donne du plaisir et tolère qu'ils y ajoutent quelque chose d'eux-mêmes »⁹³². Le français Roland Schweitzer travaille également en concertation avec les habitants. Aux Etats-Unis, certains mènent un remarquable travail pour le développement d'outils participatifs dans le cadre du logement social comme Michaël Pyatok. D'autres se lancent dans une configuration complaisante ou commerciale appelée *New Urbanism*... En faire un catalogue est stérile étant donnée la variété infinie des expériences à moins d'analyser chacune des pratiques pour dessiner les configurations qui s'en dégagent.

Vers la formalisation des configurations

Jusqu'aux années 1960, la volonté de construire en participation émane principalement des usagers ou des architectes. Les expériences sont, dès lors, plutôt centrées sur des opérations à l'échelle de l'architecture, puisque celle du quartier implique l'intervention de l'autorité municipale et en fait un phénomène encore isolé. Dans les pays occidentaux, les années soixante-dix sont l'apogée d'une crise idéologique, les pouvoirs publics mesurent notamment les conséquences de la production de logements de masse exécutés depuis la reconstruction. Cette prise de conscience les entraîne à prendre des mesures en matière de participation. Sans que le relevé des réglementations ne soit exhaustif, l'institutionnalisation participative se lit, par exemple, dans des intitulés de lois françaises des années cinquante.⁹³³ Ainsi en 1957 la création de la « Commission de la Vie dans les Grands ensembles d'habitation » qui étudie l'impact social et psychologique de l'architecture dans le but de réussir aussi le logement sur le plan humain. En 1965, une convention signée par différentes fédérations nationales de locataires et d'usagers institue des « conseils de résidents »⁹³⁴. Deux ans plus tard, des usagers sont associés à la définition du

⁹³² Notice du Dictionnaire Hazan, 2002.

⁹³³ La loi de 1901 sur les associations semble fondamentale. L'article 1 pose d'emblée « L'association est la convention par laquelle deux ou plusieurs personnes mettent en commun, d'une façon permanente, leurs connaissances ou leur activité dans un but autre que de partager des bénéfices. »

⁹³⁴ « Participation et urbanisme, colloque des 10 et 12 juin 1976 », Les colloques de Marly, Ministère de l'équipement et Ministère de l'intérieur, information sur les problèmes généraux de l'urbanisme et de l'aménagement, Centre de Recherches Urbaines, Paris, p 110.

programme d'ensembles d'habitations (par exemple à La Maurelette-Marseille).⁹³⁵ Le passage des Zones à Urbaniser en Priorité de 1959 aux ZAC à partir de 1967, les Zones d'Aménagement Concerté⁹³⁶ pointe l'objectif de concertation.

Les autorités publiques prennent la commande de constructions de quartier qui mettent en œuvre une grammaire participative, c'est le cas de *Byker Wall* commandé en 1968 par la ville de Newcastle. Un exemple qui touche l'ensemble d'une municipalité est celui de la rénovation, à partir de 1963, de la ville de Bologne à l'initiative de la Municipalité à majorité communiste⁹³⁷ (Figure 74). Elle décide de déléguer aux habitants et pour leur seul profit, la gestion directe de leurs propres intérêts et la possibilité d'inventer et d'utiliser de nouveaux outils et méthodes pour opérer efficacement. Un modèle de politique axé sur la participation démocratique des citoyens à la gestion publique. La participation est organisée au niveau de quartiers et de zones du centre historique, considérées comme le bien commun, où toute la collectivité peut se retrouver et se reconnaître dans son patrimoine historique. À Bologne, « même les architectes deviennent modestes »⁹³⁸. C'est surtout l'institutionnalisation d'une configuration méthodologique qui est remarquable: la volonté de décentralisation du pouvoir municipal dans le règlement de Bologne puisque les quartiers sont dotés de conseils de quartiers présidés par un adjoint du maire. Ils consultent les citoyens sur leurs exigences de base et font des propositions

⁹³⁵ « La conception et la réalisation d'un ensemble d'habitations sont le résultat des travaux d'une table ronde réunissant, sous les auspices du Comité Interprofessionnel du logement, maître d'ouvrages, urbanistes, ingénieurs, travailleurs sociaux, médecins, psychologues, sociologues spécialistes du développement commercial et des représentants des associations d'habitants » idem p 111, étonnamment il n'y a pas d'architectes conviés. Cette procédure est reprise dans la circulaire du 26 oct. 1972 sur les POS. Pour l'évolution des diverses lois en cette matière, se rapporter à l'ouvrage qui les détaille jusqu'en 1976 (décret instituant l'enquête publique).

⁹³⁶ L'aménagement concerté repose sur la réunion des représentants des administrations de l'Etat, des collectivités locales et des différentes catégories de citoyens et intervenants concernés (propriétaires, constructeurs, usagers) en vues de préparer la décision et l'exécution des opérations d'urbanismes. Loi d'Orientation Foncière du 30 décembre 1967

⁹³⁷ Dans la seconde moitié du XXème siècle, lors d'opérations participatives urbaines, la majorité des élus est souvent communiste. L'initiative, à partir de 1963, des autorités de la ville de Bologne en est l'exemple le plus frappant. Dans les années quatre-vingt-dix, « les dispositifs participatifs initiés par des élus communistes sont très largement surreprésentés dans le champ de la démocratie participative en Europe en généra,l et en France en particulier », NEZ, Héloïse, TALPIN, Julie, « Démocratie participative et renouvellement du communisme municipal. Une analyse de la généalogie de quelques dispositifs participatifs en Ile-de- France », Journées d'études « généalogies de la démocratie participative », Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de paris-Val de Seine, 8 et 9 février 2008.

⁹³⁸ HUET, Bernard, introduction GANGNEUX, M.CH., « Bologne, la riposte d'un urbanisme démocratique », *Architecture d'Aujourd'hui*, n°180, 1975, p 44.

à l'administration communale. Leonardo Benevolo et des étudiants de Palerme réalisent des études historiques présentées à la population de 1962 à 1965 et des propositions pour la sauvegarde du centre en sont issues. Une exposition est organisée par la ville avec des publications pour approfondir la connaissance de la problématique de conservation des centres historiques en 1970. Elle est suivie par des enquêtes sociologiques et statistiques (état des habitations, caractéristiques de la population au centre ville) pour donner lieu en 1972 à des assemblées extraordinaires avec des représentants des villes de toute la région pour débattre de la loi 865 sur le logement. En 1973, le plan pour la construction économique populaire est adopté. La municipalité programme ainsi la ré-appropriation collective d'un bien qui pour elle ne doit et ne peut pas être autrement que public. La volonté de se réapproprier le centre historique, arraché à la collectivité par les tenants du système capitaliste pour le plus grand profit des intérêts privés, devient donc une opération idéologiquement révolutionnaire ainsi qu'en témoigne l'article premier, titre 1, de la nouvelle loi sur l'organisation des quartiers de 1973 :

« les quartiers sont l'expression de l'autonomie communale et assurent grâce à la décentralisation des organes et des services, la participation populaire la plus ample et la plus démocratique à la vie et à la politique de la commune. »⁹³⁹

Le succès de Bologne en matière participative tient sans doute à la réunion des thèmes de l'environnement, du social et de l'économique, les trois piliers d'un urbanisme durable. Ils se concrétisent dans l'association public-privé, la délégation des pouvoirs, l'appropriation par les habitants mais aussi dans la longévité d'un processus participatif continu qui se poursuit avec la cogestion des lieux. Les élus locaux conservent la main mise sur la constitution des conseils de quartier au début des opérations pour garantir une prise de parole collective. Elle risque dans le cas contraire d'être réduite par la prise de pouvoir des groupes de citoyens les plus visibles ou les plus puissants (à partir de 1971, les conseils de quartier seront élus directement par la population). Le succès tient aussi à l'organisation de commissions et de compte-rendus publics, méticuleusement orchestrés. Au niveau des chantiers, l'économie locale est favorisée, les entreprises de la région y travaillent ainsi que des

⁹³⁹ Extrait de VANDEN DRIESSCHE Annette, *Bologne ou une alternative à la conception de l'architecture, 1976-1977*, ENSAAV, Bruxelles.

coopératives d'artisans, utilisant le savoir faire et les matériaux locaux. En parallèle, des services sociaux «éduquent » l'administration, les architectes et épaulent la population. Une fois les logements assainis et rénovés, la sauvegarde du tissu social existant opérée (inamovibilité des habitants avec relogement mais en assurant leur présence continue pendant les travaux de restauration), la ville prévoit une gestion collective du lotissement restauré et l'autogestion des quartiers prolonge la décentralisation des pouvoirs. La configuration utilisée par les autorités préserve la synergie. Au Portugal, après la Révolution des Oeillets, le *Servicio de Apoyo Ambulatorio Local* (service d'aide locale mobile) est lancé en août 1974 sous la responsabilité de Nuno Portas, architecte et secrétaire d'état à l'habitation et l'urbanisme. Le service répond aux besoins des populations les plus mal logées, en s'appuyant sur des fonds d'aide au logement et les structures municipales (essentiellement à Porto et Lisbonne). L'objectif est d'assainir les zones existantes et de permettre aux habitants de s'approprier leur lieu d'habitation à travers un travail de commissions d'habitants et d'équipes regroupant architectes, ingénieurs, assistantes sociales, sociologues et techniciens.

Aux Etats-Unis, l'institutionnalisation de la participation par les autorités se concrétise assez rapidement dans les années soixante et donne lieu immédiatement à des dérives démagogiques et manipulatrices. Les luttes urbaines de New-York ou de Chicago (émeutes noires des années 1960 du Nord des Etats-Unis) marquent la révolte contre la politique de l'*Urban Renewal Act*, une obligation fédérale qui, depuis la fin des années quarante :

« stipulait que les municipalités désireuses de lutter contre la « taudification » en même temps que de rendre à nouveau attractifs les quartiers centraux (les *inner cities* désertées par les classes moyennes ainsi que les classes ouvrières blanches au profit des minorités ethniques, principalement les Noirs) devaient s'assurer de la participation des habitants de ces quartiers aux opérations menées»⁹⁴⁰.

⁹⁴⁰ DONZELOT, Jacques, EPSTEIN, Renaud, MOTHE, Daniel, « De la petite démocratie et la grande démocratie. De la concertation au pouvoir effectif de citoyens », *Esprit*, juillet 2006.

Des groupes émergent et pratiquent dans l'esprit de l'*Advocacy Planning*⁹⁴¹. Ils luttent pour l'intégration des facteurs sociaux et économiques, pour la planification, donc une fois encore pour la réintégration d'un processus plutôt que l'élaboration simplement formelle et physique de la ville.

Davidoff, en 1965, émet deux critiques sur les procédures : ce sont toujours les mêmes voix qui sont entendues et le mode démocratique implique la recherche d'un consensus qui nivèle les particularités. Ces faits sont dénoncés dans d'autres études : parfois, malgré la publicité, cinquante pour cent de la population n'est pas au courant que se prépare un plan. Ceux qui participent sont alors majoritairement des classes aisées, beaucoup de professionnels et peu d'ouvriers. Les pauvres, les immobiles, les malades ne participent pas.⁹⁴² L'objectif de la grammaire participative de l'*Advocacy planning* c'est l'intégration de la justice sociale dans l'urbanisation. En effet, la pauvreté est aussi la cause d'un mauvais habitat, il ne s'agit pas seulement de changer le cadre dans lequel les gens vivent. En 1969, Sherry Arnstein publie dans le *Journal of American Institute of Planners* une échelle d'intensité des processus participatifs en fonction de leurs objectifs et des médiums utilisés, ce qui donne une base de définition de la participation. Elle dénonce les pratiques participatives instituées par les municipalités⁹⁴³.

En 1968, dans *Le droit à la ville*, H. Lefebvre relaye la même critique que celle énoncée par les américains à savoir l'instrumentalisation par les autorités. Le disfonctionnement porte également sur la durée des processus limités dans le temps plutôt que de porter sur la vie du projet, Lefebvre réclame l'autogestion :

⁹⁴¹ Par exemple, emmenés par Richard Hatch, architecte du groupe ARCH (*architects'renewal committee in Harlem*), actif dans les années soixante, qui est un des premiers à suivre l'*Advocacy planning* de Davidoff mais aussi Robert Goodman, Dennis Blackett : *Urban Planning Aid*, Boston. (proposent des plans alternatifs à ceux préparés par les agences de planning de Cambridge et Boston ou encore PANR (*Planners and Architects for Neighborhood Regeneration*) à San Francisco.

⁹⁴² *People, Participation and government*, Fabian Research Series 293, 1972 in SIMMIE, J.M. *Citizens in conflict the sociology of town planning*, Hutchinson educational, Built Environment, Londres, juin 1974, p 137. Le phénomène de « gentryfication » des quartiers rénovés est une conséquence actuelle de ce qu'il dénonce, les plus défavorisés qui habitent les lieux avant rénovation sont exclus par la hausse des loyers après la rénovation. Se référer à de nombreuses études sociologiques sur la prise de parole dans les comités de quartiers ou les procédures de concertation notamment en Belgique.

⁹⁴³ Peut-être s'agit-il de l'*Economic Opportunity Act* de 1966 du gouvernement Johnson qu'évoque P. Hall: le programme doit être exécuté avec « le maximum faisable de participation des résidents des espaces et les membres des groupes servis » instaurant la création des *Community Development Agency* qui doivent obtenir la participation citoyenne la plus large possible et l'initiative locale.

« (...) dans la pratique, l'idéologie de la participation permet d'obtenir au moindre prix l'acquiescement des gens intéressés et concernés. Après un simulacre plus ou moins poussé d'information et d'activité sociale, ils rentrent dans leur tranquillité passive, dans leur retraite. N'est-il pas clair que la participation réelle et active porte déjà un nom. Elle se nomme *autogestion*. »⁹⁴⁴

Dans les années soixante-dix, la participation politique, autre que par le vote, est ancrée dans une « culture du conflit ».⁹⁴⁵ Les mouvements sociaux d'émancipation sont en rupture avec la conception consensualiste d'un intérêt général (celui de la bourgeoisie). Les revendications de 1968 tendent à l'autogestion de la ville : la participation apparaît alors comme un nouveau moyen politique.

Vers 1970, la Commission ministérielle de la Recherche Architecturale s'intéresse à la phase préalable au projet et demande une programmation sérieuse, des analyses de fonctionnement et de coût indirects pour les projets publics. Elle impose une réflexion sur tout le processus, de la décision jusqu'à la livraison des constructions et à leur usage.⁹⁴⁶ Dans le décret du 28 février 1973, la programmation est confiée au maître d'ouvrage de l'architecture.⁹⁴⁷ Pour le Centre Georges Pompidou, en 1970 des personnes susceptibles d'être les utilisateurs (responsables de la bibliothèque, du CNAC, CCI...) se rassemblent en séances de travail avec la Direction de l'Architecture pour ébaucher le premier programme. Dix-huit mois d'appels directs et constants aux futurs utilisateurs. La programmation des bâtiments permet d'optimiser la cohérence entre les intentions et l'architecture. La programmation du bâtiment est sans doute la phase de conception dans laquelle il est le plus admis de faire participer l'utilisateur ou le commanditaire.⁹⁴⁸

⁹⁴⁴ LEFEBVRE, Henri, *opcit.* p 114.

⁹⁴⁵ HAYAT, Samuel, « Démocratie participative et impératif délibératif : enjeux d'une confrontation », Journées d'études « généalogies de la démocratie participative », Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Paris-Val de Seine, 8 et 9 février 2008.

⁹⁴⁶ LENGIEREAU, Eric, *La Vème République et la politique de l'architecture*, Thèse de doctorat publiée par l'Université Paris I, 1999, II volumes.

⁹⁴⁷ « Elle devait se nourrir des données et des besoins des usagers tout autant que de ceux du maître d'ouvrage. C'était un acte de baptême du *programme*, dont le mot faisait son apparition dans le langage architectural français » LAUXERROIS, Jean, *L'utopie Beaubourg vingt ans après*, Editions BPI, études et recherches, Centre Georges Pompidou, 1996, p 46.

⁹⁴⁸ A ce sujet Victor Horta écrit en 1914 « le terrain désigné, je demandais que le programme du futur hôpital me fut communiqué. On y vit une malice pour me décharger des responsabilités d'une attribution erronée des sections ou du nombre de lits! Autant de lits et, pour le reste adressez-vous

Les initiatives gouvernementales pour insérer une « rubrique » participative sont plus fréquentes. En France, la loi sur l'architecture de 1977 prévoit la participation - de personnes qualifiées, choisies en raison de leurs activités au sein d'associations locales - aux CAUE dont la consultation sera obligatoire en 1978 pour tout projet. Les processus ne sont pas définis plus précisément :

« ... la participation doit devenir l'âme de la démocratie locale et le ressort de son efficacité [...] La nécessité de construire ou de reconstruire les villes, d'équiper le pays, a mobilisé pendant vingt ans, les hommes, administrateurs élus ou administrateurs nommés. Leurs efforts se sont articulés moins en fonction de structures juridiques mal adaptées et complexes, qu'en fonction de la nécessité et des tempéraments. L'œuvre d'équipement ainsi réalisée est remarquable ; elle touche à son terme »⁹⁴⁹

L'institutionnalisation de pratiques participatives est demandée notamment dans *La déclaration d'Amsterdam* de 1976. Dans le cadre de l'année du patrimoine architectural, mille délégués de vingt-cinq pays européens, ministres, architectes, urbanistes, élus locaux, fonctionnaires, représentants d'associations, se réunissent à Amsterdam et approuvent la déclaration ci-dessous :

« [...] un nouvel urbanisme cherche à retrouver les espaces clos, l'échelle humaine, l'interpénétration des fonctions et la diversité socio-culturelle qui caractérisent les tissus urbains anciens [...]

titre 2 : « la conservation intégrée engage la responsabilité des pouvoirs locaux et appelle la participation des citoyens [...] les pouvoirs locaux doivent perfectionner leurs techniques de consultation pour connaître l'avis des groupes concernés sur les plans de conservation et en tenir compte dès l'élaboration de leurs

aux médecins » (DULIERE, C. (Ed.) *Victor Horta, Mémoires*, Ministère de la Communauté Française, Bruxelles, 1985) Les chefs de service sont donc interrogés sur les choix constructifs à faire pour l'hôpital. La programmation fait appel plus récemment à l'avis du personnel soignant et des patients, (voir l'hôpital européen Georges Pompidou à Paris 1981). Il est nécessaire pour cela que le programme de l'hôpital dépasse l'objectif technique médical au profit du malade : lui, sa famille, ses visiteurs, ses rapports avec le personnel soignant.

⁹⁴⁹ « Participation et urbanisme colloque des 10 et 12 juin 1976 », Les colloques de Marly, Ministère de l'équipement et Ministère de l'intérieur, information sur les problèmes généraux de l'urbanisme et de l'aménagement, Centre de Recherches Urbaines, Paris, p 127. Conclusion de la commission Guichard.

projets. *Dans le cadre de la politique d'information du public, ils doivent prendre leurs décisions au vu et au su de tous*, employant un langage clair et accessible à tous afin que la population puisse connaître, discuter, apprécier, les motifs des décisions. Des lieux de rencontre pour la concertation publique devraient être prévus. Dans ce sens, le recours aux réunions publiques, aux expositions, aux sondages d'opinion, au mass média et à tous les autres moyens appropriés, devrait devenir une pratique courante... Les propositions complémentaires ou alternatives présentées par des groupements ou des particuliers devraient être considérées comme une contribution appréciable à la planification [...] »⁹⁵⁰

La loi du 31 décembre 1976 de réforme de l'urbanisme accorde aux associations des droits nouveaux : elles seront officiellement consultées sur les documents d'urbanisme. Comme pour les grands ensembles, l'échec de certaines politiques provoque le recours à la participation, c'est le cas encore des « contrats de pays » en France (les plans d'aménagement ruraux auxquels ne sont pas associés les habitants échouent, cela provoque l'inscription du recours à la participation et à l'animation sociale en 1975 dans ces contrats).

Tant que le gouvernement ne reconnaît pas ni l'influence de l'architecture sur la société, ni son importance, il semble difficile que l'idée de participation progresse. La « création architecturale » et la « qualité des constructions » sont reconnues d'utilité publique par la Loi de 1977. Dans le même ordre d'idée, l'état va lancer une campagne d'information et de diffusion de l'architecture auprès du grand public, notamment par la création des CAUE par la même loi de 1977. Dans les années 1980, la médiatisation de l'architecture est à son comble pour conquérir un public profane et la concertation est ancrée dans les pratiques. Les lois "Solidarité et Renouveau Urbain" (2000), la loi « Voynet sur l'environnement » (2000) ainsi que la loi « Démocratie de proximité » (2001), préconisent, en France, l'implication systématique, et le plus en amont possible, des habitants et des associations dans l'élaboration des projets qui concernent leur cadre de vie. Ces textes n'évoquent plus

⁹⁵⁰ « La déclaration d'Amsterdam », *Architecture d'aujourd'hui*, n° 183, 1976, pp XXII-XXIII.

seulement le devoir « d'information » et de « consultation » de la population⁹⁵¹, mais font à présent référence à des nécessités de « concertation », voire de « participation ».

Sur le plan international, la grammaire participative pour l'architecture et l'urbanisme est également instituée à l'ONU, à la banque mondiale (depuis 1966 sous l'impulsion du travail de J.F. C. Turner⁹⁵² notamment). Lors des grandes conférences mondiales sur l'habitat dont celle de Vancouver en 1976, la participation est convoquée :

« ... la participation publique doit être un élément indispensable dans les établissements humains, spécialement dans les stratégies de planification et dans leur formulation, leur mise en œuvre et leur gestion. Cela devra influencer tous les niveaux de gouvernement dans le processus de prise de décision pour le développement politique et économique futur des établissements humains. »⁹⁵³

Le développement européen renforce la tendance à légiférer sur les processus participatifs pour régir les interventions sur l'environnement.⁹⁵⁴ Sous le slogan « des villes pour vivre » par exemple, au milieu des thèmes (Amélioration de la qualité de l'environnement urbain, Réhabilitation des bâtiments et des logements, Créations d'activités sociales, pédagogiques et culturelles, et de Transports adéquats et d'emplois) se trouve « la réalisation du développement et de la participation communautaire ».⁹⁵⁵

⁹⁵¹ Principes instaurés par la loi de 1992 pour l'Administration Territoriale de la République.

⁹⁵² Turner précise que le travail de beaucoup d'autres personnes a eu une influence sur ces prises de position de la Banque Mondiale mais que le moment clé est sans doute le *Pittsburgh Seminar on urban development policies and planning* d'octobre 1966 pour lequel il prépare son article « *uncontrolled urban settlements* » qui relate les expériences participatives qu'il a faites au Pérou notamment. Voir le travail de Tyrwhitt référencé dans PINSON, Daniel, « Les apports d'un échec ou l'influence sous-estimée de Jacqueline Tyrwhitt », Communication CIAM 9 1953-2003, 2003, p 6.

⁹⁵³ *Delegate communiqué, United Nations Habitat 1 conference, Vancouver, 1976.*

⁹⁵⁴ FRIEDMAN, Yona, *Des villes pour vivre*, Conseil de l'Europe, campagne européenne pour la renaissance de la cité, direction de la presse et de l'information, sans date (après 1983). Un collectif rédacteur de la Déclaration de Bruxelles se réunit en 1978 pour demander une politique de la reconstruction de la ville européenne à la CEE.

⁹⁵⁵ « Les conflits entre la satisfaction des besoins et les aspirations de l'individu et ceux des groupes sociaux. Le bien-être social et le bien-être individuel ont été longtemps confondus tant que le bien-être social était lié à la satisfaction des besoins vitaux. Le bien-être social mesurable au moyen d'indicateurs économiques pouvait être facilement, pris en compte. Par contre le bien-être individuel avec son caractère psychologique et sociologique est infiniment moins facile à évaluer et à satisfaire. « L'homme individu » était négligé au profit de « l'homme masse » [...] et l'usager comment l'engager à une participation effective, à la prise des décisions qui influent sur son cadre de vie ? Comment le persuader à subordonner ses propres intérêts au bien être social ? Comment le faire croire aux objectifs de succès à long terme, comment le faire sortir de son irresponsabilité subjective ? Peut-on espérer que le dialogue de sourds actuel, donnera place à un dialogue réel entre les usages de la ville

Diverses instances européennes soutiennent la publication de pamphlets rédigés notamment par l'architecte Yona Friedman à partir des années soixante-dix. Dès 1989 le projet « Quartiers en Crise » évoque à de nombreuses reprises les possibilités participatives.⁹⁵⁶ D'autres projets sont encore en développement aujourd'hui comme le GAUDI⁹⁵⁷: « *Governance, Architecture and Urbanism: a Democratic Interaction* ». Quatorze institutions européennes travaillent dans le champ de l'architecture et collaborent à un projet de trois ans qui se focalise sur la participation citoyenne. Le but est de développer des outils et des médias pour que le grand public puisse évaluer l'architecture et participer au processus de décision, concernant son environnement de vie, de travail et de loisirs. Les participants aux projets produisent entre autres des expositions, des conférences-débats, publications...⁹⁵⁸

La crise urbaine de la fin du XXème siècle

Depuis quinze ans, la participation a un grand succès en Europe et ailleurs, de nombreux dispositifs existent (agenda 21, budgets participatifs,...). En outre, « la participation » est devenue une thématique de recherche des sciences sociales. Elle concerne la décentralisation des pouvoirs, les mutations socioculturelles larges, la mondialisation, la mise en cause de l'Etat Nation. La démocratisation du savoir et la recherche de formes d'engagements différentes sont les thématiques aussi bien du champ politique que de l'architecture et de l'urbanisme.

d'un coté et les politiciens et spécialistes de l'autre, qui nous conduira à la combinaison optimale menant à la création d'un état idéal d'harmonie ? »

⁹⁵⁶1989, QeC-ERAN : Quartiers en Crise, *European, regeneration areas network*. On trouve cette préoccupation aujourd'hui à l'échelle européenne et pas uniquement autour des problématiques urbaines mais pour le fonctionnement politique de l'Union. Le principe de "démocratie participative" est en effet inscrit dans le projet de Constitution européenne élaboré au printemps 2003 sous la coordination de Valéry Giscard d'Estaing, et plus précisément, dans l'article 1-46 prônant l'avènement d'une "démocratie participative" faisant suite à un article (I – 45) défendant le principe de la "démocratie représentative".

⁹⁵⁷GRÖNLUND, Hannele, KARKKAINEN, Maija, NORRI, Marja-Riitta (Ed.) *Activating Environmental Consciouness, Participation Tools*, Gaudi, Futura Handbook 1, Topical European Library, Helsinki 2002

⁹⁵⁸ Ces dernières années, de nombreuses publications proposent des classifications de méthodes ou des procédures explicatives pour des opérations urbaines en participation.

L'étude des configurations et des variables au cours du siècle donne des indications sur l'apparition de la grammaire participative, elle survient quand l'offre de logement est déficitaire ou quand la ville ne remplit plus les fonctions qui font d'elle une Cité, « la chose humaine ». L'état de la forme physique de la ville est déclencheur d'une condamnation de sa gestion politique. L'émergence des participations répond à une crise de légitimité politique et le reproche de mauvaise gouvernance fait aux pouvoirs publics englobe le champ architectural et urbain. Il interroge l'éthique des représentants élus et la participation organisée par les autorités est mise en cause. Il faut remarquer que le défaut de définition de la grammaire participative par la théorie et l'histoire architecturale et urbanistique, laisse toute latitude à une critique de l'application qu'en font les autorités.

La critique porte toujours sur la figure du participant. La non représentativité dans les processus participatifs de planification urbaine est mentionnée fréquemment depuis trente ans. Cette critique marque encore les années 1990 : « qui parle, de quoi on parle et comment »⁹⁵⁹. A la fin du siècle, l'institutionnalisation de procédures participatives provoque un retour à l'encadrement politique qui s'oppose à la revendication d'autogestion de 1968. Au lieu de donner la parole à « tout le monde » la démocratie locale attire « la petite bourgeoisie intellectuelle et technicienne qui aspire aux responsabilités et répond à ses aspirations (poussée de l'idéologie du cadre de vie, afflux des demandes culturelles, montée de l'écologie urbaine et des « valeurs post matérialistes »...) »⁹⁶⁰ Le plus souvent les réunions de quartier rassemblent une classe moyenne dont le niveau de vie lui permet de se soucier d'écologie ou du façonnage de l'environnement. Ses représentants s'approprient la culture du quartier, sa sociabilité et s'ancrent dans la localité avec une sorte de monopole.... Tandis que les préoccupations des plus défavorisés ne vont sans doute pas à une participation pour la conception de l'environnement : ils n'ont souvent pas la force d'intervenir socialement pour changer leur destin. L'institutionnalisation, dans ce sens, n'améliore pas la diversité des intervenants.

⁹⁵⁹ BIEWENER, Carole, BACQUE, Marie-Hélène, *opcit.*

⁹⁶⁰ LEFEBVRE, Rémi, *opcit.*

La capacitation (*empowerment*) est une réponse processuelle à la démocratisation de la prise de parole⁹⁶¹. Elle demande que les objectifs soient précisés lors d'un processus de participation, c'est la nature des résultats attendus et considérés comme essentiels qui différencie les perspectives (soit développer du pouvoir individuel pour maîtriser sa propre vie, soit articuler l'individuel et le collectif pour l'accès à de nouvelles ressources...) L'étude confirme la valeur de cette démarche.

La question de la représentativité néglige le fait que la participation des citoyens ne permette pas de rassembler l'opinion mais d'éclairer l'opinion qui serait celle de « monsieur tout le monde » s'il pouvait débattre. Tout le monde ne souhaite pas participer. Par conséquent, il n'est pas toujours nécessaire de vouloir faire participer à tout prix ceux dont les voix ne sont pas entendues. Dès lors que l'appel à participation s'apparente à un démarchage, même organisé avec les meilleures intentions, il peut être interprété comme la recherche d'un consensus instrumentalisé. Les phases de la configuration risquent d'être allongées par ces démarches ce qui peut entraîner nombre de frustrations pour ceux qui sont déjà décidés à participer, l'aboutissement du projet s'éloignant sans cesse. La volonté d'égalité dans la participation et l'objectif de faire intervenir le plus de participants possible, en nombre et en diversité, oblige en outre à structurer des groupes, à nommer des représentants et peut donc entraîner finalement la perte du contact personnel et la richesse d'une parole spontanée. Le groupe restreint semble plutôt être un facteur de succès des configurations. Tout dépend des objectifs, s'il est délibératif - relatif à un pouvoir de décision direct de tous les participants – il n'est pas maniable dans des groupes importants. Participer à la décision n'est pas le seul objectif enrichissant pour les participants. De nombreuses configurations se

⁹⁶¹ Issu des années 1970 à l'initiative de femmes travaillant dans le développement, l'*empowerment* apparaît dans le vocabulaire des praticiennes et chercheuses féministes dans le domaine du développement international pendant des années 1980. Il désigne une alternative au développement incorporant des pratiques de participation amenant le savoir réflexif des habitants. L'emploi généralisé, dans les années 1990, du terme dans les domaines de l'éducation des adultes, du travail social communautaire et le développement international, témoigne de l'impact de la grammaire participative et de son internationalisation. Voir BIEWENER, Carole, BACQUE, Marie-Hélène, « L'*empowerment*, développement et féminisme : Du projet de transformation sociale à la gestion néolibérale », Journées d'études « généalogies de la démocratie participative », Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Paris-Val de Seine, 8 et 9 février 2008.

construisent sur le long terme et non sur le moment de la décision et ont alors des objectifs d'apprentissage, de lien social,....

Objectif : le bénéfice indirect

Les configurations étudiées et les critiques de l'institutionnalisation de la participation se rejoignent sur l'importance de valoriser les objectifs par une définition soignée. Un retour qui met en relief l'avantage que tire chacune des parties est nécessaire. En effet, dans les procédures dans lesquelles l'autorité prend un avis auprès des usagers, elle doit rendre aux participants le bénéfice de la consultation, au moins en validant les apports dans un compte rendu, dans un nouveau scénario de projet, en préparant une autre consultation ... La grammaire participative inclut un profit rendu aux participants sous forme d'une richesse « supérieure » au profit financier. Ce bénéfice indirect s'installe, comme le découvre John F.C. Turner dans les pays en développement, lorsque les habitants contrôlent la majorité des décisions et qu'ils sont libres de contribuer au *design*, à la construction et à la gestion de leurs logements : ce processus et l'environnement créé produisent un bien-être individuel et social. Un manque de contrôle de la part des participants et de responsabilisation dans les phases clés des processus de construction du logement, peuvent devenir une barrière à l'épanouissement personnel.⁹⁶²

L'appropriation est une des formes du bénéfice indirect, dont Daniel Pinson⁹⁶³ rappelle le fondement hégélien qui définit la liberté de l'individu par une dialectique en trois moments :

« ... celui de l'existence immédiate non réfléchie, celui de l'aliénation, de la soumission à des règles extérieures, enfin celui de l'appropriation par lequel on parvient à maîtriser le milieu extérieur. Pour évoquer ce mouvement vers la liberté, Hegel dit qu'être libre c'est « être chez soi » suggérant ainsi la pertinence de l'application du concept à l'habitat. »⁹⁶⁴

Une appropriation qui se produit dans une lutte plus ou moins importante contre :

⁹⁶² HALL, P., opcit. p 253

⁹⁶³ PINSON, D., opcit. p 151

⁹⁶⁴ Loc. cit.

« ... la nature, mais aussi contre la société pour satisfaire les exigences vitales, pour manifester dans les techniques de construction et le mode d'organisation l'inscription d'éléments symboliques, l'expression et l'autonomie d'une culture, d'une existence, d'un refus de l'écrasement.»⁹⁶⁵

Si la collectivité n'a pas participé à l'élaboration des plans, elle n'a aucune raison de se les approprier ni de les défendre⁹⁶⁶. C'est la souscription à la conception et le profit retiré de la participation qui engendre l'appropriation du projet développé en participation par les usagers.

L'appropriation est liée à la création qui induit le partage des risques de la conception avec l'architecte.

La participation initiée pour la conception puis pendant la réalisation des travaux, peut être poursuivie pour la gestion de l'usage des espaces créés. Ce temps long permet une appropriation évolutive. Elle est alors entendue comme un accord des parties sur les usages et le partage de l'espace. Dans l'histoire du processus participatif de l'architecture et de l'urbanisme, l'importance de ce « consensus continu » est relevé à plusieurs reprises par les praticiens. L'élaboration d'une telle continuité participative - une « conférence permanente » - améliore l'appropriation et la pérennité des espaces réalisés en participation.

L'objectif de la participation dans une société démocratique vise en général à une entente collective et non la satisfaction d'intérêts particuliers. Dans un processus de participation, cette optique consensuelle des débats n'est pas toujours bien définie, ce qui entraîne des désillusions de la part des participants. En réalité, le processus permet d'exprimer les revendications afin qu'elles soient intégrées par chacune des parties et mises en débat, de façon à arriver à un compromis qui satisfasse le plus possible de personnes.

L'objectif pacifiste d'Otlet, de Reclus ou de Geddes, rappelle combien la création de connaissance et l'exploration du point de vue de « l'autre », favorisent l'acceptation et diminuent la peur du différent. C'est par cette même compréhension que se

⁹⁶⁵ PINSON, D., *opcit.* p 154

⁹⁶⁶ DE CARLO, G., « *Il pubblico dell'architettura*, » (...), 1969

dessine l'atteinte du « bonheur commun »... Une recherche de bien-être qui ne fait pourtant pas souvent partie des discours politiques. Les configurations de la grammaire participative produisent un « bénéfice indirect », ne serait-ce que dans l'écoute des différences, la prise de parole pour l'échange de connaissances...⁹⁶⁷ Lucien Kroll déclare que le degré zéro de l'écologie est à l'évidence les relations avec l'habitant, la participation⁹⁶⁸ :

«... l'habitat est une appropriation de l'espace permettant de vivre une relation à l'autre, dans cette reconnaissance de l'altérité qui permet d'exister [...] Ces lieux où habitent les hommes ne doivent pas leur rester étrangers, imposés, mais conçus de telle façon qu'ils deviennent une chance de construire des liens »⁹⁶⁹.

Dans la grammaire participative, une posture morale et éthique s'affirme, qui universalise le rôle de créateur de la forme architecturale ; aux citoyens de façonner leur environnement car cette pratique est un gage de la cohésion dans la communauté. D'un autre côté un usager qui refuse de participer renonce à son droit critique sur l'architecture élaborée⁹⁷⁰. L'apathie politique du plus grand nombre dans le modèle de démocratie représentative peut être améliorée par plus d'instances participatives qui permettent d'augmenter l'unité sociale.

C'est sans doute pour toutes ces raisons que les organisations internationales pour le développement durable ont inscrit la participation à leur programme. Les objectifs de la grammaire participative sont à des niveaux de préoccupations différents dans chaque projet, dans un pays en voie de développement ou dans les villes occidentales. C'est pourquoi chacune des assertions doit être rediscutée avec précaution lors de chaque aventure participative.

⁹⁶⁷ Voir Partie I Chapitre 1.3 notamment.

⁹⁶⁸ Interview de Lucien Kroll, J. le Maire, 2004.

⁹⁶⁹ DEVERT, Bernard, *opcit.* p 23.

⁹⁷⁰ développé dans MAZE, Jean, *L'aventure du Vaudreuil, l'histoire d'une ville nouvelle*, édition D. Vincent, Paris, 1977.

Retour critique : le risque de l'institutionnalisation

Dans le domaine de l'architecture et de l'urbanisme, les spécialistes dans l'action mettent en place des configurations au contraire des sciences sociales où les processus sont conçus au préalable et formalisés. Des sociologues mettent en place par exemple des conférences de consensus⁹⁷¹, des jurys de citoyens ou des sondages délibératifs. Les processus sont souvent instrumentalisés par les sciences sociales pour observer tant la réaction des individus à cette procédure que la production de sens du processus participatif. Le laboratoire est au sein de la démocratie et la pédagogie est centrale : le lambda n'a d'intérêt que s'il est informé.⁹⁷²

Face à ces dispositifs excessivement institués, les processus construits par les architectes, les urbanistes ou la population sont exempts - normalement - d'instrumentalisation. L'échange de connaissances est souvent au centre des configurations des architectes et apprendre est la seule finalité de la grammaire participative, il ne s'agit ni de codécider, ni de coproduire. Naturellement, dès que l'intention est déclarée, l'accusation d'instrumentalisation tombe puisque les parties sont conscientes de ce à quoi mène le temps passé en participation et ne sont pas frustrées. Dans la grammaire participative en architecture, le processus a peu d'intérêt pour lui-même. Il est certain que le recours à des procédures comme le tirage au sort pour délibérer sur un sujet, s'applique avec plus de pertinence à une question neuve à laquelle personne n'a de réponse. Or dans le domaine de l'Habitat, une expérience millénaire est déposée dans la mémoire collective et évolue dans les usages des citoyens. Il ne s'agit pas seulement de participation politique à la définition de principes de base de la société. La configuration doit être d'autant plus soigneusement définie et objectivée que la grammaire participative architecturale aboutit le plus souvent à un objet construit.

La grammaire participative reste une conjugaison de variables chaque fois différentes et extrêmement dépendantes du contexte. Même s'il apparaît que des

⁹⁷¹ Projet de loi pour inscrire ce dispositif dans la constitution française : quelques profanes se forment pendant un temps suffisant à une question complexe (souvent scientifique) puis débattent entre eux pour élaborer des recommandations sur la question (ils ne sont pas tirés au sort, donc pas représentatifs de la population).

⁹⁷² Voir à ce sujet les recherches de Loïc BLONDIAU.

praticiens ont construit des synthèses de plusieurs expérimentations et en isolent des facteurs de succès, cela n'en fait pas des configurations reproductibles mais indicatives. L'utilisation partielle d'une configuration ou le fait de l'élever au rang de méthode entraîne des dysfonctionnements. Or les configurations sont figées par la réglementation de l'urbanisme et déséquilibrées par l'intervention des autorités.

Par rapport aux configurations étudiées, l'autorité qui organise la participation n'a plus un objectif didactique mais managérial. Cela a une conséquence visible sur l'expressivité et l'activité de la figure de l'autre, l'organisation de l'information et des instruments fige la créativité. La perte de la spontanéité et de l'expressivité des participants met en péril la coopération créative autour du projet. L'échange de savoirs n'a pas toujours lieu.

Par exemple, si les destructions des quartiers anciens font surgir à Bruxelles des citoyens militants, actifs, qui prennent en charge une réflexion sur leur ville afin de faire cesser les démolitions, la réaction des autorités pour la reconstruction produit une configuration dans laquelle la hiérarchie des figures et l'objectif de la grammaire entraînent une dysfonction. L'organe mis en place à cette fin montre, depuis lors, qu'il n'atteint ni un objectif de codécision, ni un objectif de programmation concertée. Le projet est soumis à enquête publique (il s'agit donc d'informer le public), et est présenté à la commission une fois achevé. Les commissions de concertation sont uniquement consultatives et la décision quant aux projets présentés appartient exclusivement aux autorités qui doivent néanmoins justifier leur sentence. Le projet ne peut, dans cette configuration, être approprié par les habitants qui n'y ont pris aucune part. Leur intervention n'est pas constructive d'un savoir partagé, leur avis est amené sans que le savoir de l'auteur de projet ou de l'autorité responsable n'en soit modifié.

Cédric Price analyse l'institutionnalisation de la participation à partir de la société des années soixante. Au début de la période, la participation était désapprouvée par les personnes les plus âgées et la plupart des gens pondérés. Mais peu à peu elle devient trop encouragée, ce qui lui donne un verni respectable et elle est presque formalisée en un droit social assumé - pratiquement un droit de naissance - de

l'homme démocratique. Cela donne lieu à des dérives. Price donne en exemple la télévision interactive qui est presque devenue un droit mais où la participation a pour conséquence un nivelage par le bas de la qualité des programmes. Ce que dit Price, en somme, c'est que tout ce que la participation avait pu réveiller chez les citoyens a été anéanti par la reproduction méthodique du processus participatif. En la rationalisant à outrance, la richesse de la spontanéité s'est perdue dans le stéréotype. C'est également une crainte qu'exprime De Carlo qui pose une limite à la participation directe et la provoque avec prudence car les habitants reproduisent dans leurs souhaits la culture dominante et l'image du goût régnant qui aurait corrompu la population.⁹⁷³ Il serait bon de prêter attention à ce que la participation reste une aventure recommencée autour de chaque projet.

Les problématiques de la participation et du langage architectural traditionnel ou vernaculaire sont certes mêlées, ce qui explique sans doute en jugeant les objets construits, que la participation architecturale soit parfois analysée comme démagogique ou populiste lors de son institutionnalisation après 1970. Le « populisme » est un dysfonctionnement et pas une généralité de la grammaire participative. Il s'agit dans cette critique surtout de confusion entre la participation - la valeur ajoutée par les usagers - et les dérives langagières postmodernistes du fait des architectes. Les propositions de reconstruction de la ville européenne à Bruxelles utilisent un langage passéiste correspondant d'après ses partisans architectes à la qualité de la vie urbaine. Elles n'émanent pas de décisions sur le langage adoptées en consensus avec les habitants mais sont dessinées, « pour eux », par les architectes. Ce qui fait la fortune des *New Urbanists* américains, n'a jamais été instrumentalisé par d'autres.

L'égalité des figures dans les configurations a une importance. Elle les responsabilise. L'autorité ne peut pas être un agent de libération, l'homme « doit se libérer lui-même dans l'expression consciente de sa volonté. L'investigation des problèmes de la région, de la ville et de la maison est une telle activité »⁹⁷⁴. La

⁹⁷³ Propos rapportés par Bruno QUEYSANNES, philosophe, qui a participé à des séminaires de l'ILAUD dans les années 1980 et à rencontré De Carlo également lors des rencontres du Centre Thomas More en 1996. « De Carlo et le Team Ten », conférence du 19 février 2008, Institut Supérieur d'Architecture Saint Luc, Bruxelles.

⁹⁷⁴ DE CARLO, Giancarlo, « *The housing problem and planning* », *Freedom*, 12 et 26 juin 1948

demande de la part des habitants est un facteur de succès pour l'élaboration d'un projet en participation.

Giancarlo De Carlo comme Lucien Kroll demandent aux autorités municipales ou aux maîtres d'ouvrages décideurs de ne pas se présenter lors de certaines réunions des processus. Turner distingue que : « l'autonomie locale ou l'autogestion (à ne pas confondre avec l'autarcie ou l'autosuffisance) sont indispensables à une utilisation des ressources, mais celle-ci dépend aussi du soutien que lui procurent la loi et le gouvernement. L'assistance plus ou moins bien intentionnée inhibe les hommes et provoque autant de gaspillage que leur suppression (plus) ou moins mal intentionnée ».⁹⁷⁵

A l'inverse, à certaines échelles de projet et dans certaines phases, les décisions doivent être prises lors d'une concertation entre instances politiques. Le processus participatif ne peut-être utilisé comme paravent par les autorités - « nous avons consulté la population, nous avons suivi leur avis » - la perte d'ambition de l'autorité politique sur un site n'est pas souhaitable. Lorsque le pouvoir public « disparaît » derrière le processus, les acteurs désignés comme « les habitants, les usagers, le grand public », ont le sentiment d'être instrumentalisés par une autorité qui utilise leur savoir sans leur donner le sien. La grammaire participative dans le champ urbain implique la présence active de toutes les parties. Il ne suffit pas à l'autorité de convoquer les usagers, il est nécessaire qu'elle se plie à participer elle aussi, en proposant de prendre en concertation certaines phases des configurations. Son rôle de décideur est d'énoncer des règles claires à l'exercice participatif en cours: sur quel objet, avec quels instruments, dans quelle temporalité à quelles fins ...pour éviter la frustration de participants qui donnent de leur temps et de leur créativité là où il était hors de propos de les écouter (par exemple, certaines décisions techniques ne sont pas discutables dans un espace public).

L'abandon de la partie par un des acteurs n'est pas souhaitable, chacun doit rester capable d'argumenter afin de poursuivre le débat.

⁹⁷⁵ Voir également à ce sujet l'expérience des cellules d'assistance à la maîtrise d'ouvrage qui sont intermédiaires entre l'architecte, l'autorité et la population, se référer notamment aux travaux de Jodelle Zetlaoui- Léger et Eric Daniel-Lacombe, analyse du référendum récent sur les Halles, et expériences de programmation concertées.

L'appel à la participation des usagers, exacerbée autour de 1968, est présentée parfois comme le fruit d'une incertitude et d'une culpabilité de certains architectes qui abdiquent et renoncent à leur droit d'élaborer des formes⁹⁷⁶. Pourtant ce renoncement, la disparition totale de l'architecte et de l'urbaniste induit un dysfonctionnement des configurations participatives, la disparition d'une des figures rompt le dialogue et rend caduques les objectifs didactiques. Or, comme le rapporte Erskine, souvent les habitants se tournent vers l'architecte après le processus participatif et en connaissance de cause lui demandent de trancher: « et vous que feriez vous? »⁹⁷⁷

⁹⁷⁶ COHEN, Jean-Louis, « Promesses et Impasses du populisme », Conférence amphithéâtre des loges, Ecole des Beaux Arts, Paris, 5 janvier 2004

⁹⁷⁷ SMITHSON, Alison (Ed.), *Team Ten Meetings 1953-1984*, Université de Delft, Publicatieburo Bouwkunde, Delft (Hollande), Rizzoli, New York, 1991, p 76

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

1. Sources

Fonds d'archives Gaston BARDET n°161 de l'IFA (Institut Français d'Architecture), Paris

IFA Boite 007
 Jura, Arinthod, 1965
 Planche III, rapport justificatif du schéma de réorganisation des structures du SPAR d'Arinthod, Jura, A.R.U.R.A janvier 1967
 Lettre de G. Bardet à J. Villet, secrétaire général du CERAC, 17 août 1965
 Réunion Louviers 1947
 Rapports sur Vernon et Louviers (1 le cadre géographique, 2 le site, 3 les hommes, 4 évolution des groupements sociaux, 5 zoning des fonctions et enfin édifices publics et privés).
 Photographie en noir et blanc, groupe d'étudiants avec des frères.

IFA Boite 002
 Oran 1948
 Avignon 1946
 Rapport d'enquête
 Cartes postales nombreuses des endroits qu'il étudie
 Cartes en couleur A3 recensent les lieux administratifs, les zonages existants, les zones scolaires

IFA Boite 023
 Photographies de Chatenay Malabry, Plessys Robinson et de Maisons Alfort
 Photographie de l'exposition internationale de l'urbanisme et de l'habitation 1947 au Grand Palais il (cliché appartenant au ministère de la reconstruction)
 Photographies d'études pour un centre de pèlerinage réalisé par les élèves de l'ISUA (travaux en maquettes)
 Photographies de chalets « régionalistes », Mégève
 Photographie de la villa Savoy

IFA fond Bardet, Lettre du 3 janvier 1967, Bruxelles de Gaston Bardet à J.F. Colomer, Cerac/Neuilly.

Fonds d'archives de l'ISUA (Institut Supérieur d'Urbanisme Appliqué), Bruxelles

Pochette en plastique transparente :année 47-48 Octobre 48
 Notes : résultats d'épreuves année scolaire 47-48
 Pochette en plastique transparente :octobre 49
 Notes : résultats d'épreuves, année scolaire 48-49
 Pochette en plastique transparente :année 61-62
 Notes : résultats d'épreuves année scolaire 61-62

Farde grise
 Courrier 53-59 : demandes de renseignements
 sessions d'été, cours du soir

Cours de perfectionnement d'été 1953, programme
 Cours prévu tous les deux ans
 Cours de l'été 51
 Cours de 57 reporté en 58 (exposition universelle)
 (Les cours d'été n'eurent finalement lieu qu'en 51 et 54)

Reconnu par l'état qu' en 52)

Lettre du 3 mai 1955 de MOUTONNIER Térésa au directeur du British Council 28 rue des Champs Elysées Paris (à propos de l'exposition Geddes organisée par l'Union Internationale des Architectes et le British Council.)

Demande de programme des cours, MASSON Jacques (ATBAT), 23 mars 1959
Registres matricules depuis la création de l'ISUA
Noms et présences

Cour d'été 51 :
(présence de Ionel Schein Willy Serneels)
farde cartonnée à rabats déchirés beige
Fiches avec photos

Classeur vert :
Noms des promotions
47_48 : Marcel Poète
48_49 Charles Buls
49_50 Patrick Geddes
Suivent les promotions T Garnier, Unwin, Sitte, L Mumford, E. Howard, Abercrombie, ...

Classeur gris
notes et documents concernant l'ISUA
financement
Note historique (Rédigée sans doute par Gilis, non signée après 1960)

GILIS Henri, Texte rédigé à l'occasion de la séance inaugurale au Palais des Beaux Arts de Bruxelles

1947-1948 : participation au congrès de l'UIA à Lausanne et de la fédération internationale pour l'urbanisme et l'habitation à Zurich

49-50 visite extraordinaire du professeur Stephenson de l'université de Liverpool
14-17 novembre 1949 : premières journées d'étude internationales de l'urbanisme appliqué à Bruxelles

Livret rouge, édition de 1954 copyright G. Bardet
Programme des cours
L'ISUA est parrainé par
M. Poète(+) fondateur de l'enseignement de l'urbanisme en France
L. Mumford, fondateur de la Regional Planning Associations of America
Liste des professeurs
Parutions au moniteur belge

Boite archives
Exercices donnés en cours depuis la création de l'institut

Dernier tiroir
Fiches d'élèves toutes promotions

Syllabi
Cours de G. Bardet, de Françoise Poète, et autres professeurs

Classeurs de correspondance générale intitulé 1947-1959
Robert Auzelle professeur
Lettre de V. Bourgeois , octobre 1947 (refuse la charge de cours)
Lettre de FLOUQUET à Frère Raymond, 1948

Diapositives et photos non triées

Ouvrages de la Bibliothèque de l'ISURU (nom actuel de l'ISUA fondé par Gaston Bardet en 1947)

ALEXANDER, *The timeless way of building*, Berkeley, Californie, Oxford University Press, 1979

AUZELLE, *Plaidoyer pour une organisation consciente de l'espace, le roman prosaïque de Monsieur Urbain*, Freal, Paris

DOXIADIS, *Emergence and growth of an urban region, the developing urban Detroit area*, 2 volumes, The Detroit Edison Company, 1966

BARDET, Gaston, *Problèmes d'urbanisme*, Dunod, Paris, 1941

BARDET, Gaston, *Petit glossaire d'urbanisme en six langues*, Editions Vincent Fréal Paris, 1939, 151 pages

BARDET, Gaston, *Demain c'est l'an 2000*, Ed. Jacques Petit, Angers, 4^e édition, 1958 (1949)

BARDET, Gaston, *Naissance et méconnaissance de l'urbanisme, Paris*, Editions Sabri, Paris, 1951

GEDDES, Patrick, *Cities in Evolution*, édité par *The Outlook Tower Association et the association for Planning and Regional Reconstruction (Jaqueline Tyrwhitt général editor)*, édition révisée, Londres, 1949

MUMFORD, Lewis, *City Development*, Harcourt, Brace and Company, New York, 1945

MUMFORD, Lewis, *Green Memories the story of Geddes*, Harcourt, Brace and company, New York, 1947 (Dédicacé par Lewis Mumford à Gaston Bardet, 29 octobre 1944)

MUMFORD, Lewis, *The Highway and the city*, Mentor, The New American Library, 1953

SOLERI, Paolo, *The urban ideal*, conversation avec Soleri, Berkeley Hills Books, Californie, 2001

TYRWHITT, Jacqueline (Ed.), *Cities in evolution*, deuxième édition révisée de *Cities in evolution*, William and Norgate, LTD, Londres, 1949

Fonds d'archives André LURCAT n°200 de l'IFA (Institut Français d'Architecture), Paris

IFA n°200 433 et 424

Planches A3 de photos de ses projets dont Maubeuge, toujours vides et sans personnages, à part sur les photos de chantier de Maubeuge où l'on voit la pose des

IFA n°200 boîte 643

DAUTRY Raoul, ministre de la reconstruction et de l'urbanisme, Lettre à A. Lurçat, 18 janvier 1945, 2 pages

Dossier toilé André Lurçat Maubeuge dossiers 67, 73, 80, 90, Arts et métiers

LURCAT André, « Le bassin de la Sambre, Maubeuge et Haumont », dactylographie encre mauve, non paginé (5 pages), non signé

DEVIGNES P., Rapport présenté à Monsieur le Maire de Maubeuge par Mr Devigne, Principal du collège classique, représentant du personnel enseignant à la commission locale de Reconstruction, 15 mars 1945, 10 pages

LAFITTE Henri, architecte DPLG local, « Etude critique du plan d'urbanisme de juillet 1945 », dactylographié, le 14 juillet 1945, 11 pages
 GOUVERNET Maurice, « Méthodes employées pour l'étude du plan de Maubeuge », Décembre 1946, 9 pages
 Procès Verbal d de la réunion du conseil municipal, au sujet du plan de reconstruction de Maubeuge, 20 novembre 1947
 Sans, note dactylographiée en bleu, la renaissance d'une ville française

IFA n°200 boîte 644

LAHANIER H., propriétaire de quincaillerie, Lettre à André Lurçat, 22 février 1946
 Groupement des Commerçants, artisans et propriétaires sinistrés de Maubeuge, « compte rendu de la réunion du 02 novembre 1945 », 1 page, 03 novembre 1945
 Rapport des commerçants du 13 avril 1945
 A. Lurçat, « pour un urbanisme réaliste » *Cités et techniques*, Octobre 1961
 Rapport du Racing club de Maubeuge, 5 mars 1945
 Rapport des carabiniers Maubeugeois, 14 février 1947
 Lettre du sous secrétariat d'Etat à la reconstruction du 21 décembre 1946

IFA n°200 boîte 451

Sans, « Proposition de vœu établie par la sous-commission des questions techniques de la commission de modernisation du bâtiment et des travaux publics, plan d'Etat Monnet », Président A. Lurçat, sans

GOUVERNET Maurice, NELSON Paul, « Avant projet d'un système de classement pour l'industrie du bâtiment et des travaux publics », 9 mai 1946, 21 pages

IFA n°200 boîte 452

Correspondance avec V. Bourgeois, 1950

IFA n°200 boîte 453

Biographie dactylographiée, corrigée manuellement par A. Lurçat, 1950
 Divers courriers
 BOURGEOIS Victor, HOSTE Huib, Lettre à A. Lurçat visite de Maubeuge et Saint-Denis, non daté
 LURCAT André, Lettre à Max et Bruno Taut, 1927
 TATTON BROWN William, Lettre à A. Lurçat, mai 1934
 TATTON BROWN William, Lettre à A. Lurçat, 16 janvier 1946
 VAN DER MEEREN Willy, lettre à A. Lurçat, 1950
 STORONOV Oscar, Lettre à A. Lurçat, 1929
 STORONOV Oscar, Lettre à A. Lurçat, 1933
 STORONOV Oscar, Carte postale de New York à A. Lurçat, 1930

IFA n°200 boîte 454

Pochette méthodes de travail
 LURCAT André, « le nouveau Maubeuge synthèse d'une collaboration étroite entre techniciens et population », 1954
 Pochette : préoccupations sociales

IFA n°200 boîte 457

Remembrement et reconstruction, *Notes documentaires et études*, n°1018, la documentation française, Paris, 6 novembre 1948, 29 pages
 (Numéro consacré à la reconstruction de Maubeuge)

IFA n°200 boîte 458

DAMISH H. (Dir), thèse sur André Lurçat de COHEN Jean-Louis, EHESS, 1985, IFA Fonds Lurçat, boîte 458

Fonds d'archives LE CORBUSIER, FLC (Fondation Le Corbusier), Paris

Lettre de Emery à Le Corbusier, lettre du 8 mars 1947

Lettre de Gérald Hanning à Le Corbusier, B2 16 119, le 10 octobre 1947

Nobert Bézard, B2-7-136

Lettre de Norbert Bézard à Le Corbusier, C3 4 363, le 8 mars 1933

Lettre de Norbert Bézard à Le Corbusier, B2 6 608 le 11 janvier 1944

Lettre de Norbert Bézard à Le Corbusier, le 16 décembre 1943

Norbert Bézard, D3-14-216, Non daté, entre 1943 et 1944, Eléments de doctrine

Le Corbusier, X1-12-53

Lettre de Le Corbusier à Léon Blum président du Conseil, H2-16-84, le 13 04 1937

Fonds d'archives Jaap BAKEMA, NAI (Nederlandse Architectuur Instituut), Rotterdam

Documents examinés:

g1 g8 geschreven sutkken correspondance

g9 g12 geschreven sutkken congrès CIAM 6

g13 g15 geschreven sutkken congrès CIAM 7

g16 g18 geschreven sutkken congrès CIAM 8

g19 g20 geschreven sutkken congrès CIAM 1952

g127 Team Ten 1962

g138 Team Ten 1969

NAI fonds Bakema, boîte g1-g4 BAKE 0151 correspondance 1946 1981

G1 : Reçoit une copie de la conférence de Lurçat de la résurrection des villes soviétiques. Lurçat y explique le travail de reconstruction commencé par la population elle-même sans attendre la libération: dès après les démolitions les femmes et les enfants se groupent pour reconstruire les usines, les écoles.....Il insiste sur l'initiative populaire et l'entraide des populations mais ne parle pas d'un principe de participation.

G 2: 1953 préparation CIAM dernières lettres à propos du schéma de la vallée, correspondance avec Wogenski et les Smithson

G 3: lettre de Van der Meeren à Bakema, « *mijn beste Bakema*, tout semble mort dans les CIAM. » Il envoie des photos de maisons préfabriquées qu'il a réalisées avec son ami Palm dans lesquelles il vit aussi 17 01 1957

Toutes les lettres de cette année là concernent la réorganisation des CIAM

Se trouve une lettre circulaire envoyée à Jaap Bakema signée par Thyrwitt, Sert, Gropius et Giedion de mai 1957 dans laquelle il est mentionné que le CIAM 10 va être organisé par un groupe de jeunes le Team X

G4 : lettre dactylographiée non datée qui se trouve parmi la correspondance de l'année 1975: CIAM réorganisation

« La prochaine étape c'est de faire répondre ce qui est « derrière la fenêtre » aux réels besoins fonctionnels. Et le mot « fonctionnel » doit maintenant inclure ce que l'on appelle les valeurs « irrationnelles » et symboliques.»

Lettre dactylographiée non datée:

"*Individual architect may not be gift for that delicate task. THIS IS A TASK FOR ALL* » Ibler, Niksic, Radic, Rasica, Turina

NAI fonds Bakema, boîte g 9 à 21 BAKE 0153

G 9 : Rapport succinct de la réunion tenue au musée Kröller Muller à Otterlo le 10 et 11 octobre 1955

G 10: « *CIAM BRIDGWATER 1947 Architectural expression (paper given by JM Richards)* ». PV en allemand, liste des participants, PV anglais, 6 pages

G 11 : CIAM VI Commission I : Re statement of aims

G 18 : CIAM 8 rapport des commissions I et VI « Propositions », non daté
CIAM 8 Compte rendu final Commission Urbanisme

NAI fond Bakema, boîte g 133-150 BAKE 0163

G 138 : « Rapport de la réunion du Team Ten à Londres, 1969 »

Fonds d'archives de la Cambre Architecture, Bruxelles.

GEDDES, Patrick, *Cities in Evolution, an introduction to the town planning movement and to the study of civics*, William & Norgate, London, 1915
Donateur inconnu, dédié à Paul Otlet par P. Geddes

VAN DER SWAELMEN, Louis, *Préliminaires d'Art Civique mis en relation avec le cas clinique de la Belgique*, Editions Slijthof; Leyde, 1916, Fond Général La Cambre

LE CORBUSIER (Dir.), *Les trois établissements humains*, Collection Urbanisme des CIAM ASCORAL sections 5a et 5b, 7e volume, une civilisation du travail, Denoël, Paris, 1944, Fond Van Copenole, La Cambre

Robert AUZELLE, *Encyclopédie de l'Urbanisme*, 1947- 1951
Fond Robert Courtois La Cambre

Institut Suédois des Echanges Culturels avec l'Etranger, *Comment la Suède cherche à résoudre son problème du logement*, Stockholm, 1947, 47 pages
Fond Paul Amaury Michel

Premier Congrès International et exposition comparée des villes. Construction des Villes et Organisation de la vie communale, Bruxelles, Union internationale des villes, 1914

Swedish cooperative union and wholesale society's architects'office 1925-1949, part 2, Editor kooperativa Förbundets Arkitektkontor, Stockholm, 1949
Fonds Paul Amaury Michel

Fondren Library, Rice University, Houston

KHAN, Louis I., STORONOV Oscar, *"You and your neighborhood...A primer for Neighborhood Planning*, New York, Revere Copper and Brass, inc., 1944, non paginé

KHAN, Louis I., STORONOV Oscar, « *The Better Philadelphia exhibition, What city planning means for you* », livret de l'exposition, 1947, non paginé

2. INTERVIEWS

Interview de Patrice Doat, CRATerre, juillet 2004

Interview de Lucien Kroll par Judith le Maire et Irène Lund, architecte, AUIA, 2004

3. BIBLIOGRAPHIE

ABRHAM, Joseph, MONNIER, Gérard (Dir), *L'architecture moderne en France, Du chaos à la croissance 1940-1966*, Tome 2, Editions Picard, Paris, 1999, 328 pages

ALBERTI, Léon Battista, *L'Architettura*, Ed. Il Polifilo, Milan, (1485) 1966, 2 vol, 1119 pages

ALEXANDER, Christopher, *De la synthèse de la Forme, essai*, Edition anglaise Harvard university Press, 1964, Dunod, Paris, 1971,

ALEXANDER, Christopher, *Une expérience d'urbanisme démocratique, The Oregon Experiment*, première édition, Oxford university Press, 1975, traduction française, Editions du Seuil, Paris, 1976, 171 pages

Alison+Peter Smithson, the shift, Academy Editions, Londres, 1982, 112 pages

« Alvaro Siza, architecte portugais, Projets 1961-1999 », Dossier de presse de l'exposition du Centre de Design de l'Université du Québec à Montréal UQAM, du Centre International pour la Ville et l'Architecture et le Paysage CIVA et ISACF la Cambre, 2004

« Architecture italienne », *Architecture d'Aujourd'hui*, janvier 1965, p 10

ARCHITECTURE FOR HUMANITY (Ed.), *Design like you give a damn, architectural responses to humanitarian crisis*, Thames et Hudson, New York, 2006, 333 pages

ARON, Jacques, « L'urbanisme démocratique », Académie Royale de Belgique, 1982, pp 50-58 in BURNIAT, Patrick, GENARD, Jean-Louis (Dir.), *La modernité un projet inachevé ? Rencontre du 22 avril 1999 par l'ISACF- La Cambre, en hommage à Jacques Aron, professeur admis à l'honorariat*, Edition Institut Supérieur de la Communauté Française, La Cambre, Documents d'architecture n°5, février 2000, 60 pages

ARNSTEIN, Sherry R., « A Ladder of Citizen Participation », *Journal of American Institute of Planners*, Vol. 35, n°4, juillet 1969, pp 216-224

AUTHIER, Jean-Yves, BACQUE, Marie-Hélène, GUERIN-PACE, France, *Recherches: Le Quartier. Enjeux scientifiques, actions politiques et pratiques*, Paris, La Découverte, 2006

AUZELLE, Robert, article dans *Destinée de Paris*, 1943

AUZELLE, Robert, *Documents d'urbanisme présentés à la même échelle, réunis et commentés par Robert Auzelle*, Vincent, Fréal Editeurs, Paris, 1947

AUZELLE, Robert, *Plaidoyer pour une organisation consciente de l'espace, le Roman prosaïque de Monsieur Urbain*, Vincent, Fréal Editeurs, Paris, janvier 1962, 124 pages

BACKSTRÖM, Sven, « A swede looks at sweden », *Architectural Review*, septembre 1943

BANCAL, Jean, « Proudhon et proudhonisme », Corpus 19, *Encyclopaedia universalis* éditeur, Paris, 1995, pp 137-140

BANHAM, R., BARKER, P. HALL, P., PRICE, C., "Non Plan: an experiment in freedom", *New Society*, 20 03 1969

BANHAM, R., "Megastructure, urban future of the recent past", Thames and Hudson, Londres, 1976, 224 pages

BARDET, Gaston, *Petit glossaire d'urbaniste en six langues*, Editions Vincent Fréal Paris, 1939, 151 pages

- BARDET, Gaston, *Problèmes d'urbanisme*, Dunod, Paris, 1941
- BARDET, Gaston, *Urbanisme*, PUF, Paris, (première édition 1945), 1975, 127 pages
- BARDET, Gaston, « Métier d'urbaniste », *Reconstruction*, octobre/ novembre 1945
- BARDET Gaston, *Pierre sur pierre, construction du nouvel urbanisme*, éditions L.C.B, 1946, Paris, 290 pages
- BARDET, Gaston, "L'urbanisme et l'ère atomique, extrait d'une conférence de l'urbaniste Gaston Bardet", *La Maison*, n°10, octobre 1947
- BARDET, Gaston, *Le Nouvel urbanisme*, Paris, Vincent Fréal et Cie, 1948
- BARDET, Gaston, *Demain c'est l'an 2000*, Ed. Jacques Petit, Angers, (1949), 4^e édition 1958
- BARDET Gaston, *Mission de l'urbanisme*, Editions ouvrières, Economie et humanisme, 1949
- BARDET, Gaston, "La dernière chance: l'organisation polyphonique", *Architecture-Urbanisme-Habitation*, Edition l'Art de Bâtir, Bruxelles, février 1950, pp 29-36
- BARDET, Gaston, " Une nouvelle démonstration. L'organisation polyphonique", *L'habitation*, n°3, Bruxelles, mars 1950, p 11
- BARDET, Gaston, *Naissance et méconnaissance de l'urbanisme, Paris*, Editions Sabri, Paris, 1951
- BAREY, A., *Propos sur la reconstruction de la ville européenne. La déclaration de Bruxelles*, Edition des Archives d'Architecture Moderne, Bruxelles, 1980, 117 pages
- BARKER, Paul "Thinking the unthinkable", pp 2-21 in HUGHES, Jonathan, SADLER, Simon (Ed.), *Non-Plan, essays on freedom participation and change in modern architecture and urbanism*, Architectural Press, 2000, 243 pages
- BARTHES Roland, *L'aventure sémiologique*, Editions Points Essais, Paris, 1985, 358 pages
- BARTHES Roland, « Sémiologie et urbanisme » (1967), in *L'aventure sémiologique*, Editions du Seuil, 1985, pp 261-271
- BEAUDOIN, Laurent, ROUSSELOT, Christine, « Entretien avec Alvaro Siza du 8 septembre 1977 à Porto », *AMC*, N°44, 1978, pp 33 41
- BEDARIDA, François, POLLAK, Michael (Dir.), « Mai 68 et les sciences sociales », *Les cahiers de l'IHTP*, Cahier n°11, avril 1989, 159 pages
- BEKAERT, Geert, *Architecture contemporaine en Belgique*, 1995, Editions Racine, 240 pages
- BEKAERT, Geert, STRAUVEN Francis, *La construction en Belgique 1945-1970*, Confédération de la Construction, Bruxelles, 1971, 384 pages
- BENEVOLO, Leonardo, *Histoire de l'architecture moderne 3. Les conflits et l'après guerre*, Dunod, Paris, (parution italienne Bari 1960), 1980 343 pages
- BENTELI, Marianne, « L'anarchisme », pp 44-59, in FELLER, Jean (Dir.), *L'Histoire, 1871-1971, les idées les problèmes*, Les dictionnaires du savoir moderne, CEPL, Paris, 1971
- BERNEGE, Paulette, "Les réalisations sociales en Suède, Frilufstaden, la ville au grand air", *La Maison*, n°8, Bruxelles, aout 1947, pp198-202

- BERTRAND, Frédéric, Introduction, in « Actes des tables rondes Robert Auzelle, IFA février et mars 2000 », *Colonnes*, Archives d'Architecture du XXème siècle, n°19, novembre 2002, 54 pages
- BESSET, Maurice, *Le corbusier*, Editions Skira SA Genève, 1968 première édition, 1992, 228 pages
- BIEWENER, Carole, BACQUE, Marie-Hélène, « L'empowerment, développement et féminisme : Du projet de transformation sociale à la gestion néolibérale », Journées d'études « généalogies de la démocratie participative », Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Paris-Val de Seine, 8 et 9 février 2008
- BLANC, Maurice, LEVY, Albert (Ed.) « Villes et démocraties », *Espaces et Sociétés*, L'harmattan, Paris, n°112, 2003
- BLAIN, Catherine, « L'art de l'habitation, les maisons de Alison et Peter Smithson », *AMC*, n°144, juin-juillet 2004, pp 88-93
- BLONDEL, Jacques-François, *De la distribution des maisons de plaisances et de la décoration des édifices en général, tome second*, Première publication, Paris, 173 ? , Edition Gregg Press Limited, Farnborough, 1967, 184 pages
- BLONDEL, Jacques-François, *Discours sur la nécessité de l'étude de l'architecture*, 1754
- BLONDEL, Jacques-François, *Cours d'architecture*, quatre volumes, Première publication, Paris, 1771-1772
- BLONDIAU, Loïc, « Quelques remarques sur le rôle des sciences sociales dans la consécration de la démocratie participative », Journées d'études « généalogies de la démocratie participative », Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Paris-Val de Seine, 8 et 9 février 2008
- BLUNDELL JONES, Peter, « *Housing Mazzorbo near Venice* », *Architectural Review*, N°1085, juin 1987, pp 22-27
- BLUNDELL JONES, Peter, « *Social engagement* », *Architectural review*, février 1999, pp 40-44
- BLUNDELL JONES Peter, PETRESCU, Doina, TILL, Jeremy (Ed.), *Architecture & Participation*, Spon Press, Londres, 2005, 282 pages
- BOISSIERE, Olivier, *Jean Nouvel*, Editions Terrail, Paris, 1996, 207 pages
- BONILLO, Jean - Lucien, MASSU, Claude, PINSON, Daniel, (Dir.), *La modernité critique autour du CIAM 9 d'Aix en Provence*, Editions Imbernon, Marseille, 2006
- BORRUEY, René, DE CARLO, Giancarlo, DESGRANCHAMPS, Guy, PECKLE, Benoit Philippe, QUEYSANNE, Bruno, *Architecture et modestie, actes de la rencontre tenue au couvent de la Tourette, centre Thomas More les 8 et 9 juin 1996*, Théâtète éditions, Lecques, 1999, 94 pages
- BOUCHER, Frédéric, "Abriter vaille que vaille, se loger coûte que coûte", pp 119-141, in VOLDMAN, Danielle (Dir.), "Images, discours et enjeux de la reconstruction des villes françaises après 1945", *Les cahiers de l'IHTP*, CNRS n°5, juin 1987, 159 pages
- BOUDON Philippe, *Langages singuliers et partages de l'urbain*, Editions L'Harmattan, villes et entreprises, CNRS, LOUEST, mars 1999, 238 pages
- BOURGEOIS, Pierre, "Une expérience d'Art nouveau et de civisme dans l'habitation à bon marché. La Cité Moderne à Berchem Sainte-Agathe"; *L'Habitation à Bon Marché*, 5, N°10, octobre 1925, p 185
- BOYD RAYWARD, William, *The universe of information, The work of Paul Otlet for documentation and international organisation*, University of Chicago, Moscou, 1975

- BRAEM, Renaat, "Over Emile Van Averbek (1876-1946)", A+, décembre- janvier 1973, p 29 in STYNEN, Herman, *Urbanisme et société, Louis Van der Swaelmen (1883-1929) animateur du mouvement moderne en Belgique*, Pierre Mardaga éditeur, 1975, p 71
- BRAUMAN, Annick (Dir.), *Le familistère de Guise ou les équivalents de la richesse*, Editions des Archives d'Architecture Moderne, Bruxelles, 1976, 154 pages
- BRAUMAN, Annick, « Architectures d'émancipation et libertés programmées » *Le familistère de Guise ou les équivalents de la richesse*, Editions des Archives d'Architecture Moderne, Bruxelles, 1976
- BRAUSCH, Marianne, EMERY Marc, « Entretien avec Bruno Zevi », *l'architecture en questions, entretiens avec des architectes*, Le Moniteur , Paris, septembre 1996, 247 pages
- BRAUSCH, Marianne, EMERY Marc, « Interview de Lucien Kroll », in *L'architecture en questions, entretiens avec des architectes*, Le Moniteur , Paris, septembre 1996, 247 pages
- BRAUSCH, Marianne, EMERY Marc, *L'architecture en questions, entretiens avec des architectes*, Le Moniteur, Paris, septembre 1996, 247 pages
- BRUYERE André, *Pourquoi des architectes ?*, J.-J. Pauvert, Paris, 1968
- BURNIAT, Patrick (Dir.) *Le Corbusier et la Belgique*, Les rencontres de la Fondation le Corbusier et CFC Editions, Bruxelles, 1997, 287 pages
- BURNIAT, Patrick, GENARD, Jean-Louis (Dir.), *La modernité un projet inachevé ? Rencontre du 22 avril 1999 par l'ISACF- La Cambre, en hommage à Jacques Aron, professeur admis à l'honorariat*, Edition Institut Supérieur de la Communauté Française, La Cambre, Documents d'architecture n°5, février 2000, 60 pages
- CALABI, *Marcel Poète et le Paris des années 20 : aux origines de l'histoire des villes*, l'Harmattan 1998
- CALLEBAT, Louis (Dir.), *Histoire de l'architecte*, Paris, Flammarion, 1998, 287 pages
- « Camp permanent de jeunesse à Maredsous, architecte Lucien Kroll », *La Maison* , n°12, 1959 , pp 402-403
- CANDILIS, G., JOSIC, WOODS, S., *Une décennie d'architecture et d'urbanisme*, Editions Eyrolles, Paris, 1968, 226 pages
- CASTELLS, Manuel, *Luttes urbaines*, Editions Maspéro, Collection textes à l'appui, Paris, 1973
- CARLHEIM-GYLLENSKÖLD, H., « A cooperative architecture », pp 11-14 in *Swedish cooperative union and wholesale society's architect's office 1935-1949*, deux volumes, Stockholm, 1949
- CHABARD, Pierre, « L'Outlook Tower, anamorphose du monde », *Le Visiteur*, n°7, automne 2001, pp 64-73
- CHABARD, Pierre, TSIOMIS, Yannis (Dir.), *Exposer la ville, Patrick Geddes (1854-1932) et le Town planning movement*, deux volumes, Thèse de doctorat Université Paris 8, soutenue le 28 mars 2008
- CHAMPY, Florent, *Les architectes et la commande publique*, PUF Sociologies, Paris, 1998, 397 pages
- Charte de l'habitat du Cercle d'Etudes Architecturales*, CEA, Paris, non daté, 16 pages
- CHAVEZ, Roberto, VILORIA, Julie, ZIPPERER, Mélanie, *Interview de John F. C. Turner à la Banque Mondiale*, Washington, 11 septembre 2000, 25 pages
- CHOAY, Françoise, *L'urbanisme, utopies et réalités*, Paris, Le Seuil, 1965, 554 pages

- CHENOT, Lorraine, BEAUNEZ, Roger, *Villes et citoyens, méthodes d'enquête pour la connaissance et l'analyse d'une ville*, collection pouvoir local, les éditions ouvrières, Paris, 1971, 214 pages
- COCCO, Alexandre, FOULON, Eric, « Les mutations de l'orphelinat d'Aldo Van Eyck », *Le visiteur, ville territoire, paysage, architecture*, n°10 printemps 2003, pp 30- 47
- COHEN, J.-L., DAMISH, H. (Dir.), *André Lurçat*, EHESS, 1985, IFA Fonds Lurçat, boîte 458, p 575
- COHEN J.-L., Interview de G. Bardet, « Gaston Bardet, un humanisme à visage urbain », *Le Moniteur Architecture AMC*, 1978, n°44, Paris, pp. 74-83
- COHEN, Jean-Louis, *Le Corbusier et la mystique de l'URSS*, Théories et projets pour Moscou 1928-1936, Mardaga Editeur, 1987, 325 pages
- COHEN, Jean-Louis, « Promesses et Impasses du populisme », Conférence amphithéâtre des loges, Ecole des Beaux Arts, Paris, 5 janvier 2004
- COLBOC, Pierre, « *Advocacy planning*, échec ou réalité de la démocratie directe », *Architecture d'aujourd'hui*, N°153
- COLLYMORE, Peter, *The architecture of Ralph Erskine*, Granada, Grande Bretagne, 1982, 175 pages
- Commissariat Technique à la Reconstruction Immobilière, « Charte de l'architecte reconstruteur » (Paris, Imprimerie Nationale, 1941), *L'Architecture Française*, N°4, février 1941, pp 42-43, in
- CONSIDERANT, Victor, *Description du phalanstère et considérations sociales sur l'architectonique*, Guy Durier éditeur, Paris, (1848), 1979
- « Construction scolaires et universitaires - Collège de l'université libre d'Urbino, G. de Carlo », *Architecture d'Aujourd'hui*, N°123, décembre 1965, pp 92- 94
- CORNU, Marcel, "Bologne à contre courant", *Urbanisme critique*, n°137, 1973
- COOK, John W., KLOTZ, Heinrich, *Conversations with architects*, Lund Humphries , New York, Londres, 1973, 272 pages
- COOK, Peter, STOOSS, Tony, GREEN, David, *A guide to archigram 1961-1974*, Academy Editions, Londres, 1994, 448 pages
- COSSART, Paula, "Se réunir sous la troisième république", Journées d'études « généalogies de la démocratie participative », Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Paris-Val de Seine, 8 et 9 février 2008
- CRASEMANN COLLINS, Christiane, *Werner Hegemann and the search for Universal Urbanism*, w.w. Norton & Company, New York, 2005
- CRA-Terre (P. Doat, A. Hays, H. Houben, S. Matuk, F. Vitoux), *Construire en terre*, Editions alternative et Parallèles/ collection Anarchitecture, Paris, novembre 1979, 265 pages
- CULOT, Maurice, « La révolution en chantant », Conférence La Cambre, Bruxelles, Décembre 2007
- DAVIDOFF, "Paul, *Advocacy Planning*", *JAIP*, novembre 1965 in OCKMAN, Joan, collaboration de EIGEN, Edward, *Architecture culture 1943-1968 a documentary anthology*, Columbia books of architecture, Rizzoli, New York, 1993, 464 pages
- DEBBAUT, Jan, *El Lissitzky*, exposition à Paris, Editions Paris Musées, Stedelijk Van Abbemuseum, Eindhoven, 1990, 219 pages

- DEBORD, Guy, JORN, Asger, *Fin de Copenhague*, Editions Allia, (Copenhague, première édition, mai 1957), Paris, 2001
- DEBORD, Guy, *La société du spectacle*, 1967 in DEBORD Guy, *œuvres*, Gallimard, Quatro, 2006
- DEBOUT-OLESZKIEWICZ, Simone, « Fouriérisme », Corpus 9, *Encyclopaedia Universalis* éditeur, 1995, pp 751-754 d'après FOURRIER Charles, *Oeuvres complètes*, Anthropos, Paris, ((1841-1845), 1966)1968
- DE CARLO, Giancarlo, « *The housing problem and planning* », *Freedom*, 12 et 26 juin 1948
- DE CARLO, Giancarlo, « *Progettazione imperativa* » VS « *progettazione processo* », Doc. dactylo. Pour une conférence du 24 octobre 1969. / Archives, n° d'inventaire De Carlo-scritti/094 ; p 31 ; traduction de l'italien.
- DE CARLO, Giancarlo, « *Il pubblico dell'architettura*, », (1969) in BLUNDELL JONES, Peter, PETRESCU Doina, TILL, Jeremy, *Architecture & Participation*, Editeurs, Spon Press, Londres, 2005
- DE CARLO, Giancarlo, *Point of view, Abitare, towards that big house of ours, the city*, Milan, n°88, octobre 1970
- DE CARLO, Giancarlo, « l'architecture est-elle trop importante pour être laissée aux architectes? », *Environnement*, mars 1970
- DE CARLO, Giancarlo, « Une architecture de participation », *Carré Bleu*, Pour une approche globale de l'environnement, N°3, 1972, pp 8-10
- DE CARLO, Giancarlo, « *Where is architecture?* », *The Architects' Journal*, 31 mai 1978, N° 22, vol. 167, p 1044
- DE CARLO, Giancarlo, « Sur l'île de Mazzorbo, di carlo », *Architecture d'Aujourd'hui*, Décembre 1989, N°266, pp 149-152
- DE CARLO, G., « *Feminine Virtues; Alison Smithson, a Courageous Utopian* », *The Architects' journal*, n°8, 1er septembre 1993, pp 18-19
- DE CARLO, Giancarlo, *Architecture et liberté*, Editions du Linteau, Milan, 2000, Paris, 2004,
- DE MARE, Eric, « *The antecedents and origins of Sweden's latest style* », in *The Architectural review*, janvier 1948, pp 9-10
- DE CERTEAUX, Michel, « *Marches dans la ville* », pp 139-164 in *L'invention du quotidien, arts de faire*, Gallimard, Paris, (1974)1990
- DE KOONING, M., « *Willy Van der meeren* », *Vlees en beton*, n°s 21-24, 1993
- DE KOONING, M., « *Willy Van der meeren (1923) en Tubax* », in DE KOONING, M., FLORE, F., STRAUVEN, I. (Ed.), *Hedendaags Design, Alfred Hendrickx en het fifties meubel in België*, Saint Nicolas, Openbare Kunstbezit in Vlaanderen, 2000, pp 85-95
- DELOCHE, Bernard, « *Aux sources de la théorie de la réception, l'esthétique de Johann Georg Sulzer (1720-1779)*, pp13-21 in MONIER, Gérard, MANIAQUE, Caroline, RAGOT, Gilles, LE COUEDIC, Daniel (Ed.), « *La réception de l'architecture* », *Cahiers thématiques, architecture, histoire/conception*, Paris, Editions Ecole d'architecture de Lille et Jean Michel Place, août 2002, 267 pages
- « *Deux maisons en fusées céramiques à Waterloo Vandenhove et Kroll* », *La Maison*, n°2, 1957, pp 50-51

DEVERT, Bernard, *Une ville pour l'homme, l'aventure de habitat et humanisme*, Editions Cerf, L'histoire à vif, décembre 2004, 258 pages

DICKSTEIN BERNARD, Claire, "L'hôpital Saint-Jean", pp 7-26 in *Du monumental au fonctionnel : l'architecture des hôpitaux publics bruxellois (XIXe-XXe siècles) Ambitions et réalisations*, CPAS - CIVA, Bruxelles, 2005

DOAT, Patrice, FERRO, Sergio, SCHNEEGANS, Guy, VERDILLON, Claude, *Architecture et cultures constructives, éléments pour un pôle d'enseignement de la construction*, Unité architectures pour l'éducation de l'UNESCO, Editions CRA-terre-EAG, Villefontaine, 1993

DONZELOT, Jacques, EPSTEIN, Renaud, MOTHE, Daniel, « De la petite démocratie et la grande démocratie. De la concertation au pouvoir effectif de citoyens », *Esprit*, juillet 2006 publié sur <http://www.redpop.fr/spip.php?article779>

DUCARME, Daniel, Ministre Président du gouvernement de la Région Bruxelles Capitale, Séance plénière du jeudi 16 octobre 2003, Conseil de la Région Bruxelles Capitale, Session 2003-2004, pp 97-98

DULIERE, C. (Ed.) *Victor Horta, Mémoires*, Ministère de la Communauté Française, Bruxelles, 1985

DUNKEL, William, « L'évolution de l'urbanisme » in Société suisse des Ingénieurs et des Architectes SIA, Fédération des architectes Suisses FAS, *Premier congrès de l'union internationale des architectes, Lausanne, 28 juin, 1^{er} juillet 1948, sous le haut patronage du conseil Fédéral de la confédération suisse, rapport final*, Lausanne, 1949, Librairie de l'Université, 187 pages

« Ecole artisanale à Namur architecte L. Kroll », *La Maison*, n°2 février 1968

« Ecole Saint-Luc. Vue d'ensemble sur l'Œuvre et son fonctionnement », 1912 in ARON, Paul, *La Belgique artistique et littéraire, une anthologie de langue française, 1848-1914*, Editions Complexe, Bruxelles, 1997, 751 pages

EGELIUS, Mats, « *Ralph Erskine : the humane architect* », *AD Profiles* 9, 11-12 1977

EL LISSITZKY, « *Idoli i idolopoklonniki* », in *Stroitel'naja Promyslennost'*, n° 11-12, 1929, pp 854-858, cité p141 in Jean-Louis Cohen, *Le Corbusier et la mystique de l'URSS*, Théories et projets pour Moscou 1928-1936, Mardaga Editeur, 1987, 325 pages.

EMANUEL, Muriel (Ed.), *Contemporary architects*, St Martin's Press, New York, 1980, 933 pages

ENGELS, Friedrich, *La question du logement*, Paris, Editions sociales, (*The Housing Question*, 1872) 1976

« Entretien avec Giancarlo De Carlo, propos recueillis par Bruno Queysanne et René Borruey le 1er août 1998 à Milan », pp 37- 50 BORRUEY, René, DE CARLO, Giancarlo, DESGRANCHAMPS, Guy, PECKLE, Benoit Philippe, QUEYSANNE, Bruno, *Architecture et modestie, actes de la rencontre tenue au couvent de la Tourette, centre Thomas More les 8 et 9 juin 1996*, Théétète éditions, Lecques, 1999, 94 pages

ERSKINE, Ralph, « *Building in the Arctic* », *Architectural Design*, Mai 1961

ERSKINE, Ralph, « *Ralph Erskine talk to the AJ* », *The architects' Journal*, Londres, N° 3, 3 mars 1976, pp 417-419

Etats Généraux de l'Architecture, Manifeste du 27 septembre 1968, Bruxelles in PUTTEMANS, Pierre, *Architecture moderne en Belgique*, Marc Vokaer Editeur, Bruxelles, 1974, 262 pages

Fabian Research Series, n°293, 1972

- FELLER, Jean (Dir.), *L'histoire, de 1871 à 1971, les idées, les problèmes*, Dictionnaires du savoir moderne, bibliothèque du CCEPL, Paris, 1971, 511 pages
- FERRAND- BECHMANN, Dan, *Entraide, participation et solidarités dans l'habitat, le cas de 7 pays, France, Canada, RFA, Brésil, Israël, Espagne, USA*, collection Logiques sociales, L'Harmattan, Paris, 1976, 246 pages
- FICHET, Françoise, *La théorie architecturale à l'âge classique*, Editions Mardaga, Liège, 1979, 556 pages
- Films sur l'art*, catalogue, architecture, FIFA, UNESCO, 1960, 327 pages
- FLOUQUET, Pierre-Louis, *Victor Bourgeois, Architectures 1922-52*, Editions Arts et techniques, Bruxelles, 1952
- FOURRIER, Charles, *Oeuvres complètes*, Anthropos, Paris, ((1841-1845), 1966) 1968
- FRAMPTON, Kenneth, « *Louis Khan and Philadelphia. Notes on modernization and the Transhistorical City* » in GREGOTTI, Vittorio (Dir.) , « Louis I. Khan 1901-1974 », *Rassegna*, mars 1985, 113 pages
- FRAMPTON, Kenneth, *Modern architecture, a critical history*, Thames & hudson World of art Edition, (Londres 1980, 1985) 1992, 376 pages
- FRIEDMAN Yona, préface de Philippe Sers, *Pour l'architecture scientifique*, Pierre Belfond/ art action architecture, Paris, 1971, 211 pages
- FRIEDMAN, Yona, « Société ><environnement, Yona Friedman », *Cahiers de l'environnement*, n°4, Bruxelles, 1972
- FRIEDMAN, Yona, «Où commence la ville ? », *Etablissements humains et environnement socio culturel*, n°6, UNESCO, 1977, non paginé
- FRIEDMAN, Yona, *Des villes pour vivre*, Conseil de l'Europe, campagne européenne pour la renaissance de la cité, direction de la presse et de l'information, sans date (après 1983), 36 pages
- FRIEDMAN, Yona, *L'architecture de survie, une philosophie de la pauvreté*, L'Eclat, Paris, 2003, 222 pages
- FRIEDMAN Yona, *A better life in towns, council of Europe, 1980*, Campain for the renaissance of the cities, Council of Europe, Strasbourg, 150 pages
- FUEG, Jean-François, PIETTE, Valérie, "Otlet, Le Corbusier et la cité mondiale", pp 123-148 in BURNIAT, Patrick (Dir.) *Le Corbusier et la Belgique*, Les rencontres de la Fondation le Corbusier et CFC Editions, Bruxelles, 1997, 287 pages
- GARICAS, Jean-Claude, « Van Eyck Aldo » in *Dictionnaire des architectes, Encyclopaedia universalis*, pp 691-692
- GEDDES, Patrick, « « *Civics : as applied sociology* », conférence prononcée devant la société de sociologie, le 18 juillet 1904, extraite de *Sociological papers*, 1905 », pp 75-94, SALEM, Maurice (Trad.) in PAQUOT, Thierry, RONCAYOLO, Marcel, *Villes et civilisation urbaine XVIIIe-XXe siècle*, Textes essentiels, Larousse, Paris 1992, 250 pages
- GEDDES, Patrick, *City Development: a study of Parks, Garden and Culture institutes*, Edimbourg, 1904

GEDDES, Patrick, *The masque of medieval and modern learning and its many meanings, A paegant of education from medieval to modern times devised and interpreted by Patrick Geddes*, Patrick Geddes & colleagues, the Outlook Tower, Edinburgh, (1912) 1913

GEDDES, Patrick, *Cities in Evolution, an introduction to the town planning movement and to the study of civics*, William & Norgate, London, 1915, 409 pages

GEDDES, Patrick, "The world without and the world within", tiré de "Sunday talks with my children", 1905, in TYRWHITT, Jacqueline (Ed.), *Cities in evolution*, deuxième édition révisée de *Cities in Evolution*, William and Norgate, LTD, Londres, 1949

GEDDES, Patrick, *L'évolution des villes*, AYRAMDJAN, Brigitte (Trad., première traduction française de, *Cities in Evolution an introduction to the town planning movement and the study of civic*, William & Norgate, London, 1915) , édition Temenos, Paris, 1994

GENARD, Jean-Louis, « Notes de cours provisoires pour une introduction à l'esthétique philosophique », édition ISACF La Cambre, Bruxelles, 1994

GENARD, Jean-Louis, « L'idéologie de la créativité et ses contradictions », pp 21-29 in *Enjeux de la créativité, réflexions et perspectives*, Ministère le Communauté française, Direction générale de la Culture, Bruxelles, 2003

GENARD, Jean-Louis, *Architecture et réflexivité, Les Cahiers de la Cambre Architecture*, N°3, Edition La Cambre - La Lettre Volée, Bruxelles, (à paraître) 2008

GIEDION, Siegfried, *Mechanization takes command, a contribution to anonymous history*, Oxford University Press, New York, 1948

GIEDION, Siegfried, *A decade of New architecture, dix ans d'architecture contemporaine*, Editions Girsberger, Zurich and New York, 1951

GIEDION, Siegfried, *Architecture et vie collective*, (PAULINE, Georges, Trad.) Editions Denoël Gonthier, Paris, (première édition allemande Hambourg, 1956) 1980, 215 pages

GILIS, Henri, *Notes d'urbanisme*, Altiora, Anvers, 1941 (deuxième édition 1944), 166 pages

GODARD, Michel, William Morris: culturalisme et progressisme revisités., pp 19 à 22 in BURNIAT, Patrick, GENARD, Jean-Louis (Dir.), *La modernité un projet inachevé ? Rencontre du 22 avril 1999 par l'ISACF- La Cambre, en hommage à Jacques Aron, professeur admis à l'honorariat*, Edition Institut Supérieur de la Communauté Française, La Cambre, Documents d'architecture n°5, février 2000, 60 pages

GODIN, Jean-Baptiste, *La richesse au service du peuple, le familistère de Guise*, Guy Durier éditeur, (1874) 1979, 130 pages

GOODMAN, Paul, GOODMAN, Percival, *Communitas, means of livelihood and ways of life*, Vintage Books, New York, (1947), 1960, 248 pages

GOODMAN, Robert, *After the planners*, Penguin books, Londres, (1972 USA), 1972, 270 pages

GOUVERNET, Maurice , NELSON, Paul, « « Avant projet d'un système de classement pour l'industrie du bâtiment et des travaux publics » , 9 05 1946, 21 pages

GOUVERNET, Maurice, " Méthodes employées pour l'étude du plan de Maubeuge ", Décembre 1946, 9 pages, IFA, fonds Lurçat boîte 643

GREGOTTI, Vittorio, (Ed.), « Louis I. Khan 1901-1974 », *Rassegna*, mars 1985, 113 pages

GREGOTTI, Vittorio, (Ed.), « *The Last CIAMs* », *Rassegna*, Bologne, 1992, 113 pages

GREGOTTI, Vittorio, (Ed.), « *The reconstruction in Europe after World War II* », *Rassegna*, Bologne, juin 1993

GREGOTTI, Vittorio, " *Marco Zanusso, un architetto della seconda generazione*", in *Casabella-continuità*, N°216, 1957, cité p38 in PROTASONI Sara, " *The Italian Group and the Modern Tradition*", pp 28-39 in GREGOTTI, Vittorio (Dir.) « *The Last CIAMs* », *Rassegna*, Bologne, 1992, 113 pages

GRÖNLUND, Hannele, KARKKAINEN, Maija, NORRI, Marja-Riitta (Ed.) *Activating Environmental Consciouness, Participation Tools*, Gaudi, Futura Handbook 1, Topical European Library, Helsinki 2002, 80 pages

GROPIUS, Walter, " *Architectural education*", GIEDION, S., *A decade of New architecture, dix ans d'architecture contemporaine*, Editions Girsberger, Zurich and New York, 1951, pp 42-43

GROPIUS, Walter, *Architecture et Société*, Editions du Linteau, Paris, (1955) 1995

GUICHARD Olivier, « Directive ministérielle du 21 mars 1973 visant à prévenir la réalisation des formes d'urbanisation dites « grands ensembles » et à lutter contre la ségrégation sociale par l'habitat. », *Urbanisme*, n° 136, mars 1973, p 76, p 103 in EPRON Jean- Pierre, *Architecture une anthologie, la culture architecturale*, tome 1, Liège, Mardaga, 1992, 383 pages

GUIRAL, Pierre, LABROUSSE, Ernest, « Saint-Simon et le Saint-Simonisme », *Corpus* 20, encyclopaedia universalis editeur, Paris, 1995, pp 515 – 519

HABERMAS, Jürgen, « La modernité, un projet inachevé », 1980, pp 1089-1097 in HARRISON, Charles, WOOD, Paul, *Art en Théorie 1900-1990*, anthologie, édition Hazan, (1992 Ed. anglaise), 1997, 1297 pages

HABRAKEN, N.J., « Pour qui, pour quoi? Réflexion à propos de l'habitat », *Environnement*, n°3, Bruxelles, mars 1970, pp 61

HABRAKEN, N.J., *Supports an alternative to mass housing*, Architectural Press, Londres, (première édition en flamand 1962), 1972

HABRAKEN, N.J., *The appearance of the form*, Awater Press, Cambridge, Massachussets, 1985, 132 pages

HABRAKEN, J.N., « Het ontwerp van het alledagse », mars 2006 in *Bouwmeesters*, NAI éditeurs, Rotterdam, 2006

HALL, Peter, *Cities of Tomorrow. An intellectual History of Urban Planning and Design in the Twentieth Century*, Blackwell, Cambridge Massachusetts, (1988), 1990, 473 pages

HAROUEL, Jean-Louis, *Histoire de l'urbanisme*, PUF, Que Sais-Je ?, Paris, 1981

HAYAT, Samuel, « Démocratie participative et impératif délibératif : enjeux d'une confrontation », Journées d'études « généalogies de la démocratie participative », Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Paris-Val de Seine, 8 et 9 février 2008

HEIDEGGER, Martin, « Bâtir, habiter, penser », *Essais et Conférences*, Paris, Gallimard, 1951

HERTZBERGER, Herman, VAN ROIEN WORTMAN, Addie, STRAUVEN, Francis, *Aldo Van Eyck*, Stichting Wonen, Amsterdam, 1982, 128 pages

HILAIRE, Paul, *Ville neuve la reconstruction*, travail de fin d'études, 1988

« Histoire économique des pays socialistes » in *Encyclopaedia Universalis, Supplément, Encyclopaedia Universalis*, Editeur, Paris, 1996, pp 1379- 1387

HORNE, Janet, *Le musée social parisien, aux origines de l'Etat Providence*, Ed. Belin, Paris, 2004

HOWARD, Ebenezer, *Demain, une voie pacifique vers la réforme sociale*, 1898, (*Gardens cities of tomorrow*) Londres, 1902, réédition)

HUET, Bernard, introduction GANGNEUX, M.CH. « Bologne, la riposte d'un urbanisme démocratique », *Architecture d'Aujourd'Hui*, n°180, 1975, p 44

HUET, Bernard, « Un humaniste ouvert sur le monde », pp14-15 in « Actes des tables rondes Robert Auzelle, IFA février et mars 2000 », *Colonnes*, Archives d'Architecture du XXè siècle, n°19, novemb re 2002, 54 pages

HUGHES, Jonathan, SADLER, Simon (Ed.), *Non-Plan, essays on freedom participation and change in modern architecture and urbanism*, Architectural Press, 2000, 243 pages

HULTEN, Bertil, *Building Modern Sweden*, Londres, 1951, 64 pages

HUNDERTWASSER, F., "Mould Manifesto against rationalism in architecture", 1958, p 157- 160 in CONRADS, Ulrich, (Ed.), *Programmes and manifestoes on 20th-century architecture*, (Conrads, Frankfort 1964), BULLOCK, Michael, (Trad.), Londres et MIT Press Massachussets, Lund Humphries London, 1970, 192 pages

HUNZIKER, Christian, « Portrait de L. Kroll », *Architecture d'aujourd'hui*, n° 183, 1976, pp 62-80

Institut Suédois des Echanges Culturels avec l'Etranger, *Comment la Suède cherche à résoudre son problème du logement*, Stockholm, 1947, 47 pages

« Inventer la ville l'œuvre collective », *Poïesis architecture, ville et société humaine*, Editions Poïesis, n°15, 2003

JACOBS, Jane, *Déclin et survie des grandes villes américaines*, Mardaga, Liège (Première édition 1961 « *The Death and Life of great american cities* » Random House), 1991

JAUSS, H.R., *Pour une esthétique de la réception*, Gallimard, 1998, édition allemande 1975 (première édition française chez Gallimard en 1975), 330 pages.

JEAN XXIII, "Mater et magistra", lettre encyclique, 1961

JEAN XXIII, "Encyclique Pacem in Terris" in *Le Discours social de l'Eglise catholique de Léon XIII à Jean-Paul II*, Paris, Centurion, (1963) 1994, pp. 322-361.

JENCKS, Charles, *Mouvements modernes en architecture*, Edition Mardaga, Liège, (première édition anglaise, Doubleday, New York, 1972), 1973, 384 pages

JURDANT, René, "Un nouveau problème d'urbanisme. Les parcs-coins de terre", *La Maison*, Bruxelles, 1947

KAUFFMANN, Emile, *De Ledoux à Le Corbusier, origine et développement de l'architecture autonome*, Livre et communication, Editions La Villette, Paris, (Vienne, 1933), 1990, 110 pages

KARRER, Francesco, « Interview of Giancarlo De Carlo », *DOMUS*, N°695, juin 1988, p 17-28

KHAN, Louis I., STORONOV, Oscar, "Why city planning is your responsibility", New York, *Revere Copper and Brass, inc.*, 1943, non paginé

KHAN, Louis I., STORONOV Oscar, "You and your neighborhood....A primer for Neighborhood Planning", New York, *Revere Copper and Brass, inc.*, 1944, non paginé

- KHAN, Louis I., STORONOV Oscar, « *The Better Philadelphia exhibition, What city planning means for you* », livret de l'exposition, 1947, non paginé
- KHUK, Annette, « *Beslissing- en participatieprocessen* », cours dispensé à la Hogeschool voor wetenschap en Kunst Sint Lucas Architectuur Brussel-Gent, année académique, 2007-2008
- KIDDER SMITH G.E., *Sweden Builds*, de *The architectural Press*, Londres, première édition 1950.
- KLEIN, Richard, MONNIER, Gérard (Dir.), *Les années ZUP, architectures de la croissance 1960-1973*, Picard, Paris, 2002, 301pages
- KOPP, Anatole, BOUCHER Frédérique, PAULY Danièle, *L'architecture de la reconstruction en France 1945-1953*, Editions du Moniteur, Paris, 1982, 188 pages
- KROLL, Lucien, « mai 1964 Réponse amicale à propos d'antennes du XX^e siècle », n^o5, *La Maison*,
- KROLL, Lucien, « un architecte répond à un architecte », *La Maison*, n^o3, mars 1964
- KROLL, Lucien, « informatique contre architecture », *Neuf*, n^o12, janvier-février 1968
- KROLL, Lucien, « Le centre d'études architecturales asbl », *La Maison*, n^o2 février 1968, pp 50-51
- KROLL, Lucien, « architecture et esthétique de la civilisation industrielle » résumé de la conférence de Georges PATRIX donnée au CEA, Bruxelles samedi 13 janvier 1968, *La Maison*, n^o2 février 1968 pp 50-51
- KROLL, Lucien, « Proposition pour organiser une église rwandaise, *La Maison*, n^o12 décembre 1968
- KROLL, Lucien, « Formes religieuses », *La Maison*, n^o11 novembre 1968
- KROLL, Lucien, « Abbaye de Chevetogne centre œcuménique "dom Lambert Beauduin", *La Maison* n^o12 décembre 1968
- KROLL, Lucien, « Ecole primaire de programme spécial à Braine l'Alleud », *La Maison*, n^o2 1969
- KROLL, Lucien, « Recherche pour l'Afrique, un collège au Rwanda », *La Maison*, n^o2 février 1969
- KROLL, Lucien, « Habiter ? », *Environnement*, N^o11-12, novembre- décembre 1971, pp 386-389
- KROLL, Lucien, « Gare de métro "Alma", Quartier des Facultés Médicales UCL, Bruxelles », in *l'Architecture d'Aujourd'hui*, n^o 217, octobre 1981
- KROLL, Lucien, « L'architecture s'enseigne-t-elle ? », ? (envoyé par L. Kroll), 1984
- KROLL, Lucien (Rédacteur invité), « Les Trois Ecologies », numéro spécial A+ n^o 156 février/mars 1999
- KROLL, Lucien, *Manifeste, lente mutation des politiques d'habitats*, Symposium Internazionale sulle Politiche di Trasformazione Urbana Ecosostenibile, Padova, Italie, 2 mars 2001, 2 pages
- LACOMBE, Daniel, ZETLAOUI, Jodelle, « Du projet de vie au projet d'architecture : le cas du centre socioculturel de Bruxerolles » in « Ville et démocratie », *Urbanisme*, mai 2005
- « La déclaration d'Amsterdam », *Architecture d'aujourd'hui*, n^o 183, 1976, pp XXII-XXIII
- LANCASTER, O., PEVSNER, N., RICHARDS, J.M., « *The new Empiricism* », *The Architectural Review*, janvier 1948

LARSSON MARTEN, J., *New architecture in Sweden, a decade of swedish bulding*, Almqvist et Wiksell, Stochholm, 1961, 341 pages

LAUXERROIS, Jean, *L'utopie Beaubourg vingt ans après*, Editions BPI, études et recherches, Centre Georges Pompidou, 1996, 203 pages

LAPEYRIE, Cécile, «La participation en question. Etude de cas l'atelier L. Kroll (1968-1981) », MANIAQUE C. et VERMANDEL F. (dir), mémoire Ecole Nationale Supérieure d'architecture et paysage de Lille, juin 2003, 92 pages

LAVEDAN, Pierre, *Histoire de l'Urbanisme. Epoque contemporaine*, M. Laurens Editeur, Paris, 1952, 446 pages

LEBRUN, Pierre, « Des églises nomades, démontables, polyvalentes, immatérielles », pp121-136 in

LE CORBUSIER, *L'Art Décoratif d'Aujourd'hui*, Editions Arthaud (première édition G. Grès et Cie, Paris, 1925), Paris, 1980, 218 pages

LE CORBUSIER, "The MARS Group Exhibition in London enthuses and enthalls Le Corbusier", *Architectural Review*, VOL. LXXXIII, 1938, p 109

LE CORBUSIER, *La ville radieuse*, texte de janvier 1932, publication 1935

LE CORBUSIER, *Les constructions « murondins », entreprises des jeunes, gestion par les jeunes, vitalisation des villages*, manuel technique publié sous le patronat du Secrétariat Général de la Jeunesse, Etienne Chiron éditeur, Paris, Clermont-Ferrand, 1942, 32 pages

LE CORBUSIER (Dir.), *Les trois établissements humains*, Collection Urbanisme des CIAM ASCORAL sections 5a et 5b, 7e volume, une civilisation du travail, Denoël, Paris, 1944

« Le Corbusier », *L'Architecture d'Aujourd'Hui*, n° spécial, 1948, p 50

LEFAIVRE, Liane, TZONIS, Alexander, *Aldo Van Eyck Humaniste Rebel, in between in a postwar world*, 010 Publishers, Rotterdam, 1999, 144 pages

LEFEBVRE, Henri, *Le droit à la ville*, Société et urbanisme, Editions Anthropos, Paris, (première édition 1968), 1970.

LEFEBVRE, Rémi, « Retour sur les années 70. Le parti socialiste, l'autogestion et la démocratie locale », Journées d'études « généalogies de la démocratie participative », Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Paris-Val de Seine, 8 et 9 février 2008.

LE MAIRE, Judith, LUND, Irène, " Le psychodrame, les langues de chats et l'amaryllis... Interview de Lucien Kroll, juin 2004", pp 133 -148 in De la participation urbaine. La place Flagey, *Les cahiers de la Cambre Architecture nouvelle série n°3*, La Cambre et La Lettre Volée, Bruxelles, 2005, 157 pages

LE MAIRE, Judith, « L'architecture participative, essai de chronologie », « De la participation urbaine. La place Flagey », *Les Cahiers de la Cambre Architecture N°3*, Edition La Cambre- La Lettre Volée, Bruxelles, 2005, pp 123-132

LE MAIRE, Judith, LUND, Irène, « Le psychodrame, les langues de chat et l'Amaryllis- Interview de Lucien Kroll », « De la participation urbaine la place Flagey », *Les Cahiers de la Cambre Architecture N°3*, Edition La Cambre- La Lettre Volée, Bruxelles, 2005, pp 133-148

LE MAIRE, Judith, « Démolition/reconstruction des hôpitaux du CPAS au XXe siècle », pp 117-139 in *Du monumental au fonctionnel : l'architecture des hôpitaux publics bruxellois (XIXe-XXe siècles) Ambitions et réalisations*, CPAS -CIVA, Bruxelles, 2005

LE MAIRE, Judith, GENARD, J.-L. (Dir.), « "La polémique Beaubourg", analyse de la polémique soulevée par différents acteurs (journalistes, écrivains...) face à l'architecture », TFE, ISACF la Cambre, 1995

LE MAIRE, Judith, MONNIER, G. (Dir.), « Intentions et réception, analyse de bâtiments publics culturels, Beaubourg et la pyramide du Louvre », DEA, Université Paris I, UFR Histoire de l'Art et Archéologie, 2000

LE MAIRE, Judith, « La place publique contemporaine ou la *Piazza Beaubourg* », la Place publique urbaine dans les anciens Pays Bas et son contexte européen (XIIe- XXIe siècle) , publication des actes du colloque de l'université d'Artois, Arras, 24 au 26 mai 2004, Artois Presse Université, Arras, 2007, pp 295-304

LE MAIRE, Judith, « De l'Urbaneum à la conférence permanente : la posture didactique comme pilier de la grammaire participative », Colloque Espaces de vie, Espaces enjeux : entre investissements ordinaires et mobilisations politiques, Rennes, novembre 2008, 20 pages

LENGEREAU, Eric, *La Vème République et la politique de l'architecture*, Thèse de doctorat, Université Paris I, 1999, II volumes

LIGTELIJN, Vincent et STRAUVEN Francis (Ed.), Aldo Van Eyck, Writings, Volume 1, The child, the city and the Artist (1962), Volume 2, Collected articles and other writings 1947- 1998, SUN Publishers, Amsterdam, 2008

LODS, Marcel, "Attaques contre la charte d'Athènes", *Architecture d'Aujourd'hui*, n°15, novembre 1947, pages tribune libre.

"London's garden Town Plan to help our congestion", *New York Times*, 11 juin 1911

LOUGUET, Philippe, TIRY, Corinne, MAURY, Gilles, (Dir.), « Filiation(s) », *Cahiers thématiques*, n° 4, Éditions de l'École d'architecture de Lille, Paris, octobre 2004, 239 pages

LOYER, François, PICON, Antoine, « L'architecte au XIXe siècle », in CALLEBAT Louis (dir.), *Histoire de l'architecte*, Paris, Flammarion, 1998, pp 153-171

LUCAN, Jacques, *France-Architecture 1965-1988. Tendances de l'architecture contemporaine*, Milan-Paris, Electra Moniteur, 1989

LUCAN, Jacques, « Un théoricien sans école », pp 16-18 in « Actes des tables rondes Robert Auzelle, IFA février et mars 2000 », *Colonnes*, Archives d'Architecture du XXème siècle, n°19, novembre 2002, 54 pages

LURÇAT, André, *Architecture, illustré de 72 photographies*, SANS Pareil, Paris, 1928, 179 pages

LURÇAT, André, Intervention à Moscou « l'homme, la technique et l'architecture », 12 juin 1937, *Izvestia*, Moscou, p 291 in LUDI, Jean-Claude, *Pionniers de l'architecture moderne une anthologie*, Presse polytechniques et universitaires romandes, Lausanne, 2002

LURÇAT, André, "Le bassin de la Sambre, Maubeuge et Haumont", dactylographié encre mauve, non paginé 5 pages, non signé, IFA, fonds Lurçat boîte 643

MAC QUEDY, James (pseudo J.M. Richards), "Criticism", *Architectural Review*, n°522, mai 1940, pp 183-187

MADGE, John, *The rehousing of Britain*, The Pilot Press LTD, 1945

MAIRET, Philip, *Pioneer of sociology. The life and letters of Patrick Geddes*, Lund Humphries, Londres, 1957, 226 pages

MATAGRIN, G., Postface in B. DEVERT Bernard, *Une ville pour l'homme, l'aventure de habitat et humanisme*, Editions Cerf, L'histoire à vif, décembre 2004

Marcel Poëte introduction à l'urbanisme, préface de Hubert Tonka, Sens et Tonka editions, Paris 2000

MARCUSE, Herbert, *An essay on libération*, Bacon Press, Boston, 1969, trad. Française J-B Grasset, *Vers la libération*, Paris, Editions de Minuit, 1969

MARCUSE, Herbert, *La dimension esthétique*, Le Seuil Editions, Paris, 1978

MARTIN, Jean, « L'Architecture ou art de bien bâtir de Marc Vitruve Pollion, auteur romain antique », 1547, in FICHET Françoise, *La théorie architecturale à l'âge classique*, Editions Mardaga, Liège, 1979, 556 pages

MARX, Karl, ENGELS, Friedrich, *Manifeste du Parti Communiste*, Leipzig éditions, 1847, publié sur <http://www.marxists.org/archive/marx/works/1847/11/prin-com.htm>

MAXWELL, Robert, « *Two housing schemes at Milton Keynes, Netherfield, Eaglestone* », The Architects' Journal, 10 décembre 1975, pp 1248-1260

MAZE, Jean, *L'aventure du Vaudreuil, l'histoire d'une ville nouvelle*, édition D. Vincent, Paris, 1977, 233 pages

MCKEAN, John, « Conflict and participation », The Architects' Journal, 8 février 1989, N°6, vol. 189, p 94

McKEAN John, Giancarlo De Carlo, *Des lieux, des hommes*, Edition Axel Menges, Stuttgart- Londres, Centre Pompidou, Paris, 2004, 215 pages

MCLEOD, Mary « la ferme radieuse, le village radieux » in *Le Corbusier et la nature*, les rencontres de la FLC, novembre 1991, pp 85-102

MEURICE, Olivier, "En Suède, de l'artisanat au meuble de série", *La Maison*, N°8, Bruxelles, 1950, p 228

MOLLARD, Claude, *L'enjeu du centre Georges Pompidou*, Union Générale d'Editions 10-18, 1976, 303 pages

MOLEY, C., « Vers les fondements de la crise architecturale », p 3-4 in *Carré Bleu*, 3/4 1971

MONNIER, Gérard, *L'architecture moderne en France, de la croissance à la compétition, 1967-1999*, Tome 3, Editions Picard, Paris, 2000, 311 pages

MONIER, Gérard, MANIAQUE, Caroline, RAGOT, Gilles, LE COUEDIC, Daniel (Ed.), « La réception de l'architecture », *Cahiers thématiques, architecture, histoire/conception*, Paris, Editions Ecole d'architecture de Lille et Jean Michel Place, août 2002, 267 pages

MOREL, Martine, "Reconstruire, dirent-ils.-Discours et doctrines de l'urbanisme", pp13-49 in VOLDMAN, Danielle (Dir.), "Images, discours et enjeux de la reconstruction des villes françaises après 1945", *Les cahiers de l'IHTP*, CNRS n°5, juin 1987, 159 pages.

MORGAN J.D., « *Low-income Housing* », *Architectural Record*, Philadelphie, USA, octobre 1971, pp 123-138

MORTON, Pat (ed.) "*Psychogeography and the End of Planning . Reyner Banham's Los Angeles. The Architecture of Four Ecologies*" in *Pop Culture and Postwar American Taste*, Blackwell, Londres, 2006

MUMFORD, Eric, *The CIAM discourse on urbanism, 1828-1960*, Cambridge, The MIT Press, 2000, 375 pages

MUMFORD, Eric, ROVIRA, Joseph, BORGATELLO, Octavio (Ed.), *Sert 1928-1979 half a century of architecture complete work*, Joseph M. Rovira editeur, Fondation Juan Miro, 2005

MUMFORD, Lewis, « *Region- to live in* », *The Survey, 1925 in City Development, Studies in disintegration and renewal*, Harcourt, Brace and Company, New York, (première édition, rassemble des essais écrits de 1922 à 1945) 1945, 248 pages

MUMFORD, Lewis, *City Development, Studies in disintegration and renewal*, Harcourt, Brace and Company, New York, (première édition, rassemble des essais écrits de 1922 à 1945) 1945, 248 pages

MUMFORD Lewis, *The culture of the cities*, Secker and Warburg, Londres, (première édition New York , 1938- trad. suédois 1940) 1946

MUMFORD, Lewis, "The school as community nucleus", pp 471-473, in MUMFORD, Lewis, *The Culture of cities*, Secker et Warburg, Londres, (première édition New York 1938) 1946

MUMFORD, Lewis, *The social Foundation of post-war building*, pp 154-197, in MUMFORD, Lewis, *City Development, Studies in disintegration and renewal*, Harcourt, Brace and Company, New York, (première édition, rassemble des essais écrits de 1922 à 1945) 1945

MUMFORD, Lewis, « *Schools for Human Beings* » pp 131- 139, 1952 in MUMFORD Lewis, *From the ground up, observations on contemporary architecture, housing, highway building, and civic design*, Harvest Book, Harcourt, New York, (articles parus dans The New Yorker entre 1932 et 1947, première édition 1947) 1956

NICOLAS, Aymone, MONNIER, Gérard (Dir.), *L'Union Internationale des Architectes et les concours internationaux d'architecture et d'urbanisme (1949-1969) Desseins d'architecture et de politique*, Thèse Université Paris I Panthéon Sorbonne, année universitaire 2001-2002, 1183 pages

NOVAK, Frank. G., *Lewis Mumford and Patrick Geddes - The Correspondence*, Routledge, Londres, 1995

OPPENHEIMER DEAN, Andrea, *Bruno Zevi on Modern Architecture*, Rizzoli, New York, 1983

ORTS, Samuël, "England make success of copartnership housing", *New York Times*, 04 janvier, 1914

OTLET, Paul, *Mundaneum. Les instituts internationaux du Palais Mondial*, Union des associations Internationales, 1927, brochure n°124, p 6 cité par FUEG Jean-François, PIETTE, Valérie, "Otlet, Le Corbusier et la cité mondiale", pp 123-148 in BURNIAT, Patrick (Dir.) *Le Corbusier et la Belgique*, Les rencontres de la Fondation le Corbusier et CFC Editions, Bruxelles, 1997, 287 pages

OTLET, Paul, "l'Urbaneum. Bruxelles, cité mondiale, Bruxelles, Grande ville. Bruxelles capitale de la Belgique", *La Cité*, Vol. 10, n°10, juin 1931

OWEN, Robert, « *Report to the Committee for the Relief of the manufacturing poor* » (Rapport au Comité d'assistance aux ouvriers pauvres), 1817.

PARENT, Emile, « Vers une économie humaine », *Cahier d'Urbanisme* n° 37 et 38, Editions Art et Technique, Bruxelles, non daté, 93 pages

« Participation et urbanisme colloque des 10 et 12 juin 1976 », Les colloques de Marly, Ministère de l'équipement et Ministère de l'intérieur, information sur les problèmes généraux de l'urbanisme et de l'aménagement, Centre de Recherches Urbaines, Paris, 143 pages

PAQUOT Thierry, RONCAYOLO Marcel, *Villes et civilisation urbaine XVIIIe-XXe siècle*, Textes essentiels, Larousse, Paris, 1992, 687 pages

PELISSIER, Alain, *Reichen et Robert, architecture contextuelles*, Le Moniteur, Paris 1993, 119 pages

- PERIANEZ, Manuel, *L'habitat évolutif, du mythe aux réalités...*, publié sur www.atelier@archivue.net, 2000, 93 pages
- PESLEUX, Marcel, Professeur unité pédagogique la Cambre, « Pour lire les projets » pp16-17, in, *La tour ferrée*, Edition des Archives d'Architecture Moderne, 1978, 131 pages
- PERSITZ, A., « Richard Neutra architecte », *Architecture d'Aujourd'hui*, n°6, Paris Mai-juin 1946, p 62
- PESLEUX, Marcel, « Pour lire les projets » pp16-17, in *La tour ferrée*, Edition des Archives d'Architecture Moderne, 1978, 131 pages
- “Piano practice”, *Architectural Review*, N°1081, 1987, pp 32-59
- PIANO, Renzo, *Piano+ Rogers. Ove Arup ingénieurs: Centre Beaubourg, Paris, France, 1972-1977*, ADA edita, Tokyo, 1977, 40 pages
- PIANO, Renzo, *Chantier ouvert au public*, Editions Arthaud, Paris, 1985, 253 pages
- PIANO, Renzo, Rogers Richard, *Du plateau Beaubourg au centre Georges Pompidou*, Editions du Centre Pompidou, Paris, 1987, 168 pages
- PIANO, Renzo, *The Renzo Piano logbook*, Editions Thames and Hudson, Londres, 1997, 288 Pages
- PICON, A., « Une utopie américaine, le monde de Buckminster Fuller », *Les Cahiers de la Recherche Architecturale*, n°40, 1997, pp. 101-112.
- PICON, Antoine, « Vers une architecture classique », Jacques François Blondel et le cours d'architecture, dans *Cahiers de la recherche architecturale*, N°18, Paris, 1985
- PICON Antoine, « Les utopies urbaines. Entre crise et renouveau », *La Revue des deux mondes*, avril 2000, pp. 110-117
- PINSON, Daniel, *Usage et Architecture*, L'Harmattan, Paris, 1993, 190 pages
- PINSON, Daniel, « Les apports d'un échec ou l'influence sous-estimée de Jacqueline Tyrwhitt », Communication CIAM 9 1953-2003, 2003, 12 pages
- POETE, Marcel, L'introduction à l'urbanisme, L'évolution des villes La leçon de l'histoire L'Antiquité, Anthropos, Paris, (1929) 1967
- POULAIN, Jacques, « Rencontre avec Habermas », *Le monde des livres*, 10 janvier 1997
- POLLAK, Michaël, « Signes de crise, signes de changement », pp 9-20 in
- Premier Congrès International et exposition comparée des villes. Construction des Villes et Organisation de la vie communale, Bruxelles, Union internationale des villes, 1914
- PRICE, Cedric, Re : CP, Hans Ulrich Obrist editeur, Birkhauser, Bâle, Boston, Berlin, 2003
- PROTASONI, Sara, “The Italian Group and the Modern Tradition”, pp 28-39 in GREGOTTI, Vittorio (Dir.) « The Last CIAMs », *Rassegna*, Bologne, 1992, 113 pages
- PROUDHON, Pierre-Joseph, *Qu'est-ce que la propriété? 1840, la philosophie de la misère*, 1846.
- PUTTEMANS, Pierre, *Architecture moderne en Belgique*, Marc Vokaer Editeur, Bruxelles, 1974, 262 pages

QUEYSANNE Bruno, « Les conseils d'Alberti », pp 55-67, BORRUEY, René, DE CARLO, Giancarlo, DESGRANCHAMPS, Guy, PECKLE, Benoit Philippe, QUEYSANNE, Bruno, *Architecture et modestie, actes de la rencontre tenue au couvent de la Tourette, centre Thomas More les 8 et 9 juin 1996*, Théétète éditions, Lecques, 1999, 94 pages

QUEYSANNES, Bruno, « De Carlo et le Team Ten », Conférence du 19 février 2008, Institut Supérieur d'Architecture Saint Luc, Bruxelles

RADICE, Barbara, RAGGI, Franco (Ed.), *La Biennale di Venezia 1976, environment, participation, cultural structures. Section of visual arts and architecture. 1st volume, general catalogue*, Editeur Venezia, 1976, 201 pages

RAGON, Michel, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes, 3. De Brasilia au post modernisme, 1940-1991*, Casterman, Points- Essais, Paris, 1986, 402 pages

RAGON, Michel, *Histoire mondiale de l'architecture et de l'urbanisme modernes, Pratiques et méthodes, 1911-1985*, Tournay, Casterman, 1986, 480 pages

REBERIOUX, Madeleine, « Socialisme et marxisme », pp 458-473, in FELLER, Jean (Dir.), *L'histoire, de 1871 à 1971, les idées, les problèmes*, Dictionnaires du savoir moderne, bibliothèque du CCEPL, Paris, 1971, 511 pages

RECLUS, Elisée, *The Evolution of the Cities*, CHALBODERON, Jean-Claude, MEJAN, Annie (Trad.) in *Cahiers d'économie et de sociologie rurale*, n°8, 1988

Recommandations for Civic Survey, Architectural Review, VOL XXXVI, 1914, non paginé

« Regards sur l'atelier Lucien Kroll », *Technique et construction*, N°89, novembre 1999, pages 10-17

Remembrement et reconstruction, *Notes documentaires et études*, n°1018, La documentation française, Paris, 6 novembre 1948, p 1. Numéro sur la reconstruction de Maubeuge

RICHARDS, J.M., *An introduction to Modern Architecture*, US Edition Baltimore (1940, 1962) 1965

RICHARDS, J.M., *Towards a Replanning Policy, Architectural Review*, juillet 1941

RICHARDS, J.M. « *The man's poison* », *The Architectural Review*, décembre 1946, pp153-156

RICHARDS, J.M., « *The New Empiricism : Sweden's latest style* », *Architectural Review*, n°606, juin 1947, pp 199-204

RICHARDS, J.M., « *Architectural expression* », (*Architects's Journal*, september 25, 1947, pp 277-281) in GIEDION, S., *A decade of New architecture, dix ans d'architecture contemporaine*, Editions Girsberger, Zurich and New York, 1951, pp 33-34

RICHARDS, J.M., *A guide to finnish architecture*, Hugh Evelyn London, 1968, 112 pages

RINGON, Gérard, *Histoire du métier d'architecte en France*, Paris, Collection Que Sais-Je ?, PUF, octobre 1997, 128 pages

RISSELADA, Max, VAN DEN HEUVEL, Dirk (Ed.), *Team 10, 1953-1981, In search of a Utopia of the Present*, NAI Publishers, 2005, 368 PAGES

RIVALTA, Luca, Khan Louis I., *La construction poétique de l'espace*, Le Moniteur, Paris, septembre 2003, 255 pages

ROGERS, Richard, *Architecture a modern view*, Editions Thames and Hudson, 1990 et 1991, Londres, 64 pages

- ROSSI, Aldo, *L'architecture de la ville*, Italie, Paris, (1966), 1981, Livres et communication, Paris, 1990, 295 pages
- ROSSI, Lamberto, « Interior design, Restoration of theater and ramp. Urbino, Italy », *Architectural Review*, juin 1983, N°1036, p 66-70
- ROUILLARD Dominique, *Les monuments de la langue*, Ecole d'architecture de Lille et de Paris-Tolbiac, Bureau de la recherche architecturale, décembre 1989, 146 pages
- ROUILLARD, Dominique, " Peter Smithson ", *AMC*, n°133, avril 2003, p18
- ROUILLARD, Dominique, *Superarchitecture - le futur dans l'architecture 1950-1970*, Edition de la Villette, Paris, 2004
- RUDOFISKY, Bernard, *Architecture SANS architectes, brève introduction à l'architecture spontanée*, Chêne, Paris, (Exposition du 9 novembre 1964 au 7 février 1965 *Architecture without Architects*, première publication MOMA, New York, 1969), 1979, 154 pages
- SAARINEN, Eliel, *The City, its growth, its decay, its future*, Reinhold Publishing Corporation, New York, 1943, 380 pages
- SADDY, Pierre, « Lurçat et Maubeuge : départ d'une reconstruction, la table rase ? », *AMC*, n° 40, septembre 1976, pp 22-26
- SAMONA, Giuseppe (dir.) *Il dibattito architettonico in Italia 1945-1975*, Bulzoni Editore, Rome, 1977, 551 pages
- SCHOEPP, Bernard, *La reconstruction de Maubeuge ou l'architecte à l'écoute des usagers*, Mémoire de fin d'études, ISACF LA Cambre, dir. Jean-Pierre Thiry, 1995, 111 pages
- SCHOONBRODT, René, *Les mouvements sociaux urbains vers une nouvelle forme de la démocratie ?*, Bruxelles
- SCULLY Vincent, *Architecten von heute*, Georges Braziler, New York, 1962, 121 pages
- SEGRS, Anne, ARON, Jacques (Dir.), « Paul Otlet », Mémoire de fin d'études, ISAE La Cambre, Bruxelles 1986, 78 pages
- Self-Help Housing Manual*, Habitat for Humanity, USA, 1982
- SERT, Jose-Luis, *Can our cities survive? An ABC of Urban Problems, Their Analyses, Their Solutions : Based on the Proposals Formulated by CIAM, par JL Sert end CIAM*, 1942
- SIMMIE, J.M., *Citizens in conflict the sociology of town planning*, Hutchinson educational, série Built Environment, Londres, juin 1974, 235 pages
- SINTOMER, Yves, « Tirage au sort, démocratie et délibération politique », Journées d'études « généalogies de la démocratie participative », Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Paris-Val de Seine, 8 et 9 février 2008
- SITTE, Camillo, *The art of building cities, city building according to its artistic fundamentals*, Reinhold Publishing Corporation, New York, (1889), (première traduction anglaise , Charles T. Stewart. Préface Eliel Saarinen) 1945, 128 pages
- SITUATIONNISTES, *International manifesto*, 1960, pp172-174 in CONRADS, Ulrich, (Ed.), *Programmes and manifestoes on 20th-century architecture*, (Conrads, Frankfort 1964), BULLOCK, Michael, (Trad.), Londres et MIT Press Massachussets, Lund Humphries London, 1970, 192 pages
- SIX, Pierre-Yves, «Le rôle et la fonction des habitants dans le projet urbain, participation, concertation,

démocratie participative », S. KOVAL (dir), mémoire Ecole Nationale Supérieure d'architecture et paysage de Lille, octobre 2004, 59 pages

SMETS, Marcel, *L'avènement de la cité-jardin*, Mardaga, Liège, 1977, 223 pages

SMITHSON, Alison (Ed.), *Team 10 Primer*, MIT Press, Cambridge (Mass.), Londres, (1968) 1974, 95 pages

SMITHSON, Alison (Ed.), *Team Ten Meetings 1953-1984*, Université de Delft, Publicatieburo Bouwkunde, Delft (Hollande), Rizzoli, New York, 1991, 148 pages.

SMITHSON, Alison et Peter, *Ordinariness and light, urban theories 1952-60 and their application in a building project, 1963-1970*, MIT Press, Massachussets, 1970, 200 pages

SMITHSON, Alison et Peter, *Without rhetoric an architectural aesthetic 1955-1972*, Londres 1973

SMITHSON, Alison et Peter, *The charged Void : architecture*, The Monacelli Press, New York, 2001

SMITHSON, Peter, « A propos de Terni » in « Le centre National d'art et de culture Georges Pompidou. Concours Alberti: résultats. Rome: quartier Garbatella », *Architecture d'Aujourd'hui*, N° 189, février 1977

SOWA, Axel, « Giancarlo De Carlo ou la vérité dialogique en architecture », *L'Architecture d'Aujourd'hui*, Janv. Fev. 2000, N°332, pp 72-73

STANIC, Jacqueline, « Lire les lieux » in McKEAN John, Giancarlo De Carlo, *Des lieux, des hommes*, Edition Axel Menges, Stuttgart- Londres, Centre Pompidou, Paris, 2004, pp 12-21

STRAUVEN, Francis, *Aldo Van Eyck, the shape of relativity*, Architectura & natura Press, 1998

STRAUVEN, Iwan, *Les frères Bourgeois*, Archives d'Architecture Moderne, Bruxelles, 2005

STRINGER, Marc, « Sir J.M. Richards Library », *Museum of Domestic Architecture & Design*, Londres, avril 1997

STYNEN, Herman, *Urbanisme et société, Louis Van der Swaelmen (1883-1929) animateur du mouvement moderne en Belgique*, Pierre Mardaga éditeur, 1975, p 71

Swedich cooperative union and wholesale society'architect's office 1935-1949, deux volumes, Stockholm, 1949

TAFURI, Manfredo, *History of Italian architecture, 1944-1985*, The Mit Press, Cambridge Massachussets, Londres, (première édition 1982, Einaudi, Turin), 1988, 269 pages

TEAM TEN, *The Doorn Manifesto*, Hollande, 1954 in SMITHSON, Alison (Ed.), *Team 10 Primer*, MIT Press, Cambridge (Mass.), Londres, (1968) 1974, 95 pages

«*Team 10- A utopia of the Present*», Exposition, NAI, Rotterdam, 2005

The redevelopment of central areas, The ministry of town & country planning, Londres, 1947

TOUSSAINT, Jean-Yves, ZIMMERMAN, Monique, *Projet urbain, ménager les gens, aménager la ville*, Architecture+recherches/ Mardaga, Sprimont, 1998, 201 pages

TUPISTYN, Margarita, *El Lissitzky: Beyond the Abstract Cabinet*, New Haven and London: Yale University Press, 1999. 239 pages

TURNER, John F.C., *Freedom to build, dweller control of the housing process*, traduction Poïésis (1971), 2003

- TURNER, Paul V., *La formation de le Corbusier idéalisme et mouvement moderne*, Editions Macula, Paris, 1987
- TYRWHITT, Jaqueline (Ed.), *Cities in Evolution*, deuxième édition révisée de *Cities in evolution*, William and Norgate, LTD, Londres, 1949
- TYRWHITT J., SERT, J.L., ROGERS, E.N., *CIAM 8, The heart of the city: towards the humanisation of urban life*, Londres, septembre 1952, 185 pages
- « Un ancien institut, une histoire de l'Institut d'urbanisme de Paris », Printemps de l'IUP 2005, Ville de Créteil, Université de Paris XII-Val-de-Marne, Institut d'Urbanisme de Paris, 2005, 35 pages
- VANDEN DRIESSCHE, Annette, *Bologne ou une alternative à la conception de l'architecture*, 1976-1977, ENSAAV
- VAN DER MEEREN, W., *Wonen*, bruxelles, VUBpress, 1993
- VANHAMME, Marie, CARETTE, Françoise, *La participation, démocratie, mystification ou pratique traditionnelle de l'architecture*, Travail de fin d'étude, ISACF La Cambre, 1981, 236 pages
- VAGO, Pierre, "Urbanisme et Reconstruction", *Arts de France*, n°8, 1946 cité in MOREL, Martine, "Reconstruire, dirent-ils.-Discours et doctrines de l'urbanisme", pp13-49 in VOLDMAN, Danielle (Dir.), "Images, discours et enjeux de la reconstruction des villes françaises après 1945", *Les cahiers de l'IHTP*, CNRS n°5, juin 1987, 159 pages.
- VAGO, Pierre (Ed.) , *1948-1998 UIA*, Paris, Les Editions de l'Epure, 1998, 203 pages
- VAGO, Pierre, *Une vie intense*, AAM éditions, Bruxelles, 2000, p 273.
- VAN ACKER, Wouter, "Paul Otlet and the Organism of International Organisations", Séminaire doctoral théorie et histoire de l'architecture U Gent-UCL-KUL, 2007
- VAN DER SWAELMEN, Louis, *Préliminaires d'Art Civique mis en relation avec le cas clinique de la Belgique*, Editions Slijthof; Leyde, 1916.
- VAN EYCK, Aldo, (...) "University college in Urbino by Giancarlo De Carlo" (première édition 1966, in *Zodiac*), pp 575-589 in LIGTELIJN, STRAUVEN, F., *Van Eyck*
- VAN DER SWAELMEN, Louis, *Conférence Nationale de l'Habitation à Bon Marché*, Bruxelles, 24-26 avril 1920
- VAN DER SWAELMEN, Louis, Lettre à P. Abercrombie, du 9 février 1917, Archives de Van Der Swaelmen, publiée dans STYNEN, Herman, *Urbanisme et société, Louis Van der Swaelmen (1883-1929) animateur du mouvement moderne en Belgique*, Pierre Mardaga éditeur, 1975, 103 pages
- VAN DER SWAELMEN, Louis, *Pour la reconstruction de la Belgique, préliminaires d'art civique, mis en relation avec le « cas clinique » de la Belgique*, Leyde, 1916, réédition CIAUD, Bruxelles, 1980, 298 pages
- VAN DEN BEMPT, A., "Le problème financier", *Conférence Nationale de l'Habitation à Bon Marché*, Bruxelles, 24-26 avril 1920
- VAN DEN HEUVEL, Dirk, RISSELADA, Max, *Alison et Peter Smithson .From the house of the future to a house of today*, 010 publishers, Rotterdam 2004, 238 pages
- VASARI, Giorgio, *Vies des artistes : vies des plus excellents peintres, sculpteurs et architectes* (Traduction de l'italien par Léopold Leclanché et Charles Weiss ; revue, annotée et préfacée par

Véronique Gerard Powell), B. Grasset, Paris, 2007, 504 pages

VERNANT, Aurélien, MASSU, Claude (dir.), Architecture et Liberté, L' « Anarchitecture » de Giancarlo de Carlo, Etat du savoir critique et Questions de Méthodologie, Mémoire de DEA d'Histoire de l'architecture, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, UFR Histoire de l'Art et Archéologie, Septembre 2005

VERNIER, Hélène, « Les milles clubs ou la cabane industrialisée », pp 70-89 in KLEIN, Richard, MONNIER, Gérard (Dir.), *Les années ZUP, architectures de la croissance 1960-1973*, Picard, Paris, 2002, 301pages

VERWILGHEN, R., "Le problème foncier", *Conférence Nationale de l'Habitation à Bon Marché*, Bruxelles, 24-26 avril 1920

VINSON, R.-J., "Rénover Bologne", *Connaissance des arts*, n°283, septembre 1975, pp 36-45

VIOLLET LE DUC, Eugène Emmanuel, Architecte du gouvernement, *Entretiens sur l'architecture*, Tomes 1 et 2, A. Morel et Cie Editeurs, Paris, 1863-1872

VIOLLET LE DUC, Eugène Emmanuel, *Entretiens sur l'architecture*, Mardaga éditeur, Liège, 1977

VIOLLET LE DUC, Eugène Emmanuel, *Histoire de l'habitation humaine depuis les temps préhistoriques jusqu'à nos jours, textes et dessins*, Paris, Bibliothèque d'éducation et de récréation, J. Hetzel et Cie, non daté, Mardaga Editeur, Liège, 1986

VITRUVÉ, *De architectura*, 1^{er} AV.J-C, PERRAULT, Charles, traduction française, *Les dix livres d'architecture*, Paris, 1673, revue par Nisard M, Paris 1857, Editions Errance, Paris, 1999, 159 pages

VITRUVÉ, *Les dix livres d'architecture, traduction intégrale de Claude Perrault, 1673, revue et corrigée sur les textes latins et présentée par André Dalmas*, éditions Balland, Evreux, 1979, 349 pages

VOLDMAN, Danielle, "A la recherche des modèles, les missions du MRU à l'étranger" in VOLDMAN Danielle (Dir.), "Images, discours et enjeux de la reconstruction des villes françaises après 1945", *Les cahiers de l'IHTP*, CNRS n°5, juin 1987

VOLDMAN, Danielle (Dir.), "Images, discours et enjeux de la reconstruction des villes françaises après 1945", *Les cahiers de l'IHTP*, CNRS n°5, juin 1987, 159 pages

VOLDMAN, Danielle, *La reconstruction des villes françaises, 1945-1954, histoire d'une politique*, L'Harmattan, 1997, 487 pages

WARD, Colin, «The italian interpreter », *The Architects' Journal*, 14 decembre 1988, N°50, vol. 188, p 77

WARD, Colin, "Anarchy and architecture. A personal record", pp 44-51 in HUGHES, Jonathan, SADLER, Simon (Ed.), *Non-Plan, essays on freedom participation and change in modern architecture and urbanism*, Architectural Press, 2000, 243 pages

WELLENS-DE DONDER, L., "Enquête sur les hôpitaux d'Europe occidentale en vue de la construction et de l'agencement du nouvel hôpital Saint-Jean à Bruxelles 1828-1830", dans *ASBHH*, 1970, n°VIII, p. 77

WELTER, Volker M., *Biopolis Patrick Geddes and the city of life*, The MIT PRESS, Cambridge-Londres, 2002

WRIGHT, Frank Lloyd, *L'avenir de l'architecture*, Horizon press, New York 1953, Editions Denoël Gonthier, Paris 1982, 183 pages

WURMAN, Richard Saul, *What will be has always been, The words of Louis I. Kahn*, New York, Rizzoli, 1986, 305 pages

WOODS, Shadrach, "Web", *Le Carré Bleu*, N°3, 1962

ZETLAOUI, Jodelle, « Participation », *Urbanisme*, Hors série n°30 février 2007, pp 70-72

ZETLAOUI, Jodelle, « L'implication des habitants dans des micro-projets urbains : enjeux politiques et propositions pratiques », *Les cahiers de l'école d'architecture de la Cambre*, mars 2005

ZEVI, Bruno, *Verso un' architettura organica*, Einaudi, Turin, 1945

ZEVI, Bruno, « De la culture architecturale : un message au CIAM », *Metron*, 1949

ZEVI, Bruno, *Towards an organic architecture*, Faber & Faber limited, Londres, non daté, préface 1949, 179 pages

ZEVI, Bruno, *Apprendre à voir l'architecture*, Editions de Minuit, (Trichaud, Lucien, Trad.) Paris, (1959 première édition française) 1989, 134 pages

ZEVI, Bruno, *Langage moderne de l'architecture*, (Première édition *Il linguaggio moderno dell'architettura*, 1973, Turin, et *Architettura e storiografia*, Turin, 1974, Première édition française, Bordas, Paris, 1981) Dunod Editeur, Paris, 1991

ZEVI, Bruno, *Frank Lloyd Wright*, (Birkauser, 1979), Paperback, 1998

4. Dictionnaires, encyclopédies, anthologies

ARON, Paul, *La Belgique artistique et littéraire, une anthologie de langue française, 1848-1914*, Editions Complexe, Bruxelles, 1997, 751 pages

CONRADS, Ulrich, (Ed.), *Programmes and manifestoes on 20th-century architecture*, (Conrads, Frankfort 1964), BULLOCK, Michael, (Trad.), Londres et MIT Press Massachussets, Lund Humphries London, 1970, 192 pages

Dictionnaire des architectes, Encyclopaedia Universalis et Albin Michel, Paris, 1999

Dictionnaire de l'architecture du XXe siècle, Hazan, France, 1996, mise à jour sur CD-ROM, 2002

Encyclopaedia Universalis, Supplément, Encyclopaedia Universalis Editeur, Paris, 1996

EPRON, Jean-Pierre (Dir.), *Architecture une anthologie, la culture architecturale*, tome 1, Liège, Mardaga, 1992, 383 pages

EPRON Jean Pierre (Dir.), *Architecture une anthologie, la commande en architecture*, tome 3, Liège, Mardaga, 1992, 382 pages

HARRISON, Charles, WOOD, Paul, *Art en Théorie 1900-1990*, anthologie, édition Hazan, (1992 Ed. anglaise), 1997, 1297 pages

LUDI, Jean-Claude, *Pionniers de l'architecture moderne une anthologie*, Presse polytechniques et universitaires romandes, Lausanne, 2002, 308 pages

OCKMAN, Joan, collaboration de EIGEN, Edward, *Architecture culture 1943-1968 a documentary anthology*, Columbia books of architecture, Rizzoli, New York, 1993, 464 pages

VAN LOO, Anne (Dir.), *Dictionnaire de l'architecture en Belgique de 1830 à nos jours*, Fonds Mercator, Bruxelles, 2004, 623 pages

5. Données documentaires informatisées

AALTO, Alvar images publiées sur <http://wikimapia.org/63172/Alvar-Aalto-Viipuri-Vyborg-Library>

BARDET, Gaston, publié sur <http://www.jeangastonbardet.org/>

BLONDIAU, Loïc, « L'opinion publique », publié sur <http://lamop.univ-paris1.fr/W3/espacepublic/opinionpublique.pdf>, consulté le 08 octobre 2008, 16 pages

BOYD RAYWARD, William, *The universe of information, The work of Paul Otlet for documentation and international organisation*, University of Chicago, Moscou, 1975 publié sur <https://www.ideals.uiuc.edu/handle/2142/651>

Brentham Garden Suburb, Ealing, publié sur <http://www.brentham.com/index.html>

Carver Court publié sur www.philadelphiabuildings.org

Carl Mackley House, publié sur http://www.arch.state.pa.us/pdfs/H104312_01B.pdf

CIACCI, Leonardo, « « *The City* »: significant sequences and the main passages from Lewis Mumford's commentary », publié sur www.planum.net/archives

COINTERAUX, François, *Ecole d'architecture rurale, premier cahier dans lequel on apprendra soi-même à bâtir solidement les maisons de plusieurs étages avec de la terre seule ou autres matériaux les plus communs et du plus vil prix, second cahier dans lequel on traite 1. de l'art du pisé ou de la massivation, 2. Des qualités des terres propres au pisé, 3. des détails de la main d'œuvre; 4. du prix de la toise; 5. des enduits; 6. des peintures; quatrième cahier dans lequel on traite du nouveau pisé inventé par l'auteur, de la construction de ses outils, etc, chez l'auteur*, Paris, mars 1790 - novembre 1791, 2e cahier : 76 p. et 4 f. de pl. 4e cahier : 68 p. et 2 f. de pl. publié sur www.inti.be, consulté en 2006

DEBORD, Guy, *La société du spectacle*, 1967 in DEBORD Guy, *œuvres*, Gallimard, Quatro, 2006 publié sur <http://sami.is.free.fr/Oeuvres/index.htm#B>

EL LISSITZKY, correspondance et projets http://www.getty.edu/research/conducting_research/digitized_collections/lissitzky/index2.html

ERSKINE, Ralph, « *Architecture, the usefull and universal art. Earlier reflections, recent thoughts and references to the Swedish debate on architecture today* », publié sur <http://www.erskine.se/>

Gastrike Hammarby photographies publiées sur www.Hammarby.se

HABRAKEN, projets publiés sur <http://www.habraken.org/>

ICKES, Harold L, « *The Social Implications of the Roosevelt Administration* », Survey Graphics publié sur <http://newdeal.feri.org/survey/34111.htm>

KROLL, projets publiés sur <http://homeusers.brutele.be/kroll/index.html>

« Le musée social entre recherche et réformes sociales », Présentation de la bibliothèque du CEDIAS-Musée social publié sur <http://www.cedias.org>, consultation 2007

Lois d'urbanisme et d'architecture sur <http://www.vie-publique.fr/politiques-publiques/politique-ville/chronologie>

MASBOUNGI, Ariella, PAQUOT, Thierry, « Interview de Giancarlo De Carlo », Milan, mars 1997, publié sur le site de l'Institut d'Urbanisme de Paris, <http://urbanisme.univ-paris12.fr>

MERCKLE, Pierre, RONCAYOLO, Marcel (Dir.), *Le Grillon de l'Île-de-France. Enquête sociologique sur un quartier pavillonnaire réalisé en auto-construction coopérative (1952-1994)*, Mémoire de DEA de sciences sociales ENS/EHESS, 1994 publié sur <http://www.sciences-sociales.ens.fr/forma/agreg/hss2001/logement/realisations/lesCastors.html>

"Mitt Hem" (ma maison) publié sur www.nordiskamuseet.se/publication

MUMFORD, Lewis, Bibliothèque de Lewis Mumford, publiée sur <http://library.monmouth.edu/spcol/mumford>

NANTOIS, F., « Processus architectural et technologies numériques », Rencontres d'architectures, Orléans, 27 mars 2004 publié sur www.orianstours.iufm.fr/ressources/ucfr/arts/copiesitefrac/pagnantois.htm, IUFM Université Orléans-Tours

RECLUS, Élisée, « Discours à la séance solennelle de rentrée du 22 Octobre 1895 de l'Université Nouvelle de Bruxelles », publié sur le site Elisée Reclus <http://raforum.info/reclus>

RICHARDS, J.M., bibliothèque publiée sur <http://monet.mdx.ac.uk/>, Middlessex University

RISSELADA, Max, "Réunion à Toulouse le Mirail 9-12 avril 1971", publié sur www.team10.org, 2005

SMALL, Mike, « Lewis Mumford et la rébellion des disciples », publié sur WWW.patrickgeddes.co.uk, 2004

STEELE, Tom, « Élisée Reclus et Patrick Geddes, géographes de l'esprit » (Beauchamps, Claire, Trad.), publié sur <http://refractions.plusloin.org/Refractions4/steele.htm>

TEAM TEN, textes publié sur www.team10.org

VAN DEN HEUVEL, Dirk, RISSELADA, Max, "Introduction, looking into the mirror of Team 10", publié sur www.team10.org, 2005

WELTER, Volker M., "Post-war CIAM, Team Ten, and P. Geddes influence", publié sur www.team10.org, 2005, 24 pages

WELTER, Volker, "Talking squares- Grids and Grilles as architectural analytical and communicative tools", publié sur www.team10.org, 2005

« Yona Friedman, une production récente », 21 02 2007, publié sur www.moca-lyon.org

ZEVI, Bruno, biographie publiée sur <http://www.fondazionebrunozevi.it>

LISTE DES ILLUSTRATIONS

- Figure 1. Le plan perspectif qui précède la généralisation qu'est la coupe dans la vallée. Tiré de: TYRWHITT, Jaqueline (Ed.), *Cities in evolution*, deuxième édition révisée de *Cities in evolution*, William and Norgate, LTD, Londres, 1949
- Figure 2. « *The valley section with typical vegetation and characteristic occupations* ». Tiré de: TYRWHITT, Jaqueline (Ed.), *Cities in evolution*, deuxième édition révisée de *Cities in evolution*, William and Norgate, LTD, Londres, 1949
- Figure 3. Plaines de jeux pour garçons. Tiré de : GEDDES, Patrick, *Cities in evolution, an introduction to the town planning movement and to the study of civics*, William & Norgate, London, 1915
- Figure 4. « *The Notation of Life* ». Tiré de: MAIRET, Philip, *Pioneer of sociology. The life and letters of Patrick Geddes*, Lund Humphries, Londres, 1957
- Figure 5. «*The Outlook Tower* », GEDDES, Patrick, *Cities in evolution, an introduction to the town planning movement and to the study of civics*, William & Norgate, London, 1915.
- Figure 6. « Plan de l'exposition des villes et de l'urbanisme à Gand » GEDDES, Patrick, *Cities in evolution, an introduction to the town planning movement and to the study of civics*, William & Norgate, London, 1915
- Figure 7. Louis Van Der Swaelmen, organisation et législation pour la participation des citoyens. Tiré de : *Premier Congrès International et exposition comparée des villes. Construction des Villes et Organisation de la vie communale*, Bruxelles, Union internationale des villes, 1914
- Figure 8. GEDDES, Patrick, *Cities in evolution, an introduction to the town planning movement and to the study of civics*, William & Norgate, London, 1915, Archives La Cambre, Bruxelles
- Figure 9. Les collections du musée et de la bibliographie internationale conçus par Paul Otlet. Tiré de: *Premier Congrès International et exposition comparée des villes. Construction des Villes et Organisation de la vie communale*, Bruxelles, Union internationale des villes, 1914
- Figure 10. L'*Urbaneum* de Victor Bourgeois, la salle des maquettes. Tiré de FLOUQUET, Pierre - Louis, *Victor Bourgeois, Architectures 1922-52*, Editions Arts et techniques, Bruxelles, 1952
- Figure 11. Le projet de Channel Heights est reproduit dans l'encyclopédie éditée par Robert Auzelle. Tiré de : Fond Robert Courtois, La Cambre, Bruxelles
- Figure 12. *Carl Mackley House*, logements construits à l'initiative d'une union de travailleurs. Tiré de : http://www.arch.state.pa.us/pdfs/H104312_01B.pdf
- Figure 13. *Carver Court* les logements autoconstruits dessinés par Khan pendant le New Deal. Tiré de : SCULLY, Vincent, *Architecten von heute*, Georges Braziler, New York, 1962

- Figure 14. Participation des Citoyens: le processus de city planning est incomplet sans une participation intelligente des citoyens. Tiré de KHAN, Louis, STORONOV, Oscar , “*YOU and your neighborhood....A primer for Neighborhood Planning*”, New York, Revere Copper and Brass, inc., 1944
- Figure 15. Les besoins sont en rapport les uns avec les autres, accessibles à pied. Tiré de: KHAN, Louis, STORONOV, Oscar , “*YOU and your neighborhood....A primer for Neighborhood Planning*”, New York, Revere Copper and Brass, inc., 1944
- Figure 16. L'école de H. Baur publiée par Khan et Storonov en 1943 et en 1951 par Giedion. Tiré de: KHAN, Louis, STORONOV, Oscar , “*YOU and your neighborhood....A primer for Neighborhood Planning*”, New York, Revere Copper and Brass, inc., 1944 et GIEDION S., *A decade of New architecture, dix ans d'architecture contemporaine*, Editions Girsberger, Zurich and New York, 1951
- Figure 17. Viipuri Bibliothèque Municipale Russie 1933-1935 et la photographie utilisée par Khan et Storonov dans leur pamphlet pour représenter la maison de quartier. Tiré de : <http://wikimapia.org/63172/Alvar-Aalto-Viipuri-Vyborg-Library> et de KHAN, Louis, STORONOV, Oscar , “*YOU and your neighborhood....A primer for Neighborhood Planning*”, New York, Revere Copper and Brass, inc., 1944
- Figure 18. Une vieille boutique servira bien vos intentions: le quartier général. Tiré de KHAN, Louis, STORONOV, Oscar , “*YOU and your neighborhood....A primer for Neighborhood Planning*”, New York, Revere Copper and Brass, inc., 1944
- Figure 19. Gaston Bardet et les membres de l'ISUA dans la cour reconnaissable de Sint-Lucas Architecteur, siège de l'ISUA à Bruxelles. Tiré de : Fond Bardet, IFA, Paris
- Figure 20. Photographie prise par Gaston Bardet à l'exposition de 1947. Tiré de : Fond Bardet, IFA, Paris
- Figure 21. L'invitation de Lurçat aux habitants pour la reconstruction de Maubeuge. Tiré de : GREGOTTI, VITTORIO (dir.), « *The reconstruction in Europe after World War II* », *Rassegna*, Bologne, juin 1993
- Figure 22. Union Vélocipédique Maubeugeoise: proposition pour le plan du Vélodrome à soumettre à l'architecte urbaniste ; Tiré de : Fond Lurçat, IFA, Paris
- Figure 23. Dessins des enfants des paysans de la Sarthe envoyés à Le Corbusier. Source : Fondation Le Corbusier, FLC B2 6 609
- Figure 24. Le logis du fermier de la ferme radieuse. Tiré de : www.FLC.fr
- Figure 25. L'article paru sur la ferme du Grand Pouvreau montre les plans et l'architecture de la seule ferme radieuse réalisée. Tiré de : *Techniques et Architecture*, Paris, nov.- déc. 1943
- Figure 26. Couverture des « Murondins » incitant les jeunes à entreprendre et gérer leur habitat provisoire. Tiré de LE CORBUSIER, *Les constructions « murondins », entreprises des jeunes, gestion par les jeunes, vitalisation des villages*, manuel technique publié sous le patronat du Secrétariat Général de la Jeunesse, Etienne Chiron éditeur, Paris, Clermont-Ferrand, 1942

- Figure 27. Techniques de pressage de parpaing, ou de la réalisation de murs en pisé par banchage pour l'auto construction. Tiré de : LE CORBUSIER, *Les constructions « murondins », entreprises des jeunes, gestion par les jeunes, vitalisation des villages*, manuel technique publié sous le patronat du Secrétariat Général de la Jeunesse, Etienne Chiron éditeur, Paris, Clermont-Ferrand, 1942, planche 10
- Figure 28. Dos d'une planche de l'encyclopédie d'urbanisme de Robert Auzelle qui informe sur la politique danoise de développement de villes pour les vieux. Source : Fond Robert Courtois, La Cambre, Bruxelles
- Figure 29. Réunion d'habitants pour l'apprentissage de dispositions d'ameublement nouvelles. Tiré de : Institut Suédois des Echanges Culturels avec l' Etranger, *Comment la Suède cherche à résoudre son problème du logement*, Stockholm, 1947, Archives La Cambre, Bruxelles
- Figure 30. Couverture de *Castles on the Ground*, 1946, plaidoyer pour la participation de l'individu dans l'environnement bâti. Tiré de : <http://monet.mdx.ac.uk> Middlessex University
- Figure 31. La grille CIAM publiée en 1952 dans laquelle figure l'usager. Tiré de : GIEDION S., *A decade of New architecture, dix ans d'architecture contemporaine*, Editions Girsberger, Zurich and New York, 1951
- Figure 32. L'organisation administrative proposée par L. Van Der Swaelmen pour l'Art Civique. Tiré de : VAN DER SWAELMEN, Louis, *Préliminaires d'Art Civique mis en relation avec le cas clinique de la Belgique*, Editions Slijthof, Leyde, 1916
- Figure 33. La grille CIAM présentée par l'ASCORAL, le commentaire l'intitule « *thinking tool* ». Tiré de: TYRWHITT, J., SERT, J.L., ROGERS, E.N., *CIAM 8, The heart of the city: towards the humanisation of urban life*, Londres, septembre 1952
- Figure 34. Couverture de la première édition italienne de *Vers une architecture organique*. Tiré de : ZEVI, Bruno, *Verso un' architettura organica*, Einaudi, Turin, 1945
- Figure 35. Les articles de De Carlo en 1948 dans lesquels il prône une attitude de participation. Tiré de : DE CARLO, Giancarlo, « *The housing problem and planning* », *Freedom*, 12 et 26 juin 1948
- Figure 36. Annonce de la parution de *Geddes in India*, « à lire par chaque citoyen et tous ceux qui sont concernés par le futur de la construction ». Tiré de TYRWHITT, Jaqueline (Ed.), *Cities in evolution*, deuxième édition révisée de *Cities in evolution*, William and Norgate, LTD, Londres, 1949
- Figure 37. Les traces du quotidien à préserver dans le « Core ». Tiré de : McCALLUM, Ian, *Ciam 8 the heart of the city*, Lund Humphries, Londres, 1952
- Figure 38. La table des matières du rapport du CIAM 8 où le spontané prend une place prépondérante. Tiré de : *Ciam 8 the heart of the city*, Lund Humphries, Londres, 1952
- Figure 39 La spontanéité dans le « Core ». Tiré de: *Ciam 8 the heart of the city*, Lund Humphries, Londres, 1952
- Figure 40. La coupe dans la vallée du schéma initial du Manifeste de Doorn, la population rurale migre vers la ville. Tiré de : www.TeamTen.org

- Figure 41. La coupe dans la vallée des SMITHSON, une population urbaine qui se dissémine vers les versants. Tiré de : GREGOTTI, Vittorio, (Ed.), « *The Last CIAMs* », Rassegna, Bologne, 1992
- Figure 42. et 42 bis Les planches des Smithson pour le CIAM 10 à Dubrovnik développent des projets pour les associations de la vallée. Tiré de : GREGOTTI, Vittorio, (Ed.), « *The Last CIAMs* », Rassegna, Bologne, 1992, issu des archives gta/ETH Zurich
- Figure 43. Cinq minutes de marche...Tiré de: SMITHSON, Alison et Peter., *The charged Void : architecture*, The Monacelli Press, New York, 2001
- Figure 44. « *Open air gallery* ». Tiré de: GEDDES, Patrick, *Cities in evolution, an introduction to the town planning movement and to the study of civics*, William & Norgate, London, 1915
- Figure 45. Grilles présentées au CIAM 9 d' Aix en Provence en 1953 par Alison et Peter SMITHSON. L'appropriation de la rue, prolongement du logement. Tiré de : GREGOTTI, Vittorio, (Ed.), « *The Last CIAMs* », Rassegna, Bologne, 1992
- Figure 46. Le village urbain. Tiré de : FRIEDMAN, Yona, « Où commence la ville ? », *Etablissements humains et environnement socio culturel*, n°6, UNESCO, 1977
- Figure 47. Dessins des enfants de la Sarthe. Source : Fondation Le Corbusier, FLC B2 6 609013
- Figure 48. Dessins des panneaux montrés en 1953 au CIAM représentant les habitations existantes. Tiré de : GREGOTTI, Vittorio (Ed.), « *The Last CIAMs* », Rassegna, Bologne, 1992
- Figure 49. L'architecture peut-être mobile. Tiré de : FRIEDMAN, Yona, *L'architecture de survie, une philosophie de la pauvreté*, L'Eclat, Paris, 2003
- Figure 50 et 50 bis L'autoplanification grâce à des infrastructures existantes ou à créer. Tiré de : FRIEDMAN, Yona, *L'architecture de survie, une philosophie de la pauvreté*, L'Eclat, Paris, 2003
- Figure 51, 51 bis et 51 ter. Pour qui, pour quoi ? Un manuel d'apprentissage d'Habraken . Tiré de « Pour Qui, Pour Quoi: Réflexion à propos de l'Habitat », *Environnement No. 3*, Bruxelles, 1970
- Figure 52. Alison et Peter SMITHSON, l'enquête du quotidien figurée par les enfants. Tiré de : www.teamten.org
- Figure 53. Grille présentée par Aldo Van Eyck au CIAM 10 en 1956. Tiré de : GREGOTTI, Vittorio, (Ed.), « *The Last CIAMs* », Rassegna, Bologne, 1992
- Figure 54. Les enfants des rues d'Amsterdam dans les plaines de jeu de Aldo Van Eyck. Tiré de : LIGTELIJN, Vincent et STRAUVEN Francis (Ed.), *Aldo Van Eyck, Writings, Volume 1, The child, the city and the Artist (1962), Volume 2, Collected articles and other writings 1947- 1998*, SUN Publishers, Amsterdam, 2008
- Figure 55. Le bureau Erskine délocalisé à « *Byker Wall* ». Tiré de : *Architect's Journal*, mars 1976
- Figure 56. La montgolfière devenue l'emblème de l'atelier d'Erskine qui survole les projets. Tiré de la page d'accueil du site <http://www.erskine.se/>
- Figure 57. Plans des premières habitations pour Gastrrike Hammarby et photographies actuelles. Tiré de : COLLYMORE Peter, *The architecture of Ralph Erskine*, Granada, Grande Bretagne, 1982 et photographies publiées sur le site de Gastrrike Hammarby.
- Figure 58. « *Resolute Bay* », le mur protecteur entourant les logements individuels et les équipements communs ». Tiré de : EGELIUS Mats, « *Ralph Erskine : the humane architect* », *AD Profiles* 9, 11-12 1977

- Figure 59. Les coursives d'accès aux logements de « *Byker Wall* » avec leurs bacs plantés par les habitants. Tiré de : EGELIUS Mats, « *Ralph Erskine : the humane architect* », *AD Profiles* 9, 11-12 1977
- Figure 60. L'école d'architecture rurale de François Cointeraux, ouvrage dédié aux Français. Construction de la banche bressane. Tiré de : COINTERAUX, François, *Ecole d'architecture rurale, premier cahier dans lequel on apprendra soi-même à bâtir solidement les maisons de plusieurs étages avec de la terre seule ou autres matériaux les plus communs et du plus vil prix, second cahier dans lequel on traite 1. de l'art du pisé ou de la massivation, 2. des qualités des terres propres au pisé, 3. des détails de la main d'œuvre; 4. du prix de la toise; 5. des enduits; 6. des peintures; quatrième cahier dans lequel on traite du nouveau pisé inventé par l'auteur, de la construction de ses outils, etc*, chez l'auteur, Paris, mars 1790 - novembre 1791, 2e cahier : 76 p. et 4 f. de pl. 4e cahier : 68 p. et 2 f. de pl.
- Figure 61. Planche de l'encyclopédie d'urbanisme de Robert Auzelle présentant des logements en Suède. Source : Fond Robert Courtois, La Cambre, Bruxelles
- Figure 62. Document explicatif distribué lors de l'exposition. KAHN Louis et STORONOV Oscar, « *The Better Philadelphia Exhibition, what city planning means for you* », 1947
- Figure 63. Un des panneaux de l'exposition de la ville d'Ottawa en 1947. « *Votre cité et vous*. Tiré de : GIEDION S., *A decade of New architecture, dix ans d'architecture contemporaine*, Editions Girsberger, Zurich and New York, 1951
- Figure 64. Le manuel d'autoconstruction montre les matériaux à employer et les hommes au travail ». Tiré de : LE CORBUSIER, *Les constructions « murondins », entreprises des jeunes, gestion par les jeunes, vitalisation des villages*, manuel technique publié sous le patronat du Secrétariat Général de la Jeunesse, Etienne Chiron éditeur, Paris, Clermont-Ferrand, 1942, planche 12
- Figure 65. Manuel de l'autoplanificateur. Tiré de : FRIEDMAN, Yona, *L'architecture de survie, une philosophie de la pauvreté*, L'Eclat, Paris, 2003
- Figure 66, 66 bis et 66 ter. Planches reproduites dans *Construire en terre*, détaillant les outils, la mise en œuvre à l'aide de dessins et de photographies. Tiré de : CRA-Terre (P. Doat, A. Hays, H. Houben, S. Matuk, F. Vitoux), *Construire en terre*, Editions alternative et Parallèles/ collection Anarchitecture, Paris, novembre 1979
- Figure 67. Projet de logements à Matera 1956-1957. Tiré de: LIGTELIJN, Vincent et STRAUVEN Francis (Ed.), *Aldo Van Eyck, Writings, Volume 1, The child, the city and the Artist (1962), Volume 2, Collected articles and other writings 1947- 1998*, SUN Publishers, Amsterdam, 2008
- Figure 68. GEDDES, Patrick, *Cities in Evolution*, réédition de 1949. Source: Archives ISUA, Bruxelles
- Figure 69. Lewis Mumford, « *City Development* ». Source : Archives ISUA, Bruxelles
- Figure 70. L'échelle de S. Arnstein destinée à définir clairement les processus participatifs afin d'éviter les dérives de l'institutionnalisation de la pratique participative. Tiré de : Comité d'évaluation et de suivi de l'agence nationale de la rénovation urbaine (ANRU), « *De nouvelles perspectives pour la rénovation urbaine, rapport d'évaluation 2006* », *la documentation française*, 2006

Figure 71. De Carlo à la Triennale de Milan de 1968. Tiré de : McKEAN, John, *Giancarlo De Carlo, des lieux, des hommes*, Edition Axel Menges, Stuttgart- Londres, Centre Pompidou, Paris, 2004

Figure 72. Réunions participatives pour l'élaboration du projet de Terni. Source: Collection du Centre Georges Pompidou, Paris

Figure 73. Les terrasses plantées de Terni et une des cages d'escalier. Tiré de : McKEAN John, *Giancarlo De Carlo, des lieux, des hommes*, Edition Axel Menges, Stuttgart - Londres, Centre Pompidou, Paris, 2004

Figure 74. Tiré de : VINSON, R.-J., « Rénover Bologne », *Connaissance des arts*, septembre 1975

**LA GRAMMAIRE PARTICIPATIVE. THEORIES ET PRATIQUES ARCHITECTURALES ET URBANISTIQUES
1904-1968**

Résumé en français

Autour des crises urbaines du XXe siècle - liées à l'industrialisation, aux démolitions des guerres ou de l'urbanisme fonctionnaliste - des processus participatifs impliquent de nouveaux acteurs dans la conception de l'environnement architectural et urbain.

Le dialogue « œuvre auteur » est contextualisé et augmenté des voix des commanditaires et des usagers. La construction d'une grammaire participative évolue donc au cours du siècle. Chaque expérience met en rapport l'architecte et le public avec plus ou moins d'égalité. L'architecte autoritaire se mue en pédagogue et apprend de l'utilisateur. Il reconnaît le savoir de ce « spécialiste de l'habiter » et il l'informe pour qu'il participe. Ils échangent leurs savoirs et l'expression créative de chacun est autorisée dans le projet, ... Divers instruments sont utilisés pour la participation (enquêtes, musées de villes - *Urbaneum*- et expositions publiques, réunions d'habitants- conférences permanentes-, pamphlets...). Il s'agit de constater la persistance de ces outils et de montrer l'évolution de la grammaire participative. Elle permet de définir pour chaque expérience quels sont les objectifs de la participation et sa durée. La grammaire permet d'évaluer les conséquences de l'institutionnalisation de la participation par les pouvoirs publics à la fin du XXème siècle.

Résumé en anglais

PARTICIPATIVE GRAMMAR. Theories and practices in architecture and urbanism. 1904-1968

*In the wake of the 20th century's urban crises, which were rooted in the dynamics of industrialization, war-time demolition, and functionalist town-planning, new forms of civic participation have emerged for the design of buildings and cities. The dialogue between the "author" and his "work" has thus become enriched with contextualization as well as the voices of patrons and users. Therefore, the construction of a participative grammar evolved throughout the course of the century. Each successive experience placed the architect and the public in a relationship characterized by varying degrees of equality. As such, the authoritarian architect figure progressively transformed into a more pedagogic figure, one who now learns from the user. After having recognized the value of the dweller's own knowledge, the architect begins to increasingly inform him, in order to allow the user to better participate. Both exchange knowledge with one another, as the expression of each one's creativeness becomes accepted within the project. Various tools are employed in order to engage this participation (such as social surveys, civic institutions - *Urbaneum* - and public exhibitions, neighborhood meetings, permanent conferences, pamphlets...). The focus of this thesis is to register the persistency of these tools and to show the evolution of participative grammar. This grammar allows us to define, for each case, what were the objectives of the public participation involved as well as its duration. What is more, it also helps us to evaluate the consequences of the institutionalisation of public participation by state powers at the end of the 20th century.*

Mots clés:

Participation - architecture - urbanisme - Patrick Geddes - Paul Otlet - J. M. Richards - Ralph Erskine - Giancarlo De Carlo - Johannes Habraken - Lucien Kroll – Team Ten - exposition – *urbaneum* – grammaire participative – langage architectural - habitat – coopération – autoconstruction – institutionnalisation